


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
A COLLECTION
OF AMERICAN
HISTORY
IN MEMORY OF
CHARLES
ELLIOTT
PERKINS
OF
BURLINGTON
IOWA
EACH MAN THE MAKER
OF HIS OWN FORTUNE



23 **CALIFORNIA.** Voyages en Californie et dans L'Oregon. Par M. de Saint-Amant, Envoye du Gouvernment Francais, en 1851-1852. Maps and numerous woodcut illustrations of mining operations in California. Royal 8vo, choicely bound in three-quarters morocco, gilt top, uncut, pp. 651, Paris, 1854. Rare. 9.00

Choice copy of this handsomely printed work.



VOYAGES

EN

CALIFORNIE

ET

DANS L'ORÉGON

PAR

M. DE SAINT-AMANT

ENVOYÉ DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS, EN 1851-1852.

PARIS

L. MAISON, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ITINÉRAIRES RICHARD, AD. JOANNE, ETC.,

17, RUE DE TOURNON,

Et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

1854

VOYAGES EN CALIFORNIE

ET

DANS L'ORÉGON

434. — IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

Pierre [illegible]

VOYAGES

EN

CALIFORNIE

ET

DANS L'ORÉGON

PAR

M. DE SAINT-AMANT

ENVOYÉ DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS, EN 1851-1852.

PARIS

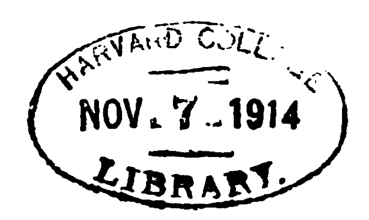
LIBRAIRIE L. MAISON

17, RUE DE TOURNON,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS.

—

1854


HARVARD COLLEGE
NOV. 7 1914
LIBRARY.

C'est à la bonté du Président de la République que j'ai dû cette mission dans les régions du Pacifique.

Aussitôt mon retour, j'espérais pouvoir déposer mes rapports aux pieds de l'Empereur, avec les sentiments d'un dévoûment à sa race et à sa personne qui ne dataient pas seulement de *la veille* mais de *l'avant-veille.*

Les graves intérêts dont Sa Majesté est l'arbitre ne lui ont pas permis de me recevoir; l'ancien commandant des Tuileries ne devait pas rentrer dans le palais qu'il eut sous sa garde au jour des tempêtes et des périls.

Si cet ouvrage, plus heureux, tombe sous les yeux de l'Empereur, Sa Majesté n'y verra, à chaque page, que la continuation des sentiments de respect et de dévoûment dont quelques traces sont déjà inscrites dans les pages de sa propre histoire (*).

SAINT-AMANT.

(*) *Histoire de Napoléon III, Empereur des Français, et de la Dynastie napoléonienne*, par PAUL LACROIX (Bibliophile Jacob), tome III, pages 65, 66, 93, 98, 99, 143 et 144.

AVANT-PROPOS.[1]

Un voyage ne sera jamais complétement senti qu'autant que le voyageur lui-même pourra être apprécié. Leur connexité est inséparable dans la pensée du lecteur. Il est également indispensable d'exposer les causes et le but de ces courses aux lointains rivages, surtout lorsqu'elles sont sorties des événements accomplis sous nos yeux, qu'elles sont le fait même de l'histoire politique contemporaine.

Je profite de cette circonstance non pas pour remonter jusqu'à l'origine du monde, mais simplement à ma propre origine marchant avec le siècle actuel.

Il ne me fut jamais accordé de percer la nuit de mes ancêtres au-delà de mon bisaïeul, et j'ignore si nous avons eu l'avantage d'en perdre aux Croisades.

Mon bisaïeul, Fournié de Saint-Amant, le Pharamond de ma race, n'est pas du moins un personnage fabuleux pour moi. Je lui dois, sans mélange et sans croisement, tout le sang qui coule dans mes veines. Il entendit mes premiers vagisse-

(1) Les renvois par lettres font suite immédiatement.

ments dans son château de Latour-sur-la-Leyde, province de l'Agenais, où je suis né au commencement du XIX[e] siècle. Cet ancien domaine est resté dans le patrimoine de notre branche cadette.

Du côté utérin, je fus aussi bien partagé ; mais chez nous le ventre n'ennoblissait pas. Grand propriétaire terrier, mon bisaïeul Fournié, qui n'appartenait qu'à ce qu'on appelait alors la grande et bonne bourgeoisie, fut ennobli par une charge de secrétaire du cabinet du roi Louis XV, en 1768; vingt ans plus tard, lors de la convocation des Notables et des États-Généraux, nous le voyons figurer auprès du duc d'Aiguillon, au milieu de la vaillante noblesse agenaise.

Ses deux fils, qui furent mes aïeuls paternel et maternel (mon père et ma mère étant cousins-germains), embrassèrent la profession des armes, suivant l'usage du temps. Le premier, officier au régiment d'Auvergne, fut un de ceux qui, à Clostercamp, recueillirent le cri sublime et le dernier soupir du jeune d'Assas. Le second fut garde-du-corps de Louis XV et de son infortuné successeur. Ma tendre mère avait rêvé toute sa vie la succession militaire de son père pour l'aîné de sa race. Les événements devaient disposer autrement de sa destinée.

Mon père, compatriote et ami des principaux Girondins, vint à Paris quelques jours avant leur mort. Il était envoyé par la ville de Bordeaux pour acheter des grains avec des assignats. Une question de date le sauva d'une triste fin politique.

Membre de ce fameux conseil municipal de Bordeaux qui osa, le 12 mars 1814, prendre l'initiative de la déchéance de Napoléon et rappeler les Bourbons, il fut de la très faible minorité du conseil restée fidèle à l'Empereur (A). Aussi fut-il, dans les *Cent-Jours*, nommé, par Boissy d'Anglas et Carnot, adjoint du maire de Bordeaux et secrétaire-général de la commune. Il m'enleva à mes études pour me faire entrer au bureau des enrôlements, où j'émargeais avec orgueil le nom des défenseurs de la patrie, dont, trop jeune alors, je ne pouvais aller partager les périls. La malheureuse bataille de Waterloo enveloppa le

père et le fils dans la chute du grand homme. Jusqu'en 1848, je n'ai grevé le Trésor public que des 150 francs que je reçus pour ces trois mois de services pendant les *Cent-Jours*.

Ce premier revers n'ébranla en rien mon culte pour le génie et la gloire de Napoléon malheureux. A ces sentiments inébranlables de ma première jeunesse, je n'ai failli en aucun temps, et j'ai toujours montré la constance et la fidélité d'un *vieux de la vieille*.

Attaché à la marine royale, je naviguai et servis au loin; de retour en France, par congé au bout de deux ans, ayant écrit sur la marine et les colonies, je tombai, en 1822, une des premières victimes du ministère Villèle (**B**). Il y a plus de trente ans : la prescription est acquise et ce n'est pas un crime; mais avouons franchement que nous usions sans ménagement de la demi-liberté que nous tenions de la Restauration, pour lui livrer une guerre impitoyable dans laquelle entrait, certainement, plus de passion que de raison, quand nous faisions du libéralisme avec du bonapartisme. Jeune et passionné, je suivais le torrent; persécuté par le Gouvernement, j'étais soutenu par la presse libérale (**C**). A cette époque, je rêvais les beaux-arts et m'adonnais à la littérature dramatique et à la polémique politique; pour délassements je me livrais à un jeu qui était un travail véritable et qui me procura promptement une espèce de célébrité en France comme à l'étranger.

Visant à quelque chose de plus sérieux, je devins marchand et bourgeois de Paris. Dans le commerce, près d'un quart de siècle, je crois n'avoir jamais donné que de nobles exemples et avoir pratiqué cette honorable profession avec toute la probité qu'elle peut comporter. Jamais je ne fournis matière au plus petit doute ou au plus léger scandale. J'avais la confiance du Tribunal de commerce qui, maintes fois, m'associa à sa justice, et je fus présenté comme candidat, par cette autorité consulaire et par ma municipalité, pour figurer dans les notables. Bref, je fus assez heureux pour être ruiné par le choc de deux révolutions, sans qu'il en ait rien coûté à personne, ne m'é-

tant jamais cru en droit de répéter sur mes créanciers ce que tant de débiteurs ont pratiqué à mon égard. Mais, comme victime, il m'est toujours resté une grande conviction, c'est que, dans le commerce, il n'y a pas parité de chance entre une probité scrupuleuse et celle, plus commune, qui l'est un peu moins. Je n'écris pas de *confessions :* je les garde pour plus tard et pour ce que le néologisme appelle d'*Outre-Tombe*.

En juillet, je pris part aux événements de Paris, dans mon quartier, entre le Palais-Royal et les Tuileries. Nous avions été long-temps comprimés ; enfin, le 29, à midi, ce fut mon initiative qui préserva peut-être la rue Saint-Thomas-du-Louvre des plus grands malheurs, en obtenant la capitulation d'une vingtaine de gardes royaux embusqués dans les bureaux de *la Gazette de France*, qui durent également leur salut personnel à cette capitulation. Il reste peu de témoins de cette époque ; il y en a pourtant. Si le quartier tout entier a disparu, je possède toujours un fusil que je reçus pour ma part des triomphes de ce moment, et avec lequel j'ai long-temps payé ma dette dans la garde nationale.

J'étais, en 1830, de ceux qui pensaient au *fils de l'homme*. C'était prématuré; mais ce sentiment froissé contribua à me jeter, comme bien d'autres, dans l'opposition systématique faite, pendant dix-huit ans, au gouvernement de Louis-Philippe. Les souvenirs des défections dans l'ancien parti bonapartiste, en juillet 1830, ne devaient pas être perdus du moins, et l'on vivait sous l'espérance d'une revanche.

D'une révolution à l'autre, je confesse que je n'ai cessé de m'agiter légalement dans le 1er arrondissement. Membre et secrétaire de tous les comités d'opposition, j'en étais le point de ralliement. Dans la garde nationale, dont j'étais officier, par les circulaires, au Comité Central, au milieu des banquets, partout enfin, j'étais toujours le premier, mais, sans sortir jamais de la légalité, et toujours avec la loyauté d'un gentilhomme (D). Hélas ! je concourais innocemment à tout détruire en ne voulant que réformer. A ceux qui n'ont pas fait de faute

étant mêlés à la politique de ces temps-là, mais à eux seuls, le droit de me blâmer.

En février 1848, c'est à la place du Palais-Royal, au poste adhérent au Château-d'Eau et à la maison où j'habitais depuis vingt-cinq ans, que la lutte fut la plus vive. Il y a peut-être de l'orgueil chez moi, mais je regarde la part que j'y ai prise comme ce que j'ai eu de plus méritoire et de plus glorieux dans ma carrière. Cependant, une surprise de club a voulu défigurer les faits, et, sur mes propres paroles, mal articulées ou mal comprises, on a cherché à me présenter comme un *incendiaire*, même comme *un barbare*, et le plus curieux c'est qu'on me noircissait à propos des actes qui faisaient le plus honneur à mon humanité, pour l'heureuse chance qui m'eût valu, dans l'antiquité, une triple couronne civique. Heureusement, si les pierres ont disparu, les témoins vivants sont encore là debout et pleins de mémoire. Ils sont toujours prêts à parler, à corroborer les certificats recueillis à cette époque (**E**). Les vaincus ou ceux qui n'ont rien fait, peuvent en dessous colporter des critiques et des accusations; mais ils savent bien eux-mêmes qu'elles ne supporteraient ni une enquête ni une discussion publique. C'est par les faits, quand ils parlent eux-mêmes, et non sur ses paroles, qu'un homme doit être jugé; trop de gens seraient canonisés à bon marché si on devait les croire sur parole (**F**).

Tout ému de la lutte fratricide que nous avions subie, pendant quatre heures, à ce terrible poste du Château-d'Eau, je traversai le palais des Tuileries, où le désordre de l'envahissement menaçait sans cesse d'une destruction totale le monument et ce qu'il contenait de précieux, malgré les efforts éparpillés de quelques citoyens honnêtes et courageux.

Arrivé à la Chambre, je m'y trouvai, avec M. Alexandre Dumas, le seul officier de la garde nationale en costume. Le noyau de députés qui venait de proclamer le Gouvernement provisoire, s'empara de moi et me confia la conduite du convoi de la Chambre à l'Hôtel-de-Ville. On me remit l'honorable

M. de Lamartine, qui était très souffrant, en me criant de toutes parts : « Vous en répondez sur votre tête. » Je pris sous le bras et sans le quitter une minute, le demi-dieu de l'époque, avec qui nous traversâmes Paris pour nous rendre à l'Hôtel-de-Ville. J'ai déjà tant écrit sur ces événements, que je ne reviendrai pas davantage sur un sujet qui appartient désormais à l'histoire (**G**).

« Allez sauver les Tuileries ! » criait-on à l'Hôtel-de-Ville.

« Qu'elles brûlent ! Nous serons plus sûrs de n'y pas revoir de tyrans ! » vociféraient les farouches à la Préfecture de police.

Dans ces deux exclamations et dans cette manière si différente de considérer ce premier incident de la révolution, se résument parfaitement les deux courants politiques qui allaient diviser la nouvelle République. L'infortunée ! semblable à Jocaste, portait déjà dans ses flancs le germe et les préludes d'une nouvelle Thébaïde.

Pour un homme d'honneur, il n'y a jamais qu'une route ; celle qui, quels que soient les événements, ne laisse ni regrets ni remords et concilie l'estime des honnêtes gens de tous les partis.

Envoyé, par le premier acte du Gouvernement provisoire, aux Tuileries, j'y ai fait mon devoir sans crainte et sans faiblesse (**H**). J'y ai été à la fois aussi conservateur et aussi populaire qu'il était possible de l'être au milieu d'un pareil déchaînement. Le Palais de la monarchie envahi par la plèbe était d'autant plus menacé, que la planche était faite par le Palais saccagé à deux pas et par celui qui fut, le lendemain, pillé et incendié en vue de l'Arc-de-Triomphe.

Certainement, l'envie et la jalousie n'ont pas manqué de s'exercer sur le rôle qu'a joué le Commandant, devenu maître absolu du palais des Tuileries après avoir contenu la populace. La mine ouverte était riche et capable d'ébranler plus d'une conscience honnête jusque-là. Aussi combien de gens qui ne passent pourtant pas pour être dépourvus de probité, croient qu'en pareille circonstance *pouvoir* doit être *vouloir !...*

Il est bien dur, quand on sort d'une semblable position plus pauvre qu'on y était entré, de n'avoir que les témoignages de sa conscience, l'approbation de ses chefs et l'estime de quelques honnêtes gens à opposer aux insinuations de la méchanceté dans un monde toujours disposé à accueillir le mal (I). On doit considérer comme un malheur, d'être appelé dans le courant de sa carrière à occuper une position élevée et délicate, dans laquelle on peut être accusé ou du moins suspecté, sans posséder les éléments matériels de justification.

Dans les papiers dispersés qui jonchaient les couloirs, le nom de Louis-Napoléon me frappa; il semblait en saillie et sortir avec un éclat tout particulier du désordre des portefeuilles renversés de Louis-Philippe (J). C'étaient des rapports particuliers sur la captivité du Prince; ils le dépeignaient toujours calme, stoïque, ferme dans sa résignation et supérieur à la mauvaise fortune. Les éclairs échappés à travers les barreaux d'un donjon auraient suffi pour convaincre tout esprit impartial que l'illustre captif, comme toute âme fortement trempée, avait grandi dans l'isolement et sous l'oppression. Je parcourus rapidement des écrits qui révélaient une capacité digne de son nom, et, dans l'étrange pressentiment qui me traversa l'esprit, je fus convaincu, dès ce moment, que Napoléon avait un héritier, que cet héritier avait été méconnu jusque-là, mais que *les temps approchaient*, comme dit l'Écriture.

Le hasard avait placé près de moi un ancien officier d'ordonnance de l'Empereur, que j'avais retrouvé à tous les postes périlleux du 24 février. Bonapartiste fanatique, il ne voyait rien au-dessus ni en-deçà; il semblait suspect à tout le monde, en parlant de ses espérances napoléoniennes au plus fort de la crise républicaine. Je le couvris fort heureusement de ma responsabilité le 15 mai, où il s'était mêlé dans l'envahissement de la Chambre, en lui donnant une mission qui le replaça dans la ligne droite. Il ne fut pas aussi heureux en juin avec le général Lamoricière, auquel il avait « sauvé la vie en fé-

vrier. » Son rapport sur ces événements reflète bien une pensée fixe et unique (**K**).

Enfin il m'associa de son côté à la proclamation pour les élections de la Seine, dans laquelle il suffit (ce qui était bien significatif) de prononcer le nom de Napoléon sur une pancarte bleue, signée d'un pseudonyme, pour agir sur les masses électorales et faire sortir le premier de l'urne électorale le prince Louis-Napoléon comme représentant de Paris.

On sait avec quel tact merveilleux l'élu sauva les dangers de cette élection prématurée. Un homme ordinaire eût été enseveli dans son triomphe même. Cette démission d'une quadruple élection, sans exemple dans l'histoire, donnée si à point, est une de ces inspirations qui élèvent ou renversent les empires et mesurent un homme.

Après m'être démis de mes fonctions publiques (**L**), désespérant d'une cause qui venait de se suicider dans une bataille livrée entre les *frères modérés* et les *frères égarés,* j'allai auprès du prince Louis-Napoléon, que j'entrevoyais plus radieux que jamais au travers de l'ancien prisme des Tuileries. Il n'y avait que lui qui pût être l'homme de l'avenir, et d'un avenir prochain.

Quoiqu'éloigné de France, le Prince en savait plus que nous tous sur les hommes et sur les choses.

Le consciencieux historien de l'empereur Napoléon III, quand il énumère les premières preuves de dévoûment données à l'exilé, met beaucoup de bienveillance en rappelant mes rapports avec le Prince; mais il y a cependant quelques irrégularités d'appréciation qu'il me permettra de relever. D'abord, ce ne fut pas un *journal démocratique* que je mis à la disposition du Prince, mais, au contraire, un journal à tendances très prononcées pour le principe d'autorité, et qui, néanmoins, et peut-être pour cela, était un des plus énergiques soutiens du général Cavaignac (**M**); ensuite, je n'offris pas au Prince de *faire ses affaires* à Paris (**N**). Je savais trop qu'il avait dans sa noble confiance des hommes anciennement éprouvés, plus ca-

pables que moi, qui avaient souffert pour sa cause, et dont je n'avais certainement pas la prétention de balancer l'influence méritée. Mais le Prince me mit lui-même en rapports avec eux, et, à ce sujet, je conserve précieusement un tout petit autographe, dont je ne me séparerai jamais. C'est en restant sous mon drapeau que je pouvais, d'ailleurs, consciencieusement et avec plus d'autorité, servir la candidature napoléonienne.

Il faut reconnaître que toute liberté d'action nous était permise. Nous allions, venions et revenions sans être non-seulement inquiétés, mais même surveillés. Cette liberté ne m'empêchait pourtant pas de redouter dans la présence du Prince à Paris, d'une part l'excès du zèle chez les amis, et, d'autre part, les embûches de la police politique pour un candidat opposé au général qui tenait le pouvoir. Mais ce pouvoir était en d'honnêtes mains, et le chef du pouvoir exécutif alors avait la naïveté de croire à la reconnaissance si fragile des partis.

Les belles paroles du Prince, si exactement rapportées par son historien (●), prouvent évidemment que le Prince lui-même était l'âme de tout, qu'il jugeait mieux la situation que personne, qu'il ne s'émouvait jamais des difficultés, et, qu'en ces nouvelles circonstances comme dans toutes celles de sa vie, il était toujours prêt à payer le premier de sa personne.

Une des plus cruelles épreuves de ces temps de révolution, est dans la séparation, la désunion que les différentes péripéties de ces drames où le sort d'un peuple est en jeu, amènent brusquement entre les amis politiques. On ne s'aborde plus qu'avec gêne et défiance; dans cette espèce de guerre civile *blanche*, la veille on était ensemble, et le lendemain on agit dans des camps opposés, tirant les uns sur les autres. Personne ne convient avoir changé de principe : au contraire, c'est par fidélité à ses convictions que chacun tient à son candidat. Jamais on ne vit le fractionnement se produire plus nombreux qu'à propos de cette élection présidentielle. Si l'intelligence des classes éclairées fut souvent en défaut cette fois-ci, le bon sens des masses, les sentiments populaires furent là pour

nous sauver. Le ***suffrage universel*** n'avait jamais été appelé à une plus importante et plus magnifique mission.

Sans doute, on avait la liberté de tout dire, de tout imprimer; mais il ne fut pourtant pas toujours prudent, ni facile à tout le monde de le dire sans tremper les lèvres à la coupe d'amertume. J'en sus quelque chose, après avoir été en butte à de violentes molestations pour avoir appuyé, devant des électeurs ***modérés***, une candidature qui n'y était pas en majorité. Tout le monde ne goûtait pas alors ce langage : « Les deux » tentatives du Prince sont des actes de virilité, prouvant claire- » ment une chose bien démontrée depuis par le scrutin d'un » grand nombre de départements, c'est qu'il connaissait mieux » que nous le sentiment vivace des masses pour la mémoire du » grand homme. Les ***idées napoléoniennes*** n'étaient pas un » besoin d'imitation; car le Prince avait surabondamment » prouvé qu'il avait ses propres idées parfaitement arrêtées sur » les questions nouvelles. Si, dans les arts et les lettres, l'imi- » tation est le fait de la médiocrité, il n'en est pas ainsi dans » les sciences, où l'on vit d'abord d'emprunt et d'imitation » pour se porter au point le plus avancé..... Or, gouverner les » hommes est une véritable science, et le prince la tient de » Napoléon, dont les exemples glorieux seront modifiés par » son successeur selon les progrès des temps..... Si les cir- » constances de l'Italie et de l'Egypte lui ont manqué, il a eu » le ***nom***, et ce nom sert et oblige; mais, comme à son illustre » modèle, il lui faudrait un champ vaste, fût-ce même un » champ de bataille..... En un mot, il n'a besoin que de voir » s'élargir le cercle des événements pour s'y mouvoir à l'aise. » Ce n'est qu'alors qu'il sera apprécié à sa juste valeur. Sem- » blable à la Minerve de Phidias, c'est seulement placé au » faîte qu'il pourra être jugé... »

J'en fus précipité moi-même, maltraité et presque expulsé, parce que, je crois l'avoir dit, j'avais eu affaire à des ***modérés***, à d'anciens amis. Ma ***Minerve*** excita leur colère, et me contraignit aussi à garder pour moi-même le ***e pur si muove***.

Dans les deux seules occasions où j'aie abordé la tribune populaire, j'en suis sorti battu et confondu; c'est sans nul doute la faute de mon incapacité, car mes deux causes étaient excellentes : La première était pour appuyer ma candidature de lieutenant-colonel de la garde nationale, présentée à l'unanimité par le Comité démocratique, et la seconde fois pour la présidence de la République.

Dans la presse, au moment décisif, je fus plus libre du moins de dépeindre le prince tel qu'il était à mes yeux depuis long-temps, tel que tant d'autres auraient dû le voir s'ils n'avaient été aveugles eux-mêmes, tel enfin qu'il est apparu depuis avec ses immenses qualités pour la direction des hommes et des événements, aux yeux du monde qui ne s'en étonne plus.

Voici le portrait qui fut placardé, publié dans les journaux, et pour lequel le prince me fit l'honneur de me dire plus tard que *c'était moi qui l'avais le mieux jugé.*

Pas un seul mot n'y est changé, et ce portrait a près de six ans de date :

PORTRAIT DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON (P).

« Les rapports qui nous arrivent de toutes parts nous don-
» nent la certitude de la majorité absolue pour Louis-Napo-
» léon. C'est un grand bonheur ; car lui seul peut, au nom de
» l'ordre, réunir toutes les nuances du parti démocratique.
» Dans sa personnalité disparaît cette question de branche ca-
» dette et de branche aînée, dont les légitimistes avaient fait
» un motif d'opposition systématique.

» Vous savez que je l'ai connu à l'étranger, long-temps
» avant qu'il fût question, pour lui, d'une candidature en
» France. J'ai pu apprécier aussi, par le hasard des rapports
» secrets trouvés aux Tuileries, avec quelle dignité et quelle
» courageuse résignation il supportait sa captivité. Depuis, je
» l'ai revu en Angleterre et à Paris ; à toutes ces différentes
» époques, j'ai trouvé, chez le Prince, la même égalité d'hu-

» meur, la même noblesse de caractère, la même élévation de » sentiments ; des principes fermes et sympathiques pour les » souffrances du peuple, une noble ambition, mais qui ne cher- » chera jamais à franchir le cercle du pouvoir que lui confére- » rait la confiance publique. Il est impossible, au dire de tous » ceux qui l'entourent depuis son enfance, de réunir plus de » bonté et de douceur à plus de capacité et d'intelligence de » la véritable situation.

» C'est un homme franc et réfléchi. Il a beaucoup étudié les » questions si importantes à notre époque. Sa conversation est » toujours sérieuse. Il sait écouter, parle peu. Les idées sont, » chez lui, très abondantes, mais il les exprime en peu de » mots. Sa phrase est concise, son raisonnement est serré et » concluant. Les ouvrages publiés sous son nom sont bien de » lui, quoi qu'en dise la calomnie. Ils sont peu connus, parce » qu'ils ont paru il y a quelques années, et qu'alors le sujet » qu'ils traitaient ne préoccupait pas les masses. Louis-Napo- » léon ne s'abandonne pas aux séductions des théories. Il re- » cherche toujours le côté pratique, et est doué de beaucoup » de perspicacité. Il écrivait, il y a huit ans : « *Le peuple a* » *toujours le sentiment de ce qui lui convient*. » Parole philo- » sophique qui aura, je l'espère, une juste application, si le » scrutin nous le donne pour président.

» C'est notre seule espérance de salut, et une faveur toute » providentielle pour notre République, si misérablement tra- » vestie par l'esprit de coterie. — Sachons nous en emparer.

» SAINT-AMANT

» *Ancien commandant et administrateur du palais des* » *Tuileries sous le Gouvernement provisoire et la* » *Commission exécutive.* »

Combien ce don providentiel n'a-t-il pas retenti, depuis, en actions de grâces, dans tous nos temples ?

Les vœux des amis de la cause napoléonienne avaient été dépassés. Près de 5 millions de votes s'étaient librement pro-

noncés en faveur de notre élu. Je compte au nombre de mes jours heureux celui où je pus le féliciter à l'Elysée, toujours le même : aussi noble qu'affable.

Je fus près d'un an sans voir le Prince-Président, mais non pas sans défendre son nouveau pouvoir dans les journaux où j'avais conservé de l'accès.

Il avait eu la bonté de m'assurer de son appui en toute circonstance. Ayant le désir de revoir l'Amérique, où j'avais fait mes premières armes, le Président m'y offrit un poste consulaire. Je l'avais pu obtenir par la protection de l'éloquent M. de Lamartine, mais à une époque où je croyais ma présence encore plus utile aux Tuileries. Sur la promesse du Président, ma femme eut le courage de vouloir me devancer en Californie.

Le moment étant arrivé d'aller la rejoindre, on accumulait obstacles sur obstacles, et le budget était toujours mis en avant; enfin le Président le voulut, et on m'expédia du ministère des Affaires étrangères, le plus irrégulièrement qu'on put et avec l'arrière-pensée de se débarrasser de l'*intrus* une fois loin.

Quant à moi, je prenais mes devoirs au sérieux comme dans toutes les actions de ma vie.

Après dix-huit mois d'éloignement et d'abandon, force a été de rentrer. Toutes les intentions bienveillantes du Président avaient été faussées à mon égard.

C'est ici que se place la relation de mes voyages, précédée des pièces à l'appui, justifiant et accusant tout ce qui a été fait *pour* ou *contre* moi.

Après avoir traversé les États-Unis (**Q**), où je me remis un peu au courant des événements politiques survenus en France à la suite du coup d'État du 2 décembre, j'arrivai en Angleterre vers la fin de septembre (**R**).

A Londres, je refis mon pèlerinage au Testament de Napoléon (**S**), que le gouvernement de son successeur tenait à re-

placer bientôt auprès des cendres du héros, suivant sa volonté si touchante : « Sur les bords de la Seine, au milieu de ce » peuple français que j'ai tant aimé. »

Enfin je revis moi-même la France après dix-huit mois d'éloignement.

J'informai le ministre des Affaires étrangères de mon retour, en sollicitant une audience.

M. Drouyn de Lhuys me reçut avec son urbanité ordinaire. Sans formuler la moindre plainte, je me bornai purement et simplement à réclamer le remboursement de ce qui m'était redu sur mes dépenses, et une indemnité quelconque pour me tenir lieu d'un traitement qui n'avait jamais été fixé.

Le ministre m'avait promis d'examiner une affaire qui remontait à un de ses prédécesseurs, et de faire ce qui serait juste et légitime.

Après cinq mois, je n'ai reçu qu'une réponse aussi sèche que peu motivée.

Je ne cesse d'en appeler, pièces en mains (T), au ministre mieux informé. On ne doit pas composer avec le droit et l'honneur.

J'irai moi-même, s'il le faut, jusqu'à l'Empereur.

Sa Majesté, absorbée par les plus graves intérêts, n'a pu m'accorder la faveur de la revoir (V). Je le comprends, et n'en ai pas moins de confiance, quand le moment sera venu où, sans me prévaloir d'aucun autre titre, je pourrai lui dire : « Sire, je » ne réclame de l'Empereur que justice rigoureuse dans le » complément d'un acte dû à la bienveillance particulière du » Président de la République. »

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(A) **Le comte de l'Empire, conseiller d'État à vie, l'un des commandeurs de la Légion-d'Honneur, gouverneur de la Banque de France :**

A Monsieur de Saint-Amant, membre du Conseil municipal, à Bordeaux.

« Paris, le 15 janvier 1812.

» Vous devez être bien assuré, Monsieur, de tout le plaisir que j'ai eu à vous voir entrer dans le corps municipal de notre ville.

» Je souhaite bien sincèrement que vous ayez, de plus en plus, des occasions de rendre vos services utiles à notre pays.

» Agréez, Monsieur, l'expression de tous mes sentiments,

» JAUBERT. »

(B) *A Monsieur Saint-Amant (Pierre-Charles), à Cayenne.*

MINISTÈRE
de la
Marine et des Colonies.

« Paris, le 28 juin 1821.

» Je vous préviens, Monsieur, que par décision de ce jour, et sur le compte qui m'a été rendu de vos services par M. le commandant et administrateur de la Guyane française, je vous ai nommé commis de marine de seconde classe.

» Vous continuerez, en cette qualité, à servir à Cayenne.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

» *Le ministre secrétaire d'État de la marine et des colonies,*

» Baron PORTAL. »

Au même, à Paris.

« Paris, le 31 mars 1822.

» Je vous préviens, Monsieur, que, le 28 de ce mois, je vous ai fait rayer des matricules des employés de l'administration de la marine, à laquelle vous étiez attaché en qualité de commis de marine.

» Je vous salue.

» *Le pair de France, ministre secrétaire d'État de la marine et des colonies,*

» Marquis de CLERMONT-TONNERRE. »

(C) « M. de Saint-Amant, auteur d'un ouvrage plein d'intérêt, intitulé : *Des Colonies*, etc., a été rayé le 28 mars, postérieurement à la publication de cet écrit, des matricules des employés de l'administration de la marine, à laquelle il était attaché en qualité de commis de marine.

» M. le président de la chambre des députés a annoncé, le 2 avril, à M. de Saint-Amant, que la Chambre a agréé, dans la séance de ce jour, l'hommage de son ouvrage, et qu'elle en a ordonné le dépôt à sa bibliothèque. »

(*Constitutionnel*, 5 avril 1822.)

« L'ouvrage de M. de Saint-Amant sur les colonies, qui a été agréé par la Chambre des députés, a fait destituer son auteur par le ministre de la marine. » (*Courrier français*, 12 mai 1822.)

« L'auteur a perdu sa place ; mais il a fait un livre utile. »

(*Le Miroir*, 18 mai 1822.)

(D) « ..... Me voici redevenu Parisien, et j'espère que l'hiver me donnera plus d'une fois l'occasion de rencontrer en vous un homme avec lequel je désire depuis long-temps me trouver en relations, et un adversaire loyal dont j'ai pu apprécier la noblesse des sentiments, etc.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» CASIMIR PÉRIER.

» *A Monsieur Saint-Amant, à Paris.* »

(E) « A l'affaire du Palais-National, le 24 février, à un moment où l'attaque du Château-d'Eau semblait vouloir s'arrêter, faute de résistance sérieuse, deux soldats du 14e de ligne venaient de s'échap-

per du corps-de-garde que l'incendie dévorait. Des combattants se jetèrent aussitôt sur eux, et, les tenant vigoureusement par la chemise, seul vêtement qui leur restait avec le pantalon, se dirigèrent du côté du *café de la Régence*, où je me trouvais alors; à peine avaient-ils fait quelques pas, qu'un groupe nombreux et menaçant se forma autour d'eux, et d'où partaient des cris « à mort! à mort! il faut les tuer!..... » Nos efforts, jusque-là, semblaient peu heureux; cependant nous étions arrivés à la porte de la maison nº 243, un des deux militaires était déjà engagé dans l'escalier, et, se trouvant libre un instant, il en profita, stimulé par nous, pour s'enfuir dans la maison; les plus acharnés voulurent le poursuivre, mais on parvint à les arrêter. Alors les cris de mort et les menaces contre nous redoublèrent avec tant de fureur, que je crus qu'il nous serait impossible de soustraire l'autre à la colère de ces malheureux, qui, plus tard, eussent regretté sans doute cette action abominable. — Ce fut à ce même instant que je vis sur les trois ou quatrième marches de l'escalier un capitaine de la garde nationale, le citoyen Saint-Amant, dont la conduite, dans cette circonstance, est au-dessus de tout éloge, aidé par le citoyen Cohen, locataire dans cette maison, qui multipliait aussi ses efforts..... Enfin le citoyen Saint-Amant redescendit et dit que, d'après la déclaration des deux militaires, il ne restait plus dans le corps-de-garde que dix ou onze hommes à peu près asphyxiés...

» Signé : LAURAINT, rue de Beaune, 31. — COHEN, lieutenant du 1er bataillon, 1re légion.

» Paris, 20 septembre 1848. »

(F) « Un mot d'explication est ici nécessaire. Tout le monde n'est pas du 1er arrondissement de Paris. Après avoir fait, pendant dix-huit ans, la plus constante opposition constitutionnelle dans un collége dont les deux tiers appartenaient invariablement à toutes les politiques ministérielles, on y a semé bien des haines et des rancunes. Les majorités ne pardonnent pas aux minorités de l'emporter finalement.

» On fit distribuer l'extrait suivant d'un discours prononcé en Angleterre en mai 1846, pour agir sur l'esprit du parti républicain et me faire passer pour philippiste:

« En effet, que ne trouve-t-on pas dans la philosophie des Echecs?
» La vie humaine entière ne s'y déroule-t-elle pas à nos yeux dans
» les diverses conditions que l'organisation sociale lui a imposées?

» Ainsi, en tête et à peu près indispensable, se présente d'abord » cette nécessité d'un pouvoir, humain toutefois, mais élevé de beau- » coup au-dessus de tous les autres. Je parle au milieu d'un peuple » qui a eu comme nous, quoique moins récemment, ses terribles ré- » volutions, mais qui est revenu d'une façon si stable et si éclairée, » à ce *principe mitigé d'un pouvoir héréditaire.*

» Il repose, en France, sur le *roi constitutionnel*, et, parmi vous, » c'est une reine qui est à la fois le chef de l'Etat et de la reli- » gion.

» En comparant, avec tout le respect qu'elles m'inspirent, ces deux » puissances telles qu'elles fonctionnent aujourd'hui, nous y trou- » vons certainement plus d'un rapport avec nos têtes couronnées de » l'Echiquier; ainsi, *dans Louis-Philippe, se personnifie la marche du* » *roi, calme et mesurée, ne hasardant jamais qu'un pas à la fois. C'est* » *bien là ce prince sage et prudent* dont, pour me servir des expres- » sions de votre premier ministre, tous les fils sont braves et les » filles vertueuses. Jeune et intéressante famille dont chaque mem- » bre est sans peur et sans reproche, et honoré à l'étranger comme » en France.

» En terminant, permettez-moi de vous dire qu'il est une visite » dont l'effet serait immense pour l'étroite alliance des deux pays. » La reine Victoria a rendu, l'année passée, une visite particulière » à *notre roi*; si, comme on s'en était flatté, elle venait cette année » faire le même honneur à la nation française, et se placer avec con- » fiance au milieu d'elle à Paris, et surtout qu'aucun parti n'eût la » faiblesse de s'attribuer le mérite politique de la négociation, la » reine de la Grande-Bretagne ne recueillerait que des hommages » d'admiration et d'enthousiasme: j'ose dire, comme *capitaine de la* » *garde nationale parisienne*, que cent mille baïonnettes intelligentes » s'inclineraient avec respect et unanimité devant votre jeune et » belle souveraine. »

» Les mots que je souligne étaient en lettres majuscules, et l'on s'était bien gardé de reproduire tout ce qu'il y avait de libéral dans les autres parties du discours. Ce sera sans doute pour une autre occasion; en attendant, je vais au-devant du dénonciateur pour lui faciliter la tâche. Ainsi, en parlant allégoriquement des pions, je disais:

« Nous retrouvons là le peuple, vaste pépinière d'où tout émane, » jusqu'au pouvoir qu'on faisait jadis descendre de beaucoup trop » haut. Dans ce peuple, auquel s'assimile le *tiers-état*, la *classe* » *moyenne*, réside aujourd'hui la véritable force, etc.

» Les hommages publics que nous avons rendus dans cette en- » ceinte aux têtes couronnées sous lesquelles nous vivons respecti-

» vement, ne nous ont pas empêché d'accueillir avec faveur un vœu » de république, formulé par un citoyen du plus puissant Etat d'A- » mérique, en faveur des joueurs d'Echecs. Je m'y associe pleine- » ment, Messieurs, mais à la condition expresse et préliminaire que » tout ressentiment s'éteindra, est déjà éteint, dans notre nouvelle » république; que l'on n'y oubliera plus désormais que les Etats de » cette nature ne peuvent vivre que par l'union et le désintéresse- » ment; et que les plus célèbres républiques de l'antiquité n'ont ja- » mais survécu à la perte de leurs vertus patriotiques, et surtout à » l'affaiblissement de l'amour du prochain et de la fraternité entre » tous les citoyens. » (*Palamède* 1847, p. 219-220.)

« Et quatre ans plus tard, lorsqu'il n'y avait plus que des désavantages à se poser en face de la réaction contre le peuple, voilà ce que j'en disais, et ce qui a été publié, mot à mot, en France comme en Angleterre :

« Quant au peuple trônant aux Tuileries, on ne l'a guère ménagé, » et il a été singulièrement calomnié. Mais moi qui l'ai vu et touché » de près, je ne dois cesser de le défendre et de rendre justice à ses » héroïques qualités. Ces pauvres *pions*, arrivés à *dame* d'un seul » bond, pouvaient tout contre une société au soleil de laquelle ils » avaient eu une si misérable part. Nous n'avions aucune force à » leur opposer que leurs propres sentiments, à l'honnêteté desquels » nous faisions des appels incessants. Ils ont prévalu sur leurs » dangereuses passions de vengeance et de convoitise. Le lion est » rentré dans sa cage.

» C'est l'ensemble de la conduite du peuple qu'il faut voir et non » pas seulement quelques détails. Quelle est la caste qui n'a pas ses » mauvais membres, et ne serait-ce pas vivre dans le monde des il- » lusions que de ne pas admettre une impureté d'alliage dans une » population agglomérée sans choix et discernement? Il y a eu sans » doute de regrettables désordres à déplorer aux Tuileries, et c'était » inévitable; mais un fait bien constant et qui n'est pas assez connu, » c'est que le plus grand dommage éprouvé dans ces circonstances » est tout-à-fait étranger au peuple, à la *vile multitude!* Il l'a été » dans des localités qui n'ont pas été envahies par lui, et où » *une seule blouse* n'a jamais pénétré: la Trésorerie de la couronne. » Que les calomniateurs ne l'oublient pas!

» M. de Lamartine, élargissant l'éloquente pensée de Bossuet, di- » sait alors à ce peuple : « Il n'y a de grand que Dieu et le peuple. » » Et moi, je puis vous garantir qu'il est toujours le même, de quel- » que nom qu'on l'affuble : il n'est nullement corrompu par de basses

» passions, et tel qu'il s'est montré triomphant sur les barricades,
» tel il est encore devant l'urne du suffrage universel. Ceux qui n'ont
» pas ses sympathies le calomnient, lui, toujours si accessible aux
» généreux sentiments et aux nobles passions! Il a chèrement acquis
» l'instinct de deviner ceux qui le trompent pour l'exploiter dans
» l'intérêt de leur propre ambition, comme il a reconnu depuis
» long-temps les égoïstes qui l'ont si bien oublié dans ses jours de
» résignation; peureux qui l'encensaient aux heures de ses triom-
» phes, ingrats qui l'injurient quand ils le croient de nouveau abattu
» dans son éternelle misère. »

(*Régence*, 1850, pages 198 et 199.)

« Dans la réunion générale, à laquelle fait allusion la lettre suivante, je fus d'abord accusé, devant le parti républicain, d'avoir été philippiste, par les mêmes hommes qui m'imputaient sous la monarchie d'être républicain. Lorsque je suis arrivé, dans l'énumération des faits de la journée du 24 février, à l'incendie du Château-d'Eau, ils ont crié *au feu!* avec tant d'ensemble, devant les républicains attiédis à mon égard par leurs précédentes accusations, que je n'ai pu trouver un moment de silence pour expliquer ma conduite, tout honorable, dans ces terribles circonstances, et l'intrigue et la cabale ont emporté le succès de la séance.

» J'ai eu recours, le lendemain même, à la presse, pour faire entendre ma voix et redresser toutes les insinuations calomnieuses. Le *Journal des Débats*, le *Courrier français*, le *Journal du Commerce*, etc., ont inséré la lettre suivante, restée sans réfutation, et à l'appui de laquelle rien ne m'est plus facile que de joindre des attestations, verbales et écrites, propres à convaincre les esprits de bonne foi, même les plus prévenus. »

(*Voyage en Californie en* 1851.)

Garde nationale. — 1re *Légion.*

« Palais national des Tuileries, le 4 avril 1848.

» Aussitôt que la *Société démocratique républicaine* me fit l'honneur de me désigner, à l'*unanimité*, comme candidat au grade de lieutenant-colonel de la 1re légion, je me hâtai d'envoyer ma profession de foi. Elle est du 15 mars. Je n'ai rien à en retrancher : elle est vraie et sincère dans son entier. Je ne veux rien y ajouter.

» Cependant, on répand deux calomnies : je suis un *incendiaire* et un *philippiste*, rien que cela. *Incendiaire!* pour avoir fait mon devoir pendant deux heures au *feu* du Château-d'Eau, y avoir oublié, sous l'animation du combat, que ma maison était adhérente à ce même poste et l'avoir abandonnée au soin de mes voisins, pour aller pré-

server d'un incendie, autrement important pour le pays, le palais des Tuileries que le gouvernement provisoire venait de confier à mon patriotisme. Au surplus, qu'on aille sur les lieux encore fumants, et l'on saura par les témoins qui l'environnent, si je n'ai pas montré toute l'humanité d'un Français pendant la bataille comme après la victoire.

» Philippiste! j'ai honte d'avoir à me justifier dans notre arrondissement, quand toute ma vie politique s'y est usée, pendant dix-huit ans, au succès de l'opposition. Et c'est à propos d'un discours à un banquet en Angleterre, qui n'avait rien de politique et qui n'était qu'une paraphrase d'un toast encore plus flatteur pour la nation que pour le roi, qu'on prétend donner ce démenti à tous les actes de ma carrière politique. Lisez le *Palamède* de mai 1846, déposé à la mairie, et non les fragments détachés qu'on vous a distribués. Alors vous jugerez entre le calomniateur et votre concitoyen.

» Je tiens à vos suffrages plus que jamais; mais s'il fallait regretter une seule de mes paroles pour les obtenir, j'y renoncerais.

» A la tête de notre légion, je prouverai, avec plus d'autorité et de puissance, mon dévouement à la patrie, en défendant tous ses droits et ceux de ses délégués. Simple soldat, vous me rendrez à mes inspirations de révolutionnaire, et je servirai la République sous toutes les convictions de ma conscience et du moment, avec tout le zèle et toute l'énergie d'un bon Français.

» Salut fraternel,

» SAINT-AMANT,

» *Capitaine-commandant des Tuileries.* »

(G) « Nous prîmes la tête du convoi, que j'organisai rapidement; deux tambours en avant, suivis d'un drapeau (dont on avait arraché le coq gaulois), que son propriétaire aux bras nus nous offrait avec empressement. Sur quatre de front, nous sortîmes de la salle des séances, et gagnâmes le quai d'Orsay. Ledru-Rollin marcha longtemps à côté de nous. La foule n'était pas très compacte; nous longeâmes assez paisiblement la rive gauche de la Seine jusqu'au Pont-Neuf. Au pont Royal, nos tambours et le drapeau formant tête de colonne, s'étaient dirigés du côté des Tuileries. Nous ne les avions pas suivis, préférant le côté de la Seine le moins encombré de peuple. Dupont (de l'Eure) venait derrière nous dans un petit cabriolet, son grand âge l'empêchant de marcher. M. de Lamartine, quoique grippé, était soutenu par son énergie, et mourait de soif. Deux fois dans le parcours, je me procurai de l'eau rougie pour lui donner la

force d'arriver, à travers les barricades, jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, où nous attendait une foule presque impossible à percer. Tout le long de la route nous avions proclamé le gouvernement provisoire et le nom de Lamartine en le montrant; le peuple se découvrait et répondait, quoique avec surprise, à nos vivats... »

(*Drame des Tuileries.* — Mai 1848.)

» Dans les tourmentes politiques tout change de place. Le plus petit en apparence grandit au point de tenir souvent le fil d'une direction sur laquelle le hasard fait peser toute l'agitation humaine. Le grain de sable fait dérayer; le gouvernail échappé des mains accoutumées à le manier peut, au simple attouchement d'un enfant, faire aborder la rive ou briser sur le roc :

« O profondeur! ô divine sagesse!
» Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
» De tous ces grands si petits à tes yeux!
» Que les petits sont grands quand tu le veux! »

» Mêlé à toute la vivacité de la révolution de 1848, tout nain que j'étais à côté des géants de la popularité, ce que j'ai fait est resté. Appelé à protéger le palais des rois, à sauver les débris d'un trône brisé, c'est dans les épaves mêmes de ce grand naufrage que je puisai l'aspiration à étayer de mon faible appui les premiers pas d'une destinée relevant un empire.

» Si c'était à recommencer je n'agirais pas autrement, n'ayant, au fond de la conscience, rien eu à me reprocher, et, par conséquent, aucun pardon à demander jamais à Dieu et aux hommes. »

(III) AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS,

» Le gouvernement provisoire nomme M. Saint-Amant, capitaine de la 1re légion, commandant supérieur du palais des Tuileries.

» Fait à l'Hôtel-de-Ville le 24 février 1848, à 7 heures du soir.

» *Les membres du gouvernement provisoire,*
» AD. CRÉMIEUX, GARNIER-PAGÈS, LEDRU-ROLLIN,
» LAMARTINE, DUPONT DE L'EURE. »

A Monsieur Saint-Amant, capitaine de la 1re légion.

« Hôtel-de-Ville, le 4 mars 1848.

» Monsieur le commandant militaire,

» Le palais des Tuileries est une propriété nationale; il est spécialement confié à votre garde; le bon ordre et les intérêts même les plus graves de l'Etat exigent que toutes les parties de l'édifice soient soumises à une autorité unique. Il vous est donc enjoint,

Monsieur le commandant militaire, de n'en permettre l'accès à aucune personne autre que les membres du gouvernement provisoire..., etc.

» Vous tiendrez rigoureusement la main, sous votre responsabilité personnelle, à l'exécution du présent ordre.

» Vos dévoués concitoyens,

» *Les membres du gouvernement provisoire,*

» MARIE, — GARNIER-PAGÈS, — PAGNERRE. »

« Je saisis cette occasion de vous remercier du zèle que vous apportez dans l'accomplissement de votre difficile mission.

» *Le maire de Paris,*

» GARNIER-PAGÈS. »

« Juin 1848.

. . . .

» ... Je ne connais pas de citoyen plus digne que vous des récompenses et de l'intérêt du gouvernement de la République.

» LAMARTINE. »

---

(1) « Paris, le 14 octobre 1848.

» Pendant que vous avez rempli les fonctions de gouverneur des Tuileries, vous avez rendu, dans l'intérêt de l'ancienne liste civile, et au milieu de dangers et de difficultés graves, des services éminents que j'ai appréciés.

» Je suis heureux de vous en témoigner ma satisfaction, etc.

» *Le représentant du peuple, liquidateur général de la liste civile,*

» VAVIN. »

LIQUIDATION
de la
Liste Civile
et du
Domaine Privé.

« Paris, le 12 mars 1850.

» Monsieur,

» Je m'empresse de vous envoyer la copie du rapport que j'ai fait le 14 octobre 1848 à M. le liquidateur général, et sur lequel, réalisant les intentions qu'il m'avait exprimées dans un entretien que j'avais eu avec lui à votre sujet, il a approuvé le paiement, à votre profit, d'une somme de 3,000 fr., tant à titre d'indemnité de dépenses faites par vous dans l'intérêt de la liquidation, que comme un témoignage de sa satisfaction des services rendus par vous dans l'exercice de vos fonctions de Gouverneur des Tuileries.

» J'ai été, autant que qui que ce soit, à portée d'apprécier les difficultés sans cesse renaissantes que vous avez eu à surmonter, les dangers que vous avez courus, le dévoûment désintéressé dont vous avez été toujours animé, et plus tard la joie que vous avez éprouvée lorsque vous avez pu vous dessaisir des valeurs considérables et de tous les objets précieux qui, grâce à votre énergie et à votre courage, ont été sauvés d'un pillage projeté, qui, tous les jours, était devenu de plus en plus imminent ; aussi ai-je été bien heureux, à mon tour, quand j'ai pu saisir l'occasion d'appeler sur vous la bienveillante attention de M. le liquidateur général, et que, ayant obtenu qu'il vous donnât une preuve de son estime particulière, j'ai été chargé de vous en informer.

» La calomnie, m'avez-vous dit, Monsieur, cherche à noircir votre conduite à l'égard de la liquidation ? Cela m'étonne peu : animé de généreux sentiments, vous avez mis à profit la force morale que vous donnait votre titre de Gouverneur des Tuileries, pour neutraliser les intentions criminelles d'une foule de gens qui avaient compté sur les mauvais jours de la révolution pour s'approprier quelques débris de la fortune du roi Louis-Philippe et de détruire ce qu'ils n'auraient pu emporter; puis vous avez rendu à leurs véritables propriétaires tout ce que vous étiez parvenu, non sans danger, à leur conserver intact. — En faut-il davantage pour engendrer la calomnie ? — Sans doute cette arme est terrible, parce qu'elle frappe dans l'ombre ; mais la conscience de l'honnête homme peut la braver avec avantage, surtout quand la pureté est justifiée par une lettre aussi honorable que celle que vous a déjà écrite M. le liquidateur général et par les suffrages de tous ceux qui ont été témoins de vos actions et qui en ont connu les résultats d'autant plus satisfaisants que, eu égard aux circonstances, ils étaient presque improbables. J'espère donc, Monsieur, autant que je le désire, qu'après avoir triomphé de la force brutale des méchants qui, dans les trois premiers jours de la révolution, s'étaient donné rendez-vous aux Tuileries, vous n'aurez qu'à vous montrer ce que vous avez toujours été, pour qu'il soit fait justice des infâmes propos de ceux qui, ne vous pardonnant pas la déception de leurs abominables projets, cherchent à s'en venger par la plus ignoble de toutes les lâchetés.

» Agréez, je vous prie, Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée et de mes sentiments affectueux.

» PRUDOMME.

» *Ancien directeur des dépenses de la liste civile.* »

(J) « Le gouvernement provisoire, qui siégeait à l'Hôtel-de-Ville, avait envoyé M. Saint-Amant, capitaine de la garde nationale, pour sauver les Tuileries, en lui donnant le commandement supérieur de ce palais.

» M. Saint-Amant remplit sa mission au péril de sa vie. Il parvint, à force d'énergie, de prudence et d'adresse, à se faire obéir des *vainqueurs*, qui l'aidèrent à rétablir un peu d'ordre dans le chaos.

» Quand la foule eut cessé d'inonder le palais, M. Saint-Amant, jetant les yeux sur les amas de papiers déchirés et à demi consumés qui jonchaient le parquet du cabinet de Louis-Philippe, fut frappé d'un étrange pressentiment. Il avait lu le nom de Louis-Napoléon! Il ramassa, non sans une profonde émotion, un dossier contenant les rapports secrets du commandant de la citadelle à Ham, durant la captivité du neveu de l'Empereur. »

(*Histoire de Napoléon III*, pages 65 et 66.)

(K) *A M. de Saint-Amant, commandant du palais des Tuileries.*

« Paris, le 16 mai 1848.

» Mon cher commandant,

» Je vous rends compte de la part que j'ai prise aux évènements de la journée d'hier, en ce qui se rattache aux Tuileries.

» Vous savez que les chefs de la garde nationale et son état-major, dans leur hostilité contre vos ordres, m'ont empêché de prendre possession de bonne heure du commandement de la maison Sobrier, dont vous m'aviez investi ; j'aurais certes fait plus vite et plus complétement, car l'avoué et l'huissier qui commandaient le bataillon ont laissé passer devant eux de nombreux cartons, que des hommes de Sobrier s'empressaient de déménager.

» Le soir, vous m'avez remis vos rapports pour le préfet de Police et le maire de Paris, en envoyant au premier les 80 prisonniers que nous avons faits *chez Sobrier*. J'ai donc accompagné la colonne jusqu'à la Préfecture, où le citoyen Caussidière m'a remis un reçu des susdits, et, ce qui m'a étonné, c'est que plusieurs, admis en sa présence, se sont mis à rire et à se toucher fraternellement la main en tutoyant le préfet et toute la préfecture!

» De la Préfecture, je me suis rendu aussitôt chez le citoyen Marrast, à qui j'ai remis votre rapport ainsi que le reçu de mes 80 citoyens. Le citoyen Marrast s'est montré envers moi moins *populassier* que le citoyen Caussidière ; en termes de gentilhomme moderne, il m'a en quelque sorte témoigné de l'étonnement de ce que j'avais fait arrêter ces 80 citoyens. « — Vous aimez, » m'a-t-il dit, « toujours

» manier le sabre. » Et, se retournant vers trois gentilshommes qui l'écoutaient : « — C'est toujours le même bonapartiste, le colonel » Dumoulin, etc., etc. » Il m'a demandé avec intérêt si ces prisonniers étaient blessés. « — Mais, » lui ai-je dit, « ils étaient tranquil-» lement assis ou cachés quand nous sommes entrés dans l'hôtel. »

» Je me félicite d'avoir été assez heureux dans cette journée, de m'être associé avec vous pour réprimer ces *anarchiens*. Les soldats valent mieux que leurs chefs, et j'espère que nous en sommes débarrassés, et que nous nous retrouverons à pareille fête comme celle du 24 février, place du Palais-Royal, où vous eûtes la bonté de venir me presser la main au milieu du feu des quatre points cardinaux de la place.

» Mais rappelez-vous ce que je vous dis aux Tuileries, il y a trois mois, à votre table: « — Nous finirons par un Napoléon. » Et j'y persiste.

» Bien à vous, » Colonel DUMOULIN. »

(L) « Paris, le 23 mai 1848.

» J'ai l'honneur de vous informer que, par décision du 20 courant, vous êtes nommé *administrateur du palais des Tuileries* et dépendances, avec traitement, etc., etc., etc.

» *Le ministre des travaux publics,*
» TRÉLAT. »

« Paris, le 25 mai 1848.

» Citoyen ministre,

» Je vous remercie de vos dispositions bienveillantes à mon égard. Je n'en puis profiter, et voici la copie de la lettre par laquelle je me démets des pouvoirs étendus que je tenais du gouvernement provisoire.

» Salut et fraternité.

» SAINT-AMANT. »

Aux citoyens membres de la Commission exécutive.

« Paris, le 25 mai 1848.

» Citoyens,

» Comme les ouvriers de Paris, j'avais mis trois mois de misère au service de la République. Ils sont plus que révolus. J'ai l'honneur de vous prévenir que, demain, je quitte le palais des Tuileries.

» Salut et fraternité.

» *Le commandant supérieur des Tuileries,*
» SAINT-AMANT. »

(M) C'était *le Courrier du Havre*, dont la rédaction appartenait alors à un de mes amis et obligés, Théodore Lechevalier. De Londres même je lui fis les premières ouvertures, en août, sur l'adoption de la candidature napoléonienne. Une fois retourné, ce vigoureux polémiste fut un des plus empressés à ouvrir la campagne, et, depuis ce moment jusqu'à sa mort, en 1850, il n'a cessé d'écrire pour la cause dans laquelle le journal a fidèlement persévéré. J'ai conservé de Théodore Lechevalier une volumineuse correspondance, pour la part que j'ai prise à cette rédaction tant qu'il a vécu.

(N) « Ce n'étaient pas seulement des bonapartistes, c'étaient des républicains éprouvés, qui demandaient à *faire ses affaires* à Paris, et qui ne doutaient pas du succès.

» Un de ces derniers, journaliste habile, qui était allé à Londres pour offrir au Prince de mettre à son service un organe influent de l'opinion démocratique, eut avec lui plusieurs entretiens à ce sujet. « — Dans la position qu'on m'a faite, » lui dit alors Louis-Napoléon, « je ne dois fournir aucun nouvel aliment à la haine et à l'injuste » défiance de nos adversaires. Le silence, l'oubli même, voilà ce » qu'il me faut, maintenant. Je vais faire le mort, et mes amis feront bien de m'imiter. Nous nous montrerons plus tard, mais aujourd'hui pas de bruit, pas d'articles de journaux, pas de lutte : la » discussion serait contre nous. Laissons dire, laissons passer. C'est » ici le cas où trop de zèle compromettrait tout. »

(*Histoire de Napoléon III*, page 93.)

Ces paroles, qui renferment plus de pensées que de mots, sont textuelles, et je ne rappellerai pas ce que j'entendis sur la Constitution, qui n'était seulement pas encore présentée. C'est ce qui justement devait rendre circonspect. Le Prince, du reste, connaissait déjà l'opinion des hommes les plus influents alors sur la forme de république qui serait proposée à l'Assemblée.

(O) « Le moment est venu, lui écrivait alors M. de Persigny, on veut vous voir, on vous demande, on vous appelle : nous vous attendons! Aux heures de crise, les amis timides laissent échapper l'occasion propice. Ils sont plus dangereux que les adversaires déclarés. Ne les écoutez pas, je vous en conjure, et arrivez.

» Les partisans du jeune Octave lui conseillaient aussi de ne pas paraître à Rome. Il ne tint pas compte du conseil, car il vint se montrer au peuple. C'est ainsi qu'il triompha des différents partis qui lui

disputaient le pouvoir, et il put se dire, comme le premier César, son oncle : *Veni, vidi, vici.* »

» Vous le voyez ? dit le prince en souriant, à la personne sous les yeux de laquelle il avait mis cette lettre, on veut que je passe la Manche; puisqu'elle est mon Rubicon : *Alea jacta est !* »

(*Histoire de Napoléon III*, pages 98 et 99.)

Je n'avais pas besoin de voir la lettre de M. de Persigny, *King's-Street*, à Londres, car c'était absolument le même langage que j'avais entendu trois jours auparavant, rue Saint-Georges, à Paris, et que le prince approuvait dans ce même style de Tacite.

(**P**) « Nous extrayons le passage suivant d'un écrit de notre concitoyen M. Saint-Amant. La part qu'il prit aux événements de Février doit écarter toute espèce de soupçons sur ses véritables sentiments républicains. Capitaine de la garde nationale parisienne et membre du fameux *Comité central* si funeste à la monarchie constitutionnelle, au retour des banquets du Nord, il se trouvait aux barricades du 24 Février. Ce fut lui qui accompagna les membres du Gouvernement provisoire se rendant à l'Hôtel-de-Ville. Là, il reçut la première nomination émanée de ce pouvoir, qui lui donna la périlleuse et difficile mission de sauver le château des Tuileries du pillage et de l'incendie.

» Après trois mois de fonctions honorablement remplies et justement appréciées, il s'est retiré pour rentrer dans la vie privée, emportant les marques des plus honorables sympathies. »

(Ici le portrait du Prince tel que nous le reproduisons.)

(*Journal de Lot-et-Garonne*, du 9 décembre 1848, *Journal de Bergerac*, etc.)

(**Q**) « ..... J'ai déjà relaté la visite du prince Louis-Napoléon au milieu de l'Amérique centrale, et rappelé ce qu'il écrivit alors au sujet du percement de l'Isthme, dont aujourd'hui l'exécution, par un canal de jonction des deux Océans, paraît définitivement arrêtée avec une puissante compagnie anglo-américaine. Aux Etats-Unis j'ai trouvé sous presse une « histoire de la dynastie de Napoléon, » et je dois rendre hommage aux éditeurs, tant sur leur empressement à rechercher la lumière, que sur leur bonne grâce à accueillir la vérité. Ils ont composé ce bel ouvrage, illustré de tous les portraits de la famille, avec un rare esprit d'impartialité, obligés de lutter contre les préventions que des républicains comme ceux du pays de Washington entretiennent contre tout pouvoir excessif. Mais ils ont écrit

sous la conviction que, si une bonne histoire de Napoléon et de son siècle est possible aujourd'hui, ce n'est pas de l'Europe, mais de l'Amérique qu'elle doit sortir. Telle qu'elle est, je ne doute pas que, traduite en français, elle n'obtînt chez nous le même succès que l'original aux Etats-Unis (1). »

(*Estafette*, du 8 novembre 1852.)

(R) « En 1821, j'étais à bord de la gabarre du roi la *Durance*, qui rentrait d'une expédition en Chine. J'avais embarqué à Cayenne pour revenir en France par le Havre. Je ne me rappelle pas exactement si c'est le 21 ou le 22 juillet, mais ce qui ne s'effacera jamais de mon souvenir est l'abordage du pilote. Nous le prîmes à l'entrée du détroit, et la première question d'habitude est pour savoir ce qu'il y a de nouveau. Il nous répondit par la mort de Napoléon. Abstention faite des opinions politiques de cette époque, cette disparition du météore ne pouvait faire qu'une profonde impression sur un équipage français. Cette année-ci, par une de ces coïncidences qu'on ne peut attribuer qu'aux jeux du hasard, en arrivant dans les mêmes parages sur le steamer anglais l'*Asia*, le pilote (je ne jurerais pas que ce n'est pas le même pilote fataliste) nous a abordé avec la nouvelle de la mort de Wellington. J'écarte toute pensée de parallèle entre les deux hommes, mais enfin un jour, un seul jour néfaste ! ces deux illustres capitaines se touchèrent... Cette fois-ci je n'ai éprouvé, je l'avoue, d'autre impression que celle de l'ennui que j'allais avoir de ces funérailles pompeuses : j'en ai été préservé, Dieu merci ! mais je ne l'ai pas été de l'exhibition, sous toutes les formes possibles, depuis le pain d'épice jusqu'au burin, du héros anglais à toutes les époques de sa longue existence. On peut dire qu'il est peu de mortels qui aient plus joui de la gloire, et dont la vie ait été plus constamment caressée sans mélange des caprices de la fortune. »

(*Estafette*, du 8 novembre 1852.)

(S) « En arrivant à Londres, j'avais une soif naturelle de dévorer tout ce qui se publie, pour tâcher de dépouiller mon écorce de nomade et me remettre au courant des événements extraordinaires dont le temps et l'espace m'avaient écarté. Au milieu des prodiges du voyage présidentiel, qui semble réunir le merveilleux oriental à tout

---

(1) En arrivant à Paris, j'envoyai cet ouvrage à M. Mocquart, en le priant de demander au Président s'il en permettrait la traduction. Je n'ai pas eu de réponse de M. Mocquart et n'ai pu, malgré toutes mes démarches, ravoir ce volume.

ce que nous avons vu et lu de l'enthousiasme du peuple, tantôt pour ses rois, tantôt pour ses libertés, un petit fait m'a frappé et a fait vibrer un de mes plus émouvants souvenirs. On a parlé du testament de Napoléon, que le prince, son héritier, demandait à l'Angleterre.

» Il y a dix-sept ou dix-huit ans, à mon premier voyage en Angleterre, je rencontrai le colonel B..., qu'on appelait un incorrigible bonapartiste; il me dit : « Si vous êtes libre, venez avec moi, et vous verrez et vous toucherez même ce qu'il y a de plus intéressant dans cette grande cité. » Je n'eus garde de refuser, et je vis, je touchai, je baisai même, avec autant d'amour que de regret, les dernières lignes tracées par la main défaillante de l'héroïque martyr de Sainte-Hélène.

» Peut-on jamais perdre la souvenance d'une pareille émotion! Aussi, un de mes premiers soins, en revenant à Londres, a été de me remettre sur les traces de cet ancien pélerinage, partagé entre la crainte et l'espérance. Un long temps s'était écoulé sans doute, et, dans l'intervalle, le corps de Napoléon avait été ramené sur les bords de la Seine; mais rien n'avait été dit de son testament, et je reprenais confiance, par la connaissance que je crois posséder du caractère anglais : rien ne bouge, ne change et ne se modifie chez ce peuple que lorsqu'il y est contraint; progressif pour le commerce et l'industrie, il semble s'être imposé le *statu quo*, même dans ses plus caduques institutions.

» Dans un des quartiers les plus sombres et les plus retirés de la cité, qu'on appelle, je crois, *Doctor's Commons*, entre Saint-Paul et la Tamise, est une vieille rue du nom de *Great-Knight-Rider*. L'archevêque de Cantorbéry, qui a d'autres priviléges que ceux de l'Eglise, tient là sa Cour. Dans une maison voisine, nº 6, on lit sur la porte : *Prerogative wills office*. Je reconnais l'allée, aussi ne fais-je qu'un bond jusqu'à son extrémité. J'entre dans la grande salle à droite, tout m'y paraît dans le même ordre qu'autrefois. Pendant que je me suis tant agité à parcourir le monde, les heureux hôtes de ces sombres demeures semblent y avoir subi l'immobilité du palais de *la Belle au bois dormant*. Dans cette pièce séculaire, entourée de cartons et d'énormes in-folios, parsemée de petits bureaux, émaillée de grandes tables, de pupitres et de cartons pour le dépôt des pièces pour ainsi dire de l'autre monde, se réunissent tous les jours des gens, pour la plupart tout habillés de noir, affligés de la douleur de survivre à leurs affections. Ils viennent interroger, comme les arrêts du destin, les dernières volontés de ceux qu'ils pleurent encore. On entre toujours triste et recueilli, à moins qu'on ne soit agent d'affaires; mais

on ne cache pas toujours aussi bien les sensations diverses puisées à de semblables lectures.

» Je laisse à d'autres la peinture des scènes qui suivent l'ouverture d'un testament. Pour moi, qui étais là tout de cœur et de sentiment, j'avoue que j'ai ressenti une certaine contrariété de l'égalité qui présidait aux distributions. « Chacun son tour; » pour le testament du roi comme pour celui du berger, les employés montrent la même impassibilité numérique, et tout semble confondu dans la règle uniforme qui n'admet plus de distinction. Au moins dans les cimetières, où la mort, à meilleur droit matériel, devrait effacer les inégalités humaines, si la fortune et l'orgueil y marquent trop souvent leur place, il est encore des temples élevés à la gloire et à la vertu.

» Quand je parvins à faire part à l'agent principal de l'objet de ma visite, il commença par me donner avis de ses obligations de trésorier. C'est encore un des usages de la vieille Angleterre. Je le satisfis tout de suite, et il s'empressa alors de détacher le *clerc* de vis-à-vis pour aller chercher le testament. Celui-ci me fit entrer dans son petit cabinet et m'offrit son siége, en me disant que j'occupais la même place, exactement, où quelques années auparavant le prince Louis-Napoléon et le comte de Chambord étaient venus s'asseoir pour le même objet, et, par une coïncidence extraordinaire, dans la même semaine. Ces deux illustres personnages y vinrent agités sans doute de sensations bien différentes!

» L'employé, aux formes très polies, revint bientôt avec le paquet, tel précisément que je l'avais précédemment vu. Un modeste parchemin est la seule enveloppe de ces pages immortelles. Elles sont bien telles qu'autrefois, mais pourtant elles paraissent *vieillies :* le temps et le frottement les usent. On les conserve avec le même soin bourgeois qui préside uniformément à ces archives; mais pour préserver, pour honorer ces caractères touchants, devant lesquels s'inclineront tous les siècles, on ne fait rien de plus que pour le testament du dernier malotru, disposant d'un bien mal acquis avec le seul remords de n'avoir pu l'emporter. Non, ce n'est pas ainsi que doit rester le plus précieux manuscrit de l'univers entier!

» Le paquet est assez volumineux, étant accompagné de pièces formulaires, telles que la traduction en anglais, et, je crois, Dieu me pardonne! qu'il en est une où se trouve l'odieuse signature du geôlier..... dont le nom ne souillera pas ma plume. Le testament et les codicilles, au nombre de quatre, contiennent de seize à dix-huit pages, entièrement écrites de la main de l'Empereur. Le testament porte la date du 15 avril 1821, et il est suivi de quatre codicilles dont les deux derniers sont du 24 avril, — seulement dix jours avant sa

mort. Il y a peu de ratures, et à la fin se trouve toujours mentionné : « Ecrit en entier de notre main et scellé de nos armes. » En cire rouge, ce sceau est empreint à côté de la signature. Mais on voit qu'il a passé la ligne équinoxiale, sous laquelle s'effacent ou se fondent tous les cachets de cette nature. L'écriture de Napoléon a toujours passé pour illisible; j'avais même entendu dire que le duc de Bassano était le seul qui pût la déchiffrer. Pour lire ces pièces testamentaires, on n'a besoin d'aucune étude préparatoire; les lettres sont d'inégales grandeurs et mal alignées, il est vrai, mais elles sont assez bien formées pour ne donner lieu à aucune équivoque. On a prétendu aussi que Napoléon n'accordait aucun soin à l'orthographe : je n'ai été frappé d'aucune irrégularité de ce genre, et pourtant nulle profane main n'a corrigé ou fait les surcharges qui se remarquent çà et là, et qui sont approuvées par le testateur lui-même.

« Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au » milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé, »

» Ces deux lignes semblent écrites avec un soin plus particulier, comme si Napoléon avait voulu que, avec la pensée, la forme aussi fût consacrée tout entière à la France. Ah ! puisque le sentiment de ce vœu si touchant va recevoir sa consécration dans un temple digne de sa gloire, que l'autographe, incrusté aussi dans le granit, y traverse l'immortalité des âges (1) !

» C'est seulement dans le dernier codicille du 24 avril qu'il lègue 10,000 francs au sous-officier Castillon, acquitté de l'accusation d'avoir fait feu sur Wellington. « Il en avait autant le droit que cet » oligarque avait celui de m'envoyer à Sainte-Hélène. » Dans les hommages dont l'Angleterre entoure la mémoire du duc de Wellington, elle semble lui attribuer le mérite d'avoir sauvé l'Empereur de la férocité stupide de Blücher (qui ne l'a jamais eu en son pouvoir), tandis que Napoléon accuse, lui, formellement Wellington,

(1) Arrivé à Paris, j'allai parler à M. Visconti, l'habile architecte choisi par le Prince-Président pour diriger les travaux du tombeau de l'Empereur, afin de l'engager à faire incruster l'écriture même de Napoléon sur le marbre ; il me répondit que « cette écriture, qu'il n'avait pas vue du reste, ne devait pas être belle, » qu'elle était sans doute un peu hiéroglyphique, et qu'aujourd'hui ce n'était plus » ainsi qu'on gravait sur les monuments. Qu'ils devaient conserver avant tout le » cachet de leur siècle. »

Je ne suis pas convaincu que la raison soit sans réplique, et depuis que le testament est dans les Archives impériales, on a dû être à même de reconnaître qu'il n'y avait rien de hiéroglyphique dans l'écriture de ces deux lignes admirables renfermant toute la pensée de Napoléon.

Je ne sais pas si M. Visconti est mort avant d'avoir pu se convaincre que cette écriture de Napoléon n'avait rien de hiéroglyphique ; mais nous ne désespérons pas, un jour à venir, de voir revenir le ciseau des arts à notre manière sentimentale de les comprendre avant tout.

dans son testament, d'avoir été l'instigateur de la déportation à Sainte-Hélène.

» Le *Mémorial* et les *Mémoires de Las-Cases* ont fait connaître toutes les dispositions de Napoléon. Il n'y a pas eu de testament plus lu dans le monde, aussi ne dirai-je plus rien du fond. Sur plusieurs pages se trouvent les signatures de Bertrand et de Montholon, comme témoins fidèles de l'auguste martyr. Le mandat sur M. Laffitte pour les fonds déposés à sa Banque, et l'ordre à M. de La Bouillerie (qui n'en a rien fait) de rendre compte de son domaine privé, font partie du dossier. Ces deux pièces ne sont que signées par Napoléon.

» C'est le 15 décembre 1821 que le testament est arrivé dans les archives de l'archevêque de Cantorbéry, qui, moins York, a, je crois, toute l'Angleterre et ses immenses colonies dans sa juridiction. Des copies authentiques sortent seules de cet antre : une fois entrés, la porte se ferme sur les originaux, et, comme l'avare Achéron, monseigneur *ne lâche pas sa proie*. Est-ce à dire que le testament de Napoléon ne fera pas exception? Puisque le gouvernement de Louis-Philippe a pu obtenir de l'Angleterre les cendres de l'illustre captif, Louis-Napoléon obtiendra le testament de son oncle. Il ne peut demeurer plus long-temps dans une boutique de la Cité, quand sa place est auprès du cœur du grand homme, dont il est la plus touchante et la plus pure émanation.

» SAINT-AMANT. »

(*Journal de Lot-et-Garonne*, du 21 octobre 1852,
Estafette, du 8 novembre 1852.)

Ce testament, rendu au Gouvernement français trois ou quatre mois plus tard, a été déposé dans les Archives impériales.

(T) MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

I.

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE.
—
Cabinet.

« Paris, le 5 juillet 1850.

» Madame,

» M. de Saint-Amant obtiendra l'agence consulaire de Sacramento; c'est chose arrêtée définitivement. Vous y pouvez compter. Mais les prévisions du budget de cette année forcent le ministre des affaires étrangères de retarder sa nomination. Il y a nécessité rigou-

reuse d'attendre le budget de 1851. Le Président en éprouve un regret qu'il me charge de vous exprimer.

» Veuillez agréer, Madame, l'assurance de ma considération distinguée,

» *Le chef du cabinet,*

» MOCQUART.

» *A Madame de Saint-Amant,*
» *3, quai d'Orsay, à Paris.* »

Madame de Saint-Amant partit douze jours après pour la Californie. La narration de son voyage, à travers les deux océans et l'Isthme de Panama, fut publiée dans tous les journaux de l'époque. C'est étranger au sujet.

II.

MINISTÈRE
DES
AFFAIRES ETRANGÈRES.

« Paris, le 10 avril 1851.

» Monsieur,

» Je viens de donner avis à M. Dillon, consul de France en Californie, de votre départ pour San-Francisco, afin de recevoir de lui, suivant la délégation réglementaire, les fonctions d'agent consulaire sur le point de la Californie où les intérêts du service nécessiteront la présence d'un agent français. Je l'ai engagé à choisir le lieu dans lequel il pourra le mieux utiliser le zèle que vous êtes disposé à apporter dans l'exercice de ces fonctions.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

» *Le ministre des affaires étrangères,*

» A. BRENIER. »

Je reçus des mains de M. le ministre mon passeport et touchai 3,500 fr. à la caisse du ministère pour mes frais de voyage.

Je m'embarquai à Southampton le 2 mai 1851, et arrivai à San-Francisco le 21 juillet, où l'incendie des 3 et 4 mai avait complétement détruit tout ce que nous possédions.....

M. le consul Dillon, prévenu déjà de mon arrivée par une dépêche du ministère des affaires étrangères, dont je n'ai pas la copie, écouta favorablement mes réclamations au sujet des frais de voyage, et me promit, dans les termes suivants, de les appuyer de toute son autorité :

III.

MINISTÈRE
DES
AFFAIRES ETRANGÈRES
—
Consulat de France
à San-Francisco.

« San-Francisco, le 31 juillet 1851.

» Monsieur,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à la date du 24 de ce mois, et par laquelle vous m'informez que la somme de 3,500 francs que vous avait remis la direction des fonds, à titre de frais de voyage et de déplacement, n'a pu suffire pour

couvrir vos déboursés à cette occasion. Vous ajoutez que, si comme vous n'en doutez pas, je reconnais la justesse de ce que vous avancez, vous espérez que je consentirai à être l'organe de la demande en supplément de frais de voyage et de déplacement que vous adressez au ministère.

» Je m'empresse, Monsieur, d'appuyer de mon témoignage tout ce que vous dites touchant l'insuffisance de la somme qui vous avait été accordée, eu égard aux exigences d'une traversée aussi longue et aussi souvent interrompue, et je regarde comme un devoir de faire parvenir à M. le ministre des affaires étrangères, mon opinion formelle à cet égard.

» En attendant sa réponse et les mesures qu'il pourra juger convenable d'adopter dans votre intérêt, je mets à votre disposition, conformément à vos désirs, une somme de 700 piastres, afin que vous puissiez vous rendre dans l'Orégon, pour y faire, dans l'intérêt du commerce français, un nouveau voyage d'exploration.

» Des instructions détaillées et explicites vous seront transmises à ce sujet sous très peu de jours.

» Veuillez, Monsieur, m'accuser réception de la somme précitée de 700 piastres, et croire à mes sentiments très distingués,

» *Le consul de France,*

» DILLON.

» *A Monsieur Saint-Amant,*
» *à San-Francisco.*»

Le 1er août, j'écrivais en conséquence à M. le Ministre pour réclamer ce supplément d'indemnité à titre de déplacement, comme c'est l'usage, et M. le consul l'appuya de son autorité. Aucune espèce de réponse ne m'a jamais été faite, quoique annoncée à M. Dillon sous la rubrique *Direction des fonds.*

Il paraît même que le remboursement des 700 piastres souffrit de si longs retards, que M. le consul est resté sourd depuis à mes réclamations, tout en les jugeant les plus légitimes et les mieux fondées....

IV.

MINISTÈRE
DES
AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
—
Consulat de France
à San-Francisco.

« San-Francisco, le 4 août 1851.

» Monsieur,

» Les résultats peu avantageux de la plupart des expéditions que le commerce français a dirigées sur ce point depuis près d'un an, font sentir la nécessité de chercher ailleurs de nouveaux débouchés où on puisse verser le trop-plein des marchandises françaises qui arrivent à San-Francisco dans des moments de crise ou de stagnation.

» L'Orégon, vaste contrée qui touche à la Haute-Californie et où tendent à se fixer des populations considérables d'émigrants arrivés par les Montagnes Rocheuses et par mer, offre, dit-on, des ressources considérables comme centre de consommation. Déjà nos vins, nos spiritueux, nos articles confectionnés trouvent à s'y écouler, et il est à ma connaissance que des parties considérables de marchandises françaises ont été dirigées sur Orégon-City depuis six mois.

» Il importe que le gouvernement de la république soit fixé sur la nature et l'étendue de ce nouveau débouché. Vous voudrez donc bien vous rendre à cet effet à Astoria, port d'entrée, situé à l'embouchure de la Columbia, après avoir visité successivement les villes nouvelles de la Trinité et d'Umpqua, où on a formé récemment des établissements. Vous aurez soin de vous rendre exactement compte des droits de toute nature qui se perçoivent à Astoria, en me signalant surtout le montant de ceux de pilotage. M. le général Adair, collecteur d'Astoria, se fera, je n'en doute pas, un plaisir de vous renseigner à cet égard, et même de vous fournir des copies de toutes cartes ou relevés qu'on aura pu dresser sur les lieux, afin de mieux fixer les navigateurs sur le caractère des vents et des courants qui rendent l'entrée de ce grand fleuve si difficile.

» D'Astoria vous vous rendrez à Orégon-City en passant par le fort de Vancouver, possession de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson. Si vous avez soin de vous présenter en simple touriste, M. Douglas, qui remplit sur ce point les fonctions de *chief-factor* (agent principal), s'entretiendra librement avec vous et donnera même des indications dont vous pourrez tirer profit dans l'intérêt de notre commerce.

» Les Anglais et les Américains, qui se trouvent en face les uns des autres sur les bords de la Columbie et presque en état d'antagonisme, ont des vues et des tendances qu'il pourrait être d'un intérêt politique pour la France de bien connaître.

» Les plaines fertiles qui entourent Orégon-City fixent, dans ce moment, l'attention des Américains, qui croyent pouvoir y trouver des ressources en blé, en orge, en grains de toute espèce plus que suffisantes pour la consommation de la Californie. Je désire savoir si les rapports qu'on fait à cet égard sont fondés.

» Le fond de la population de l'Orégon est de race métis et provient d'un croisement des anciens employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, Canadiens-Français pour la plupart, avec des femmes des tribus indiennes du pays. Propriétaires de grandes fermes, celles-ci ne viennent dans les villes que pour échanger leurs produits contre les articles manufacturés provenant d'Europe ou des Etats-Unis.

» Vous vous mêlerez à cette population intéressante en vous fixant sur ses goûts et sur ses habitudes, ainsi que sur le degré de civilisation qu'elle a atteint. Notre commerce pourra trouver là d'utiles indications.

» En passant par Orégon-City, vous voudrez bien réclamer à M. Travaillot, ancien capitaine du navire français *le Duc de Lorges*, condamné en 1850, le rôle d'équipage du navire, qu'il a refusé jusqu'ici de transmettre au ministre de la marine.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

» *Le consul de France*,

» DILLON. »

Je partis le lendemain pour l'Orégon, et dès le 14 août je commençai à lui adresser mes rapports. Au nombre de six, ils se sont succédé et forment plus de cent pages, répondant à tous les points de ses instructions, que j'ai suivies strictement et développées avec luxe

V.

MINISTÈRE
des
AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Consulat de France à San-Francisco.

« San-Francisco, le 19 octobre 1851.

» Monsieur,

» J'ai reçu les lettres officielles que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, jusqu'au nº 3 inclusivement. Les détails qu'elles renferment sur les ressources des contrées que vous traversez, seront portés à la connaissance du ministère des Affaires étrangères. Vos deux lettres des 21 septembre et 8 octobre me sont également parvenues. J'éprouve un vif regret de ne pouvoir vous accorder le supplément des frais de voyage que vous me demandez par ces dernières, et je dois vous rappeler de nouveau que le département des Affaires étrangères ne m'a jamais donné l'ordre de vous faire une avance quelconque. L'usage et les règlements veulent que les agents de la République soient porteurs d'un arrêté qui spécifie les émoluments que le ministère entend leur accorder; à l'aide de cette pièce il leur est permis de s'en faire payer le montant par les banquiers de leur résidence à l'étranger. Vous n'étiez porteur d'aucun titre du genre dont il s'agit, et, d'un autre côté, je n'avais reçu aucune instruction qui pût m'autoriser à encourir une responsabilité personnelle à votre occasion.

» Je suis, je le répète, Monsieur, vivement contrarié de cet état de choses, et je vous engage à y mettre un terme en revenant à San-Francisco par la voie la moins dispendieuse. Là, vous pourrez du moins attendre le résultat des démarches que je fais dans votre intérêt.

» M. ***, négociant de cette ville, doit vous écrire pour vous charger de quelques recouvrements à Orégon-City. J'espère que la commission qui résultera de cette opération vous mettra à même d'achever une tournée que vous avez, je me plais à le dire, si bien commencée.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

» *Le consul de France,*

» DILLON. »

VI.

MINISTÈRE
des
AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Consulat de France à San-Francisco.

« San-Francisco, le 4 novembre 1851.

» Monsieur,

« Le docteur Dépierris, porteur de cette lettre, complétera de vive voix les explications que j'ai eu l'honneur de vous donner par écrit à la date du 19 octobre dernier.

» J'éprouve, soyez-en persuadé, un vif regret de ne pas pouvoir accéder à vos désirs en vous envoyant en supplément les frais de voyage. Je suis réduit moi-même aux expédients, et la situation me

pèse tellement que j'ai adopté de donner ma démission, si le ministère ne se hâte d'y mettre un terme.

» Si vous étiez de retour à San-Francisco, et que vous puissiez réunir les moyens de vous rendre aux Sandwich, je vous chargerais avec plaisir d'une nouvelle mission de ce côté. Quant aux avances que vous pourrez être dans le cas de faire pour courses faites d'après mes instructions, je ne doute pas qu'elles ne vous soient remboursées ultérieurement, sur présentation d'un état revêtu de mon visa et accompagné de pièces à l'appui.

» Hâtez-vous, Monsieur, en attendant, de faire régulariser votre position à Paris, en obtenant des appointements fixes et déterminés; vous pourrez alors charger quelque banquier de vous représenter près du Trésor, en vous faisant passer vos appointements de la manière qui vous conviendra le mieux.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

» *Le consul de France,*

» DILLON. »

Si j'avais seulement été remboursé des 148 piastres, excédant de mes dépenses dans le voyage d'Orégon, je les aurais employées jusqu'à concurrence à cette nouvelle mission. Faute de moyens pécuniaires nécessaires, j'ai dû la refuser. C'est assez misérable.

VII.

MINISTÈRE
des
AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
—
Consulat de France
à San-Francisco.

« San-Francisco, le 11 décembre 1851.

» Monsieur,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à la date du 9 de ce mois, ainsi que l'état des dépenses qu'elle renfermait.

» Il résulte de cette pièce que les dépenses effectuées par vous à l'occasion du voyage d'exploration dans l'Orégon, se sont élevées au chiffre de 848 piastres 25 cens, ou à 148 piastres 25 cens de plus que le montant de l'avance que je vous ai faite en partant.

» Je m'empresse de reconnaître, Monsieur, la parfaite validité des motifs qui ont dicté les dépenses diverses qui figurent sur ce relevé, et je ne doute pas que le département des Affaires étrangères ne vous les rembourse intégralement. Je regrette seulement que, n'ayant pas mandat pour substituer mon action à la sienne en cette circonstance, et ignorant même si les avances déjà faites me seront remboursées, je devrai me borner à témoigner de l'exactitude de ce compte en y apposant le visa du consulat.

» Vos rapports sur l'Orégon, jusqu'au nº 6 inclusivement, seront transmis à Paris par le courrier du 15 de ce mois : je ne doute pas qu'ils ne justifient aux yeux du département ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire, ainsi que ce que je me propose de lui écrire encore, touchant le zèle avec lequel vous avez rempli cette utile mission.

» Il importe que vous fassiez régulariser votre position en obtenant du département des Affaires étrangères un traitement fixe ou une indemnité temporaire qui me permette d'utiliser votre zèle et

votre intelligence dans de nouvelles missions analogues à celle que vous venez de remplir; vous pourrez alors confier à quelque maison de banque de Paris le soin de vous représenter auprès de la direction des fonds, ainsi que le font tous les agents et délégués du département des Affaires étrangères.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués et de mon dévouement.

» *Le consul de France,*

» DILLON. »

Faute de fonds et abandonné entièrement, je n'ai plus fait d'exploration que celles que je me suis données, à mes propres frais, dans l'intérieur de la Californie et dans les autres États de l'Union. Néanmoins j'en ai remis des rapports à M. le consul qui les a transmis au ministère, en disant publiquement que c'était ce qui avait paru de plus vrai et de plus juste sur ce sujet.

VIII.

MINISTÈRE des AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Consulat de France à San-Francisco.

« San-Francisco, le 9 juin 1852.

» Monsieur,

» J'ai pris connaissance de l'intéressant rapport que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, à la date du 4 de ce mois, sur votre tournée récente dans les *placers* de la Yuba et de la rivière des Plumes. Les faits que vous y signalez et les observations dont vous les accompagnez, méritent également d'être portés à la connaissance du gouvernement de la République. Je remplirai ce devoir en transmettant à M. le ministre des Affaires étrangères, par le prochain courrier, la copie de ce travail, qui fait honneur, je me plais à vous le dire, à votre jugement.

» Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

» *Le consul de France,*

» DILLON. »

Ce rapport a été livré en partie aux journaux du pays par M. Dillon, qui en a jugé la publication utile à nos compatriotes en Californie. Il a généralement produit une influence salutaire, et le lendemain de mon départ la feuille française de San-Francisco, à l'instigation de M. le consul, m'a accompagné des adieux suivants :

« Au nombre des passagers partis hier pour France par le *Northerner*, se trouve M. Saint-Amant, envoyé en mission par le gouvernement français dans l'Orégon et la Californie, qu'il a visités et explorés pendant une année. Les notions qu'il a recueillies seront des plus précieuses pour mieux faire connaître des pays sur lesquels l'esprit public en Europe continue d'être divisé. Quant à nous, qui avons toujours trouvé chez M. Saint-Amant un concours des plus dévoués dans la rude tâche que nous nous sommes im-

» posée, soit par ses communications sur la nouvelle politique de la
» France, soit sur notre localité, nous ne pouvons que regretter cette
» absence, et faire des vœux pour le revoir dans des contrées avec
» lesquelles il s'est si parfaitement identifié.

» (*Écho du Pacifique.* — 16 juillet 1852.)

» Pour copies conformes et scrupuleusement fidèles aux originaux en mes mains,

» SAINT-AMANT. »

A son excellence le ministre secrétaire d'État des Affaires étrangères.

« Paris, le 6 novembre 1852.

» Monsieur le ministre,

» De retour des longs voyages d'exploration en Californie et en Orégon, que j'ai accomplis d'après l'ordre de votre département, du mois d'avril 1851, je viens vous prier de vouloir bien m'accorder la faveur de vous en entretenir de vive voix.

» J'ose espérer que vos nombreuses occupations ne vous empêcheront pas de m'accorder une faveur que je regarde, de mon côté, comme un devoir de solliciter.

» J'ai déjà eu l'honneur d'en entretenir M. Brenier, dont je reçus les ordres et instructions comme ministre dirigeant alors le département des affaires étrangères.

» Agréez, etc.,

» SAINT-AMANT. »

Le ministre m'accorda l'audience le 18 novembre. Il fut excessivement réservé et parut ne savoir pas le premier mot de mon affaire. Il me promit de s'en faire informer. Rien ne m'a démontré depuis qu'il soit aujourd'hui plus au courant de ce qui me concerne, et la suite le démontre évidemment.

Au même.

« Paris, le 20 novembre 1852.

» Monsieur le ministre,

» J'ai été envoyé par votre département en Californie et en Orégon, où, pendant dix-huit mois, je ne me suis occupé que d'exploration, d'après les instructions qui m'avaient été données. Plus de dix longs rapports et les dépêches de M. le consul de San-Francisco vous ont été adressés, ainsi que diverses propositions en ma faveur auxquelles il n'a pas encore été répondu.

» Permettez-moi, Monsieur le ministre, de rappeler ici les faits en y joignant la copie des pièces officielles (1) et de solliciter de votre justice les indemnités auxquelles je crois avoir les droits les mieux fondés.

(1) Ce sont toutes les pièces, du n° 1 au n° 8, qui précèdent ces deux dernières lettres au ministre.

» Je suis parti aux frais du gouvernement et par ordre de M. le Président de la République, dans la persuasion de recevoir là-bas une position fixe et déterminée.

» M. le consul de San-Francisco, chargé d'utiliser mes services, n'a pas eu les moyens de me donner une résidence permanente, faute de fonds. Il m'expédia dans le territoire de l'Orégon, nouvelle contrée qu'il importait d'apprécier au point de vue des intérêts français. J'ai reçu 3,500 francs de frais de voyage, et, pendant quatre mois, dans cette contrée presque sauvage, que j'ai sillonnée en tous sens, j'ai dépensé, avec approbation et visa de M. le consul, 4,240 francs, soit 740 francs en sus de ce que j'avais reçu approximativement et à-compte.

» Rentré en Californie, je me suis rendu, le plus que j'ai pu, utile au consulat J'ai parcouru tous les *placers* et principalement ceux occupés par nos nationaux. M. le consul a apprécié ces services, en a rendu témoignage, m'a recommandé de nouveau à votre bienveillance, a même fait de formelles propositions en ma faveur; mais je n'ai absolument rien touché, pas même le solde de mes dépenses approuvées.

» Veuillez, Monsieur le ministre, avoir la bonté de vous faire adresser un rapport à ce sujet, et vous me pardonnerez alors de demander à votre justice de m'allouer une indemnité suffisante pour me défrayer :

» 1° Insuffisance des frais de voyage de France à San-Francisco, attestée, reconnue et demandée pour moi, par M. le consul, le 1er août 1851;

» 2° Suivant état visé et approuvé par M. le consul, dépenses de mon voyage d'exploration en Orégon, pour lequel je n'ai eu guère que les trois quarts de payés;

» 3° Des frais de séjour en Californie, où j'ai donné tout mon temps à des recherches et à des voyages d'intérêt public;

» 4° De mon retour forcé en France; car faute de subsides, je ne pouvais plus vivre en Californie, dans la position qui m'y avait été officiellement promise.

» Vous remarquerez, Monsieur le ministre, que je ne réclame que des remboursements de dépenses faites. Vous êtes le meilleur juge, et je dois m'en féliciter, des titres que je puis avoir à recevoir de votre département un témoignage de satisfaction quelconque à ajouter à ceux, extrêmement flatteurs, que j'ai constamment recueillis dans des explorations très pénibles et très laborieuses, dont tout le résultat n'a été pour moi que de pouvoir parler d'après des notions précises de contrées si imparfaitement connues jusqu'à présent.

» Agréez, etc.,

» SAINT-AMANT. »

Au même.

« Paris, le 9 février 1853.

» Monsieur le ministre,

» A mon retour des voyages d'exploration en Orégon et en Californie, j'ai eu l'honneur de voir Votre Excellence et de lui remettre, en novembre dernier, toutes les pièces relatives à ma mission.

» Je répondrai à l'observation qui m'a été faite dans les bureaux, qu'il ne m'est pas possible de fournir des pièces spéciales à l'appui

de chaque dépense. Dans un pays comme l'Orégon, au milieu d'Américains à peine installés et des sauvages de ces déserts, on ne sait seulement pas ce que c'est qu'une pièce de comptabilité. On n'a ni papier, ni encre, les trois quarts du temps, et les plumes, ornements ou costumes, ne sont pas, chez les sauvages, consacrées à l'usage d'écrire.

» J'ai fourni un état détaillé qui a été approuvé par le consul de San-Francisco, de qui je tenais mes instructions. Il doit être au moins l'équivalent de la déclaration exigée, à défaut d'autres pièces, par les règlements administratifs. La somme, d'ailleurs, n'est que de peu d'importance puisqu'il ne s'agit que de 148 dollars de différence.

» Le point sur lequel j'ai prié Votre Excellence de porter son attention est relatif aux indemnités à m'attribuer en place du traitement fixe que je n'ai jamais touché. M. le consul Dillon, dès le 31 juillet 1851 et successivement, a appuyé toutes les réclamations que j'ai eu l'honneur de vous adresser.

» En résumé, j'ai fait tout ce qui m'a été prescrit; j'ai parcouru près de dix mille lieues, dépensé, avec beaucoup d'économie, 14,000 francs; j'en ai touché, en tout et pour tout, 7 mille.

» Les rapports étendus que j'ai fournis sur les diverses localités si peu fréquentées que j'ai visitées, et les pièces à l'appui que j'ai pu déposer, établissent assez mes titres pour que Votre Excellence prononce.

» Depuis trois mois, je suis de retour, et je prie Votre Excellence d'être convaincue qu'il y a aujourd'hui des motifs d'urgence pour que j'insiste sur une décision. Je l'attends avec confiance et je supplie Votre Excellence d'ordonner qu'un prompt rapport éclaire sa justice.

» Agréez, etc.,

» SAINT-AMANT. »

Au même.

« Paris, le 25 mars 1853.

» Monsieur le ministre,

» J'ai reçu de Votre Excellence, pour toute réponse à mes lettres de novembre et février derniers, un mandat sur le Trésor public de 900 francs, libellé « pour la partie afférente à l'exercice 1852, des frais » de la mission qu'il a remplie dans l'Orégon en 1851 et 1852. »

» J'ai l'honneur de vous remercier de cette somme qui excède l'état de mes dépenses, visé par le consul de San-Francisco, d'environ 120 francs.

» Mais je ne puis penser, Monsieur le ministre, que l'intention de Votre Excellence ait été de limiter à cette faible somme le traitement ou l'indemnité d'une mission de plus d'une année, à près de quatre mille lieues de distance, au milieu d'un pays de sauvages, où la vie du voyageur est toujours exposée.

» J'ai déposé, en novembre, un dossier-copie de toutes les pièces; je me borne aujourd'hui à mettre sous les yeux de Votre Excellence le duplicata de mes deux précédentes demandes.

» De grâce, Monsieur le ministre, daignez examiner vous-même la position qui m'a été faite. Expédié aux frais de votre département, j'ai fait tout ce qui m'a été ordonné, et je crois m'en être bien ac-

quitté. Plus de huit longs rapports sont là pour attester mes voyages lointains, exclusivement consacrés à ma mission. Où je devais avoir un traitement avec une fonction permanente, je n'ai trouvé que peines et que dangers.

» Quand Votre Excellence aura le temps d'apprécier tout ce que j'ai fait et comment j'ai été traité, elle sera aussi juste à mon égard que l'opinion publique. J'ose donc en appeler au ministre mieux informé; il ne peut certainement vouloir me traiter comme on traiterait un agent qui aurait démérité. Je ne demande que stricte justice.

» Agréez, etc.,

» SAINT-AMANT. »

Au même.

« Paris, le 26 avril 1853.

» Monsieur le ministre,

» Ce serait douter de Votre Excellence que d'employer aucun intermédiaire auprès d'elle. Je continuerai à m'appuyer sur les faits, suivant ma devise : « Rien par faveur, tout par justice! »

» Douze mille lieues parcourues en dix-huit mois exclusivement consacrés à ces explorations;

» 14,000 francs dépensés, pour lesquels je n'ai reçu que 7,900 francs représentant mes frais de voyage pour aller en Californie et ceux de ma mission dans l'Orégon.

» Il reste en plus, il est vrai, une somme de 120 francs, à laquelle je ne supposerai jamais que Votre Excellence ait eu la pensée de vouloir borner l'indemnité allouée à un envoyé qui n'a reçu aucune espèce de traitement, et qui, contrairement aux promesses, n'a pas même été investi de l'emploi permanent qu'il allait chercher si loin.

» Monsieur le ministre, vous avez tous mes rapports appuyés des demandes et des recommandations de M. le consul à San-Francisco. Depuis six mois je suis de retour et je renouvelle mes réclamations. Le droit ne peut se prescrire. Je n'ai jusqu'ici aucune réponse de Votre Excellence, car je ne puis regarder comme telle un mandat de 900 francs, que j'ai encaissé comme étant en mon nom, malgré le laconisme de son caractère.

» Agréez, etc.,

» SAINT-AMANT. »

A Monsieur Saint-Amant, 29, rue Richelieu.

MINISTÈRE
des
AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

*Direction des fonds
et
de la comptabilité.*

« Paris, le 28 mai 1853.

» Monsieur,

» J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez écrites, les 25 mars et 26 avril derniers.

» En m'accusant réception du mandat de 900 francs que j'ai délivré en votre nom à titre de solde des frais de votre mission dans l'Orégon, vous exprimez la pensée que cette somme ne peut être le

complément de l'indemnité qui vous serait due par le département des Affaires étrangères.

» Les frais du voyage d'exploration que vous avez entrepris avec l'agrément de M. le consul à San-Francisco, se sont élevés, suivant compte détaillé que vous m'avez transmis, à 848 piastres 25 cens. Vous avez reçu de M. Dillon un à-compte de 700 piastres; il vous restait dû 148 piastres 25 cens, qui, au change de 6 francs la piastre (1) (taux compté par le consulat de Californie), représente approximativement la somme de 900 francs, montant du mandat que je vous ai adressé.

» En mettant à votre disposition cette somme complémentaire, le département des affaires étrangères s'est donc entièrement acquitté envers vous.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

» Drouyn de Lhuys. »

A son excellence le Ministre des Affaires étrangères.

« Paris, le 24 juin 1853.

» Monsieur le ministre,

» La lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de Votre Excellence, en date du 28 mai, m'impose, plus rigoureusement que jamais l'obligation d'insister dans mes réclamations.

» Vous me dites, Monsieur le ministre, que le compte de mes dépenses pour mon voyage d'exploration dans l'Orégon s'élèvant à 848 piastres 25 cens, que j'ai touchées au moyen de l'appoint de 900 francs ordonnancés à mon profit, en mars dernier, — « le dé» partement des affaires étrangères s'est entièrement acquitté envers » moi. »

» Il serait donc à supposer qu'en remboursant strictement les frais de voyage à un agent, on ne lui devrait plus rien, et que l'honneur de servir le pays serait une récompense suffisante. Cela doit être, en effet, aussi agréable que flatteur quand, à une grande fortune, on joint l'avantage de servir avec éclat et distinction; malheureusement je ne suis pas dans ce double cas, quoique j'aie pu, en diverses occasions, rendre de signalés services.

» Monsieur le ministre, j'ai été expédié, par ordre et aux frais de votre département, en Californie d'abord, en Orégon ensuite. J'avais reçu en partant, du Président même de la République, la promesse formelle d'un emploi consulaire en ces pays lointains. Votre prédécesseur me mettait à la disposition du consul de San-Francisco; celui-ci n'ayant pas les fonds nécessaires pour me créer une position en Californie, me donna, en attendant, et en votre nom, une mission dans l'Orégon. J'ai rempli, suivant les instructions qui m'ont été imposées, cette rude mission dans un pays presque entièrement sauvage. M. le consul n'a cessé de donner son approbation à ma conduite. Il vous a transmis mes immenses rapports sur cette contrée, et, à plusieurs reprises, il a appelé l'attention bienveillante de Votre Excellence sur mes voyages, sur ma position, sur ce qui

---

(1) Quoique j'en profite, j'avoue que c'est la première fois que j'ai vu donner un cours si élevé au change du dollar américain. (Voyez pages 612 et suivantes.)

m avait été promis, et enfin sur ce qui pourrait être fait pour moi, d'accord avec les intérêts du service public.

» Il a sollicité diverses fois des indemnités ou un traitement pour moi. Rien n'a été répondu.

» J'ai transmis, en novembre dernier, copie de toutes les pièces qui établissent si clairement les faits que j'expose à Votre Excellence, que je ne croirai jamais que c'est en parfaite et pleine connaissance de cause qu'on lui fait dire que le département des Affaires étrangères ne me doit plus rien. Cette rigueur ne serait admissible qu'autant qu'on aurait quelque reproche à m'adresser, ou le jour où l'Etat, je le répète, trouverait des citoyens assez riches et assez désintéressés pour le servir gratuitement, même à l'autre bout du monde.

» J'attendrai, s'il le faut; mais je déclare à Votre Excellence que je ne renoncerai jamais au droit d'en appeler à sa justice mieux éclairée et à faire entendre les soupirs *de l'humble qu'on outrage*.

» Agréez, etc.,

» SAINT-AMANT. »

— Tout est encore au même point.

On remarquera que je n'ai jamais dit un mot de la non-mise à exécution des engagements pris à mon départ. On a fait tourner en mystification les intentions bienveillantes du Président. Je laisse la plainte aux sots et le bruit aux fats.

J'ai seulement insisté pour qu'on me payât la mission comme au dernier des employés; et cette chose si juste, si légitime, et ce que j'eusse obtenu des tribunaux californiens si j'y avais eu recours, n'a pas encore ému le moins du monde l'administration des Affaires étrangères.

Du ministre actuel des Affaires étrangères, qui fait pour moi une si déplorable exception à ses habitudes d'équité, j'en appellerai à l'Empereur, qui me rendra au moins, quand il pourra m'entendre, la même justice qu'au dernier Français.

(V) *A Monsieur Saint-Amant, à Paris.*

MAISON
DE L'EMPEREUR.
—
Cabinet
du
Grand-Chambellan.

« Palais des Tuileries, le 19 février 1853.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous prévenir que l'Empereur ne pourrait vous recevoir en ce moment en audience particulière, comme vous en avez témoigné le désir. Si vous voulez bien m'envoyer une note sur la communication qui fait l'objet de votre demande d'audience, je m'empresserai de la faire parvenir à sa haute destination.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» *Le Grand-Chambellan,*

» DUC DE BASSANO. »

MAISON
de
L'EMPEREUR.
—
Cabinet
du
Grand-Chambellan.

« Palais des Tuileries, le 24 février 1853.

» Monsieur,

» Je me suis empressé de faire parvenir à sa haute destination la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 22 février.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» *Pour le Grand-Chambellan absent,*

» *Le Premier Chambellan,*

» BACIOCCHI. »

« Palais des Tuileries, 22 janvier 1854.

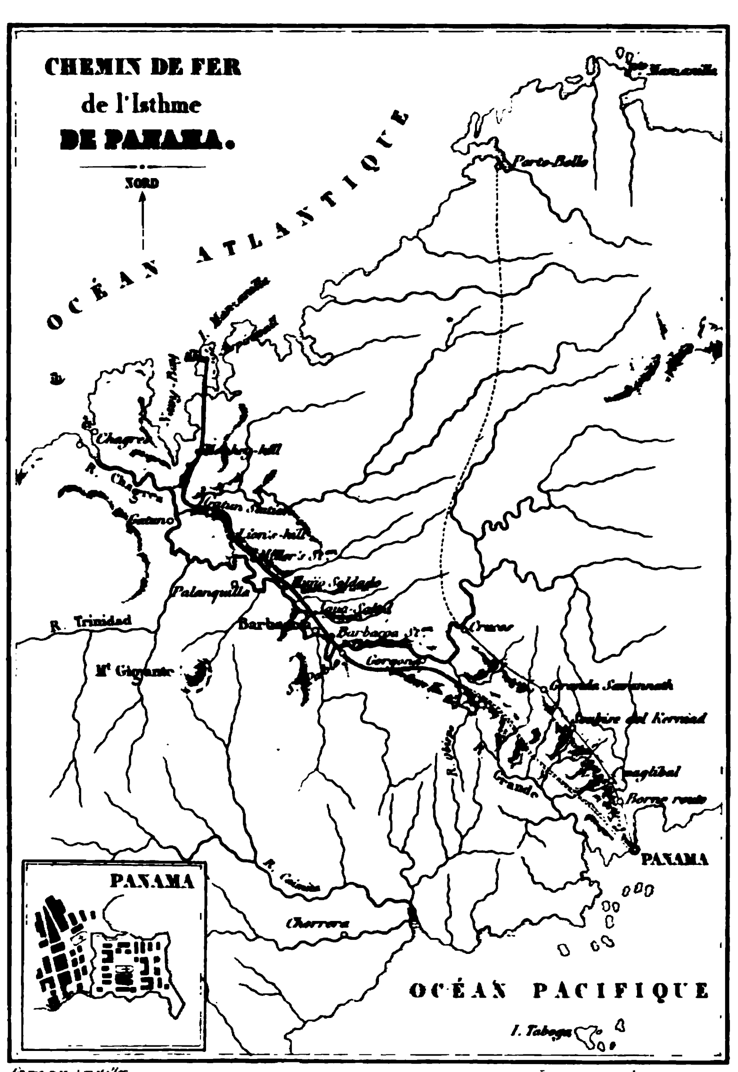
» Monsieur,

» L'Empereur, légèrement indisposé, a manifesté le désir que ses audiences fussent suspendues.

» Je m'empresse de vous en prévenir, et je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

» *Le Grand-Chambellan,*

» DUC DE BASSANO. »


CHEMIN DE FER
de l'Isthme
DE PANAMA.
NORD
OCÉAN ATLANTIQUE
Porto-Bello
Chagres
R. Chagres
Gatuno
Lion's-hill
Palanquilla
R. Trinidad
Barbacoas
Barbacoa St.
Gorgona
Cruces
Mt Gigante
Grande Savannah
Grande
R. Caimito
Chorrera
PANAMA
PANAMA
OCÉAN PACIFIQUE
I. Taboga

VOYAGE

EN CALIFORNIE ET EN ORÉGON.

CHAPITRE PREMIER.

Départ d'Europe.

Je ne prétends pas ne donner que le simple itinéraire d'un de mes voyages; c'est dans un but plus pratique, plus utile, que j'en veux faire comme un résumé qui puisse servir de *Guide* à ceux qui, sur mes traces, iront parcourir les régions du Pacifique. Si, plus tard, on peut accuser la personnalité d'apparaître trop souvent, dans ces trois premiers chapitres, elle s'effacera du moins et se renfermera dans le plus modeste des rôles, celui qui se borne à jalonner la route, à l'indiquer comme pourrait le faire une espèce de *cicerone;* en signalant, à ne s'y pas tromper, ce qu'il faut faire d'un

côté, et ce qu'on doit éviter de l'autre. La plus grande partie de ce *Guide* a déjà été livrée au public il y a un an; ceci n'en est donc qu'une reproduction plus complète. Aussi bien, le besoin d'une seconde édition revue et corrigée se faisait-il sentir.

La route de l'Océan Pacifique pour la navigation maritime a toujours été, et est encore en ce moment, par le cap Horn, en allant contourner la pointe méridionale de l'Amérique. Mais le centre du continent américain présente une telle économie de temps, qu'il devient de plus en plus fréquenté par les voyageurs de toutes les parties du globe; les nombreuses entreprises pour y créer de nouvelles voies de communication sur divers points, soit par des chemins de fer, soit par des canaux, ne font, pour ainsi dire, que céder à la pression publique. Nous laissons donc la vieille route pour ne nous occuper que de celle dont on n'attend pas le complétement successif, pour se rendre dans les riches régions du Pacifique à la recherche de l'or.

La plume ne peut, il est vrai, courir sur le papier avec une rapidité suffisante pour rester au niveau du terrain. Aussi, peut-il m'arriver, quand je tracerai les dernières lignes de cet ouvrage, de ne plus être à la hauteur du progrès, de n'avoir plus cette exactitude scrupuleuse et rigoureuse dont je me pique, et dont je crois avoir fourni la preuve dans tout ce que j'ai écrit précédemment. C'est une condition commune à tous

ceux qui touchent à des événements contemporains en voie de progrès, surtout dans le siècle de la vapeur et de l'électricité.

Deux principales voies sont ouvertes en Europe pour aller frapper le continent des deux Amériques dans sa partie centrale la plus rétrécie entre les deux grands Océans: l'une par New-York, l'autre par la mer des Antilles. Elles sont parcourues aujourd'hui par des bateaux à vapeur dans un espace de temps à peu près égal, et le service postal entre l'Europe et la mer Pacifique se fait concurremment par ces deux lignes. C'est assez dire que, reconnues jusqu'à présent les plus promptes, les plus convenables, elles sont les plus fréquentées.

Deux célèbres isthmes semblaient séparer les mers et former un obstacle éternel aux grandes communications maritimes qui pouvaient conduire par la ligne la plus droite; il fallait doubler l'Afrique ou l'Amérique, pour aller d'un côté du globe à l'autre. Une fois l'isthme entre les deux Amériques coupé, le besoin de faire sauter celui de Suez sera bien moins senti; car la route de l'Asie changera, en se développant par la navigation sur le grand Océan Pacifique.

En parlant de la navigation à vapeur, orientale ou transatlantique, il est un aveu bien pénible à laisser échapper : c'est que la France, déjà considérablement arriérée, se laisse devancer partout par les Anglais et les Américains. Un essai malheureusement tenté, il y a six ou sept ans, au Havre, n'a pas encouragé de nouvelles compagnies françaises. Ce n'est que lorsque tous les bruits de guerre auront cessé, que l'on pourra reprendre, avec la protection du gouvernement, l'organisation de hautes et puissantes compagnies, qui nous rachètent du tribut à l'étranger, et replacent la France

au rang qu'elle doit occuper dans la navigation générale. Jusque-là, baissons la tête en silence, espérons et attendons.

De France par l'Angleterre et les Antilles.

On ne peut aller que d'une seule manière directe et régulière à la vapeur, par la compagnie anglaise transatlantique (*Royal-Mail Transatlantic*. Londres, 55, Moorgate-Street). Les bateaux partent de Southampton les 2 et 17 de chaque mois (1). Les navires sont grands et solidement construits; munis de puissantes machines et la plupart neufs, leur marche est supérieure et parfaitement réglée. La table est servie splendidement; on ne paie en sus des prix ci-dessus, que pour les vins, bières et spiritueux. Les cabines sont propres, spacieuses et bien aérées. Les artisans et les émigrants sont nourris comme l'équipage, mais ils doivent se munir de leur literie. Chaque passager de chambre a droit à 20 pieds anglais cubes (demi-tonneau). C'est plus que n'a généralement un voyageur en bagage de route. On n'est pas du reste regardant, quand c'est réellement du bagage et non pas des marchandises. Pour celles-ci, le fret jusqu'à *Navy-Bay* (isthme de Panama) est à 6 li-

(1) Le prix du passage pour Navy-Bay (isthme de Panama), comme pour Grey-Town (Nicaragua), est ainsi fixé :

Cabines d'arrière, seul.	liv. sterl.	60.
— à deux.		40.
Cabines d'avant, seul.		50.
— à deux		35.
Les artisans et émigrants.		20.

vres sterling (150 fr.) les 40 pieds anglais cubes (un tonneau).

La moyenne de route est, depuis Southampton, de 21 jours pour *Navy-Bay*, et trente heures de plus jusqu'à Saint-Jean de Nicaragua.

Les vêtements de route doivent être calculés d'après la saison européenne du départ; on est ensuite constamment exposé à une température élevée quand on entre dans les régions tropicales.

Pour éviter l'ennui de la douane anglaise et opérer économiquement, il faut embarquer ses bagages au Havre, sur un petit bateau à vapeur, qui de ce port se rend, directement et trois fois par semaine, à Southampton (1).

On peut, sans accessoire de frais, partir soi-même avec ce bateau; si l'on craint les douze heures de mer qu'il met à traverser, il faut passer entre Boulogne et Folkstone. Par cette voie, il suffit, à la rigueur, de partir de Paris la veille au soir, pour atteindre le bateau en rade de Southampton, dont le départ a lieu invariablement à deux heures de l'après-midi, les jours déjà indiqués, ou le lendemain, si le 2 et le 17 tombaient un dimanche (2).

Il n'est nullement nécessaire de faire plomber les colis à Paris ni au port de sortie; c'est une vieille routine, dont les frais et les ennuis sont à éviter. De bonnes malles en cuir, fermant solidement pour les objets

---

(1) L'agent au Havre est M. Wm Davidson, 11, rue de la Crique.

(2) M. Redfern, rue de la Paix, n° 8, agent de la Compagnie, est toujours disposé à donner les meilleurs renseignements aux voyageurs, comme à leur faciliter les voies et moyens à l'aide de ses correspondances régulièrement établies, tant au Havre qu'à Southampton, ainsi que dans l'isthme de Panama.

courants du voyage, et des caisses emballées en toile grasse, pour les articles dont on ne sentira pas le besoin pendant la traversée, sont des points à ne pas négliger. Il est même prudent de se munir de plusieurs mètres de toile cirée pour le passage de l'isthme, surtout lorsqu'il doit avoir lieu dans la saison pluvieuse (de juin à décembre). Il y a en outre certains articles, comme les soieries, les peausseries, l'acier, qu'il est indispensable de faire enfermer dans une caisse de fer-blanc soudée, pour éviter l'action destructive de l'air salin. Les colis ne doivent pas être de dimensions volumineuses. Il est préférable de les diviser, de façon à ne pas excéder en poids une centaine de livres, et en volume un mètre de longueur sur un demi-mètre de hauteur et de largeur. Ce sont des conditions obligées pour le transport à dos de mules. Outre les marques, les numéros et le nom en toutes lettres sur les colis, il faut les faire peser avant de les embarquer, et écrire en grosses lettres le poids en livres sur chacun, autrement on est exposé à être surfait et même retardé dans l'isthme. Que vous expédiiez ou que vous marchiez avec vos caisses, je le répète, faites peser et indiquez le poids. C'est capital. Un hamac en coton est toujours précieux dans les régions tropicales. Vous le pendrez à bord dans l'un et l'autre Océan; il sera votre meilleur lit dans l'isthme, et, quoique l'usage n'en soit pas commun en Californie, il vous y sera souvent utile et agréable, en voyageant l'été dans l'intérieur de la contrée.

En fait de provisions, ne prenez que quelques douzaines de bouteilles de vin de Bordeaux, un peu d'eau-de-vie, d'eau de Cologne, d'alcali, de sulfate de quinine, quelques pilules purgatives et du chocolat; mais surtout beaucoup de camphre, et du tabac, sous la forme

dont vous en usez. Il y a, à bord et partout sur la route, abondance de sucre, de café et de thé. Ne vous embarrassez pas de ces articles-là, même en y tenant. Un nécessaire avec couteau, ciseaux, fil et aiguilles, vous est plus utile à bord que partout ailleurs.

La totalité de cette traversée, à présent que la ligne a été pourvue de nombreux bateaux d'une grande puissance, est accomplie, en moyenne, dans l'espace de temps que j'ai donné plus haut. De Southampton à Saint-Thomas, on met entre 14 et 15 jours. On arrête dans cette île en allant et en venant; c'est le point central et intermédiaire, dans lequel on passe au moins 24 heures pour faire du charbon et de l'eau, échanger les passagers et les sacs de lettres avec les paquebots de correspondance pour les deux lignes de la Véra-Cruz et de Démérary, qui viennent se ranger à bâbord et à tribord du bateau européen, pour opérer ces diverses mutations.

Les voyageurs ont donc le temps d'aller se délasser à terre. Cette île danoise est petite, mais très bien approvisionnée de fruits tropicaux, par les vergers et les jardins embaumés de sa voisine l'île *Santa-Cruz*; il y a toujours abondance de glace, dont l'usage nullement malsain, paraît excessivement agréable sous cette haute atmosphère. La baie est sûre et la navigation dans les canots des naturels ne présente aucune espèce de danger. Ils sont toujours à votre disposition, à bord comme à terre, moyennant un shelling. Quoiqu'il soit d'usage que le steamer tire un coup de canon une heure avant de lever l'ancre, ne vous y fiez que médiocrement; avant de descendre, informez-vous positivement de l'heure du départ, car on n'attend personne, et rester en route, surtout quand vos bagages filent, est un

aussi grand malheur que de les laisser derrière soi.

De Saint-Thomas, le bateau met le cap sur la côte ferme, touchant à *Sainte-Marthe*, où réside actuellement le consul français, et à *Carthagène*, où s'échangent les lettres au consulat anglais, qui tient le service postal. Cette dernière place n'ayant pas su conserver en état le canal qui lui assurait la navigation de la *Magdelena*, tout le commerce pour l'intérieur et la capitale, (*Bogota*), s'est porté à *Sainte-Marthe*, plus rapprochée de l'embouchure de ce fleuve.

Trente-six heures après avoir quitté la baie de Carthagène, on arrive dans la baie du *Limon*, où l'on débarque, sur les excellents *wharves* (1) de *Navy-Bay*, passagers et bagages.

Les wagons du chemin de fer stationnent de l'autre côté du *wharf*. Rien de plus commode. Cette dernière place de *Navy-Bay* (voir la carte placée en tête) remplace tout-à-fait Chagrès, rentré dans le silence et la solitude. C'est de l'or en échange de cuivre.

Le steamer va terminer son voyage à *Grey-Town* (Saint-Jean-du-Nord de Nicaragua), à 300 milles au couchant. C'est le point rival de l'Isthme de Panama pour traverser l'Amérique centrale. Nous en traçons plus loin l'itinéraire.

De temps en temps, et cela deviendra peut-être plus fréquent, on peut trouver dans nos ports, comme dans les ports anglais, des navires à voiles se rendant à *Carthagène*, à *Sainte-Marthe*, et même à *Navy-Bay*. En quarante jours on fait communément cette traversée. Il y a là une grande économie ; car, pour trois ou quatre cents francs, on obtient passage aux premières places.

---

(1) *Wharves*, au singulier *Wharf* : quai, jetée avancée.

De France par New-York.

Deux bateaux à vapeur, le *Franklin* et le *Nashville*, partent alternativement et mensuellement pour New-York, et de cette ville reviennent au Havre, également une fois par mois. C'est la toute petite concurrence aux deux grandes lignes de Liverpool. Le prix du passage est, pour aller, savoir :

Aux premières chambres. . . .	800 fr.
Aux secondes	500 fr.

Le fret, par tonneau, est de 25 dollars (125 fr.) et 10 pour cent.

Chaque voyageur de première chambre a droit à 20 pieds cubes de bagages (un demi-tonneau), et les passagers de deuxième chambre à 10 pieds cubes.

Le retour d'Amérique au Havre est meilleur marché de 20 à 25 pour cent, et la durée de la traversée moindre d'un jour ou deux.

Pour ceux de nos concitoyens qui n'ont pas l'habitude de l'Angleterre, et à qui ses mœurs et sa langue sont étrangères, cette voie est préférable aux lignes anglaises et américaines. Ils y seront moins dépaysés de prime-abord, et à tous égards on est parfaitement traité : confort, marche, propreté du navire, rien ne laisse à désirer (1).

(1) Les bureaux sont : au Havre, chez Wm Iselin ; à Paris, place de la Bourse, n° 8 ; mais deux accidents survenus coup sur coup ont un moment porté atteinte à ce service. Le *Franklin*, entré en réparation, suspendit quelque temps son service, et le *Humboldt*, qui a fait naufrage, a été remplacé par le *Nashville*, navire provisoire d'une insuffisance constatée.

A Liverpool sont les deux plus puissantes compagnies pour la navigation transatlantique entre l'Europe et les Etats-Unis. Celle de *Cunard*, qui est l'aînée, est administrée par les Anglais; elle pòssède huit navires dont les départs ont lieu, pour New-York et Boston alternativement, tous les samedis (1). La compagnie *Collins*, fondée postérieurement à New-York, n'a mis que quatre steamers (*Baltic, Arctic, Pacific, Atlantic*) de premier ordre, n'ayant que deux départs par mois (2). Le mercredi, tous les quinze jours, un de ces gigantesques navires quitte le port de Liverpool; de deux samedis l'un, le départ a lieu de New-York.

Les prix de ces deux compagnies sont les mêmes; du Havre, où ils se chargent déjà de vous prendre, même de Liverpool, le tarif est fixé :

Première classe.	.	liv. st.	30 »	(750 fr.)
Deuxième classe	.	liv. st.	20 »	(500 fr.)

Les bateaux de la compagnie *Cunard* (Royal-Mail), de Liverpool, se rendent alternativement à New-York et à Boston. Ces derniers touchent à Halifax, et le prix est pourtant moindre de cinq liv. sterling.

Les Américains, avec leur prétention de marcher toujours plus vite que les autres (le *Go a-head* yankee), ont généralement de plus forts bateaux, avec lesquels, il faut le reconnaître, ils devancent de quelques heures

(1) S'adresser à Londres : à J.-B. Foord, 52, Old Broad Street; à Paris, place de la Bourse, 10 ; à New-York, à Edward Cunard ; à Liverpool, à D. et C. Mac Iver, 14, Water-Street; au Havre, à Donald Currie, rue Anfray, 4 ; à Boston, à S. et S. Lewis.

(2) S'adresser à Londres : à E.-G. Roberts et Ce, 13, King's arms yard, Moorgate Street; à Paris, John Monroe et Ce, rue Notre-Dame-des-Victoires, 26; à New-York, E.-K. Collins et Ce; à Liverpool, Brown, Shipley et Ce; au Havre, G. H. Draper, quai du Commerce, 9.

leurs rivaux ; mais c'est plus flatteur pour leur amour-propre de marins que ce n'est utile et important pour les passagers. Pour tout le reste, on est également bien traité par *Cunard* et par *Collins*. Les mœurs inhérentes aux deux grands peuples les font respectivement rechercher par leurs nationaux. Un Français peut même se trouver mieux la première fois sur un bateau anglais, où les usages sont un peu moins disparates et excentriques. Tout est abondamment servi, et rien ne se paie que les *extrà* de boissons.

Pour sortir de notre bienheureuse patrie, comme pour y rentrer, il est indispensable de se munir d'un passe-port, et cette grande marque de liberté individuelle a été maintenue en France avec la même rigueur pendant la République que durant la Monarchie. Sous toutes les formes politiques, nous sommes donc condamnés à cette sujétion, puisqu'aucune autorité existante ne veut consentir à se dessaisir d'un droit à la fois policier et fiscal. Une fois en Angleterre ou aux Etats-Unis, ce passe-port ne servira plus que pour rentrer en France avec un visa de consulat, car (Dieu et le génie de la liberté en soient loués !) vous n'avez plus, sur ces rives étrangères, à rendre compte de votre personne à qui que ce soit. Ne troublez pas l'ordre, ne nuisez en rien aux droits de vos hôtes, et, quels que soient vos nom, profession, religion, n'ayez pas peur de marcher sans papiers : on ne vous les demandera jamais.

De Liverpool à Philadelphie existe aussi une compagnie qui a deux bateaux à vapeur, dont l'un part et l'autre revient une fois par mois. Les prix sont très réduits, surtout pour les secondes classes à 8 guinées seulement. Les premières classes sont de 25, 17 et 15

guinées, suivant la position des cabines. Le fret est à 150 fr. tout compris, le tonneau (1).

Il y a encore deux bateaux à vapeur (*Washington* et *Hermann*), qui naviguent de même, de Southampton à New-York, une fois par mois, et qui sont un peu meilleur marché que les bateaux du Havre. Chaque jour, et sans que nous nous en mêlions, bien entendu, les moyens de communication entre la vieille Europe et la jeune Amérique tendent à prendre de plus grands développements à l'aide de la vapeur.

Du Havre à Liverpool, de petits steamers font un trajet bi-hebdomadaire. Ils correspondent avec les lignes *Cunard* et *Collins*, sans frais pour les passagers des Etats-Unis. Il est économique et commode, pour les voyageurs comme pour les bagages, de prendre cette voie-là. C'est une traversée de trente-six à quarante heures. Certainement, pour qui n'est pas obligé de compter avec sa bourse, la vraie direction est de Paris à Boulogne, traversant ensuite Londres pour se rendre à Liverpool par la voie ferrée, le tout en moins de vingt-quatre heures.

Le trajet d'Europe aux Etats-Unis, par ces divers paquebots, est en moyenne de douze à treize jours. Si l'on arrive à New-York avec des marchandises pour la Californie, on dépose les colis à la douane, en transit jusqu'à rembarquement. Quand on n'a que des bagages de voyage, on peut débarquer avec; la visite de la douane et celle de la santé ne sont que de simples formalités. On ressent tout de suite, à ce premier pas sur

---

(1) M. Redfern, déjà nommé, rue de la Paix, 8, est à Paris l'agent de cette Compagnie; au Havre, Wm Davidson; et à Liverpool, Richardson Brothers et Ce.

le sol américain, l'esprit large de ce grand peuple et l'effet de ses institutions libérales.

Chez nous, les premiers compatriotes que vous rencontrez sont comme à l'affût. Il est difficile au nouvel arrivant de se faire illusion et de croire à un sentiment sympathique, alors que l'un s'empare de vos bagages et que l'autre s'assure de votre personne, comme s'il y avait présomption que vous êtes à la fois, en rentrant dans la patrie si chère, un contrebandier et un malfaiteur. Avec vos deux mains remplies, l'une de vos papiers pour le gendarme, l'autre de votre bourse pour désintéresser la douane, acquittez vite, si vous pouvez, ce double tribut de bien-venue et allez ensuite rêver aux douceurs chimériques du *Laissez faire et laissez passer*.

Pour continuer à vous rapprocher du Pacifique et atteindre le point où vous trouverez le continent, de New-York vous pourriez, sur le chemin de fer et les fleuves ensuite, gagner ainsi, par l'intérieur des Etats, la Nouvelle-Orléans, où il y a des bateaux qui vous porteraient à *Navy-Bay* ou à *San-Juan-de-Nicaragua*. Le voyage sur les grands cours d'eau, comme l'Ohio et le Mississipi, se fait sur d'immenses bateaux à vapeur, où, pour ainsi dire, vous ne payez pas de locomotion, mais seulement la nourriture et le logement. C'est même meilleur marché que les hôtels des grandes villes. Le voyage est long, mais d'un parcours aussi rapide qu'il est économique. Il donne une idée de l'étendue des Etats-Unis, de leur avenir; il ne ressemble en rien à aucun autre voyage. Peut-être est-il un peu fatigant de monotonie; les mêmes scènes se répétant souvent, perdent nécessairement une partie de leur intérêt. En revanche, il présente le fait aussi curieux que rare, que, à certaines époques, le voyageur passe, dans l'es-

pace de cette semaine, sous les influences successives des quatre saisons.

La route de la Californie n'est pas encore bien frayée au travers du Mexique. La nature l'indique comme pouvant fournir les plus rapides moyens de communication, tant que le chemin de fer projeté ne franchira pas les Montagnes Rocheuses à l'ouest du Missouri. Les grandes nouvelles nous parviennent quelquefois en Californie sur l'aile des vents, qui soufflent, en traversant Mexico, de la Véra-Cruz à Acapulco. Voilà quel serait réellement le plus rapide passage pour aller des Etats-Unis de l'Est dans ceux du Pacifique, faisant économie de mer à la fois sur les deux océans, mais il faudrait pour cela que les communications fussent mieux établies entre Mexico et Acapulco. Quelques voyageurs prennent cette route et ne s'en trouvent pas trop mal. Il y a des services réguliers de diligences entre la Véra-Cruz et Mexico, dont le plus grand inconvénient est d'être quelquefois détroussées par des brigands, qui ne sont guères, il est vrai, plus méchants que ceux des comédies. Mais de Mexico à Acapulco, la route, à peine tracée, à travers les chaînes de montagnes, est d'une uniformité et d'un ennui assommants. On la parcourt à cheval, en compagnie des *arriéros* ou muletiers, et l'on ne trouve pour auberges que les pauvres cases des pauvres naturels, qui n'ont à vous offrir que de la volaille et du maïs (*tortillas*). On met communément de cinq à six jours pour gagner ainsi de Mexico les rives du Pacifique, moins de cent lieues toujours à monter et à descendre; mais on pourrait, à la rigueur, et en poste, faire ce trajet en moitié moins de temps. Un service d'estafette, portant quelques sacs de lettres, se rend souvent d'Acapulco à la Véra-Cruz, en laissant Mexico

sur la gauche, dans l'espace de 52 à 54 heures. On ne peut pas transporter la totalité de la malle par cette route de traverse; mais elle est, pour obtenir dans l'Atlantique des nouvelles de la Californie, ce qu'il y a de plus prompt et de plus positif. On pourrait, par elle, recevoir des lettres de San-Francisco à la Nouvelle-Orléans en onze ou douze jours, dont le fil électrique, long de plus de 500 lieues, transmettrait immédiatement la substance à New-York. Ainsi, en 24 ou 25 jours, nous pourrions entendre parler de la Californie à Londres et à Paris.

A Acapulco on n'est pas sûr de rencontrer à point nommé les bateaux à vapeur de passage pour San-Francisco; comme ils n'ont pas de jour fixe et déterminé, on peut être exposé à un séjour d'attente plus ou moins prolongé dans cette ville à tremblements de terre. Quant à Tehuantepec, il en est question depuis si long-temps, et les États-Unis et le Mexique ont tant de peine à se mettre d'accord sur cette concession, qu'il nous est permis de douter que ce passage soit ouvert avant l'absorption de cette dernière république dans la grande fédération du Nord. Alors, il est vrai, on rattrapera promptement le temps perdu.

A New-York, existent deux compagnies régulières; l'une qui va à *Navy-Bay* (Chagrès) et dont les départs ont lieu les 5 et 20 de chaque mois; cette compagnie *Law* correspond avec la compagnie *Aspinwall* sur le Pacifique; ce sont elles qui portent les malles américaines. Leurs gérants sont en même temps les principaux intéressés dans le chemin de fer de l'Isthme. Les tarifs de ces compagnies ne sont pas fixes et déterminés d'avance. Ils sont subordonnés au nombre de passagers et aux concurrences, dont les deux compa-

gnies sont plus ou moins atteintes par des entreprises particulières qui, avec un nombre moindre de navires et un service moins régulier, tâchent de leur disputer les passagers et le fret. Alors, suivant les cas, les prix roulent entre 40 et 100 dollars, de New-York à *Navy-Bay* et *vice versâ*, aux premières classes, etc.; c'est une traversée de dix à douze jours, avec escale à la Jamaïque, où les voyageurs, pendant que le bateau fait son charbon, peuvent prendre un léger avant-goût des régions tropicales.

L'autre compagnie, celle de *Vanderbilt*, va de New-York à *Saint-Jean-du-Nord* (Grey-Town); elle s'abouche avec une branche de ses propres navires à vapeur, de l'autre côté, sur le Pacifique. Elle prend moins cher pour tout le parcours que les compagnies *Law* et *Aspinwall*, avec lesquelles elle lutte de puissance à puissance. Mais, en fait de tarifs, on ne peut compter sur rien avec les Américains. Il faut saisir les bonnes occasions au passage, et ne jamais se fier au lendemain. Lorsqu'on est déterminé à quitter la Californie, si l'on a de fortes raisons d'économiser, il ne faut pas fixer un jour précis pour ce départ, mais tenir ses malles toujours faites pour sauter à bord du navire qui, au moment de lever l'ancre, fait des offres au rabais. De cette manière on peut, pour 100 dollars (500 fr.), revenir à New-York, et quelquefois avec une somme bien moindre en prenant les secondes places.

Cette route de Nicaragua, qui fut long-temps très imparfaite, possède aujourd'hui des services bien organisés, et les passagers ne font plus entendre les plaintes d'autrefois. En cinquante et cinquante-deux heures, s'opère communément le passage. Il n'y a pas encore de concurrence sur cette même ligne; il s'agissait avant

tout d'enlever les voyageurs à celle de Panama son aînée !

L'air du pays, quoique très chaud, n'est pas malsain, surtout en évitant de séjourner à *Grey-Town*. Il est bien reconnu, du reste, que la côte du Pacifique est infiniment plus saine que toute la côte correspondante sur l'Atlantique. La navigation sur le lac Nicaragua est agréable, et la route de *Grenada* à *San-Juan-du-Sud* est très bonne. On la parcourt à cheval, et ce n'est qu'une promenade de trois à six heures suivant le train du cavalier. La rivière de San-Juan ne sera jamais complétement satisfaisante, tant que l'on n'y fera pas de travaux d'art pour lesquels il faut à la fois le concours des capitaux et du gouvernement local. Ce fleuve avait été gâté avec intention dans les temps anciens comme moyen de défense contre les flibustiers; aux eaux basses la navigation y est très laborieuse. Lorsqu'au contraire, la rivière est enflée par les pluies diluviennes, elle roule de grands arbres arrachés aux forêts, lesquels présentent autant d'écueils dangereux. Avec les mêmes bateaux, on ne peut franchir *les rapides ou cataractes de Castillo*. Il faut changer de bateaux et faire un circuit d'un mille environ par terre, sur un bon chemin où vient d'être établie une voie de rails en bois pour les bagages. Ce passage, autrefois si dangereux, ne l'est plus aujourd'hui; on n'y éprouve que l'ennui inséparable du transbordement d'un bateau sur un autre.

L'aspect de la contrée est partout magnifique, et la navigation d'un lac parsemé d'îles toujours vertes est d'un effet constamment magique et à ne jamais s'effacer, car nulle part on ne peut rien rencontrer de plus enchanteur. Le principal est de conserver assez de liberté d'esprit au milieu des tracasseries et des contra-

riétés du voyage, pour recueillir des impressions qui, plus tard, seront de charmants souvenirs.

Revenons à l'Isthme de Panama, qui a bien aussi son mélange de beautés pittoresques. La compagnie *Law* qui, autrefois, naviguait sur le *Pacifique*, s'est entendue avec la compagnie *Aspinwall* pour le partage des deux Océans : à celle-ci le Pacifique, à celle-là l'Atlantique. Elles ne sont encore inquiétées dans leurs jouissances, comme je l'ai déjà dit, que par quelques navires à vapeur d'un service malheureusement trop irrégulier. Il est à craindre qu'ils ne succombent si le public ne les soutient pas mieux. Le jour des départs, lorsque la concurrence est présente, c'est à qui vous appellera par la musique avec accompagnement de grosse caisse et de feu d'artifice, et à qui vous séduira par le meilleur marché ; mais, en revanche, la grande compagnie se refait impitoyablement le reste du temps. Ayant passé par ces doubles épreuves, j'en parle en parfaite connaissance de cause. Même étant rançonné, on ne jouit pas d'un traitement à bord tel que l'équité et les convenances le commanderaient. Les vivres ne sont pas toujours sains et abondants et l'on fait peut-être trop emploi de la glace comme moyen de conservation ; c'est vraiment abuser de la résignation de l'Américain qui trouve tout naturel, au lieu de regarder de son point de vue de passager, de se mettre à la place de celui qui l'écorche pour faire de l'argent (*make money*). Quant au gouvernement, il ne se mêle pas de ces choses-là, et je crois qu'on laisserait littéralement mourir de faim tous les passagers d'un steamer américain, que, même en face des squelettes, il n'ouvrirait pas de lui-même une enquête. On est à la merci du capitaine (et souvent quels capitaines !) Enfin, il faut s'embarquer avec la convic-

tion que le voyage sera un combat à armes inégales. Vous êtes d'avance la victime; tâchez seulement de rendre cette position de vaincu moins malheureuse. De la diplomatie avec le capitaine et le *purser* (agent-comptable-économe). Ils sont devenus momentanément les arbitres de vos destinées; mais ils ne sont pourtant pas, malgré leur culte pour l'argent, dépourvus de tous sentiments humains et fraternels.

Les places à table ne sont pas basées sur les numéros des cabines. De nouveaux numéros sont délivrés d'après l'ordre dans lequel vous vous êtes placé vous-même au premier repas. Quoique vous ne soyez plus que *des chiffres*, conservez la dignité de votre nom et de votre rang : asseyez-vous de préférence à la table du capitaine. Pour les dames, c'est un droit et, à tous égards, plus convenable; cette table est toujours la mieux tenue et la mieux servie, sans contredire en rien les sentiments démocratiques des maîtres-d'hôtel américains, qui ne repoussent jamais que les passagers qui ne sont pas d'une entière blancheur, ceux-ci emportassent-ils tous les trésors de la Californie dans leurs ceintures.

Une bourse bien garnie est indispensable pour ce voyage. Il importe d'avoir avec soi, plutôt qu'en lettres de crédit, une somme de 3,500 francs. On ne dépensera probablement pas la totalité, mais il serait possible aussi qu'il n'y eût rien de reste. La nature de l'argent est également une précaution à ne pas négliger, sous peine d'être exploité, rançonné, juivé dans les contrées où vous serez forcé de changer pour avoir de la monnaie légale. En Angleterre et à New-York l'argent français a cours fixe, mais, arrivé dans l'isthme, vous êtes à la merci des changeurs. Il n'y a rien de mieux dans la

Nouvelle-Grenade que les pièces de un franc et de cinquante centimes : prenez-en pour 4 à 500 francs, même davantage, car elles sont encore d'un facile et avantageux placement en Californie. Quatre pièces de un franc et huit pièces de cinquante centimes font la piastre dans l'Isthme; cinq et dix y passent pour un dollar américain. Les populations donnent la préférence à l'argent (*plata*); l'or, parmi elles, subit toujours une perte au change.

Pour votre argent de voyage, 150 pièces d'or et 500 francs en monnaie de un franc et demi-franc, est ce que vous pouvez mettre de mieux dans votre bourse. C'est assez portatif, et suffisant, si vous ne vous laissez ni duper ni voler, pour voyager toujours aux premières. Ayez soin à bord de tenir vos malles *constamment fermées*, et la clef dans votre poche.

Quoiqu'il importe peu au voyageur en route de savoir comment a lieu le service postal, avec lequel il est libre de marcher par l'un et l'autre chemin, il est cependant nécessaire, avant de quitter le vieux continent, de s'instruire positivement sur les moyens de correspondance.

Un fait certain, que j'ai été à même de constater fréquemment à San-Francisco, où est placé le seul et unique bureau de poste qui existe en Californie, c'est qu'on y reçoit un nombre de lettres double de celui qui en sort. Le fait n'est certainement pas à la louange des émigrants, et la plupart sont coupables de paresse et de négligence; il ne les faut pas néanmoins condamner sans admettre les circonstances atténuantes, quand on connaît tout le malaise des *placers* (1) pour s'y livrer à

(1) On appelle *placer* l'emplacement où la richesse aurifère est exploitée et où s'est formé un camp de mineurs, qui quelquefois devient le centre d'une ville.

l'exercice épistolaire, et surtout les difficultés inimaginables qu'on éprouve pour faire déposer sûrement les lettres au bureau de San-Francisco et les y affranchir. Il n'y a pas de distribution à domicile; même dans les villes, le facteur n'existe pas encore. On va retirer soi-même les lettres, auxquelles suffit pour toute adresse : « Un tel, en Californie. » C'est une *poste restante* générale, pour ainsi dire. Les principales maisons, en payant une redevance trimestrielle, ont *une boîte* qui leur procure, sans trouble et un peu plus tôt, leur correspondance. Il y a une infinité d'*express* (postes particulières locales) qui s'offrent à servir d'intermédiaires; mais, d'abord, ils sont coûteux, et ensuite, n'inspirent pas à tout le monde une égale confiance. Il n'a pas encore été établi de *petite poste* dans la ville.

La direction générale des postes est toute américaine; ils n'ont pas, ils ne veulent pas de concurrence; aussi ont-ils broyé, pulvérisé, anéanti tout ce qui a voulu partager ce monopole. Aujourd'hui qu'ils sont maîtres absolus, les lettres pour l'Europe prennent toutes la voie de New-York. A Panama, où réside le directeur des postes anglaises, qui n'est autre que le consul britannique, on ne lui remet aucune malle, même pour l'Angleterre. Il reçoit bien, deux fois par mois, les sacs de la ligne transatlantique (*Royal-Mail*) venant de Southampton, mais il n'a guère à donner à cette ligne, pour le retour, que le service des autres malles du Pacifique, moins la Californie, avec laquelle les mouvements de ces bateaux de Southampton ne *coïncident* plus comme jadis, lorsque, le 6 mars 1851, la direction générale des postes françaises le déclarait officiellement.

Le service de New-York, mieux régularisé à présent, est à la fois plus prompt, plus économique et plus fré-

quent. Les bateaux correspondant sur les deux Océans sont parfaitement abouchés, et spécialement au point de vue des intérêts américains. Une fois à New-York, les lettres sont expédiées indistinctement par les premiers steamers préposés et en partance pour l'Europe. On affranchit à San-Francisco à raison de 1 *franc* 30 *centimes* par lettre simple; et cette même lettre en France payera 80 centimes, qui est la taxe exacte d'Angleterre en France, si elle n'excède pas en poids 7 grammes 1|2. C'est en tout 2 *francs* 10 *centimes*. Autrefois c'était près du double par le service anglais. Nous n'avons donc qu'à nous féliciter d'en être affranchis par l'absorption américaine; aussi n'y a-t-il rien de mieux à réclamer pour le moment, et les feuilles françaises comme américaines de San-Francisco recommandent, à l'envi et exclusivement, de ne se servir que de la voie de New-York.

Pour écrire de France en Californie, il y avait encore infiniment à dire il y a un an. Parut alors notre *Guide en Californie à travers l'isthme de Panama*. Il signalait fortement l'irrégularité du service, qui ne permettait pas d'écrire en Californie par la voie de New-York, qui était la plus fréquente, la plus prompte et la plus économique; nous étions sacrifiés au tarif anglais.

L'ouvrage publié le 11 avril 1853, les journaux dans leurs numéros des 13 et 14 firent ressortir la vérité et la justesse de nos observations sur ce service postal, et M. le directeur-général, par une décision immédiate du 14 avril, ouvrit au commerce français la facilité d'écrire pour la Californie par New-York. D'après nos calculs on y a gagné plus de 140,000 francs annuellement.

Par le seul service ouvert autrefois, et qui subsiste

encore, mais délaissé, on affranchit une lettre pour la Californie, par les *british-packets* à Southampton, qui partent tous les 2 et 17 de chaque mois. Le coût de cet affranchissement forcé est de 2 fr. 50 cent., et le destinataire payera en recevant la lettre 1 fr. 30 cent. et même 1 fr. 50 cent., car il n'y a pas à San-Francisco de monnaie assez fractionnée pour ne payer que 1 fr. 30 cent. Le *rompu* est le profit des bureaux. C'est donc 4 fr. par lettre de 7 gr. 1/2.

Par New-York, il y a plusieurs tarifs : sur les bateaux hebdomadaires anglais quittant Liverpool tous les samedis, 1 fr. 30 cent. ; sur les deux bateaux américains bi-mensuels partant tous les quinze jours (le mercredi) du même port, 80 cent. ; sur les bateaux mensuels de Southampton et sur les deux du Havre, 60 cent. C'est donc, en moyenne, 90 cent. la lettre simple de France à New-York par les plus rapides voies. Une fois aux États-Unis, la taxe est uniforme, d'État à État 5 *cents* (25 cent.). Que cette lettre franchisse les deux Océans, qu'elle traverse le plus grand continent, que son parcours soit de plus de trois mille lieues, il reste un fait incontestable : la taxe de cette lettre n'est pas plus élevée que si elle allait ou revenait simplement de Pontoise à Paris.

Ce n'est donc véritablement que 1 fr. 15 cent. que doit coûter une lettre de France en Californie, et non pas 4 fr., suivant l'ancien tarif anglais, auquel quelques-uns se laissent encore prendre.

Il suffit d'ajouter sur la lettre adressée en Californie : « Voie de New-York, » et affranchir. Si c'est le moment des bateaux du Havre, qui est annoncé dans les journaux et dans les bureaux de poste, on en est quitte pour 60 cent. par lettre, c'est bon marché. Si c'est par Liver-

pool, voie américaine, ce sera 80 cent., ce n'est pas cher. Si enfin ce sont les bateaux anglais entre Liverpool et New-York, ce sera 1 fr. 30 cent., prix bien réduit en comparaison de la malle royale des Antilles.

La lettre qui a eu le prix de vitesse jusqu'à présent entre l'Europe et la Californie, n'avait que 28 jours et 11 heures de date.

CHAPITRE II.

Traversée de l'Isthme. — Navy-Bay. — Chemin de fer. Arrivée à Panama.

Les principales villes de l'Isthme sont d'abord *Panama*, chef-lieu de la province; *Porto-Bello*, autrefois sa rivale sur l'Atlantique; *Chorrera*, ville de 4,000 âmes; *Chagrès*, *Gatun*, *Gorgona*, *Crucès*, qui jalonnent la route actuelle entre les deux Océans; *Aspinwall-City* sur *Navy-Bay*, destinée à devenir l'émule et la correspondante de Panama, comme tenant à l'une des extrémités du chemin de fer.

Nous l'avons déjà dit: il ne faut plus compter avec Chagrès, à l'embouchure du fleuve. Les steamers n'y entraient pas; ils vous déposaient, quel que fût l'état de la mer, dans des barques ou canots, à 2 ou 3 milles au large, d'où vous ne gagniez pas toujours la plage sans être exposé à bien des accidents. Ce vilain morceau de

route a disparu avec ses dangers. L'avenir s'est de nouveau fermé sur Chagrès; déserté par tous les étrangers, il n'est plus, comme jadis, qu'une simple bourgade d'indigènes. Sur la rive opposée, où s'était élevée, comme par enchantement, une ville américaine, tout a disparu, habitants et maisons. Ceux qui ne se sont pas trouvés assez riches ont poursuivi leur route pour la Californie, ou bien, pour la plupart, ont transporté leurs carapaces à *Navy-Bay*, où ils ont ouvert magasins et auberges. Faisons comme ces industriels, transportons-nous à cette nouvelle ouverture de l'Isthme. Chagrès, son embouchure pittoresque, les beaux vestiges du château-fort de San-Lorenzo, n'ont conservé d'attraits que pour les touristes, et ce n'est pas pour eux que nous écrivons ces lignes. Qu'à leur tour ils aillent visiter ces antiquités qui signalent un passé remarquable, relever les sites enchanteurs de ces rives aux mille fleurs, paysages si dangereux et si pénibles pour l'émigrant. Quittons ce passé, abandonnons une nature rendue de nouveau à tous ses caprices, pour décrire les merveilles plus positives de la civilisation, conquêtes à la fois glorieuses et utiles, et qui profiteront surtout aux générations appelées à nous succéder.

Navy-Bay ou la *Baie du Limon* est à 6 ou 7 milles, à l'est de l'embouchure du Chagrès, et à peu près à la même distance ouest de Porto-Bello. Elle se prolonge de 4 à 5 milles dans les terres, et offre partout un sûr mouillage et de bons attérissements. Le long de *Manzanilla-Island* (île du Mancenillier) est un espace étendu, coupé verticalement par un port en bois auquel les plus grands navires peuvent venir s'amarrer dans une profondeur d'eau suffisante pour permettre d'embarquer et de débarquer de bord à bord. Nous sommes

ici par 9° 25' de latitude Nord, et 82° 20' de longitude Ouest du méridien de Paris.

Que l'on arrive directement d'Europe par les Antilles, ou que ce soient les steamers américains de New-York qui vous débarquent à *Navy-Bay*, du pont du navire on saute sur ce solide *wharf*, dont tribord est consacré à la marine, et bâbord sert de débarcadère au chemin de fer. Voyageurs et bagages changent immédiatement de véhicule sans toucher seulement la terre, s'ils ne recherchent pas, eux-mêmes et volontairement, le séjour d'*Aspinwall-City*.

A moins de circonstances exceptionnelles, à peine a-t-on le temps de faire autre chose que de surveiller le débarquement et le rechargement des bagages. Vous ne pouvez qu'à la dérobée jouir du coup d'œil de cette île, à l'apparence si trompeuse, avec sa luxuriante végétation, parmi laquelle les variétés infinies de palmiers se balancent si gracieusement au souffle de la plus légère brise. La vapeur chauffe et vous entraîne de toute la puissance de ses poumons sur la terre ferme de l'Isthme.

Comme j'ai fait un séjour forcé de dix jours sur cette plage, et que personne ne peut être à l'abri d'y passer par les mêmes dangers, je les dépeindrai tels que j'ai été à portée de les juger. La plupart de ces observations sont d'ailleurs applicables, en tout ou en partie, aux autres localités de l'Isthme; mais de toutes, cette nouvelle ville est la plus dangereuse.

Pour en donner l'idée en peu de mots, elle est désertée par les résidents, quand ils sont malades, pour aller à Porto-Bello, appelé jadis *le tombeau des Européens!* ou à Chagrès, dont l'insalubrité est proverbiale. Les gens plus riches poussent jusqu'à Carthagène, lors-

qu'ils craignent de succomber à *Navy-Bay*, où la plus légère indisposition prend de la gravité.

La population est en grande partie composée des aborigènes de la Nouvelle-Grenade, race espagnole croisée à l'infini avec l'africaine, et dont le sang caraïbe est aujourd'hui la partie la moins abondante. Les blancs sont généralement des Américains y faisant le négoce, tenant les *bars-rooms* et hôtels, ou employés comme agents et ouvriers par la compagnie du chemin de fer.

Cette compagnie, W. Aspinwall et John Stephens, directeurs, se forma en 1849 et employa plus d'une année à faire les explorations et relevés nécessaires pour établir le chemin de fer. Il fallut aussi l'agrément du gouvernement républicain de la Nouvelle-Grenade, qui donna à la compagnie avec empressement cette île *Mancenillier*, cadeau qui ne lui coûta guère, car pas un être humain ne pouvait réclamer l'îlot marécageux qui n'avait jamais eu d'emploi, et où le pied de l'homme avait à peine laissé une empreinte. Cet endroit maudit est aujourd'hui le siége d'une entreprise colossale, à laquelle travaillent sans relâche plus de deux mille hommes. Les terrains expropriés à travers les forêts vierges ont été payés d'autant moins cher qu'ils prennent, sur les bords du tracé, une valeur quelconque qu'ils n'avaient jamais eue depuis la création, les bêtes sauvages ayant seules pu y pénétrer. Il a fallu travailler enfoncé jusqu'à la ceinture dans l'eau croupissante de ces marais, y couper des essences de bois aussi pernicieuses souvent que les animaux venimeux habitants de ces cloaques. Les blancs y ont succombé par centaines, et les travaux y sont restés définitivement un privilége de la race de couleur. Conviction du reste bien arrêtée chez moi, depuis un tiers de siècle, et après un séjour

prolongé dans des régions similaires, à cette même Guyane française, dont je pense qu'on a fait un malheureux choix comme colonie pénitentiaire. Bien des tombes ont été creusées depuis deux ans dans les mares infectes de la Nouvelle-Grenade, et la Guyane ne sera pas épargnée davantage (1).

La ville d'*Aspinwall* a été construite sur la côte Ouest de l'île *Mancenillier*. Cette île, unie, plate et de peu d'élévation au-dessus des marées, qui ne montent jamais à plus de dix-huit ou vingt pouces, est séparée de la côte Est de la baie du Limon par une passe navigable quoique étroite. Les eaux pluviales dont elle est baignée et qui n'ont pas d'écoulement, s'évaporent, dans la saison sèche, en miasmes délétères. Il a fallu établir les divers *wharves* et bâtiments sur pilotis, ainsi que le chemin de fer qui relie l'île au continent. Sur la terre ferme, également, on a été contraint à des transports de terres et à des remblais considérables. Les eaux des pluies diluviennes qui, en certains endroits, montent des deux côtés des rails jusque sur la voie ferrée, ren-

(1) Je serais cependant désolé que, tout en ne faisant que conserver la plénitude de mes vieilles convictions, je pusse être suspecté ici d'un esprit de critique envers la haute pensée qui a eu en vue de débarrasser la France de ses ignobles bagnes. Personne ne s'est incliné avec plus de respect que moi, devant un projet dont les intentions rentrent si parfaitement dans l'esprit de la dignité nationale, et même de l'humanité bien entendue. Mais je n'en persiste pas moins à proclamer l'impossibilité du travail extérieur de la race blanche sous le soleil de l'Équateur, quelque persécution que cette opinion rendue publique m'ait valu jadis. Et cependant il n'est pas douteux que cette fois-ci les agents pratiques d'une belle conception procéderont mieux que leurs devanciers; ils prouveront que les leçons de l'expérience ne sont pas toujours perdues, et l'on recherchera de nouvelles conditions pour coloniser, surtout en évitant tout ce qui pourrait rappeler les épouvantables désastres qui ont suivi les essais tentés, avec tant d'imprévoyance et de cruauté, à Kourou et à Sinnamary.

dent les réparations incessantes pour que le service locomotif ne soit jamais interrompu.

L'île, d'environ un mille de longueur sur un mille et demi de largeur, n'est défrichée que juste sur la plage où ont été établis le chemin de fer et ses différentes dépendances. Tous les hôtels et magasins se sont groupés autour, de proche en proche. Il y a aujourd'hui plus de quatre-vingts maisons ; elles sont toutes en bois, mais la plupart de très grande dimension. Les divers bâtiments de la compagnie sont surtout remarquables et construits en matériaux importés. Aucun culte n'a jusqu'à présent de temples. Entre le débarcadère, tracé en ligne droite, et le rivage capricieux de l'île, il y a des espaces encore baignés par les eaux de la mer, appelés *water-lots* et destinés à être comblés. Ces terrains à bâtir seront les plus recherchés, comme à San-Francisco. La compagnie n'en veut pas encore disposer.

Cette place ne produit absolument rien, pas même d'autre eau douce que celle des pluies, qu'on recueille dans de grands tonneaux, citernes placées au pied des toitures. Toute la victuaille est importée des marchés voisins de Chagrès, Porto-Bello, San-Blas et principalement de Carthagène. San-Blas est un littoral encore tout indien. On n'y reconnaît même pas le gouvernement de la république de la Nouvelle-Grenade. Ces moricauds forment un Etat dans l'Etat, sont demeurés complétement indépendants et tiennent en suspicion toute face blanche. C'est s'exposer beaucoup que d'y pénétrer. Cependant, comme on prétend que ce serait sur ce point, où l'Isthme est le plus resserré, que le percement du canal de jonction serait de la moins difficile exécution, dernièrement des ingénieurs anglo-américains sont venus le visiter. Ils ont dû être très cir-

conspects dans leurs investigations, ayant été obligés de se faire passer pour des apôtres de l'humanité à la recherche des simples bienfaisants. Ils auraient été en danger d'être massacrés, si on se fût aperçu qu'ils venaient en éclaireurs de la civilisation. Je crains à présent que l'expédition qui doit bientôt commencer les travaux du canal dans un territoire un peu plus à l'Est, entre *Escoce* et *San-Miguel*, ne rencontre de grandes difficultés et même des dangers, de la part de ces sauvages, qui sont très cruels. Les Indiens savent assez d'histoire pour ne pas ignorerque par tout où les blancs pénètrent, les sauvages doivent reculer et même disparaître.

L'île *Mançenillier*, de formation primitive de coraux, a reçu, d'une riche végétation et des divers détritus, une consistance suffisamment solide pour pouvoir se couvrir d'une épaisse forêt. On ne la défriche qu'au fur et à mesure des besoins. Toutes les constructions faisant face à la mer sont adossées aux forêts vierges. Le sol de celles-ci est détrempé, chargé de vignes, lianes et détritus, qui en barrent l'accès; et puis, qu'y aller chercher? Il n'y a ni bons végétaux, ni gibier, ni oiseaux. Des vautours chargés du nettoyage de la ville, voilà toute l'ornithologie. Il n'est pas jusqu'à cette verdure, de l'aspect le plus charmant, qui ne soit malfaisante. Le mancenillier (*manzanilla*), qui a donné son nom à l'île, y est très abondant. L'aspect de cet arbre est superbe, son fruit séduisant, son feuillage plein d'élégance; mais tout en lui est aussi dangereux qu'engageant: ses émanations, son ombrage, sa sève laiteuse, et par dessus tout sa belle pomme d'or, fruit fatal qui semble toujours voué à la perdition de l'humanité! Le bois est très propre à des ouvrages d'ébénisterie et de tour. J'ai

possédé une belle crosse de fusil sculptée avec le bois du mancenillier ; elle m'a été dérobée dans l'Isthme même. Tant que l'arbre est vert et sur pied, c'est à qui n'y portera pas la hache. Il y a aussi d'autres arbres, des arbustes et des herbes de cette famille dangereuse du genre *euphorbe*. Quoique la médecine leur emprunte divers médicaments, leurs gaz n'en sont pas moins pestilentiels. Les palmiers, par compensation, abondent et sont du plus pittoresque effet ; mais comme la terre ferme est également couverte des mille espèces de cet arbre, donné un jour de grâce aux contrées tropicales, on n'a pas besoin de s'adresser à ceux de l'île *Mancenillier*, d'une exploitation moins facile et plus dangereuse. L'herbe même, avec l'éclat de sa verdure, ne vaut rien. On importe pour la boucherie des bêtes bovines et ovines, destinées à être tuées suivant les besoins. Quand ces malheureux animaux ont seulement passé deux semaines dans l'île, ce sont de vrais squelettes. Ce pâturage n'a que des vertus purgatives et rien de nutritif ; aussi est-on obligé de se dépêcher à tuer bœufs et moutons pour qu'ils ne meurent pas de faim dans ces funestes pacages. Quelquefois ces pauvres bêtes tentent de suppléer à l'insuffisance de l'herbage par les feuilles et les fruits des arbres, mancenilliers ou autres; ce n'est plus alors d'éthisie mais d'empoisonnement qu'elles crèvent. Qu'on juge par là combien est saine la nourriture qui sort des boucheries !

Tout le monde est malade à *Aspinwall-City* : blancs, cuivrés et noirs ; c'est l'état normal après une semaine de résidence ; il faudrait être de fer pour ne pas ressentir les influences du climat. Les fièvres aiguës, bilieuses, cérébrales, sont mortelles au second accès quand vous avez échappé au premier. Et quels soins attendre

des spectres qui vous entourent? Ils sont déjà assez embarrassés de leurs propres personnes. Même avec de l'argent on ne peut trouver ni un bon médecin, ni un pharmacien connaissant son métier, ni une garde pour vous donner de la tisane ou vous renouveler assidûment la provision d'eau douce. Combien en peu de jours ai-je vu mourir d'Européens qu'un peu de soins auraient sauvés! Le médecin américain qui exerçait sur cette place ne voulait pas se déranger pour les pauvres, dont le domicile, comme celui des chiens, était sous les wagons de la compagnie du chemin de fer ou sous les auvents de quelque boutiquier compatissant. Quant à ce médecin de nom, je ne sais pas s'il fallait lui en vouloir de ne pas prodiguer ses ordonnances : je l'ai vu lui-même tomber très malade ayant avalé une dose d'émétique pour un sel purgatif. Notre Esculape avait pour complice dans cette espèce de suicide un apothicaire de sa force. Voilà en quelles mains vous tombez si votre santé vient à se déranger!

J'ai pourtant pu résider dix jours à *Aspinwall-City*, dans l'hôtel français de ce nom, qui n'est pas le plus beau de la ville, mais qui est celui dont la cuisine passe à juste titre pour la moins mauvaise. C'est aussi le plus sûr (je n'y ai été volé que deux fois). Les maîtres, dont un Corse (1) et l'autre un Italien, sont de braves gens et méritent la préférence à tous égards.

Les meilleurs lits sont tout bonnement des fonds sanglés, avec un morceau de calicot pour couverture.

(1) Pierre Luigi, d'Ajaccio, fier d'être né dans la ville berceau de Napoléon. Matelot à bord d'un navire de l'État, il déserta, il y a quinze ans, pour faire de l'industrie sur ces côtes. Il a été au Mexique et à Chagrès, d'où il arrive; possesseur aujourd'hui d'une petite fortune, il brûle d'aller la partager avec sa vieille mère, qu'il chérit et vénère, et à laquelle il n'a pourtant jamais donné ni demandé de nouvelles. Singu-

Si l'on parvient à obtenir une moustiquaire et à ne pas être plus d'une demi-douzaine dans une chambre où la pluie ne pénètre pas trop, on n'a que des grâces à rendre à la Providence; on est tombé sur un lot princier. Ce qui est important avant tout est de conserver la position verticale pour se donner un peu de soins à soi-même; car, horizontalement, le malade est abandonné à la nature, et là-bas cette tendre mère n'est qu'une terrible marâtre. Quant à moi, j'ai été royalement partagé pour la santé; n'ayant jamais abusé, j'ai conservé une organisation forte par son parfait équilibre; je sais d'ailleurs me traiter. Voici le régime que je m'étais imposé dans cette infirmerie: je prenais café et thé deux ou trois fois par jour; à mes deux repas, déjeuner et dîner, je buvais du vin de Bordeaux coupé avec moitié eau. Sans me priver entièrement de fruits, j'en mangeais avec infiniment de réserve. Dans l'intervalle des repas, pour étancher la soif continuelle, je buvais à la glace, mais en mettant de l'eau-de-vie dans l'eau et en y ajoutant toujours force camphre. C'est lui, c'est ce bienfaisant camphre, que je regardais comme mon sauveur. Mes poches en étaient remplies; je le humais, je le mâchais sans cesse, en face des bonnes comme des déplaisantes émanations: je les tenais toutes en même défiance. Matin et soir, en me levant et en me couchant, je m'épongeais de la tête aux pieds avec de l'eau froide mélangée d'eau-de-vie camphrée. J'absorbais plus de camphre que jamais momie embaumée, pour tenir à distance miasmes et animalcules. Jusqu'aux

lière contradiction! Il ignore s'il est assez heureux pour la posséder encore, et n'a pas le courage d'écrire seulement une lettre pour s'en assurer! Je cite ce fait, excessivement commun dans ces régions tropicales, pour démontrer à quel degré d'apathie elles conduisent même les natures d'une origine énergique.

moustiques, si friands de ma peau, qui ne m'abordaient plus qu'avec une extrême circonspection. Je ne saurais trop recommander cet exemple à tous les voyageurs. Prodigalité de camphre jour et nuit. Mon lit en était rempli, ce qui me permettait de dormir la fenêtre ouverte, quoique l'air de la nuit soit reconnu le plus dangereux, non-seulement parce qu'il est frais et humide, mais à cause des vapeurs qui s'élèvent d'une terre échauffée toute la journée par un soleil brûlant. Il est d'ailleurs prouvé que pendant le sommeil le système est plus relâché, que les pores, ouverts davantage à la transpiration, rendent le corps en repos plus impressionnable. C'est alors que vous êtes tout-à-fait livré aux gaz putrides dont l'action sur les organes vivants développe si rapidement les symptômes de l'empoisonnement miasmatique. Conclusion et moralité : dans la ville d'*Aspinwall* fermez bien portes et fenêtres, si vous craignez voleurs et peste. Vous seriez aussi moins exposé à l'atteinte des miasmes délétères dans les appartements élevés que dans les rez-de-chaussée, surtout si c'était par la toiture que vous pussiez les aérer.

L'usage du tabac, dont la Providence n'a pas pour rien doté ces pays, est très hygiénique. Priser est bon; chiquer n'est pas mauvais; fumer est encore mieux pour écarter les funestes influences.

Quand je sortais, le soleil avait beau paraître voilé, je n'en prenais pas moins mon parasol, qui d'ailleurs me servait en cas de pluie. Il est bon de garnir l'intérieur du chapeau de quelques feuilles de papier pour atténuer l'effet des rayons solaires. L'Isthme étant par 8 et 9 degrés de latitude, subit deux fois l'année les dangers d'un soleil vertical, vers le 21 avril et au milieu d'août, époque où je m'y trouvais.

Voici le relevé de mes observations au thermomètre centigrade à l'ombre, exposition au nord de la chambre que j'occupais. Comme nous étions dans la saison de l'hivernage, tous les jours le tonnerre grondait, et les averses étaient fréquentes surtout la nuit. Le ciel, couvert tous les matins, ne s'éclaircissait généralement que dans l'après-midi.

1852.	Au lever du soleil.	9 heures du matin.	3 heures après-midi.	9 heures du soir.
8 août.	21°	23°	25°	24°
9	24 15	24 30	26	25 50
10	24 10	24 30	27	24 30
11	22	24 30	25 30	24 30
12	23	24 30	25	23
13	23 10	23 30	25 30	24 30
14	23 05	24 30	25 30	25
15	23 10	24 40	25 15	23 20
16	22 25	25	25 20	22 10
17	21 50	24 15	25 35	23 50
18	21 45	25 30	26 20	25

Les vents régnaient presque constamment de Ouest-Nord-Ouest, très favorables à l'entrée des navires. La brise commence généralement le matin et tombe dans la soirée. Les navires en profitent pour sortir à la marée descendante. Tandis qu'elle s'élève de plusieurs mètres de l'autre côté de l'Isthme, la marée n'est pas de soixante-dix centimètres sur cette côte de l'Atlantique. De là cette différence dans le niveau des deux Océans qu'on a si souvent opposée aux projets de jonction à l'aide d'un canal.

A la moindre humidité aux pieds je changeais de bas et de souliers, après m'être bien essuyé les pieds et les avoir frictionnés avec mon eau-de-vie camphrée. Les bains froids tous les trois ou quatre jours sont d'une bonne hygiène et provoquent au sommeil dont on res-

sent la privation les premiers jours. L'action du feu est aussi très salutaire; les fumigations de bois purifient l'air des appartements.

Je me suis un peu appesanti, et j'ai peut-être trop délayé et répété certaines observations; mais il est plus important de prémunir que de charmer. Faute de précaution vous succombez sous l'ennemi. Ne traversez un pareil champ de bataille qu'armé de pied en cap, œil et oreille au guet. Vous portez alors en vous le principe morbifique le plus actif, gardez-vous donc bien de fournir aliment à son développement. Évitez une excessive fatigue; ne sortez pas à jeun : les émanations ont plus de prise sur un estomac vide. Si vous vous mouillez étant en transpiration, changez le plus vite possible; ne buvez de rien avec excès et mangez modérément. Tâchez de maintenir votre canal digestif entre les extrêmes de la constipation et du relâchement. Redoublez de précautions à cet endroit.

Même en revenant d'habiter la Californie, on est choqué de l'absence de police et de lois. Cette nouvelle place de *Navy-Bay* ne possède encore ni justice ni édilité. Elle faisait partie géographiquement du district de Chagrès, et jusqu'à présent on a continué de la sorte. C'est une négation de toute société gouvernée et civilisée. Les Américains qui ont entrepris le chemin de fer se gouvernent par leur Compagnie, et ce sont leurs capitaines, administrateurs et supérieurs qui sont leurs alcades. Le reste de la société n'ayant pas l'ombre d'une organisation, les marchands et propriétaires de l'endroit ont, en désespoir de cause, fini par créer un alcade de leur choix. C'est un pauvre petit *caballero* de Carthagène qui est venu se dévouer à cette fonction. Il dépérit à vue d'œil d'ennui et de fièvres, et peut-être à

l'heure où j'écris ces lignes, a-t-il rendu le dernier soupir. Il était on ne peut plus mal quand j'ai quitté. Il paie quarante dollars par mois pour sa pension et ne jouit d'aucune espèce de traitement. Les agents de la force publique n'existent pas encore ; le signor alcade exécute lui-même ses ordonnances : il est le premier martyr du pays dans toute la force du terme. Nous logions sous la même toiture, nos lits n'étant séparés que par quelques planches. C'est à travers les fentes de cette cloison que je lui portai plainte un matin des vols dont j'avais été victime dans la nuit : il me répondit qu'on venait de lui voler aussi, à lui-même signor alcade ! et pendant qu'il sommeillait, la malle de l'Allemand décédé la veille entre nous deux, et dont il avait pris la charge en sa qualité de magistrat. Il m'avoua naïvement qu'il ne découvrait jamais rien, et qu'il ne fallait parler des vols consommés que pour s'en servir comme de leçons à l'avenir. Je compris qu'il voulait me convaincre que dans l'isthme de Panama le bien ne venait pas, mais s'en allait en dormant. Maxime consolante et on ne peut plus honorable pour cette juridiction !

Un meurtre avait été commis quelques jours auparavant. Le grand-juge de Chagrès, informé du fait, finit par arriver sur les lieux. On me présenta à ce haut personnage, gros mulâtre ressemblant plus, et d'habit et de mine, à un commandeur d'habitation qu'à un fonctionnaire judiciaire ; il débuta, en débarquant de son canot et avant de se transporter sur le théâtre du crime, par faire une partie de billard et par avaler quelques tournées de whiskey. Si j'avais eu personnellement à démêler avec cette justice, je me serais écrié : « Ramenez-moi plutôt en Californie ! » Car encore mieux que dans cette contrée, il faut avoir sans cesse le

pistolet à la main pour se faire justice soi-même.

Par compensation on n'a aucun tracas de police ni de gêne en douane. Le port, franc comme tous ceux de l'Isthme, n'a pas même encore de capitaine de port. Chaque patron de barque continue à y être *maître après Dieu*. Un chef de port pour la navigation ne peut tarder long-temps à venir régulariser l'ancrage et le pilotage, le mouvement de la rade grandissant d'une manière prodigieuse. La place d'*Aspinwall-City* n'en est pas moins très mal approvisionnée. On dit que les maisons de commerce auxquelles New-York avait fait des avances, ont tellement négligé les retours, qu'on a fini par leur retirer tout crédit. Aujourd'hui leurs assortiments en ressentent l'effet.

Il ne faut en rien se formaliser de la simplicité et de la diversité des costumes. Sous ce brûlant climat, le vêtement le plus léger est le plus à la mode. Chacun se met comme bon lui semble : la loi est muette sur les outrages aux bonnes mœurs et à la pudeur. Chaque nationalité disparaît sous la bizarrerie de l'accoutrement. Cependant à quelques traits on peut encore se reconnaître. L'Américain porte une chemise de laine de couleur, un pantalon, de grosses bottes et un feutre ; le créole aime la toile et le coton blanc, les souliers-pantoufles et, par dessus tout, le chapeau de paille de Panama ou de Guyaquil. La distinction est dans la finesse de ce tissu végétal. Les Européens achèvent d'user leurs habillements de bord, suivant leurs nationalités respectives : larges, prodigues et confortables chez les Anglais ; délicats et insuffisants chez les Français. Quant à l'Africain, il brille par sa simplicité : affranchi de toute contrainte, il ne porte, et encore tout au plus, que *le calimbé*, diminutif du caleçon de bain. Leurs noires

compagnes ne poussent pas plus loin la recherche de *la fashion*, ou bien elles se couvrent de *mirifiques falbalas*, lorsqu'elles cherchent à plaire et à séduire.

Il y a deux manières tranchées de franchir l'Isthme pendant la saison des pluies et lorsqu'on n'a plus que les mules pour véhicule, ou à sec, ou en consentant à se mouiller complétement. J'ai passé par les deux. Avec chapeau, manteau, longues bottes imperméables, vous pouvez arriver à sec comme sortant d'une boîte; mais vous avez excessivement chaud et vous êtes épuisé. Cependant, en prenant la précaution de ne pas se découvrir trop vite à l'arrivée, c'est encore la plus prudente manière de cheminer. L'autre, que je préfère pourtant pour mon compte, est beaucoup plus simple et me laissait respirer à l'aise : un pantalon de toile, des chaussons de lisières, une chemise de laine et un chapeau de paille. J'ai été trempé plusieurs fois jusqu'aux os; entre chaque ondée le soleil ou la transpiration faisait fumer mon léger costume, et mon enveloppe cutanée se séchait par l'évaporation. Je me considérais comme dans un bain ambulant. En arrivant, j'ai changé de la tête aux pieds, je me suis épongé avec de l'eau-de-vie camphrée, et, sous mes nouveaux vêtements, j'éprouvais un bien-être délicieux. J'ai moins ressenti que mes compagnons constamment secs les fatigues de dix heures d'équitation. Pour les tempéraments robustes, je conseille ma méthode; pour les personnes délicates, les femmes principalement, l'emballage sous les imperméables est préférable.

En général, que l'on séjourne ou que l'on ne fasse que traverser l'Isthme, il faut porter de la laine ou de la flanelle de préférence au coton, et repousser tout-à-fait la toile. Les natifs, à l'approche d'une ondée, qu'ils

soient en course ou au travail extérieur, retirent précipitamment leur chemise (quand ils en ont une), et l'abritent au sec; lorsque la pluie est passée ils la remettent. Cette façon hygiénique de se garer de l'humidité est vraiment très ingénieuse, quoiqu'elle ressemble au premier abord à celle de *feu M. Gribouille*. La transpiration, arrêtée momentanément par l'ablution, reprend avec plus de vigueur sous le vêtement sec. C'est un tonique hydropathique qui ne coûte que peu de peine, n'entraîne à aucune dépense, et n'interrompt ni les travaux ni le voyage. Un petit morceau de toile cirée, en façon de sac, suffit pour abriter la chemise. Il est difficile de se charger d'un plus léger bagage.

On trouve du café et du thé à peu près partout. Le lait est plus rare, quoique vous aperceviez des troupeaux de vaches dans les pâturages. C'est, du reste, la même chose au Mexique, en Californie et en Orégon. Il y a paresse, incurie, irrégularité et négligence dans la pratique de traire les vaches, et cette industrie est complétement délaissée. Mélangez du vin ou de l'alcool avec l'eau; qu'elle sorte de source ou de rivière, elle a besoin d'être corrigée, étant saturée de toutes sortes de décompositions végétales; la boire pure est reconnu extrêmement pernicieux, surtout pour les Européens.

Il y a régulièrement deux départs par jour de *Navy-Bay* jusqu'à *Barbacoa:* le premier, à neuf heures du matin, par les wagons: il n'y a qu'une première classe pour les voyageurs; le second départ, une demi-heure après, par les plates-formes de marchandises. Ce dernier train prend aussi des voyageurs, leur fait payer le prix des premières classes et les transporte comme des colis. Les trains de marchandises marchent un peu moins vite que ceux de voyageurs. A l'arrivé des *stea-*

mers comme au départ, des services spéciaux sont organisés avec promptitude. Le soir, les trains partis le matin reviennent à *Aspinwall-City*. Le prix du parcours de ces 21 milles est de 8 dollars, et la durée du voyage de trois ou quatre heures. On arrête cinq ou six fois pour desservir les stations et faire le bois qui entretient la vapeur. Les marchandises sont tarifées de trois ou quatre classes, par mille depuis 40 *cents* jusqu'à 100 *cents* (1 dollar) le tonneau de 1,000 kilog. Tout cela est sans opposition et sans surveillance : aussi est-ce cher. Le prix pour les voyageurs, qui est en moyenne, aux États-Unis, de deux *cents* (10 centimes) par mille, est ici de 40 *cents* (2 francs) : vingt fois plus ! A mesure que les travaux marcheront, le tarif s'abaissera sans doute, mais il ne sera jamais à bon marché, vu le capital énorme qui a été dépensé, les frais élevés d'exploitation, et, par dessus tout, l'arbitraire et le despotisme de la Compagnie.

Il est difficile de se défendre d'un sentiment d'admiration lorsqu'on se voit emporté à toute vapeur, soit sur le bras de mer, soit au travers de ces marais où tant de forces humaines ont été sacrifiées pour servir de fondation au tracé sur lequel vous parcourez ces antiques forêts, dont le cachet si sauvage borde les deux côtés de la route. Rien n'est plus pittoresque que cette variété d'arbres ; ce sont à peu près les mêmes paysages que sur les bords du Chagrès. Seulement, les débris de cette végétation mutilée, abattue par la hache, et qui gisent encore sur le sol conquis, annoncent le passage de l'homme et ressemblent à des vaincus, condamnés à rester là pour attester la victoire de la civilisation et les triomphes du génie et du travail.

Avec la carte en tête de ce chapitre vous allez pou-

voir suivre la route, de station en station, jusqu'à Panama.

En quittant *Aspinwall-City* la première station est à *Monkey-Hill* (Montagne des Singes); c'est là où fut choisie la place du cimetière. Le wagon funéraire ne s'y arrête malheureusement que trop souvent pour y déposer les décédés dans l'île *Mancenillier*, où l'on ne pourrait leur donner qu'une sépulture livrée aux requins ou abandonnée aux vautours. Dans le lugubre vocabulaire de l'île, on ne dit plus : « Un tel est mort, » mais « Il est parti pour la montagne... »

On s'arrête ensuite à la station de *Gatun*, 7 milles et demi de distance. On a construit sur la petite rivière de ce nom, en face du village qui est sur l'autre rive du Chagrès, un joli pont viaduc, de 25 mètres de longueur, en forme d'arc de triomphe. Les natifs, sur l'autre rive du fleuve, au nombre de 1,000 à 1,100, sont gens assez débonnaires, mais avec lesquels les voyageurs n'auront plus de rapports. La population dangereuse de ces contrées n'était pas l'aborigène; c'était celle des vagabonds que l'émigration y avait attirés pour faire le service des bateaux: la plupart étaient de mauvais nègres de la côte ou des Antilles, qui évacueront la place aussitôt que le chemin de fer étant fini, il n'y aura plus raison d'être à ce service extraordinaire de bateaux et de mules.

Sur tout le parcours on rencontre des maisons de bois et des constructions neuves qui servent aux ouvriers chargés des travaux et de l'entretien de la voie ferrée. Dans les parties marécageuses et pendant la saison des pluies, les eaux s'élèvent de ces bas-fonds jusqu'au niveau des rails, et parviennent même à se joindre sur le chemin, ce qui amollit les remblais et

nécessite alors de nouveaux travaux aussi pénibles que coûteux. Ce sera encore long-temps la plaie de cette entreprise. Les convois ralentissent toujours leur marche dans ces parages. Voici l'itinéraire : De *Gatun* à *Lion-hill-station*, 5 milles et demi ; le terrain étant raffermi, la voie ferrée ne laisse rien à désirer ; elle continue à être toujours bonne en passant par *Miller's-station*, *Buio-Soldado*, *Aqua-Salud*, *Barbacoa*, jusqu'au pont de *San-Pablo*, à 22 milles de rails de la côte atlantique, et à plus de 46 par le cours tortueux du Chagrès. Des wagons vous apercevez, en approchant de *San-Pablo*, le *Mont-Géant*, d'où Balboa fut le premier qui entrevit à la fois les deux grands océans.

Quand j'ai passé par là, en août dernier, on y transportait pièce à pièce le pont en construction sur le fleuve, qui était arrivé tout confectionné de New-York ; il n'y avait plus qu'à l'ajuster sur les pilotis et les piles en pierre déjà élevées sur les deux rives.

A l'heure où j'écris ces lignes, il est devenu praticable. On continue à courir sur les rails, depuis la fin de janvier 1854, jusqu'au *Rio-Obispo*, à la hauteur de Crucès. Cette dernière place, qui est la tête de la navigation du Chagrès, et qui fut autrefois le point intermédiaire de la vieille route entre Panama et Porto-Bello, se trouve presque reliée aujourd'hui à l'Atlantique par le chemin de fer sur un parcours de près de 30 milles. Il n'y a plus de rivière et l'on roule sur des wagons et des rails en fer, emporté par la vapeur à travers des forêts qu'elle a eu l'air de perforer juste pour son passage. En travaux d'art, il n'a pas fallu de tunnels, mais on a eu à élever de nombreux et solides viaducs pour traverser les cours d'eau, et ils eussent aussi été très nécessaires dans les marais, si l'on n'avait pas dû compter avec les

frais. La navigation sur le Chagrès est supprimée, et je n'ai plus à en parler. Je n'y reviendrai qu'en citant un voyage en 1850, qui fera apprécier, par comparaison, tout le bien-être déjà introduit dans ce terrible passage de l'Isthme de Panama. Si ce livre est destiné à avoir une deuxième édition, j'aurai probablement à supprimer aussi la narration dans laquelle je vais entrer, sur le parcours des montagnes, qui est encore en ce moment dans son horreur primitive.

Jusqu'ici on a pu, à la rigueur, se tirer d'affaire à l'aide des idiomes anglais et français. Mais la langue espagnole est celle, quoique bien corrompue, des natifs de l'Isthme. Il faut donc, tant bien que mal, en avoir une légère teinture pour se faire comprendre des commissionnaires, muletiers, aubergistes, etc. Voici quelques mots recueillis comme les plus indispensables, car ils reviennent à chaque instant :

Appeler, *llamar*.
Argent, *plata*.
Arrêter, *alto*.
Auberge, *posada*.
Au secours, *socorro*.
Bateau, *barco*.
Boire, *beber*.
Chapeau, *sombrero*.
Chercher, *buscar*.
Combien ? *cuanto*.
Corde, *cuerda*.
Courir, *correr*.
Dame, *senora*.
Domestique, *criado*.
Eau, *agua*.
Eau-de-vie, *aguardiente*.
Eh ! l'ami, *hombre !*
Elle, *ella*.
Hôtel, *fonda*.
Lui, *el*.
Malade, *enfermo*.
Malle, *baul*.
Manteau, *capa*.
Marcher, *marchar*.
Moi, *yo*.
Monsieur, *caballero*.
Mule, *mula*.
Ne pas pouvoir, *no poder*.
Non, *no*.
Oui, *si*.
Pain, *pan*.
Payer, *pagar*.
Piastre, *pesoduro*.
Pluie, *lluvia*.
Prendre garde, *tener-cuidado*.
Réal, *real*.
Rivage, *ribera*.
Sel, *sal*.
Soleil, *sol*.
Toi, *tu*.
Tomber, *caer*.
Tuer, *matar*.
Viande, *carne*.
Vin, *vino*.

Arrivé au débarcadère du *Rio-Obispo*, il faut prendre des hommes de peine, et bien discuter le prix, pour porter les bagages jusqu'à l'hôtel. Même en ne partant que le lendemain, on doit s'occuper tout de suite de faire son marché avec les muletiers, pour être assuré d'avoir des bêtes qui ne soient pas de rebut et ne pas subir une loi trop rigoureuse de la part de leurs propriétaires. La concurrence qu'ils se font est votre plus grand préservatif. Il faut moins regarder au prix qu'à la qualité des mules, surtout pour les montures. Le prix roule entre 10 et 12 dollars jusqu'à Panama.

Celui qui n'a vu que les belles mules d'Europe, trouvera toujours d'une misérable encolure celles de la Nouvelle-Grenade. Mais si elles sont de petite taille et peu chargées d'embonpoint, elles ont des jarrets étonnants, des jambes d'acier et une dextérité merveilleuse à s'en servir pour se diriger dans ces affreux chemins, où elles risquent leur pied de confiance, d'instinct ou de mémoire, dans des trous pleins d'eau que vous n'oseriez leur conseiller. Ne prétendez donc pas à en savoir plus qu'elles; bornez-vous à bien les tenir en bride, et laissez-les choisir leur passage, pourvu qu'il ne compromette pas votre tête ou vos genoux. Ne prenez ni la direction ni la queue du convoi. En tête, vous iriez en éclaireur, ce n'est pas votre rôle; laissez-le aux plus téméraires ou à ceux qui sont plus expérimentés que vous. En queue tout-à-fait, vous n'êtes pas à même de recevoir assistance s'il vous arrive malheur. Dans le milieu on est toujours mieux : les guides sont plus à portée, vous êtes à la fois sous l'œil de ceux qui vous suivent, et en mesure de profiter de la marche de ceux qui vous précèdent. Gardez-vous bien de devancer les guides, parce que, à certains endroits qu'ils connais-

sent, la ravine, resserrée entre les rocs qui la surplombent souvent de 15 pieds de chaque côté, ne laisse absolument passage que pour un seul, et bien juste. Si vous aviez le malheur de vous y rencontrer face à face avec un voyageur marchant en sens inverse,

« Il *faudrait* disputer, dans cet étroit passage,
» Des vains honneurs du pas le frivole avantage. »

Sérieusement parlant, je ne sais pas comment on parviendrait à s'en retirer : deux mules chargées arrivant nez à nez, ne pourraient ni avancer ni reculer. Heureusement les guides, prévoyant de part et d'autre le danger, crient pour signaler, et se portent à la tête du défilé.

On arrête de temps en temps pour se rafraîchir et se rallier, mais sans quitter la selle. Les mules de bagage ne marchent pas aussi vite que celles des voyageurs, souvent il faut remettre leur charge en équilibre, et, toujours affamées, elles broutent tant qu'elles peuvent. Cependant, comme il n'est pas prudent de laisser ses équipages derrière soi, on doit les faire partir en avant le plus tôt qu'on peut ; on les rattrape toujours. Huit heures est la durée moyenne ordinaire de cette cavalcade. Au bout de ce temps-là, maîtres, valets et valises doivent être rendus à Panama. La dernière heure est sur une bonne route, au milieu de bois d'orangers et de citronniers.

Les jours sont d'une longueur presque toujours égale : jusqu'à sept heures on y voit très clair. Pour arriver avant la nuit close il ne serait pas prudent de se mettre en route plus tard que midi. Vous courriez le risque de coucher sur vos malles au milieu des bois, heureux encore d'y trouver place sous des hangars

couverts de simples feuilles de palmier, décorés du nom d'hôtels, et qui sont ouverts de tous côtés au vent et à la pluie !

A Crucès existaient des auberges assez passables pour le pays; elles étaient tenues par des Américains, et assez vastes pour contenir à la fois les voyageurs allant dans les deux sens opposés, et qui se rencontraient souvent à ce point intermédiaire. On ne peut se faire une idée de la confusion et du tapage qui régnaient ces jours-là. Aubergistes, muletiers et compagnies de transports sont allés à *Obispo*, marchant toujours avec les stations du chemin de fer. En traitant avec des compagnies, il faut exiger un récépissé constatant le moment précis où vous recevrez vos bagages, sous peine d'une retenue pour chaque heure de retard; dans tous les cas, il est bon de ne payer par anticipation à personne au-delà de la moitié du prix de transport stipulé; le surplus, seulement en recevant les effets en bonne règle. De Panama au chemin de fer, on doit éviter le plus possible de voyager de conserve avec les 30 à 40 mules du convoi d'or; car cette caravane obstrue à elle seule une route déjà trop rétrécie, et ne rend aux voyageurs aucune espèce de service, pas même pour leur sûreté.

On voit que, dans la même journée, on peut faire facilement le trajet de l'Isthme, si l'on a quitté *Navy-Bay* de grand matin et de façon à arriver à *Obispo* avant midi. Malheureusement, loin de devenir meilleur, ce chemin de Panama est resté aussi abominable que jamais. Le gouvernement a bien affecté des fonds à son entretien; mais la majeure partie sert à payer les soi-disant ingénieurs grenadins, qui n'ont réellement fait que des essais tout-à-fait incomplets comme réparations.

Ainsi, les rondins de bois, longs de six pieds, en travers sur les plus mauvaises fondrières, y sont tellement mal ajustés, que les mules, effrayées de s'y prendre le sabot, refusent d'y passer et se jettent dans les bourbiers à côté, cent fois plus dangereux que n'était l'ancienne route.

C'est dans cette partie de l'Isthme, la plus mauvaise pour les voyageurs, qu'on aurait dû livrer d'abord le chemin de fer; mais la rivière de Chagrès n'a pas présenté une navigation assez assurée en toute saison, pour transporter au centre de l'Isthme les matériaux immenses qu'a nécessités l'entreprise, et dont on se peut former une idée par le nombre des navires qui les ont apportés au travers des mers: soixante-onze navires de New-York, et six de l'Angleterre pour les fers, ont été entièrement frétés par la Compagnie.

On prétend que, grâce aux deux mille ouvriers qui travaillent au chemin de fer, il sera entièrement ouvert au 1er octobre 1854. La Compagnie souffre tellement de la concurrence de Nicaragua, qu'il n'est sorte d'efforts qu'elle ne tente pour accélérer des travaux qui doivent lui assurer les moyens d'écraser sa rivale. Panama, qui depuis un an allait en déclinant, se relèvera par son chemin de fer, qui ne fera plus du passage de l'Isthme qu'un voyage de Paris au Havre, et même moins.

Le canal de jonction va marcher de son côté. Les études préparatoires sont terminées pour *remettre* en communication les deux Océans. Je dis *remettre* par respect pour l'opinion des savants qui prétendent que les deux Amériques ne furent pas toujours adhérentes. Une compagnie anglaise est devenue concessionnaire, pour cette œuvre, de la République de la Nouvelle-Grenade. Les fonds sont réunis, et la société est dirigée par MM. Char-

les Fox, président, Thomas Brassey, entrepreneur adjudicataire des travaux, et le docteur Cullen, qui a découvert la route projetée. D'après le compte-rendu des travaux et des voies et moyens de la compagnie, il résulte que :

1° Le canal doit satisfaire les exigences de tous les peuples à l'effet d'ouvrir une voie directe aux vaisseaux entre les deux Océans Atlantique et Pacifique, à travers l'Isthme qui réunit l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud ;

2° Le canal, sans écluse, sera entre le port *Escoce*, sur l'Atlantique, et *San-Miguel*, sur le Pacifique (1) ;

3° Le canal n'aura pas plus de 60 kilomètres de longueur, une largeur de 160 pieds anglais et une profondeur de 30 pieds (le pied anglais est de 30 cent. 18 mil.) ;

4° La compagnie anglaise a réservé une part dans l'entreprise aux Etats-Unis ;

5° Le capital souscrit est suffisant pour mener l'œuvre à bonne fin et trouver un revenu proportionné dans les droits qui seraient établis à son profit ;

6° En six ans ce travail doit être exécuté.

Le territoire sur lequel ce chemin sera établi est la limite que la Providence et la force des choses semblent avoir assigné à l'extension des Etats-Unis. Commencé

---

(1) *Escoce* est à environ 60 milles au sud-est de *San-Blas*, à 7° 54′ de latitude Nord, et 79° 55′ de longitude Ouest de Paris. Le port présentera une profondeur d'environ 10 mètres d'eau. La chaîne de montagnes, à l'intérieur, s'abaisse un peu, et le port correspondant sur le Pacifique, *San-Miguel*, est au fond d'une baie sûre et spacieuse, où l'on a de 10 à 16 mètres d'eau et un bon abri contre les tempêtes. Cet avantage des deux ports est une des causes principales qui ont fixé sur ce point le choix de l'entreprise, qui a d'ailleurs reconnu que l'intérieur de la contrée n'était pas barré par des masses rocheuses. Mais c'est là que je crains, pour les premiers occupants, les attaques des aborigènes, aussi indomptés, aussi barbares et aussi indépendants que ceux de San-Blas.

sous la République de la Nouvelle-Grenade, il y a à parier que ce canal ouvrira sur le territoire de la Fédération américaine. N'importe, si les puissances européennes savent à l'avance assurer l'indépendance et la neutralité de ce passage (dont les plans ont été mis sous les yeux de notre Empereur), quelles que soient les perturbations que la politique et la guerre puissent jeter dans le monde !

Panama est la place la plus saine de tout l'Isthme, par sa position sur un promontoire avancé dans la mer, qui la baigne de trois côtés, et dont elle reçoit la brise, en opposition avec l'air insalubre de l'intérieur qu'elle refoule; il y fait très chaud toute l'année. Voilà, avec le peu de propreté des rues, et les marais qui l'entourent et qu'avec un peu de travail on dessècherait facilement, la cause principale d'insalubrité pour les étrangers. L'eau douce y est rare; on est obligé de l'apporter, à dos de mules, d'une rivière distante de trois milles. Avec une bonne municipalité, cette ville gagnerait beaucoup; car, du côté de la batterie surtout, sa position est superbe. De grands travaux antiques, dont il y a des restes imposants, en feraient même une belle cité, si les vautours n'étaient pas seuls, avec quelques galériens, à la préserver des principales causes méphitiques. Sur tous les points habités de l'Isthme, vous rencontrez, comme animaux domestiques, ces tristes et dégoûtants oiseaux; s'ils ne sont pas précisément adorés comme l'ibis en Egypte, ils ont du moins droit de bourgeoisie, et il est défendu de les molester, sous des peines sévères.

Lorsque vous êtes appelé à séjourner quelque temps dans l'Isthme, choisissez Panama pour résidence, de préférence à toute autre place, et, au lieu de vous mettre

dans un hôtel (ils sont tous mauvais, chers et peu sûrs), louez un logement en ville ou en dehors des fortifications, et faites-y faire votre cuisine. En vivant avec précaution et sans commettre d'excès, vous échapperez aux funestes influences. Les maladies épidémiques et contagieuses y sont plus rares que dans les contrées situées par les mêmes latitudes dans l'Atlantique. En général, toute cette partie du côté ouest de l'Amérique, vaut mieux que la zone correspondante baignée par les eaux de l'Atlantique. Panama, qui doit son nom à l'abondance du poisson dans sa superbe baie, a un marché passablement approvisionné tous les jours. Les principales autorités et les consuls résident dans l'intérieur de la cité, où notre représentant français, M. Lombard, se montre toujours si disposé à aider et à protéger ses compatriotes. Le consul anglais reçoit la malle anglaise et la réexpédie dans tout le Pacifique : c'est un riche et puissant personnage, malgré les empiétements américains.

Du rivage à bord des paquebots à vapeur, il faut se rendre à ses propres frais, malles et voyageurs. Ne comptez pas sur les bateaux du bord, ni pour embarquer, ni pour débarquer. Arrêtez un canot à plusieurs, et faites bien votre prix d'avance avant de faire porter vos bagages sur la berge. Pour ce transport, vous traitez avec des nègres ou des mulâtres, mais individuellement. Ils ne sont ni associés, ni solidaires. C'est sur les épaules qu'ils portent les faix, ne connaissant pas les moyens d'économiser et de doubler les forces humaines par l'emploi des charrettes et des brouettes. Avec chacun, il faut débattre le prix de l'article dont il se charge, les faire marcher tous ensemble, et ne perdre de vue aucun de ces marauds, très enclins au vol et diffi-

ciles à rattraper quand ils font fausse route avec le butin soustrait. Les marées sont très fortes et s'élèvent fréquemment à près de cinq mètres. Il n'y a nulle trace de débarcadère; si vous craignez de vous mouiller les pieds pour embarquer dans le canot, montez sur les épaules du plus robuste de ces portefaix, mais attendez-vous, avant de descendre, à une nouvelle imposition de *plata*.

Avant de quitter Panama, nous allons répéter ce qui fut écrit, il y a trois années, par une intrépide et spirituelle voyageuse, qui nous tient de très près, et dont les récits pittoresques et animés, publiés dans tous les journaux, ont déjà utilement servi à ce voyage, et seront toujours consultés avec fruit :

« . . . . Je suis très impatiente de quitter ce pays-ci, où j'ai été dans la nécessité de réaliser un tour de force pour le transport de mes marchandises qui n'étaient pas subdivisées en assez petits colis ; leurs poids et dimensions les empêchaient de passer par ce trou d'aiguille qu'on appelle l'Isthme de Panama. Il a fallu tout déballer, et quand je n'ai pas pu avoir de nouvelles caisses, c'est dans des sacs qu'elles me sont arrivées ; juge dans quel état et quels frais ! C'est grâce encore au bon curé de Crucès que je suis parvenue à me tirer d'affaire.... Nos prévisions ont été dépassées de beaucoup : au lieu de 4 à 5,000 fr., il m'en coûtera 6,000 fr. de Paris à San-Francisco, à cause des déballages et des retards. Mes compagnons de voyage, qui n'avaient que de petites malles et des sacs de nuit, sont déjà rembarqués. Mes marchandises m'ont placée à l'arrière-garde. Évite mon école : ne prends que des bagages de petites dimensions, ou tu te trouveras dans les inextricables embarras que j'ai subis.

» Je vais maintenant te donner les détails de mon voyage de Chagrès à Panama. En quittant Saint-Thomas, d'où je t'écrivis, nous touchâmes à Porto-Rico, Haïti, la Jamaïque, Sainte-Marthe, Carthagène, et enfin nous débarquâmes à Chagrès, le 20 août, après trente-quatre jours de mer. Aujourd'hui que le bateau ne fait plus le circuit des grandes et des petites Antilles, et vient directement de Saint-Thomas à Chagrès, il faut dix jours de moins. Autant de gagné pour les lettres et les voyageurs de la Californie. Aussi dit-on que le nombre des passagers par l'Isthme tend à augmenter chaque jour. Les paquebots arrivent au grand complet.

» Nous débarquâmes sur cette triste plage par un temps assez passable, et notre premier soin fut de nous procurer une embarcation pour remonter la *rivière des Caïmans*. Le lendemain, au lever de l'aurore, nous montâmes, au nombre de onze passagers, avec tous nos bagages, dans une espèce de chaloupe, exposés à toutes les intempéries de ce climat changeant. Nous avions acheté quelques provisions, d'un prix excessif vu leur médiocre qualité. Mes petites caisses de *claret* étaient la meilleure de nos ressources. La même barque nous servit quarante-huit heures seulement. Nous nous arrêtâmes la première nuit à une espèce d'auberge construite en planches fort mal jointes, où nous étions tout juste un peu plus à l'abri que sur la rivière.

» Le lendemain soir il fallut débarquer avec toutes les marchandises pour changer de canot. Nous naviguions un peu au-dessus de l'affluent du *Cano-Quibrado*, et la rivière de Chagrès n'avait plus assez d'eau pour le tirant de notre première embarcation. C'est en pirogues indiennes que s'acheva notre navigation. Cinq de ces légères embarcations creusées dans le tronc des arbres

gigantesques de ces contrées, se distribuèrent la petite caravane, et vingt-quatre heures après nous touchions à Gorgona et de là à Crucès, où les pluies nous forçaient de passer. Ce n'est que dans la saison sèche que l'on peut aller en droiture de Gorgona à Panama par un chemin un peu plus long, il est vrai, mais beaucoup moins accidenté. Cette navigation de trois à quatre jours doit être moins désagréable l'été, quoiqu'on ait l'inconvénient de manquer d'eau. Nous en avions, nous, suffisamment sous les pieds, mais beaucoup trop sur les épaules. On ne peut se figurer ce que sont les averses de ce pays; ce sont de vrais déluges. Il n'y a pas de parapluies ni de manteaux imperméables qui puissent préserver de leur atteinte. La végétation dont le sol est couvert ne permettant pas au soleil de sécher la terre, il s'en élève continuellement d'épaisses vapeurs qui retombent en pluies abondantes, après lesquelles le soleil reparaît plus ardent; un instant après surviennent de nouveau de subites ondées, sans que tous ces changements si rapides en amènent aucun dans l'intensité de la chaleur. Ces déluges, qui semblent capables de tout submerger, sont accompagnés de tonnerre et d'éclairs d'un fracas si terrible, qu'il est difficile de ne s'en pas effrayer. Tant que dure l'orage, le reste de la nature est complétement muet: la parole ne revient qu'à la fin du cataclysme ; mais on est alors assourdi des cris perçants des singes, par les hurlements des animaux féroces et le chant de tous les différents oiseaux. C'est un appel général entre les diverses familles, comme pour s'assurer qu'elles n'ont pas eu de pertes à déplorer pendant la tourmente.

» N'étaient les incommodités personnelles qu'on éprouve, les inquiétudes pour préserver les bagages

des dégâts ou des voleurs, et celles qui vous assiégent pour savoir comment on passera la nuit, on serait sous un éblouissement perpétuel devant toutes les magnificences de la nature. La végétation y déploie des richesses inimaginables en fleurs, en fruits, en couleurs et en parfums. Ainsi on glisse en pagayant sur une eau limpide et transparente remplie de poissons de toutes les espèces. On pourrait les hisser facilement à bord, car on les touche presque avec la main; mais on a bien d'autres choses à faire et à admirer. L'ornithologie y est aussi brillante qu'à Cayenne, et j'ai reconnu presque tous les oiseaux que tu as rapportés empaillés de cette colonie. Les singes, que les Caraïbes mangent, dit-on, avec autant de plaisir que les paons et les faisans, se tenant jusqu'à sept ou huit par la queue, sautillent d'une rive à l'autre en amont et en aval, comme s'ils avaient des ailes. Ils vous accompagnent en répétant les mille gambades de leur palais du Jardin-des-Plantes.

» Les deux rives sont bordées de haies au feuillage toujours vert, souvent impénétrables même à l'œil, et l'on glisse sous des dômes formés par l'entrelacement de lianes chargées de fleurs rouges, blanches, jaunes, des plus odoriférantes. Au travers de ce printemps perpétuel, comparable à celui de l'île de Calypso, on est parfois privé quelques minutes (et on ne s'en plaint pas) des rayons du soleil, et le ciel bleu de ces climats disparaît momentanément sous les rideaux de feuilles et de fleurs. L'air est embaumé et retentit du bruissement continu des insectes et des oiseaux, concert divin et harmonieux auquel on serait plus sensible sans les piqûres de moustiques et sans la crainte d'en éprouver de plus cruelles dans l'herbe; c'est bien là qu'il est *plus dangereux de glisser sur le gazon que sur*

la glace, avec la quantité de reptiles venimeux qui l'habitent, surtout le long des rivières. Les crocodiles dont la rivière de Chagrès est remplie font, dit-on, plus de peur que de mal, mais je ne m'y serais pas fiée, connaissant *les remords de crocodiles*, et ayant été élevée dans la crainte de Dieu et des *grosses mâchoires*. Les luttes continuelles qu'il faut soutenir dans ces régions pour défendre sa personne, vous absorbent, et c'est plus en souvenir qu'en actualité qu'on jouit du *spectacle extraordinaire et incomparable* qu'on a sous les yeux. Assailli de peur, accablé de fatigue, on est encore certain de ne pas trouver au terme de la journée *un bon souper et surtout un bon lit ;* car l'un et l'autre y sont parfaitement à l'état de mythe. Arrivés à Crucès nous achevions le voyage par eau.

» Maintenant aux montagnes et à tout ce qui s'ensuit : ravins et précipices. Quand je t'écrivais de Louèche en Valais, l'année dernière, et que je te contais nos émotions à travers les Hautes-Alpes pour gagner l'Oberland par le pic de la *Gemmi*, j'étais loin de penser qu'un an plus tard ce serait sur un chaînon des Cordilières que moi, chétive créature, sur les traces de La Condamine et de M. de Humboldt, j'aurais à recommencer ces pénibles ascensions. C'est bien autre chose, en vérité. Nous sommes également perchés sur des mules, mais quelle différence de pays et de climat !

» Notre caravane se composait de seize quadrupèdes et d'autant de guides aux teints variés. Le temps était assez beau ; mais comme il était tombé beaucoup d'eau les jours précédents, la route était un vrai cloaque, et même sur le sommet des montagnes nos bêtes s'enfonçaient jusqu'au jarret. Le roc qu'on gravit est recouvert d'une couche épaisse d'argile : les infiltrations qui

descendent du sommet de la montagne y ont creusé des ravins, et ces ravins sont la route royale! On marche en frémissant dans ces crevasses remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture. Juge comme on doit aller vite, et avec cela que, marchant processionnellement, à *la queue-leu-leu*, on est arrêté tout court, si sur cette chaîne de pèlerins un seul éprouve un accident, et l'on n'est pas une demi-heure sans que le cas ne se présente. Ma mule s'est abattue deux fois. J'en ai été quitte pour une écorchure au genou et mes vêtements salis et déchirés. Encore, fort judicieusement, avais-je préféré enfourcher à la façon de Jeanne-d'Arc plutôt que d'accepter une vieille selle anglaise dont les cornes étaient disloquées. Il n'y avait que moi de femme, et jamais je n'eusse pu arriver saine et sauve avec de pareilles cornes; bien m'a pris de ne pas faire la bégueule et de ne pas viser à *la haute école*. La route est à présent mieux battue; mais si, pendant quinze jours, il y avait complète solution de continuité de voyageurs, cette végétation reprendrait tous ses droits et se rétablirait de son chef dans son printemps perpétuel, sur le pied de forêt vierge, impénétrable par ses lianes entrelacées et par la hauteur de ses herbes, qui semblent frémir dans leur impatience d'effacer les pas audacieux de l'espèce humaine.

» Une courte journée suffit pour atteindre Panama, et encore s'arrête-t-on deux ou trois fois dans ce parcours de sept lieues, pour prendre quelques rafraîchissements sous de vraies huttes de chevriers, décorées du titre pompeux d'*hôtels des Princes*, et *des Ambassadeurs*, et que je ne reconnaissais dignes de ces noms qu'à la cherté excessive de la carte.

» A Panama il y a confusion. On voit que c'est une triste et vieille ville que les événements viennent de relever et de rajeunir, mais enfin on n'est plus au milieu des bois; la civilisation reparaît avec ses vices et ses vertus. J'y ai trouvé un lit passable et une moustiquaire sous laquelle j'ai oublié un peu six jours d'inquiétudes, de souffrances et de grandes fatigues. C'est de Crucès à Panama qu'on disait que devait être livré un chemin de fer l'été prochain. Ils travailleront donc bien vite, car je n'ai aperçu aucune trace de travaux commencés, et l'on craint beaucoup, dans ce pays-ci, que les Anglo-Américains ne donnent la préférence, pour faire la coupure, à Nicaragua et à la rivière Saint-Jean, cent lieues au Nord-Ouest.

» Mais, dans toutes mes tribulations, je suis encore bien heureuse : je n'ai pas eu une heure de maladie, et c'est extraordinaire dans un pays malsain où l'on meurt si vite du choléra, de la dyssenterie ou de la fièvre. Les pauvres Français surtout, disparaissent avec une rapidité effrayante..... Sois bien tranquille pour ta femme : elle a passé depuis six semaines au travers du *vomito* et du choléra; mais je prends de grandes précautions, et je ne vis que de privations, mangeant tout juste pour vivre. Je t'ai déjà dit que je ne veux pas être malade; je n'en ai pas le temps, souhaitant mener ma mission à bonne fin. Sans la santé, on ne peut rien faire dans de pareils pays. Je me regarde ici comme dans un faubourg de la Californie. En ce moment, il y a à Panama autant de gens qui en reviennent que de ceux qui y vont. Ce sont les revenants (dont je n'ai pas peur) que je recherche de préférence; mais leurs dires sont tous contradictoires, et c'est décidément d'après la pesanteur de leur valise qu'ils parlent du pays. Il faut donc voir

et toucher soi-même. Avant un mois je verrai, je toucherai, j'apprendrai et tu sauras.

» Ce climat chaud, meurtrier pour tant d'autres, me convient parfaitement, et je voudrais que San-Francisco eût la même température. On dit qu'il y fait souvent froid, et c'est ce que je redoute. Les moustiques perdent décidément leur temps à me piquer : je n'y fais plus la moindre attention. . . . .

. . . .

» Voici pour ton itinéraire : Tu arriveras à Chagrès, dans l'été ; tu n'auras donc pas besoin, comme moi, d'aller jusqu'à Crucès : économie de temps et d'argent. Tu lâcheras ton bateau à Gorgona. Là, tu ne t'occuperas que de tes bagages, et *tu les feras partir devant toi*. Quand tu auras bien vu tes effets en route, alors tu t'y mettras de nouveau toi-même ; mais surtout ne les dépasse jamais. Tu ne peux pas te faire une idée de tous les tourments que les bagages donnent aux voyageurs. Il y en a beaucoup qui en ont bien moins que moi, et qui sont obligés d'attendre plusieurs semaines pour les faire passer. Je parle de ceux qui ne veulent rien laisser derrière eux, car passer de sa personne n'est rien en comparaison des marchandises. Ensuite tu n'auras pas besoin de marcher immédiatement à la queue de tes malles ; cela est d'autant moins nécessaire, que la personne qui s'en charge en répond, et qu'il est rare que l'on vole dans les bois. A l'inverse des autres pays, ils sont plus sûrs que les villes. Ainsi, à Panama, il n'y a ni police, ni justice. On vole au nez et à la barbe des gens, sur eux comme chez eux. On vole partout, et on assassine aussi sans se gêner. Il ne se passe pas de semaine que l'on ne trouve des gens tués et dépouillés dans les rues et sur les places publiques. Si la

victime est reconnue par quelqu'un, on va chercher son consul, qui dresse l'acte mortuaire; sinon, on la porte directement en terre et tout est dit... Mais il faut avouer que ce ne sont pas seulement les étrangers qu'on assassine, les natifs se tuent très bien entre eux. En un mot, je suis dans un véritable coupe-gorge. Aussi est-il beau de voir les Américains qui passent ici. Ils sont armés jusqu'aux dents comme les brigands de mélodrames. Ils ont l'air d'aller en guerre. Fais comme eux quand tu viendras : fusil en bandoulière, pistolet au poing, poignard à la ceinture; c'est le moins que tu puisses te permettre. Pour moi, j'ai été très heureuse et couverte par la divine Providence : personne n'a voulu m'assassiner, et je n'ai rien perdu, pas même un mouchoir de poche, ce qui m'arrivait si fréquemment à Paris. La faiblesse est une force quand elle inspire de l'intérêt. Notre sexe, en Amérique, est d'ailleurs sous une protection toute particulière.

» Le transit pour la Californie absorbe tout et a momentanément rendu la vie à Panama. La question d'avenir est entièrement pour cette ville dans la solution de la coupure. J'ai vu avec plaisir qu'on aimait ici notre Président de la République, et que, dans le nouveau comme dans le vieux continent, l'Iliade napoléonnienne :

« Vit jeune encor de gloire et d'immortalité. »

» Quoique loin de la colonne, tu pourras donc, *encore et toujours, être fier d'être Frrançais*. . . . . . .

. . . .

» Le prince Louis-Napoléon mit son séjour à profit en Amérique; il visita les lieux pour la jonction des deux Océans, et, de retour à Londres, déposa son tra-

vail à la Société des ingénieurs civils. On espère donc que, placé depuis cette époque à la tête des intérêts français, il n'abandonnera pas entièrement aux Anglais et aux Américains la gloire et le profit de ce partage pacifique du monde. »

CHAPITRE III.

Départ de Panama. — Navigation sur la mer Pacifique. — Acapulco. — La Sonora. — Arrivée à San-Francisco.

Les bateaux à vapeur de la compagnie *Aspinwall* font un service bi-mensuel très régulier, aller et retour, de Panama à San-Francisco. Quoiqu'ils ne soient pas tous d'une marche égale, ces bateaux sont généralement bons. Il en est dont la traversée moyenne n'est que de douze à treize jours; d'autres qui mettent dix-huit à vingt jours. Avec le temps, ce service sera plus accéléré. On avait déjà commencé à le faire toutes les semaines (quatre fois par mois) pour la poste aux lettres; c'est la ligne de Nicaragua qui est cause que ce service ne s'est pas continué. Le tarif n'est jamais fixe ; il varie, pour les premières places, entre 100 et 300 dollars, et environ moitié de ce prix pour les secondes. Cela nuit aux concurrences. J'ai vu prendre pour rien en juin 1852.

L'Américain profite de tout : il fait la loi, quand il est seul, avec une dureté extrême, et la subit avec une résignation égale s'il trouve de l'opposition. L'un et l'autre cas lui semblent naturels : c'est, dit-il, la chance des opérations commerciales.

On est, du reste, assez bien traité à bord, et la compagnie ne lésine pas. Le nombre des concurrents est malheureusement encore très restreint, et comme la compagnie *Aspinwall* est riche et puissante, intéressée fortement dans le chemin de fer de l'Isthme, qu'elle est en outre soutenue par le privilége postal, il est à craindre qu'on ne reste encore long-temps à sa discrétion.

C'est à Panama, au bureau de la compagnie, qu'il faut prendre son *ticket* (billet), avant de se rendre à bord. Quelquefois il y a trafic sur ces billets comme aux portes de nos théâtres. Souvent on en peut trouver en mains tierces à meilleur compte qu'à l'administration. C'est à voir avant de se lier.

Les vents et les courants portent tous au Sud; il n'y a guère possibilité d'aller de Panama en Californie par navires à voiles : on serait exposé à des traversées de plus de deux mois. Pour revenir, c'est différent : on trouve souvent de bons *clippers* américains qui vous portent en une vingtaine de jours, toujours vent arrière.

Voici encore quelques détails empruntés à la charmante correspondance de Mme de Saint-Amant :

« ... Le 6 octobre, nous avons quitté Panama. Depuis plusieurs jours il ventait trop frais, mais l'on ne croyait pourtant qu'à un soupçon d'ouragan. A peine avions-nous quitté le mouillage que nous tombions en plein au milieu de la bourrasque. Ah ! nous avons tous cru à la fin de *la République* (c'est du navire que je parle). Les

mâts et les machines étaient tellement avariés qu'il a fallu relâcher deux fois sur la côte du golfe pour faire des réparations. Nous n'avons rien gagné à nous être trop hâtés de partir. Les marins américains ont le diable au corps ; ils sont habiles navigateurs, sans doute, mais beaucoup trop imprudents. Ils ne regardent pas à deux fois pour jouer avec votre vie, et ils ont failli me noyer. J'ai, comme Louis XI à Péronne,

» Passé trois de ces jours qu'avec peine on pardonne.

» Aussi, je ne monte plus sur les nacelles de ces casse-cous sans une forte prime d'assurance. Notre coup de vent a été infiniment trop prolongé. Pas de cuisine, pas de couvert possible pendant une semaine. Le pain en était devenu plus dur que le biscuit, et il fallait tout manger froid, comme dans vos *banquets patriotiques* qui portaient dans leurs flancs de si belles réformes! Mon seul régal a été pendant trois jours un vrai repas de perroquet : du pain dans de l'eau rougie.

» A chaque coup de lame nous croyions toucher au terme de nos souffrances, surtout la nuit, encore plus effrayante dans cet Océan qu'on ose appeler *Pacifique*. « Ramenez-moi bien vite dans l'autre Océan », aurais-je dit volontiers à ses malencontreux parrains. Nous étions tous couchés, vu l'impossibilité de nous tenir debout. Les matelots, obligés de s'amarrer sur le pont pour ne pas être emportés à la mer, me rappelaient le sage Ulysse en garde contre le chant des sirènes. C'est en vain qu'on chercherait à dissimuler son effroi dans une semblable position. On ne vit plus que sous deux pensées : une pour Dieu, surexcitée chez la créature par l'amour de la conservation, et l'autre pour ceux qu'on aime et à qui l'on dit un adieu éternel. Les matelots améri-

cains, dans la ferveur de leurs prières, n'étaient pas du tout rassurants. Tout *hérétiques* qu'ils sont, je ne jurerais point qu'ils ne se soient pas joints à toutes mes invocations à nos saints. Pendant sept jours, nous n'avons fait que prier et jeûner. Quelle semaine sainte! Je me surprenais à regretter les déluges de la rivière des Caïmans et jusqu'aux trébuchades de ma mule sur les Cordilières.

» Pourrai-je jamais oublier la nuit du 11 au 12 octobre? Ballotté depuis cinq jours, le navire était tout désemparé; les vagues tombaient sur le pont à le défoncer; le vent redoublait de fureur pour nous jeter à la côte; les machines ne fonctionnaient plus : impossible de gouverner, tout à la grâce de Dieu! Ma pauvre tête participe du chaos dans lequel je tourbillonne; elle s'égare : je ne sais plus où je suis. En proie à une espèce de délire, je me soulève avec effort et je veux moi-même m'ensevelir dans mon linceul, puisque aucune main amie n'est là pour me rendre ce dernier service. A la lueur des éclairs, je saisis la robe témoin de nos derniers embrassements; je l'agrafe comme je peux; je mets le bracelet que cette sainte reine Amélie détacha de son bras pour le passer au mien à la suite de cet autre naufrage de la monarchie; j'attache à mon cou le collier de petites perles que Marie m'avait apporté de Panama deux ans avant que je touchasse moi-même ce rivage maudit; tes lettres et ton portrait ne quittent pas mon cœur; inondée d'une sueur froide, je retombe sur le lit trempé à la fois de mes larmes et de la vapeur des vagues. Là, je perds connaissance...

» Quand je revins à moi, était-ce un songe? Je ne suis pas folle, et je puis remercier la Providence. Il faisait jour; le vent sifflait toujours, mais le soleil brillait, et avec lui l'espérance. Elle n'a pas été trompeuse. Le ciel

a repris sa sérénité, et alors, comme les petits des oiseaux après l'orage, nous nous sommes secoués et séchés, et tout a été à peu près oublié. Pour moi, je ne veux plus penser à ces affreux moments auprès desquels toutes les autres perplexités de ma vie ne sont rien. Malheureusement, il ne nous a pas été tenu compte du temps de la tourmente, et ceci n'est pas juste : nous devions arriver en vingt jours au plus, et en voici vingt-cinq! C'est une longue traversée pour un bateau à vapeur. Mais aussi, dans ces parages, toujours le vent du Nord souffle debout et nous glace depuis que nous avons quitté Acapulco. J'ai regretté mes fourrures (que je te prie, par parenthèse, de ne pas laisser manger aux vers); le passage subit d'une grande chaleur à cette fraîcheur m'avait un peu indisposée. Je te dirai aussi, tout bas à l'oreille, que la peur y était pour quelque chose. Sur le petit nombre de passagers que nous étions, on a eu le malheur d'en jeter deux à la mer, tous les deux morts de la fièvre, mais chez eux la peur n'entrait pour rien : ils étaient Français !

» A présent que je suis sauvée, je tremble pour toi, si tu ne prends comme moi les plus grandes précautions. Je ne saurais trop te répéter de ne rien négliger et de ne pas t'oublier un seul instant. Dans ces latitudes qui, bien certainement, n'ont pas été créées pour nous, il faut toujours faire face à l'ennemi. En commençant le voyage sur les bateaux anglais pour l'achever sur les bateaux américains, suivant une expression vulgaire, *on mange son pain blanc le premier*. De Chagrès à San-Francisco, je ne crois pas qu'il soit possible de souffrir plus que moi. J'ai maigri, j'ai changé, quoique toujours en bonne santé, comme si je réchappais d'une longue et douloureuse maladie. Aussi suis-je dis-

posée à trouver tout admirable une fois débarquée....

» Nous passons le Goulet de *Golden Gate*; notre bateau entre dans la baie; tout est changé d'aspect, et nous sommes en face du plus magnifique spectacle : un cirque de montagnes couvertes d'une éblouissante verdure encadre les mille vaisseaux au milieu desquels nous laissons tomber l'ancre... Je touche enfin la terre d'or. »

Tâchez de ne pas être plus de deux dans les cabines, qui sont généralement à trois lits. Les plus larges sont en se rapprochant du centre, où l'on ressent moins aussi le mouvement du navire. Les cabines les plus agréables dans les climats chauds sont celles qui donnent sur le pont, rouffle ou dunette, quoique les plus exposées à être emportées par les tempêtes, ce qui se voit encore trop fréquemment. Evitez avec soin celles dont le hublot est trop rapproché du niveau de la flottaison. Bien que votre *ticket* indique le numéro de la chambre que vous devez occuper, s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec le *purser*, qui est le capitaine civil à bord, chargé de tous les détails de l'administration.

En provisions de bord, on peut prendre à Panama des oranges (quoiqu'elles ne soient pas aussi bonnes qu'elles sont grosses), des citrons, des ananas, quelques bouteilles de vin, un peu d'eau-de-vie, du tabac sous la forme dont vous en usez; le reste se trouve facilement à bord, et dans huit jours on arrive à Acapulco.

Généralement les vents sont réguliers; soufflant du Nord-Nord-Ouest, on les a presque constamment en tête. Frais d'abord, ils finissent par devenir froids sur les côtes brumeuses de la Haute-Californie. Précautionnez-

vous de vêtements chauds pour ne pas être incommodés alors par les vents et les brouillards.

La vue du volcan de *Viejo*, souvent éclairé, et qui est placé sur le pic le plus élevé de cette partie étagée de la chaîne des Cordillères, signale l'approche d'Acapulco. Le steamer va prendre du charbon, ce qui vous donne quelques heures pour aller vous délasser à terre et y renouveler vous-même vos petites provisions en citrons et en ananas. Ces fruits, très abondants, y sont à vil prix. Vous voici à la dernière étape sur la route de la Californie.

Acapulco, située au pied d'une des hautes montagnes du Mexique, est d'un effet pittoresque des plus délicieux. Rien d'enchanteur comme cette baie fermée, et dont les sites, de tous côtés, sont d'une luxuriante verdure.

L'*amata*, ou arbre de l'amour, dont la forme est celle d'une ombrelle, semble vous attirer magnétiquement pour aller partager, sous l'ombre de son ravissant feuillage, les hamacs dans lesquels se balancent les plus jolies fillettes des Tropiques. Prenez garde, si vous cédez à l'invitation et changez de goût du *blanc* au *noir*, de ne pas y oublier, dans les douceurs de la sieste ou dans les eaux de la baie inondée de ces brunes naïades, le moment du départ. Encore une fois, les capitaines n'attendent pas... même les amoureux.

On ne voit la ville que lorsque le navire a passé le détroit, en face duquel est placée la vieille batterie. On laisse tomber l'ancre à une centaine de mètres en face de la grande place. Les passagers peuvent choisir, dans la variété et la multitude d'embarcations qui viennent entourer le navire, les moyens de gagner le rivage. Ces canots apportent à bord des fruits, des rafraîchisse-

ments et des nuées de petits tritons. Ces *muchachos* viennent donner des divertissements nautiques moyennant quelques pièces de monnaie, que vous pouvez leur jeter à l'eau hardiment: il n'y a pas de danger que ces habiles plongeurs en laissent aller une seule fraterniser avec les cailloux du fond de la baie. L'espèce militaire n'est pas ce qui vous charmera le plus avec ses longs cigares au bec, d'énormes *sombreros* sur la *cabeza*, et les pieds rigoureusement nus, pour compenser sans doute l'ampleur de la coiffure.

On est frappé, dans cette ville de trois mille âmes environ (la majorité de race indienne), des traces convulsives laissées sur le sol par les tremblements de terre auxquels cette contrée volcanique est malheureusement trop souvent exposée. Aussi la construction des maisons est-elle peu élevée; elles ont rarement un premier étage, et les matériaux employés sont choisis d'une nature légère peu écrasante, telle que roseaux et bambous.

En sortant d'Acapulco, vous reprenez la mer, marchant vers le Nord, et vous longez long-temps la côte mexicaine, qui paraît tout-à-fait inhabitée. Vous apercevez cette belle chaîne continue des Andes, s'élevant à l'horizon en triple étage, dont les pics neigeux, enveloppés par les nuages, se révèlent, surtout la nuit, par les étincelles lumineuses qui jaillissent de leurs flancs volcaniques.

Quand le cap *San-Lucas*, à la partie méridionale de cette langue de terre qu'on appelle la *Vieille* ou la *Basse-Californie*, est signalé, vous êtes déjà hors des régions intertropicales. A tribord, vous laissez la mer *Vermeille*, ce golfe de Californie qui sépare cette presqu'île de la république mexicaine, dont elle est partie intégrante.

Si les vents soufflent de l'Est, ils vous portent les parfums de cette Sonora, dont le nom vient de retentir si souvent à la suite de ces expéditions françaises qui semblaient réchappées du moyen-âge. Comme les compagnons des Pizarre et des Cortès, c'était une poignée de braves allant à la conquête de l'or, que les descendants de Guatimozin, sans craindre de nouveaux charbons enflammés, osaient se permettre de soustraire encore à la cupidité européenne.

Les circonstances ont fait avorter ces périlleuses aventures, et sur toute cette côte, que vous apercevez au loin, depuis Mazatlan en remontant jusqu'au fond du golfe à l'embouchure du *Colorado*, les débris de nos valeureux compatriotes ont erré comme des âmes en peine, eux aussi attendant l'obole pour repasser l'onde amère.

Aujourd'hui, l'écho seul de ces vallées peut répéter les noms français. Tous ceux qui n'y sont pas couchés ont fini par regagner San-Francisco. Cette belle province de Sonora a repris son sommeil séculaire et tremble plus que jamais sous l'oppression des sauvages; mais, sans avoir réussi, nous avons donné le signal et déblayé le terrain ; d'autres en profiteront, et j'entends déjà le bruit des pas de la race anglo-saxonne, qui va retirer la *Vieille* ou *Basse-Californie* et la *Sonora* de leur léthargie, pour leur faire emboîter le pas accéléré de leur jeune sœur *Alta-California* (*Haute* ou *Nouvelle-Californie*).

Douze heures avant de faire face à l'entrée de la baie de San-Francisco, vous reconnaissez celle de Monterey, demi-circulaire et d'une grande élégance. Cette ancienne capitale de la *Haute-Californie* est aujourd'hui complétement effacée par le prodigieux accroissement

de San-Francisco et des villes de l'intérieur échelonnées sur la route des régions aurifères. Un canot du bord se détache quelques minutes pour aller échanger les sacs de dépêches. La vue pittoresque de Monterey est le seul souvenir qu'on vous en laisse emporter.

C'est avec la marée qu'il faut combiner de franchir la Porte-d'Or (*Golden Gate*). Le courant, au reflux, a une telle violence, que la force de la vapeur ne serait pas suffisante pour le vaincre aux grandes eaux, si le vent aussi était contraire. C'est surtout quand il n'y a que peu ou point de brise que cette barre est périlleuse pour les navires à voiles. Lorsque le vent tombe ou faiblit, ils ont beau faire, ils ne peuvent que dériver à la côte, sous l'impulsion des courants et des remous, surtout au moment où ceux-ci entrent en conflit avec le reflux. Les brouillards, également, nécessitent fréquemment des temps d'arrêt; car, bien que cette passe, d'un mille de largeur, soit excellente quand on l'attaque comme il faut, il est important de ne la pas manquer, et s'y jeter dans l'obscurité serait quelquefois une grande imprudence, même avec les pilotes et les phares qu'on vient de multiplier.

Avant que vous ne soyez engagé dans les eaux de la passe, le télégraphe de la côte vous a déjà signalé à son confrère de la ville. Vous êtes attendu, et à votre coup de canon tiré avant de naviguer au milieu de la flotte à l'ancre, le *wharf* où vous devez attérir est déjà couvert d'une immense population, toujours avide de nouvelles.

Si ce n'est pas un dimanche ou un jour férié, vous pouvez immédiatement sauter à terre avec vos bagages. La douane n'est pas inquisitoriale, et par vos effets de voyage, vous avez tout de suite un aperçu de l'esprit large et grandiose des institutions américaines. Personne

ne vous demande qui vous êtes, ni d'où vous venez. Vous quittez votre numéro de bord et vous prenez le nom qui vous convient. Soyez tous les bienvenus. Les feuilles publiques, deux heures après, vont signaler les noms des nouveaux arrivants par les bateaux à vapeur, d'après le livre d'inscription du bord. Vous touchez à peine la terre que vos amis apprennent que vous êtes venu les rejoindre. Moyennant un dollar, on fait transporter les effets sur une charrette, depuis le bord jusqu'à l'endroit de la ville où l'on veut descendre.

Il y a de beaux hôtels, en grand nombre et pour toutes les positions de fortune. Les prix n'en sont plus excessifs : ce n'est pas au début qu'on veut vous ruiner.

Vous avez atteint le terme d'un long et pénible voyage ; tâchez maintenant, sur cette terre merveilleuse, d'atteindre aussi le but :

« *Auri sacra fames.* »

CHAPITRE IV.

ÉPISODES DE VOYAGE.

I.

Carthagène (Nouvelle-Grenade). — Santa-Anna.

Pendant mon séjour à *Santa-Martha* et à Carthagène, en 1851, je me serais bien gardé de manquer l'occasion de voir l'ancien président du Mexique, le célèbre Antonio Lopez de Santa-Anna. Depuis deux années qu'il avait quitté la Jamaïque, il s'était fixé à environ cinq lieues de Carthagène, à une place appelée *Turbaco*, près du canal qui reliait Carthagène au fleuve *la Madeleine;* canal que l'impéritie du gouvernement de la Nouvelle-Grenade laisse dans un état de dégradation qui le rend tout-à-fait nul. Cet état de choses prolongé a porté tout le commerce avec l'intérieur de la contrée et avec Bogota, chef-lieu de la République, au port de *Santa-Martha*, plus près de l'embouchure du fleuve. Aussi est-ce là que réside actuellement le consul français qui était précédemment à Carthagène, ville autrement importante sous tous les autres rapports.

C'est à cheval que nous nous rendîmes à *Turbaco*. Bien qu'*introduit* à cette grandeur déchue par un Anglais de distinction, pour lequel le général mexicain fait profession d'une haute considération, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de méfiance sur l'accueil qui me serait fait ; je n'étais pas sans avoir vis-à-vis de mon nouvel hôte quelques petits reproches à me faire. A la prise des Tuileries, en 1848, je recueillis les dépouilles opimes que le prince de Joinville avait rapportées de Saint-Jean-d'Ulloa, et j'en avais parlé dans mon rapport public en termes assez irrévérencieux pour le vaincu. Heureusement rien n'en avait transpiré à *Turbaco*, et ce n'est pas moi qui aurais donné un pareil tour à la conversation.

Pendant les trente-six heures que nous passâmes avec Santa-Anna, il n'est sorte de prévenances dont nous n'ayons été comblés par toute sa famille. Sa seconde femme est encore jeune, et sa fille d'un premier lit est une personne des plus agréables. Bien qu'il eût été battu par nous avant que ses défaites aient servi de piédestal à la réputation et à la gloire des généraux américains, il ne conserve aucun sentiment défavorable aux Français, auxquels il pourrait pourtant attribuer jusqu'à la perte de sa jambe. Il est plein d'admiration pour la mémoire de Napoléon et paraît fort sympathique à sa dynastie. Toute sa haine est concentrée sur les Américains des États-Unis, quoique parfois il s'efforce à la dissimuler.

La façon de vivre du général est aussi calme qu'uniforme. Les visites ne changent rien aux règles adoptées dans sa vie privée. Le matin, après avoir pris le café, il monte à cheval et fait une promenade de deux heures ; à sa rentrée, il se met au bain ; on sert le déjeuner à dix

heures. A midi, le riche capitaliste passe dans son cabinet, et reçoit, comme le ferait chez nous un banquier ou un agent de change, les hommes d'affaires qui ont recours à sa bourse pour des négociations. Très entendu dans cette partie financière, on va même jusqu'à dire que, comme *mon très honoré Oncle, M. Mathieu,* « il a » poussé la science des nombres jusqu'à savoir combien » un écu rapporte par quart d'heure. » En un mot, il a beaucoup augmenté *son aisance* à ce commerce.

Après la sieste obligée, cinq fois par semaine, les éleveurs de *Game-Coqs*, très nombreux dans cette province, arrivent avec les victimes. Le Cirque est ouvert. Santa-Anna s'y assied à la place d'honneur, au milieu de sa volière, riche de la plus belle collection en bipèdes gladiateurs. Sur chaque lutte s'établissent des enjeux considérables. Mais il paraît que généralement l'orgueil de la plume entraîne le seigneur châtelain à de mauvais paris : aussi restitue-t-il, assure-t-on, aux chances de l'ergot, la plus grande partie des bénéfices de ce que les gens grossiers appelleraient l'usure. Il est positif qu'il a beaucoup de jouissances pour son argent, et il est certainement assez riche pour payer sa gloire. Quand on n'a pas l'habitude de ces spectacles, ils paraissent aussi tristes que dégoûtants. Mais on s'y fait sans doute, car ils présentent un vif attrait aux intéressés, et il n'y a guère que les nouveaux débarqués qui, comme moi, se permettent de trouver à redire à ces divertissements populaires.

J'essayai de proposer au général l'arène moins sanglante de l'Échiquier; mais quoique ancien abonné du *Palamède* et juste appréciateur, m'a-t-il assuré, des luttes que j'ai soutenues pendant un quart de siècle, il m'a refusé, net et positivement, de faire une seule partie au

noble jeu, auquel il me disait pourtant avoir pris part à Mexico à des parties couvertes d'or, jusqu'à 100 onces (plus de 8,000 francs) d'enjeu de chaque côté. Je n'ai eu, malgré mes instances, aucune chance de ramener ce barbare à substituer, même pour un moment, le roi des jeux aux combats de coqs. Ombre de Philidor! pardonne ce nouvel échec à l'impuissance de mes efforts!

Avant de dîner, à six heures, le général prend un second bain et ses convives peuvent en faire autant. Il endosse le grand costume militaire quand il veut faire honneur à sa société. Ce n'est pas un mince sacrifice à la politesse, j'allais dire à la vanité, dans un pays si chaud. La table est très somptueusement servie, et après s'y être assis, il n'est pas plus permis de douter que Santa-Anna *sait manger*, que de ne pas reconnaître Carthagène comme un des pays où la chère est la meilleure. Le soir on joue aux cartes, on fait de la musique, on danse quelquefois; on boit et on fume toujours. Ces plaisirs se prolongent jusqu'à minuit. Alors, de gentilles mulâtresses vous accompagnent jusqu'au lieu de repos, où sous de bonnes moustiquaires, qu'on est tenté de partager malgré l'excessive chaleur, on peut choisir entre le lit et le hamac, et dormir bercé de songes agréables jusqu'au retour de l'aurore. Aux premiers rayons de soleil, les officieuses ménagères vous apportent des corbeilles de fleurs et de fruits, et des coupes de café et de chocolat. La journée de la veille, si ce n'est pas un dimanche, va se dérouler exactement sur le même programme.

Le général Santa-Anna, qui parle correctement français, est très réservé en politique. Cependant il me fut facile de juger qu'il y avait encore une ardente ambition cachée sous cette apparence de froideur et d'in-

différence. Ses partisans ne s'y méprennent pas, et le rôle diplomatique est de commande, jusqu'à ce qu'on puisse jeter le masque (1).

L'époque approche où la crise financière va achever de dissoudre l'organisation actuelle de la république mexicaine. Elle n'a été ajournée que grâce aux versements annuels faits par les Américains pour payer la Californie. Cette année elle touchera le dernier terme, et le Mexique peut dire que cette belle province est déjà mangée. En aura-t-il d'autres à livrer en pâture? Car, ce ne sera pas là plus qu'ailleurs, que le patriotisme d'un clergé repu et d'une noblesse privée du sens politique s'exécutera pour combler le déficit.

Le parti de Santa-Anna va reprendre le dessus; celui de l'ancienne administration constitutionnelle s'éteindra et se transformera. Le parti américain, qui n'est encore rien, vu la haine cordiale qu'on porte à la race anglo-saxonne, sera l'opposition, latente d'abord, au despotisme rétabli de Santa-Anna, qui, bien cer-

---

(1) Cet article fut écrit, et publié en partie, dans le *Siècle* du 19 février 1853, bien avant les événements qui ont ramené Santa-Anna au pouvoir. Il n'a pas donné carrière à ses rancunes politiques à l'égard d'un État voisin qui, par la guerre, aurait pu le faire décheoir une seconde fois; il s'est borné à satisfaire ses rancunes intérieures. La compression est son grand moyen de gouvernement. Lui et l'empereur Soulouque ne sont que de misérables parodistes du plus faible côté d'une grande époque; ces dictateurs, qui osaient se permettre de trouver que la politique de Louis-Philippe n'était pas assez libérale, ne semblent avoir organisé leurs gouvernements que pour justifier l'exactitude de ces belles paroles de Rousseau: « Quand les citoyens, tombés dans la servitude, » n'ont plus ni liberté, ni volonté, la crainte et la flatterie changent en » acclamations les suffrages. On ne délibère plus; on adore ou l'on » maudit. Telle était la façon d'opiner du Sénat sous les empereurs. » Et dire que c'est encore vrai après de si grandes et de si terribles révolutions, dans le *siècle des lumières!* en plein 1854!... Il est consolant de penser que, du moins, c'est loin de nous, et qu'il faut aller en Amérique, jusque dans le Nouveau-Monde enfin, pour voir encore de pareilles choses.

tainement, ne sera pas d'éternelle durée. Le courant naturel, plus fort que tous les partis, porte à l'annexion, malgré la différence de race et de religion. Il est malheureusement écrit dans les destinées du Mexique, qu'il doit encore passer par l'épreuve de la dictature, qui l'a perdu une première fois, avant de retrouver la stabilité (1) !

En jetant les yeux sur la carte, comme en se mêlant au mouvement de ces contrées, il n'est pas permis de mettre en doute une seule minute que les États-Unis doivent s'arrondir sur les deux Océans, et que toute l'Amérique du Nord doit faire partie de la même fédération, sans se préoccuper de l'opinion de la vieille Europe, assez embarrassée dans ses propres affaires.

New-York est déjà le Londres du Nouveau-Monde ; Mexico en deviendra le Paris. L'activité et le génie américain sont les seules choses qui manquent à cette contrée, si richement dotée d'ailleurs. Quand elle subira cette impulsion vitale, attendons-nous à la réapparition des merveilles de la première découverte. Le pays de Montézuma rouvrira ses plus riches mines d'or et d'argent, à faire pâlir la Californie et l'Australie. La seule province de Sonora, encore inexplorée, pour ainsi dire, étonnera le monde par sa fécondité, et justifiera les récentes tentatives, malheureusement avortées, que quelques-uns de nos compatriotes avaient essayées pour primer les États-Unis. Il n'y a eu rien que d'honorable et même de glorieux pour le nom français dans ces périlleuses aventures, dont ceux qui viendront après, comme cela arrive si fréquemment, seront appelés à

(1) Nous avons voulu conserver les termes mêmes employés avant les événements, et qui n'ont été malheureusement que trop prophétiques.

recueillir les fruits avec moins de peines et de dangers.

II.

Nouvelle-Grenade. — Crucès et son curé (Padre).

Le 3 juin 1850, à midi, par une chaleur assommante, le thermomètre centigrade marquant 40° à l'ombre sur la rivière, nous débarquâmes à Crucès (Nouvelle-Grenade). Mes deux compagnons me laissèrent dans le canot, à l'entrée de la petite baie qui sert de port, et allèrent en ville pour aviser à repartir ou faire nos logements. Je demeurai gardien du bagage. Le moment est venu de faire connaître mes deux compagnons de voyage.

En quittant Southampton, j'avais été accosté par un jeune Français, qui me demanda si je n'étais pas M. S.-A. Plusieurs personnes à Paris lui avaient annoncé que nous voyagerions de conserve. Il me conta ses précédents voyages, et quand j'appris qu'il avait déjà traversé l'Isthme, peu de mois auparavant, et qu'il avait été en Californie, c'est moi qui eus le plus à me féliciter d'avoir ce jeune voyageur pour compagnon. J'avais raison de penser ainsi, et ce n'a été qu'avec regret que je fus obligé de me séparer d'Alphonse D..., pour continuer seul le voyage de Panama à San-Francisco. N'anticipons pas sur les événements qui nous séparèrent. Le second de mes compagnons était un Allemand, jeune aussi, mais également à son second voyage en Californie. J'étais donc on ne peut mieux

piloté, surtout lorsque, sans trop prolonger les discussions, ils parvenaient à se mettre d'accord. Mon Allemand parlait avec une égale facilité l'anglais et l'espagnol. C'est dans cette dernière langue qu'il nous servait d'interprète avec les sauvages de la Nouvelle-Grenade. Il n'était embarrassé de rien, et l'on voyait tout de suite dans ses allures le voyageur aussi exercé qu'intelligent. Il avait quitté la Californie depuis seulement deux mois. Le terrible assassinat, commis quelques semaines auparavant sur la rivière de Chagrès, l'avait épouvanté et fait dévier de son itinéraire projeté. Il avait préféré alors, pour rentrer dans l'Atlantique, la traversée par le Mexique. Après avoir gravi les montagnes d'Acapulco à Mexico, de cette ville ravissante il se rendit à la Véra-Cruz, s'applaudissant beaucoup de ce voyage. Il n'avait affaire à Saint-Thomas que pour y rejoindre un de ses associés, et c'était là que nous l'avions embarqué le 23 mai.

Mon jeune compatriote avait compté sur un de ses nombreux amis à Crucès pour lui faciliter les moyens de poursuivre notre route. Il fut déçu à Crucès comme il l'avait été la veille à Gorgona : ses amis étaient parfaitement introuvables. Mes deux compagnons, au bout d'une heure, revenaient tête basse et sans avoir pu se procurer le plus petit abri ni faire marché pour aller à Panama. Néanmoins, ils ramenaient quelques noirs pour débarquer et transporter nos effets.

Je leur avais déjà parlé du curé de Crucès, pour qui j'avais une caisse d'eau-de-vie, présent que ma femme m'avait tant recommandé de ne pas oublier. Ils en avaient fait fi d'abord ; mais leur insuccès ayant rabattu de leur suffisance, ils ne firent aucune difficulté de s'accrocher à moi et de m'accompagner chez le *Padre*.

J'avais un pressentiment que nous aurions, nous aussi, à bénir une seconde Providence qui nous tirerait d'embarras.

Le presbytère est à côté de l'église; celle-ci fut construite de façon à laisser juger que le clergé catholique avait la prééminence lors de l'édification de la maison du Seigneur. A l'extrémité opposée du port s'élève un petit mamelon sur lequel l'église a été bâtie, dominant ainsi une ville qui se compose d'environ 200 cases. Quatre à cinq rues descendent parallèlement de l'église au port, et des deux côtés sont construites les huttes en bambous, en joncs et en feuilles de palmier des naturels du pays.

En débarquant, nous passions, pour nous rendre chez le curé, devant l'*Hôtel américain*. Nous essayâmes d'y entrer; mais comme l'ouverture de l'établissement n'était fixée qu'au lendemain, l'hospitalité nous y fut refusée, toujours avec cette aménité de formes innée chez les Yankees; nous n'avions plus de ressources que dans le presbytère. Grâce à mon Allemand, je pus expliquer au *Padre* l'objet de ma visite, et lui réitérer mes remercîments pour les services qu'il nous avait rendus précédemment. Le digne homme en fut ému jusqu'aux larmes; il commença par me montrer un journal espagnol où l'on disait que le Pape avait été assassiné. C'était le même bruit que nous avions entendu et démenti déjà à Carthagène. Je le rassurai complétement, et, après qu'il eut béni le ciel pour cette bonne nouvelle, il m'attira vers le fond de son appartement, où je reconnus, avec autant de joie que de surprise, une des plus grosses caisses de Mme S.-A., dont, à l'aide de mes notes, je sus tout aussitôt le contenu. La caisse était parfaitement intacte; mais elle était d'un poids et d'un

volume à n'avoir jamais pu passer entre les ravins parfois trop resserrés de la montagne. Il faut absolument qu'elle soit divisée. Trop incertain sur ce que ma femme, qui ne m'en avait jamais parlé, en voulait faire, je n'osai prendre sur moi de briser cette caisse de fer-blanc si bien soudée. Je ne pouvais emporter que le linge ; le gros meuble resterait et serait perdu. Ignorant encore l'incendie de San-Francisco, j'aimais mieux en référer d'abord. Rien ne souffre, ne périclite, et tout ce que nous pourrons désirer, le curé s'offre à s'en charger. Je lui remis, pour compenser les frais faits et à faire, une once d'or, dont il se montra très reconnaissant. Il exigea ma signature pour qu'il pût la confronter avec le permis que je délivrerais ultérieurement. Pour plus de sûreté, il avait fait prévenir le signor alcade, qui fut présent à notre conférence, et *son excellence* donna son plein assentiment à ce que nous avions arrêté.

Pendant ces négociations, nos bagages arrivaient successivement et encombraient la cour presbytérale. Il ne s'en effrayait pas, il nous répéta d'avoir à en user comme chez nous, et lorsque nous voudrions partir, il nous faciliterait, dit-il, un traité avec les muletiers. Nous commençâmes par l'ouverture de la caisse de liquides que je lui apportais, dont il fit toute la journée les honneurs à la procession de ses amis. Jamais leur nombre n'avait été aussi considérable, et, plus heureux que Socrate, sa maison, trop grande habituellement, fut trop petite ce jour-là pour les contenir tous. Aucun ne voulut être en retard. Le curé Moreno n'avait qu'une connaissance vague et imparfaite de la réputation que lui avaient faite les journaux européens, et parut tout radieux à la traduction du *Journal des Débats*. Il recueillit cette feuille du 4 janvier comme une

précieuse relique, comme un parchemin d'autant plus flatteur, qu'il était loin de s'attendre à cet hommage pour avoir, suivant son habitude, fait un peu de bien, lui qui n'avait jusqu'alors trouvé que des cœurs oublieux parmi les voyageurs.

Nous vîmes de suite qu'il y avait impossibilité de nous rendre le soir même à Panama. Il était plus d'une heure, et nous n'avions pas encore entrevu le nez d'un muletier. Le curé en envoya quérir et nous recommanda à ces honnêtes industriels comme de bons amis qu'il ne fallait pas trop écorcher. Nous ne pûmes rien terminer d'abord; mais quelques heures plus tard, une offre au rabais nous ayant été faite par un riche propriétaire de mules, nous y accédâmes pour le lendemain matin. Nous lui payâmes moitié de la somme convenue, et il nous quitta avec ces simples paroles, qui peuvent se traduire de l'espagnol par ce vers de Casimir Delavigne :

« Soyez prêts à *partir* au lever de l'aurore. »

Assurés de pouvoir continuer notre route, nous sommes libres d'employer le reste du jour à notre convenance. Le *Padre* nous ayant demandé la permission de vaquer à des devoirs indispensables, s'excusa de ne pas manger avec nous; mais il nous faisait abandon plein et entier de toute la maison, personnel et matériel. C'était bien la maison du bon Dieu : rien à manger et, pour boire, l'eau d'une source échappée de la montagne, qui était aussi fraîche, il est vrai, que la petite réunion de jeunes mulâtresses mises à la disposition des voyageurs. Je n'ai pas voulu rechercher le degré précis d'alliance ou de parenté avec M. le curé; mais, sans indiscrétion, je puis dire que tout ce petit

monde me paraissait de la même famille, et enfants, par adoption, baptême ou de toute autre façon, du patriarche de Crucès. Il nous prouva, d'ailleurs, qu'il était assez bon fils pour pouvoir être tendre père, en nous présentant sa respectable mère, âgée de plus de 90 ans, vieille Grenadine qui n'a jamais quitté son pays, et qui loge à côté de lui. Qu'on ose encore écrire qu'on ne vit pas vieux dans la Nouvelle-Grenade!

La case du *Padre* est une des plus vastes de la ville, et construite dans le même système architectural que tous les autres bâtiments du pays. Carré long, murs en bambous, toit de chaume en pointe, deux portes et pas de fenêtres. Une double séparation fait trois pièces dans une, et les cloisons, comme dans les maisons des vieux Romains, ne s'élèvent pas jusqu'au plafond. Deux petites chambres à coucher occupent le tiers; le reste est salon-cuisine-antichambre, tout ce qu'on veut. La cheminée est du style le plus simple : trois pierres mobiles, posées en triangle sur le sol, en font tous les frais. Le bois, enflammé par un soufflet végétal, se place entre les trois pierres, et la fumée fuit par où elle peut. Le plus surprenant est de ne pas être incommodé par cette fumée, et il est difficile de s'expliquer ce fait, quand on voit si souvent l'art de nos plus habiles fumistes échouer, sous certaines variations atmosphériques, dans leurs œuvres les plus accomplies.

Suivant l'usage du pays, la maison du curé est un diminutif de l'arche antique dans laquelle tous les animaux domestiques avaient pris place. Ainsi, près de la porte, un jeune veau recevait, deux fois par jour, les visites de sa mère nourrice, habitant sous la voûte des cieux et, comme les petits des oiseaux, cherchant librement sa pâture à travers champs et bois, où

tout est fleurs et verdure pendant un printemps éternel. Des coqs de combat (*game-coqs*), moins libres que leurs femelles, étaient attachés dans les divers coins de la salle commune. Je laisse à penser si le *chant du point du jour* fait jamais défaut. Les poules en liberté, les colombes et les canards, tout retrouve son lit de repos quand le couvre-feu est sonné. Au milieu d'une pareille ménagerie, on n'a pas encore autant de malpropreté qu'on pourrait se l'imaginer. Par l'habitude de la cohabitation, on est arrivé sans doute à des obligations et à des pratiques mutuelles de convenances et de savoir-vivre, pour lesquelles il n'y a pas déjà tant à se vanter, en France, d'être dans le siècle du progrès.

Nous dûmes songer au dîner, et, pour le menu, nous aurions volontiers réduit le nombre de nos camarades de chambrée; mais arrière ces mauvaises pensées.... Une bonne hospitalité nous avait réunis là pour vivre ensemble, et non pas pour nous manger. Un de nous se dévoua à faire la cuisine; avec l'aide des petites mulâtresses, il se procura tout ce qui était nécessaire à la confection d'une bonne soupe au beurre et à l'oignon. Nous eûmes aussi d'assez tendres beefsteaks, pour des gastronomes que trois jours de navigation sur le *Chagrès* n'avaient pas rendu exigeants. Comme je l'ai déjà dit, le *Padre* n'avait pas voulu partager notre repas. Ils ont leur manière de vivre à la sauvage, et notre petit couvert lui paraissait aussi singulier que nous aurions pu trouver nous-mêmes sa façon de boire ou de manger, et surtout la manière d'accommoder de ses *cordons bleus*.

Une fois restaurés, quelques heures de jour nous restaient encore. L'un alla faire des visites, *Études de mœurs*; un autre alla effrayer le gibier aux alentours.

Pour moi, je rentrai dans la case, et ne traversai la rue, un peu plus tard, que pour me rendre à l'église, où un mort d'importance donnait une immense préoccupation au clergé. Le curé y était avec l'alcade, et tous les deux en grand costume : celui-là avec un énorme feutre, forme de celui de Basile dans le *Barbier*, et celui-ci, par compensation sans doute, n'était coiffé que d'une espèce de casquette noire étriquée, de la forme et tout au plus de la dimension de celles des jockeys anglais aux courses d'*Epsom* et d'*Ascott*. Les deux autorités, sous leurs attributs respectifs, étaient assises dans l'intérieur de l'église, sur des siéges de hauteur semblable, en face d'un cercueil entrebâillé, qui laissait apercevoir un mort *cossu*. L'usage est de les revêtir de leurs plus beaux habits avec bijoux et tout ce qu'ils possédaient de clinquant dans ce monde vaniteux ; on n'enfonce les clous à la fatale et dernière demeure, qu'*après les derniers embrassements des héritiers*, et lorsque le cadavre, *dépouillé*, est enfoui à sa place définitive, dans le sein de notre mère commune. Deux flûtes s'évertuaient à perdre haleine sur toutes les variations imaginables, et remplaçaient nos serpents au souffle lugubre. Nous retrouverons plus tard un de ces agréables musiciens, lui aussi :

« Le matin catholique et le soir idolâtre,
» Il dîne de l'autel et soupe du théâtre. »

Les enfants de chœur, pendant ce temps, sonnaient à grande volée. J'avais été témoin de certains tiraillements d'oreilles accompagnés de coups de pied quelque part administrés paternellement par le bon pasteur ; c'est d'après ces principes empruntés à la vieille méthode, qu'il remontait le zèle de ces petits lévites sans robes blanches, qui, sacrilégement, n'avaient pas achevé de jouer à la *fossette* quand le moment était

venu de carillonner l'appel aux fidèles. Ces pauvres enfants sont bien partout les mêmes : oubliant souvent le devoir pour le plaisir. Certes, le campanille ne pouvait guère passionner ses jeunes desservants, et l'idolâtrie de *Quasimodo* n'eût eu aucune vraisemblance si les cloches de Notre-Dame de Paris eussent été de la même famille que celles de la métropole de Crucès. Imaginez sur un des côtés, en avant de la façade de cette cathédrale, deux fourches patibulaires, hautes de six pieds, plantées à peu près à cette même distance l'une de l'autre et reliées ensemble par une corde fixée à la partie supérieure. C'est à cette corde horizontale que pendaient trois ombres de cloches. La première, qui tinte en faux-bourdon, est ébréchée d'un bon tiers ; la seconde n'est qu'une demi-cloche, et la troisième est un fragment auquel c'est faire infiniment d'honneur que de l'apprécier à un quart de cloche. Cette dernière est consacrée, et je n'ai pas besoin de le dire, au glas funèbre du pauvre. Ces infortunées victimes des siècles ont perdu leurs battants comme nous perdons nos dents, elles aussi s'en vont par morceaux, et c'est avec un silex qu'on parvient à arracher à ce vieux râtelier un reste de vibration. Eh bien ! les doigts exercés des jeunes sonneurs moricauds obtiennent encore un carillon qui n'est pas sans charme... pour ceux qui aiment cette note-là, dirait le père Bilboquet.

L'église est vieille, très vieille, très délabrée, mais elle est mieux, infiniment mieux conservée que son clocher. Ce n'est pas un mal, pour une église, que cette extrême vétusté ; un sentiment de respect s'attache toujours à la vieillesse et complète le sentiment religieux.

L'église de Crucès ne peut évidemment remonter au-

delà de l'établissement du christianisme en Amérique; mais, comme on vieillit vite dans ces climats, hommes et choses, 3 et 400 ans sont pour une église l'équivalent du double en Europe.

L'autel n'est pas richement paré. Dans ces contrées qui produisent l'or et l'argent, il n'est pas étonnant qu'on les méprise et qu'on les juge trop vulgaires pour en faire hommage à la Divinité. Les vases sacrés, comme ceux des premiers apôtres, sont en argile ou en bois. On vit sans craindre les vols, et comme l'on ne cite pas un seul exemple du dépouillement des autels à Crucès, on n'a pas senti le besoin de faire une loi contre le sacrilége. Tout y a pris un caractère d'antiquité que d'autres appelleraient de décadence complète, mais qui m'inspire toujours, à moi, le plus profond sentiment de respect.

Le chef de ce temple nous a traités en vrais et magnifiques croyants. Aussi démaillotta-t-il pour nous une vierge qui me rappelait furieusement une poupée que je croyais avoir marchandée rue Beaubourg. Je me trompais bien évidemment, car la vue de cette précieuse relique n'est permise aux heureux paroissiens qu'une seule fois par an, le jour de l'Assomption.

Les bornes de cèt article ne suffiraient pas à analyser la chaire ni la sacristie, où de superbes *game-coqs* enchaînés chantent plus de trois fois par jour; le soubassement de l'autel est fait de crânes humains, et les autres curiosités de ce vieux temple catholique sont à l'avenant.

A côté de l'église gisent sur le sol des canons qui ont été portés là, dit-on, par Cortez, et qui n'ont pas fait feu depuis. Ils sont magnifiques d'incrustation, monstrueux de force et de grandeur, et l'on serait tenté de croire

que les hommes d'aujourd'hui auraient plus de peine à les remuer pour les emporter de Crucès, que n'en eurent peut-être les hommes d'autrefois pour les y conduire, quoique sans bateaux à vapeur et sans chemin de fer.

Après avoir payé mon tribut aux curiosités de la ville, je retournai au presbytère prendre un peu de repos, et du haut de mon hamac je pus jouir, par anticipation, des préparatifs que l'on combinait en l'honneur d'hôtes tombés si fortuitement.

Un de ces joueurs de flûte, dont j'avais déjà apprécié les délicieuses modulations, et qui remplissait les triples fonctions de chantre, de bedeau et de sacristain, en un mot, le factotum du curé, était déjà à son poste. Il préludait et semblait étudier l'acoustique pour que l'orchestre ne perdît rien de son effet.

De jeunes et souples filles de couleur portaient dans leurs cheveux frisés des monnaies d'or ; au chatoiement de cette parure, je supposai d'abord que c'était pour faire économie d'une bourse ; mieux instruit, j'ai su bientôt que c'était pure fantaisie de coquetterie. Les jeunes garçons, les fillettes, toute cette bienheureuse et aimante jeunesse, couchait çà et là dans le même local, sur des nattes ou dans des hamacs. Pas de verroux, pas de grilles ; les papas, les mamans, les chandelles n'y font le désespoir de personne. Chacun se garde, veille ou dort, et jamais la moindre plainte ne surgit de cette douce liberté, ni parmi les contemporains, ni dans la postérité. O ! bienheureuse terre ! où les femmes sont

« Libres sans déshonneur et sages sans contrainte,
» Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte ! »

Mais voici venir les danseuses suivies de leurs cavaliers. C'est à deux, et par ce que dans ma jeunesse nous

appelions un *congo*, que l'on ouvrit le bal. Mais quelle chute du grave menuet à cette danse, à laquelle venaient prendre successivement part les différents membres du corps de ballet de Crucès! Chacun a ses partisans parmi la foule des spectateurs, qui se pressent aux portes laissés grandes ouvertes. L'un adoucit, l'autre force davantage; on peut s'en donner à cœur joie en toute sécurité et sans craindre l'avertissement officieux du bon gendarme ou sans alarmer la susceptibilité pudique du sergent de ville. Mille fois heureux le sol qu'on peut fouler ainsi en cadence, suivant ses goûts et ses sensations surexcitées!

Après s'être pris et quitté plusieurs fois, on a changé de dames. Chacun à son tour a tâté de la plus sémillante danseuse, de la reine de la fête. Ce sont les dames qui invitent les cavaliers; elles ont le bon sens de leur empire et ne restent pas clouées sur leur chaise à faire tapisserie, à la discrétion du premier roquet de danseur. Je ne désespère pas de voir cet usage, tout à l'avantage du beau sexe, s'implanter au milieu de nous autres bourgeois, comme dans le cérémonial des vieilles cours. Les *Bloomers* le pratiquent, dit-on : exemple de plus à citer pour prouver que la plupart des prétendues innovations ne sont que des résurrections de l'antiquité, ou des emprunts faits à l'état sauvage.

Mes compagnons ont valsé, polké, mazourké, mais sans parvenir à inculquer leurs formes de danses à ces terpsichores enroutinées. Le canevas éternel de nos pièces de théâtre est presque toujours une jeune fille que ses parents veulent marier à celui qu'elle n'aime pas; l'invariable dénouement donne toujours raison aux jeunes gens, à la confusion des vieux parents, et tout le monde d'applaudir, même les imbéciles de vieux pa-

rents. Eh bien! les sauvages ne font pas mieux que nous : ils ont également le même sujet mimique. Ou bien c'est un tendre amant qui soupire, qu'on dédaigne et qu'on tourmente ; à son tour il joue l'indifférence, le dédain, paraît consolé et prêt à chercher ailleurs ; alors on revient à lui : coquetterie, regrets, bref, après cette querelle d'amoureux, la même sous toutes les zones, arrive le raccommodement et tout ce qui s'ensuit, également le même sous toutes les zones. Mais quel délicieux pays que celui où le spectacle des plus vives passions n'a rien de dangereux pour les mœurs de la jeunesse ! Nous cachons tout ce que nous pouvons, et aussi long-temps que nous le pouvons, à nos enfants; chez les sauvages, au contraire, on montre tout, on se plaît à étaler le spectacle des plus secrets mystères de la nature. Ici c'est avec des tableaux vivants et attrayants qu'on sauve des erreurs et des dangers de l'amour, tandis que ce n'était qu'avec un tableau repoussant qu'on préservait de l'intempérance dans la plus sage des républiques. Quel immense progrès en trois mille ans!

Le *Padre* m'a beaucoup pressé pour fermer le bal avec l'héroïne. J'ai positivement décliné l'honneur, ayant les jarrets encore endoloris par trois jours d'accroupissement dans les canots, et voulant en ménager le reste pour ma course au clocher du lendemain. Alors le *Padre*, qui, avec ses huit lustres, est encore un homme vert, a voulu nous faire jouir des résidus de sa jeunesse, et il a attaqué une *paquite;* c'est la danse dont je viens d'indiquer le sujet. Tous les mouvements du curé sont intelligents, tranchés, pas d'équivoque possible. L'innocence la plus ingénue ne saurait pas le premier mot de l'intrigue qu'elle la pénétrerait bien vite. Quels regards de feu et de flamme! Et ce mouvement auquel tous les

membres prennent part, comme il en dit plus qu'il n'est gros! Voyez ce langage des passions, peut-il emprunter une poésie plus naturelle et plus éloquente? Tout le drame se dénoue avec un feu et une rapidité que vous ne suivriez pas, si vous pouviez rester froid spectateur. A la première phase de la passion, langueur dans les traits, geste d'abord timide, sobre et embarrassé, pose prude et minaudière. On coquette, on est cruelle. Mais, finalement, le voile pudique s'éclaircit et va se déchirer. On touche à la chute. Le fluide magnétique déborde, il enlace nos danseurs bien plus étroitement que ne le furent jadis par les serpents les pauvres enfants de Laocoon. L'attitude est devenue lascive; la pose serait presque licencieuse pour qui entrerait au moment. Le mouvement est désordonné, l'orchestre redouble ses fioritures, la flûte se surpasse. Tout a atteint le paroxysme. Aussi, voyez comme le couple se rapproche au point de faire craquer les genoux l'un contre l'autre. Les bustes ondulent à l'unisson, les haleines sont confondues, et, sous une atmosphère de 40 degrés centigrades, un pas de plus et ce serait trop. La présence de tant de spectateurs sauve tout. Leurs transports, leurs bravos redoublés servent d'avertissements, on n'est pas seul et la chute du rideau en est la conséquence. Chacun de ces gladiateurs tombe de son côté. La flûte lancée, cette terrible flûte, est la dernière sur la brèche; elle a une peine effroyable à retenir ses vibrations. A la bonne heure, voilà de la musique, et de la danse, surtout! Le *Château-Rouge*, *Mabille*, *Musard*, *Lola Montès*, n'auraient que d'utiles enseignements à y puiser. Ils ne peuvent être complets qu'après avoir vu danser le curé de Crucès! Rabelais, dit-on, faisait sauter ses ouailles à Meudon, et on criait

au miracle et même au scandale. Que la popularité s'acquérait alors à bon marché! Vive le curé de Crucès! Celui-là ne se borne pas à faire danser, il danse de sa personne avec ses pénitentes; et quel danseur! C'est le serpent même de l'église, ou celui qui en tient lieu, qui donne le branle et le mouvement. Ah! le merveilleux pays!

Après le bal, et comme intermède pour laisser souffler les danseurs, nous avons eu un peu d'opéra. Les honneurs nous en sont revenus, attendu que les Néo-Grenadins ne chantent pas comme ils dansent. La flûte seule, toujours fidèle, était la même à l'opéra qu'au ballet, elle accompagnait, cette aimable flûte, sans avoir repris haleine, et ne s'est reposée que pour faire place au sifflet. Chez cet étonnant chef d'orchestre, la flûte est de luxe; il a une telle embouchure que son talent de merle lui suffirait à la rigueur. Il siffle à peu près juste toutes les mélodies qui pénètrent jusqu'à Crucès. J'ai eu infiniment de peine à obtenir un premier morceau, mais j'ai eu bien plus de peine encore à retenir les débordements de ce sifflet obstiné, auquel je m'efforçais de conseiller le voyage de Californie, espérant lui clore le bec par l'appât de l'or. « Vous feriez sur les mineurs » un effet plus prodigieux que le luth d'Orphée sur les » bêtes féroces; vous les empêcheriez de chercher » l'or, lui criais-je à tue-tête; ils seraient tout oreilles, » et à vous les *placers!* »

Au moment où un de mes camarades venait de commencer le chant des Girondins: « Mourir, etc., » une pauvre femme accourait à la porte, réclamant à grands cris le *Padre*. Son mari n'avait plus qu'un souffle de vie, et le médecin du corps l'ayant abandonné, elle se tournait vers le sauveur de l'âme. Sa douleur avait quelque chose de poignant, et semblait un reproche indirect à

nos folies. Notre digne pasteur s'efforçait de la calmer par de douces paroles, et l'assurance formelle qu'à sa dernière visite au chevet du malade il lui avait si complétement tout administré, que davantage ne servirait absolument à rien. L'Artémise éplorée, convaincue qu'en si délicate matière trop n'est même pas assez, n'en continuait pas moins ses instances, et lui arracha la promesse d'y retourner avant de se coucher. Le moribond, trop pressé, ne l'attendit pas : à la fin du bal, le confesseur ne trouva plus qu'un cadavre; mais le pauvre homme était mort en si parfaite odeur de sainteté, que la conscience du curé ne lui reprochait pas un seul de ses entrechats. Cet incident fut d'un effet saisissant, vu la position extraordinaire et si tranchée des différents acteurs. Nous étions tous muets et immobiles, comme frappés par une baguette magique. La veuve, métis vieille et décharnée, que la douleur n'embellissait nullement, se tordait les bras, se roulait par terre, arrachait des mèches de ses cheveux (que personne ne se disputait); et, tout en lui prodiguant des consolations, le prêtre, encore haletant, épongeait les torrents de sueur dont son corps était inondé à la suite de son accès de tarentule. Que n'étais-je peintre pour immortaliser un pareil sujet sur la toile!

Le signor alcade ne nous favorisa pas de sa présence dans la soirée, non que sa gravité s'effarouchât de nos jeux : il en fait bien d'autres, le gaillard! mais il s'excusa sur un grand mal de tête qui l'avait forcé de se coucher, et comme, à plusieurs reprises, son excellence était venue déguster les liquides du curé, la substitution de la position horizontale à la verticale n'étonna personne.

Nous finîmes par l'imiter, ayant à nous lever le len-

demain au chant du coq, et nous étions entourés de façon à ce que ce réveille-matin ne fût pas en retard d'une minute. Combien pouvions-nous être à dormir sous ce toit hospitalier? Pliants, hamacs, nattes, tout avait été mis en réquisition. Néanmoins un calme profond succéda, vers onze heures, à tout le fracas de la musique et de la danse; jusqu'à cinq heures du matin, la maison de la veuve ne fut pas enveloppée de plus de silence que la nôtre. Après que nous eûmes partagé avec le veau le lait de sa mère, qui n'a jamais besoin, celle-là, d'être appelée pour penser au fruit de ses entrailles, nous nous séparâmes du bon curé avec des regrets sincères et bien partagés; bénissant le ciel d'avoir placé un être bienfaisant dans des contrées où les vertus de la civilisation ont d'ailleurs tant de peine à s'implanter!

Crucès, depuis six ans, voit des milliers de pèlerins, les uns allant en Californie légers d'espérance et de fortune; les autres en revenant, au contraire, chargés d'or; la plupart ne revenant pas, ayant succombé à la peine ou sous le poids d'illusions déçues... Crucès, du reste, touche au terme de son agitation. Le chemin de fer, bientôt terminé, ne le traversant pas, aucun voyageur, certainement, ne se détournera pour aller saluer l'église et le curé; tout au plus si Crucès aura chance à être choisi par un nouveau saint Bruno, pour y fonder une seconde Chartreuse; car il n'y a là ou aux environs que l'embarras du choix pour trouver des sites convenables à de si austères fondations. L'avenir semble donc fermé pour Crucès. Le silence et l'oubli vont succéder au bruit des voyageurs et au passage des trésors de la Californie, dont quelques parcelles, tombées sur la route depuis six ans, ont enrichi, presque malgré eux, ses indolents et paresseux indigènes.

Un an après ce premier voyage, j'ai repassé à Crucès; Quel changement, ô ciel! Ce bon curé Moreno,par suite des démêlés de la République grenadine avec le Saint-Siége romain, avait cessé ses fonctions, qu'un coadjuteur exerçait. Plus de messe, partant, plus... de chants, plus de danses à l'ancien presbytère.

La ville, quelques mois après, fut presqu'entièrement détruite par un incendie. L'église n'échappa au feu que par son isolement. Elle est restée le seul vestige du passé, ainsi que son fameux campanille. Plusieurs hôtels américains en bois, ouverts aux voyageurs, ont totalement changé l'aspect si pittoresque de cette place. Qu'on ne confonde pas: le nouveau Crucès n'est plus du tout notre ancien Crucès; celui-ci est aujourd'hui *effacé*, *mort*, *anéanti*, ainsi que son excellent curé.

Requiescat in pace.

III.

Navigation. — San-Diégo. — Sandwichesse. — Mormonienne. — Début à San-Francisco (1).

J'ai navigué depuis Panama sur la mer Pacifique, non pas de façon à arriver promptement à San-Francisco, mais de façon du moins à faire complète connaissance avec les côtes du Mexique, de la Basse et de la

(1) La plupart de ces détails ont été publiés par quelques journaux de Paris et des départements. Nous avons sous les yeux un numéro du *Mémorial bordelais* du 8 octobre 1851, qui fait précéder un article, à peu près exact, de la notice suivante, à peu près exacte aussi :

« M. Saint-Amant, ancien administrateur du *Temps*, est parti il y a » quelques mois pour la Californie, où il allait rejoindre Mme Saint-

Haute-Californie, devant achever plus tard par celles de l'Orégon, toute cette partie du littoral de l'Amérique septentrionale.

Nous avions déjà trente-neuf jours de mer quand nous arrivâmes enfin sur la ligne de démarcation entre les deux Californies. Le charbon venait encore de manquer à ce pauvre *Général Warren*, et cette disette nous poussa dans le port de *San-Diégo*, qui n'était pas sur notre itinéraire. L'endroit est misérable pour les approvisionnements, mais il faudrait être bien peu chanceux pour n'y pas trouver de quoi nous traîner, en cinq ou six jours, à San-Francisco. *San-Diégo* est un peu au nord de la limite de séparation entre la Nouvelle et la Vieille-Californie, appartenant à présent à cette dernière, c'est-à-dire que, de mexicain, ce port est devenu américain. Il n'a pas encore eu le temps d'y gagner. Bien au contraire, la belle mission qui en était la joie et l'orgueil, a été tout-à-fait abandonnée, après avoir si long-temps résisté au choc que toutes ces missions espagnoles en Californie avaient reçu quelques années auparavant, lors de la proclamation de l'indépendance, qui fit suite à la séparation de ces États d'avec leur métropole espagnole. Il y a pourtant trois villes pour une sur les bords de cette baie, dans laquelle débouchent les deux branches de la rivière, et qui a de deux à trois milles de largeur et se prolonge

» Amant, dont les journaux ont publié l'année dernière plusieurs lettres
» pleines des renseignements les plus curieux sur l'Isthme de Panama.
» Depuis, M. Saint-Amant a été chargé, par le gouvernement, d'une
» mission dans l'Orégon. Le compte-rendu de cette mission, qui a pour
» objet le commerce et les intérêts nationaux, sera sans doute officielle-
» ment publié. Aujourd'hui, nous sommes assez heureux pour pouvoir
» offrir à nos lecteurs quelques fragments encore inédits du voyage de
» M. Saint-Amant en Californie. »

d'environ cinq milles. Elle est bien abritée contre les vents; mais elle ne peut recevoir que des navires au-dessous de 400 tonneaux, excepté à l'entrée du port où, à la marée haute, il y a 20 pieds d'eau, malgré une barre assez dangereuse. Aujourd'hui, au lieu d'une seule ville, il y en a donc trois espacées sur la partie Nord et Est. Réunie en une seule, cette trinité ne ferait pas encore une ville passable. Qu'on juge ce que sont ces fragments épars !

Pendant qu'on prenait le charbon, je grimpai sur les montagnes au nord de la baie. On m'avait parlé de troupeaux de daims et de chevreuils. Je partis accompagné de mon *rifle-revolver* à six coups, promettant à mes camarades de bord de bonnes pièces de venaison pour le souper. Hélas ! ce ne fut que *la peau de l'ours*. Pendant les deux tiers de la journée, j'ai parcouru ces rochers et ces sables, ne trouvant, au lieu de gibier, qu'une misérable végétation tropicale de broussailles, de palmiers-nains, cactus et fougères ; pas d'arbres et très peu de fleurs, même dans les ravins frais et profonds qui séparent les divers mamelons descendant à la mer en pentes inclinées ou qui sont taillés à pic dans le sable et le roc. Je vis des lapins, des espèces de lièvres et quelques compagnies de perdreaux et de cailles, seulement entre la ville et les montagnes. Ces animaux ont l'air de rechercher la société de l'homme, qui ne les détruisait pas naguère ; mais, en réalité, s'ils s'en approchent ici, c'est l'eau douce, quoique très rare et très mauvaise sur ce point, qui les attire. On a tenté, sans succès, de perforer des puits artésiens.

Comme on ne put trouver dix tonnes de charbon à cette première ville de *la Playa*, il fallut remonter la baie le lendemain et aller jusqu'à son extrémité, en face

de la nouvelle ville, pour chercher encore quelques paniers de combustible sur un charbonnier anglais échoué dans ces tristes parages. En allant et en revenant, nous vîmes l'ancien *pueblo* (1), composé de plusieurs maisons en briques, entourées de jardins, couronnées par l'ancien fort, construit à moitié de la colline, qui l'abrite au nord. Çà et là on aperçoit des ruines curieuses et intéressantes en ce qu'elles attestent le passage et le degré de civilisation avancée des races éteintes du Mexique, *Aztèques* et autres.

A quelques milles de l'ancienne mission, à une place nommée *San-Bernardino*, les Mormons ont fondé une succursale de leur secte, qui est, dit-on, nombreuse et prospère. Le temps m'a manqué pour aller la visiter.

Avant d'entrer à *San-Diégo*, nous avions appris du pilote, toujours louvoyant sur la côte, et dont il serait imprudent d'essayer de se passer au milieu de la mobilité de ces bancs de sable, que le steamer l'*Union* venait de naufrager à environ 100 lieues au sud, et que les passagers, au nombre de 300, allant de San-Francisco à Panama, étaient tristement campés sous des tentes, attendant des secours par mer qu'ils ne pouvaient recevoir de l'intérieur. Un moment notre capitaine espéra là une bonne cargaison et entra en pourparlers ; mais comme il ne put obtenir de garantie, il abandonna à d'autres la spéculation et l'acte d'humanité. C'est presque toujours pendant les fêtes à bord que se perdent les navires. Qui a pu oublier le naufrage de la *Méduse* sur le banc d'*Arguin*, pendant la fête du tropique ? Cette fois-ci, c'était le 4 juillet, 75[e] anni-

---

(1) *Pueblo*, mot espagnol qui veut dire village, comme *presidio*, fort, *rancho*, ferme, et *coral*, enceinte pour les bestiaux.

versaire de l'indépendance américaine. En face des bustes couronnés de Washington et de La Fayette, le vin de Champagne a fait dévier la boussole, et le navire est allé si bien fraterniser, de son côté, avec les rochers de la côte mexicaine, qu'il s'y est perdu. Les passagers, l'équipage et la poudre d'or ont été sauvés. Le contraire serait arrivé qu'on ne s'en serait guère ému, dans un pays où ces faits sont si communs. Pour être capitaine et disposer de la fortune et de la vie de ses concitoyens, il suffit d'acheter un navire ou de trouver un armateur qui vous en confie le commandement. Pas d'autres conditions : c'est le pays de la liberté, et cela prouve, une fois de plus, que les meilleures choses ont leurs inconvénients et doivent être limitées et réglées ; mais devant une explication aussi simple que vraie sur les capitaines de navires américains, qu'on ne s'étonne pas du moins d'apprendre tant de naufrages !

Nous avons pris quelques vivres frais à *San-Diégo*, et ce n'était pas de la prodigalité. C'est là que nous eûmes le premier goût de la viande et des légumes succulents de la Californie. Les pommes de terre étaient monstrueuses et sans tache : la maladie ne s'y est pas encore présentée. Les tomates, les asperges, les haricots, sont communément de la qualité des plus belles espèces d'Europe. Ce renfort de bons vivres n'a pas empêché mes Américains du bord de continuer à se régaler avec leur bœuf salé, leur mélasse et leur miel. Ils y tiennent par dessus tout. Nous avons recueilli là quatre passagers, et je n'ai plus été le seul en cette qualité à bord. J'ai pu même me dédommager du mutisme forcé auquel j'avais été condamné près de six semaines au milieu d'un équipage de *Yankees* pur sang.

Je dois un souvenir reconnaissant à mes nouveaux

compagnons, qui m'ont rendu le reste de ce long voyage beaucoup moins ennuyeux sous tous les rapports. D'abord c'est un pauvre comédien qui quitte Boston, sa patrie, pour la terre dorée. Il a traversé tout seul le Mexique, de la Véra-Cruz à Acapulco; quand je dis tout seul, je ne parle pas de ses deux mules, dont l'une portait tout l'attirail des héros de Shakespeare. Ennuyé de végéter sur les planches de Boston, notre courageux artiste, succombant à la maladie et à la fatigue, qu'il ne savait combattre à bord qu'avec du poivre de Cayenne, allait à San-Francisco demander un meilleur engagement; en cas d'insuccès, il jetait au diable la défroque d'Hamlet et de ses pareils, et s'écriait à son tour: « Moi aussi, je serai mineur! » O fortune! O beaux-arts!

Le second passager, auquel j'ai dû l'avantage d'entendre de nouveau la langue de Racine et de Bossuet, était parti de France depuis trente ans. Il en avait passé la première partie à New-York, et pendant vingt ans il avait ensuite vécu au milieu des forêts du Mexique. La Californie l'en avait momentanément arraché. Sans avoir oublié sa langue maternelle, il parle l'anglais et l'espagnol avec la même facilité. C'est un homme encore vert, qui, comme Joconde, a long-temps parcouru le monde, courtisant la brune et la blonde, et les traitant à peu près à la façon de *Don Juan*, dont il porte le nom. La Californie lui convient médiocrement. Il y avait été très malade, et n'y trouve pas d'ailleurs aliment suffisant à ses passions matrimoniales. Aussi, avait-il été chercher de nouvelles mines dans la république mexicaine, et il revenait une seconde fois à San-Francisco avec la seule fortune qu'il eût au monde après une si longue odyssée: un sac de toile rempli de cailloux plus ou moins précieux, qui lui servait d'oreiller; spécimens

de ses mines d'or et d'argent, il venait pour les soumettre au creuset des essayeurs de San-Francisco et proposer ensuite l'affaire à des bailleurs de fonds. J'aurai occasion de reparler de cet excentrique compatriote, qui s'est fait l'agent des prétentions d'un M. Limantour, lequel réclame sérieusement la moitié de la ville de San-Francisco, ni plus ni moins. J'accompagne ce bon Juan de tous mes vœux. Puisse-t-il partager le profit du procès et devenir millionnaire à la fin de ses jours!

Les deux dames recueillies à *San-Diégo* n'étaient pas d'une nature ordinaire. Elles ont vécu à bord très renfermées et semblaient s'être condamnées au régime cellulaire. L'une était une noble et brune *Sandwichesse*, grande et belle femme, au port de reine, dans ces proportions de la femme géante dont on aime à voir déployer les talents dans les salons de Honolulu, où tout se peint en beau. Elle portait encore le deuil du feu roi, quoique mort depuis plusieurs années, et ce deuil prolongé se comprend par son genre, qui suffirait à faire la fortune de tous les dentistes. On comprend très bien que, dans certains pays, les veuves et les sujettes puissent déposer leur chevelure sur les tombeaux des époux et des rois : les cheveux repoussent partout et à tout âge. Mais à Honolulu le deuil royal est ineffaçable quand on a fait ses secondes dents, et toute la mâchoire est menacée d'y passer à la mort des races royales. Ma Sandwichesse ne paraissait nullement regretter ses deux incisives; cependant le sacrifice avait dû être grand de toute manière, à en juger par la taille des canines et des molaires de ce râtelier dégradé. Mais si on demande à Honolulu comme à Louis XIV : « Qui a des dents? » On répond avec orgueil que ce ne sont que les petites gens, et que les grandes dames, pendant les grands deuils de

cour, n'ont plus les incisives, comme chez les Chinoises de qualité il n'y a plus de pieds. Du reste, en historien véridique, je dois ajouter que l'usage de ce deuil, s'il n'est pas entièrement aboli, a du moins subi d'importantes modifications. A la mort du roi Kamehameha et à celle de son fils, le prince Liholiho, on ne s'en prendra plus décidément aux mâchoires.

Notre seconde voyageuse était d'une carnation plus claire, et portait dans toute sa personne, sinon autant de distinction, un cachet du moins de civilisation plus avancée. Après le récit des terribles aventures par lesquelles elle avait passé, je ne pouvais la regarder sans éprouver un sentiment indéfinissable. Je m'étais insinué dans les bonnes grâces de ces deux dames par une simple galanterie. J'avais conservé quelques ananas d'Acapulco, et pendant que le mal de mer les empêchait de paraître à table, je leur envoyai, à plusieurs reprises, des tranches de ce fruit accommodé au sucre et à l'eau-de-vie. Il n'en fallut pas davantage pour m'acquérir des titres à leurs gracieuses confidences. L'Américaine, et je ne m'y étais pas trompé, n'était pas de race noble comme la native de Honolulu. Elle avait appartenu, ainsi que son mari, à la secte des Mormons, dont les principes sociaux ont plus d'un rapport avec le Saint-Simonisme. Il y a environ six ans, les journaux des États-Unis épouvantèrent le monde par le récit des souffrances qu'éprouva une émigration au travers des Montagnes Rocheuses pendant un hiver rigoureux. Chassé de l'Illinois, un parti de 80 Mormons, qui précédait toute la secte transportant ses pénates vers une nouvelle Jérusalem, périt plus d'aux trois quarts dans les déserts de l'Amérique, au milieu de privations et de souffrances telles, qu'on n'en retrouve de pareilles que

dans l'histoire de la campagne de Russie ou dans les plus horribles naufrages.

Au milieu de neiges ayant jusqu'à 60 pieds de profondeur, ces malheureux émigrants furent surpris, ne pouvant plus avancer ni reculer; ils faisaient face à leurs sépulcres entre-bâillés et prêts à se refermer sur leurs cadavres. Ils n'avaient seulement pas suffisance de vêtements pour se préserver des rigueurs du climat : le thermomètre était à 20 degrés au-dessous de zéro. Les bêtes fauves affamées les suivaient à les toucher et s'emparaient des traînards, hommes et chevaux, avant qu'ils fussent complétement refroidis. Les provisions finirent par manquer totalement. C'est alors que, après avoir mangé tout ce qu'ils pouvaient ramasser, la chair humaine ne leur répugna plus. Ceux qui succombaient étaient dévorés par leurs frères, leurs parents, dont le moral était tout-à-fait perdu, la raison égarée. Cette dame avouait franchement avoir pris part à ces festins d'anthropophages. Séparée un instant de son mari, elle s'était évanouie dans la neige, au fond d'un trou où elle était tombée, tenant toujours sur son sein le plus jeune de ses enfants, qu'elle allaitait et qui n'avait pas encore une année révolue. Le lendemain, quand cette malheureuse put être secourue, l'enfant avait commencé à déchirer la mamelle tarie. C'était le sang et non le lait de sa mère dont il s'était nourri qui l'avait empêché de succomber. De toutes les souffrances d'un pareil voyage, ce fut la plus difficile à effacer; les traces en resteront éternellement chez cette femme si cruellement éprouvée, et qui dut subir plus tard, dans un état de grossesse avancée, l'opération des Amazones.

La fortune, du reste, a dédommagé ce couple des

épreuves qu'elle leur fit subir. D'une santé excellente, ils ne paraissent pas plus vieux ni plus fatigués que ceux qui gardèrent constamment le coin du foyer paternel. Arrivés aux placers dans un dénuement à peu près complet, M. X. ne se livra pas à la recherche de l'or; il eut la force de résister à cet attrait, quoique ce fût le bon temps. Avec beaucoup de sens, il préféra pourvoir aux besoins des mineurs, et, de seconde main, il obtint cet or, dont on évalue sa part à quelque chose comme 150,000 dollars. Il est encore à opérer du côté de Marysville, où sa femme allait le rejoindre. Séparé par les éléments de son ancienne tribu près du *lac Salé*, on ne dit pas s'il se propose d'y rentrer, et si c'est pour elle qu'il a travaillé. D'après son ancienne affiliation, il devrait sa fortune au trésor de la communauté des Mormons; mais le recevrait-elle bien après une séparation de trois années? On prétend, d'ailleurs, que cette institution phalanstérienne du territoire d'*Utah* a dégénéré, et que le gouvernement de l'Union a toujours une peine infinie à la plier au joug fédératif. Elle a donc démérité, et les époux X. ont acheté la fortune assez cher pour pouvoir en jouir dans la communauté restreinte à la famille, sans offenser Dieu ni les hommes. Je crois que c'est le parti qu'ils ont définitivement adopté, et dont tout ce qui n'est pas Mormons ne saurait les blâmer.

Le samedi 19 juillet, au soleil couchant, nous nous jugions bien à la hauteur et par le travers de San-Francisco; mais une brume tellement épaisse nous enveloppait, que le capitaine n'osa pas, quoique Américain, se risquer à approcher de la côte. Nous louvoyâmes toute la nuit, attendant les premières clartés du jour. Un phare nous eût épargné cette nuit de mer et

tous les dangers qui l'accompagnent. Il n'y en avait pas l'ombre alors, tandis qu'aujourd'hui il y a de tout ; des phares, des bouées, des télégraphes sont venus au-devant de l'arrivant. Mais il est connu que les Américains sont toujours moins pressés pour les mesures de sûreté que pour tenter les aventures. Aussi ont-ils fait attendre plus de trois ans, aux milliers de navires qui se pressaient aux portes d'or de la baie de San-Francisco, les dispositions conservatrices qui devaient les sauver des derniers dangers d'une si longue et si périlleuse navigation.

Enfin, le 20 juillet, à dix heures du matin, nous étions amarrés à quai. Depuis cinq grands mois, j'étais sans nouvelles directes de Mme Saint-Amant. J'avais seulement appris, de la bouche de voyageurs de connaissance à Panama, que dans la nuit du 3 au 4 mai, elle avait été vue saine et sauve sur la montagne, ayant pu échapper de sa personne au terrible incendie qui avait complétement dévoré son établissement avec la moitié de la ville. Mais depuis, le 22 juin, un second feu presque aussi terrible et un tremblement de terre... Quel pays ! et que de misères à craindre ! Je courus tout de suite au consulat français, en compagnie de mon compatriote le vieil émigré, qui en connaissait la route la plus courte. C'était dimanche, et les bureaux étaient fermés, le consul absent. Je sus pourtant, par les domestiques, que ma femme était en ville, mais pas autre chose. C'était peu et c'était immense : elle était toujours de ce monde... Il faut être à la fois sous l'impression d'un si long voyage et de tant de sinistres, pour comprendre l'effet satisfaisant d'un si bref renseignement. L'ami Juan, qui me conduisait, trouva deux lettres à son adresse. La première lui annonçait que

son père, âgé de 84 ans, et dont il n'avait pas de nouvelles depuis 15 ans, se portait bien. Comme il n'était venu que par obligeance m'accompagner au consulat, je lui dis : « Bon Français, Dieu vous récompense ; un bienfait n'est jamais perdu. » Je m'étais trop hâté : il décacheta la seconde lettre, postérieure de six mois ; elle était de sa sœur, qui lui faisait part de la mort du vieux père. « Le pauvre homme, dit ce bon fils, a quitté la vie en bénissant l'aîné de sa race, si la Providence lui a fait la faveur de le laisser survivre.... Mais j'attendais une lettre importante, et je suis contrarié de n'avoir dans celle-ci rien que d'insignifiant... *pour les affaires,* » se hâta-t-il d'ajouter, et nous parlâmes d'autre chose.

J'avais quelques recommandations pour des banquiers ; mais comme c'était dimanche, juifs et chrétiens avaient fermé leurs caisses. Mon compagnon, *le père la Ressource*, comme je l'appelais, me dit que, connaissant presque tous les Français, il allait aux informations de son côté. On criait le journal qui, moins de deux heures après notre arrivée, se distribuait dans les rues, apprenant à tous quels étaient les nouveaux arrivants, et j'espérais que Mme Saint-Amant lirait ce journal et aurait envoyé à bord du navire. Cette espérance m'y fit retourner ; mais tout y était muet. Alors je résolus de courir la ville en tous sens jusqu'à ce que quelque Français de connaissance pût achever de me diriger vers l'étoile polaire que je venais chercher à travers l'immensité de deux océans. Ayant, à faire ce métier, avalé force poussière, je me plantai enfin au centre de la ville, avec la chance d'y faire d'heureuses rencontres. Des voitures de louage, des omnibus, des cavaliers, des décrotteurs encombraient la place. Que ne me prit-il l'idée de me faire décrotter? j'aurais été bien vite renseigné : tous ces

malheureux artistes étaient des Français désillusionnés ! On s'agitait comme si tout San-Francisco allait passer le dimanche dans la banlieue. Partout un air de fête et de plaisir ; moi seul avais la mine passablement étrange et ridicule du mari qui cherche sa femme.

J'avisai un vaste établissement sous le nom de : *California-exchange*, dans lequel la foule était compacte. On mangeait, on buvait, on lisait, on fumait. Poussé par une légère pointe d'appétit, je m'approchai d'un buffet parfaitement servi, après m'être préalablement assuré que je n'avais pas oublié ma bourse, et qu'elle était assez bien garnie pour faire face aux prix exorbitants de la vie animale en Californie, surtout dans le quartier de *la fashion*. Je mangeai de l'ours et du saumon froid, de la salade et du fromage, après quoi je réclamai la carte à payer. *No charge* (ce n'est rien), me répondit brièvement le maître de l'établissement. Je lui donnai la peine de répéter rébarbativement ce que je croyais avoir mal entendu, avant de refermer ma bourse. Je m'éloignai un peu étourdi, et surtout indigné contre les colporteurs de ces récits mensongers qui nous faisaient croire qu'à San-Francisco tout se payait au poids de l'or ! J'examinai ma personne de la tête aux pieds pour savoir ce qu'elle pouvait avoir de particulier, d'extraordinaire qui me valût cette faveur spéciale, car tout le monde payait. Me voyant à peu près fait comme tous les autres, n'exhalant nulle odeur de nouveau débarqué, je craignis d'être entré dans un endroit privé où les membres en société payaient par abonnement. J'avais donc, dès mon premier pas, commis une inconvenance et une indiscrétion. Quatre grandes portes ouvertes à deux battants, et par où l'on entrait et l'on sortait comme à la foire, ne justifiaient pourtant pas bien mes scrupules.

Néanmoins, je n'osai pas sortir trop brusquement de cette salle, où l'hospitalité, comme chez les montagnards écossais, se donnait et ne se vendait pas. Car enfin, si l'on venait à courir après moi et à m'arrêter comme un malfaiteur, je pouvais tomber victime de la loi *Lynch*, qui est si expéditive, et n'être vu de ma femme que pendu. Quelle affreuse perspective et pour elle et pour moi! j'en avais un frisson d'autant plus violent que j'étais en face de la potence, sur la place même des exécutions.

Sans perdre de vue le comptoir où je venais d'être si bien et si généreusement traité, j'allai m'asseoir dans un grand fauteuil qui me tendait ses bras, gratis aussi, de même qu'un journal placé à côté, sur lequel je retrouvai mon nom comme arrivant, mais si indignement défiguré, qu'avec la meilleure volonté du monde Mme Saint-Amant ne devinerait pas son mari sous le sobriquet de *Santama!*

Un marchand de cigares faisait suite au comptoir du restaurateur. Par discrétion j'hésitai d'abord à prendre un cigare, le craignant gratis aussi. Je finis par vaincre ma réserve et j'allumai une des belles feuilles opiacées de la Havane. Je présentai un dollar en échange, écoutant de mes deux oreilles si le *no charge* allait encore me faire rengaîner. L'honnête marchand jeta la pièce dans son comptoir, enveloppa rapidement trois autres cigares dans un morceau de papier, et me dit avec un accent d'adieu qui n'admettait pas de commentaires : « *All right!* » (c'est bien).

Je crus commencer à comprendre une société entre les deux industriels ; le bandeau s'éclaircit et la lumière se fait. L'un donne pour rien, me dis-je, et l'autre écorche. Sans doute qu'il est de règle de digérer le re-

pas en fumant et de passer du buffet à l'estaminet, de façon que la juiverie du second paie les libéralités du premier. Autre erreur; j'étais plus loin que jamais.

Aussitôt que je racontai mon histoire en ville, on commença par me rire poliment au nez, et voici ce que j'appris ensuite. Ce n'est pas la fumée, mais le liquide qui paie pour le solide, et si tout le monde faisait comme moi un repas de cheval, sans boire, le restaurateur serait vite réduit à l'hôpital. Son air rébarbatif était donc bien expliqué. Pour n'avoir pas plus long-temps ce repas sur la conscience et sur l'estomac, j'y retournai avec un ami prendre un verre de cognac à cette même *Bar* (c'est ainsi que cela se nomme), sans y manger de nouveau, et, en payant un demi-dollar (50 sous) pour ces deux verres d'eau-de-vie, je crois qu'ours et poisson n'ont plus rien à prétendre, sans parler de mes quatre cigares pour cinq francs. C'est ce que j'ai le moins digéré.

L'ami *Don Juan*, tout essoufflé, me rejoignit enfin avec les meilleures nouvelles de Mme Saint-Amant, qui me cherchait de son côté, et que j'eus le bonheur de retrouver absolument telle que je l'avais quittée un an et trois jours auparavant, dans la rade de Southampton. Les malheurs ne vieillissent donc pas ?

CHAPITRE V.

Projets et expéditions dans la Sonora.

Parti de Panama en juin 1851, sur ce détestable bateau à vapeur qui était forcé d'attérir à tous les ports de la côte Ouest du Mexique, j'y fus promené pendant six semaines. Étranger alors à toute espèce d'opération commerciale, j'avais pris ma mission publique au sérieux, et, en attendant que je fusse installé dans mon poste officiel du Sacramento, voyageant aux frais du gouvernement, je croyais de mon devoir de lui consacrer tout mon temps. Je recueillais partout les informations et les renseignements que je jugeais d'intérêt général, et mon premier soin était d'en informer le ministre.

La *Sonora* frappa particulièrement mon attention, et je puis dire que je devançai encore, en cette circonstance, les projets, qui, depuis, ont été mis à exécution.

On en jugera par les dates. C'est auprès des Sonoriens eux-mêmes que je m'instruisais des particularités si remarquables que j'appréciais pouvoir être applicables aux intérêts français. Dès le 31 juillet j'en informai le gouvernement, et voici un extrait de la dépêche que mon premier soin fut d'expédier aussitôt que j'eus atteint San-Francisco :

« . . . . . Si le gouvernement poursuit toujours son projet d'exporter quatre à cinq mille citoyens français avec le produit de la *Loterie des lingots d'or*, ce n'est pas sur les plages de la Californie qu'il faut aller jeter ces pauvres diables, mais sur celles de la Sonora. Le voyage ne serait ni plus long ni plus pénible; au contraire...

» Il est avéré aujourd'hui que l'armée mexicaine, à peu près anéantie par la guerre avec les États-Unis, est incapable de rien entreprendre contre les Indiens rebelles. On a même des appréhensions que ceux-ci, dans un temps plus ou moins prochain, n'imitent les expéditions militaires de Taylor et de Winfield Scott, et ne se ruent sur Mexico. En ce moment le Mexique réclame des États-Unis je ne sais combien de millions de dollars pour les déprédations de ces sauvages, attendu que, par le dernier traité, le gouvernement de Washington a garanti le Mexique et s'est engagé à empêcher toutes les attaques venant de ce côté. Mais il est bien positif que toute entreprise guerrière par une autre nation que les États-Unis, serait bien vue et favorisée par la république mexicaine; les Français seraient préférés par elle à tout autre peuple, et l'on nous ferait plus de concessions et d'avantages que nous n'en obtiendrons jamais dans la Haute-Californie. Outre la cession des plus riches terres en minerais et celles de fertiles vallées pour la

culture, on nous aiderait pour le transport et la nourriture des émigrants à travers le pays. . . . .

» Guyamas, dans le golfe de la Californie, serait le meilleur port de débarquement. En moins de quinze jours on serait de là à la fois sur le champ de bataille et sur le champ de travail. Il y aurait quelques précautions à prendre d'avance pour la réception des voyageurs après une longue traversée : des vivres pour tous, des tentes et des hamacs pour les valides, et surtout une bonne ambulance pour les malades. Ces détails, souvent négligés, ont compromis le succès des entreprises les mieux combinées.

» Tout cela bien réglé, bien ordonné, n'excédera en rien les dépenses que l'on doit, que l'on peut consacrer, à chaque émigrant. Il serait facile de tracer les détails de toute l'expédition, si, d'après cet aperçu, notre gouvernement voulait la prendre en sérieuse considération.

» Qui sait si nous ne retrouverions pas là le germe d'une forte et puissante colonisation qui pût remplacer, pour notre nationalité en Amérique, la perte à jamais déplorable du Canada, si lâchement sacrifié par le traité de *la paix honteuse* de 1763? »

Ce n'est certainement pas ma faute s'il n'en est rien résulté.

Cinq jours après ce rapport, contenant une masse de renseignements qui, aujourd'hui, n'ont plus le même intérêt, le pays ayant été mieux exploré, je partais pour l'Orégon.

Je ne rentrai de cette expédition que vers la mi-novembre (trois mois et demi après). Mais j'en avais conféré longuement, avant de m'éloigner de San-Francisco, avec un homme d'exécution, le comte Charles de Pin-

dray, qui m'avoua qu'après avoir recueilli de nouvelles notions à la suite des ouvertures que je lui avais faites, il s'était décidé à monter l'entreprise. Il avait déjà à peu près réussi dans ses enrôlements : un navire s'équipait, une troupe « dont le nombre augmentait à toute heure, » s'armait pour aller à Guyamas, et de là se porter en avant vers les Indiens Apaches, gardiens des plus riches *placer's* de la Sonora. Tous, Français déterminés, ils avaient confiance en leur chef, et chacun supportait sa part contributive pour nolis du navire, provisions, armes et munitions. Ces frais nécessitaient de 40 à 50 dollars par tête pour se rendre à Guyamas. Là, comme je l'avais si bien pressenti, on devait rencontrer le concours de la population sonorienne et l'appui de l'autorité, pour s'enfoncer dans l'intérieur, où « l'on allait tomber sur des lacs et des montagnes d'or pur. » On se disputait déjà pour le partage, quoique convaincu qu'on ne pourrait tout emporter en une seule fois.

M. de Pindray réunissait les principales qualités d'un chef d'entreprise : d'une bravoure incontestable, d'une grande audace ; adroit, fort et énergique, physique et moral tout était en harmonie. D'ailleurs ne laissant rien derrière lui, ayant tout gâché, dissipé, anéanti, ce n'était qu'en avant qu'il pouvait se reconstituer une existence. Il offrait donc les garanties essentielles à ses compagnons ; ses vaisseaux brûlés, vaincre ou mourir était la seule chose qui lui restât à faire.

Notre cher compatriote, M. de Pindray, n'était pas un homme ordinaire, mais il était encore moins un homme parfait. Sa jeunesse avait été plus qu'orageuse. A l'époque dont je parle, il paraissait âgé de trente-cinq à trente-six ans. Issu d'une noble famille du Poitou, il avait acquis une haute renommée l'épée à la main ; ai-

mant les femmes, le jeu et tous les biens de ce monde, menant la vie d'un homme de loisir, les occasions de querelles, qu'il était bien loin de fuir, ne lui manquèrent nulle part ; il était connu et très estimé dans les différentes classes de raffinés, et comme toute puissance quelconque, il eut partout un entourage de courtisans et de flatteurs.

Il a laissé dans les annales du genre des prouesses qui ne s'oublient pas si vite, entre autres un duel à mort sur un billard, où rompre n'était pas facile, et une *vendetta* d'adolescence qu'il attendit pendant quatre ans. Sa moralité ne fut pas toujours assez sévère ; aussi se trouva-t-il mêlé à une société en guerre déclarée avec les principales banques européennes, dont la liquidation eut un fâcheux retentissement il y a quelques années, et le força d'aller voyager plus à l'écart. Il errait en Amérique quand, à la nouvelle de la découverte de l'or en Californie, il eut hâte de s'y rendre un des premiers. La chasse, à laquelle il était très expert, lui fournit d'abord des moyens d'existence. Il faisait tous les jours de miraculeuses boucheries de cerfs, de chevreuils, d'ours, avec lesquels il réalisait des sommes énormes à la halle de San-Francisco. Tout s'épuise pourtant, et notre homme était d'ailleurs assez inconstant. Joueur et grand seigneur en même temps, M. de Pindray, très peu endurant de sa nature, avait souvent maille à partir avec les Américains. Il s'en tira toujours assez heureusement. Après avoir épuisé la vie des cités et celle des campagnes, parcouru les mines et les *ranchos*, il termina enfin en Californie par ce projet de conquérir la Sonora.

Le 21 novembre 1851, le *Cumberland* sortit du port de San-Francisco avec quatre-vingt-huit Français, sous

les ordres de leur *capitaine-général*, le comte de Pindray, et aborda, un mois après, au port de Guyamas, dans la mer *Vermeille*. Nous fûmes long-temps sans en entendre parler en Californie, vu les difficultés et la rareté des communications, qui n'ont lieu que par le cabotage des navires à voiles. D'autres émigrants se comptaient en attendant, prêts à aller rejoindre aux premières nouvelles favorables.

Sur ces entrefaites, M. de Raousset-Boulbon, autre Français désillusionné sur la Californie, riche aussi en qualités entreprenantes, partait pour Mexico et allait y jeter les fondements d'une expédition semblable à quelques égards, plus positive au fond, moins brillante et moins chevaleresque dans la forme et dans le but. Il existe au Mexique, dans les cordilières de la *Sierra-Madre*, une ancienne mine d'argent qui, depuis plus de soixante ans, avait cessé d'être exploitée, et dont le territoire avait été envahi par les sauvages. La couronne d'Espagne en avait autrefois tiré des sommes considérables. Cette mine d'*Arissonna*, située dans la partie nord du Mexique, avait besoin d'être reconquise, pour ainsi dire. Une société, *Jecker Tore et compagnie*, à laquelle notre ministre plénipotentiaire au Mexique a prêté ostensiblement son nom, en a obtenu la concession, sauf à s'en mettre elle-même en possession à ses risques et périls.

Le directeur (le colonel Jimenez) et les travailleurs étaient trouvés sur les lieux ; il ne fallait plus que recruter une force militaire capable de reprendre la mine et de la garder : c'était à la fois le plus important et le plus difficile. Le pays ne fournissant pas les ressources de ce genre, on pensa à recourir, parmi les Français de la Californie, aux découragés des *placers*, aux an-

ciens gardes mobiles et surtout aux nouveaux transportés de la *Loterie des Lingots d'or*. M. le comte de Raousset, appuyé d'un crédit sonnant de 60,000 dollars (300,000 francs), a pu choisir, pourvoyant à tous les frais, ne demandant que détermination, obéissance et discipline. On a bien cherché, par esprit de jalousie et d'envie, à semer des bruits fâcheux au départ, pour ébranler et désorganiser la colonne ; on osait leur dire en face qu'ils allaient servir, eux, soldats et enfants de la république démocratique, les projets liberticides du président du Mexique, le général Arista. Chargé alors de rédiger une note en réponse, il ne me fut pas difficile de démontrer l'absurdité et la malveillance de ces rumeurs, sorties du cabaret de *Paul Niquet*, qui était le quartier-général, à San-Francisco, de tous les enrôlements et de plus d'un mauvais sujet.

Enfin, le 19 mai, M. de Raousset, avec environ 200 braves bien armés et ne manquant de rien, pas même de confiance, s'embarqua à bord de l'*Archibald-Gracie*, petit brick sous pavillon mexicain, spécialement frété pour l'expédition. La douane, contre son ordinaire, souleva quelques difficultés au sujet de la sortie des armes ; elles furent levées grâce à la commune intervention des consuls français et mexicain. C'est aussi dans le port de Guyamas qu'ils débarquèrent, sur les pas de leurs prédécesseurs, déjà avancés vers le centre de la contrée. Le même bon accueil leur fut fait par les autorités et les habitants. Défrayée de tout, cette émigration devait avoir une part réservée dans la riche mine d'*Arissonna*, dont elle était destinée à être le poste sédentaire de sûreté. L'entreprise était semée de dangers, mais pouvait être à la fois glorieuse et lucrative. Le choix du chef est pour beaucoup dans ces oc-

casions. M. de Raousset-Boulbon, quoique affligé d'une surdité prononcée, est un homme dans la force de l'âge et d'une excellente constitution. Brave, énergique, il possède l'autorité du commandement. Joindra-t-il à ces qualités essentielles une parole assez déliée, un caractère assez conciliant pour maintenir sa troupe, d'humeur peu facile, et traiter avec des populations vaines, jalouses, et dont la bonne foi est loin d'être proverbiale? C'est la suite qui résoudra tous ces problèmes.

La première expédition de M. le comte de Pindray, du mois de novembre 1851, avait été ralliée quelques mois après, au commencement de 1852, par deux autres petites compagnies. Le nombre de ces courageux Français, en majorité Parisiens, avait atteint, indépendamment de la troupe Raousset, le chiffre de 150 hommes.

Bref, c'étaient environ 350 de nos nationaux engagés dans ces périlleuses aventures. Les Mexicains avaient fait la condition expresse qu'aucun citoyen des États-Unis n'y serait admis. La répugnance et la crainte leur font repousser tout contact avec leurs voisins. Ces sentiments de répulsion, qui existent depuis la guerre de 1845, ont été cause de quelque mésintelligence en Sonora, et le plus fâcheux contre-coup a failli en rejaillir sur les Français en Californie, à la suite d'une proclamation répandue dans les *placers* par quelques Américains mécontents. Heureusement on est parvenu à en détourner le danger, et de façon à en prévenir le renouvellement par les mêmes causes.

On n'en était que là, le 15 juillet 1852, quand je quittai la Californie pour repasser en Europe. Tout était encore espérance et douce illusion.

Arrivé en France, je n'ai plus été à même de re-

...que comme tout le monde, les nouvelles qui y ... survenues sur ces expéditions. Je me suis cru, ...pendant, plus à même d'exposer les faits par la con-...naissance première que j'avais des lieux et des per-...sonnes, et j'ai publié divers articles rectificatifs dans la presse; une partie des détails ci-dessus fut même communiquée par moi au journal *le Siècle*, qui les inséra en mars 1853. Mais le dénouement qu'ont eu toutes ces expéditions, et qui est connu depuis long-temps, a emporté tout l'intérêt des détails.

Après la mort de Pindray, qui se brûla la cervelle en pleine Sonora, dans un accès de fièvre chaude et de désespoir, ses compagnons s'étaient ralliés à la troupe de M. le comte de Raousset-Boulbon.

Ce chef valeureux, quoique gravement malade, les conduisit toujours à la victoire : entre autres à Hermosillo, où 200 Français, le 14 octobre 1852, ont pris une ville de 12,000 habitants, après avoir défait l'armée de 800 hommes qui la défendait. Néanmoins, chaque victoire épuisait la petite troupe, et à la suite de ces combats, qui n'avaient de prix que pour notre orgueil national, la Sonora dut être évacuée par la poignée de braves qui avaient survécu à tant de fatigues et de dangers, après qu'ils eurent *imposé* une honorable capitulation.

Si tout semble dit pour les premiers artisans de ces entreprises hardies, il n'en est pas ainsi de la chose par elle-même. Les hommes ont pu faillir et les circonstances y ont été pour beaucoup; mais au fond rien n'est que préjugé; et c'est partie remise et non partie abandonnée par tout le monde.

Sous l'accusation de *flibusterie*, les Américains sont à l'œuvre et plusieurs détachements arrivés successi-

vement, sous les ordres d'un nommé W. Walker, ont pris possession de la *Vieille-Californie*, pour de là gagner la Sonora, dont l'indépendance a déjà été proclamée plusieurs fois. S'ils ne réussissent pas ce coup-ci, d'autres sont prêts à recommencer.

Le comte Raousset, de son côté, n'a pas renoncé et espère en des troupes fraîches à lever en Californie, où les éléments sont toujours les mêmes ; ainsi, attendons-nous à de nouveaux évènements. Le gouvernement de Santa-Anna cherche également à attirer des émigrations pacifiques, sentant fort bien qu'il n'a pas les moyens d'envoyer des troupes pour s'opposer, par la force, à l'indépendance et à la prise de possession d'une province éloignée du vaste pays dont il est redevenu le dictateur. Quant au Congrès de Washington, sous l'empire de la tradition *Monroë*, il aura l'air de protester et de dénier toute participation, jusqu'au jour où il acceptera fort bien, et d'après sa coutume politique, le profit des faits accomplis.

CHAPITRE VI.

Premières impressions de San-Francisco.

J'emprunte aux lettres que j'écrivis à cette époque, mes premières impressions sur San-Francisco; cette ville, avec une petite portion de l'autre côté de la baie, est tout ce que je vis de la Californie dans ces deux premières semaines. Plus tard, non-seulement mon opinion sur le pays, mais le pays même ne se présentera plus exactement dans les mêmes conditions, et c'est justement pour indiquer mieux les progrès rapides de cette contrée, que je place ici ces pages, écrites sur les lieux mêmes, il y a déjà près de trois ans; elles me paraissent aujourd'hui, à moi-même, vieillies d'un siècle et sorties d'une autre plume.

(31 Juillet 1851.)

« Je n'ai que dix jours de présence ici; mais deux années d'études et d'intérêts engagés, et tout ce que je recueille de la bouche d'un autre moi-même, me met-

tent à même de l'apprécier approximativement; je me bornerai d'ailleurs à ce qui m'a le plus frappé.

» Depuis mon départ d'Europe, le 2 mai, San-Francisco a été deux fois la proie des flammes. Sous l'atteinte de pareils fléaux, tout y a subi un bouleversement complet en bien peu de temps. Autant cette ville était propre et commençait à être bien ordonnée, autant elle est devenue sale et d'un aspect confus et désorganisé. Par l'incendie de trois maisons, à nous appartenant avec tout leur contenu, nous avons perdu ce que nous possédions ici, et je suis arrivé pour partager le grenier de ma pauvre femme, qui m'y attendait avec le courage et la résignation dont elle avait déjà donné tant de preuves. Mais moi, qui ne crois pas que passé vingt ans on soit bien dans un grenier, et qui n'ai pu me faire si vite au caractère américain-californien, j'avoue que j'ai le cœur continuellement oppressé, non pas seulement à la trace de nos propres malheurs, mais aussi à la vue de tant d'autres infortunés, chez qui l'espérance est arrivée à l'effet abrutissant d'une marotte. Je viens de serrer la main à deux compatriotes qui seront défigurés toute leur vie par les brûlures dont ils ont été récemment victimes; c'est leur personne et non leurs propriétés qui ont été atteintes : ils sont riches et enviés! Quelle dérision de la fortune !

» Les affaires commerciales passent pour être très languissantes; l'esprit de destruction n'a pas même atteint son but, car la marchandise brûlée n'a point fait augmenter celle qui a réchappé. Une flotte encombrée a vomi le contenu de ses flancs, et le manque d'affaires, de confiance et d'argent, a achevé d'avilir les cours. Pour quelques articles, les vins par exemple, ils sont au-dessous des prix de facture.

» On rebâtit, on relève les murs de cette ville en ruines, mais cette fois-ci c'est avec un sentiment de défiance et comme si on ne voulait livrer que le moins possible à l'élément destructeur. On fait, pour ainsi dire, d'avance, par la main des maçons, des charpentiers et des tapissiers, la part du feu à venir. Le luxe passé, au milieu du découragement semé par les récents incendies, ne renaît pas encore. San-Francisco aura plus que jamais de maisons en bois, mais dans des proportions exiguës et d'un ameublement strictement indispensable. On ne construit plus en *pisé*, ni en *adobe* (terre séchée) ; quelques gros capitalistes élèvent des maisons de briques, mais ces matériaux manquent, et ici on n'aime pas à attendre : on se sert de ce qu'on trouve. D'ailleurs, encore une secousse de tremblement de terre comme celle qui eut lieu le mois dernier, et on aura peur de se loger sous des briques et de la pierre. Les banquiers sont retranchés dans des espèces de citadelles en fer, sous des voûtes casematées comme pour soutenir un siége. Ce sont des forteresses entourées d'éléments combustibles qu'elles prétendent défier. Les loyers sont hors de prix et dans la proportion de 100 p. 0[0 avec le capital. On double ainsi annuellement son argent; mais il faut ne pas brûler, et ce serait trop beau d'être un an sans incendie, dans une ville où l'on ne quitte jamais sa maison sans la crainte de n'y pouvoir rentrer. Quoique nous ne soyons que campés en garni, et que nos malles soient toujours bouclées, je payerais bien une forte prime à qui m'assurerait contre le risque de brûler encore.

» Il y a des gens qui vous disent froidement que toute la haute ville est condamnée sans appel, et que c'est sur pilotis que la cité doit subsister; d'autres vont

plus loin et prédisent la destruction totale de San-Francisco, dont les mille vaisseaux à l'ancre partageront la ruine et gâteront même à tout jamais, par leurs carcasses noyées, la sûreté du port. On irait alors sur un autre point de la rade désigné d'avance, *Benitia*. Mais tous sont d'accord sur la destruction d'une ville menacée par des intérêts opposés, sans parler des incendiaires et des voleurs, que des procès récents ont signalés comme organisés en permanence, en bandes et en connivence avec des magistrats indignes, pour hâter la catastrophe.

» Qu'y a-t-il d'étonnant à voir la confiance perdue au milieu d'un pareil état de choses? On vit plus au jour le jour que dans les contrées menacées par l'esprit et le souffle des révolutions; et, pour ma part, j'aimerais tout autant affronter de nouveau les balles des barricades que les torches des incendiaires. Un égoïsme affreux dévore tout le monde. On semble n'avoir plus de nationalité: celui qui possède encore quelque chose peut plaindre le compatriote malheureux qui n'a pu rien sauver, mais il ne lui ouvre pas sa bourse, et ne lui prodigue que de ces conseils toujours plus agréables à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit. Le crédit n'existe pas; on ne prête que sur gages et sur nantissements, même à celui qui aurait été toute sa vie un modèle de probité et d'exactitude, au cours ordinaire de 5 à 6 p. 0/0 par mois. Ces prêts, qui nous sembleraient usuraires, ne sont même, à proprement parler, que des ventes à réméré, car presque toujours l'insolvabilité abandonne le gage.

» La vie animale est assez bonne, et supérieure sans être plus chère, à celle de tous les autres points de la côte. On est horriblement logé, un bon lit, chose si commune

chez nous, est ici introuvable. Avec 4 à 5 piastres (20 à 25 francs) par jour, on fait deux bons repas et l'on est logé, c'est-à-dire à peu près à couvert.

» En gros, les marchandises sont pour rien et à des taux ruineux pour l'importateur : en détail, ces mêmes objets sont toujours chers, non que le marchand veuille trop gagner, mais il est écrasé par les frais. Les encans publics tuent l'un et l'autre commerce, et tout le monde donne la préférence à ce qui est bon marché. Aussi la *camelotte* abonde-t-elle. En produits français, les vins et les eaux-de-vie, dont l'échelle est constamment mobile, sont en ce moment d'une défaite facile pourvu que ces articles soient des plus basses qualités. On ne tient qu'à la forme apparente et extérieure. Des capsules et de belles étiquettes suffisent et dispensent de la dégustation. D'après des renseignements puisés à bonne source, la Californie doit consommer journellement de 15 à 20,000 bouteilles de vin (15 à 20 tonneaux.)

» Une population de 300,000 âmes peut déjà absorber beaucoup, surtout avec les moyens et la volonté de bien vivre ; mais c'est surtout par le gaspillage, le désordre et les sinistres, que cette contrée a englouti plusieurs centaines de millions de francs en marchandises; comme s'il fallait que la masse de la fortune générale ne s'accrût pas de la totalité des trouvailles aurifères qui arrivent à figurer aujourd'hui au bilan universel.

» L'agriculture se développe lentement ; mais au premier moment elle prendra son essor et semble déjà y préluder. Le jardinage est considérablement en progrès, et les légumes, les fruits même, ne sont plus rares sur le marché, ni à des prix dont on ne puisse approcher. C'est néanmoins l'orange, apportée des îles

Sandwich ou des *Marquises*, qui est le fruit le plus commun; tout le monde le peut aborder et en toutes saisons. Il exista de temps immémorial des plantations de vigne, cette plante sarmenteuse y croissant naturellement à l'état sauvage. Plusieurs de nos compatriotes dans les *pueblos* (villages) de *San-Jose*, de *Santa-Barbara* et principalement à *Los Angelès*, ont établi des plantations régulières; ils faisaient jadis de belles vendanges, dont les produits se plaçaient avantageusement dans le pays. Depuis la découverte de l'or, la main-d'œuvre s'est élevée à un taux si exorbitant, que le prix de revient des vins indigènes, surpasse de beaucoup celui des importés malgré le fret et les 40 pour 100 de droits *ad valorem* qui frappent ceux-ci. Faute de vendangeurs on coupe aujourd'hui les raisins au fur et à mesure de la maturité, et on les porte sur le marché de San-Francisco, où on en mange tout l'automne dans les villes comme dans les *placers*. Grâce aux prétentions des cultivateurs viticoles en Californie, nos produits bordelais et provençaux ne seront pas privés de longtemps de ce débouché, d'autant plus avantageux que les sociétés de tempérance ne sont pas ici en progrès comme dans d'autres États de l'Union.

» Pour les ouvriers en bâtiments, les domestiques des deux sexes, les artisans en général, c'est une terre de promission. Les maçons, charpentiers, briquetiers, gagnent 40 et 50 francs par jour ; un domestique ordinaire a 4 et 500 francs par mois; un cuisinier bien davantage, jusqu'à 1,000 francs. Le blanchissage est à 50 sous par chemise, et il a été plus cher. Le reste est dans les mêmes proportions. Les décrotteurs, qui, comme je l'ai déjà dit, sont presque tous Français, et parmi lesquels j'ai trouvé un ancien notaire, pren-

nent 25 sous pour cirer sur la place publique. J'avoue franchement que mon patriotisme n'a pas été jusqu'à leur donner mon argent ; communément, chaque matin, je commençais ma carrière par *faire* mes bottes et mes habits.

» Bien heureux encore, après tant de désastres et de déceptions, de n'avoir pas fini par descendre jusqu'à partager, auprès des marmitons californiens, les occupations auxquelles plus d'un de nos compatriotes étaient réduits, c'est-à-dire, celles de l'infortunée Cunégonde à l'office du prince bulgare, qui n'avait, heureusement pour elle ! que fort peu de petites écuelles. A San-Francisco, ce métier de *laveur de vaisselle* est regardé comme le dernier et le plus dur. On travaille depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir pour 50 à 60 piastres par mois. La quantité de Français qui ont été obligés de passer par cet état, auquel on ne peut pas tenir plus de cinq à six semaines, est incroyable. Sitôt qu'on y a gagné l'argent nécessaire pour aller aux mines, on se hâte bien vite d'y fuir le sale et abrutissant métier assimilé à un purgatoire anticipé.

» Les rues sont des cloaques encombrés de toutes sortes de vieilles friperies. On dirait que le marché du Temple y a été éparpillé. Les chiffonniers de Paris auraient rempli bien des fois leurs hottes qu'ils n'auraient pas achevé de nettoyer les rues de San-Francisco, travail aussi fabuleux à entreprendre que celui des écuries d'Augias. Avant le feu, une société de balayeurs, également Français (nous avons de fort intéressants monopoles et que les Américains ne nous disputent jamais), gagnait assez d'argent à faire ce métier, et les rues planchéiées semblaient ne plus attendre que le frotteur. « Que les temps sont changés ! »

» Pendant l'été il fait constamment sec; pas même de pluies d'orages, et fort heureusement; car avec de la boue et de l'eau on ne verrait plus où mettre les pieds et l'on se briserait, l'on se déchirerait tibias et tendons dans les trous multipliés que le feu a faits à ce parquet.

» A partir de 11 heures du matin la brise s'élève régulièrement et fait voler une poussière fort incommode. Ce vent violent, soufflant du N.-O. à travers la montagne, dissipe et chasse rapidement les brumes et le mauvais air sur son passage, mais en même temps il soulève ces tourbillons de sable qui vous enveloppent et vous aveuglent. Aussi, préfère-t-on en ville la saison d'hiver à celle d'été, d'autant plus que celle-ci est, en outre, d'une température journalière variable. Les journées sont chaudes et les soirées quelquefois trop froides. On doit se précautionner de vêtements contre ces brusques variations du thermomètre. Les nuits sont toujours fraîches et les matinées de la plus douce et de la plus suave température. Il faut que ce climat soit bien sain, et rien ne le prouve mieux que l'état de la basse-ville: au reflux de la marée des miasmes putrides s'exhalent le long des quais et de dessous les maisons construites sur pilotis. Dans beaucoup de contrées ils seraient d'un effet pernicieux pour la santé publique; ils donneraient au moins les fièvres intermittentes. Il n'en est rien à San-Francisco; la seule maladie générale est la dyssenterie, qui s'en prend aux arrivants et qui est le produit des émanations morbides d'une terre nouvelle, ou le résultat et la triste conséquence d'excès multipliés. Elle arrive parfois à un caractère de haute gravité; mais, en revanche, la fièvre étant rare, les amoncellements de sulfate de quinine, qu'on apportait de partout, ont dû reprendre la route des laboratoires tropicaux que l'on

avait très improprement dépouillés en faveur de la nouvelle contrée. Il serait à désirer que l'exportation de tous les articles en trop grande abondance ici pût se faire aussi facilement. San-Francisco, par sa situation, est appelé à devenir le port d'entrepôt du Pacifique, mais le mouvement est trop lent pour sauver la place de la pléthore qui la fait souffrir en ces moments de transition. On comprend que les médecins ne doivent pas faire fortune rapidement dans un pays si salubre. Aussi, beaucoup sur l'immense quantité accourue, ont vite pris leur parti et se sont faits mineurs. C'est du reste le métier honorable, comme celui de laboureur en France; il ne fait pas déroger, et nul blason ne sera jamais bâtonné pour l'avoir exercé.

» Les théâtres brûlent et se relèvent comme par enchantement, au bruit du sifflet du machiniste. Il y a toujours de l'argent pour ces sortes d'entreprises, comme dans notre bon Paris.

» On donne encore des bals et des concerts publics; mais depuis le dernier incendie les *chants ont cessé*, excepté dans les maisons de jeux, toujours tolérées, quoique gênées par les règlements de police et pressurées fiscalement. Dans ces infâmes tripots tout est pour le hasard et la tricherie. C'est bien en vain que j'eusse cherché l'ombre d'un échiquier autour de ces tables chargées d'or et entourées de dupes et de fripons.

» Il y a beaucoup de chevaux en ville pour le travail et pour le luxe, voitures et chevaux de mains. Le dimanche, les amazones foisonnent aux environs de la ville, entourées de *gentlemen-riders*. Cette cavalerie des deux sexes a la rage de galoper dans les rues, malgré d'énormes amendes contre le *furious riding*. Quand la police veut faire son devoir, elle est sûre de battre monnaie

par le nombre des procès-verbaux. La nourriture d'un cheval est chère, quoique ce ne soit plus comme à l'époque où l'on achetait pour les nourrir, une caisse de chapeaux de paille d'Italie à meilleur marché qu'une botte de foin. Quand les chevaux sont lancés dans ces rues de bois, c'est absolument le même effet à l'oreille que les charges des Murat du Cirque-Olympique.

» La monnaie la plus avantageuse à apporter ici (car il faut absolument y venir avec de l'argent), est la monnaie française, qui passe dans toutes les transactions. On n'a pas encore établi d'hôtel des Monnaies à San-Francisco, et les coins officiels sont les coins de l'Union; c'est la seule monnaie que reçoive la Douane. Il y a encore dans la circulation les premières pièces frappées par des banquiers. Elles s'acceptent à un cours souvent réduit conventionnellement.

» L'argent anglais donne de la perte. Les pièces d'or françaises de 20 fr. passent pour 4 dollars (21 fr. 20 c.), les écus de 5 fr. pour un dollar (5 fr. 30 c.). Mais ce sont surtout nos petites pièces de 1 fr. et de 0,50 c. qui donnent toujours un gros bénéfice. Elles circulent pour un quart de dollar (1 fr. 32 c. 1/2) ou la moitié, ce qu'on appelle un *réal*, un *shelling*. Ainsi, en partant de France avec de cette monnaie française, au lieu de prendre de la monnaie américaine, voici la différence en chiffres bien réels :

» A Paris, on aurait, au cours moyen de 5 fr. 30 c. le dollar, avec 1,000 fr. . . . . . 188 dollars.

» Avec la même somme de 1,000 fr. en pièces de 1 franc et de 50 centimes, on réaliserait, petit à petit, à San-Francisco. . 250 —

» Bénéfice, plus de 30 0/0. . . . . 62 dollars.

» Tant que cet état de choses, qui dure depuis trois ans, voudra bien continuer, les voyageurs n'ont pas à hésiter sur l'argent à apporter ici. Ils ne peuvent perdre dans aucun cas.

» L'on ne compte en Californie, comme dans tous les États-Unis, que par dollars. C'est l'unité monétaire comme le franc chez nous ; et cette monnaie, plus que quintuple, ne représente guère ici que la même valeur, vu la cherté excessive de tout. On est empoisonné de toute espèce de monnaie d'or et d'argent, et tout passe ; mais, fi du billon ! on ne sait pas ce que c'est.

» Voici le modèle de la pièce dans laquelle se résume à la fois l'or de la Californie et son système monétaire :



» Avant que cet *Octogone*, d'une valeur de 50 dollars (250 fr.), qui tient lieu de billets de banque, inconnus en Californie, ait disparu, il mérite une mention toute particulière, car c'est lui ici qui joue le plus grand rôle. Il sert à tous les gros payements, et, dans les maisons de banque, on voit ces *Octogones* entassés et empilés sur le comptoir comme les pièces de 5 fr. dans la montre des changeurs de Paris. Ces grosses pièces d'or sont naturellement l'objet de la convoitise générale. Elles seraient la divinité de la contrée si les croyances chré-

tiennes n'avaient été importées ici avec tant de force par les Espagnols catholiques, et par les Américains avec toutes les variétés de la réforme.

» Le cours de l'*Octogone* est forcé par le fait, malgré les caprices spéculatifs des officiers de la douane. Il sert aussi de *pièce de crédit*, que le voyageur dans les *placers* présente pour le plus petit payement, avec espoir que l'hôte n'aura pas le change. Ce change est toujours rare, et c'est ce qui fait penser qu'on renoncera à un coin si fort, pour adopter celui de 20 dollars (100 fr.), usité dans le reste de l'Union.

» Les Français sont grands amateurs de cette nouveauté, et cela va sans dire; mais il en est, pourtant, hélas! un bien grand nombre qui ne sont jamais arrivés à cette simple unité! J'entends tous les jours de ces chers compatriotes, plus ou moins victimes des opinions politiques, s'écrier: « Je ne veux plus être ni *légitimiste*, ni *socialiste*, je veux devenir uniquement *octogoniste!* »

» Cette pièce de monnaie est fort bonne à exporter: elle ne perd rien à New-York, et fort peu au change en Europe, où elle devient même un objet de curiosité, qui n'est pas du moins un souvenir sans valeur. Son poids est de 84 grammes, à 900/1,000. C'est à la fois le titre moyen de l'or naturel en Californie et le titre légal de notre monnaie française.

» Je n'ai pas à donner le revers de la médaille, car c'est un fond tout-à-fait uni. Le pays se caractérise bien dans ce *coin*: par son volume et par son poids il révèle l'abondance de la matière première; par l'économie du travail, il accuse à la fois la cherté de la main-d'œuvre et l'enfance de l'industrie.

» Il faudrait vouloir écrire des volumes pour entre-

prendre la peinture de tout ce que la société réunie ici présente de bizarre et de singulier. Elle est extraite de presque toutes les contrées du globe, bien qu'en majorité américaine (et celle-ci est de fraîche origine); elle n'est pas sortie de la quintessence, mais plus généralement du *caput mortuum*. Il ne s'agit nullement de ce qu'*on fut*, mais uniquement de ce qu'*on est*. Êtes-vous riche ou pauvre? — C'est presque un *to be or not to be*.

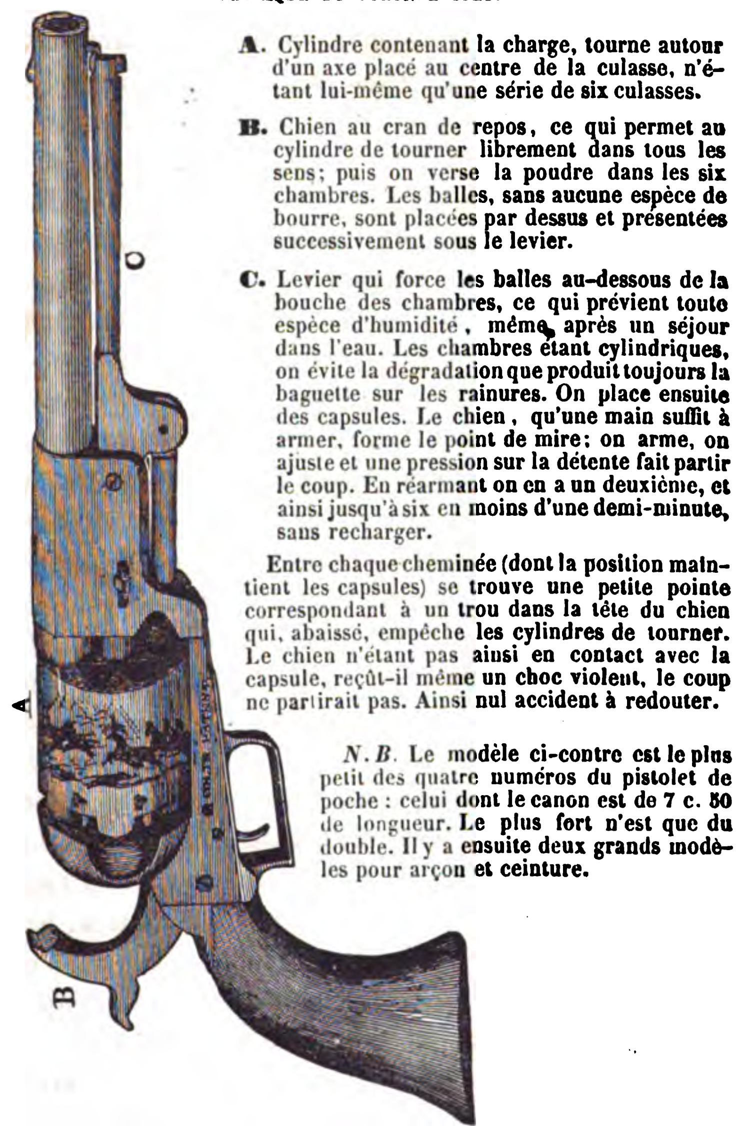
» L'échelle de la moralité est très basse. La présence de l'or ajoute aux causes d'attentats sur les personnes pour ravir la chose. Il faut bien se protéger, et, en général, savoir se préserver d'avance vaut beaucoup mieux qu'avoir à se défendre.

» Tout le monde est armé. « C'est comme si personne ne l'était, » repartit un homme d'infiniment d'esprit à l'époque de la révolution, où tout Paris avait des armes. En Californie, ce n'est pas précisément la même chose : on se bat rarement à coup de poing ; il n'y a ni boxe ni *savate*.

» Les Américains ont tous le *Revolver*, et les races d'origine espagnole portent le couteau à la ceinture. Cette espèce de coutelas est très meurtrier dans leurs mains exercées. Les Français, imprudents ou moins craintifs, sont les plus légers dans leur armement. Du reste, il est bien reconnu que, s'il se noie plus de gens sachant nager que de ceux qui ne le savent pas, on peut dire la même chose de ceux qui ont toujours des armes sur eux et de ceux qui n'en portent jamais. Le *Revolver* et le couteau engagent à s'en servir, comme l'épée au côté rendait chatouilleux et entraînait à dégaîner à tout propos. Un grand nombre de querelles s'élèvent journellement, qui, en tout autre pays, auraient une solution pacifique ; mais le *Revolver* gâte bientôt tout, et joue un si grand rôle dans

la vie californienne, que je m'appesantirai un peu sur cette arme, presque encore inconnue en Europe.

FIGURE ET DESCRIPTION DU *Revolver*, OU PISTOLET RÉPÉTANT, DE LA FABRIQUE DU COLONEL COLT.



A. Cylindre contenant la charge, tourne autour d'un axe placé au centre de la culasse, n'étant lui-même qu'une série de six culasses.

B. Chien au cran de repos, ce qui permet au cylindre de tourner librement dans tous les sens; puis on verse la poudre dans les six chambres. Les balles, sans aucune espèce de bourre, sont placées par dessus et présentées successivement sous le levier.

C. Levier qui force les balles au-dessous de la bouche des chambres, ce qui prévient toute espèce d'humidité, même après un séjour dans l'eau. Les chambres étant cylindriques, on évite la dégradation que produit toujours la baguette sur les rainures. On place ensuite des capsules. Le chien, qu'une main suffit à armer, forme le point de mire; on arme, on ajuste et une pression sur la détente fait partir le coup. En réarmant on en a un deuxième, et ainsi jusqu'à six en moins d'une demi-minute, sans recharger.

Entre chaque cheminée (dont la position maintient les capsules) se trouve une petite pointe correspondant à un trou dans la tête du chien qui, abaissé, empêche les cylindres de tourner. Le chien n'étant pas ainsi en contact avec la capsule, reçût-il même un choc violent, le coup ne partirait pas. Ainsi nul accident à redouter.

N. B. Le modèle ci-contre est le plus petit des quatre numéros du pistolet de poche : celui dont le canon est de 7 c. 50 de longueur. Le plus fort n'est que du double. Il y a ensuite deux grands modèles pour arçon et ceinture.

» La grandeur ordinaire pour porter à la ceinture ou dans les poches, est d'une vingtaine de centimètres tout

compris, et du poids, chargé, d'environ un kilog. On s'en sert pour les duels; mais à distance, le tir est très incertain. Ce qu'il y a de positif, c'est que, malgré les six coups, les rencontres sur le terrain ne sont pas plus meurtrières qu'avec nos pistolets de combat. En revanche, dans les querelles de rues et de salons cette volubilité des six coups est un inconvénient dangereux pour les spectateurs. Il est bien rare qu'il n'y ait pas de victimes étrangères à la querelle. On a essayé plusieurs fois de proposer des règlements de police pour qu'au moins en ville on ne conservât pas ces armes sur soi. Tout a échoué devant la force de l'habitude, et, il faut le dire, devant le besoin de se protéger soi-même.

» J'ai été chargé d'un arbitrage entre deux Français anciens associés, et c'est l'exhibition du *Revolver*, par le docteur D., qui donna toute la force de sanction à ma décision en sa faveur. L'effet fut prompt et purement comminatoire. Aussi, n'hésitai-je pas davantage à suivre le conseil qu'on me donnait de tous côtés, de ne pas partir pour le voyage dans l'Orégon sans un *Revolver* à six coups avec ses accessoires au grand complet. Ce fut ma première acquisition, et la suite démontrera si je me suis bien trouvé des 150 fr. dépensés pour avoir cette arme de combat et de sûreté.

» Le service de la poste est régulier, et les lettres arrivent bien quand elles sont affranchies et que la malle ne naufrage pas. J'avais écrit vingt-trois lettres, pendant une année, de Paris à San-Francisco, pas une n'a manqué d'y parvenir en son temps. J'ai bien souvent remarqué que ceux qui sont toujours à maugréer ici contre le service postal, sont précisément ceux qui en usent le moins. Les ports sont coûteux, il est vrai; mais ils n'autorisent pas l'excès de paresse et de négligence

de certains émigrants qui laissent leur famille dans un doute pénible sur leur sort.

» Tous les jours les colonnes des journaux sont remplies de demandes de renseignements adressées au consul français, sur des individus dont on n'a pas de nouvelles depuis un et deux ans, et qui sont pourtant vivants et bien portants.

» On paye pour les lettres au départ et à l'arrivée. Les facteurs ne sont pas encore connus ici. C'est par les journaux, moins remplis de tartines politiques que les nôtres, qu'on informe ceux qui négligent d'aller d'eux-mêmes retirer les lettres qu'ils ont au bureau de la poste, où on les délivre à qui les réclame en votre nom.

» La douane, qui tient les cordons de la bourse fédérale, est ici la grande autorité, tout-à-fait indépendante des autres puissances de l'État. Elle est despotique, souveraine, souvent dure et exigeante; mais aussi, dans les petits détails et pour qui sait la prendre, elle est coulante, magnifique même, et ne fouille pas du moins dans les poches du pauvre voyageur. Pour ma part, je tombai sur un douanier qui, non-seulement n'exigea pas l'ouverture de mes malles, mais qui poussa la galanterie jusqu'à vouloir payer absolument du vin de Champagne, pour faire honneur aux deux dames qui étaient venues au-devant de moi; j'avais pour elles quelques chiffons qui, bien certainement, n'eussent pas échappé à l'œil inquisitorial des douaniers européens. On fait ici autant de contrebande qu'on peut, et c'est ce qui provoque, par contre, des représailles sévères et au sujet desquelles plus d'une réclamation fondée a fini par être redressée, tant bien que mal, à Washington. Nous en avons eu notre grande part en souffrances, et notre toute petite part en indemnités long-temps attendues.

» Ce que je crois avoir signalé de San-Francisco avec assez de justesse d'appréciation, n'est pas entièrement applicable au reste de la Californie, dans un état à la fois inférieur sur beaucoup de points et supérieur sur d'autres.

» Les mines s'étendent toujours; des masses d'or sont concurremment extraites par les bras humains et par les machines. Seulement cet or, étant réparti chaque jour entre un plus grand nombre de mains, ne fait pas la part de chacun aussi forte, et les fortunes dans les mines ne s'élèvent plus avec une rapidité féerique. En revanche, le mineur, quoique obligé de marcher sans cesse en avant, est mieux installé, et le métier, toujours dur, est peut-être un peu moins dangereux. On pourrait presque assurer aujourd'hui le mineur sur des tables de probabilités dont la sensibilité humaine n'aurait pas à s'affecter.

» Il n'y a ici que des individualités; pas d'esprit de fraternité; chacun pour soi. Mais si les transportés qui vont arriver par *la Loterie des lingots d'or*, n'altèrent pas la population française, on continuera à la voir se bien tenir et donner les exemples de conduite les plus satisfaisants. Et cependant on ne peut pas dire que les Français aient été les plus favorisés de la fortune !

» La fameuse *loi Lynch*, qu'un *Comité de Vigilance*, avec l'assentiment général des honnêtes gens, vient d'élever à la hauteur d'une institution, semble avoir découragé les coquins et les voleurs, par les exemples rigoureux et récents qu'il a fallu faire. C'est grâce à l'initiative prise par les gens de cœur, qu'on peut aussi dire sur ce sol : « Que les méchants tremblent et » que les bons commencent à se rassurer. »

CHAPITRE VII.

Départ pour l'Orégon.

Avant tout il est bon de rappeler que c'est à la rivalité de l'Angleterre et des Etats-Unis pour la possession de l'Orégon, que nous avons dû en France la connaissance particulière de cette contrée; on était bien loin alors de se douter qu'avant si peu de temps, ce serait sa voisine la Californie, qui attirerait les regards du globe entier vers ces parages.

L'Orégon comprend la région du Pacifique entre les 42° et 49° parallèles. A l'Ouest, le littoral est baigné par la mer; à l'Est s'élèvent les Monts Rocheux qui la séparent des plaines du Missouri; au Sud, l'Orégon n'a de bornes que la Nouvelle-Californie, dont il n'est pour ainsi dire que la continuation septentrionale. Les possessions anglaises, refoulées au-delà du 49° degré, bordent ce territoire de l'Orégon, comme tous les Etats-

Unis, depuis le détroit de *Juan de Fuca* sur le Pacifique jusqu'au Canada.

On sait que la Fédération américaine s'interdit la possession de colonies. Quand une nouvelle adjonction n'a pas un chiffre assez élevé de population pour nommer des représentants au Congrès (il faut quelque chose comme 45 mille âmes) elle prend le nom de *territoire* et subit une espèce de tutelle. Le président à Washington lui envoie gouverneur et juges qui sont payés par la caisse fédérale. Aussi désire-t-on toujours l'émancipation d'un pupille qui coûte au lieu de rapporter. Les institutions sur les *territoires*, sauf cette tutelle, n'en ont pas moins toute l'ampleur républicaine. Les citoyens nomment leurs législateurs et leurs magistrats; ils votent leur constitution et les lois, sous le veto de leur tuteur le gouverneur. Le territoire de l'Orégon, qui ne comptait pas 4,000 blancs il y a cinq ans, a décuplé ce nombre; aussi, avant peu de temps, va-t-il comme Etat ajouter la 32e étoile au drapeau de l'Union. Il arrivera bien certainement avant le territoire d'*Utah*, où les Mormons commencèrent pourtant avec une population plus forte que celle de l'Orégon.

En partant de la baie de San-Francisco, on aperçoit dans le lointain les îlots *los Farallones*; on les laisse à gauche pour serrer la côte, que l'on remonte vers le Nord; après avoir dépassé la *Bodega* et le fort *Ross* qui protégeait les établissements que les Russes, descendus de leurs régions glaciales, étaient venus fonder en 1812 en Californie, pour s'y créer un grenier d'abondance, on arrive à la rivière *Trinidad*. Les sables de ce cours d'eau, ainsi que les dunes à son embouchure, furent signalés, peu de temps après la découverte de l'or en Californie, comme étant complétement saturés du pré-

cieux métal; aussi, diverses compagnies se précipitèrent-elles vers ce *Gold-Bluff* par la route de terre, infestée alors des plus mauvaises tribus indiennes. De grands désastres frappèrent ces téméraires explorateurs, parmi lesquels nous comptions une association de plus de trente de nos compatriotes; la moitié n'en est pas revenue. Inutile d'ajouter que les autres, après des souffrances inouïes, ne trouvèrent que déception, et furent trop heureux de regagner San-Francisco et les *placers* plus hospitaliers des rives du Sacramento. Quand je me trouvai dans ces parages, c'était un peu plus au Nord, à une pointe désignée par les géographes sous le nom de *Blanco*, que l'attention des émigrants paraissait attirée. Ce cap est par 42° 50', et par conséquent hors de la Californie, sur le territoire de l'Orégon. Il existe à côté une petite baie vers le milieu de la côte, entre *Umpqua* et *Klamath Rivers*, où les fondements du port Orford viennent d'être jetés. Il y avait à peine deux mois que l'on avait touché pour la première fois à ce point, jusque-là tout-à-fait inhabité par la race blanche. On y achevait, en août 1851, la construction de deux maisons et d'un petit fort armé de quatre pièces de canon, dont les attaques des Indiens avaient déjà révélé l'indispensable nécessité. A la première descente des nouveaux émigrants, les indigènes, entièrement nus, se présentèrent avec des dispositions plus défiantes qu'amicales. Ils paraissaient ignorer complétement la valeur de l'or et de l'argent. Les échanges qu'ils avaient pu faire jusque-là, de troisième et quatrième main, provenaient de la Compagnie de la baie d'Hudson. On en reconnaissait les traces aux lambeaux de couvertures de laine pour lesquels ils avaient sans doute donné des peaux de loutres, de phoques et de castors. Ils offraient aussi

des coquillages, espèce de nacre très abondante dont les deux sexes se parent également, et auxquels ils semblaient croire que nous attacherions un grand prix.

Ces Indiens, à la vue des dispositions pour fonder un premier établissement, se retirèrent en laissant percer un grand mécontentement. Ils reparurent plus nombreux quand les Américains ne furent plus que neuf pour garder cette conquête. Le reste était reparti pour aller chercher des renforts à San-Francisco et toutes les provisions nécessaires. A leur retour ils ne trouvèrent plus leurs compagnons qui, attaqués par des forces indiennes trop considérables, avaient dû se rembarquer. Il fallut agir avec vigueur, leur faire sentir l'effet, qui leur était encore inconnu, de la poudre à canon, achever vite le fort, l'armer, et se servir d'obus pour les écarter. Ce projectile, par le fracas plus terrible qu'il produit à l'arrivée qu'au départ, est ce que les sauvages trouvent de plus merveilleux dans l'organisation militaire des blancs. C'est je crois aussi l'obus qui agissait le plus fortement sur les Arabes dans nos guerres en Algérie. Depuis cette époque, la sûreté de la place a été garantie, et elle a pu se peupler, s'approvisionner et se bâtir.

Les principales résidences des tribus indiennes sont à quelques milles dans le Sud-Est entre un petit ruisseau appelé *Savage-Creek* et *Rogue-River*. En juillet 1851, vingt-cinq Canadiens et Américains avaient tenté de s'enfoncer dans l'intérieur pour atteindre ces deux cours d'eau et pénétrer de là jusqu'au pied des montagnes. On avait compris aux signes d'un chef indien qu'à *deux soleils* (deux jours) de marche, on trouverait abondamment du métal jaune pareil aux échantillons d'or pur qu'on voyait briller dans leurs mains. Dans les cas ana-

logues c'est toujours une course au clocher, à qui arrivera le premier. Sous cette impression on ne calcule rien : adieu prudence et prévoyance ! La petite caravane partit tout-à-fait à la légère. Elle était composée d'émigrants inexpérimentés. A peine avait-elle pour quelques jours de vivres. Il fallait tout porter à dos; l'état du pays n'offrait aucun autre moyen de transport. Les bêtes de somme manquant totalement, je vis moi-même acheter des chevaux à *Orégon-City* pour recommencer l'expédition. La première dont je parle, après avoir fait une trentaine de milles, était rentrée mourant de faim et de fatigue et n'ayant plus de chaussures. Ce premier jalon, très incomplet, avait fourni néanmoins assez d'indications pour me convaincre que, grâce aux approvisionnements de toutes sortes qu'on accumulait cette fois-ci, une seconde tentative aboutirait à de meilleurs résultats ; ce qui n'a pas manqué. Mais il a fallu des expéditions militaires réitérées.

Les Indiens dans cette contrée étaient tout-à-fait primitifs. Les liqueurs fermentées leur semblaient inconnues au point qu'une goutte de rhum ou d'eau-de-vie, qu'ils boivent si bien aujourd'hui, leur faisait faire alors la grimace. Ils se peignent différentes parties du corps en guise d'habillement et portent tous au nez et aux oreilles les longues coquilles de nacre. Leur langage était complétement inintelligible, et cependant on a lié bientôt avec eux un petit commerce d'échange. Pour les pelleteries, qui sont à peu près tout ce qu'ils peuvent offrir, ils acceptent volontiers des chemises de coton, des couvertures de laine et de la bijouterie. Entre la vraie bijouterie et la fausse, ils n'établissent aucune différence; ils n'en sont pas encore à savoir que *rien n'est beau que le vrai.*

Ce point de la côte présente un autre avantage important pour les communications : les bateaux à vapeur espèrent pouvoir y renouveler leurs approvisionnements de combustible. On y a trouvé, tout-à-fait dans le voisinage et presque à fleur de terre, des couches schisteuses de charbon de l'exploitation la plus facile. La qualité du combustible était déjà éprouvée ; la cherté de la main-d'œuvre présentait le seul et unique obstacle. On a apporté les matériaux nécessaires pour ouvrir ces mines, et un solide *wharf* a été construit à *Port-Orford*. Je ne puis m'empêcher de penser que si j'y repasse jamais, je trouverai une place importante là où il n'y avait encore qu'un berceau et des langes. Outre les avantages déjà signalés, la contrée a tout le caractère aurifère, et les terrains entre les mains des *squatters* (1) ne tarderont pas à acquérir de ces valeurs phénoménales, récompense des premiers occupants lorsqu'ils attachent leur industrie à l'édification d'une ville qui réussit. Les difficultés avec les aborigènes ne frappèrent encore quelque temps que sur les mineurs trop éloignés de la côte, sur ceux qui, pionniers aventureux, vont toujours le plus avant pour obtenir les bénéfices de la virginité des découvertes.

Il était midi quand nous nous présentâmes devant la barre de la *Columbie*, anciennement *Rio de San-Roque* et *Orégon*, découverte par le capitaine espagnol don Bruno de Heceta, en 1775. Cette embouchure échappa

---

(1) Les *squatters* sont ceux qui s'emparent des terres libres, sauf à légitimer la possession comme *primus occupans*, par le travail et la résidence continue. Il y a sans doute de grands abus dans l'exercice de ce droit, à mesure surtout que l'endroit se peuple, et ce n'est souvent que le droit du plus fort qui lui sert de sanction.

néanmoins, trois ans plus tard, aux investigations du capitaine Cook, allant à la recherche du passage du N.-E., l'année même qui précéda celle de la mort de ce célèbre navigateur aux Iles Sandwich. Un peu en dehors de ce magnifique fleuve, grande artère de l'Orégon et aussi le cours d'eau le plus étendu de la côte Ouest des deux Amériques, nous avions pris le pilote, qui nous dirigea, avec une extrême facilité, par la passe sud de la barre et à travers l'écume de ses trois lieues de brisants, vers la partie nord, où le navire avait affaire. La mer montait et nous porta dans la baie à gauche, à l'Est du *cap Désappointement*, ancien *cap de l'Assomption*, en face de *Pacific-City*. Nous ne restâmes que trois quarts d'heure à ce mouillage; juste le temps aller et retour du canot dirigé du navire au débarcadère de cette cité naissante, qui ne comptait pas alors plus d'une douzaine de maisons. Elles ont été construites avec les arbres de la forêt dont elles ont pris la place, dans un entre-deux très resserré de montagnes, au pied desquelles fonctionne le moulin à scier qui a débité ces indispensables matériaux.

De là nous remontâmes le fleuve, par les passes signalées entre les bancs de sable qui encombrent cette embouchure; bancs très dangereux par leur mobilité après les grandes crues des eaux, qui changent totalement la direction du chenal, et nous allâmes nous amarrer entre *Fort-George* et *Astoria*, sur la rive opposée.

Ces deux ports, distants l'un de l'autre d'un demimille, qu'il faut parcourir en canot, bien qu'à la mer basse on puisse à la rigueur se traîner le long de la berge sur les cailloux raboteux de la grève, seront en concurrence jusqu'à ce qu'ils finissent par se confondre et ne former qu'un seul port. Tous les deux sont au

pied de la même montagne, presque abrupte, à quelques centaines de mètres d'un rivage agité par des marées de 10 à 12 pieds d'élévation. Ne pouvant prendre de profondeur sans grimper sur la côte, les établissements sont tout en longueur et d'un assez misérable aspect. *Astoria* porte le nom du célèbre armateur de New-York, J. Astor, qui tenta, il y a plus de quarante ans, la double expédition en Orégon, simultanément par terre et par mer, que Washington Irving a décrite avec tant d'intérêt. Le navire le *Tonquin* vint baptiser *Astoria* avant d'aller imprudemment, capitaine et équipage, se faire massacrer plus au nord, pendant que de leur côté, Lewis et Clarke allaient donner leurs noms aux deux branches de la *Columbie*, à leur issue des Montagnes Rocheuses. Combien je me féliciterai toute ma vie d'avoir pu, près d'un demi-siècle après ces héroïques voyageurs, aller reconnaître les traces des uns et des autres, tout à la fois et sur mer et sur terre!

Fort-George a été construit par une compagnie anglaise qui rivalisa avec l'expédition américaine. Les propriétaires actuels continuent en *squatters* cette primitive rivalité. En attendant, tout est d'assez mince importance, à l'exception d'une grande scierie à vapeur en amont d'*Astoria*, qui exploite avec succès les arbres gigantesques qu'elle fait rouler sous ses roues du sommet de la montagne. Les établissements militaires, quand il y a une garnison pour les occuper, donnent à la place un certain mouvement. Autrement, le peu qui se fait est pour *Astoria*, où la douane, la poste, le gouvernement enfin, a son siége et fait flotter son pavillon.

Je fus invité à dîner par le général Adair, collecteur de la douane, pour qui je m'étais muni d'une lettre de recommandation. Malgré la frugalité de son repas, je

n'ai eu qu'à me louer de son accueil comme fonctionnaire et comme père de famille. Ce qui m'importait le plus, était d'être placé à la source des renseignements que mes instructions m'enjoignaient de recueillir avec précision.

Je ne chercherai pas à composer une idylle sur les rives de *la Columbie;* elles me parurent, au milieu de l'été, qui est, il est vrai, l'époque la plus favorable, d'un aspect enchanteur, surpassant encore en magnificence les sites admirables de la rivière *Chagrès* et du *lac de Nicaragua*, et certes ce n'est pas peu dire. Comme points de vue, il n'y a même pas de comparaison à établir. Sur ceux-ci, l'horizon est généralement rapproché, limité, borné, pour ainsi dire, aux bords du fleuve ou au circuit du lac, tandis que sur *la Columbie* vous découvrez, à des distances prodigieuses, les pics élevés de la Sierra, et votre œil plonge en même temps dans un pays découvert, inondé des flots amoncelés d'une ravissante verdure. Ce ne sont plus les arbres tropicaux parés simultanément de fleurs et de fruits, étreints par les fils innombrables des vignes et des parasites ; cette nature si chaude et si odoriférante est remplacée par des beautés d'un autre genre, plus en rapport avec notre organisation européenne. Tout nous rappelle nos zones tempérées, mais dans des proportions élargies. Ces forêts de cèdres et de sapins, dont les flèches audacieuses semblent capables, bien mieux que toutes les lances de nos anciens Gaulois, de soutenir la voûte des cieux si elle venait à tomber; la fécondité d'un sol qui se trahit aussi bien sur les monts élevés que dans la profondeur d'immenses vallées, tout vous fait sentir, tout atteste hautement que vous foulez un continent plus vaste que celui d'où vous arrivez.

Le thermomètre, quoique ce fût au mois d'août et sous les latitudes de la Provence, ne s'élevait pas, à midi, au-dessus de 19 et 20 degrés centigrades. Le ciel était nuageux le matin à l'embouchure de ce volumineux cours d'eau, ainsi que le long de la côte, et cependant nous n'étions pas entourés de ces fortes et impénétrables brumes, si dangereuses pour le navigateur sur les côtes de la Californie.

La barre de *la Columbie* n'a plus aujourd'hui, qu'elle est mieux connue, un caractère aussi effrayant. On a moins de sinistres à déplorer qu'autrefois, et néanmoins tout semble conspirer contre les tentatives des efforts humains pour achever de la rendre hospitalière : par une singulière fatalité, le phare, expédié des États de l'Est, est venu naufrager au pied même du cap qu'il devait éclairer. Le service du pilotage a été régularisé ; trois ou quatre navigateurs expérimentés le tiennent sous leur responsabilité. Les droits à leur payer sont obligatoires pour tous les pavillons. Ils sont encore très élevés, quoiqu'ayant été récemment réduits : pour douze pieds de tirant d'eau et au-dessous, dix dollars par chaque pied ; au-dessus de douze pieds, quinze dollars par chaque pied excédant. Si l'on refuse le service du pilote, on n'est tenu à payer qu'un demi-droit. Ceci est pour l'embouchure du fleuve jusqu'à *Astoria*. Il y a, en outre, des pilotes intérieurs, dits *pilotes de rivières;* mais ceux-ci sont facultatifs : ils remontent le fleuve jusqu'à *Fort-Vancouver* et dans le *Willamette* jusqu'à *Orégon-City*, pour dix dollars par chaque pied indistinctement. Du reste, ce dernier droit ne peut frapper les étrangers : *Astoria* étant l'unique port d'expédition sur *la Columbie*, les seuls navires de l'Union et ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson peuvent remonter le

fleuve. Le cabotage, comme on sait, est réservé dans les États-Unis au pavillon national. Ce fut dans des cas spéciaux et tout particuliers, à une époque transitoire, que des navires français remontèrent le fleuve pour aller ancrer dans *le Willamette,* devant *Portland,* où ils sont, du reste, à terminer leur misérable existence. Ces deux navires du Havre, l'*Étoile du Matin* et le *Duc de Lorges,* sont entrés, mais ils ne sortiront jamais.

Le tonnage se paie à raison de 95 *cents* par tonneau. Les Américains et les navires de la Compagnie d'Hudson en sont seuls exceptés, et encore ceux-ci n'ont la jouissance de ces divers priviléges que jusqu'en 1862. Voilà, avec ceux de douane, suivant l'acte-tarif qui régit toute l'Union Fédérative, les seuls droits à payer.

Il importe à nos armateurs d'être informés que le pavillon français ne peut être admis dans l'Orégon que jusqu'au port d'entrée, à l'embouchure de la *Columbie,* et à *Puget's-Sound* au nord du territoire, qui a été aussi reconnu, ultérieurement, second port d'entrée. Les précédents pouvaient induire en erreur et entraîner par suite à de fausses expéditions.

De San-Francisco à *Astoria,* le fret, par les bateaux à vapeur, variait de 25 à 40 dollars par tonneau pour aller, et de 20 à 30 pour revenir. D'*Astoria* à *Portland,* les bateaux à vapeur prenaient 12 dollars par tonneau pour monter comme pour descendre. C'était horriblement cher, mais il y avait tendance marquée à une baisse de prix (1).

On n'avait pas encore les nouvelles cartes sur l'em-

(1) Ces détails de chiffres, que mes instructions rendaient obligatoires, sont abrégés ici. En revanche, je m'étends sur beaucoup de descriptions qui eussent été déplacées dans mes rapports officiels, et que mes lecteurs liront peut-être avec quelque intérêt.

bouchure du fleuve; mais, comme les ingénieurs hydrographes américains, commissionnés pour ce travail de la côte de l'Orégon, avaient terminé leurs travaux sur les lieux et étaient retournés à Washington, on ne pouvait tarder à recevoir ces nouvelles publications, vivement désirées.

Sur les quatre phares votés par le Congrès pour les côtes du Pacifique, trois étaient pour la Californie, et le quatrième à l'usage de la *Columbie*. Nous avons dit plus haut le fâcheux accident qui l'a retardé. J'ai visité sur le *cap Désappointement*, l'emplacement où il doit être érigé. D'une élévation de sept cents pieds, sur ce promontoire arrondi et qui ressemble à une île détachée de la côte, il éclairera parfaitement à la fois la plage sur la mer et l'entrée du fleuve. Les travaux préparatoires sont terminés. Des boućes, expédiées de New-York pour signaler les fonds dangereux, sont déjà en place.

J'étais tenu de recueillir ces divers renseignements avec beaucoup de soin, d'après l'usage, les arrêtés et les règlements en vigueur, soit au bureau des douanes, soit à celui du pilotage et du capitaine de port. Jusqu'à présent, nous n'avons eu aucun représentant français dans le nouveau territoire de l'Orégon. Quand l'importance de sa population en fera un État de l'Union, il n'est pas douteux que la sollicitude de notre gouvernement ne songe à y veiller de plus près sur ses nationaux, et notre consul en Californie, M. Dillon, l'a d'avance parfaitement compris.

Aussitôt que j'ai eu terminé à l'embouchure de la *Columbie*, j'ai quitté sans regret une plage où la vie n'est rien moins qu'agréable. Comme si on était dans une île, toutes les communications avec les environs se font par eau, dans de petites chaloupes ou dans des canots in-

diens très peu commodes et excessivement dangereux. Je renvoyai à mon retour, et j'en parlerai en son lieu, l'excursion sur l'autre rive du fleuve, habitée par la tribu des Indiens *Tchinooks*, ces anciens et terribles *Naufrageurs* de la barre.

Astoria et *Fort-George* n'étant qu'un point de passage, languiront encore long-temps. La vie et le progrès de la contrée, d'où ils lui reviendront, se portent à l'intérieur, vers *Vancouver*, et encore plus dans le *Willamette*, où s'élèvent les plus importantes cités du territoire. Sur les rives basses de la *Columbie*, les scieries font en général de bonnes affaires. Çà et là, en remontant, il y a des villages où les bateaux à vapeur font escale. Le plus considérable est *Sainte-Hélène*, sur la rive gauche; son emplacement, comme celui d'*Astoria*, est trop resserré par la côte, qui, heureusement, n'est pas là aussi élevée. Avant d'arriver à *Sainte-Hélène*, on laisse à droite *Tongue-Point* (la *Pointe de la Langue*), petit promontoire qui reçut son nom de sa forme; on navigue entre plusieurs bancs de sable et des îles couvertes de végétation, et l'on se heurte, sur l'autre rive, à l'affluent *Kaoulitz*, qui est la clef du mont *Olympe* et relie les plaines fertiles s'étendant jusqu'à *Puget's-Sound* avec le sud de l'Orégon. On trouve aux environs de *Sainte-Hélène*, ainsi que dans le *Kaoulitz*, des dépôts d'excellents charbons.

CHAPITRE VIII.

La rivière Willamette. — Portland-City. — Fort-Vancouver. — Compagnie de la baie d'Hudson.

Je devais d'abord la préférence au *Willamette*, dont les divers affluents dans la *Columbie* forment des deltas remarquablement beaux. L'île *Multonomah* est, à présent qu'on peut mieux s'y défendre des crues de la rivière, le siége d'importantes cultures. La végétation des deux rives, jusqu'à *Portland*, à 12 milles de la *Columbie*, y étale ses plus grandes richesses et donne une forte tentation de ne pas pousser au-delà. Mais tout y est déjà *claimé* (1).

L'emplacement pour bâtir la ville de *Portland* a été fort heureusement choisi sur la rive gauche de cette jo-

(1) Un *claim* est un *droit* qu'on prétend sur une terre comme premier occupant, en se renfermant dans les règles que les lois locales ou les usages prescrivent aux *squatters*.

lie rivière *Multonomah* ou *Whalla-Whalla*, noms indiens dont nous avons fait *Oualamette*, et finalement *Willamette*. Je ne la désignerai plus que sous ce dernier nom. Cet emplacement n'était rien qu'une vaste forêt il y a quelques années. Un peu plus haut, de l'autre côté, on voit encore la première ferme créée dans ces contrées par le père Luissier, vieux Canadien (*free-traper*), qui a été, depuis, s'établir plus haut, au milieu d'une contrée dont il est aujourd'hui le doyen, après en avoir été, pour ainsi dire, le *pionnier*.

Cette place de *Portland* n'a pris quelque importance que depuis un an. Elle servit d'abord de point intermédiaire entre l'embouchure de *la Columbie* et les établissements agricoles sur le *Willamette*. *Fort-Vancouver* et *Orégon-City* étaient les deux marchés. Aujourd'hui, *Portland* a surpassé ses aînés comme centre et dépôt du commerce d'importation et d'exportation. Les navires étrangers n'y viennent pas ancrer, il est vrai, la navigation au-delà d'*Astoria* leur étant interdite pour les causes nationales déjà énoncées ; mais tous les navires à voiles et à vapeur, sous pavillon américain, arrivent à *Portland*, et on peut encore espérer que ce port, dont les industriels pétitionnent en masse à Washington, obtiendra bientôt d'être ouvert, comme *Astoria*, à tous les navires. Il suffirait de le déclarer *port d'entrée* et d'y établir un collecteur.

Ce serait dans cette ville qu'il conviendrait donc d'adresser par les navires de l'Union les marchandises, non pourtant indistinctement, qui encombrent San-Francisco, mais celles de nature à convenir à l'Orégon. Le marché est encore très borné, et le fret entre San-Francisco et *Portland*, par navires à voiles, se traite entre 10 et 12 piastres. Le fret de retour n'est guère

encore qu'en farines, en planches, en cochons et en volailles. Les plus importantes scieries ont déjà de petites goëlettes pour leur propre service, ce qui, en se propageant, fera vite tomber le fret. Le pays n'a encore que les articles cités à exporter; en bois et en céréales, ce sera de plus en plus considérable. Les cochons et la volaille sont engraissés avec bénéfice pour la Californie, où ce dernier article principalement, ainsi que les œufs, seront encore rares long-temps. Ce sont marchandises encombrantes, qui lestent mal, et la saison est très bornée pour ces dernières expéditions.

Le nombre des scieries va toujours croissant sur les littoraux des rivières, quoique les mille pieds de planches, qui ont valu jusqu'à 300 dollars (1,500 fr.), soient tombés aujourd'hui de 20 à 25 dollars. C'était trop beau d'abord, et ce ne l'est pas assez à présent pour indemniser des frais de première installation et de la cherté toujours excessive de la main-d'œuvre. Ces sortes d'entreprises ne donnent de bénéfices réels qu'autant que les entrepreneurs mettent eux-mêmes la main à la besogne, comme, du reste, l'exploitation des mines, des produits agricoles et on peut bien dire de tout dans ces nouvelles contrées.

Le cours des farines est très variable. A peine les moissons sont-elles recueillies, que les grains sont en vente. Aussi, ce sont les acheteurs qui fixent le prix eux-mêmes. Le cours moyen du froment était le boisseau (60 à 65 livres), en argent, à 75 et 80 cents, et à un dollar payable en marchandises. Le numéraire est rare d'une part, et de l'autre, les cultivateurs, endettés avec les maisons de commerce qui leur ont fait les avances de tous leurs besoins pendant l'année écoulée, ont aliéné, par anticipation, la récolte à venir. L'exporta-

tion opère d'après les cours du marché de San-Francisco, qui pèsera de tout son poids sur les lieux de production tant qu'ils n'auront pas d'autres débouchés aussi avantageux pour leur excédant.

D'après ce qui se passe, on doit penser que des armements de France pour cette contrée sont à peu près impossibles. Le transbordement à *Astoria* serait ruineux, et le pays, qui a déjà un stock considérable, ne comporterait pas un chargement complet. Tous les jours ont lieu des ventes par *auction* (encan) à des prix désastreux. Quelques articles manquent cependant toujours, si la plupart sont trop abondants; mais San-Francisco comble facilement ces déficits, en échange de ce qu'il tire en produits de l'Orégon.

La position besogneuse dans laquelle végètent les fermiers de l'Orégon, tient à ce qu'ils se sont établis avec de très faibles ressources, qui les ont liés dès le début, et à ce qu'ils ont contracté des habitudes contraires au bon ordre et à une économie bien entendue. Plus loin, nous aurons occasion de dépeindre leur genre de vie et leur façon de diriger l'aménagement de leurs fermes.

Autrefois la Compagnie de la baie d'Hudson monopolisait, et fort durement, toute la contrée, qui n'était peuplée que des aborigènes sauvages et de ses agents-trappeurs. Elle y gagnait énormément d'argent, et l'exploitation de l'Orégon ne fut pas une des moindres causes du prix excessif auquel parvinrent ses actions. La Société française de l'*Océanie*, fondée dans l'intérêt des missions catholiques et de la propagation de la foi, vint, il y a deux ans, partager son monopole; depuis, les Américains s'en sont mêlés, sur le pied naturellement des plus favorisés, car ils sont chez eux. Aujourd'hui, il

existe une libre et véritable concurrence sous le tarif de l'Union. De là, condition meilleure pour le consommateur, sans qu'il soit néanmoins affranchi de la dépendance qu'il se crée lui-même.

A *Portland*, il n'y a guère que des Américains à la tête des maisons de gros. Les Compagnies de la baie d'Hudson et de l'Océanie n'y ont ni dépôts, ni magasins. Le stock est presque en entier américain ; il est des articles, tels que les fontes, les outils de fer et d'acier, avec lesquels nous ne pouvons rivaliser, parce que les nôtres conviennent moins pour la forme, la qualité et le prix. Les tissus de laine et de coton de fabriques nationales, également affranchis de droits de douane, se vendent à un taux qui nous donnerait de la perte, ainsi que les habillements confectionnés ; les soieries chinoises à bas prix, suffiront long-temps au luxe de la société. On ne consomme pas nos vins rouges, car les Américains préfèrent le Porto à nos clarets. L'intempérance s'adonne aux esprits de préférence, et ce n'est que dans les *bar-rooms* que l'on boit ; aux repas, c'est l'eau la plus délicieuse du monde qui figure, seule et sans rivalité, sur toutes les tables.

Comme la place est très mobile, et que ce qui est de lourde défaite aujourd'hui peut être très recherché dans quelques jours, il serait imprudent de signaler ce qu'on devrait introduire dans le pays. C'est un détail, que je ne dus pas négliger alors, mais dont la trace éphémère s'efface comme peinture, et que je ne signale ici que par observation.

Décidément, il n'y a pas encore pâture pour une forte maison française. Un pacotillage actif, intelligent à suivre les besoins ambulatoires et capricieux de la place, prenant en échange, même à être livrés à terme, les

produits du pays plutôt que du numéraire, est déjà pratiqué par plusieurs *Français de France*, notamment par la Compagnie de l'*Union maritime*, Marziou et Mathey, déjà citée sous le nom de l'*Océanie*, dont elle est la continuation. Les *Français de France*, comme on les nomme pour les distinguer des Français d'origine canadienne, ne sont pas encore nombreux et sont pour la plupart arrivés par ricochet de la Californie, à l'exception toutefois des missionnaires, plus anciennement envoyés par la Propagation de la foi, à travers les plaines et les Monts Rocheux. Deux capitaines au long cours, qui ont commandé les navires dont nous avons parlé, méritent une mention particulière. Ils sont la personnification de notre nationalité en Orégon, où ils ont acquis de l'influence par une résidence à poste fixe de plusieurs années. L'un est le capitaine Travaillot, sorti de nos meilleures écoles et qui prit la mer fort jeune. Ce fut lui qui amena du Havre le *Duc de Lorges*, frété par la Compagnie de l'*Océanie*. Sans préjuger rien sur l'issue de ses fâcheux démêlés avec ses armateurs, j'affirmerai hautement que le capitaine Travaillot, depuis plus de trois ans qu'il est établi à *Portland*, y a rendu de grands et généreux services à la plupart de ses compatriotes. Nul ne connaît mieux le pays dans son personnel et sa topographie ; il s'y est mêlé au mouvement commercial et industriel avec une intelligence hors ligne. Pour ma part, je me suis estimé infiniment heureux de lui avoir été recommandé ; c'est à son obligeance que j'ai dû les plus grandes facilités pour m'y mouvoir en tous sens, et y recueillir les notions qu'il possédait déjà, à l'aide d'une expérience pratique appuyée de connaissances étendues. L'autre capitaine est M. Ménès aîné, de Saint-Malo. Il est le

représentant de la Compagnie l'*Union maritime* sur le territoire de l'Orégon. Je ne crois pas qu'il puisse exister un plus honnête homme et un agent qui soit pénétré, à un aussi haut degré, du sentiment de tous ses devoirs. C'est un contraste et presque une merveille à de pareilles distances, où le passage de la ligne change si ordinairement les hommes. Il honore le nom français par la considération dont il est entouré, au milieu d'une société plus à la recherche de la fortune que de l'estime publique. J'aurai à revenir successivement sur les autres éléments d'origine française, qui sont dignes de mention dans le clergé comme dans la culture.

Outre la concentration du commerce à *Portland*, la spéculation sur les terrains et la rage de bâtir ont épuisé toutes les bourses. Les capitaux s'y engouffrent avec une ardeur fébrile. Le nombre des maisons s'est accru prodigieusement en peu de mois : de cinq à six baraques, on est arrivé à plus de cent maisons, dont quelques-unes, quoique tout en bois, sont des édifices vastes et de bon goût. Quatre ou cinq temples sont consacrés aux différents cultes. Les incendies, si communs en Californie, sont excessivement rares en Orégon. Les terrains, qui ne sont que des *claims*, n'ayant rien coûté aux premiers *squatters*, qui en ont fait la division en lots, ont plus que décuplé de la valeur primitive qui leur était attribuée. Si le crédit existait et que tout le numéraire ne fût pas déjà absorbé dans la main-d'œuvre des bâtisses, il n'est sorte de folies que l'exagération dans ce genre ne fît commettre.

C'est alternativement par terre et par eau que j'ai fait le voyage de *Portland* à *Fort-Vancouver;* à moins d'avoir un bateau à vapeur, la navigation est longue et difficile. Par terre la route est bonne à cheval; on est

presque constamment ombragé par des bois de haute futaie ou sous des noisetiers.

Le directeur de *Fort-Vancouver* n'est plus James Douglas, qui a été appelé aux fonctions plus élevées de gouverneur pour la reine d'Angleterre de l'île de *Quadra et Vancouver*, appelée *la Cuba* de cette région ; et il cumule ces hautes fonctions avec celles de *chief-factor* de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson.

Depuis la perte des régions au-dessous du 49e degré, les Anglais donnent un peu plus d'attention et de surveillance aux possessions qui leur restent dans la *Nouvelle-Calédonie*. Les six cents blancs, tout au plus, qui forment la population de l'île *Vancouver*, parlent pourtant déjà de réclamer des libertés et des franchises locales comme le Canada. C'est la vue et le voisinage des établissements prospères des Américains qui leur donnent cet appétit précoce d'indépendance.

Au 55e parallèle commencent les possessions russes en Amérique, qui ne sont séparées de la Sibérie que par le détroit de Behring. Excepté la pointe la plus orientale, les Anglais couvrent tout le nord de l'Amérique comme les Russes tout le nord de l'Asie. Personne ne songe à leur disputer la possession presque nominale de ces immenses solitudes. Cependant, aux premières difficultés sérieuses dans lesquelles l'Angleterre pourra être engagée, les Etats-Unis en prendront occasion de faire comprendre aux fiers enfants d'Albion qu'il faut partir de l'Amérique. Qu'importe à ceux-ci ? n'ont-ils pas un cinquième continent plein d'or qui ne reconnaît encore que leur loi ?

A *Fort-Vancouver* sur *la Columbie* c'est M. Ogden qui est *chief-factor* ; je lui fus présenté comme simple voyageur botaniste. La Compagnie a vu survenir tant

d'ennemis de sa puissance et de sa prospérité, qu'il était inutile de lui faire suspecter de nouveaux projets inquisitoriaux. Par la triple facilité que me donnèrent les entretiens familiers avec le chef du comptoir et avec ses employés, une visite attentive des lieux et les renseignements venus de toutes parts, il ne me fut pas difficile de m'identifier clairement sur la position actuelle de cette importante compagnie. Elle a pour elle l'autorité du temps. Fondée en 1669, quarante-quatre ans après, elle fut débarrassée de nous à la baie d'Hudson, dont elle avait pris le nom ; un demi-siècle plus tard, elle n'eut plus à craindre notre voisinage dans le Canada, et enfin, en 1803, notre influence dans le Missis-sipi, perdue par la cession de la Louisiane, ne devait plus gêner ses mouvements. Quand elle a retrouvé le nom français, ce n'a plus été comme nation rivale, mais simplement comme vassale, dans la personne des *engagés Canadiens*. Elle fit de ces habiles trappeurs ses agents subalternes dans l'Orégon. Là elle a régné long-temps n'y relevant que de sa propre autorité. Ces beaux jours sont passés, et depuis le traité de 1846, elle a à compter avec les Américains qui, après l'avoir réduite légalement à la portion congrue, la tourmentent incessamment sur toute la ligne par leur activité absorbante. Elle n'est plus à proprement parler qu'une simple maison de commerce, la première sans contredit par l'importance de ses propriétés, la puissance de son nom et de ses précédents, et le chiffre de son capital social ; mais à chaque instant elle est en butte à des concurrences et elle a perdu, avec des priviléges sans bornes, beaucoup de son prestige. Aussi est-elle en déclin dans l'Orégon et sent-elle le besoin de se replier sur elle-même ; tout au plus si l'absorption américaine lui laissera, non-seu-

lement la faculté mais encore le désir d'achever sur le territoire, les douze années qu'elle a encore de jouissance pour la navigation de la *Columbie*. Peut-être en est-elle déjà au regret d'avoir opposé un superbe refus aux 700,000 dollars, par lesquels l'Union voulait lui racheter le restant des priviléges, qu'elle tenait à 1,200 mille dollars. Sur l'art. 2 du traité du 25 juin 1846, il y a même mésintelligence, car les Etats-Unis veulent la confiner dans le lit du fleuve et son affluent nord, et elle prétend, elle, à tous les affluents, ledit traité portant *River or Rivers*. Ce n'est pas seulement une question de petite *s*, sur laquelle il n'y a pas de pâté comme dans le procès de Figaro, c'est encore le sens attaché à ce pluriel. Il a rapport à la branche nord de la *Columbie*, qui n'avait pas de nom géographique et que les Indiens appellent *Okonagan*. Les Américains ne veulent pas que cet article soit compris comme constituant un droit sur la généralité des rivières coulant en Orégon, et dans tous leurs démêlés avec les Trois-Royaumes, on sait qu'ils ont toujours finalement raison.

Le principal commerce de la Compagnie de la baie d'Hudson roulait sur les pelleteries qui, par diverses causes, ont subi de nos jours une grande dépréciation. En outre, la Russie et maintenant les Américains du Nord, lui font une rude concurrence, à l'aide même de ses propres agents, jadis à peu près ses esclaves et aujourd'hui émancipés ne se donnant qu'au plus offrant. Les Indiens eux-mêmes ne sont plus sous le joug de leur monopole, le gouvernement américain traitant ces aborigènes, sinon en citoyens, du moins en propriétaires du sol. Ce n'est plus avec des bagatelles qu'on leur paie aujourd'hui le produit de leur chasse ; ils connaissent le prix de l'argent. D'autre part, l'élévation de la main-

d'œuvre paralyse la Compagnie dans ses cultures comme dans son négoce : moins de recettes et plus de dépenses, voilà le résultat de ses derniers bilans. Ses maisons de commerce étaient secondaires et considérées comme des instruments d'échanges. C'est fini dans l'Orégon ; *Fort-Vancouver* excepté, ce n'est plus guère que dans le nord de la *Columbie*, à l'est du territoire et sur ses extrêmes limites près des Montagnes Rocheuses, que son commerce de pelleteries se continue. L'Orégon et la Californie ont cessé d'être sillonnés de ses trappeurs. On n'y fait plus la chasse aux bêtes à fourrure depuis les dernières découvertes; aussi prétend-on que ces animaux, qui étaient presque épuisés, sont redevenus très abondants, tant en Orégon qu'en Californie.

La Compagnie possède toujours, sans aucun doute, de belles propriétés dans l'Orégon, et la jouissance lui en est garantie par le traité anglo-américain, ainsi qu'à une branche sortie de son tronc, *Puget's Sound agricultural Company*. Mais ici ce n'est que la Compagnie même de la baie d'Hudson, comme trafiquant commercialement sur le territoire de l'Orégon, qu'il importe d'apprécier. Elle a encore quelques comptoirs dont *Fort-Vancouver* est le centre, le dépôt général. Mais partout elle trouve la concurrence aussi bien pour acheter que pour vendre. Elle défend ses anciens prix le plus qu'elle peut, ne rompt qu'à son corps défendant, et elle vend encore cher, aux Indiens par un reste de vieilles habitudes, aux cultivateurs parce qu'ils sont engagés avec elle par l'effet des comptes-courants. Néanmoins, les concessions sont forcées et chaque jour elle perd évidemment du terrain. Le tarif des douanes américaines, qu'elle est obligée de payer pour toutes ses marchandises, la place dans des conditions d'infériorité avec les produits simi-

laires des Etats-Unis. Elle a versé cette année dans les mains du collecteur des douanes plus de 35,000 dollars, ce qui fait supposer une importation de 120 à 150,000 dollars de marchandises anglaises, car elle n'opérait que sur celles-ci, laissant le champ libre aux provenances des autres nations. Ses divers comptoirs me paraissaient encombrés, et devant *Vancouver* étaient encore ancrés, non déchargés, les deux navires qui arrivaient avec les articles d'hiver.

Les établissements anglais de *Vancouver*, *Nesqually* et *Kaoulitz*, qui avaient une forme militaire et portaient le nom de *forts*, ne sont plus en état d'armement. Ce sont purement et simplement des *boutiques*, entourées de fortes et hautes palissades en bois. Le gouvernement du territoire se charge aujourd'hui de la protection générale de tous ceux qui l'habitent. La tâche est facile, les Indiens ne faisant plus nulle part d'attaque sérieuse, et se bornant à détrousser les voyageurs isolés dans les extrémités lointaines. Les traités passés avec les Indiens achèvent d'assurer la tranquillité, mais seront encore pour la compagnie comme pour tous les autres commerçants, une nouvelle cause de perte, le gouvernement payant en marchandises la plus grande partie de l'imdemnité qu'il s'est imposée.

Autour de *Vancouver* campent quelques compagnies de cavalerie dans des casernes extrêmement bien faites pour le pays. Elles sont dignes du plateau qu'elles occupent. D'une étendue de quatre milles carrés, il est à peu près au-dessus du niveau des grandes eaux; toutes les terres, défrichées et fertiles, y sont en plein rapport. C'est la plus belle position du territoire et c'est évidemment là que doit être établi le *capitole* et la force militaire et centrale de l'Etat.

On peut avancer hardiment que toute trace d'antagonisme politique entre les Anglais et les Américains a disparu sur ce territoire, naguère tant contesté. Ceux-ci y dominent avec toute l'indépendance et la force de leurs institutions républicaines, et ce n'est plus qu'au delà du 49e parallèle, dans *la Nouvelle-Calédonie*, qu'il faut aller rechercher l'autorité et l'influence de la puissante Albion. Resserrée sur ce territoire inculte et froid, au Nord par les possessions russes, au Sud par l'Orégon, elle ne tire plus qu'un très médiocre parti du nombreux archipel qui couvre cette côte.

CHAPITRE IX.

Orégon-City. — Prairies françaises. — Fermes et populations canadiennes.

En remontant la rivière *Willamette*, on trouve, à 25 milles environ, son lit totalement barré par des masses rocheuses. Parvenu à cette chute, de trente pieds aux eaux basses et d'une largeur de quatre cents mètres, impossible de remonter; la navigation est complétement interrompue et soumise aux conditions du *portage*. En aval a été bâtie la ville d'*Orégon-City*, capitale du territoire et siége actuel du gouvernement. Elle a été établie sur la rive droite, extrêmement resserrée par le voisinage des montagnes. Aussi, les cent quatre-vingts maisons qui la composent, et qui sont toutes espacées les unes des autres, sont-elles sur trois rangs au plus, mal alignées, et occupent-elles une étendue parallèle à la rivière de près d'un mille.

Cette ville fut fondée par le docteur Mac-Loughlin, Canadien issu de race anglo-française, marié à une Indienne de l'Orégon, dont il a eu plusieurs enfants de race métisse (*Bois-Brûlés*).

C'est un homme âgé aujourd'hui, mais très droit, très vert encore, d'un port superbe et en qui tout respire le commandement. Napoléon fut toujours son idole, et il ne cesse d'en parler à tout le monde et à tout propos. Il donne l'exemple d'une extrême ferveur catholique et communie en toutes les occasions.

Long-temps chef absolu du comptoir de *Vancouver*, il était regardé alors comme le roi du pays, qui de fait n'appartenait à personne autre, pas même aux naturels. Il avait droit de haute et basse justice, et s'appropria les terrains sur lesquels a été bâtie *Orégon-City*. A qui en aurait-il pu demander la permission? Il en fit son *claim* selon les règles et usages alors en pratique; depuis, il en a revendu la plus grande partie en le subdivisant par lots de différentes grandeurs. C'est ainsi qu'on procède encore aujourd'hui dans l'Orégon et la Californie. Ce système, très défectueux sans doute, est fondé sur le droit de *primus occupans*, dont j'ai déjà parlé, et il disparaît successivement à mesure que le pays se peuple. Le code de la propriété ne peut devancer la propriété elle-même; mais il la suit naturellement. On attend que le Congrès ait statué à Washington sur la répartition du territoire de l'Orégon. Après M. Thurston, le constant adversaire de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui mourut en se rendant aux Etats-Unis comme délégué au Congrès, le territoire délégua le général Lane, aujourd'hui gouverneur, pour éclairer l'autorité fédérale sur les meilleures mesures à prendre, en combinant à la fois les justes intérêts des

premiers occupants avec ceux, encore plus essentiels, des populations à attirer sur ce sol généreux.

La chute d'eau d'*Orégon-City*, capable d'alimenter cinquante usines, a été partagée sans façon entre les deux propriétaires riverains de droite et de gauche, et un Américain vint ensuite, avec encore moins de façons, partager la part du tenancier de la rive droite.

En somme, deux moulins à farine et deux scieries sont tout ce que cette puissante masse d'eau est appelée à faire mouvoir. Il n'est pas douteux que la rivière pourrait être partagée par un canal à écluses. Ce travail serait cher; mais la valeur même de la chute, conservée plus belle sur les deux côtés du canal, abandonnée à l'entreprise, serait une compensation plus que suffisante pour la dédommager des frais de cette utile coupure; elle ajouterait aux 25 milles de rivière, depuis son embouchure, 50 à 60 milles de navigation au travers de ces plaines si fertiles, où se sont établis depuis long-temps les cultivateurs de race française, Canadiens mariés à des Indiennes. C'est ainsi que le génie de la civilisation justifie ses envahissements : il fait tourner en avantages communs ce qui, aux yeux de la barbarie, n'offrait que des inconvénients, que ses blasphèmes osaient faire remonter aux imperfections de la création, quand ce n'était, en réalité, que le fait de l'impéritie et de l'ignorance de *ces obscurs blasphémateurs*.

Les Américains paraissent très jaloux de cette partie du territoire; aussi ont-ils porté les premiers actes de leur puissance sur ces *claims*, qui sont la clef des plus riches vallées. Ils ont pris le taureau par les cornes, et l'on ne peut que louer cette vigoureuse allure, si elle se maintient constamment dans les limites d'une bonne

justice distributive vis-à-vis de tous les intérêts respectables et respectifs.

Un mille environ en aval des cascades, on trouve une espèce d'avant-garde de *rapides*, à l'embouchure du *Clackamas*, affluent du *Willamette*, qui gêne la navigation aux basses eaux. Sans beaucoup de frais, cet obstacle pourrait être vaincu, de façon à rendre à la rivière toute sa navigabilité. On s'en occupe sérieusement.

En amont d'*Orégon-City*, une nouvelle place commence à poindre, ainsi que sur la rive opposée de la rivière. Cependant la ville capitale est sous le coup d'un temps d'arrêt très prononcé. Qu'elle est loin d'offrir l'animation et le mouvement de *Portland*, sa jeune rivale! Beaucoup de maisons sont inoccupées et même fermées, les propriétaires, enlevés par la fièvre de l'or, ayant été aux mines du sud. Le commerce est faible et languissant dans *Orégon-City*. Tout y est cher par suite du manque de bras, et l'on semble attendre la solution de quelque grand problème, pour reprendre le mouvement accéléré et sortir d'un état évident de malaise.

Plusieurs petits bateaux à vapeur mettent *Orégon-City* et *Portland* en communication deux fois par jour, touchant à *Milwakie*, jolie petite ville intermédiaire. Au-dessus du saut, on trouve encore la vapeur, quoique dans des proportions plus exiguës, remontant jusqu'à 45 milles la rivière *Willamette* et ses affluents. Cette voie de communication est la seule pendant l'hiver, les routes par terre devenant alors impraticables. Outre qu'elles ne sont pas entretenues, celles que l'usage, le pied de l'homme ou du cheval avaient déjà frayées, sont souvent barrées et interrompues par des clôtures que posent sans gêne les *squatters*, toujours

désireux de s'arrondir. Il serait grandement temps qu'on y mît bon ordre et qu'on apprît à ces propriétaires de fraîche date, qu'un de leurs premiers devoirs est de prendre soin des chemins qui les entourent, et non pas de les supprimer à leur convenance.

Orégon-City possède une église catholique et trois temples pour les cultes réformés. L'archevêque de l'Orégon, chef du clergé sur la rive gauche de *la Columbie*, réside dans cette capitale et vit dans un palais tout-à-fait digne de *saint Jean le précurseur*. C'est de là qu'il dirige le service des missions, à l'aide d'une trentaine de prêtres zélés, courageux et qui, tous sans exception, sont l'objet de l'estime générale, même parmi les gens d'une croyance dissidente. Un autre évêque catholique a son siége à *Fort-Vancouver* pour toute la rive droite du fleuve. Les Jésuites aussi rivalisent d'émulation dans quatre missions aux régions les plus éloignées, ainsi que les frères *Oblats*, de Marseille, sur trois autres. Deux établissements de sœurs de *Notre-Dame-de-Namur* se dévouent à l'instruction publique. Ce clergé, dont la majorité est française, n'a jamais été l'objet de la plus légère censure. J'aurai occasion d'en reparler souvent, en parcourant les contrées sauvages où il s'efforce de propager l'influence providentielle de l'Évangile.

Des Indiens, hommes et femmes, appartenant aux tribus voisines qu'on appelle *les civilisées*, se montrent journellement dans les villes pour s'y promener, voir, se faire voir ou faire des échanges. Quelques-uns, en petit nombre, y font un séjour temporaire, mais ils ne travaillent qu'autant qu'ils ont des besoins immédiats à satisfaire. On ne peut jamais compter sur eux, quelque élevés que soient les salaires qu'ils reçoivent.

Ils ne pensent à l'avenir que pour retourner, pauvres comme auparavant, à leur vie nomade et primitive.

Pour me conformer strictement aux instructions que j'avais reçues, j'ai passé plusieurs jours, au milieu des laboureurs et des bergers, dans les fermes canadiennes. Je m'y faisais initier, par cette population rurale, à ses goûts, à ses habitudes, à ses besoins, à ses ressources. J'étais, au centre de magnifiques prairies arrosées des sources les plus fraîches, à compulser avec le père de famille le rendement des divers ensemencements, la proportion dans laquelle le bétail se reproduit, les charges qu'il avait à supporter, les fléaux qu'il redoutait, ses fatigues journalières, enfin toutes ses prévisions et ses espérances. Assis au foyer de ces races croisées, j'étudiais leurs mœurs toutes patriarcales, les divers rapports entre les membres de la famille vivant au milieu d'une insouciance complète sur ce qui peut se passer dans le reste du monde. La seule préoccupation étrangère à la localité était une appréhension assez vive sur les mesures qui menaçaient d'atteindre la délimitation de la propriété. Hors de là, sans crainte et sans souci pour l'avenir, c'est à peine si la chute et l'élévation des empires sont le sujet d'une conversation; le bruit des guerres et des révolutions lointaines arrive tout-à-fait éteint aux pieds de ces pasteurs.

Remontons à l'origine de ces campements, qui ne se perdent pas dans la nuit des temps : en se reportant à vingt-trois ans en arrière, on ne trouvait aucune trace de culture dans l'Orégon ; le pied de l'homme sauvage était empreint partout ; la main de l'homme laborieux ne se montrait nulle part. La Compagnie de la baie d'Hudson, qui régnait alors sans partage dans l'Orégon,

dernier anneau de la longue chaîne de ses établissements à travers toute l'Amérique au nord des États-Unis, savait pertinemment, par les essais tentés sous sa direction et par deux de ses Canadiens devenus libres (Luissier et Gervais, qui prirent les premiers *claims*), que les terres de l'Orégon étaient éminemment propres à de productives cultures; mais s'y livrer par elle-même n'était pas le but de l'institution de cette puissante Compagnie, qui gagnait assez d'argent par l'échange des marchandises anglaises contre les pelleteries, sans avoir à se jeter dans de nouvelles entreprises. Elle cultivait pour ses propres besoins, qui étaient déjà considérables, et pour satisfaire à un tribut de grains volontairement contracté pour nourrir les comptoirs de l'Amérique russe; elle employait des Indiens de l'Orégon et quelques *Kodiaks* des îles Sandwich; possédant un comptoir dans ces îles, elle en avait transporté des naturels pour sa navigation ou ses divers travaux de pêche et de culture: j'ai retrouvé quelques restes de ces insulaires au fort *Vancouver*; mais elle n'avait reçu ni ne s'était imposé à elle-même la tâche de coloniser l'Orégon, qui était alors un territoire couvert de la seule population aborigène.

Cependant, dans le triple but de récompenser ses agents sans s'imposer de sacrifices, de maintenir les tribus indiennes dans une dépendance plus absolue à l'aide de leur union avec les Canadiens sous son joug, et enfin en vue de se créer surtout de nouveaux consommateurs à tailler à merci (objet éternel et constant de la politique anglaise), elle imagina le croisement de ses agents subalternes, de ceux surtout qui avaient déjà réalisé quelques économies, presque tous Canadiens d'origine française, avec des femmes sauvages, les seu-

les auxquelles il leur fût possible de prétendre et de s'allier. Ces familles ainsi constituées sans autre formalité, la Compagnie leur distribua des terres le long de la rivière *Willamette*, à *Kaoulitz* et à *Nesqually*, où des prairies étendues rendaient la culture prompte, facile et productive.

Les nouveaux cultivateurs, vrais serfs attachés à la glèbe, et dont la moralité, jusque-là, n'avait pas passé pour édifiante, ne devaient avoir de rapports possibles pour leurs divers besoins qu'avec les comptoirs de la Compagnie. Elle leur fournit des bestiaux à sa marque inaliénable et de la semence à rendre en nature. Elle abandonnait le lait et le travail des vaches aux colons, mais elle se réservait expressément leur progéniture au bout de deux ans. Un compte-courant, établi entre la compagnie commanditaire et le fermier, se réglait à la fin de l'année; mais toujours de façon à ne pas laisser se relâcher le lien du vasselage. 50 à 60 anciens engagés canadiens, trappeurs pour la plupart, furent ainsi les artisans de ces fermes-modèles. Un grand nombre de leurs compatriotes, plus ou moins mêlés de Hurons, d'Algonquins et d'Iroquois, sont venus successivement contracter des alliances semblables, et partager leurs travaux agricoles. Toute la plaine, entre la *Butte* au nord et le lac *Labish* au sud, connue sous le nom de *Prairies françaises*, et une partie de l'autre rive du *Willamette* faisant face, se couvrirent d'habitations. Plus de cent cinquante, groupant une population mixte, Canadiens-Français et Indiennes, qui s'est accrue au-delà de 1,200 âmes, se sont éparpillées dans ces vallées, les coudes fort à l'aise. Quelques Américains, entraînés par l'exemple, vinrent aussi à travers les plaines se marier et établir des fermes. La nature

avait tout disposé d'avance : du Sud au Nord courent ces prairies, séparées entre elles par des bouquets de bois qui encadrent ainsi ces plateaux couverts d'herbages, arrosés dans toutes les directions par des filets de sources naturelles. Le sol, reconnu à peu près le même pour tout le territoire, recouvert du plus profond humus, est composé d'un tiers de sable et deux tiers d'argile; la marne et le silex y sont rares. Les nuits, fraîches en toutes saisons, préservent ces contrées des effets de la sécheresse pendant cinq mois d'été sans une seule goutte de pluie. L'élève du bétail dans de pareils sites réussit merveilleusement; livré à lui-même, il prend un développement prodigieux et dont la vie naturelle fait tous les frais. Les habitants lâchent bêtes à cornes, chevaux et cochons à la fin de l'été, et tous ces animaux, plus ou moins bien marqués par leurs propriétaires, se répandent dans les bois et dans les montagnes, pour ne rentrer aux habitations qu'à la fin de l'hivernage. C'est alors, et après plus de sept mois d'absence, que les vaches, avec leurs veaux et leurs mâles, les chevaux et leurs élèves, les troupeaux de porcs, riches de deux ou trois portées, reviennent à leurs étables respectives, d'eux-mêmes et par instinct, comme pour servir à l'inventaire et constater les profits et pertes. Mais les grands bois éloignés et les inondations ont souvent égaré ces pauvres bêtes errantes et vagabondes; aussi, faut-il mettre les Indiens aux trousses de ce qui n'est pas revenu de soi-même. Sans aucun doute, les bêtes carnassières, les hautes eaux, les larcins, l'attrait même de la vie sauvage (principalement pour les porcs, qui s'y développent monstrueusement en taille et en force), réduisent beaucoup les parcs du cultivateur. Néanmoins, la balance est toujours en sa

faveur, et plusieurs possèdent une véritable fortune en ce genre. L'Orégon, qui se pourvoyait, il n'y a pas encore six ans, de bétail en Californie, va avoir à lui en revendre. Il est vrai de reconnaître que l'émigration quadrupède arrive abondamment au véritable *Far-West*.

On comprendra néanmoins que cette façon de faire des élèves, si elle est tout-à-fait commode dans son parfum sauvage, ne saurait être normale et profitable. Les pauvres moutons y ont été plus que tondus. Par des parcs fermés et une garde vigilante, on préviendrait la plus grande partie des causes destructives. Les propriétaires actuels, qui ont la terre à profusion et qui en ont même trop pour leurs propres intérêts, ne connaissent pas et pratiquent encore moins les saines doctrines de l'ordre et de l'économie. Aujourd'hui, avec le système réduit des *claims*, dont je reparlerai plus loin, ils ont encore chacun un mille carré (640 acres carrés — 2,588,881 mètres carrés). La douzième partie de ces *claims* n'a pas encore senti la main de l'homme. Aucun bois n'a été défriché; on coupe çà et là pour construire maisons, granges, ponts, clôtures, etc., et alimenter quelques scieries disséminées le long des rivières; mais pas un défrichement réel de bois pour l'ensemencement des graines céréales, n'a pu m'être montré nulle part sur le territoire. Et cela s'explique à la vue des lieux : les prairies sont labourables tout de suite et sans aucune espèce de travail préparatoire. Car on ne peut donner ce nom à ce qui se pratique à la fin de l'été : on incendie les herbes sèches, dont les cendres amendent le sol. Ce labeur, emprunté des aborigènes, n'est qu'un travail d'enfant et le produit d'un paquet d'allumettes.

D'après les mesurages auxquels je me suis livré sur

les bords du *Willamette*, j'ai la profonde conviction que la huitième partie de ces précieuses terres arables, quoique possédées depuis long-temps, n'a pas encore été sillonnée par le soc de la charrue. Les 7/8es ont conservé leur virginité. Comme on est obligé de clôturer avec des palissades les champs ensemencés, pour les préserver de l'atteinte du bétail, une fois ces clôtures fixées, le laboureur ne sort pas de leur enceinte; c'est dans ce cercle de Popilius qu'il vient invariablement demander tous les ans une nouvelle moisson, croyant inépuisable et sans besoin d'engrais, une terre qui se reposait depuis la création du monde. Pour mettre de nouveaux champs en culture, il faudrait changer de place les clôtures, en élargir le cercle, et ce sont de pénibles travaux. La rémunération, sans doute, en serait d'autant meilleure que le champ de blé ou d'avoine moissonné cette année, et qu'on abandonnerait à lui-même, produirait une nouvelle récolte l'année suivante; récolte qui, d'après bien des exemples, pourrait être aussi abondante, par le fait de l'ensemencement naturel, que lorsqu'il était dû à la main de l'homme.

Au milieu d'un pays livré si long-temps à sa destinée primitive, et dont la principale population est encore une race indigène adonnée à la vie nomade, qui ne comporte que la pêche et la chasse, il est intéressant de trouver les traces de ces sueurs humaines, accourues de si loin pour arracher à cette terre d'autres fruits que ses productions naturelles! Aussi l'œil est toujours charmé à la vue de ces champs de blé, se déroulant à perte de vue sur les vastes prairies arrosées par le *Willamette*; il est surtout cruel de penser que depuis dix ans on y a été stationnaire : il n'y a eu progrès ni de travail, ni de civilisation, ni de développement, parmi ces populations

de cultivateurs canadiens. Au contraire, les familles décroissent en valeur, car les métis qui assistent leurs pères et qui seront appelés à leur succéder, ne valent pas ces fondateurs et n'ont aucune vocation pour la culture, pas la moindre disposition au travail.

Il est triste d'assister au spectacle de la race humaine marchant à l'encontre de ses destinées dans cette génération mixte, qui semble faire reculer la civilisation devant la barbarie. Les enfants ont le tort grave de tenir plus du côté de la mère que du côté du père, et même dans les premières familles, j'ai reçu l'aveu désolant de ces enfants, dont quelques-uns sortaient pourtant des écoles européennes, que toutes les villes du monde ne valaient pas leurs forêts, leurs déserts. Aussi faut-il s'attendre qu'avec les chefs fondateurs des familles, ces colonies disparaîtront avant qu'il soit long-temps. La race anglo-saxonne a le sentiment de ces dispositions ; elle achète toutes les fermes qui sont à vendre et cerne de toutes parts les anciens Canadiens, toujours effrayés et souvent séduits par quelques milliers de dollars comptant, somme supérieure à celle qu'ils ont jamais tenue à la fois dans la main. Plusieurs ont déjà vendu, parmi lesquels il y a eu divers remplois : les plus sages ont cherché de nouveaux *claims;* mais il s'est trouvé des dissipateurs où l'on n'avait soupçonné que des natures rangées et sans passions; des intempérants là où l'on n'avait jamais vu que de la sobriété. L'argent américain, l'or californien, ont beaucoup dérangé la tête de ces braves Canadiens. C'est à la fois fâcheux et d'autant plus regrettable, et pour eux et pour nous, qu'ils parlent notre langue et nous préfèrent à toutes les autres nations, n'ayant conservé nulle rancune de l'injure centenaire faite à leurs aïeux en

les abandonnant aux Anglais, qui les auront tant exploités en attendant le jour de l'absorption américaine. Ce sont, en général, de bonnes gens, mais excessivement faibles de caractère et beaucoup trop indulgents pour leurs enfants, à qui ils parlent français moins souvent que ne leur est baragouiné l'indien, du côté utérin. Les femmes ont continué la vie de leurs ancêtres ; elles ne semblent créées et mises au monde que pour les fonctions animales et domestiques, et tout au plus

« Si leur esprit se hausse
» A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse. »

Elles sont encore loin de réclamer l'*affranchissement* de la femme, et elles craindraient trop d'avoir, avec la jouissance de *leurs droits*, à subir de nouvelles sujétions sociales qu'elles tiennent en horreur.

CHAPITRE X.

Le clergé catholique dans les *Prairies françaises*. — Mœurs des Canadiens et des Métis (*Bois-Brûlés*.)

La religion catholique, apostolique et romaine a cependant gagné beaucoup d'autorité sous les toits de ces fermiers canadiens. En 1838, le missionnaire canadien Blanchet, aujourd'hui archevêque de l'Orégon, trouvant ses compatriotes en concubinage avec les filles des sauvages, qu'ils avaient achetées de leurs pères (chez qui le système dotal est compris en sens inverse du vieux monde), apporta au milieu de ces accouplements les sacrements de l'Eglise. Il baptisa les Indiennes, les fit asseoir à la table de la communion, et, relevant ces simples femelles jusqu'à la dignité de femmes chrétiennes, il en fit de légitimes épouses, et *leurs petits*, devenus les enfants du Seigneur, participèrent à cette régénération morale. Les registres de l'état civil aux

mains du clergé catholique, ont donné une base à ces familles, qui n'ont pas besoin d'en avoir d'autre aux yeux de la loi civile et religieuse du pays. Dans la pratique extérieure du culte, ces familles sont exemplaires. On les croirait sorties du séminaire. Le prêtre fut tout pour elles : ami, confident, législateur, conseiller, arbitre et juge. Elles sont tombées heureusement en de bonnes mains, et le clergé de l'Orégon, le plus pauvre assurément de la chrétienté, vit, avec une angélique résignation, plus misérablement que ses ouailles, seules en possession de pourvoir à sa subsistance. Ce triste casuel va en décroissant pendant qu'au contraire le personnel des missions se multiplie. Aussi, les temples du Seigneur sont-ils hypothéqués aux hérétiques, et si les croyants catholiques ne font pas de plus grands efforts pour se racheter, ces temples pourraient bien changer d'autels et perdre *la présence réelle*. Un petit nombre d'Irlandais arrivés aux prairies sont venus combler quelques vides dans les rangs des fidèles, mais ils n'ont pu porter à l'offrande que l'obole bien légère du pèlerin épuisé. Les Canadiens sans doute ont une foi sincère, mais elle ne peut être très éclairée vu la faiblesse de leur entendement. S'ils étaient négligés et perdus de vue pendant quelque temps par le catholicisme, ils courraient à la réforme, du pas accéléré avec lequel ils ont déserté l'hommage lige à la reine d'Angleterre pour prêter le serment civique aux Américains. Les vieux Canadiens étaient des gens sans instruction, dont la jeunesse s'était écoulée dans la vie de *la longue carabine*, au milieu des bois et à la poursuite des bêtes fourrées. Ils avaient presque tous passé sous le joug abrutissant de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui se croyait obligée et en droit de les soumettre aux châtiments

corporels comme des esclaves ; leurs femmes sont demeurées aussi sauvages, et si le mâle est peu civilisé, il est encore un aigle comparativement à sa compagne, vouée et asservie aux seuls travaux domestiques, dont la forme et le fond, invariablement mécaniques, se sont transmis de génération en génération, absolument comme dans l'espèce animale. L'effort fut grand pour elle au changement de maître, et si l'époux obtint certaines modifications de sa *squaw* pendant les douceurs de la lune de miel, c'est là où s'arrêtèrent vite les progrès du rapprochement. Leurs enfants, appelés *Bois-Brûlés*, avec cette tendance plus portée vers le tronc maternel, au physique comme au moral, sont une race abâtardie qui ne fut pas heureuse, et dont la disparition certaine laissera peu de vide dans le monde. On ne rencontre même pas chez ces métis les qualités de l'Indien marchant dans la force de l'indépendance et de la liberté. Intelligence bornée, tous leurs instituteurs sont d'une unanimité désolante à cet égard. Le chef de famille, qui commence à s'affaisser et à s'éteindre, est donc ce qu'il y avait de mieux dans la case. Lui mort, il y a dissolution et les fermes changent de mains ; celles des métis ne veulent manier ni la bêche ni la charrue ; ils n'ont jamais aidé leurs pères que comme contraints et forcés. Monter à cheval, chasser un peu, sont les seuls exercices pour lesquels ils parviennent à s'arracher au *dolce far niente*. La jeunesse, semblable chez l'homme sauvage et chez l'homme civilisé, dépense en folle ses plus beaux trésors : dans les bois comme dans les villes, elle se croit tout dû et ne doute de rien. C'est avec orgueil qu'elle porte cette couronne de fleurs et d'illusions, bonheur du jour qu'elle s'attribue le droit de gaspiller, jusqu'à l'instant où, s'effeuillant ensuite d'elle-

même à chaque pas plus avant dans la vie, elle laissera à nu les déceptions et les misères de ce monde. Et ce sera encore un des derniers reflets du bonheur, si le charme des illusions détruit, ne faisant pas expier ses propres torts, ne laisse pas des regrets, plus ou moins cuisants, pour unique héritage à l'âge mûr et à la vieillesse!

Dans son développement futur, le pays ne perdra pas à la substitution de la famille américaine à la famille canadienne. Celle-là du moins, avec son travail vigoureux et soutenu, saura bien demander à la fertilité du sol tout ce qu'il peut rendre.

L'hiver est long en Orégon; alors on ne fait guère de travaux extérieurs, et l'on ne s'en est pas créé à l'intérieur. J'estime à tout au plus quatre mois de travail par an les efforts faits par la famille canadienne pour son existence. C'est le tiers de ce qu'elle pourrait y donner. Un peu plus seulement serait tout profit, et leur assurerait une réserve en numéraire, dont tous sont dépourvus. En bétail uniquement, parce qu'il se reproduit de lui-même et sans soins, ils sont plus riches que jadis.

Le grand bonheur, l'immense avantage de la contrée, est dans l'invariabilité de la récolte. L'inégalité, l'incertitude des récoltes est une des calamités de nos pays épuisés. Y a-t-il chez nous disette, le paysan manque de nourriture pour sa famille; y a-t-il abondance, l'avilissement des prix l'empêche de se procurer les autres choses indispensables à la vie, *non solum pane*, et l'impôt impitoyable est toujours là pour l'achever. Dans l'Orégon on ignore ce que c'est qu'une mauvaise année; jamais les moissons ne font défaut en quantité et en qualité; la germination, la maturité sont constantes en graines

céréales. Le laboureur ne craint pas de déception dans ses espérances, par suite des inondations, des gelées; et la veille de recueillir le fruit du travail de l'année, il dort aussi tranquille, sans l'appréhension de voir quelque changement atmosphérique emporter tout par la grêle et la tempête. Son seul et unique souci, et j'en ai été témoin, est d'avoir assez de bras pour ramasser et serrer la totalité de ses richesses.

Les deux grands produits actuels de l'Orégon sont les bois et les grains : ceux-là à abattre, ceux-ci à semer. Ce double travail est plus doux que partout ailleurs ; la terre est légère dans sa fertilité, et les bois ne sont pas d'une essence dure : ce sont principalement des frênes, des érables, des bouleaux, des cèdres et des sapins. Avec deux chevaux on laboure profondément les vallées sans aucune espèce de travail préliminaire ou préparatoire que celui dont j'ai parlé, et qui consiste à mettre le feu aux herbes à la fin de l'été. En semant au printemps on récolte encore en été ; néanmoins, excepté pour les avoines, les semailles d'automne sont préférables. Le froment et l'avoine sont les cultures principales. Fi du seigle, indigne de si bonnes terres ! Le maïs est moins cultivé ; toutes les positions ne lui conviennent pas; mais il ne faudrait qu'étudier ses goûts et savoir choisir avec discernement, pour multiplier avec succès ce précieux épi, surtout dans les parties sud de l'Orégon, au-dessous du 46e degré. Là bas, comme en France, il ne se plaît pas au-dessus de cette latitude ; aussi, la Californie et surtout le Mexique lui conviennent-ils infiniment mieux. On aime beaucoup le maïs en Amérique. Il est au Mexique la nourriture presque exclusive des naturels et de tous leurs bestiaux ; aux Etats-Unis il est élevé, sur les meilleures tables, au rang

de légume. C'est en Orégon, et principalement en Californie, que j'ai vu les tiges les plus hautes, et les gros épis qui en provenaient, devenir, simplement bouillis, le mets le plus recherché des repas les mieux servis.

Mais c'est le froment qui jouit de tous les honneurs en Orégon. Tout ce qui respire, tout ce qui mange, en réclame sa part : hommes et femmes de toutes les couleurs s'en nourrissent ; les bestiaux en attrapent, la volaille s'en repaît, les oiseaux le dévorent lorsque l'incurie du moissonneur le délaisse trop long-temps coupé sur les sillons. C'est prodigieux tout ce qui s'en perd et s'en gaspille. Et cependant, à ce qu'il en reste encore, les bras suffisent à peine : ils s'y épuisent et semblent accuser la fécondité. Aujourd'hui, l'exportation tirerait 10 à 12 mille barils de farine (1,000 à 1,200 tonneaux) ; mais les plaines du *Willamette*, à elles seules, pourraient aller jusqu'à 200 mille barils, et les prairies d'*Umpqua*, au sud, presque aussi étendues et encore inhabitées, doubleraient ce chiffre.

Les moulins qui changent le grain en farine, sont toujours trop loin des lieux de production. Ils sont établis sur les chutes d'eau ; et comme ils sont encore trop peu multipliés, il n'y a guère à choisir. De là, cherté de mouture et ruine en frais de transport. Le meunier prélève 12 1|2 pour cent, et les voies de communication jusqu'au port d'embarquement, renchérissent de 15 à 20 pour cent.

Le prix s'établit d'après les échelles de l'exportation ; celle-ci, grâce au marché de la Californie, dont les besoins seront grands tant que les terres de cette contrée seront négligées dans les districts aurifères, enlèvera le surplus des moissons de l'Orégon. La main-d'œuvre y est pourtant payée jusqu'à 2 et 3 dollars par jour (10 et

15 francs). Dans quel autre pays favorisé du ciel les travaux ruraux pourraient-ils supporter de pareils frais, sans que le prix de revient n'excédât la valeur vénale?

C'est avec le blé, dont la quantité excède les besoins de la ferme, que se couvrent les comptes annuels des fournisseurs de sucre, de thé, de café, de sel, d'ustensiles, de vêtements, etc. Le producteur cuit son pain et trouve autour de lui le complément de sa nourriture en viande, liqueurs, lait et fruits. Il en a en abondance, ainsi que du beurre et des graisses. Les pommes de terre viennent partout et ne sont pas encore attaquées de la maladie. Le bœuf et le porc frais ou salé figurent tous les jours sur la table. Le gibier ne compte pas, et l'on ne prise le poisson que lorsqu'il est salé.

La volaille et les œufs sont mangés hors de l'Orégon, étant absorbés par la Californie, plus riche en numéraire et en palais délicats. La paresse des ménagères orégonaises ne multiplie pas, comme elles pourraient le faire, les élèves de la basse-cour, si faciles pourtant à obtenir sur un sol saturé de grains.

Après le blé, c'est l'avoine qui est l'objet des plus grandes cultures. Elle croît à peu près naturellement, et se consomme en grande partie sans être dépiquée. Dans ces belles et riches vallées, que nous ne quitterons pas sans avoir dépeint quelques traits particuliers à leurs fermiers, qui ont tout ce qui peut rendre la vie heureuse, l'intérieur domestique manque de gaîté et porte un fond de monotonie et de vague inquiétude.

Le dimanche est un jour de repos absolu, moins quelques dispenses à l'époque de la moisson; la famille se rend dès le matin au chef-lieu de la paroisse pour entendre la messe. A cheval ou en voiture, ils franchis-

sent souvent des espaces de plusieurs lieues, quelle que soit la température, pour se réunir dans l'église, où ils ont aristocratiquement des bancs réservés sous leurs noms. J'y ai entendu le service en trois langues : latin, français et indien. Les Américains, de leur côté, officient dans le dialecte anglais ; mais ils n'ont pas encore de temples au milieu de ces prairies, où s'élèvent les églises romaines placées sous le patronage de saint Paul et de saint Louis.

Lorsque ces fermiers sortent de leur vie intérieure, à l'occasion d'une fête de famille ou de tribu, c'est pour tomber dans les excès..... Chez eux, ils ne vivent pas aussi bien qu'ils le pourraient faire sans dépenser davantage, parce que leurs ménagères sont trop fortement imbues des principes culinaires du carbet indien. Un grand poëlon rempli de lard, quelquefois de bœuf qui bout avec des pommes de terre et des choux, forme l'invariable menu. A chaque repas, du café et surtout du thé, l'un et l'autre accommodés à la façon du pot-au-feu. Il n'y a pas de paysan aisé, en France, dont la table ne me paraisse préférable. Et ceux-ci font tout ce que leur médiocrité permet, tandis que les habitants du *Willamette* ne font que ce qui exige le moins de peines et de soins. Ils manquent d'ailleurs tout-à-fait de sensualité. De ce côté, ils n'apprendront rien des Américains du Nord, dont la cuisine est tout aussi simple et dénote une sobriété poussée encore plus loin.

A l'exception de quelques Indiens qui font partie de la famille de la femme, ils n'ont pas de domestiques sur les fermes, et doivent trouver en eux-mêmes toutes les forces productrices.

La santé, dans les villes et dans les campagnes, se maintient excellente. Aussi les médecins, clair-semés,

ne font pas vite fortune. Il y a, comme en France, quelques fièvres intermittentes au changement de saisons ; mais elles n'ont rien de pernicieux, quoiqu'elles finissent par occasionner un tremblement nerveux très fatigant, auquel elles empruntent leur nom. Le plus souvent, ces *fièvres tremblantes* proviennent d'excès ou de circonstances locales dont il suffit de s'éloigner pour être guéri. On vit vieux et sans infirmités. Il n'est guère mort de ces chefs de colons que parmi ceux qui avaient la vie la moins régulière après s'être usés au rude métier de trappeur, ou parmi les ambitieux qui abandonnèrent fermes et familles au bruit des découvertes de la Californie. Cette circonstance fut même très préjudiciable à la culture ; car un grand nombre de colons ayant ressenti aussi la fièvre de l'or, se précipitèrent vers les rives du Sacramento, d'où tous ne sont pas revenus... Beaucoup sont morts et beaucoup n'ont eu que des misères. Ceux qu'on a revus depuis, ont d'ailleurs rapporté un esprit agité et des goûts de dissipation qui ne cadrent pas avec le calme et la tranquillité morale nécessaires pour s'adonner avec attrait aux paisibles travaux des champs. Depuis l'origine des *Prairies françaises*, le voisinage des *placers* a été le plus rude coup qu'elles aient eu à supporter, et il a malheureusement coïncidé avec la convoitise des nouveaux émigrants. Il est douteux qu'elles s'en remettent ; l'heure de la décroissance, ou pour mieux dire, de la transformation, a sonné, et une race nouvelle tend à se substituer à celle dont les échos avaient appris à répéter les noms français. Il n'y a pas là, sans doute, perte d'intérêts matériels pour nous, mais c'est un sentiment qui s'efface, et toute âme française ne peut y demeurer insensible.

Pendant les mois d'août et de septembre, que j'ai

passés dans ces prairies, j'ai poussé jusqu'à *Salem*, sur la rive droite du *Willamette*, à l'extrême limite sud des établissements canadiens ; là commencent de nouvelles prairies plus fractionnées, qui vont rejoindre l'*Umpqua*, ce qui portera un jour les cultures, sans solution de continuité, depuis *la Columbie* jusque sur les frontières nord de la Californie, entre les 42e et 46e parallèles, c'est-à-dire sous les mêmes latitudes que le nord de l'Espagne et le sud de la France.

Salem est une ville appelée à un grand avenir ; déjà elle dispute à *Orégon-City* le titre de *capitale*. Elle l'emportera définitivement, étant dans une situation beaucoup plus heureuse sous tous les rapports.

CHAPITRE XI.

Suite épisodique de mes visites dans les Prairies françaises.

Je m'y pris à deux fois pour visiter ces belles contrées, et je n'y ai pas été un seul instant inactif. Il y avait tant à voir et tant à recueillir!

J'avais été contraint de revenir des *Prairies françaises* à *Orégon-City*, où j'attendais des nouvelles de Californie et d'Europe. Après quarante-huit heures que j'employai à répondre aux lettres que j'y reçus, quoique le temps se fût dérangé et qu'il tombât beaucoup de pluie, ce qui n'est guère ordinaire dans l'été, je sautai sur un petit bateau à vapeur, et je remontai le *Willamette* jusqu'à la hauteur de Saint-Paul. Je me fis jeter, malgré un temps de vrai déluge, sur la berge escarpée, à une place servant de débarcadère, sur laquelle un Américain avait construit une espèce de maison. J'avais de là

trois milles à parcourir à travers champs pour gagner le presbytère hospitalier, où j'avais laissé mes chevaux pacager, nuit et jour, dans ses vastes et fraîches prairies. Il n'était que cinq heures de l'après-midi, ce qui me laissait encore près de trois heures de jour.

Après avoir déposé mon sac chez l'Américain, en lui disant que je l'enverrais chercher le lendemain matin, je me mis à la poursuite des oies sauvages qui commençaient à reparaître, afin d'apporter mon contingent au souper plus que maigre du curé de Saint-Paul, avec qui nous étions déjà accoutumés à cuisiner, en mêlant les produits de ma chasse avec sa frugale pitance. Je côtoyai un étang, habituellement étroit et peu profond, mais que les pluies torrentielles avaient changé en vrai lac d'une approche difficile; aussi ne parvins-je pas à surprendre les oies d'assez près pour les tirer sûrement. Cependant, avec plus de ruse et de patience que d'adresse, je finis par en abattre une qui tomba au beau milieu de l'étang. J'essayai, après avoir préalablement quitté mes souliers et mon pantalon, d'aller la ramasser, mais l'eau montait toujours, ou, pour mieux dire, je m'enfonçais de plus en plus à chaque pas, et quand je me sentis mouillé au-dessus des hanches, je pris le parti de rétrograder, quoique je ne fusse qu'à une dizaine de pas de mon gibier, immobile et le ventre en l'air. N'ayant rien qui ressemblât à un bateau, je pris mes dispositions pour y suppléer par un radeau composé de deux grosses branches de bois mort, que je liai ensemble avec des joncs, construction nautique qui m'avait déjà réussi pour traverser des ruisseaux non guéables. Cette fois-ci les plantes aquatiques m'empêchèrent de le manœuvrer, et je fis de vains efforts pour le diriger sur mon oie. Après deux heures de temps perdu, il fallut tout aban-

donner ; le soleil allait se coucher, et je n'avais plus que juste le temps nécessaire pour gagner le gîte. Je m'orientais assez mal, n'ayant pas encore l'expérience des sauvages, que je n'acquis que plus tard, et je me trompais constamment, soit en revenant sur mes pas, soit en tournant continuellement dans un cercle vicieux.

Le long d'un bois taillis, au bout duquel j'espérais trouver la grande prairie de Saint-Paul, un charmant animal, de couleur sombre, mais porteur d'une brillante queue mêlée de blanc argenté et de la forme du panache d'un casque de carabinier, partit subitement de dessous mes pieds, et alla, à une vingtaine de pas, tout au plus, fourrer la partie antérieure de son corps dans un trou en terre ; je croyais que c'était l'ouverture de quelque terrier dans lequel il allait disparaître. Ne le voyant pas s'enfoncer davantage, j'hésitai si je le tirerais ; mais le jugeant aussi stupide que l'âne qui cache sa tête dans le buisson et qui ne se croit pas vu de l'ennemi parce qu'il ne le voit pas lui-même, j'approchai tout doucement ; lorsque je pus l'atteindre, au lieu de le fusiller à bout portant, j'appuyai fortement l'extrémité du canon de façon à le comprimer contre terre et à m'en rendre maître. A l'instant même jaillit de dessous le brillant panache, le jet continu d'une matière jaunâtre qui faisait absolument l'effet qui précède l'explosion d'une pièce d'artifice. Mon fusil en fut couvert, et l'odeur fétide dont l'air fut infecté faillit me faire tomber à la renverse. Je me retirai précipitamment à moitié asphyxié, renonçant à une proie séduisante à la vue, mais si horriblement repoussante à l'odorat. Je frottai mon fusil sur l'herbe et contre toutes les branches mouillées, bénissant en ce moment la pluie qui me permettait ces

ablutions. Cette affreuse odeur continua à m'empoisonner, bien que je ne remarquasse plus de traces de la matière corrosive sur le canon ni sur le bois de mon fusil. Mes mains n'en portaient pas la plus légère tache, non plus que mes vêtements, et cependant toute ma personne me semblait imprégnée de ce poison âcre et pénétrant. J'ignorais complétement à quel animal j'avais eu affaire. C'est plus tard que j'appris de tout le monde que c'était le *zorillo*, vulgairement appelé la *bête puante;* qu'elle est très commune en Orégon et en Californie. Effectivement, nous nous sommes souvent rencontrés depuis, et, certes, je puis bien dire que ce n'était pas moi qui la recherchais. La seule défense de ce singulier quadrupède est dans sa vessie : à la façon du Parthe, lui aussi décharge ses armes en fuyant. Tout ce qui en est atteint conserve une odeur presque ineffaçable. Lorsqu'un chien à sa piste reçoit la charge dans les yeux, le malheureux en perd la vue, et c'est ce qui pouvait si bien m'arriver après l'imprudence que j'avais commise. Si les habillements en reçoivent la moindre goutte, il faut les jeter ou les brûler. Les Indiens, moins délicats, les enterrent quelques semaines, et prétendent que l'odeur s'efface par ce procédé; probablement quand ils sont à moitié pourris. Même long-temps après que cette vilaine bête (que je classe dans l'ordre de celles pour lesquelles on doit se demander à quoi elles furent bonnes dans la création), a passé quelque part, l'atmosphère, les plantes, le sol, tout ce qu'elle a touché, foulé, frôlé, approché seulement, en a conservé l'infection et la souillure. Mieux que Virgile, assurément, elle m'a expliqué les Harpies de l'antiquité. Aucune autre odeur ne peut lui être comparée, et c'est à ne plus confondre après l'avoir sentie une fois.

On trouvera peut-être que je m'étends un peu trop sur de semblables détails ; mais quand on n'a pas le bonheur d'appartenir à ces intelligences d'élite appelées à déverser les grandes lumières sur le monde, il est permis de chercher à être pratique et clair dans les détails. Ceux-ci, en réalité, ont leur importance, ne sauvassent-ils que du danger d'avoir un aveugle de moins dans le monde. Quant à moi, j'eusse béni bien sincèrement celui qui eût éclairé mon ignorance à l'avance, et m'eût ainsi préservé d'un péril, qu'on est libre de juger fort léger, mais qui faillit avoir pour mes yeux les plus déplorables et les plus affreuses conséquences.

Le *zorillo* affectionne les environs des maisons. Il est carnassier et fait la guerre aux basses-cours et aux colombiers. Sans l'apercevoir, à tout moment on sent les traces invisibles de ses visites. Non-seulement toute la soirée, mais pendant la nuit et jusque pendant les distractions mêmes de la matinée, je fus poursuivi par cette peste, et j'ignorais pourtant encore, dans ces moments désagréables, les risques auxquels je m'étais si innocemment exposé : le hasard seul m'avait protégé ; cette circonstance et quelques autres semblables ne me font pas trouver le fatalisme si déraisonnable.

Chez les Pères Jésuites, où j'en parlai le lendemain au souper, je reçus la plupart de ces renseignements, et malgré le dégoût et les sentiments de répulsion générale de toute la société, le Père supérieur assura qu'on lui en avait fait manger sans qu'il le sût avant et pendant le repas, et qu'il l'avait trouvé excellent ; qu'il suffisait d'en extraire la vessie empoisonnante pour se procurer un mets plus savoureux et d'une délicatesse supérieure à la chair du lapin, auquel le *zorillo* peut, sous le rapport culinaire, être comparé avec avantage. Per-

sonne ne fut tenté de demander à contrôler le fait; c'était à qui s'en rapporterait au père Acolti.

Cette fatale rencontre n'avait pas embelli ma position. J'étais trempé jusqu'aux os; l'obscurité qui commençait à se faire, me portait à doubler le pas. Enfin, au bout du taillis que je suivais machinalement et sans être sûr de ma direction, étant sous l'impression de mes démêlés avec le *zorillo*, j'arrivai près d'un bâtiment tombant de vétusté, mais à côté duquel s'élevait les premières assises d'une construction neuve. En approchant davantage, je vois venir droit sur moi un animal tout hérissé, grognant et montrant un large râtelier bien garni. Il aurait voulu me dévorer que, chien ou loup, il n'aurait pas eu une autre allure. Je me mis en défense, ce qui ne l'empêchait pas d'avancer toujours; il n'était plus qu'à une dizaine de pas, quand je crus devoir m'arrêter et le mettre en joue prêt à presser la détente. Une voix humaine se fit alors entendre; elle appelait la bête avec autorité, et je vis apparaître un homme de taille élevée et dans un assez singulier accoutrement. Nous nous rapprochâmes; le chien, rentré dans les jambes de son maître, ne montrait plus qu'une impuissante rage. Comme l'homme avait parlé anglais à son compagnon, c'est dans cet idiome que je lui dis que j'étais un voyageur égaré qui n'avait d'autre mauvaise intention que de s'informer de la route de Saint-Paul. Il me répondit moitié en français et moitié en anglais, ce qui me le fit vite reconnaître pour un Canadien. Je lui dis que j'étais, moi, un *Français de France*, et nous n'en parlâmes plus que la langue. Il me pressa vivement pour entrer dans sa case; et, vu le mauvais temps, l'heure avancée de la soirée et la distance qui me séparait de Saint-Paul, je finis par céder à ses ins-

tances, et me déterminai à passer la nuit sous son toit. Il m'assura d'ailleurs avoir un petit morceau de pain à partager avec moi.

Après avoir ramassé de droite et de gauche quelques brassées de bois et de copeaux à moitié secs, il fit un énorme feu dans celui des coins de cette chambre carrée où, le plancher ne se prolongeant pas, il y avait une ouverture crépie pour laisser échapper la fumée. Les murs de cette vieille masure étaient formés de troncs d'arbres non équarris, superposés et s'entrelaçant aux quatre coins par leurs extrémités amincies. L'intervalle entre les rondins, qui ne sont pas sans quelques irrégularités, avait été autrefois, suivant la coutume, comblé par de la terre glaise; mais elle était tombée et n'avait pas été remplacée; de sorte que l'on voyait des jours de tous côtés, ce qui doit laisser à penser combien on devait être mal abrité contre n'importe quelle aire de vent. Grâce au bon feu qui avait l'air d'embrâser toute la maison en bois, je pus me bien sècher pièce à pièce. J'avais pris l'équivalent d'un bain. Pour essuyer mon fusil, mon hôte me donna un morceau de toile aux trois quarts pourrie, dont j'indiquerai tout à l'heure l'emploi précédent. Le chien, qui m'avait paru si méchant, était doux comme un mouton; il venait constamment me lécher les mains et les pieds. Le pauvre animal s'était peut-être aperçu de mon intervention pour que son maître le souffrît dans la maison. Plusieurs fois il l'avait mis à la porte; mais s'il ne rentrait pas par la fenêtre, comme il connaissait parfaitement les êtres de la maison, il revenait en rampant sous le plancher, qui avait près d'un pied d'élévation au-dessus du sol.

Mon Canadien, qui me déclara s'appeler Masta, avait

une intempérance de langue trop forte pour son sexe : il se dédommageait amplement du mutisme obligé que lui imposait son isolement ordinaire. Je sus promptement toutes ses affaires. Ancien trappeur, il était né au Canada, de parents français originaires de Tours, toujours en Touraine. Il avait obtenu une concession de terre, s'était marié à la plus jolie Indienne de la tribu des *Tchinooks*, avait deux enfants, dont l'aînée, âgée de 10 ans, était élevée chez les sœurs de *Notre-Dame de Namur*, au milieu des *Prairies françaises*. Hélas ! sa vie avait été empoisonnée par les infidélités de Mme Masta. Peu endurant, il avait cru la ramener avec de rudes corrections ; mais cette épouse adultère n'était pas du caractère de Mme Sganarelle ; aussi le remède avait-il mal opéré : elle s'était enfuie et l'avait abandonné, en emportant chez ses parents sauvages le plus jeune fruit de leurs amours. Quand il ne battait pas sa femme, il la faisait travailler comme un forçat. Très laborieux lui-même, il se livrait à des travaux herculéens, et, sans calculer les forces du beau sexe, il attelait *madame* avec ses deux chevaux ; régime qui lui convenait d'autant moins qu'elle sortait d'un sang où, comme dans certains *ateliers nationaux*, on ne savait pas ce que c'était que travailler jusqu'à suer.

La fuite de sa femme l'avait un peu affecté dans le commencement, mais il s'habituait au veuvage. Et comme il est un homme *encore bien fait* (c'est le style pour dire *en canadien* qu'on est encore dans l'âge mûr), il avait en vue une nouvelle union avec une *Bois-Brûlé* (métisse) du voisinage. Mais il y avait un grand obstacle, et sur ce chapitre il était intarissable dans son rabâchage. Comme il s'était marié une première fois à l'église catholique, et que l'archevêque de l'Orégon avait béni cette

union, le prêtre ne voulait pas recommencer une seconde fois, et mon Masta ne comprenait pas que le pouvoir de lier n'entraînât pas celui de délier. Il accusait donc, et aigrement, Monseigneur Blanchet d'y mettre du mauvais vouloir : « Puisque vous avez *emmanché* vous devez *démancher*, » et sur cette gamme il ne cessait de se plaindre et de crier, avec la meilleure foi du monde, mais aussi avec le ton le plus irrespectueux pour l'épiscopat. Il lui attribuait tous ses malheurs, et réclamait à cor et à cri la loi du divorce qui est, du reste, dans la règle civile du pays.

Lorsqu'il avait découvert ce que d'ordinaire les maris ne savent que les derniers, mon sensible Masta avait été importuné de sa hache, de sa charrue et de tous ses travaux rustiques ; très rangé jusque-là, il crut ceux qui lui dirent : « Buvez, c'est un parti fort sage. » C'est dans de pareils moments, où il payait toujours et ne pouvait compter le nombre de ses amis qu'il voyait double, que les Américains qui recherchaient son aimable société, l'entraînèrent à faire la cession de sa ferme pour 4,000 dollars. Il avait fait, dit-il, une détestable affaire, et bu la moitié de l'argent. Je crois bien qu'il avait bu ; quant à la détestable affaire, j'ai pour principe de ne pas toujours croire les propriétaires sur parole ; mais ce que je suis encore plus disposé à croire, c'est que toute affaire, pour être bien faite, doit être conclue à jeun.

Enfin, le cœur doublement navré d'avoir perdu sa ferme et sa femme, Masta était parti pour la Californie, où de nouveaux malheurs l'attendaient. Il avait été là au bon moment, et en avait rapporté un sac d'or, qui était son chagrin le plus cuisant. Ah ! sur cela, il était tout-à-fait inconsolable, le pauvre homme !... Il se mit à pleurer arrivé à ce passage de sa vie, et à me conju-

rer de ne rien dire, non pas de sa faiblesse, mais des aveux qu'il allait me faire. Cette douleur me paraissait si peu justifiée après ce brillant préambule, que je crus un moment qu'il avait volé et qu'il me prenait pour un confesseur. Mais il n'avait même pas été volé; c'était seulement le mal de la peur qui le tenait dans une agitation perpétuelle de nuit et de jour, l'empêchait de dormir, de boire et de manger; non pourtant, il buvait encore assez bien.

Avec son cher petit trésor, il me rappelait assez le *savetier*, quoique je n'eusse réellement rien en moi qui pût figurer le *financier*, et cependant j'étais sur un trésor sans m'en douter. Au moment où son chien avait voulu me faire un si mauvais parti, ils étaient occupés, l'un à déterrer l'or, et l'autre à faire le guet. C'était au plus fort de la pluie, et, par conséquent, à l'instant le moins probable pour recevoir des visites. Il venait donc tout justement de retirer son sac de poudre d'or, du creux d'un vieux tronc d'arbre dans lequel il était enfoui depuis quatre mois, et, à mon approche, il l'avait jeté précipitamment dessous le plancher de sa maison; mais, semblable au malfaiteur, celui qui cache un trésor craint toujours d'être vu, et Masta tremblait que je n'eusse pénétré son secret. Il était si troublé, qu'il avait encore dans les doigts l'enveloppe de son sac de peau, cette même toile qu'il me donna ensuite pour essuyer mon fusil.

Après ces aveux préliminaires, il se coucha à plat ventre pour rattraper son or, qui pouvait avoir été dérangé par le chien, dont le passage sous le plancher était justement à cet endroit. Il amena un petit sac de peau brune, bien ficelé, et qui n'était qu'un peu humide, le plaça dans mes mains, et me conjura de lui dire combien il pouvait peser, et s'il avait lieu de crain-

dre qu'il en eût coulé. Depuis son retour de Californie, au moins une année, il avait promené ce sac de cachette en cachette, et ne l'avait montré à personne. Il se rappelait à peu près le poids qu'on lui avait attribué, et, d'après mon approximation, il verrait s'il y avait eu du coulage. Je commençai par lui démontrer l'impossibilité que la poudre d'or pût sortir d'un sac aussi hermétiquement fermé, très bien cousu, et dans lequel il n'y avait pas la moindre fissure. Cependant, dans le doute si cet or avait ou non passé par l'amalgamation du mercure, je lui demandai la permission de le presser, et j'en fis sortir, après plusieurs fortes pesées, auxquelles il associa ses efforts, quelques gouttelettes de vif-argent. Il fut très effrayé, et croyait que le mercure ayant ouvert les pores de la peau, la poussière d'or allait le suivre. Il eut beau regarder de près, à la lueur de sa misérable lampe, il ne vit rien, et serra dans du papier ce vif-argent qui lui semblait le diable, et dont il aurait dû pourtant connaître l'effet. Cette ignorance peu naturelle et même incompréhensible chez un mineur, qui devait avoir fait l'amalgamation s'il avait réellement trouvé l'or lui-même, fit revivre mes premiers soupçons, et jeta dans mon esprit beaucoup de doute sur la véracité de maître Masta. Enfin, pour condescendre à son désir, après avoir soupesé dans mes deux mains, et à plusieurs reprises, ce petit sac, fort lourd pour son volume, j'estimai à environ 13 à 14 kilog. son précieux contenu. Il en fut ravi, car à 12 il l'aurait donné, surtout avec la crainte qu'il n'y eût encore alliage de ce terrible mercure que j'en avais fait sortir à sa si grande stupéfaction.

Il me demanda alors quelques conseils sur ce qu'il devait faire d'un sac si embarrassant. Je l'engageai à

le déposer dans la maison d'Orégon-City que je croyais la plus sûre, pour le faire passer en Californie et de là au Canada ou en France; de préférence en France, puisque c'est làqu'il paraissait vouloir finir ses jours, et qu'il se tuait à me demander s'il pourrait bien vivre avec son sac d'une valeur de 40,000 francs. Je lui avais répondu dix fois au moins affirmativement. Mais dans le cas où l'archevêque ne lui accorderait pas une seconde femme, il voulait aller suivre en France la parole de Dieu, lorsqu'il a dit que l'homme n'était pas fait pour vivre seul. C'est ce qu'il finit par m'avouer, en ajoutant qu'on lui avait assuré que cette fois-ci, il ne serait pas du moins exposé à de fâcheuses disgrâces, parce que ce qui était si commun chez la femme sauvage était tout-à-fait inconnu en France. Il y aurait eu cruauté à désillusionner ce brave homme.

« L'important jusque-là, me dit-il, est que personne ne me suspecte riche et surtout en possession d'un trésor; on sait que je suis à mon aise, et je suis presque obligé de le dire moi-même pour plaire à celle que j'aime et dont je veux faire ma femme, n'étant pas bien sûr de son amour sans cela; mais il faut qu'on ignore que mon or est avec moi; car, dans ce pays-ci, on serait bien capable de commettre un crime pour me voler ensuite. Chaque fois que je change mon dépôt de place, je crois que j'ai été aperçu, et je reviens continuellement voir si rien ne bouge, ce qui peut encore me dénoncer. » Je lui répétai le bon conseil de remettre en mains sûres cette fortune, et j'y ajoutai celui, non moins essentiel, de ne plus commettre l'imprudence dont il s'était rendu coupable en me confiant un pareil secret. Il m'assura, comme on fait toujours en ces occasions, que ma mine d'honnête homme y était pour tout. « Ah! s'é-

cria-t-il ingénument, si vous me trompiez, à qui désormais se fier dans le monde? » Il ne me connaissait pas un quart d'heure auparavant; aussi lui dis-je : « Sans doute, sans doute, je suis un brave homme, et vous ne risquez rien de moi; mais rappelez-vous donc toujours que rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un fripon. »

Je suis bien convaincu qu'il n'a rien fait de ce que je lui ai dit et répété, parce qu'il appartient à une caste qu'on rencontre assez communément partout, celle des gens qui flottent indécis, demandant des conseils à tout le monde, et finalement allant au hasard et s'arrêtant toujours au plus mauvais parti. Il replaça le sac sous nos pieds et s'occupa du souper.

Une marmite placée sur le feu nous donna vite une eau bouillante, que nous jetâmes sur certaines feuilles sèches qu'il m'assura être du thé. Il y joignit quelques morceaux de biscuit à demi moisis, et s'excusa de n'avoir pas à m'offrir un meilleur souper. Cependant il avait une cruche dans une malle soigneusement fermée, qu'il alla chercher d'un air triomphant, comme si elle eût renfermé le jus des meilleurs vignobles de Bourgogne ou du Médoc. C'était tout bonnement du trois-six dédoublé, dont il m'offrit de boire *un filet;* les Canadiens ne disent pas une goutte. Il me donna l'exemple à plusieurs reprises; mais comme le solide finit par ne plus être en équilibre avec le liquide, et que celui-ci rend plus expansif et plus généreux, notre homme alla déterrer du fond d'un vieux tonneau, un morceau de bœuf salé dont il allait me régaler, bien qu'il le gardât pour faire Noël, parce que j'étais un bon compagnon et surtout un très brave homme, toujours. Enfin il découvrit un peu de pain, un petit reste de fromage, et je crus un moment qu'il allait renouveler l'admirable scène

décrite par Walter Scott, entre Richard *Cœur-de-Lion*, et l'ermite d'*Ivanhoë*. Je l'espérais réellement dans les moments où mon anachorète chargeait successivement de quelques nouveaux mets l'escabeau qui nous servait de table. Mon illusion ne dura guère, et tout le menu fut bien loin de valoir le repas de l'ermite et même la description du romancier écossais. Le bœuf était pourri, le fromage moisi comme le biscuit, et le pain était si dur, que mes dents n'y purent faire brèche qu'après qu'il eut été long-temps à tremper dans ce que nous étions convenus d'appeler du thé.

Comme tous les buveurs, mon hôte se répétait; comme tous les maris trompés, il ne tarissait pas sur ses tristes aventures, et j'étais obligé d'en absorber jusqu'aux plus petits détails. Heureux encore s'il ne me les avait servis qu'une ou deux fois! Je ne pus parvenir à lui persuader que c'est notre religion, et non pas le caprice de l'archevêque, qui empêchait de le *démancher* après l'avoir *emmanché*.

Il me reparla de sa future, et me fit voir une somme assez forte en argent monnayé, qu'il lui montrerait pour en être aimé davantage. M. Masta, au moins, ne se faisait aucune illusion, et ne pensait pas qu'il pût être aimé seulement pour lui-même, comme ces fats de princes des opéras comiques.

Il voulait m'acheter ma montre et mon fusil, et je fus assez délicat pour ne pas les lui vendre au bon prix qu'il m'offrait : la montre, parce qu'elle était un peu dérangée, et le fusil, parce que, faute de capsules, il en aurait été bientôt embarrassé. Le fusil lui faisait besoin, non pas pour courir à la chasse, mais parce que les chevreuils s'approchaient à portée d'être tirés quand il travaillait au bois. D'ailleurs, c'était comme

défense un bon accessoire à sa hache. Je me suis repenti d'avoir eu trop de délicatesse en ne profitant pas des caprices de cet acheteur, pour me défaire, avec bénéfice, d'objets que j'aurais pu remplacer bientôt avec avantage. En affaire, je dois le confesser en toute humilité, les bonnes pensées ne me viennent jamais qu'après coup, et il est rare que mon premier mouvement ne soit pas nuisible à mes intérêts.

Nous ne pouvions pourtant pas toujours boire des *filets* sans manger, et recommencer sans cesse les mêmes histoires. J'étais fatigué et je voulais me reposer. Pour tout lit, je ne demandais qu'une couverture; mais mon hôte n'entendait pas ainsi l'hospitalité. Il me donnerait plutôt le lit entier, si je ne voulais pas m'y contenter de la place laissée vide par son infidèle. Ce qui me répugnait un peu dans son offre, était un certain air de malpropreté de tout l'ensemble de cette couche, bien certainement assez large pour deux. J'ai pu me faire aux privations, à la grossièreté des objets, mais j'avoue que je n'ai pas été aussi malléable pour la saleté, et je n'ai pas marché au *progrès* sur cet article. Comme il ne s'agissait, après tout, que de s'étendre en gardant la majeure partie du vêtement, je ne voulus pas persister à désobliger mon nouveau camarade de lit.

Mes lecteurs vont être à même de juger à quel point d'ailleurs je pouvais avoir raison de me montrer difficile sur les offres de Masta, par le lit du palais archiépiscopal que je *sacrifiais* au sien. A ma première visite au curé de Saint-Paul, quinze jours auparavant, j'étais très peu au fait du confort du pays, et complétement novice à la vie de missionnaire. Le couvre-feu était sonné quand je sonnai moi-même au presbytère; le curé était encore debout et m'avait offert

tout ce qu'il possédait, excepté à souper, ce qui m'aurait pourtant bien convenu. Lorsqu'il donna l'ordre à son vicaire de me conduire à la chambre et au lit de Monseigneur l'archevêque de l'Orégon, je me confondis en excuses, et je ne cédai enfin qu'après des instances, renouvelées très ingénument et de la meilleure foi du monde. Les douceurs de la mollesse, la vie des chanoines et le prélat du *Lutrin* m'étaient revenus en mémoire, et je répétais tout bas comme un *Credo* :

« Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée. »

Dans la vaste pièce du rez-de-chaussée où l'on me conduisit, j'aperçus d'abord une immense bibliothèque; aussitôt que le frère se fut retiré, sans oublier d'appeler sur le commensal de la sainte maison les bénédictions du ciel, privé de la nourriture du corps je voulus voir du moins quels étaient les dédommagements offerts à l'âme. Je ne m'attendais certainement pas à d'autres auteurs qu'aux *Pères de l'Église*, quoiqu'il y eût cinq à six cents volumes; c'était encore trop de prétention : ces cinq à six cents volumes n'étaient que des exemplaires multiples de bibles et de catéchismes à l'usage des sauvages. Je n'avais pu découvrir rien autre, quand un vigoureux coup de vent vint éteindre ma chandelle. Maladroit et imprudent que j'étais! j'avais même poussé l'imprévoyance jusqu'à ne pas avoir une allumette! Me voilà drôlement campé, n'ayant encore étudié des êtres de ma chambre que les bibles et les catéchismes à l'usage des sauvages; seul et dans l'obscurité trouverais-je facilement l'alcôve enfoncée et le lit de plume? Frapper, appeler, ce serait troubler

le repos de mes hôtes, dont les prières devaient être finies depuis long-temps. J'en étais à réfléchir sur le peu que nous sommes, puisqu'une allumette de plus ou de moins suffit à faire notre bonheur ou notre désespoir, quand je vis briller à travers le carreau par où ma chandelle avait été soufflée, une faible lueur de l'autre côté de la cour, près des étables. C'était le frère Roch qui donnait à manger aux cochons; les misérables! grommelai-je entre les dents, mieux partagés que moi tant qu'on ne les mange pas, ils soupent, y voient clair et ne cherchent pas leur lit à tâtons! D'une voix douce et paterne, je hélai mon frère par la fenêtre. Il vint à moi sur le même air de ma voix douce et paterne; avec sa lanterne, à moitié sourde et aveugle, il ralluma ma chandelle et m'engagea à faire une enveloppe de papier à mon chandelier avec un des vieux mandements de l'archevêque, car de trois côtés de la chambre je pouvais craindre le même accident, les fenêtres ayant à leur châssis plus de carreaux en homélies déchirées que de carreaux en verre. Je ne négligeai donc pas une précaution sans laquelle les courants d'air de l'appartement auraient recommencé la fonction d'éteignoir avant le moment voulu.

Je pus alors aller enfin à la recherche de mon lit. Au lieu de l'alcôve, je trouvai dans un coin trois planches de sapin, unies par des traverses et surhaussées par des planches clouées, jusqu'à une hauteur de dix-huit pouces du sol. Une peau d'ours et une couverture de laine grise composaient toute la literie. La poussière paraissait moins sur la couverture de couleur claire que sur la peau de l'ours noir, mais ce qu'elle ne pouvait dissimuler, étaient les nombreuses visites de vers qui en avaient fait une véritable guipure. Je pus douter qu'elle fît partie du rochet de Monseigneur, mais je ne pus dou-

ter, hélas! que ce ne fût bien là le lit de son éminence: il n'y avait pas concurrence dans l'appartement. Tous mes rêves de chanoine s'évanouirent aussitôt devant une réalité qui devait me rappeler, non *le Lutrin*, mais le martyre des convertisseurs. Pour me coucher moins vite, et en même temps pour me bien imbiber de la couleur locale, je fis ma prière un peu plus longue que de coutume. Je me jetai ensuite tout habillé sur le lit de Monseigneur, ne pouvant m'empêcher de penser, sous la mélancolique tournure d'esprit où me tenaient les tiraillements d'estomac, qu'il suffirait, hélas! d'en relever deux planches avec des clous, pour changer ce lit en bière et que tout fût dit. Heureux les trépassés!

De la peau d'ours et de la couverture grise je fis les matelas, et je gardai, pour mettre sur moi, ma couverture de voyage, qui, du moins, était à la fois propre et sans trous. La nuit sera bientôt passée, elles sont courtes, disais-je, en temps de canicule. Je finis par m'endormir paisiblement, mais pour me réveiller, tout au plus deux heures après, piqué assez douloureusement. J'eus la satisfaction de comprendre vite à l'odeur que ce n'étaient que des punaises. Je sautai vivement à bas du lit; si, faute d'allumettes, je ne pouvais voir l'ennemi et l'écraser, du moins je pouvais le fuir. Je jetai, après les avoir bien secouées, peau d'ours et couvertures au milieu de la chambre, et je m'étendis ensuite dessus, bien résolu à ne pas fermer l'œil avant le point du jour. Il se fit trop attendre et je le manquai si bien, que je dormais encore quand mon brave curé entra chez moi à six heures précises; il venait s'assurer de l'efficacité de ses prières, savoir si je ne manquais de rien et jusqu'à quel point les grâces d'en haut avaient été avec moi toute la nuit. Je me gardai bien de lui parler de

mes illusions de chanoine, mais j'eus hâte de lui dire que comme je n'étais pas encore bien fait aux punaises, elles m'avaient forcé de quitter le lit de Monseigneur. « J'avais oublié de vous prévenir, ajouta-t-il; mais vous avez agi comme sa grandeur qui, pour les éviter, préfère aussi, dans l'été, coucher au milieu de la chambre. » Je m'étais rencontré avec Monseigneur! comment oser se plaindre, après qu'on a été traité comme un des hauts dignitaires de l'Eglise, comme un des élus du Seigneur? Aussi est-ce bien sans murmurer que j'en parle; c'est la première et ce sera la dernière fois.

Je reviens à Masta, qui ferma la porte en plaçant une malle derrière, et posa sa hache près du traversin. Il m'avoua qu'ayant peur toutes les nuits, il ne dormait que d'un œil, mais que ce ne serait qu'après une héroïque défense qu'il se laisserait assassiner. Je le louai de sa prudence et de son courage, et j'approchai mon fusil à portée, l'assurant qu'au moins cette nuit il pouvait dormir des deux yeux, et que les malfaiteurs regarderaient à deux fois avant d'attaquer deux braves comme nous, si bien armés, et qui, d'ailleurs, ne dormiraient, alternativement, que d'un seul œil.

La chambre n'était plus éclairée que par la pâle lueur des charbons qui s'éteignaient, et je commençais à m'endormir, lorsque je crus m'apercevoir que la toiture avait besoin de réparations. Comme elle était notre unique ciel de lit, sitôt que la pluie recommença, je me vis obligé à un exercice gymnastique des plus incommodes, pour éviter de recevoir les gouttières en plein visage. L'eau ni mes soubresauts ne réveillaient Masta, qui, n'ayant plus peur pendant son sommeil, s'en donnait à cœur joie et des deux yeux, parlant encore, en vrai somniloque, de son or et de son infortune ma-

ritale. Le pauvre homme dormait de confiance avec un étranger qui pouvait être le danger même pour lui, et, de mon côté, je ne pouvais m'empêcher de penser que ce n'eût pas été à dormir à côté de ce riche mineur, que Robert-Macaire, dont les types sont de tous les pays, eût employé une pareille nuit.

A travers les fentes des troncs d'arbres qui formaient la cloison contre laquelle je reposais, j'embrassais, à la lueur d'une lune à demi voilée, l'étendue de la campagne solitaire. Ces ouvertures eussent été des meurtrières pour se défendre; mais elles auraient pu servir encore mieux à faire tuer à bout portant le dormeur dans son lit. Les plus proches voisins sont à une demi-lieue, et encore quels voisins indifférents et clairsemés! On était des semaines entières sans se voir.

Assassiner Masta, l'enterrer avec son fidèle chien, lui prendre tout son or et s'éloigner ensuite, personne ne s'en serait ému ni occupé. On l'aurait supposé sournoisement retourné aux mines, et l'on attendrait son retour pour en reparler. Sa femme même, que l'on me fit voir un peu plus tard au bras d'un jeune homme, à Astoria, ne serait revenue ni pour chercher la succession, ni pour venger le défunt, et encore moins, nouvelle Artémise, pour lui élever un mausolée.

La nuit se passa comme une autre. Je dormis un peu, mais toujours sous l'impression de la *bête puante*. De grand matin, mon homme se leva et alla travailler à abattre des arbres, me conseillant de dormir encore, vu que le temps était peu engageant. J'allai le rejoindre au bois un moment après, et il me demanda si j'avais bien tiré la porte et si j'avais vu son chien; car il avait tous ses trésors dans la case, et il fallait y veiller de près.

Je n'ai jamais vu un pareil travailleur. Pour aide-ma-

çon ou charpentier, il n'avait que deux chevaux. C'est avec leur secours qu'il amenait les arbres monstrueux destinés à former les murs de sa maison (*log-house*), d'après le goût et les principes de la contrée, dont on ne se départ pas. Comme cette maison devait être dans de plus grandes proportions que la vieille, j'ai mesuré des arbres qui conservaient, après avoir été tronçonnés et sciés, 10 mètres de longueur et jusqu'à 75 centimètres de diamètre. Eh bien ! il les mettait en œuvre lui-même. Pour les premières assises, on le comprend encore; mais à mesure que l'édifice montait, la faiblesse de l'homme s'accroissait. Maître Mastan n'était pas embarrassé pour si peu; il regrettait sans doute davantage son épouse dans de pareils moments; mais, avec des poulies, des cordes et ses deux chevaux, il venait à bout de tout. Outre cette grande maison, il avait tracé le plan d'une grange. Cet homme, à lui seul, serait capable de bâtir une ville. Son projet était de mettre son *claim* bien en valeur et de le vendre ensuite. Après s'être défait, le verre en main, de sa première propriété, il avait acheté celle-ci, de la même étendue (un mille carré), pour 200 piastres, et déjà on lui en offrait 1,200. Ses ensemencements étaient commencés en pommes de terre et avoine. Quant au site, il est charmant, dans son mélange de bois et de prairies; la terre est excellente et bien arrosée. Pour moi, je n'aurais voulu de cette habitation à aucun prix, s'il y eût fallu vivre dans les conditions du propriétaire actuel, comme le gouverneur du *Comte Ory* :

« Veillant sans cesse,
» Tremblant toujours,
» Pour *sa richesse*
» Et pour ses jours. »

Je ne souffris pas qu'il se dérangeât pour le déjeuner. Il se fût sans doute composé des restes du souper,

qui n'étaient pas reliefs d'ortolans. Au lieu de manger un *filet*, nous le bûmes : c'est la plus grande marque de fraternité qu'on puisse donner chez les trappeurs canadiens; seulement, avant de déboucher le flacon, il faut bien prendre garde qu'aucun être mêlé de sang indien ne puisse en tâter. Les lois le défendent rigoureusement. Masta, même pendant la lune de miel, n'avait pas le droit d'offrir le *filet* à Mme Masta. Aussi ne lui en fait-on pas le reproche; mais je m'aperçus plus tard que, dans la contrée, on l'accusait unanimement d'être un butor de mari et d'avoir mérité son sort. Le blâme public le frappait plus que sa femme. Sa future elle-même le regardait de travers, et, loin de répondre à ses feux, comme il me l'avait assuré, il n'était bruit, quelques jours après, que de la réception qu'elle lui avait faite en le chassant de chez elle à grands coups de fourche, ce qui n'est regardé dans aucun pays, que je sache, même parmi les sauvages, comme la preuve d'un amour partagé.

Exact au dernier point à bien prier, Masta est toujours le premier aux offices du dimanche. On s'étonnait que je recherchasse sa société, parce qu'on ignorait que j'avais été son obligé et qu'il passe généralement pour un cerveau fêlé et une brute. Il tenait décidément de l'un et de l'autre, c'est très vrai; mais ce pauvre homme m'avait donné l'hospitalité comme il avait pu, il m'avait trouvé l'air si honnête, et m'avait confié ses plus grands secrets, que je n'ai, du reste, jamais divulgués.

Je lui devais donc quelque chose. Je ne suis pas complétement sûr qu'il n'a pas fini par rencontrer de nouveaux confidents plus dangereux. Aussi ne me tombe-t-il jamais sous la main un journal de l'Orégon, que je ne cherche, avec anxiété, des nouvelles de

mon Canadien sous la triste et lugubre rubrique des *vols* et *assassinats*.

Après avoir soigneusement fouillé tous les coins et recoins des quartiers de Saint-Paul et de Saint-Louis, j'ai traversé le *Willamette*, visité ses prairies de la rive gauche, où les *settlers* américains sont déjà en majorité sur les Canadiens ; j'ai remonté le *Yamhill*, affluent du *Willamette*, jusqu'à *La Fayette*, jolie petite ville d'une soixantaine de maisons, dont la route des mines traverse le plateau. Malgré son baptême glorieux pour la France, elle ne compte pas un seul de ses enfants parmi ses habitants. Aux environs existent encore quelques Canadiens ; mais le gros de la population, tant rurale qu'urbaine, est déjà américain, entremêlé de Suisses et d'Allemands. Entre *La Fayette* et le confluent du *Yamhill* sur sa rive opposée, a été commencé le village de *Drayton ;* le bateau à vapeur y peut remonter, même aux plus basses eaux. Cette position à la tête de la navigation du *Yamhill*, assure des avantages à ses fondateurs, parmi lesquels sont de vrais *Français de France*.

J'ai trouvé partout, sans exception, l'accueil le plus hospitalier. Il y a maintenant des auberges américaines sur toutes les routes ; mais au centre des *Prairies françaises* les fermes sont les seuls lieux d'asile. Ces braves Canadiens aiment à revoir leurs anciens nationaux. Autrefois c'était presque une merveille pour eux que de recevoir la visite d'un Français arrivant de France ; si peu alors avaient pénétré en Orégon ! Depuis trois ou quatre ans ils ont été mieux à même de se retremper dans leur vieille nationalité. Mais ce serait s'abuser et se faire d'étranges illusions, que de chercher chez ces races transplantées le moindre sentiment politique. Cette fibre-là est totalement brisée. Tout esprit de na-

tionalité est éteint; aussi parlent-ils avec la même indifférence leur triple jargon français, anglais et indien. Le gouvernement américain, dont les agents sont à peu près invisibles, ne les contraint en rien. Seulement, les rumeurs en circulation donnent dés inquiétudes continuelles sur la sécurité des propriétés; les Canadiens s'effraient des mesures cadastrales qui tendent à leur assigner des bornes. Les soucis qu'ils en ressentent et qu'ils ne connaissaient pas jadis, ne sont pas étrangers à plus d'une cession de ferme.

Ils n'ont pas besoin de sommation pour aller prêter avec empressement le serment de citoyen américain; non que le goût y porte, mais le serment d'*allégeance* est indispensable pour conserver comme pour acquérir un *claim*. Quant à la France, je ne vois pas ce qu'elle peut attendre et espérer à présent de ses anciens natifs. Ils ne sauraient nous servir qu'autant que nous enverrions des émigrations dans la contrée, qui seraient certaines d'un meilleur accueil que toute autre classe d'émigrants, de la part de ces auteurs de la genèse de l'Orégon. Mais tout se bornerait à ce sentiment de préférence.

C'était pendant les démêlés avec les Anglais et les Américains pour la possession de ce territoire, que nous aurions dû intervenir. Le gouvernement de Louis-Philippe connaissait et son importance et les titres que nous donnaient les sympathies des premiers occupants. Peu d'années auparavant, un Français accrédité avait, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, visité ce territoire sur lequel il avait fait un rapport clair et favorable. Il fallait donc oser en appeler au pays lui-même. Son suffrage, *universel* ou *restreint*, nous était acquis par les Canadiens et leurs alliés les Indiens, qui nous eussent

acclamés en français. Leur imposante et sympathique majorité eût promptement étouffé la voix de quelques méthodistes américains clair-semés, et des Anglais de la Compagnie de la baie d'Hudson. C'eût été une magnifique occasion de fonder un nouveau Canada, et de protester en même temps contre l'iniquité du honteux traité de 1763, que l'opinion publique ne sanctionnera jamais. Aujourd'hui il ne faut plus penser à rien faire dans ce genre; nous devons accepter, purement et simplement, les *faits accomplis*, cette politique de l'impuissance.......

CHAPITRE XII.

Partage des terres. — Emigration.

Parlons maintenant de la position réelle que se peut faire, sur ce territoire de l'Orégon, l'étranger y émigrant pour cultiver le sol.

Les Etats-Unis acceptent, on le sait, tous les individus de la race blanche qui veulent de leur nationalité débonnaire. Un serment sur l'Évangile, après cinq ans de résidence, complète le citoyen américain. Il n'y a que la présidence de l'Union à laquelle le naturalisé ne puisse prétendre. Le territoire de l'Orégon, sous ces conditions générales, est ouvert à tout le monde, et la loi de 1850, article 5, émanée du Congrès central, est précise à cet égard. D'anciennes lois locales, non encore rapportées, y règlent, à peu près, les droits de la propriété; mais aucun titre légal n'a encore été, jusqu'à présent, délivré à personne. Le Congrès a appointé un

surveillant-général des terres qui commence ses fonctions. Il va déterminer d'abord les limites des propriétés anciennement mises en rapport qui, de droit, s'étendaient jusqu'à un mille carré (640 acres carrées) (1), et, de fait, bien au-delà, sans démarcation et sans observation des points cardinaux. A l'avenir, et jusqu'au 1er décembre 1853, chaque individu n'aura plus à prétendre gratuitement qu'à 160 acres carrées, et au double s'il est marié ou s'il contracte mariage dans l'année. Cette dernière disposition m'a rendu témoin d'une foule d'unions plus ou moins bien assorties. Les femmes étaient devenues excessivement recherchées, et aux approches du terme fatal, l'encombrement des temples était tel, que les prêtres ne pouvaient suffire aux bénédictions nuptiales.

Les concessions restreintes dans les limites légales, sont encore assez étendues pour une famille quelconque, surtout avec la jouissance des forêts et des montagnes, qui seront encore long-temps des communaux pour le bétail. Aucune des familles actuelles, à quelque nombre qu'elle se soit élevée, n'est jamais parvenue à mettre seulement en culture la quantité qu'on alloue à un seul arrivant, et je ne crains pas de répéter que je regarde comme une véritable calamité pour les premiers fermiers, quoique l'orgueil terrien n'en convienne jamais, qu'ils n'aient pas été limités plus tôt dans leurs envahissements agricoles.

Le cabinet de Washington avait eu d'abord l'idée de vendre les terres de l'Orégon au prix général de 1 dollar 1/4 l'acre (40 ares) ; il préfère aujourd'hui les don-

(1) Deux acres et demie équivalent à peu près à un hectare. Une acre contient 4,047 mètres carrés.

ner : sa volonté soit faite! Cependant il a reconnu, d'après les principes généraux de l'Union fédérale, que les Indiens aborigènes étant les légitimes possesseurs du sol, ils avaient droit à une indemnité pour expropriation. Aussi passe-t-on tous les jours des traités avec les différentes tribus, qui ne sont que des contrats d'acquisition de ces droits territoriaux. Au point de vue général, je n'ai pas à discuter ici la politique américaine à cet égard; mais comme ce gouvernement n'avait pas le droit de disposer de ce qui ne lui appartenait pas encore, il pourrait bien revenir, une troisième fois, sur cette mesure, et vouloir vendre en définitive ce qu'il achète et paye lui-même, et il n'y aurait là aucune inconséquence, chez un peuple essentiellement marchand avant tout.

Aux yeux de ceux qui le connaissent, l'Indien n'est, n'a été et ne sera jamais un producteur, et c'est un triste consommateur; il ne cultive pas, ne féconde en aucune façon; au contraire, il dégrade et dévaste les contrées où fut son berceau, et où il ne fait que promener des pas errants et vagabonds, sans se fixer jamais nulle part. Les commissaires américains, qui sont tous les jours à la piste des Indiens pour la signature des traités, savent encore mieux que nous combien il est difficile de trouver leur gîte. Mais il est certain que, de père en fils, ils ont les premiers perché dans les forêts de l'Orégon et grouillé dans ses eaux. Voilà leurs titres, et ce sont les seuls. Le but du gouvernement a été évidemment de ne pas regarder à quelques dollars pour se conformer à ses traditions fondamentales, qui tendent sans cesse à débarrasser pacifiquement les territoires à l'Est et à l'Ouest, en refoulant les sauvages dans les déserts des Monts Rocheux. Leur

sort semble tracé par la Providence : fuir et disparaître pour faire place à la race blanche. Car, malgré tout mon respect pour les philanthropes et la philanthropie, je ne croirai jamais qu'il soit écrit dans les décrets divins, que des races si disparates puissent arriver à se confondre et à se mêler.

Une difficulté vient de surgir avec plusieurs tribus : elles veulent bien accepter les titres de propriétaires des terres de l'Orégon et les indemnités qui en sont la conséquence; mais, moitié impérieusement, moitié par appel aux sentiments généreux, elles prétendent continuer à résider sur des territoires réservés au milieu de la population blanche, avec facilité de communiquer. On en a référé au Congrès. S'il revient sur son système d'affranchir la partie ouest du territoire de ses habitants primitifs, il doit s'attendre à plus d'un des embarras qu'il a eus déjà, et qui subsistent encore dans d'autres Etats. Du reste, ce sont de ces affaires d'une nature transitoire que le temps n'aggrave pas, et qui s'arrangent, au contraire, d'elles-mêmes, avec de la patience et de la conciliation.

Le plus grand inconvénient du retard apporté à la décision qu'on attend sur le partage des terres, c'est qu'on gaspille, que les spéculateurs en terrains s'emparent des meilleures positions, telles que les cours d'eau, ces indispensables artères de communication, absolument comme le ferait une armée conquérante. Il ne s'agit pas pour eux de féconder, mais d'agioter. Il est sans doute aussi juste que naturel de laisser le choix aux premiers arrivants; ce serait trop attendre de leur charité que la réserve des meilleurs morceaux; mais on doit veiller aussi à ce que le véritable émigrant ne soit pas, bien que n'arrivant que le lendemain, réduit

à une part trop exiguë par celui de la veille. Il vient vivre et mourir dans une nouvelle patrie, et si le gouvernement lui concède libéralement la terre qui doit le nourrir lui et sa famille, il ne faut pas permettre que l'agioteur, la *Bande noire* (puisqu'il faut l'appeler par son nom), l'exploite de son côté, à l'aide de servitudes qui auraient le caractère de redevances et de véritables impôts. La loi agraire doit être mieux entendue. Ainsi, aujourd'hui, bien qu'il n'y ait qu'une ombre de population, tous les bords des rivières sont déjà, non pas habités, non pas clos, encore moins cultivés, mais soi-disant possédés. Les premiers occupants y ont planté leur drapeau, et se sont bien gardé de prendre carrément la quantité d'acres accordées par la loi ; ils ont pris tout en longueur sur la voie liquide, soit pour dépecer par lots l'emplacement des villes futures, soit pour faire payer des charges de servitudes à ceux qui viendront cultiver derrière eux. Ils osent prétendre jusqu'à la possession exclusive du lit des rivières, et achèvent d'en barrer le cours au lieu de le faciliter. Ces déprédations gênent et contrarient considérablement les nouveaux émigrants ; aussi semble-t-il impossible qu'une autorité paternelle ne s'en émeuve pas et ne fasse pas droit au cri universel de la contrée pour la prochaine promulgation d'une loi définitive sur les terres, et pour l'exécution des règlements qui existent déjà sur la matière.

En attendant, l'émigration continue à travers les plaines. J'en parlerai plus loin, au moment où je me suis porté au devant d'elle dans l'est du territoire.

Par mer, les arrivants sont d'une nature toute différente. Au lieu de familles organisées et outillées, ce sont des individus isolés, ignorant la plupart du temps ce qu'ils viennent faire et ce qu'ils deviendront. Mais ils

trouvent tout de suite à s'employer fructueusement, s'ils veulent réellement travailler. Les villes leur conviennent mieux que les campagnes, se sentant moins portés vers l'agriculture que les *Back-Settlers* arrivant par terre. Ceux-ci ne font que traverser les lieux habités et campent le plus vite qu'ils peuvent sur le champ du travail. Après un pénible voyage, qui a pris la plus belle moitié de l'année, les travaux qu'ont à entreprendre ces vigoureux bûcherons, pour construire leur maison et clôturer les champs, ne leur paraissent plus rien. « Ils ont touché le but, » suivant leur langage d'une énergique naïveté. Avant deux années, de pareils hommes, qu'il ne faut pas confondre avec les aventuriers, sont arrivés au niveau des vieux fermiers.

Voilà l'exemple à placer sous les yeux de nos laboureurs d'Europe, qui, prolétaires toute leur vie, de père en fils, arrosent le champ d'autrui des sueurs de chacune de leurs générations, sans arriver à d'autre résultat que celui de vivre et de mourir pauvres et misérables; ils seraient en Orégon, sous un climat aussi salubre que celui du sol natal, propriétaires avant d'avoir donné le premier coup de pioche; l'aisance et même une petite fortune, ne se feraient pas attendre longtemps. Il n'y a d'autre objection sérieuse à opposer que les frais de voyage; mais j'avoue que c'est beaucoup, car ils sont considérables vu la distance; cette difficulté vaincue, et elle l'est déjà pour celui qui est en Californie, les familles de laboureurs français trouveraient une nouvelle patrie, qui les dédommagerait amplement de leur énergique résolution et de leurs sacrifices. Leur santé ne s'apercevrait seulement pas qu'elle a changé d'hémisphère, car le département le plus sain ne vaut pas mieux assurément que l'Orégon sous ce rapport.

Les saisons y sont réglées aux mêmes époques, et les *Prairies françaises* sont exactement sous la latitude du midi de la France. Peut-être a-t-on ici un peu plus de pluie, mais en revanche le froid est moindre. L'été, qui dure de juin à septembre, est quelquefois excessivement sec et chaud ; mais si les journées sont à une température élevée, les nuits sont d'une délicieuse fraîcheur. J'ai relevé au thermomètre centigrade la température d'*Orégon-City*, de jour comme de nuit, au mois d'août 1851, et c'est dans cette douce température des nuits, qu'est la supériorité la plus incontestable de ces régions du Pacifique. Elle retrempe complétement le tempérament, et c'est bien là où le poète peut dire que le plus agréable sommeil

> *Lorsque* l'homme accablé sent de son faible corps
> Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
> Vient par un doux repos secourir la nature
> Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure.

On ne repousse jamais la couverture, même pendant les nuits de la canicule, et c'est, avec autant de vérité que de malice, qu'on prétend que dans l'Orégon : « On dort trop bien et trop long-temps. »

Ainsi, en résumé, comme on n'a à subir ni acclimatement pour le tempérament, ni apprentissage pour le labeur, l'émigrant ne fait ici que poursuivre simplement sa façon de vivre et de travailler dans son pays natal.

Lorsqu'on débarque sans autre chose que des bras, il faut nécessairement débuter par se mettre au service d'autrui pour amasser un premier pécule, ne devrait-il servir qu'à acheter des outils ; mais quand on n'est pas précisément à son dernier écu en touchant terre, on peut tout de suite travailler à son compte. Si on a assez

d'argent, on achète un *claim*, et les bonnes occasions ne manquent pas ; avec un établissement dont l'exploitation est entamée, on arrive bien plus promptement. En un mot, si l'*alpha* n'est pas précisément le même pour tous, l'*oméga* est semblable, et avant une courte période de deux années au plus, les émigrants laborieux, capables et économes, n'ont rien à envier aux plus riches, car il y a, pour tous également, excédant de produit sur la consommation. En un mot, si l'on ne peut pas réunir bons bras et capitaux, c'est encore ici, et l'exception est assez rare pour la signaler, les bons bras qui sont préférables.

CHAPITRE XIII.

Gibier de l'Orégon. — Les Montagnes de Cascades-Range. — Territoire à l'Est. — Missionnaires chez les sauvages.

Les Américains possèdent bien géographiquement et en vertu des traités, toute la région de l'Orégon, depuis la mer Pacifique jusqu'aux Montagnes Rocheuses, comprise entre les 42e et 49e parallèles; mais d'après la loi qu'ils se sont imposée de reconnaître les aborigènes propriétaires du sol, ils l'ont d'abord subdivisé en deux parties distinctes : l'Ouest, qui comprend le littoral jusqu'à la chaîne des montagnes *Cascades-Range*, et l'Est ensuite jusqu'aux Monts Rocheux. Ils achètent les terres aux Indiens, comme nous l'avons déjà dit, pour organiser leur société blanche, mais dans cette partie occidentale seulement. Gouvernement, assemblées législatives, cours de justice, douanes, instruction publique, municipalités, etc., rien n'y manque, et l'émigration

croissante va finir par faire un État de l'Union, avant très peu d'années, de cette riche bordure de l'Océan, longue de près de 200 lieues, et qui n'en a que 40 à 50 de largeur. Elle est, par rapport au reste du territoire, comme situation et proportion, à peu près ce que le Portugal est à la Péninsule espagnole.

En me transbordant successivement sur trois différents bateaux à vapeur, tous de très petite dimension, j'ai regagné *Fort-Vancouver*, depuis *les Prairies françaises*, en repassant par *Orégon-City* et *Portland*. J'avais déjà parcouru la route par terre, tantôt à cheval, tantôt en cabriolet, quelquefois même un fusil sur l'épaule, au milieu de ravissantes campagnes. La chasse est très agréable, non qu'il y ait une extrême abondance de gibier, mais comme on s'en occupe peu, il n'est pas effarouché. Les cerfs et les chevreuils, qui n'ont jamais été aussi communs en Orégon qu'en Californie, se sont rapprochés des montagnes. Il y a beaucoup de faisans et de perdrix. On appelle là-bas *quail* (caille) ce qui est une petite perdrix huppée, et leur perdrix est un faisan comme volume et comme goût. Le plumage est moins beau que celui de nos contrées; entre le mâle et la femelle, il y a très peu de différence de couleur; l'un et l'autre ressemblent à notre poule faisane, et je n'ai rien vu qui se rapprochât du coq-faisan de l'Inde et de la Chine. Les perdrix, dont le vol est aussi rapide qu'en Europe, perchent souvent, et je les tirais principalement sur les arbres, ce qui était un avantage, n'ayant jamais pu me procurer un bon chien d'arrêt dans mes diverses chasses en Orégon et en Californie. Les écureuils de toutes les variétés foisonnent; ils sont d'un assez bon goût, mais auquel il faut se faire. Les lièvres sont énormes, surtout dans le Sud, aux ap-

proches de la Californie, où j'en ai tué pesant jusqu'à six kilos. La race des lapins est, au contraire, très petite. Il y a des ours bruns en Orégon; mais je n'y ai jamais rencontré l'ours gris (*ursus terribilis*), qui est si monstrueux et si commun en Californie. Tout l'hiver, le pays est couvert, dans ses différentes parties submergées, de milliers d'oiseaux aquatiques; ce ne sont, sur toutes les rivières, lacs et marais, que cygnes, canards, oies, cigognes, grues, bécasses et bécassines. Il faut avoir l'expérience de ces chasses, car ces différents bipèdes emplumés ne se laissent guère approcher par les bipèdes sans plumes. Leurs vigies signalent de très loin l'approche de l'ennemi. Ce n'est qu'à l'aide de ruses et de subterfuges qu'on arrive à pouvoir les tirer. Le temps a trop de valeur pour le dépenser à la chasse; cependant il y a des époques où le métier est bon. A cheval, en ne faisant qu'un corps avec le quadrupède, on fond au milieu des myriades d'oies, dont le vol au départ semble obscurcir le soleil; d'autres fois, c'est caché au fond d'un canot à la dérive qu'on parvient jusqu'à elles; le plus souvent c'était accroupis dans un trou, de cinq à six pieds de profondeur, que nous les abattions quand elles passaient sur nos têtes. L'Indien ne sait pas préparer le gibier et n'en prend pas la peine. Il n'en mange qu'à défaut d'autre nourriture; il écorche plutôt qu'il ne plume, et c'est plus pour la peau que pour la chair, qu'il chasse daims et chevreuils.

Le chef du comptoir de la baie d'Hudson m'avait offert une place pour remonter *la Columbie* avec l'expédition qu'il faisait partir pour le Canada à la fin d'août. Je fus empêché de profiter de cette excellente occasion de marcher avec une caravane qui est à peu près la

seule qui puisse faire ce long trajet. Elle a son service organisé à chaque point du parcours, et remonte 900 milles du fleuve avec ses barges, jusqu'au lac *Pend'-Oreilles*, 48° latitude Nord et 119° longitude Ouest de Paris. Autrement on ne trouve que l'assistance, chère et bien incomplète, des tribus indiennes.

Quand je dus partir pour franchir les montagnes des *Cascades*, je louai, de concert avec quelques Américains, une chaloupe qui nous remonta de *Fort-Vancouver* jusqu'à la chaîne à travers laquelle le fleuve s'est frayé un passage. Nous mîmes deux jours et couchâmes à bord. A moitié chemin environ, *la Columbie* forme un coude le long d'une masse granitique qui avance dans son lit sur la rive droite; toutes les aires de vent semblent s'y déchaîner, et elles rendent la navigation périlleuse. Généralement la nuit est plus calme et les flots sont poussés avec moins de violence sur ces rochers, posés là comme pour attester l'impuissance de la vague animée. Il n'en est pas de même pour le navigateur : il doit s'abriter et attendre plusieurs semaines, si le vent souffle en tête, pour remonter ce terrible passage, qu'on a pittoresquement baptisé du nom de *cap Horn*. Nous eûmes assez de chances pour n'y pas être retenus par les vents contraires, mais nous fûmes à deux doigts de nous abîmer sur les roches. Un vigoureux coup de gouvernail, lancé d'une main sûre, nous sauva d'un bain qui eût été très dangereux, malgré le plus magnifique clair de lune.

La rive du fleuve, en remontant, présente, à droite, des montagnes élevées qui bordent l'eau de très près. Coupées à pic, il s'en échappe, à plusieurs endroits, des filets d'une eau pure et limpide, tombant d'une hauteur prodigieuse, de l'effet le plus délicieux. Çà et là des

traces d'incendies achèvent le pittoresque du tableau. On laisse à droite une île éblouissante de verdure, dont le gouvernement a fait une réserve pour les chevaux de la troupe. Un peu plus haut, du côté opposé, est un roc isolé qui forme une île. On prétend qu'il y a un petit lac très profond sur le sommet. C'est plus facile à croire qu'à vérifier, car ce rocher est coupé verticalement sur toute sa rondeur ; sa seule ouverture est par le haut, et l'ascension n'est guère praticable.

Aux approches des *rapides*, qui sont l'avant-garde des gorges, nous mîmes pied à terre sur la rive droite du fleuve, abandonnant aux Indiens le soin de remonter la barque jusqu'au pied du mont, où nous hissâmes nous-mêmes nos bagages à l'aide d'un double système de poulies ; nous les posâmes ensuite sur le wagon du chemin de bois, qui les descendit ainsi, par l'effet de la pente naturelle, jusqu'au-dessous du barrage, à environ un mille et demi.

Nous avions pris le sentier à travers les bois pour arriver aussitôt que notre barque, elle au pied et nous au sommet de la montagne. La *Columbie* eut là un terrible déchirement à pratiquer pour frayer son passage vers l'Océan. C'est le seul endroit de cette chaîne de montagnes, qui divise l'Orégon en deux et va se continuer en Californie sous le nom de *Sierra-Nevada*, où il existe une coupure ; partout ailleurs il y a solution de continuité. La puissance du plus grand cours d'eau de la côte Ouest des deux Amériques, pouvait seule vaincre un pareil obstacle.

Pendant deux jours nous avions navigué en vue des pics, couverts d'une neige éternelle, qu'on désigne sous les noms de monts *Hood*, *Reynier*, *Sainte-Hélène*. Dans l'été seulement il est possible de traverser sur plusieurs

points connus cette chaîne de montagnes, plus accessible et en tous les temps, par l'ouverture fluviale.

Le changement de l'atmosphère est complet. Nous sommes en face du soleil levant, qui couvre de ses rayons les hauteurs que nous n'avions aperçues qu'à travers les brumes d'un ciel toujours chargé de nuages, arrêtés par les montagnes sur le côté du couchant. La nature semble rajeunie de trois mois.

Nous entrons dans l'Orégon sauvage, qui comprend plus des trois quarts du territoire ; il peut se subdiviser lui-même en deux parties distinctes : la partie ouest jusqu'aux *Montagnes Bleues*, et l'autre à l'est jusqu'aux Monts Rocheux. La première a pris le nom de *Middle-Orégon*, et deviendra la plus riche de ce magnifique territoire. Elle serait beaucoup plus avancée sans un évènement qui lui imposa un temps d'arrêt. Le Révérend Whitman, missionnaire anabaptiste américain, était venu s'établir avec sa famille parmi les diverses tribus de *Whalla-Whalla*, on peut aussi bien dire au milieu des déserts. Il avait acquis une certaine influence sur les *Cayuses*, les *Nez-Percés*, les *Spokans*, etc. Ayant devancé la prise de possession du pays par ses concitoyens, il s'était fait agent très actif des intérêts américains, et n'avait pas peu contribué à pousser à l'annexion ; mais malgré tout son mérite, il n'avait pas compris que son crédit et son influence ne résisteraient pas toujours aux effets de la superstition de ces races sauvages. Il en tomba victime avec sa famille. Une épidémie était survenue, et comme le Révérend cumulait l'art de guérir le corps avec la prétention de sauver l'âme, et que plusieurs cas de décès foudroyants égarèrent ces esprits malades et faibles (ce que nous avons eu la honte de voir aussi dans nos pays civilisés), des doutes

s'élevèrent sur la droiture des intentions du docteur Whitman, encore plus que sur la portée de sa science médicale. Bref, il fut massacré avec sa famille en novembre 1847. Une guerre s'ensuivit. Les Américains, enrôlés volontaires, franchirent les montagnes, se firent livrer cinq Indiens *Cayuses* les plus compromis, et revinrent à *Orégon-City*, les juger et les pendre. Depuis ces tristes évènements, les ministres presbytériens et anabaptistes ont fermé leurs missions dans l'est de l'Orégon, et sans les émigrants à travers les plaines, qui traversent leur contrée, les sauvages n'auraient plus revu les faces des *Bostons* (Américains). Ceux-ci sont encore quelquefois pillés et massacrés à la sortie de la *Passe-Sud*, où l'émigration se bifurque ; celle qui se rend en Californie se dirige du côté du *Lac salé*, où elle trouve de l'assistance chez les Mormons et les moyens de traverser le grand désert; celle qui vise l'Orégon, moins heureuse, continue à marcher vers l'Ouest et doit gagner le *Fort-Hall* en longeant la rivière des *Serpents* (*Lewis-Fork*), infestée de mauvaises tribus.

Le gouvernement américain, depuis le massacre de Whitman, avait complétement délaissé cette partie du territoire ; cette année, il vient d'y accréditer un surintendant pour les affaires indiennes, et d'y établir un poste militaire. Les ministres presbytériens ne sont pas encore revenus; comme ils ne s'absorbent jamais entièrement dans l'exercice du sacerdoce, et qu'ils participent du caractère mercantile de leur nation, les Indiens ne sont pas les derniers à s'en apercevoir, et donnent la préférence à nos missionnaires catholiques, qui ne se sont pas bornés à faire vœu de pauvreté, mais qui savent encore en supporter les épreuves avec toutes leurs rigueurs. La fin tragique de Whitman ne fit pas

bouger les Pères de la foi ; ils ont continué à rester, sans être inquiétés, au milieu de ces sauvages. Cependant, par convenance politique et pour ne pas irriter la susceptibilité du clergé protestant, l'évêque de *Whalla-Whalla* transporta son siége épiscopal à *Nesqually*, dans le nord-ouest, et depuis cette époque, c'est l'archevêque de l'Orégon qui administre de loin le diocèse de *Whalla-Whalla*. Le nombre des simples missions catholiques s'y est du reste plutôt multiplié que réduit, depuis qu'elles exercent sans conteste le monopole spirituel de la conversion des sauvages.

Ces pieux et courageux apôtres appartiennent principalement aux congrégations. Pendant que le clergé régulier de l'Orégon n'a qu'une église aux *Dalles*, les Pères Jésuites en desservent quatre plus avant au pied des Montagnes Rocheuses : *Chaudière*, *Pend'oreilles*, *Cœurs-d'Alène*, *Flat-Heads* (Têtes plates), et les Pères *oblats* de Marseille, officient aux *Yacamas*, *Palouzes* et *Cayuses*. Outre les chapelles, les missionnaires, pour vivre, sont obligés d'élever d'autres bâtiments et de former de petits établissements de culture. Ils ont des granges, des moulins, des terres ensemencées et de vastes jardins. Le surplus de leur consommation sert à des charités et à rémunérer les Indiens qui leur donnent un coup de main. Ils feraient de plus grandes récoltes qu'ils n'en seraient pas plus riches personnellement, leur charité seulement pourrait s'étendre davantage, car les communications étant fermées, nul acheteur ne se présenterait pour enlever leur excédant. Les missions sont une charge pour les communautés, et c'est encore notre vieille Europe catholique qui s'impose cette propagation de la foi.

Les missionnaires ont un long et pénible noviciat, dans

lequel il faut forcément débuter par acquérir la connaissance de la langue des Indiens. Cet idiome barbare, qui n'est assujetti à aucune règle grammaticale et qui n'est nullement le même dans toutes les tribus de *Peaux-Rouges*, est indispensable, surtout pour les communications religieuses avec ces idolâtres. Le prêtre une fois en possession de cette langue, vient de contracter un bail à long terme, car il est à présent aussi difficile à remplacer qu'il lui fut difficile de s'instruire, et cette nouvelle science linguistique, précieuse sur les lieux, lui serait parfaitement inutile partout ailleurs. Nous avons vu, entre les mains d'un Père Jésuite de Saint-Paul, un dictionnaire manuscrit assez volumineux sur la langue *Tchinoòk*, qu'il s'était, pendant quinze années, donné la fastidieuse peine de rédiger pour l'usage de ses confrères. Il est douteux que ce long travail de patience et d'érudition, soit jamais imprimé.

La vie dans de pareilles régions où, pendant les grands froids d'un hiver sibérien, on est séquestré du reste du monde, est une véritable vie de martyr. Il faut avoir, comme moi, visité ces asiles de la foi, pour apprécier réellement tout ce qu'ils renferment de souffrance, de périls et de charité. Malgré leur excessive misère, ces frères hospitaliers ont toujours à donner, et quand le voyageur est assez heureux pour les rencontrer au milieu de ces déserts reculés, il croit avoir abordé sur un petit coin du sol natal, et doute moins que jamais d'une miséricorde divine assez secourable pour le placer ainsi sous la garde de ses élus.

Les Pères Jésuites, dont le siége principal est au milieu des *Prairies françaises* du *Willamette*, ont été obligés de fermer cette année la mission sur le lac *Flat-Head*, au versant occidental des Monts Rocheux, par le 48° Nord.

La tribu indienne qu'ils éclairaient, était constamment envahie par la tribu beaucoup plus forte et très féroce des *Pieds-Noirs* (*Black-Feet*), qui l'a presqu'entièrement anéantie. Le Père Mangarini s'identifia, pendant dix longues années consécutives, avec ces *Têtes-Plates*; il vient, fort heureusement, de s'en échapper à temps pour ne pas servir de pâture à ces abominables *Pieds-Noirs*, qui n'en auraient fait qu'une bouchée, quoiqu'ils aient une répugnance marquée à maltraiter les *robes noires*. Le service, dans de pareilles sacristies, est autrement dur que tout ce que la règle la plus austère peut imposer à *la Grande-Chartreuse* et à *la Trappe*, et le métier de Jésuite n'y serait certes pas envié du plus révolutionnaire voltairien de Fribourg ou de Paris.

Si le gouvernement américain était bien conseillé, il n'emploirait que les missionnaires catholiques qui, mieux que ses ministres, de trop spéculative vertu, possèdent les sympathies de l'Indien; il parviendrait ainsi à se rattacher la plus grande partie des tribus qui sont encore hostiles. Du reste, dans ce vaste désert sur les deux versants des Montagnes Rocheuses, qui vont devenir les derniers refuges de ces pauvres aborigènes de l'Amérique du Nord, le contre-coup de tous les mouvements de la race blanche se fait sentir. Aux tribus primitives, déjà en assez mauvaise intelligence, viennent se joindre les tribus repoussées; elles ne parlent même pas un langage commun, mais elles sont dévorées des mêmes besoins, ceux de se nourrir et d'avoir par conséquent à se disputer ces troupeaux de bœufs sauvages, qui commencent eux-mêmes à s'éclaircir et à s'éloigner. Il semble que cette race infortunée conspire aussi contre elle-même pour hâter sa fin, et l'antagonisme dans son état de guerre, loin de cesser, ne

fera que s'accroître en même temps que ses misères et ses besoins.

C'était par les bonnes tribus, celles déjà gagnées à l'Evangile, qu'on domptait les plus rebelles. Les *Peaux-Rouges* ne connaissent réellement que deux nations de *Faces-Pâles*, les Français, *Passayouks*, qu'ils aiment, et les *Bostons* et *Kinjors* (Anglais, corruption de *King-George*), qu'ils confondent, et pour lesquels ils n'ont pas à beaucoup près autant de sympathie. Ils semblent n'avoir pas oublié que ce sont des pèlerins français, des *robes noires*, la croix et l'Evangile en main, qui allèrent les premiers leur porter les paroles de la fraternité humaine et de la miséricorde divine.

Du haut de cette montagne de *Cascade-Range*, coupée par le fleuve, et qui est encore la meilleure passe pour entrer dans le *Middle-Orégon*, nous descendions, avec tous nos bagages, par le chemin dont les rails de bois viennent de donner à ces régions sauvages un premier aperçu des merveilleuses routes ouvertes par la civilisation, et nous gagnâmes ainsi sans fatigue *Up-Cascades*, où la *Columbie* forme un coude et une jolie baie sur sa rive droite, ayant retrouvé toute sa navigabilité en amont de ces prodigieux barrages, où tout est *rapides*, courants, remous, chutes, etc., l'espace de plus de trois milles. Les canots indiens, à certaines époques, les franchissent pourtant à l'aide de leurs habiles nautonniers, mais ce n'est pas sans payer annuellement un tribut de naufrages et de noyades. Là, nous frétâmes des coquilles de noix indiennes pour remonter encore le fleuve pendant deux jours, jusqu'au *Campement des barges* en aval des *Dalles*. La navigation fut sans danger et nous jouissions souvent de la vue des *forêts submergées*, merveilles qui ne se voient guère autre part. Toujours vertes

sous l'eau, on attribue leur origine à une catastrophe géologique qui, à une époque inappréciable, aura fait glisser quelque montagne, avec ses forêts, dans le lit même de la *Columbie*. C'est la cause la plus raisonnable assignée à la formation de cette végétation sous-marine.

CHAPITRE XIV.

Middle-Orégon. — Les Dalles. — La Haute-Columbie et ses affluents jusqu'à Whalla-Whalla.

L'aspect du pays, depuis la chaîne, est tout changé. J'ai déjà parlé de la variation atmosphérique. Celle de la végétation est aussi complète ; ce ne sont plus ces flots de verdure qui inondaient les forêts vierges sur les bords du fleuve. A partir des *Dalles*, nous avions quitté la voie liquide, et c'est à cheval que nous franchissions les 120 milles qui nous séparaient de *Whalla-Whalla*, situé un peu au-dessous du confluent des deux branches nord et sud de *la Columbie*. Nous longions toujours ce fleuve, mais dans des plaines de sable à perte de vue, où nous ne trouvions pas le plus petit morceau de bois. C'est avec la fiente desséchée des animaux, la bouse de vache, appelée là-bas *le bois de vache*, que nous faisions notre maigre cuisine. On aperçoit

bien encore, de l'autre côté principalement, des montagnes, mais elles paraissent n'avoir aussi que des sables et des rochers. Au printemps, il y pousse néanmoins de très bons fourrages; jaunis et brûlés comme du foin à la fin de l'été, ils n'en conservent pas moins leurs qualités nutritives pour les animaux, qui leur donnent souvent la préférence sur l'herbe verte. C'est, d'ailleurs, un très bon moment pour les incendier, à l'effet d'obtenir ensuite une herbe fraîche et savoureuse. En somme, ce sont d'excellents pays pour l'élève des chevaux et du bétail. Le sol, dans beaucoup de ces plaines, étant toujours un composé de sable et d'argile, donnera aussi des grains en abondance quand on le labourera. Les très heureux essais qu'en avait faits le docteur Whitman ont été renouvelés depuis, avec le même succès, dans les missions catholiques. Il est hors de doute que des fermes y deviendraient prospères; si tout n'y est pas de premier choix, comme sur les bords du *Willamette*, à l'exception de ce qui est roc et sable pur, le reste est fertile, et la couche végétale d'une grande épaisseur. Une particularité assez remarquable, c'est que les montagnes ont des plateaux extrêmement riches, pendant que, à côté, les vallées sont d'une apparence stérile.

Quant au climat, il est encore préférable à celui du littoral du Pacifique. Le froid n'est jamais rigoureux, et la saison des pluies n'est ni aussi longue, ni aussi mouillée, à beaucoup près, qu'à l'embouchure du fleuve ou sur le *Willamette*. Cela tient à la fois à de plus grandes éclaircies dans le boisement, et à l'action de la chaîne des montagnes, dont les pics chevelus, plus élevés que les vapeurs chassées de l'Océan par les vents d'Ouest, arrêtent ces vapeurs qui se condensent, retombent en

pluie, et ne franchissent pas ainsi jusqu'au versant oriental de la chaîne.

Le barrage aux *Dalles* ne ressemble à aucun autre. Les masses rocheuses sont sans solution de continuité l'espace de plus de deux milles au milieu du fleuve, et les deux rives sont tellement escarpées, qu'il ne peut absolument pas changer de lit. Arrivant par la droite, les eaux s'écoulent le long de cette rive et rencontrent le roc granitique, s'élevant au-dessus des hautes eaux; elles tournent alors brusquement, par un coude à angle droit, vers la gauche; à l'autre bord opposé, elles entrent, par une conversion subite à droite, dans un canal long de 300 mètres, large en moyenne de 25, et dont la hauteur au-dessus des eaux ordinaires est de 6 à 7. Ce canal, qui semble avoir été taillé dans la roche par la main de l'art, est une œuvre naturelle, sans pareille nulle part. Le chenal est très profond, avec un courant d'une vitesse de huit nœuds. On comprend encore que dans une solide barque, bien gouvernée, on puisse opérer la descente; mais remonter paraît incompréhensible avec la puissance de halage qu'il faudrait employer. Ce n'est qu'à certaines périodes de l'année, quand les eaux, à la fin de l'été, sont très basses, que les agents de la Compagnie risquent l'ascension de ce passage difficile. Comme la plupart des sites de la contrée, celui-ci est redevable de son nom français aux trappeurs canadiens, qui lui auront trouvé de la ressemblance avec des dalles.

La vue de cet obstacle si régulier, si imposant, est, comme les chutes du Niagara, un des plus beaux caprices de la nature qu'il soit donné aux hommes de contempler.

En général, tout prend, sur cette terre d'Amérique,

des proportions gigantesques. Les montagnes sont plus élevées, les rivières plus larges, les arbres plus gros et plus grands. L'espèce animale, y compris l'homme, n'est pas en rapport et semble y subir la loi contraire. Si on retrouve les mêmes choses qu'on a quittées sur le continent européen, il semble qu'on les voit à présent avec un verre grossissant. Les teintes aussi sont plus vives, plus prononcées; le coloris est plus brillant; mais les tableaux étant si grandioses, dépassent trop le cadre de l'horizon, et ne permettent pas alors que les sites divers y soient aussi multipliés. C'est tout l'un ou tout l'autre, et sur ces hautes montagnes, dans ces prairies à perte de vue, il n'y a pas place pour un peu de tout comme dans nos contrées, où les proportions sont plus exiguës et plus resserrées. Ce sont ces formes si développées, ajoutées au calme et à la solitude de cette nature, jusqu'à présent livrée à elle-même, qui impriment un sentiment si profond au voyageur. Il s'apparaît à lui-même trop infime, trop microscopique pour de semblables contrées.

Je ne quitte pas les *Dalles* sans une arrière-pensée d'en parler encore. Après les avoir franchies, on a quelques milles d'une navigation possible, mais toujours dangereuse, jusqu'au pied des *Chutes*, qui sont un nouvel accident plus ordinaire que celui des *Dalles*. La rivière tombe là d'un lit de roches qui s'étendent, à un niveau toujours égal, d'une rive à l'autre. Aux eaux moyennes, cette chute est de deux mètres; aux grandes eaux tout est couvert, et alors le fleuve roule dans toute la largeur d'un lit de plus de 600 mètres. Un *portage*, pour monter comme pour descendre, est ici de rigueur. Il est long et se pratique sur les côtés pierreux du lit de la rivière aux eaux basses. Dans les grandes eaux,

il y serait impossible, et les bords abruptes du fleuve, obligeraient à se frayer un passage sur leur sommet. Mais on peut alors monter et descendre les *Chutes* en canot, car elles sont couvertes de plusieurs mètres d'eau, et le niveau est rétabli entre l'amont et l'aval. Il faut absolument que le gouvernail soit placé en des mains qui se soient exercées au lit à sec, pour ne pas heurter quelque pointe de roc. Par un singulier caprice, quand les *Chutes* deviennent navigables, le canal des *Dalles* cesse de l'être, *et vice versâ*. Ainsi, dans cet intervalle de dix milles, le barrage est perpétuel et nécessite un *portage* sur un point ou sur l'autre. Il n'y a aucun moyen d'échapper à ce travail exténuant.

C'est ainsi qu'on arrive à la rivière des *Chutes* (*Fall's-River*) qui, partie du versant oriental de la *Sierra-Nevada* en Californie, vient mêler ses eaux à celles de la *Columbie.* Une île inculte, toute de cailloux, forme une espèce de delta à cet affluent entre les deux cours d'eau, dont la largeur est presqu'égale à ce point de jonction. C'est en remontant cette rivière des *Chutes* que le colonel Frémont, arrivant du Missouri, repartit de l'Orégon pour son second voyage en Californie. C'est là aussi que les émigrants frappent pour la première fois le grand fleuve du Pacifique. Ils sont alors au bout de leurs plus rudes travaux. Par une belle route à wagons ils gagnent le *Campement des barges aux Dalles* dans une journée, et de là ils ont le choix entre le fleuve ou le mont *Hood*, pour aller tomber au milieu des plaines du *Willamette;* mais cette dernière route n'est praticable que dans le milieu de l'été. A la saison trop avancée, on ne trouve plus de pâturage et l'on risque les neiges précoces. J'ai vu, au commencement d'octobre, une caravane de missionnaires se tirer avec peine, et

non sans perte d'animaux et de vivres, du passage du mont *Hood*, où un hiver rigoureux se signalait déjà.

Les maladies, déjà très rares dans l'Orégon, sont à peu près inconnues dans cette partie orientale, où un médecin n'a pas encore eu la mauvaise pensée de venir mourir de faim. Si l'on y finit comme partout ailleurs, cette condition générale n'y est qu'une loi tardive de la nature : la vieillesse, les accidents ou quelques vices constitutifs en sont presque toujours la cause. Les rhumatismes, la goutte, les affections de poitrine y sont inconnues. Les quelques fièvres intermittentes sont sans caractère pernicieux et tiennent, comme en France, à des circonstances de localité qu'il suffit de changer pour être aussitôt guéri. Dans un climat malsain, après les épreuves qu'il m'avait fallu subir, j'eusse eu vingt fois des indispositions plus ou moins graves. A un état de transpiration, toute une journée à cheval, sous un soleil brûlant, succédait une nuit glaciale, qu'il fallait passer à la belle étoile, sur un sol plus ou moins sec et sans autre abri qu'une couverture de laine pour me préserver d'une rosée froide et abondante; d'autres fois il fallait subir les ondées, accroupi au fond d'une barque, où toute espèce de locomotion était impossible. Huit jours et plus sans changer de linge, après avoir eu, à diverses reprises, la chemise alternativement trempée par la pluie et par la sueur. Les pieds dans l'eau des journées entières et souvent, faute de feu, obligé de se sécher par la chaleur interne du corps, exhalant, le matin au réveil, une vapeur presque aussi épaisse que celle de la vallée aux premiers rayons du soleil. Mal nourri avec cela, et n'ayant enfin que quelques bouffées de tabac et pas toujours la goutte d'eau-de-vie pour rétablir l'équilibre. Je ne savais vraiment à quelle influence

bienfaisante attribuer un état de santé si parfait et si extraordinaire. J'en bénissais d'abord la divine Providence, et ensuite l'excellence du climat.

Pendant les quatre jours que nous mîmes à remonter jusqu'à *Whalla-Whalla*, sans trouver âme qui vive depuis *Fall's-River*, qui est le rendez-vous des émigrants, nous étions fatigués de la monotonie constante de la région. Pas un seul arbre et rareté d'arbustes. *John's-River*, qui est le premier affluent après *Fall's*, a, comme cette dernière rivière, un fond de cailloux ronds. L'*Umatilla* ensuite, ainsi que *Whalla-Whalla*, roulent sur la roche. Elles ont toutes de bons gués, que les Indiens connaissent.

De l'autre côté du fleuve, en marchant vers la *Yacama*, on se trouve transporté au cœur d'un ravissant pays, d'une précieuse fécondité. La transition est complète, et la rivière, s'étalant sur des lits de mousse et de gazon, roule jusqu'à des flots d'or. On y en a *prospecté* (essayé, cherché), en ma présence, qui était en paillettes menues, mais d'une extrême pureté. Si l'on se dirigeait, au contraire, vers les pentes douces des *Montagnes-Bleues*, en y pénétrant jusqu'au *Grand-Rond*, quartier-général des Indiens *Cayuses*, les regards enchantés croiraient retrouver les *Prairies françaises*, et, comme ceux du législateur hébreu, découvrir les merveilles de la terre promise. Il faut, pour s'en arracher, conserver le souvenir de l'infortuné Whitman, *si méchamment mis à mort* par ces orgueilleux et perfides *Cayuses*. Quand l'émigration ne pourra plus se caser à l'ouest de *Cascade-Range*, elle fera halte plus tôt, amènera rapidement cette charmante contrée au degré de prospérité de son aînée, et n'aura plus rien à envier à celle qui fut plus diligente.

La Compagnie de la baie d'Hudson a établi à *Whalla-Whalla* un de ses meilleurs comptoirs; choisissant ainsi une position centrale, neuf milles au-dessous du confluent où les deux branches nord et est de la *Columbie* se joignent pour couler dans ce seul lit de deux cent cinquante milles, que je viens de remonter depuis l'Océan. Ce fort des *Nez-Percés*, entre le fleuve et l'embouchure de l'affluent *Whalla-Whalla*, est un point civilisé, une oasis au désert qui relie le *fort Boisé* au sud avec le *fort Colville* au nord.

Quelle grande et précieuse ressource pour le pèlerin, comme pour le sauvage lui-même, que ces dépôts de marchandises diverses suppléant une disette complète! Pour en avoir une idée approximative, il faut savoir à quel nombre est réduite la population un peu civilisée depuis *Fort-Vancouver* juqu'à *Whalla-Whalla*, cette porte ouverte à l'immensité du désert, où ne végètent en permanence que quelques tribus indiennes. Aux *Cascades* il y a cinq ou six maisons spéculant sur le passage des émigrants, ainsi qu'au *Campement des barges;* un agent américain, nouvellement accrédité auprès des Indiens, un officier et dix soldats du régiment des *Riflemens*; onze missionnaires catholiques fractionnés en sept établissements; les agents de la Compagnie, nomades à l'exception des commis enfermés dans les forts; une douzaine d'Américains disséminés dans des baraques de bois sur la route des voyageurs, auxquels ils fournissent ce qui leur manque, prenant en échange les animaux qu'ils ont à céder et l'excédant qui peut leur rester des provisions de route. Quand finit avec la belle saison le passage de l'émigration, ces industriels plient bagage et repassent les montagnes. Ils commettent aux soins des Indiens civilisés la garde du bétail qu'ils ont

acquis, et qui se refait des fatigues du voyage. Deux ou trois fermiers tentent des essais d'agriculture, et je ne doute pas que leurs succès n'invitent bientôt de nouveaux cultivateurs à aller les rejoindre.

La Compagnie de la baie d'Hudson, à l'aide des priviléges qu'elle conservera encore quelques années, continue paisiblement ses échanges de poudre et de fusils contre les peaux et les fourrures, avec les aborigènes. La vente des armes à feu devrait être défendue, car c'est fournir des armes contre soi. Sans doute, il serait difficile de donner une sanction à la loi. Si d'autres proscriptions, telles que la vente des spiritueux, ne sont pas éludées, c'est qu'il y a intérêt senti chez tous à ne pas surexciter ces peuplades sauvages. La Compagnie continue à entretenir, au milieu des tribus, ses trappeurs et ses comptoirs, plus ou moins bien fortifiés. Pour partager le profit de ce commerce, tout autre individu, même Américain, doit obtenir une licence du *Surintendant des affaires indiennes.*

Les principales tribus sont les *Waillatpu* ou *Cayuses*, les *Shoshones* ou *Snakes* (Serpents), les *Saptin* ou *Nez-Percés*, les *Pieds-Noirs*, les *Crows* (Corneilles), les *Sioux*. Ce sont à la fois les plus nombreuses et les plus indociles tribus. Il y a ensuite celles qui ont fléchi sous le joug évangélique, telles que *Spokans*, *Yacamas*, *Palouzes*, *Fall's-River*, *Wascos*, *Pend'oreilles*, *Cœurs-d'Alène*, *Têtes-Plates*; elles ont pris ou donné le nom aux lieux où elles campent le plus habituellement. Un recensement est bien difficile à établir; car ces populations sont aussi ambulatoires que leur existence est précaire, et bien certainement une grande partie n'a jamais été visitée par les blancs. Cependant on ne peut guère l'évaluer à moins de 60,000 âmes. On prétend

qu'il reste des traces de grands centres de populations dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ils vont toujours en décroissant, autant par leur état de guerre permanent, qui n'a d'autre but que des attentats à la propriété, que par un état social de plus en plus misérable. Les vides se comblent jusqu'à présent, dans ces derniers refuges, par les nouvelles recrues qui, repoussées par la marche constante de la civilisation blanche, sont obligées de se concentrer sur les deux versants des Monts Rocheux, prédestinés à devenir, sans aucun doute, le tombeau, prochain et définitif, de cette race infortunée.

CHAPITRE XV.

Les émigrants au Far-West. — Races indiennes; Peaux-Rouges et buffalos.

Marchant dans le sens inverse de l'émigration par les plaines, je me croisais continuellement avec ses caravanes; je partageais fraternellement les mêmes campements; nous échangions ensemble les renseignements recueillis respectivement dans notre parcours récent.

Que de fois le dessous de leurs wagons devint mon ciel de lit! On se tromperait fort en supposant tous ces émigrants des repoussés de la société ou des déshérités de la fortune. La majeure partie, au contraire, se compose de propriétaires des Etats qui y ont vendu leurs lopins de terre pour en venir prendre en Orégon de plus vastes à titre gratuit. Des pessimistes, comme il s'en trouve partout, osent avancer qu'ils n'auront pas tous à s'en féliciter. Pour moi, dans mon amour pour mes compatriotes, je ne leur souhaiterais pas d'autre sort,

s'ils avaient été pris parmi les plus laborieux dans nos campagnes. Je regretterai toujours que la *Loterie des lingots d'or* n'ait pas fait la part de cette intéressante population.

Beaucoup de ces familles américaines ont reçu au-delà d'une instruction primaire, et, quoique simples cultivateurs des champs, ils sont certainement plus près de ce que nous appelons chez nous la classe moyenne, que de celle de nos stupides et routiniers paysans.

On n'est pas peu surpris de trouver gais, joyeux et confiants, tous les membres de ces familles, qui paraissent moins fatigués qu'un ménage parisien rentrant d'un voyage à Saint-Cloud par terre et par eau. Ils sont dans leur élément en transportant ainsi leurs pénates à travers monts et vallées, et semblent agir sous l'impulsion de ces colonies de l'antiquité, appelées par les destins à aller fonder des empires au-delà des mers. Peut-être y a-t-il un vêrnis un peu moins poétique chez ces modestes fondateurs de l'*empire du Pacifique*. Tant mieux, ce n'est pas un mal, et le positivisme vaut tout autant, et peut-être davantage, pour labourer les terres et abattre à la cognée les forêts à la fois vierges et séculaires de l'Orégon. Ils ont encore, sur les anciens, l'avantage de ne pas avoir à commencer leur destinée providentielle par le fléau de la guerre.

Mais, en attendant l'accomplissement de ces temps réservés à la race blanche, occupons-nous encore des aborigènes; un dernier regard sur ces *Peaux-Rouges* de l'Amérique du Nord. Puisque cette énorme partie du territoire de l'Orégon est encore en leur possession, il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire. Le but ni les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de remonter à l'origine traditionnelle de ces peuples. Elle

tend évidemment à enlever la gloire de la découverte du continent américain au xv[e] siècle et à l'Europe. Tout prouve, et les savants sont assez unanimes sur ce point, que les races américaines du Nord-Ouest, et celles de l'Asie Nord-Est, sortent d'une origine commune. La conformation physique, les mœurs, la religion et la langue, ont les rapports les plus intimes. Le détroit de Behring, qui n'a pas vingt lieues dans sa partie la plus resserrée, était facile à traverser dans des barques de sauvages, sous l'impulsion des vents soufflant presque constamment du N.-O.; d'ailleurs, outre qu'il a pu être parfois solidement gelé, rien ne dit qu'il y a toujours eu séparation des deux continents vers le *cap Oriental*. Un fait bien certain, c'est qu'il y eut jadis plus de population sur la côte de l'Amérique qui regarde l'Asie, que sur l'autre côte qui fait face à l'Europe, et un grand nombre d'animaux féroces du nouveau continent n'ont pu y être passés que de la Tartarie.

Quant à moi, je me suis borné à me livrer, sur les lieux mêmes, autour de leurs cabanes, assis à leur foyer, à l'étude de leur caractère et de leurs mœurs. Des traits généraux sont applicables à l'espèce entière; de plus spéciaux n'appartiennent qu'à certaines tribus, et les chaînes de montagnes qui les subdivisent, les cours d'eau qui les fractionnent ou les séparent, ont établi entre eux d'assez saillantes dissemblances. Et une chose que j'ai bien constatée, c'est que dans les sociétés sauvages il y a autant de disparate que dans les sociétés civilisées. Ainsi, parmi les diverses tribus de *Peaux-Rouges*, on est frappé d'autant de variétés que parmi les diverses nations européennes. Si celles-là vivent dans une simplicité plus grande, qui n'admet pas autant de subdivisions, d'autre part, chez celles-ci, il y a

plus de communications et de frottement entre elles, par conséquent plus de moyens d'emprunt et plus d'habitudes d'imitation. Il en résulte que telle chose racontée par un voyageur peut paraître inexacte et fausse à un autre voyageur, parce qu'il n'est pas tombé dans les mêmes tribus ; absolument comme si un étranger, écrivant sur les Européens pris à Naples et à Paris, venait à être lu par un autre étranger qui, de son côté, n'aurait visité, sur le continent, que la Hollande ou la Russie. Qui ne se rappelle le voyageur traversant Tours, et qui, ayant aperçu une femme *rousse*, eut l'impudence de publier que toutes les Françaises étaient de ce blond hasardé?

Sans me perdre dans un véritable dédale, j'insisterai principalement sur les remarques que j'ai constatées moi-même, et d'après lesquelles la demi-civilisation de l'Indien lui devient plus préjudiciable qu'utile : incontestablement, l'avantage demeure au sauvage pur sang, à celui qui vécut plus dégagé de toute espèce de rapports avec les blancs. Cet aveu, dépouillé d'artifice, n'est pas flatteur pour nous, mais il est mieux que cela : il est vrai. Tandis que les uns se succèdent de génération en génération avec leurs vices et leurs vertus traditionnels, les autres, amollis et abâtardis, ont perdu l'instinct naturel (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi sur la créature faite aussi à l'image de Dieu), sans avoir mordu au bon côté de la civilisation. Ils sont de feu, sans doute, pour absorber ses imperfections ; mais quelle glace à revêtir aucune des qualités de la race blanche ! Aussi cette mixtion morale leur est-elle fatale, et, sous la pression d'une civilisation plus qu'imparfaite, les tribus se dissolvent, s'éparpillent, languissent et s'éteignent.....

L'Indien du territoire Ouest, dépouillé de ses terres patrimoniales, ne veut pas repasser la *Sierra-Nevada*, et obtiendra de finir ses jours sur des territoires réservés, auprès des ossements de ses pères. Il n'est plus hostile que dans quelques parties sud, voisines de la Californie, où les mineurs le chassent, absolument comme s'il était gibier malfaisant. Il y a de leur part autant d'impolitique que d'inhumanité dans cette manière d'agir, contre laquelle s'élèvent tous les jours les autorités du pays aussi bien que les divers organes de la publicité. Les Indiens qui fréquentent les villes et les fermes, surtout ceux qui ont un degré d'alliance quelconque avec les Canadiens, oseraient peut-être se regarder comme de la grande et noble race avec laquelle ils se sont croisés dans des temps nécessiteux, si les préjugés de la démocratie américaine, sur l'aristocratie de la peau, ne les tenaient à distance respectueuse.

Les *Peaux-Rouges* de l'Est sont plus ou moins âpres et barbares, suivant qu'ils s'éloignent ou se rapprochent de la grande chaîne des montagnes, et suivant aussi le nombre de la tribu; mais ils sont généralement plus forts et mieux constitués que les demi-civilisés. Ceux-ci ont de fréquentes indispositions; ils sont rachitiques, rabougris, dévorés par les maladies vénériennes et scrofuleuses, pour la guérison desquelles ils ne s'astreignent jamais à aucun traitement, et qu'ils transmettent ainsi, affreux et presque unique héritage, à leur triste postérité. Généralement, ils ne vivent pas vieux, et quand la maladie s'en empare sérieusement, la famille s'occupe déjà du partage de leurs dépouilles.

Un des traits généraux de l'espèce, est de ne jamais donner rien pour rien. Ils acceptent volontiers et toujours sans le moindre scrupule; ils regardent même un

premier don comme un hommage dû et un engagement de le faire suivre par d'autres. Ils s'en autorisent pour passer à l'indiscrétion, à l'importunité. Comblez-les, ils aspirent à être accablés. Ayez ensuite besoin d'eux, après leur avoir prodigué les bienfaits, ils les ont oubliés, et leur réponse est pour demander quel est le nouveau prix que vous attacherez à ce que vous réclamez d'eux. Nous avons vu des bêtes, même féroces! sentir et pratiquer la reconnaissance; n'attendons rien de pareil d'un Indien. Ce n'est que mécaniquement et par calcul d'avantages mondains qu'ils passent de l'idolâtrie sous la loi de notre divin Rédempteur. Les conversions sont en raison directe du profit matériel qu'ils trouvent immédiatement à chacun des sacrements; les missionnaires ne se font plus illusion à ce sujet, et c'est même une des plus pénibles souffrances de leur vie d'abnégation et de martyre. Il y a toujours un résultat obtenu dont il faut se féliciter, car c'est quelque chose que de les plier sous un joug autre que celui de la force, de laquelle ils font dériver tous les droits; et un grand but évangélique serait atteint, si on pouvait établir la paix entre eux, quelque profit qu'on ait pu tirer de leurs guerres civiles pour les dépouiller.

Une chose surprenante chez un peuple si matériel, et qui forme un de ces contrastes inexplicables de la nature, c'est le culte qu'ils rendent aux ossements de leurs pères, dont ils ne veulent guère se séparer. Ils paraissent réellement affectés à la mort de leurs parents. Ne serait-ce pas encore un retour personnel, et le résultat de l'amour-propre, de cet amour de soi, qui est, partout et toujours, le mobile des actions humaines? Loin de dissimuler une sensibilité, vraie en cette seule circonstance, ils la dénaturent et en exagèrent l'effet par

des momeries telles que des *pleureuses à gages*, moyen dramatique qui n'est pas resté étranger à plus d'un succès théâtral. Ce sont les vieilles femmes qui sont en possession de l'emploi de crier et de pleurer publiquement pendant plusieurs semaines, et ce rôle leur donne part à la succession; l'ensevelisseur, qui est presque toujours de la famille, hérite du *poste du saumon*. On verra plus loin en quoi il consiste. A l'occasion des grands deuils, ils savent faire le sacrifice de leurs cheveux, et ce n'est pas peu de chose à leurs yeux que de se résoudre à la coiffure des *Titus* et des *Caracalla*. J'ai vu gagner le pari que pour 10 dollars (50 francs), on n'obtiendrait pas la chevelure de la plus atroce Indienne. Les marchands de cheveux, plus heureux dans nos départements, pour un mouchoir de *quinze sous*, et *sans craindre le holà!* rasent, en vrais *Visigoths*, la tête des plus belles filles de nos campagnes.

L'outrage le plus sanglant à leur faire, serait de porter atteinte à leurs cimetières; ils ne sont ni clos, ni fermés, mais ils sont indiqués, sur le bord des chemins, par des amas de pierres, au-dessus desquels s'élèvent, pour les hommes de distinction, les canots où ils sont ensevelis, s'ils étaient pêcheurs; des lances et des arcs, s'ils étaient chasseurs, forment, avec la peau de leur cheval, le mausolée; le corps, enterré sans bière, est recouvert et entouré de pierres pesantes, afin de le préserver des loups et des autres animaux carnassiers, toujours à la piste des cadavres. On y joint d'obligation leur batterie de cuisine. Autrefois, il se faisait une énorme boucherie de chevaux à la mort d'un chef; depuis qu'ils trouvent à s'en défaire avantageusement par des échanges avec les blancs, ils y regardent d'un peu plus près et limitent ces hécatombes au seul des-

trier du défunt : comme la veuve du Malabar, il ne doit pas survivre à son seigneur et maître. Dans quelques tribus, à la mort d'un membre de la famille, on abandonne la maison, à laquelle on met le feu, et on s'en rebâtit une nouvelle. Enfin, il y a sacrifice, et sacrifice dont ils seraient incapables en toute autre circonstance. J'ai assisté chez les *Tchinooks* à toutes les phases d'un grand deuil ; à l'occasion de la mort de la fille aînée, on incendia une maison, que certes, de son vivant, la tendresse paternelle ne lui eût jamais constituée en dot, se fût-il agi du bonheur de ses jours !

Voulant un matin examiner de plus près une tombe d'élite, nous fûmes obligés de mettre pied à terre, nos chevaux s'effrayant à la vue de la peau de leur camarade écorché. J'étais monté sur une des pierres, celle qui me paraissait la plus solide, lorsqu'un Indien me fit tout doucement observer que c'était justement la pierre qui recouvrait la tête de l'illustre trépassé. J'en descendis respectueusement, y fis disparaître l'empreinte de mes pieds, et, prenant mon coutelas, pendant que l'Indien me bredouillait un nom barbare inintelligible, qu'il croyait sans doute que j'allais écrire sur le monolithe tumulaire, j'y gravai une inscription latine, qu'un de mes guides leur interpréta. Ils en parurent très satisfaits, et me vinrent offrir la main tour à tour. J'eus même beaucoup de peine à me défendre de toutes leurs instances ; le patriarche voulait absolument m'entraîner dans sa case pour me présenter à *Madame*, et me faire fumer avec elle la pipe de la fraternité. Dans le même temps, un autre Indien colorait, avec le rouge qui sert à leur toilette, les hiéroglyphes dont j'avais chargé la pierre tumulaire : les jeunes filles allèrent couper des branches de saules, beaucoup moins recherchées des

pèlerins que celles de la vallée de Sainte-Hélène, et en tressèrent une guirlande qui encadra très gracieusement le petit mausolée. Il ne manquait plus que l'oraison funèbre; mais la vie et les aventures du défunt m'étaient trop inconnues pour la hasarder. J'ai même perdu jusqu'au souvenir de son nom barbare, et mes tablettes, pas plus que ma mémoire, ne me le peuvent faire retrouver. Ceux qui seraient tentés de me l'imputer à crime, n'ont qu'à remonter la *Columbie* environ 200 milles, sur la rive droite, un peu avant d'arriver au confluent de *Fall's River*; il n'y a pas à se tromper, ni à confondre les inscriptions comme au Père-Lachaise; la mienne brille par sa solitude : *Sta, viator, heroem calcas.* »

Et du chef indien que pleure l'Orégon
Les échos n'auront pas oublié le grand nom.

La pierre rouge dont ils s'étaient servis pour teindre mon inscription me frappa. Je crus reconnaître le cinabre, et leur offrant en échange de la poudre de vermillon, dont je m'étais muni pour faire des cadeaux, ils me donnèrent tout ce qu'ils avaient de cinabre, et m'indiquèrent à peu près la place où ils renouvelaient ces provisions. Quand nous eûmes allumé le feu pour préparer le dîner, je fis un premier essai qui me convainquit d'une grande richesse mercurielle dans ce minéral, que, depuis, j'ai fait analyser à l'École des Mines de Paris, et qui a donné 60 p. 0/0 de mercure. Il n'y en a pas de supérieur, m'a-t-on dit. Comme les Indiens n'en usent qu'en guise de fard, ils se félicitèrent beaucoup du marché; car mon vermillon, appliqué sur leur face, les rendait semblables à des écrevisses cuites, ce qui est pour eux une beauté sans seconde. Cet usage est pour ainsi dire renouvelé des Grecs, car personne n'ignore que

c'était avec du cinabre que les anciens païens barbouillaient la statue de leur dieu Priape. Souvent c'est avec du blanc que les Indiens s'enduisent; mais les jours de fête, il faut absolument qu'hommes et femmes, jeunes et vieux, soient *peinturlurés*. Quand ils partent en voyage, ils couvrent aussi de blanc et de rouge toutes les parties du corps exposées à l'air. Cette fois-ci ce n'est plus coquetterie, mais précaution hygiénique : ils sont convaincus que cet enduit les préserve de l'action dangereuse du soleil et même de celle de la lune.

Chez tous les hommes, quelle que soit leur couleur, le sentiment intime de la petitesse et des infirmités du *connu* les porte à rechercher, à reconnaître un *inconnu*, seul grand et impérissable. Suivant la force, ou pour mieux dire, la faiblesse de leur entendement, ils se forment une idée de cet être Tout-Puissant et Divin. Les peuples dont je parle adorent un *Grand-Esprit*. Des espèces de prêtres, en même temps médecins du corps, sont en rapport avec cette intelligence supérieure, qu'ils se représentent taillée sous différentes formes d'animaux. Un bon sentiment les porte sans doute à se garder de supposer qu'ils sont faits à l'image de cette Divinité; ils croiraient, et avec beaucoup de raison, lui faire injure. Ce n'est que dans les calamités qu'ils invoquent leur *Manitou;* le reste du temps ils le laissent fort tranquille. Comme une infinité d'autres sectes idolâtres, ils supposent deux génies supérieurs, un pour le bien et l'autre pour le mal. Ne redoutant rien du premier, c'est au second qu'ils prodiguent leurs sacrifices (1).

(1) Dans nos dissensions politiques, j'ai été témoin d'un fait qui a plus d'une analogie avec cette pratique des sauvages. Un conservateur, aussi lâche qu'il était prévoyant, à l'époque de la création de *la Banque du*

Un de mes amis, d'un très rare mérite, avec qui je causais de cette coutume, bien loin d'y voir une preuve de barbarie, me soutenait que c'était de la haute civilisation. « Sacrifier plus au diable qu'au bon Dieu! Mais, » s'écriait-il, les puissants de la terre n'ont jamais fait » différemment, dans leur justice distributive entre » amis et ennemis, et le roi,

» Le seul! de qui le peuple ait gardé la mémoire,

» ne l'a-t-il pas confessé avec cette franchise et cette » bonhomie qui font tout pardonner, quand il croyait se » justifier de donner la préférence de ses faveurs à ses » ennemis, qu'il fallait gagner, plutôt qu'à des amis » qui lui étaient acquis? »

Je ne sais pas, aujourd'hui, si cet ami avait tout-à-fait tort, et si, en fait de méchanceté, de bassesse et d'ingratitude, l'homme des villes a vraiment quelque chose à apprendre de l'homme des bois.

Le principal moyen curatif du prêtre-médecin est le bruit. Il est la base de la doctrine, et du moins ces médecins sont d'accord entre eux, ce qui n'est déjà pas si commun chez tant d'autres regardés cependant comme les princes de la science. Plus le moribond est bas, plus le tintamarre redouble autour de son grabat. Rien de plus satanique que le *Tamanoué* : on chante, on crie en chœur et on frappe en cadence sur tous les corps doués de sonorité ; la tribu n'est jamais assez riche en chaudrons dans cette triste circonstance. N'étant pas aussi convaincus que nous que l'avare Achéron ne lâche pas sa proie, ils pensent effrayer la mort et la faire reculer devant un pa-

---

Peuple de Proudhon, alla souscrire une action nominale ; il comptait s'en servir comme d'un bouclier dans le cas où la carte tournerait *rouge*. Sa ladrerie éventa la mèche, et il en a été pour ses 5 francs et la honte.

reil charivari. Quand ils se font chrétiens, ils ont encore bien de la peine à abjurer le *Tamanoué*; ils continuent avec lui des intelligences secrètes; mais comme sa présence, ainsi que celle du serpent à sonnettes, se trahit toujours par le bruit qui est dans son essence divine, le mystère devient impossible, et les apôtres de l'Evangile accourent de toute leur vitesse pour les empêcher de persévérer dans une pratique dont la vertu ne peut rien sur l'âme et achève d'épuiser la sensibilité corporelle.

La richesse, chez les Indiens, n'était nullement dans leurs terres avant que les Américains leur en eussent révélé la valeur, en leur en reconnaissant des quantités d'acres ignorées de leur science cadastrale et excédant de beaucoup la plus haute puissance de leurs calculs mathématiques. Elle n'est pas davantage en numéraire; car nul n'est plus pressé que le sauvage de dépenser le salaire qu'il obtient, et qu'il faut presque lui payer au fur et à mesure, quart d'heure par quart d'heure. Si l'or fut long-temps une chimère pour eux, le crédit est toujours un mythe. Ils craindraient une démonétisation subite, que le signe représentatif ne fondrait pas plus vite entre leurs mains. Il fait bon traiter tout de suite avec eux, quand ils en ont qui semble leur brûler les doigts.

La véritable richesse varie suivant les tribus. Chez les unes, elle apparaît dans le nombre de leurs femmes; chez d'autres, ce sont les chevaux qui font leur gloire; les plus énervés par les douceurs de la vie, mettent les couvertures de laine au-dessus de tout. Il y a des richards qui en entassent des piles comme font les avares de leurs écus, pendant que d'autres, grelottant à l'entour de ces trésors, n'en ont ambitionné qu'une seule

toute leur vie, sans arriver à l'obtenir jamais, même comme suaire. On voit que la fortune n'est pas mieux partagée chez les sauvages, qui n'ont ni phalanstériens, ni communistes, que chez les Européens, qui en ont à leur céder si volontiers. La femme sauvage, drapée dans sa couverture de laine rouge, ne céderait pas le trottoir à la princesse couverte de cachemires, et bien certainement elle ne troquerait pas la grossière enveloppe pour le moelleux tissu de l'Inde.

L'Indien, ainsi qu'on l'a souvent écrit, ne vit pas précisément au jour le jour. Sa prévoyance, égale à celle de la fourmi, embrasse l'étendue de la révolution solaire : il amasse l'été pour l'hiver. La chasse est un accessoire de toutes les saisons. Les mâles seuls s'y livrent, et en en calculant les circonstances favorables à l'inverse de nos lois conservatrices du gibier. C'est à ces exercices qu'ils demandent les vêtements indispensables dans les régions froides. Pendant que nous élevons à grands frais les races bovines, eux abattent les buffalos, autant pour leurs *robes* que pour la chair.

Le buffalo (*bos americanus*), buffle ou plutôt bison, est une espèce particulière et bien caractérisée du continent américain, qui diffère essentiellement du bison et surtout du buffle du vieux continent. Celui-ci n'a pas de bosse, et ce n'est que par une erreur grossière qu'on a long-temps confondu ces deux grosses espèces de bœufs sauvages. Le buffalo est fort doux ; sa bosse, manger si délicat, et surtout son énorme crinière, lui donnent seules un air féroce. Cette crinière est très bonne à conserver avec la robe entière ; car elle est à la fois douce et chaude, et complète un fort bon coucher.

Mais ces grands animaux, acculés par la marche constante de la civilisation, ne trouvent plus les plaines qui

leur sont laissées assez vastes et assez retirées pour échapper à des coups trop multipliés. Ils sont évidemment destinés à partager le sort de leurs chasseurs. Tribus indiennes et troupeaux de buffalos disparaîtront bientôt ensemble; mangeurs et mangés courent rapidement à leur fin. En attendant j'aurai souvent occasion de reparler de ceux-ci.

Le daim et le chevreuil fournissent les vêtements d'été. Depuis la chaussure jusqu'à la coiffure, tout est taillé dans la même pièce. Mais pour ce vêtement, qui est de luxe parmi eux, ils raffinent pourtant le costume primitif que l'Eternel substitua lui-même aux feuilles de figuier. Si ces filles d'Eve ne savent ni filer ni tricoter, elles tannent les peaux de bêtes et leur donnent ensuite, avec les ciseaux et l'aiguille, ou l'arête de poisson qui en tient lieu, la forme de chaussures, de culottes, de casaques et de bonnets. Beaucoup de blancs ont, en Orégon, pendant la saison sèche, adopté sans cérémonie tout ou partie de ce costume de chevreuil. L'Indienne aime assez le travail à l'aiguille, qui n'exige que peu de dépense locomotive, et elle n'y est vraiment pas trop maladroite.

L'hiver commence la vie intérieure de famille. Accroupis dans leurs espèces de maisons de bois couvertes de peaux, et, faisant fi de siéges et de tables, auxquels ils préfèrent le sol naturel couvert de nattes grossières, ils posent autour du feu; celui-ci, allumé au centre de la case, jette sa fumée tout naturellement par l'ouverture laissée au faîte de la toiture. Quand le froid devient trop vif, ils creusent le sol, et leurs maisons, s'enfonçant alors, par leur poids naturel, jusqu'à un mètre et plus, ont conquis un excellent calorifère. Leur boisson est l'eau, rien que l'eau pure; aussi ne serait-

ce pas d'eux que le spirituel auteur de Figaro aurait pu dire : « Ce qui distingue l'homme de la bête est qu'il boit sans soif. » Ils ne fabriquent aucune liqueur fermentée. Lorsqu'ils peuvent se procurer des spiritueux, ils en boivent jusqu'à extinction et tombent dans un délire féroce. On est très sévère sur l'application des lois qui interdisent de leur en vendre ou de leur en donner sous aucun prétexte ; nous devions cacher avec soin nos petites provisions d'eau de-vie. Ce n'est pas que l'intempérance soit un droit exclusif dont la race blanche se montre jalouse ; quelques gouttes d'eau-de-vie sont d'un usage presqu'indispensable pour l'Européen dans des voyages semés de tant de privations.

A la renaissance de la belle saison on se hâte de lever le camp. Les soirées d'hiver commençaient à leur paraître trop prolongées : ils avaient épuisé les sujets de conversation. La tribu se disperse et redevient nomade jusqu'à l'hiver. On enterre tout-à-fait la maison en la démontant, si personne n'est à même de la garder ou de la surveiller, afin qu'elle ne soit pas brûlée, pendant l'absence de la famille, par quelque autre sauvage qui aurait un œuf à faire cuire. Cette opération d'ailleurs est nécessaire pour détruire la vermine dont ils furent dévorés tout l'hiver. Ils sont tellement couverts de puces, qu'il n'est pas prudent non-seulement d'entrer chez eux, mais même de traverser les places où ils ont campé. Je m'y suis surpris, une fois, attaqué par des myriades de puces qui jeûnaient depuis plusieurs jours, et dont j'eus une peine infinie à me débarrasser. Leur chevelure, qu'ils ont pourtant l'air de soigner mieux que le reste, est le nid d'autres insectes ; mais ils ne se plaignent jamais de l'abondance de ceux-ci. Si les puces les dévorent, ils se vengent sur les autres. Ils ont même

si peu la conscience de leur malpropreté, qu'ils ne se cachent nullement, et tout en causant avec l'étranger, mâles et femelles, ils font à la fois en sa présence la toilette capillaire et le sale repas qui en est la conséquence et peut-être le but. Si vous n'êtes pas convié à le partager, c'est qu'il n'est pas dans leur usage d'offrir ce qu'ils préfèrent. Ils ne connaissent du reste aucune des gênes de bienséance que comporte la plus vulgaire délicatesse sociale, et se laissent aller, en compagnie comme seuls, à toutes les satisfactions de la nature.

Au départ, la maison exceptée, tout est emporté, comme sans esprit de retour. Ils ont des tentes plus légères et portatives pendant la durée de leur vie tout-à-fait nomade. Elles préservent, tant bien que mal, des intempéries; mais un fait bien particulier, c'est que les moustiques n'y entrent jamais. Il faut qu'une famille soit bien pauvre, si elle n'a pas suffisamment de chevaux, non-seulement pour ne pas aller à pied (les esclaves mêmes en ont), mais encore pour porter tout le butin: meubles, ustensiles de cuisine, vêtements, etc. Les Indiennes sont excessivement habiles à faire les paquets et à charger les bêtes de somme. Le chef de famille ne porte que ses armes, dont il ne se dessaisit jamais; il est toujours prêt à mourir pour la défense de la caravane. C'est un devoir bien compris et rarement décliné. Les chiens ne portent rien, mais font la même garde vigilante qu'autour du troupeau. Ils sont d'une race croisée avec le loup, et participent de cette méchante nature, ce qui ne les empêche pas d'être envers leurs maîtres d'une fidélité à toute épreuve. Ceux-ci, en revanche, ne les mangent que quand ils sont gras, et à l'occasion de quelque grande fête ou dans des temps de famine.

CHAPITRE XVI.

Séjour parmi les sauvages. — Pêche du saumon. — Incendies. — Bains. — Jeux. — Courses de chevaux.

C'est par la récolte des *racines* que la caravane entame ses pérégrinations. Ces plantes bulbeuses et farineuses, semblables, pour la forme, à des radis ou à des oignons, croissent naturellement dans les plaines et dans les montagnes. Les Indiens n'ont que la peine de les déraciner, de les couper en tranches très minces ou de les broyer ; ensuite ils les font sécher au soleil. Dans la camasse (*camassa esculenta*), crue ou bouillie, est leur pain quotidien tout trouvé. Il en croît bien au-delà de tous les besoins, sans parler du yampax (*anethum graveolens*), d'une espèce d'arbre à pain, des divers conifères, du gland doux, de l'agave, etc. L'Indien suppute la quantité dont il peut avoir besoin dans l'année; mais vous pouvez être sûr que sa paresse en prendra

plutôt moins que plus. La moisson végétale recueillie, toujours sans suer, il l'emballe. Quand la saison des eaux est arrivée, il descend sur les bords du fleuve à la rencontre du saumon, qui remonte invariablement à la même époque tous les ans. Mais l'exploitation des eaux n'est pas, comme celle des forêts, abandonnée indistinctement à tout le monde. Chaque tribu a ses campements annuels pour pêcher; droits établis et reconnus de temps immémorial, et qu'elle vient chercher quelquefois de très loin, ainsi que fiefs d'origine féodale, et pour la défense desquels elle périrait jusqu'au dernier. Chaque famille de la tribu possède une subdivision, une place marquée. Le courant, le roc sont déterminés; il y a des questions de mitoyenneté là aussi qu'on discute sérieusement. Cette propriété sacrée est celle dont on se montre le plus jaloux. Ils donneraient montagnes et vallées, femmes et enfants, pour le filet d'eau où passe le saumon. Cela se comprend parfaitement, puisque ce poisson est la principale, l'indispensable nourriture, comme dans d'autres tribus elle est dans le buffalo. Ils ne se fatiguent pas plus de l'un que de l'autre; donnez du saumon ou du buffalo à l'Indien, ou laissez-le mourir. On ne peut pas plus compter les myriades de saumons qui affluent dans *la Columbie* que le nombre de points sur lesquels il est attendu dans un parcours de trois à quatre cents lieues. Ce poisson monte continuellement; il semble avoir brûlé ses vaisseaux, en franchissant cette barre où tant d'autres se sont perdus. Rien ne l'arrête : ni barrages naturels, ni barrages artificiels. Il suit sa marche ascensionnelle comme s'il était voué à la découverte des sources du fleuve, et, maigre, épuisé, il finit par n'avoir plus la force d'y aller mourir. Les sauvages le dédaignent dans

cet état, où le courant, qu'il ne peut plus maîtriser, le force à descendre contre tous ses instincts. Il n'est alors ni bon à manger, ni propre à être conservé.

Voici des renseignements que j'ai pu recueillir des pêcheurs les plus expérimentés, de ceux à moitié blancs avec lesquels du moins nous n'avions pas l'air de sortir de la tour de Babel, en causant familièrement sur les bords de la *Columbie*.

C'est au printemps, du 15 avril au 15 mai, que se présentent le plus grand nombre de saumons pour échanger l'eau salée contre l'eau douce des fleuves. Le frai commence au mois de septembre, et c'est pendant l'hiver, à l'époque où le saumon est retourné dans l'Océan, que ce frai prend de lui-même, et ainsi abandonné, toute son activité.

Un peu avant le frai, le saumon s'affaiblit et se détériore. C'est alors qu'il commence à être déprécié, même par les sauvages. Le mâle perd ses teintes argentines; au lieu de ce brillant, il prend une nuance d'un orange foncé, qui se répand sur tout le corps, et auquel se mêlent aussi des taches rouges. La mâchoire inférieure s'allonge d'une espèce d'excroissance cartilagineuse, qui vient s'y superposer et gagne de proche en proche jusqu'à ce qu'elle soit, pour ainsi dire, enfouie dans le nez de l'animal.

A cette époque, le dos est très amaigri; le saumon a perdu beaucoup de sa valeur, quoique sa chair soit encore mangeable, et, dans tous les cas, infiniment supérieure à celle du poisson qui vient de frayer. La femelle comme le mâle participe de cette dégénérescence. Sa chair ramollie n'a plus aucune saveur.

Choisissant dans la plus large partie du courant un endroit qui lui semble propice et tranquille, la femelle

travaille après le coucher du soleil à préparer le lit d'alevinage ou frayère; elle fait face au courant et relève le gravier avec son museau, tandis qu'elle le nivelle avec sa queue. Le mâle paraît alors et reste côte à côte avec la femelle, se tenant invariablement du côté le plus profond de l'eau. Au moment où elle pond ses œufs, la femelle se tourne sur le flanc, la tête vers le mâle, qui ne bouge pas; puis on la voit enfonçant son museau dans le sable, et cherchant, pour ainsi dire, à l'y enfouir au moment où le frai rouge émane d'elle. Le mâle, à son tour, répand la laite sur le frai, et cette opération continue pendant plusieurs jours, plus ou moins longue, suivant la taille du poisson, et, par, conséquent la quantité des œufs.

Il faut la fécondité prodigieuse du saumon pour que la quantité ne paraisse pas diminuer dans des contrées où il n'y a aucune espèce de loi protectrice contre des pêcheries abondantes, et qui ont lieu précisément avant l'époque intéressante où ce poisson, qui n'est point hybride, allait être appelé à se reproduire.

Quoique la meilleure saison fût passée, je rencontrai une tribu de *Fall's-River* pêchant les saumons retardataires sur les chutes du fleuve, 6 à 7 milles au-dessus des *Dalles*. Je n'eus garde de manquer cette occasion d'assister à une si intéressante pêche. J'ai été témoin de tous les ressorts mis en pratique par les Indiens, pour déjouer la ruse et la vigueur de ce poisson, qui fait les bonds les plus prodigieux pour se dérober à ses ennemis. J'ai voulu aussi pouvoir dire « *le roi des mers ne m'échappera pas.* » Perché sur un énorme roc basaltique, du haut de ce géant couché dans la *Columbie*, j'ai tenu et dirigé moi-même la perche au bout de laquelle est fixée une poche demi-circulaire, d'environ un mètre de diamètre,

semblable en tout à ce petit filet, qu'on appelle *trouble*, et qui sert à pêcher dans les fossés. A travers l'écume blanchissante, il faut tâcher d'apercevoir le monstre, et les yeux des Indiens valent mieux que nos lorgnons pour cet exercice. Quelquefois il suffit, quand il y a abondance, d'agiter l'instrument toujours dans le sens de la chute pour y saisir le poisson. Il y a d'autres appareils fixes et immobiles pour le prendre, et qui, une fois à demeure, ne coûtent plus que la peine d'en retirer la proie. Après une vingtaine de minutes de cet exercice assez fatigant, les pieds dans l'eau et la tête au soleil, j'eus l'heureuse chance de terminer la course ascensionnelle d'un saumon gras, pesant de 4 à 5 kilos, et cette pêche miraculeuse est venue merveilleusement pour notre dîner, assez court, sur le lieu même de l'exécution. Jamais poisson ne me parut meilleur, quoique préparé sans raffinement culinaire, et je ne trouvai pas avoir trop payé, avec un *coryza* et un coup de soleil, cet intéressant apprentissage de pêcheur.

L'Indien ne fait grâce de rien, il est sans pitié, et ce n'est pas lui qui rejetterait les petits poissons pour qu'ils devinssent grands; il aimerait mieux les laisser pourrir autour de sa tente. Quand il croit avoir au-delà de sa provision, il échange le reste. Il se conclut tous les jours des marchés entre blancs et Indiens; en leur fournissant le sel, ils préparent pour votre compte le saumon qu'ils ont pêché en trop, et cette salaison peut aller partout supporter la concurrence comme prix et qualité. Ils n'aiment pas le sel; aussi est-ce au naturel que se fait la fade cuisine indienne. Dépouillé de ses arêtes principales, coupé par morceaux, bouilli et séché au soleil, ils enferment leur poisson dans des paniers d'osier et ne s'en séparent plus.

A la pêche succède une troisième récolte, toujours en famille : c'est à celle-ci que prennent principalement part les femmes et les enfants. On remonte dans les montagnes pour la cueillette des graines, qui sont à point de maturité en septembre et octobre. Ce sont de petits fruits rouges et bleus, gros comme une groseille, qui croissent sur des arbrisseaux, et dont ils sont extrêmement friands. Ils les sèchent aussi tout simplement, et voilà leurs compotes. Nous y ajoutons du sucre, ce qui en fait un mets dans le genre de nos confitures de groseilles et de cerises. Il a beaucoup de parfum. Le pays est rempli, dans certains endroits, de fraises et de framboises délicieuses.

On voit, par ces détails, que si l'Indien ne sème pas, il sait du moins récolter. Placé dans les conditions du premier homme avant sa chute, il a réellement moins perdu que nous les délices de l'Eden céleste. A-t-il tort d'éluder une partie du châtiment, et sommes-nous bien fondés à le blâmer d'avoir placé sa confiance en une nature, si bonne et si prodigue, qu'elle lui fait moins défaut que les moissons demandées à la prévoyance et aux sueurs ?

Destructeur par instinct, jamais le sauvage ne sera producteur. Combien de fois l'œil n'est-il pas attristé, sur les bords des rivières ou dans l'intérieur, par les traces des immenses incendies de forêts de plusieurs milles d'étendue ; il les a détruites uniquement pour en faire sortir le gibier ou ses chevaux qu'il y supposait réfugiés, ou afin de s'y ouvrir un plus facile accès, quand il ira y cueillir ses graines. A la fin de l'été, il incendie avec encore plus de facilité les prairies entières ; mais on sait qu'ici il y a un but d'utilité : quelques semaines après, une nouvelle herbe verte et savoureuse a

repoussé, plus riche en qualités nutritives et préférée par le bétail. Il n'en est pas de même des forêts. Si le début de l'incendie est des plus pittoresques, quand la flamme s'élance avec rapidité de la base à la cime des arbres, commençant par brûler les vignes, les lierres et les parasites, comme si le feu était soumis à un conducteur artificiel, la fin et le résidu du feu impriment aux forêts une teinte lugubre et triste, que vingt-cinq et trente ans ne suffisent pas toujours à effacer. Il ne reste plus que des troncs noircis, surtout dans les forêts de pins ; les branches et l'écorce ont disparu ; toute végétation, toute vie a cessé, et vous devez éviter de vous frotter à ces charbons, dont une lente décomposition pourra seule purger le terrain.

Témoin accidentel d'une plaine en feu sur la rive droite de l'*Umatilla-River*, quoique je n'eusse pas lu les ouvrages du célèbre Cooper (je l'avoue à ma grande honte) et que j'ignorasse les moyens de parer au danger, je ne m'en effrayai pas plus que nos Indiens expérimentés. Nous étions sur la rive opposée, et en supposant que le vent y portât les flammes, nous aurions toujours eu le temps de fuir de la vitesse de nos chevaux. En tournant le dos, on évite l'effet des cendres soulevées par les vents et transportées souvent à des distances immenses, où elles agissent encore comme le sable du désert, et sont, avec la fumée, de redoutables auxiliaires de la flamme. Le sentiment qui m'oppressait était, après la curiosité satisfaite, un grand fond de tristesse. Ces prodigalités des trésors de la nature me reportaient involontairement dans les champs, où, malgré l'ordre et l'économie, j'avais été élevé à voir souvent la disette et la misère être le partage des plus laborieux cultivateurs. D'ailleurs, j'étais encore sous l'impression des incendies de San-

Francisco, dont les désastres récents avaient frappé, à coups redoublés, sur le plus cher objet de mes affections.

Voilà quelle est la vie, quels sont les exploits, à quoi se réduisent les besoins de ces grands propriétaires, qu'on a toujours en vain essayé de plier à la culture ! Ils cèdent leurs terres pour presque rien, et néanmoins ils en sont parfois si jaloux, que j'ai pris part à des querelles suscitées par eux à un capitaine de navire marchand ramassant quelques pauvres pierres pour achever son lest. Travaillez donc, misérables, mettez donc vos propriétés en rapport, et ce ne seront plus des pierres sans valeur avec lesquelles nous serons contraints de repasser les mers ! Sont-ce les premiers conquérants de l'Amérique qui vous gâtèrent au point de montrer tant d'exigence envers la civilisation et l'humanité actuelles ? — Mais on le sait : reconnaître un droit au barbare, n'est qu'une prime à ses grossiers appétits.

L'Indien de l'Orégon n'est pas de belle race. Taille moyenne, bouche grande et mal fendue ; dents bien rangées et blanches, mais excessivement courtes, souvent usées par la mastication de dures racines, et presqu'entièrement couvertes par le prolongement des gencives ; vilaines lèvres, coupe de figure sans distinction, face plate, nez écrasé quoiqu'un peu aquilin, pommettes saillantes, front bas et déprimé, cheveux noirs ou châtain foncé, épais et durs comme des crins. Ils les portent longs, et la calvitie leur est inconnue.

La manière de porter les cheveux varie beaucoup parmi les *Peaux-Rouges* et tient à la température du climat qu'ils habitent. Ainsi les *Osages*, les *Cherokees* et autres tribus du Sud rasent la tête et ne conservent qu'un simple bouquet au sommet, et encore pour faire

voir qu'ils ne redoutent pas d'être scalpés. Dans le Nord, au contraire, les *Crows* principalement, ont des chevelures d'une longueur effrayante; elles tombent jusqu'aux talons et les enveloppent souvent comme les branches du saule-pleureur dérobant à la vue le tronc de l'arbre.

En Orégon, région moyenne, ils ne sont pas, sous ce rapport comme sous bien d'autres, aussi extrêmes que les *Osages* et que les *Crows*.

Très peu sont marqués de la petite vérole, parce que cette maladie est presque toujours mortelle pour ceux qui en sont atteints. Ils ne savent pas se soigner et ne le peuvent guère; celui qui en est attaqué est fui et abandonné comme un pestiféré; le berceau même de l'enfant est déserté par la mère !... La plupart ne sont pas vaccinés; aussi, quand la petite vérole vient à se déclarer, ses ravages sont-ils affreux et ne s'arrête-t-elle que faute d'aliments. C'est une des plus grandes causes de leur dépérissement. Les missionnaires, qui se chargent de ce soin, les pressent toujours de se laisser vacciner; ils n'y ont pas un grand penchant tant que cette épidémie contagieuse ne se montre pas. Ils préfèrent nous accuser, dans l'Amérique entière, de leur avoir apporté la petite vérole, oubliant qu'à cet égard nous pourrions leur reprocher de ne pas avoir été en reste avec nous, bien contrairement cette fois-ci à leurs habitudes peu libérales.

Rien qu'au premier symptôme d'une maladie qui est leur plus grand effroi, c'est un sauve-qui-peut général qui disperse familles et tribus. Christophe Colomb employa, dit-on, la connaissance qu'il avait des éclipses pour frapper les sauvages de terreur; quelque chose de semblable fut répété plus récemment pour faire rentrer

ces infortunés dans la soumission. Un missionnaire leur persuada qu'il avait la petite vérole en bouteille et, à la menace de faire sauter le bouchon, tous les révoltés tombèrent à genoux. Le fait est déposé dans les archives ou plutôt dans les légendes orégoniennes.

Je crois avoir rédigé là un signalement vrai, sinon flatté. Les femmes sont peut-être encore plus disgracieuses que les hommes : dépourvues totalement de cette charmante vertu qu'on nomme la pudeur, à l'aurore de la belle jeunesse elles sont déjà perdues de formes. Cependant une nombreuse lignée de filles est une fortune pour l'heureux père ; car il les vend véritablement et reçoit une dot, au lieu de vider l'escarcelle, pour l'établissement de chacune d'elles ; et, tout en faisant attendre le plus qu'il peut sa succession à ses gendres, il les pressure sans cesse, et devient une charge quotidienne pour le jeune ménage, si celui-ci a le malheur d'être plus riche que le *papa beau-père*. L'autorité paternelle est forte et respectée. Si, dans certains pays, on enlève les filles qui le veulent bien, en Orégon, où le cœur est moins romanesque, c'est toujours avec le consentement des grands parents et l'occasion préalable d'un marché.

Devant sa mère le fils ne se permettra de fumer ni le tabac ni les herbes avec lesquelles les Indiens suppléent le tabac. Cette marque de respect s'est conservée religieusement chez les familles croisées de l'Orégon et de la Californie.

Je n'ai pas à parler des institutions politiques. L'élection découle du principe le plus universellement reconnu : le droit du plus fort ; elle est tantôt au choix, tantôt d'accord avec l'hérédité. Les formes judiciaires sont très sommaires, quoiqu'il n'y ait pas arbitraire ab-

solu et despotisme illimité d'un seul, comme on pourrait le croire. L'opinion publique, quoiqu'il n'y ait pas de journaux, est comptée pour quelque chose, et une sorte de liberté subsiste encore sous cette dictature plus républicaine que monarchique.

La coquetterie est le partage égal des deux sexes : ils se tatouent, se peignent, se percent les oreilles et les narines pour y suspendre des ornements communs. Avec tous les petits morceaux de cuivre qu'ils peuvent se procurer, ils façonnent des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles. Un vieux chaudron fut l'occasion d'une guerre d'extermination entre deux tribus, et certain jour je fis le bonheur d'une famille à *Malheur-River*, avec un petit poëlon de cuivre qui, étant percé, ne pouvait plus me servir. Il fut converti, dans la nuit, en un écrin de bijoux dont chaque individu eut une part. Les sauvages sont toujours sensibles aux petits présents de verroterie et de tout ce qui brille et fait du bruit ou peut servir à les farder et à les teindre.

On a déjà pu deviner que chez eux il ne doit pas y avoir luxe de propreté. Ils ne font pas vanité de si peu. L'été ils prennent quelques bains de santé quand ils ont trop chaud, et, chose assez particulière, ils pratiquent ce que nous appelons les *bains russes*. Ainsi, ils creusent un grand trou dans la terre, auquel ils ne laissent qu'une petite ouverture de la largeur du corps; ils chauffent aussi fort qu'ils peuvent cette espèce de four en le remplissant de matières combustibles, retirent les charbons et entrent dedans tant qu'il en peut tenir. On ferme l'ouverture, et ce n'est que lorsqu'ils sont à demi fondus qu'ils en sortent en sueur pour aller se jeter à la rivière. Ils s'enveloppent ensuite de couvertures et de fourrures, et vont se promener. Ils sont

convaincus de l'efficacité hygiénique de ces bains, et, quoique les missionnaires ne partagent pas cette opinion et veillent toujours pour les arracher à cet enfer comme pour les sauver de l'autre, ils persistent à s'adonner à ces dangereuses ablutions. Ils ont pour eux l'autorité du temps, car Fernand-Cortez les trouva dans ces fours chauds (*Cali-Forno*), auxquels la contrée fut redevable de son nom.

Un jour du mois d'octobre, étant arrivé, aux premières clartés de l'aurore, sur le bord d'une petite rivière, nous crûmes entrevoir sur le sable quelque chose ressemblant à des têtes coupées. Devant ce massacre, nous reculions déjà épouvantés, lorsque le bruit de nos chevaux ayant trahi notre présence, les têtes se redressèrent, parurent s'ajuster à des corps sortant du tombeau, et tous ensemble, têtes et corps, plongeant dans la rivière, comme eussent pu faire des grenouilles effrayées, disparurent dans l'onde. Cette scène, qui ne dura que quelques secondes, à la faible lueur d'une demi-clarté, avait un caractère des plus fantasmagoriques. Nous ne tardâmes pas à en avoir l'explication en voyant aborder sur la rive opposée une demi-douzaine de sauvages parfaitement nus. Nous nous étions mutuellement fait peur. D'après nos dispositions amicales et encouragés par nos guides, ces Indiens finirent par repasser la rivière en véritables plongeurs, et plusieurs nous apportèrent du poisson vivant qu'ils venaient de prendre à la main au fond de l'eau. Nous leur fîmes quelques présents, et pendant que nous apprêtions le déjeuner, pour lequel ils étaient allés nous couper du bois, nous crûmes comprendre que la nuit précédente ayant été très froide, et ces pauvres diables n'ayant rien à se mettre sur le

corps, ils avaient, suivant leur coutume, allumé un immense bûcher, et, à la place même du foyer brûlant qu'ils avaient nettoyée, ils avaient creusé des trous de leur longueur et largeur, où ils s'étaient blottis, se recouvrant ensuite, en guise d'édredon, avec le sable chaud qui en avait été retiré. Ils dormaient profondément et sous une agréable moiteur, quand nous les surprîmes si inopinément à la fois *au chaud* et *au saut du lit*.

Les sauvages sont généralement joueurs et tricheurs.

Je n'ai jamais bien étudié leurs jeux ; ils n'ont rien qui approche des Echecs. Il est vrai de reconnaître qu'ils n'ont pas eu les mêmes raisons, pour s'adonner à ces combinaisons, que les Indous, chez qui ce jeu a pris naissance. Je me rappelais toujours les récits tant de fois répétés de M. de Jouy, assistant, du haut de son palanquin, aux parties d'Echecs que faisaient ses *boés* (porteurs) à chaque relais de sa traversée de la presqu'île de l'Inde, ce qui, entre nous, n'avait pas rendu plus fort le spirituel auteur de *Tippoo-Saëb*. Je ne dirai pas que je m'attendais à quelque chose de semblable; car je n'aurais pas été peu étonné d'y voir des Philidor et des Labourdonnais ressuscités, et pouvant, aussi habilement que mes contemporains européens, me disputer la supériorité sur des échiquiers improvisés dans les sables de la *Columbie*.

Beaucoup d'Indiens doivent à cette funeste passion du jeu leur esclavage et celui de leur race, ayant mis en jeu leur liberté, après avoir perdu tout le reste, femmes, chevaux, armes, etc. Nul doute que, comme chez *Robert-le-Diable*, l'âme n'y eût aussi passé, si leurs légendes cabalistiques les avaient initiés à ces marchés avec l'enfer.

Les tribus luttent entre elles pour les courses de chevaux, qui sont, comme chez nous, des prix de vitesse, mais en lignes droites, de 25 à 30 milles, pour lesquelles ils ont des plaines sans le moindre accident des *courses au clocher*. Ce sont des occasions de fêtes et de jeux, et nullement en vue de l'amélioration des races. Le vainqueur tient si peu à recevoir le prix des mains de la beauté, que les hommes seuls assistent à ces fêtes, qui commencent toujours bien, mais se terminent fréquemment par de sanglantes querelles. L'espèce chevaline est, du reste, admirable dans toute la contrée; ces malheureuses bêtes ne sont nullement soignées; elles se nourrissent de ce qu'elles trouvent et se pansent elles-mêmes, vivant en toute liberté, quand le sifflet ou la main du maître ne les réclame pas. L'Indien galope toujours et regarde comme bien au-dessous de lui celui qui ne fait que trotter. Son coursier est tenu de faire, sans s'arrêter et sans manger, des parcours énormes que nous n'osons demander qu'à la vapeur. C'est prodigieux tout ce que l'on obtient là-bas des chevaux, pour lesquels on se montre sans pitié et sans reconnaissance. L'Indien semble incomplet sans son cheval; il en fait son compagnon de paix et de guerre et vit avec lui, ainsi que toute sa famille, dans la même familiarité que l'Arabe. Cette intimité entre le maître et le coursier est une excellente chose dans des castes élevées ensemble; mais pour l'étranger qui ne doit vivre qu'accidentellement avec son cheval, on ne saurait s'imaginer, le lien de confiance n'étant pas établi, tout ce que cette liberté d'allures donne de peine et de tourment. A chaque station il faut laisser aller ses chevaux pour qu'ils puissent chercher leur nourriture, et, malgré les entraves, les attaches et les grelots, à

tout moment il en manque à l'appel du départ, et l'on perd un temps infini à courir sur leurs traces ; pour rattraper les chevaux, il faut souvent recourir au *lazo* (1), que les Indiens jettent avec une grande adresse ; c'est, avec le talent de bien monter à cheval et d'être habiles archers, les plus grandes qualités que je leur aie reconnues. On a toujours à craindre d'être prévenu par les sauvages dans la recherche des chevaux.

Nous avions des guides une fois qui, sans vouloir nous les faire voler, avaient cependant imaginé de nous rançonner pour les chercher. Ils faisaient semblant d'ignorer où ils paissaient et d'avoir besoin de recourir à des aides, qui se faisaient payer et leur restituaient une part ensuite. Après avoir été ainsi trois fois leurs dupes, nous découvrîmes la fraude. Le premier qui essaya de recommencer fut saisi, attaché à un arbre et, sous peine d'une bonne flagellation immédiate, sommé de nous indiquer le lieu où étaient nos chevaux. Ils étaient tout simplement cachés par un pli de la montagne, à deux milles environ. Nous n'eûmes pas à recommencer ; mais cette rigueur contre les guides ne réussirait pas partout, et comme ces drôles sont très susceptibles, il est souvent arrivé que, au moindre mécontentement, ils plantaient là les voyageurs qu'ils devaient diriger, et bienheureux quand ils étaient assez honnêtes ou assez craintifs pour ne pas se sauver, au milieu de ces immenses solitudes, avec les bêtes de somme et les bagages. Quelle position d'être abandonné seul au milieu de ces déserts !

(1) Le *lazo*, que nous appelons par corruption *laço*, et en français lacet, est une longue courroie de cuir tressée. Le chasseur la fixe par une extrémité à la selle du cheval ; elle est terminée à l'autre extrémité par un nœud coulant.

CHAPITRE XVII.

Suite de mon séjour chez les sauvages. — Serpents à sonnettes.

Il faut devenir cavalier bon gré malgré ; car le cheval est l'unique véhicule quand on s'éloigne des grands cours d'eau. On n'y perd pas, du reste : les canots et les barques sont des lieux de peu de délices ; dans la pirogue indienne, à peine peut-on bouger sans risquer de faire chavirer : un éternuement suffit pour faire noyer. Dans la plupart des barques on n'est guère mieux abrité. Il faut y essuyer, de première main, les raffales du vent et de la pluie, sauter les plus dangereux *rapides*, subir d'énormes *portages* au milieu de chemins impraticables. Et puis, au bout de la journée, camper à la belle étoile, souvent dévoré par les moustiques. On peut encore moins qu'à cheval choisir les lieux de halte, tantôt dans une prairie, tantôt au milieu des forêts. On est destiné à rentrer des expéditions

dans les mêmes vêtements qu'au départ, car on n'a pas de rechange, et les buissons et les mille autres accidents de la route vous ont déjà dépouillé en partie. La culotte de peau de chevreuil serait excellente, si l'on était moins exposé à se mouiller. La meilleure selle est la simple carcasse d'une selle espagnole; on l'enveloppe de couvertures, ce qui débarrasse d'un paquet. Autant que possible il faut éviter les montures de couleurs claires, car les chevaux gris ou blancs servent de point de mire aux dards de toutes les mouches et autres insectes.

Ces pauvres chevaux de l'Orégon sont généralement doux; les plus épaisses forêts n'ont pas de ténèbres pour eux. Il n'y a qu'à les laisser aller la nuit, et ils vous conduisent sûrement si vous ne rencontrez pas de chats sauvages, car ils ont de ces animaux une frayeur encore plus grande que du tigre et de l'ours. Quand ils l'entendent, le sentent ou aperçoivent ses yeux brillant comme des escarboucles, la frayeur les emporte, on n'en est plus maître et ils se jettent à tort et à travers dans les bois, au grand risque et dommage de la tête et des jambes du cavalier. Le chat sauvage, quoiqu'il ne soit guère que de la taille de notre matou domestique, saute à la gorge du cheval, s'y cramponne, et ne lâche plus que la bête ne soit étranglée et tombée. Celle-ci, qui a le sentiment du danger, le fuit tant qu'elle a de jambes. Lorsqu'il est monté, le cheval n'a pas à redouter l'attaque du chat sauvage, et néanmoins, dans les forêts entre Portland et les plaines de *Tualitin*, l'apparition d'un seul de ces animaux nous fit emporter à travers bois pendant la nuit la plus sombre. Nous fûmes contusionnés par les branches, déchirés et décoiffés par les lianes et les épines. Heu-

reux d'en être quittes à si bon marché et de pouvoir nous retrouver et nous rallier à l'aide du feu de nos cigares et à l'étincelle de l'allumette phosphorique ! Un an auparavant, le capitaine Couch, de Portland, y avait été attaqué la nuit par un ours qui s'était élancé sur la croupe de son cheval. Il put lui mettre à bout portant dans la tête la décharge de son *revolver* et lui faire ainsi lâcher prise ; le lendemain on trouva l'ours mort dans les environs. On fit à la bête une entrée triomphale pour son vainqueur, dans la ville de Portland, où cette peau dours empaillée a d'avance une place réservée au musée futur.

Un lit, dans de pareils voyages, est un article de luxe parfaitement inconnu. On le remplace par des couvertures de laine et des peaux de bêtes qu'il faut toujours *trimbaler* avec soi à cet effet, ce qui n'est pas un mince embarras. Même en se bornant au plus strict nécessaire, on est toujours chargé et encombré de trop de bagages. Il faut une certaine batterie de cuisine et des provisions, pour ne pas mourir de faim dans des contrées où le résidant en est réduit lui-même à venir mendier le manger du pèlerin. Le bagage est le plus grand tourment de ces voyages. Tantôt il se mouille au passage des rivières, tantôt il reste accroché dans les bois ou culbuté dans les rochers, volé, pillé par les Indiens. L'émigrant à wagons roule comme dans sa maison. C'est presque Noé dans son arche. S'il va plus lentement que le cavalier, il n'a pas du moins l'ennui assommant de charger et décharger les bêtes de somme. Rien ne fait perdre plus de temps que cette opération, multipliée sans cesse par les accidents du voyage.

Le voyageur, au sortir de ces épreuves, est fait à tout. Son éducation a pris un degré de perfectionne-

ment qu'il n'aurait jamais acquis au logis. On devient tour à tour cuisinier, boulanger, matelot, bûcheron, muletier; on apprend à manier à la fois la carabine, la voile, la hache et le *lazo*. Pour moi, j'avoue franchement que ne n'ai éprouvé d'autre honte à pratiquer la variété de ces métiers mécâniques, si vite ennoblis par la nécessité, que celle de n'y avoir pas été exercé plus tôt.

Les plus grands dangers pour le voyageur dans cette partie sauvage de l'Orégon, ne viennent pas des bêtes féroces, mais de l'homme lui-même. C'est son semblable qu'il doit redouter avant tout. Il faut infiniment de tact et de précaution, et même de la diplomatie, avec les Indiens : dissimuler avec eux toute crainte sans leur montrer excès de confiance; se conduire généreusement sans paraître riche. On ne peut pas dire qu'ils soient tous cruels et inhospitaliers; mais ils ne sentent pas le désir d'aider fraternellement. L'Indien vit sous une seule pensée : quel parti pourra-t-il tirer de vous, de votre visite, de votre présence? A ses yeux vous n'êtes venu que pour donner. Dans sa misère il n'a, lui, et encore pas toujours, qu'une sorte d'aliment plus que frugal à vous offrir. Il ne faut pas être délicat et avoir bien faim pour manger à *sa table*.

Mais, en somme, les sauvages aborigènes de l'Amérique du Nord, ces *Peaux-Rouges*, dont un très petit nombre ne s'est montré anthropophage qu'accidentellement, sont-ils plus méchants que les hommes de la race blanche?... Je ne veux pas instruire ce procès; je craindrais trop qu'il ne tournât pas au profit et à la gloire de notre orgueil, et ce n'est qu'en tremblant que j'ose publier la triste conviction acquise que, bien certainement, l'homme ne m'a paru là, au vernis près,

ni plus cruel, ni plus ingrat que partout ailleurs.....

J'ai toujours observé avec eux une conduite prudente et réservée, et quand j'ai accepté les honneurs qu'ils ont voulu me faire : chez les uns en m'offrant de coucher entre les doyennes de la tribu; chez d'autres, par des offres inverses d'un goût plus séduisant, je n'ai donné que le moins de prise que j'ai pu à leurs instincts pernicieux. J'évitais d'exciter leur avidité comme leur jalousie. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, chez aucun, parti pris de me tuer. Sans en avoir l'air, j'étais sur mes gardes. On pouvait me trouver bon à voler, et lorsque j'étais égaré seul, au milieu des forêts, sur ce sol vierge où, le premier, je déposais l'empreinte du pied humain, où, le premier aussi, je me délectais de l'ombrage séculaire de ce feuillage, rien n'eût été plus facile que de me *flécher*, sans que je visse la main et le point de départ. C'était bien pis que la forêt de Bondy; car Dieu seul eût jamais su mon sort, et, une fois dépouillé, les bêtes carnassières se chargeaient de la pompe funèbre de mon cadavre, sans que la moindre trace d'un tibia ou d'un fémur, indiquât jamais mon passage aux populations futures appelées à croître et à multiplier sur cette terre. Non, décidément, ma langue se sèchera avant d'articuler qu'il y a plus de méchanceté chez les *Peaux-Rouges* que chez les peaux blanches.

Exercés à tirer l'arc comme à monter à cheval dès leur plus tendre enfance, il y sont généralement très habiles. Ils façonnent eux-mêmes leurs armes, dont les proportions suivent les progrès de leur croissance. Mais je puis déclarer que le manque d'adresse plutôt que de vigueur, me rendait bien difficile de bander l'arc des adultes, et plus d'une fois, comme les prétendants de la sage Pénélope devant l'arc d'Ulysse, je suis resté com-

plétement en affront. Ils aiment bien les armes à feu, quoiqu'elles aient un désavantage, par le bruit qu'elles font, sur leurs arcs, qui tuent le gibier sans l'effrayer; mais ils manquent souvent de munitions, et ne savent tirer que lorsque le but est immobile, et surtout lorsqu'ils peuvent donner un point d'appui à leur arme. A défaut d'autres lois, celles de l'humanité devraient interdire de vendre des armes à feu aux sauvages, qui les tournent contre nous tôt ou tard; mais ce commerce donne trop de bénéfice pour que les compagnies, qui ont le sentiment du lucre plus prononcé que celui de l'humanité et du patriotisme, ne s'y livrent pas constamment.

La fraternisation se fait en fumant dans la même pipe à la ronde, et jamais ils ne violent ensuite le contrat de paix passé ainsi, et qui a pris à leurs yeux un caractère de sainteté. Les chevaux aussi fraternisent en se roulant ensemble. Cet acte accompli, ils ne se séparent plus volontairement. J'en avais si bien recueilli l'observation, que j'étais toujours tranquille et bien sûr de retrouver mes chevaux parmi ceux de nos hôtes des bois, quand j'avais eu la satisfaction de les voir se rouler dans la même poussière. C'est ainsi qu'arrivés à la halte, ils se pansent et se bouchonnent eux-mêmes, sans se reposer de ce soin sur leurs négligents palefreniers.

J'ai néanmoins souvent regretté de n'avoir pas donné la préférence aux mules sur les chevaux. Malgré les défauts de caractère qu'on leur reproche, et qui est le même partout, pour de pareilles expéditions elles ont des avantages bien marqués sur la race chevaline, tels que la sobriété, la faculté de mieux supporter la fatigue, la supériorité du pied, qui les fait se diriger plus

sûrement dans les mauvais passages. Elles sont, il est vrai, têtues et capricieuses, et tentent de se débarrasser de la charge, qu'elle s'appelle ballot ou cavalier; souvent, à cet effet, elles s'élancent brusquement, tombent lourdement à terre en faisant craquer les sangles, et se sauvent ensuite; d'autres fois elles tournent en pivotant sur les pieds de derrière, de façon à désarçonner le meilleur cavalier. Il s'agit de commencer à les bien convaincre que vous êtes leur maître; si elles vous ont jeté à terre une fois, il ne faut plus les monter vous-mêmes. Je m'étends un peu sur cet article, dont j'ai trop bien ressenti toute l'importance pour ne pas faire profiter de mon expérience ceux qui, après moi, auront à passer par là. Si la bête n'est pas foncièrement vicieuse, laissez-la choisir elle-même sa voie, et n'oubliez jamais ces paroles si justes du duc de Vendôme, en Espagne : « J'ai souvent examiné les débats qui s'élevaient fré» quemment entre les muletiers et leurs montures, et, » à la honte de l'humanité, j'ai presque toujours re» connu que la raison était du côté des mules. »

Il n'y a en bêtes féroces que quelques ours bruns et l'énorme *grizzly* (*ursus terribilis*); ces animaux frugivores ne sont dangereux que dans certaines et rares circonstances : si vous les attaquez et surtout si vous les blessez; oh! alors c'est bien le cas de dire :

« Cet animal est fort méchant :
» Quand on l'attaque il se défend. »

Les loups vous suivent à la piste; ils sont de petite espèce et ne se commettent pas avec l'homme. Les chats-tigres, dont j'ai déjà eu occasion de parler, et les chacals ou *cayottes*, marchent souvent par bandes nombreuses. Ils s'en prennent aux traînards qui ne peu-

vent pas se défendre, aux chevaux et aux mules égarés, et se disputent les résidus des campements. Mais ce pays est celui par excellence des serpents et de ceux de la plus venimeuse espèce. La morsure des serpents à sonnettes (*crotalus horridus*), quelque petit que soit ce reptile, est réputée mortelle, et les Indiens, qui n'ont pas d'antidote efficace, prennent beaucoup de précautions contre ses atteintes. Ils lui livrent une guerre incessante autour de leurs habitations, et afin d'éviter la *piqûre au talon*, ils n'ont pas eu besoin de lire le *Livre des Livres* pour y puiser le droit de lui *écraser la tête*. L'alcali et la poudre pour cautériser sont bons à employer immédiatement. Un jour que je refusais de la poudre de chasse à un sauvage, en cherchant à lui faire comprendre que, puisqu'il n'avait en fait d'arme à feu que son arc et ses flèches, ces munitions ne lui serviraient de rien, il insista en me faisant comprendre, par une mimique convulsive, l'emploi chirurgical qu'il en ferait. J'ai vu et touché un jeune *Cayuse* qui, n'ayant aucune espèce de secours à attendre, s'était énergiquement amputé, lui-même, avec sa hache, le bras qui avait été mordu par un de ces redoutables reptiles, et, avec un courage vraiment digne de Mucius Scœvola, il avait ensuite opéré la cautérisation en plongeant son moignon dans un brasier ardent.

L'espace sur lequel les serpents à sonnettes exercent leur funeste domination, se rétrécit comme celui des Indiens et des buffalos, à mesure que l'empire de l'homme s'étend par la culture; mais dans les régions où je me trouvais, entre les 44 et 45e parallèles, ils n'éprouvaient encore rien de semblable. On prétend qu'ils ne dépassent pas le 49e. Ils avaient donc une centaine de lieues au Nord à se mouvoir encore librement. C'é-

tait en général près des sources, où ils venaient guetter leur proie, que nous les apercevions le plus fréquemment. Il faut bien se garder de franchir les arbres renversés, car ils affectionnent le dessous de ces troncs et ils se *loferaient* sur l'imprudent voyageur qui aurait l'air de venir leur disputer cet asile. Il est beaucoup plus sage de tourner l'arbre. Le meilleur costume, pour éviter la morsure des reptiles dans les localités où l'œil ne peut pas les découvrir à l'avance, est un pantalon large de matelot flottant sur la botte. Cette chaussure est plus préservative que toute autre; cependant il ne m'est jamais rien arrivé, et je ne portais guère que des souliers en voyage et à la chasse, leur donnant la préférence sur les bottes qui, avec les pieds mouillés à chaque instant, sont plus difficiles à mettre, à retirer et à faire sécher. Que de fois ne m'est-il pas arrivé d'être obligé de faire des souliers avec des bottes!

Fort heureusement le moindre mouvement du serpent à sonnettes est signalé par un tintement, auquel on est loin de se méprendre quand on l'a entendu de près une fois; l'imagination frappée serait plutôt disposé à prendre pour ce tintement tout autre bruit plus ou moins semblable. Quand pareille chose m'arriva à moi-même à la mission des *Wascos*,

« C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit! »

je couchais dans ma robe de buffalo, à côté du prêtre canadien. Toute la soirée l'entretien avait roulé sur les serpents à sonnettes, et on avait soutenu que, justement dans la cave qui était au-dessous du presbytère, il y en avait eu au moins deux; or, comme le plancher était fort mal joint, les fentes étaient suffisantes pour laisser passer un serpent d'une fort raisonnable grosseur. En outre, à côté était une petite cabane, dont l'odeur ré-

vélait suffisamment l'emploi, quoique l'usage en fût momentanément suspendu depuis que le jeune abbé Mesplié, de Carcassonne, affirmait s'y être trouvé nez à nez, dans un moment pressé, avec un serpent gros comme le bras, qu'il y supposa attiré par un tout autre motif, beaucoup moins naturel. La demeure habituelle de ce reptile était non loin de là, dans un trou que la crédulité publique signalait comme le repaire qu'il partageait, d'après les us et coutumes de ses pareils, avec un rat et un *chien de prairie*. Plus ou moins véridiques, ces histoires d'un chacun, au moment où j'allais m'endormir, avaient laissé leurs traces dans mon imagination. Au milieu de la nuit j'entends trottiner en cadence tout à l'entour de la peau de buffalo dans laquelle j'étais complétement calfeutré; il semblait même qu'on lui livrait assaut. Je ne doute pas un moment de la présence du terrible reptile. *Sont-ils un, sont-ils trois!* — J'ai affaire au plus gros, quel parti prendre? Si je bouge, je vais le déranger, et je me sens déjà mordu. L'Indien manchot me revient à la pensée. J'appelle d'une voix mourante mon camarade de chambre, l'abbé Rousseau, dont la couche est élevée sur quatre ais de bois, et qui est resté détenteur du briquet. Il se réveille, fait jaillir le phosphore, et, à la lueur de la première étincelle, nous voyons s'enfuir, dans toutes les directions, une multitude effrayée..... c'était une demi-douzaine de souris, affamées par la sobriété monacale, qui dévoraient le gras de ma peau de buffalo. Elles m'avaient déjà fait dans le dos un trou à passer le poing, et le poil de ma pauvre robe voltigeait de toutes parts. Je me levai alors pour achever de m'assurer que j'en serais quitte pour une pièce dans le dos, mais je gardai pour moi la plus

grande partie de la vision d'un premier sommeil ; ce n'est qu'à présent que j'en confesse les sensations dans toute leur sincérité. Au risque d'avoir à poser une plus grande pièce, je me rendormis profondément jusqu'au jour.

Malgré ce trouble passager, je me serais bien abonné à ne pas avoir de plus mauvaises nuits dans ce pénible voyage, au milieu de rivières et de montagnes baptisées du nom de *Snake* (Serpents) et de *Rattle-Snake* (Serpents à sonnettes). Imprudent ! qui n'est pas sans cesse sur le qui-vive, et, plus insensible ou plus courageux que moi, qui pourrait vivre sans émotion dans le voisinage de lieux dotés de si effrayants parrains !

CHAPITRE XVIII.

En avant du côté des Monts Rocheux. — La route de l'émigration. — Les neiges. — Passage des rivières.

La saison était déjà avancée, le soleil avait encore des rayons d'un vif et doux éclat, surtout vers le milieu de la journée où la température était élevée ; mais les jours raccourcissaient d'une manière sensible ; ils n'avaient déjà plus une longueur égale à celle des nuits. Celles-ci étaient fraîches, et, avant le lever du soleil, le froid était suffisant pour condenser en gelées blanches les abondantes rosées qui humectaient nos couvertures. Il y avait même de la glace sur les points les plus exposés au vent du nord. A ces indications, il était impossible de se méprendre sur l'approche de l'hiver, et, bien que d'après les Nestors de ces climats, on pût compter sur près d'un mois de beau temps encore, je ne voulais pas me livrer corps et biens au caprice des éléments.

Je savais trop ce qu'il en coûta à la plus vaillante armée de l'univers, que des frimas prématurés ensevelirent dans sa gloire, contre toutes les prévisions astronomiques. Si le plus terrible des enfants du Nord était venu à se déchaîner à la suite d'un dérangement de temps, la neige eût vite couvert la terre, et toute faculté locomotive nous eût été interdite. Il eût fallu se résigner à chercher un refuge sous quelque case indienne, au risque d'y mourir de faim, ou tâcher de gagner, comme le font les trappeurs, un des forts de la Compagnie ; dans la plus heureuse supposition, nous aurions été recueillis dans l'ermitage de quelque pauvre missionnaire, et condamnés à y rester peut-être six mois, partageant, augmentant sa misère, en attendant que *des zéphyrs les chaudes haleines eussent fondu l'écorce des eaux*. Quelle perspective ! avec le prestige de moins des évangélistes qui rachètent des âmes, ou celui de ces intrépides explorateurs, cherchant par terre et par mer des routes nouvelles à l'humanité ; succombant à la peine les uns et les autres, ils assurent du moins leur vie éternelle ou l'immortalité à leur nom !

Il n'y a point à se frayer là une route quelconque, et à espérer des traces praticables, quand les neiges ont tout effacé et tout nivelé, de façon à ne plus retrouver ni terre, ni eau ; lorsque la cime la plus élevée des arbres, dernier vestige de la nature, dont la saupoudrure blanchâtre, secouée par l'aquilon, est seule réchappée à l'ensevelissement général. On tenterait courageusement de s'élancer, comme le navigateur, la boussole en main et l'œil fixé sur les astres, que l'on serait bientôt mort de faim, de froid, englouti dans quelque précipice caché par la neige, d'où les bêtes carnassières seraient seules à exhumer votre cadavre. C'est le Saint-Bernard

monstre, moins ses bons chiens et ses moines hospitaliers. Les trappeurs canadiens sont-ils surpris au milieu de ces neiges, qu'ils se hâtent de fabriquer les *raquettes*, chaussures avec lesquelles ils sont habitués, dès l'enfance, à braver, d'un pied sûr, les dangers de disparaître dans les abîmes d'un sol si meuble.

Dans la belle saison, où la nature prodigue ses trésors, le pèlerin ne vivrait pas seul sans ses importations; il trouve à peine un supplément indispensable dans les bêtes qu'il chasse, les racines qu'il déterre; l'eau même, sur le bord escarpé des sources qu'il découvre, n'empêche pas toujours de ressentir les souffrances de la soif. Les Indiens, malgré l'espèce de prévoyance que j'ai déjà signalée, éprouvent les rigueurs de la faim pendant l'hiver, et dans certaines parties des Monts Rocheux, ils arrivent parfois à un état de famine qui les oblige à manger leurs chiens et leurs chevaux auxquels ils tiennent tant. L'on cite alors de nombreux exemples d'actes d'anthropophagie parmi ces *Peaux-Rouges*, et même aussi dans des caravanes de blancs parvenues aux extrêmes limites de la disette. Ce qu'il y a de positif, c'est que je n'ai jamais rencontré un Indien qui ne fût disposé à manger dans quelque moment que ce fût. Fuir serait donc impossible, et l'on serait plus emprisonné que Robinson et Icare, car des canots et des ailes ne sauveraient pas. Un missionnaire me montrait un jour avec attendrissement un chétif pot de fleurs, dont la terre avait été pour lui une jouissance de tout l'hiver, qu'aucun de nous ne peut comprendre. Fatigué de ne voir partout que de la neige et un sol glacé à une énorme profondeur, il se délectait de la vue et du toucher de cette poignée de terre. Eût-on, comme le vieux cénobite, assez de résignation pour envisager

cette dure et longue captivité, qu'il eût fallu pouvoir à l'avance en donner avis à ceux qui nous sont chers, afin qu'ils ne crussent pas que les portes de ce tombeau s'étaient fermées à tout jamais, et ne pas ajouter encore aux propres souffrances qu'on allait endurer, celles des affections laissées derrière soi. Ne pouvoir rien faire savoir et ne rien apprendre, serait un horrible supplément trop au-dessus des forces de toute âme sensible.

J'avoue naïvement que j'ai préféré moins voir que de courir de pareilles chances. J'ai atteint, dépassé et regagné bien vite le *Fort-Boisé* sur *Snake-River*, par 43° 30' de latitude Nord, et 118° 40' de longitude au méridien de Paris. Après bien des hésitations, je m'étais décidé à aller encore en avant. Mais, au récit des privations et des dangers d'une compagnie d'émigrants, amoindrie par la perte de plusieurs de ses membres, qui avaient succombé aux maladies et aux accidents, je n'ai pas eu le courage de courir de nouvelles chances; d'autant plus que chaque pas en avant comptait double, puisqu'il faudrait toujours revenir. Bref, avec la queue de l'émigration de cette année 1851, j'ai fait prudemment retraite, et si j'éprouve un regret, il ne provient pas de cette sage résolution ; je ne puis regretter que de m'être mis en route dans une saison trop avancée.

Du reste, par les récits répétés des émigrants, poursuivant en sens inverse leur gigantesque pèlerinage, les uns en wagons et en famille, d'autres à cheval, en compagnie ou isolés, pendant ces longues conversations, sous la tente ou en marchant côte à côte dans ces immenses et silencieuses solitudes, je fus à peu près initié à tous les incidents de cette vie d'une demi-année, à travers tant de milles de plaines et de montagnes. Ce

que j'en tâtai moi-même m'aide puissamment à comprendre et même à sentir le reste. Car, en cela comme en mathématiques, du connu on arrive facilement à trouver l'inconnu. J'en ai appris assez, par moi-même et par les autres, pour avoir droit de traiter la matière, sans oser pour cela me placer à côté des illustres voyageurs qui, au milieu de plus grands périls, ont tout vu, tout touché, et en ont fait ensuite de riches et précieuses publications. Aussi, n'ai-je d'autre prétention que d'avoir glané sur leurs traces quelques impressions personnelles, qui ne feront que relever le prix des travaux de mes devanciers.

Ce voyage à travers l'Amérique du Nord n'est plus, à beaucoup près, aussi aventureux, aussi semé de périls que lorsque, aux siècles derniers, les intrépides apôtres français montrèrent les premières *faces pâles* aux sauvages de ces déserts, allant les affronter, la besace au dos, sans autres talismans que l'Evangile et la croix. Ce n'est plus l'incertain et l'imprévu de Lewis et Clarke, dont les pages, écrites avec la plume de Washington Irving, ont ajouté tant d'intérêt à leurs voyages. Depuis la triple exploration de l'infatigable colonel Frémont, et les *settlements* des Mormons au *Lac Salé*, où touchent ceux des émigrants qui donnent la préférence à la Californie sur l'Orégon, la route est battue, trop battue peut-être; car les nouvelles émigrations, en posant successivement le pied dans l'empreinte de celles qui les ont précédées, ont enlevé non-seulement toute poésie, mais encore les commodités du bois et du pacage. Il faut souvent faire un à-droite ou un à-gauche du chemin tracé, pour trouver de quoi alimenter le feu, et surtout de l'herbe pour les bestiaux. Le bois mort et l'herbe sont devenus choses rares sur l'arrière-saison. Les pre-

miers qui ont passé, n'ont pas gardé les ménagements du bon père de famille. Si donc, d'un côté, le voyageur a la possibilité de pointer, carte en main, les temps d'arrêt, de constater les lieux de reconnaissance et de les trouver ouverts et praticables, de l'autre les dons de la nature se sont reculés devant ses pas. Ils sont devenus plus rares et plus difficiles à recueillir. On est arrivé aujourd'hui à l'époque de transition entre l'état sauvage et la civilisation. En attendant que celle-ci ait pourvu aux besoins du passant, il souffrira de l'état transitoire qui, en tout et partout, est généralement le pire des états. Dieu nous en garde en voyage comme en gouvernement !

Cependant, tout compte fait, pour l'émigrant qui marche avec des wagons bien fournis, remplis de provisions et entourés de nombreuses bêtes, on peut n'y voir en quelque sorte, répétée et multipliée à l'infini, qu'une excursion telle que le citadin en fait en famille dans la banlieue, avec ses petites provisions pour dîner sur l'herbette le dimanche. Ordinairement un wagon ne marche pas tout seul ; on s'est réuni plusieurs pour être plus forts contre les Indiens. Mais il ne faut pas se lancer ainsi dans l'arrière-saison, après que les plus diligents ont dévoré la route. C'est au printemps qu'il y a suffisamment pour tous. A la fin de l'été, l'herbe est rasée, le bois sec est brûlé. « *Tardè venientibus ossa.* » Alors, au lieu de se réunir, de se rechercher, il faut se diviser, chacun doit tirer d'un côté différent pour chercher sa vie. Par petits détachements on peut vivre en grignotant; en masse, au contraire, on se trouverait en face de la famine. Ces wagons, bien approvisionnés, sont les greniers ambulants de ces contrées ; par eux, et par eux seuls, on y connaît la farine et le pain.

Grâce aux fours portatifs dont ils sont chargés, nous pouvions souvent nous régaler d'un morceau de pain, là où l'indigène rend toute espèce de culture impossible. Les blancs, confinés dans leurs *forts*, ont vainement essayé de cultiver. Jamais les déprédateurs ne laissent arriver à maturité même les *plantations de pain*. Fréquemment c'était par de petits échanges, ou en mêlant nos tristes provisions, que nous arrivions à une table un peu substantielle; d'autres fois c'était à un prix modéré en argent que nous achetions un repas (certes bien frugal), qui nous semblait aussi succulent que chez Véry, et que nous nous procurions, comme chez le boulanger, quelques livres de pain frais. Mais aussi il nous est arrivé d'être, aux mauvais jours, réduits à manger du chien ou du cheval. Le premier est préférable, et les sauvages les élèvent avec l'arrière-pensée de les manger quand le buffalo vient à manquer. Un sentiment de prévention en dégoûte un peu d'abord, mais la faim finit par faire oublier que chez soi on n'a pas été fait à cette sorte de viande de boucherie. Un de mes meilleurs repas fut ma part d'une mule qui s'était cassé la jambe. Il est vrai qu'elle était jeune et grasse. Je suis, du reste, demeuré profondément convaincu que toutes les bêtes grasses et jeunes sont un bon manger, et que toutes celles qui sont maigres et vieilles ne valent rien, bipèdes et quadrupèdes. Je voudrais qu'il entrât davantage dans l'éducation de nos enfants, de manger, cru ou cuit, à peu près de tout, sans toutefois pousser la voracité aussi loin que les sauvages.

Je crois qu'on finit par se plier à cette existence comme à toutes les autres, surtout si l'on n'est pas d'une nature trop nostalgique, et qu'on ne se soit pas arraché aux objets d'une tendre affection pour se lancer, de

gaîté de cœur, dans cette vie aventureuse. On en prend l'habitude, surtout le hardi *Back-Settler*, dont le *go a-head* (en avant) est l'expression si vraie de sa nature. Beaucoup d'émigrants de cette classe m'ont avoué qu'ils regrettaient de voir finir le voyage. Ils l'auraient accepté volontiers comme état normal. On eut, il est vrai, de dangereuses attaques de sauvages : c'étaient des émotions passées dont on se tira bien ; s'il fallut s'exposer en traversant le torrent, ou en passant de larges rivières à la nage, ou dans des wagons débordés par l'eau et entraînés à la dérive, c'étaient des bains dont on se séchait au brasier d'une forêt entière. En revanche, quelle variété de sites! quelle vie libre ! que de magnifiques points de vue ! que de ravissants paysages, dont on ne s'arrachait qu'avec peine, surtout en pensant qu'il fallait leur dire un adieu éternel ! Combien peu ont repassé par cette route ! Que ce soleil, à son lever et à son coucher, paraît resplendissant ! Et dans tout cet éclat il semble que vous êtes seul appelé à en jouir, et qu'il n'a été créé et mis au monde que pour votre unique et personnelle satisfaction. Quelles nuits claires et délectables au milieu des cercles de feux dont vous entourez vos bivouacs pour les rendre inaccessibles aux bêtes féroces, qui n'y pénètrent que par l'impuissance de leurs hurlements ! Ah ! surtout, quelle félicité intérieure à se sentir loin, bien loin, jamais trop loin des méchants du monde, à n'avoir plus le tympan fatigué par cette sottise humaine qui, seule, est sans bornes quand tout en a dans la nature, de ne plus voir tant de masques hypocrites pour si peu de visages amis et dévoués; d'avoir enfin les yeux au repos des misères du monde, de ces luttes fratricides où, entassés les uns sur les autres, pour un si petit nombre d'heureux tant

de déshérités ! A la longue les souvenirs s'effacent heureusement, car trop de mémoire du passé serait encore une calamité. A la suite de ces jours de solitude, l'homme remonte vers les temps primitifs de la création, entrant pour ainsi dire en communication directe avec son divin créateur ; il est redevenu le souverain de la terre, de tous ses biens ; ne relève plus que de la Providence et de sa volonté personnelle.

Rentrer, après cette vie tout expansive, dans une société uniforme, réglée, mesurée par l'égoïsme, vous ramène à de continuels retours sur le passé nomade, et à celui-ci, dépouillé des détails prosaïques, demeure positivement l'avantage. On n'en a retenu que la poésie; les souffrances, les douleurs, les dangers sont effacés. Ces sentiments de la vie errante au milieu des solitudes véritables ne peuvent être compris, partagés et jugés que par celui qui en a essayé. Aux yeux de tous les autres ils participeront plus ou moins d'une capricieuse excentricité, ou seront tout simplement taxés de rêveries et de mensonges...

Après avoir arpenté les immenses prairies du West-Missouri, le voyageur éprouve un dégoût de plaines et de prairies ; il soupire après les montagnes, qui tarderont encore moins à le lasser aussi et à lui faire regretter tout ou partie de ces prairies longues quelquefois de cent milles. L'eau et le pâturage n'y manquèrent du moins jamais, et lorsqu'il a pu trouver les troupeaux de buffalos, il a eu à satiété la meilleure de toutes les viandes. D'ailleurs, il y a toujours un peu de chasse, et quelque attrait à s'y livrer dès le début et alors que l'on n'a pas encore ressenti les fatigues de la route. Presque toutes les caravanes ont la même direction de l'Est à l'Ouest. Il en est infiniment peu marchant dans le sens contraire

pour rentrer de l'Orégon ou de la Californie dans les États de l'Est. Cependant cela se voit, et à plusieurs reprises les mineurs heureux s'en sont allés, mais en se groupant en nombreuse compagnie bien armée pour protéger l'or de leurs trouvailles, à travers les monts et les vallées qu'ils avaient franchis une première fois, bien plus légers, alors que l'espérance était tout le bagage!

Quand les bords de la rivière *Platte* ont été dépassés et que le voyageur a inscrit son nom sur le granit de *Rock-Independence*, il arrive dans un pays plus montagneux, côtoie les rives de *Sweet-Water*, les dernières de la région orientale où broutaient les buffalos. Il débouche vers la passe sud des montagnes, environ au 42e parallèle, et gravit déjà et par des pentes insensibles, cette longue chaîne qui a semblé s'abaisser sous ses pieds, quoiqu'elle soit encore, à ce point culminant, élevée à 2,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il reconnaît, pour la première fois, qu'il a achevé l'ascension par les cours d'eau cessant de couler à l'Est pour prendre la direction opposée vers la mer Pacifique. La passe, proprement dite, est d'une largeur de près de 20 milles, légèrement ondulée, bordée au Nord par la chaîne *Wind-River*, dont les pics sont couverts de neiges éternelles. L'air est toujours vif et froid dans ces régions stériles, où ne croissent que peu de plantes sauvages autour de sources rares.

Les premiers pas de la descente sont aussi insensibles que ceux de la montée, et le pays conserve à peu près le même aspect. Mais dans l'âme du pèlerin s'élève cette sorte de satisfaction que donne la perspective, quoique encore éloignée, que sa marche est plus d'à moitié accomplie, et qu'il entre dans la seconde et dernière phase de ses épreuves. Il ne peut plus

concevoir de ces pensées rétrogrades qui l'ont si souvent assailli aux mauvais passages. Maintenant, il n'y a plus à regarder en arrière, il faut avancer quoi qu'il puisse arriver, ou marquer la place de sa tombe dans ces déserts, à côté de celles que le pied ne heurte avec douleur que trop fréquemment.

Les mêmes scènes se reproduisent, et l'uniformité, comme tout l'ensemble de ces gigantesques sites, est souvent trop prolongée ; mais cependant, pour l'observateur attentif dont l'esprit peut demeurer libre au milieu des misères personnelles, il y a sans cesse des incidents variés, d'une nouveauté piquante. On rencontre des compagnons dont on attend toujours quelque assistance ; si, au contraire, ils sont plus à plaindre, on les aide comme on peut, et on rend grâce à la Providence de ne pas être le plus rigoureusement traité ; dans ce devoir de l'humanité, obligé comme obligeant, protégé ou protecteur, on puise toujours de nouvelles forces.

Les Indiens ne sont pas réellement en actions aussi vicieux qu'en sentiments ; comme je l'ai déjà dit, avec l'esprit de conduite on se garantit assez bien de leurs déprédations. Beaucoup sont vraiment dignes de pitié et d'excuse : ils se présentent en suppliants. Sur la route, qu'ils viennent quelquefois barrer en la couvrant de nattes, ils se recommandent un peu, il est vrai, à la façon du *mendiant à l'escopette*, si vous ne paraissez pas forts ; mais on les satisfait avec une mince aumône. Pratiquons donc cette charité, plus ou moins forcée, puisque ces natifs de la contrée n'ont pas honte de demander à manger à d'infortunés pèlerins traînant de si loin après eux de chétives provisions. Mais, en réalité, cette dîme n'a-t-elle pas aussi sa légitimité, puisque

nous venons partager avec eux le peu que la Providence leur a départi, et qui n'est qu'un prélude à l'usurpation que la race blanche finira par compléter des meilleures parties de leurs terres natales?

De l'autre côté des Monts Rocheux se tiennent les *Sioux;* maintenant nous allons nous trouver, jusqu'au pied des *Montagnes Bleues*, avec les *Shoshones* ou *Snakes*, en côtoyant la rivière qui porte ce dernier nom et qui n'est autre sur les cartes que *Lewis-Fork*. Ces Indiens formaient autrefois une tribu aussi nombreuse que puissante. Elle fut et elle s'est conservée d'une mauvaise nature que sa dégénérescence n'a pas modifiée, au contraire. Les tribus *Pieds-Noirs*, *Nez-Percés* et *Cayuses* leur ont fait une guerre continuelle qui n'était que de représailles. Enfin ils se sont exterminés à qui mieux mieux, et ils continueront probablement comme ces rats de la Fable, dont on ne retrouva que les queues.

Les émigrations blanches, depuis cinq à six ans, traversant leur contrée pour se rendre en Orégon, en Californie ou sur les bords du *Lac Salé*, les ont encore dissipés davantage, en contribuant à les priver des troupeaux de buffalos qui ne reparaissent plus dans les vallées de *Bear-River* et du haut *Colorado*, où ils étaient si nombreux. Aujourd'hui, au lieu de la guerre, ils ne font que piller, et ils donnent la préférence à la pêche sur la chasse.

Du *Fort-Hall* au *Fort-Boisé*, on ne voit que cette tribu, rôdant avec les loups, pour surprendre et enlever les mules et les chevaux. Il faut continuellement passer et repasser cette rivière des *Serpents*, dont le cours est des plus capricieux, changeant continuellement la nature de son lit et de sa direction. Tantôt, torrent impé-

tueux plein de récifs et de cascades, elle est bordée de roches abruptes sans aucune fissure qui puisse servir d'échelle pour descendre jusqu'à l'onde ; tantôt, au contraire, la même rivière se présente plus haut ou plus bas, sous la forme d'une nappe d'eau courant sur des lits de mousse et de verdure, en flots aussi calmes et aussi coquets que la rivière *Serpentine* dans le parc de Londres, ou que les eaux de la Malmaison, dont le miroir refléta les traits du Génie de la France avant, pendant et après sa prodigieuse puissance.

Pour les émigrants, traverser une rivière n'est pas toujours chose simple et facile. Bien des vies d'hommes et d'animaux y trouvent leur tombeau. Il va sans dire que nulle part on n'aperçoit l'ombre d'un pont. Les endroits les plus commodes ne sont pas ceux où le lit est le plus rétréci; car alors il est profond et le courant a doublé sa rapidité. Comme je viens de le dire, il n'est pas toujours facile de descendre jusqu'au niveau de cette rivière, tellement elle est encaissée à pic. Aussi, comme Tantale, endure-t-on parfois une soif dévorante tout en côtoyant les bords de la rivière. Un homme qui s'expose réussit souvent là où il serait impossible aux quadrupèdes de descendre; mais s'il parvient alors à satisfaire sa soif, ce n'est qu'une jouissance personnelle qu'il s'est procurée, alors que pour ses bêtes de somme il y a question de vie et de mort; là il n'y a pas à dire :

« Quand Auguste avait bu la Pologne était ivre; »

tout se tient, et votre existence est attachée à celle de votre équipage.

On a des gués parfaitement indiqués sur le tracé de la route, et la rivière, alors expansive et sans profon-

deur, permet aux wagons de s'y jeter, à moins qu'elle n'ait été enflée par des crues extraordinaires. Les cavaliers bien sûrs de leurs montures peuvent toujours passer, même quand elles perdraient pied, pourvu qu'il n'y ait ni remous, ni courants trop forts. J'ai bien passé et repassé vingt fois au moins d'une rive à l'autre. J'ai fait usage de tous les genres de moyens et sans avoir été jamais sérieusement exposé ; mais j'étais aussi prudent qu'on peut l'être, et je commençais toujours par établir une corde en travers, précaution qu'on ne devrait jamais négliger et qui est la meilleure de toutes. Il suffit d'envoyer préliminairement un Indien assujettir cette corde à un arbre assez fort ou à une pointe de roc. Ils nagent comme de vrais poissons et se servent d'ailleurs, pour porter n'importe quoi, du premier paquet de broussailles, radeau qu'ils poussent devant eux. Au moyen de cette corde, qui plongerait trop si on n'y fixait pas des morceaux de bois de distance en distance, on est sûr de ne pas être entraîné à la dérive, ce qui est le plus dangereux, et la principale cause des noyades.

J'avais mon excellente peau de buffalo, dont les sauvages m'avaient appris à faire une barque avec deux morceaux de bois, en travers et en long pour en maintenir l'écart. Elle me portait à merveille en compagnie de ma selle et des couvertures. En faisant tirer cette fragile nacelle par une corde de remorquage et en serrant autant que possible la ligne de traverse, le passage s'effectuait comme dans le meilleur bac, et on renouvelait l'opération autant de fois que le nécessitait la quantité de bagage qu'on tenait à ne pas mouiller. Il n'y a rien de fâcheux comme d'imprégner d'humidité la farine et le biscuit, qui fermentent ensuite et s'aigrissent. Les chevaux une fois dessellés se jettent réso-

lument à l'eau et vont aborder d'eux-mêmes l'autre rive; mais, pour plus de sûreté, il est bon de les maintenir attachés. Ma propre monture faillit me faire chavirer un jour sur l'*Umatilla*. Elle avait été lancée à l'eau en même temps que mon *yacht le Buffalo*, et au milieu de la rivière elle eut fantaisie de venir poser la tête sur mes bastingages, pour de là sans doute enjamber à bord. Ce n'est qu'à renfort de coups de bâton que je réussis à écarter cette importune visite. J'en ai retiré la leçon, qu'il ne faut passer que chacun à son tour. Lorsqu'on s'est lancé au gué à cheval, si l'on sent qu'il soit soulevé et que le courant l'emporte, il faut mettre à la cape, opposer la tête de l'animal au fil de l'eau, ou mieux encore se laisser glisser par la croupe, empoigner la queue et marcher ainsi à sa remorque. Souvent il est préférable d'attendre du secours ou de rétrograder que de persister. C'est par des imprudences ou trop de témérité que tant d'accidents surviennent sur ces rivages solitaires, où l'on ne lit pas encore : *Secours aux asphyxiés et noyés*. Il est bien important de laisser boire, tout leur soûl et immédiatement, les animaux qui entrent dans l'eau, car le sol est quelquefois si meuble dans le milieu du gué que, par un séjour un peu prolongé, les bêtes y enfoncent à ne pouvoir plus s'en arracher.

J'ai bien souvent regretté de ne pas avoir emporté un bateau de caoutchouc comme celui avec lequel le colonel Frémont et ses compagnons furent les premiers navigateurs sur le *Lac Salé*. Mais il eût été un trop grand embarras pour la force de mes équipages, qui avaient déjà excédant en poids et en volume.

CHAPITRE XIX.

Excursion dans les déserts. — Encore les buffalos. — Forêts vierges. — Perte de la route frayée. — Arc-en-ciel de nuit.

Les Indiens et le gibier vivent en antagonisme perpétuel. Là où vous trouvez des campements, comptez peu sur le gibier, et là où vous le verrez abondant et peu effarouché, soyez certain qu'il n'y a pas de tribus. Un jour que nous devions camper, au moins quarante-huit heures, pour laisser guérir une plaie sur le dos de mon cheval, plaie qui s'envenimait tous les jours, un peu avant de toucher à *Malheur-River*, je voulus me donner de la chasse pour utiliser le temps, dans des lieux écartés et tout-à-fait en dehors des passes de l'humanité. Je partis seul, avant le lever du soleil, avec mon *rifle* à six coups, des munitions en abondance et un peu de biscuit. Après avoir marché, pendant quatre heures au moins, au travers d'un bois fourré, où je ne vis pas

la moindre trace de gibier, à l'exception de quelques écureuils qui ne valaient pas le coup de fusil, je débouchai enfin dans un joli vallon, arrosé par un ruisseau qui le contournait amoureusement, ombragé de saules et de peupliers. L'herbe était haute mais non grillée : la fraîcheur du sol lui avait conservé toute sa verdure. Le ruisseau, dont on voyait le fond à travers la limpidité des eaux, était couvert d'oiseaux aquatiques tels que martins-pêcheurs, sarcelles et canards sauvages. Je m'étais assis, à couvert des rayons du soleil, sur la rive enchanteresse de cette charmante oasis, qui semblait un emprunt fait au petit Trianon. A l'exception du léger gazouillement des oiseaux, tout était du calme le plus parfait. Très fatigué par la peine que j'avais prise à traverser des bois dont le terrain accidenté me forçait encore à monter et à descendre continuellement, je me disposai à déjeuner, et, à cet effet, je commençai par déposer mon biscuit au bord de l'eau pour le faire détremper. Quelques minutes après, quand j'allongeai la main pour le reprendre, je sentis une résistance, produite par une multitude de petits poissons que je ne puis mieux comparer qu'à des goujons, et qui eurent une peine infinie à se détacher de mon bien. Les canards, qui se tenaient sur l'autre rive, ne paraissaient pas trop effrayés de ma présence, et sitôt que je leur eus jeté quelques petits morceaux de biscuit à moitié de la rivière, ils se hasardèrent un, deux, puis tous ensuite, à venir les manger. Je me figurais qu'ils n'avaient jamais vu d'homme, du moins d'homme blanc et habillé, et qu'ils me prenaient pour un des animaux de l'endroit, bipède comme eux, quoique non emplumé. Dans tous les cas, ils ne me jugèrent pas malfaisant et dangereux pour leur espèce, car une prompte intimité

s'était établie entre nous, et par les bienfaits de mon biscuit, dont je fus étourdiment trop prodigue, je finis par les attirer à la portée de mon bras. Il n'y a pas autant de distance qu'on pourrait le supposer, entre les extrêmes de la sauvagerie et de la domesticité.

Autrefois aussi les buffalos ne redoutaient pas l'homme; mais ils furent bientôt trop indispensables à son existence, pour ne pas apprendre à le connaître et à le fuir: ce n'est plus que caché sous la peau même d'un des leurs, et marchant comme eux à quatre pattes, qu'il peut les aborder. J'avais acheté celle qui m'a rendu tant de services, et qui a fini dans l'incendie de *Sacramento-City*, d'un chef indien (*Taié*), à qui je la payai une chemise de coton, un couteau, un cornet de poudre, un morceau de tabac et quelques pincées de vermillon. Elle fut mon unique lit pendant cinq semaines; couché sur elle, sous elle, dans elle, je me suis préservé de rhumes et de douleurs, au milieu des plus fréquentes bourrasques de jour et de nuit, et des variations brusques et infinies du baromètre et du thermomètre. C'est à cette excellente robe, malgré sa pièce dans le dos, que je reporte mes bénédictions de la résistance que j'ai pu opposer avec succès à toutes les températures. Je me suis promis de ne l'oublier jamais, même couché sur le lit de plume le plus moelleux, sous l'édredon le plus délicat. On peut juger de toute l'ampleur de cette robe, en voyant un buffalo arriver à une grosseur double de celle du bœuf ordinaire. On parvient à le *lacer*, néanmoins, quand il a surtout été déjà blessé avec des balles ou des flèches. Le sauvage est assez habile, l'arc à la main, pour le traverser de part en part avec une flèche. Mais il peut supporter cette blessure et bien d'autres avant de tomber. Il y a énormément d'invalides parmi

eux, et il est peu de troupeaux qui ne portent les traces de la guerre incessante qu'ils ont à soutenir.

Une caravane d'Américains, avec laquelle je marchai pendant quelques jours, en avait eu un tout jeune, dont l'histoire récente était encore dans toutes les bouches. Il était l'élève de l'émigration et tout le monde le chérissait. La mère du pauvre petit, surprise dans les douleurs de l'enfantement, s'était relevée et enfuie devant les étrangers, laissant échapper sa progéniture, qui, à peine âgée de quelques secondes, voulait à toute force suivre sa tendre mère; ce ne fut qu'en l'enfourchant, qu'un robuste laboureur put maintenir le petit buffalo jusqu'à ce qu'on fût accouru lui prêter main-forte. Il fallait trouver une seconde mère à l'orphelin parmi les vaches du convoi; plusieurs repoussèrent, à coups de corne et à coups de pied, l'innocente créature. Enfin, il y en eut une qui, plus généreuse de l'excès de son lait, lui laissa sucer ses mamelles; au bout de trois jours, elle avait pris pour lui, malgré la difformité de sa bosse naissante, une affection toute maternelle. Il eût vécu, n'était la nécessité de suivre qui épuisa ce pauvre animal. Voyager, forme la jeunesse, sans doute, mais il ne faut pas commencer si jeune. Il succomba à la fatigue, et tout ce que put pour lui l'affection de la caravane, fut de l'écorcher et de tirer sa peau au sort, pour l'empailler plus tard. En attendant cette triste résurrection, les jeunes filles ne parlaient du petit buffalo que les larmes aux yeux. Combien de nobles cœurs n'en ont pas fait couler autant!

Les Indiens et les buffalos sont la poésie des déserts, dit le colonel Frémont, et la plume de F. Cooper l'a bien prouvé. Depuis leurs intéressants écrits, dix années et plus se sont écoulées, et les émigrants, en suivant la

route battue, ne voyaient pas toujours ces innombrables troupeaux, dont les courses vagabondes semblaient ébranler la terre et soulevaient des tourbillons de poussière qui voilaient momentanément l'éclat du soleil. Ces énormes quadrupèdes, beaucoup plus rares aujourd'hui, se sont écartés de la route tracée par leurs nouveaux ennemis; les Indiens seuls et les trappeurs s'acharnent à les exterminer jusque dans leurs nouvelles retraites.

Les hommes les plus experts aux États-Unis se sont souvent livrés, ces dernières années, à des calculs de probabilités sur la quantité de buffalos que peuvent renfermer encore les vastes plaines du *Far-West*. On s'est basé sur la quantité supposée qui était tuée annuellement, d'après le nombre des peaux de ces animaux dont on peut constater positivement l'exportation. Ainsi, en partant d'un calcul établi par le colonel Frémont pour les dix dernières années, on arrive à 90,000 robes sorties annuellement. Or, comme ces robes n'ont de valeur commerciale qu'autant que le buffalo a été tué en hiver, c'est entre novembre et mars, pendant tout au plus cinq mois, que ces robes ont été fournies; mais comme les Indiens en tuent toute l'année pour leur victuaille, et principalement dans les sept autres mois; qu'alors ils ne se donnent pas la peine de préserver des peaux qui, comme fourrure, ne seraient pas de défaite, et comme cuir ne paieraient pas les frais de préparation et de transport, on doit évaluer à plus du triple la quantité de buffalos mis à mort dans l'année. C'est ainsi qu'on arrive au chiffre de 300,000, dont la puissance explique suffisamment la réduction progressive de l'espèce, réduction, du reste, bien constatée dans tous les lieux où pénètre l'émigration.

Cependant, nous avons lu dernièrement, avec quelque étonnement, car les faits précédemment établis en seraient bouleversés, qu'une des trois commissions lancées dans ces déserts pour y étudier les meilleures passes du grand chemin de fer au Pacifique, *avait rencontré des troupeaux de buffalos dont le nombre couvrait plusieurs milles d'étendue, et ne pouvait pas être évalué à moins d'un demi-million!* (sic) De pareils chiffres seraient très rassurants sur la conservation de l'espèce, sans doute; mais nous les livrons purement et simplement, et comme ne devant être accueillis qu'avec une extrême réserve.

Je m'aperçois que je m'écarte d'autant plus de mon sujet qu'il n'y avait jamais eu trace de buffalos dans les lieux agrestes où je m'étais égaré, et où je dois vous ramener.

En remontant cette jolie crique, je finis par échanger les prairies contre des rochers très escarpés et excessivement abruptes, de l'autre côté surtout. J'aurais pu facilement traverser à plusieurs gués, mais je n'entrevoyais pas les avantages de ces bains de pieds. Tout-à-coup, à un tournant prononcé, j'entends le bruit d'un mouvement brusque et rapide, qui ne pouvait provenir que d'une grosse bête surprise au gîte; je ne vois rien d'abord et je continue pourtant à entendre comme des espèces de bonds vifs et légers, se trahissant principalement par le bruissement des feuilles mortes et des branchages; puis après je n'entends plus rien; un silence complet a succédé au bruit qui troubla momentanément le calme de ces lieux. J'avance toujours, et alors, en levant la tête, j'aperçois sur la pointe aiguë d'un rocher coupé à pic, une antilope qui semblait avoir été posée là pour servir de couronnement à la

vue. Quoiqu'elle me parût à une hauteur que je n'estimais pas moindre que celle de la statue de Napoléon sur la colonne, ne pouvant approcher davantage et bien qu'à plus de trente pas de la base, je lâchai ma balle et je jugeai avoir attrapé l'antilope au défaut de l'épaule. La pauvre bête tomba la tête pendante en dehors du rocher, en multipliant des mouvements convulsifs qui me donnèrent long-temps l'espoir qu'elle allait perdre l'équilibre et culbuter dans l'eau, où je l'aurais facilement capturée. Il n'en fut pas ainsi : après m'avoir une heure laissé dans l'attente d'une heureuse convulsion, les mouvements allaient en décroissant; alors je me mis en quête du biais par lequel j'arriverais à ma proie. Je traversai d'abord le ruisseau, moins facilement que je ne me l'étais imaginé, ayant de l'eau jusqu'au-dessus du genou; mais je ne parvins jamais à découvrir une éclaircie dans les broussailles qui revêtaient une roche, presque verticale, du seul côté où je pouvais l'attaquer. Quand j'avais forcé et fait quelques pas en avant, la barrière était devenue tout-à-fait infranchissable. Il fallut décidément renoncer à pénétrer par là. Pour remonter ou pour descendre le cours d'eau, je fus obligé de le traverser de nouveau. Revenu de l'autre côté, j'aperçus l'antilope que, du pied du rocher, je ne pouvais plus voir. Elle était dans la même position, mais privée de mouvement. Je la jugeai morte, et alors plus d'espoir dans sa chute. En allant faire un immense détour j'arriverais très certainement à la prendre par derrière; mais il me fallait sacrifier plusieurs heures de marches et de contre-marches, et, en définitive, pour quel résultat? Il m'était impossible de charrier un animal qui ne pouvait entrer dans mon carnier, et qui était trop lourd pour être transporté à plusieurs milles,

et par des chemins où j'avais souvent trop de ma personne habillée pour passer. Je me serais borné à enlever une patte, témoignage de victoire du fort sur le faible, et à couper un filet pour mon dîner. Je calculai que c'était acheter, au-delà de ce qu'elles valaient, les jouissances de l'orgueil et de l'estomac. J'abandonnai la proie décidément, mais non pourtant sans de vifs regrets, aux corbeaux. J'ai trouvé, et toujours avec répugnance, cet oiseau carnassier dans toutes les parties de l'Amérique où j'ai chassé. Il est exactement le même sous toutes les latitudes, peut-être un peu plus gros dans le Nouveau-Monde. Ses instincts sont semblables et j'ai cru remarquer que, même là où les habitants ne faisaient que le flécher, grâce à la perfection de sa vue, *il sentait encore la poudre*. Du reste, je ne suis pas superstitieux, mais comme pour le pigeon de la fable, il est pour moi aussi oiseau de mauvais augure; il me semblait toujours que le gibier était plus rare là où le corbeau était plus commun.

J'avais mal calculé la longueur du jour, et la nuit commençait à m'envelopper des ombres du crépuscule. J'étais loin du campement, et j'avais tant couru et fait de tours et de détours que, tout en estimant à peu près la direction, il me devenait impossible de retrouver les traces du matin, surtout dans l'obscurité; force fut bien de me résigner à passer la nuit le moins mal que je pourrais. J'avais perdu le ruisseau, et j'étais enseveli au milieu des forêts. Il y faisait d'autant plus noir que les clartés du firmament ne perçaient pas facilement les dômes de verdure, sans éclaircies à cette époque de l'année. J'avais déjà avisé un énorme sapin, qui, dans le cas où je ne trouverais pas mieux, pourrait, dans son tronc creusé par l'âge, me procurer une niche. Je ne

m'en étais éloigné qu'en faisant des marques qui me ramèneraient facilement sous son abri tutélaire. Quand je l'avais choisi provisoirement, l'obscurité n'était pas complète; mais maintenant il ne me sembla pas prudent d'y porter mes pénates sans en avoir bien soigneusement scruté l'intérieur. Les qualités de chambre à coucher que je lui avais attribuées, pouvaient bien avoir été appréciées avant moi par quelques plus vieux habitués du quartier, ours ou serpents. Au préalable, j'allumai quelques vieux morceaux de bois mort résineux, et je vins promener cette torche sur toutes les parois du vieux sapin, qui me parut parfaitement libre de locataires, et dépourvu de tout *ameublement* témoignant qu'ils n'étaient pas provisoirement sortis. Il était présumable qu'à une heure si avancée, et à laquelle le couvre-feu était sonné depuis long-temps, ils eussent été déjà rentrés, d'après l'habitude des hôtes des forêts de se coucher de meilleure heure. Tout devait donc me rassurer, et je commençai mon emménagement : mon *rifle* et mes munitions eurent la place d'honneur. Après avoir ramassé dans les environs ce que je pus y trouver de bois mort, j'allumai un immense feu, juste en face de mon lit et à deux mètres au plus. Le vent était tombé, ce qui me permit de donner au foyer une forme demi-circulaire pour bien garantir l'entrée trop libre de mon appartement. Assuré ainsi contre la visite des bêtes, qui s'effrayent et fuient le feu, je ne pouvais craindre que les Indiens; mais puisque je n'avais pas vu la moindre trace de leur présence toute la journée, il était plus que présumable qu'il n'y en avait pas dans les environs. D'ailleurs, n'ayant pas de chevaux ni autre chose à dérober, ne portant que mes armes, prêtes à faire feu, ils y auraient regardé à deux fois. Si j'ai tou-

jours redouté d'être volé par les *Peaux-Rouges*, je n'ai du moins jamais eu peur d'en être scalpé.

Peut-être était-ce la première fois qu'une semblable lueur pénétrait les ombres de cette forêt, qui me paraissait porter toutes les marques de la virginité. Au pétillement de mon âtre, j'entendais l'impression que ce bruit et cette clarté inaccoutumés produisaient sur les hôtes habituels de la solitude : les oiseaux s'agitaient dans les branches, et, sous les feuilles mortes, se trahissait l'espèce rampante, serpents, couleuvres, lézards, *ejusdem farinæ*. Débarrassé ainsi de mes voisins, qui devaient maudire l'intrus, lequel n'en ressentait pas le plus léger remords, quoique ami et défenseur de la propriété, je coupai des branches vertes, garnies de larges feuilles, que je passai à la flamme pour les sécher. J'avais vu faire ainsi aux Indiens. O mon pays ! O jours de mon enfance ! vous me revîntes aussi à la mémoire et au cœur ! Je croyais voir un de ces feux de joie de la Saint-Jean (fête de mon digne père), à la flamme desquels on passe également des herbes consacrées, qu'on fixe ensuite en forme de croix sur la porte de la chaumière, pour appeler, sur la pauvre famille, les bénédictions du Seigneur ! Je fis de ces branches et de leurs feuilles le revêtement du creux de mon sapin ; je plaçai aussi les plus grosses branches à l'entrée, pour faire l'office de porte, en ménageant toutefois des ouvertures qui me laissassent la vue des flammes protectrices. Je soupai du reste de mon biscuit, non sans regret de n'avoir pas un filet ou une côtelette de l'antilope; j'avalai une goutte d'eau-de-vie, fumai une pipe, et le sommeil me prit si bien ensuite, que l'aube blanchissait déjà mon ciel de lit quand j'ouvris les yeux.

Au calme de la nuit succédait le bruit général du

réveil de la nature ; on la sent de toutes parts sans pouvoir la définir ; la végétation craque, l'insecte bourdonne, l'oiseau chante, tout vit, tout reprend le mouvement et la sensibilité. Je fis comme tout le reste, après avoir remercié la Providence de la protection dont elle m'avait couvert (si ce n'eût été une habitude, le besoin m'eût inspiré la prière), je sortis de ma tanière frais et dispos. Mais il ne fallait pas perdre de temps à m'orienter ; car je n'étais nullement disposé à passer ainsi une seconde nuit, et puis je n'avais plus rien du tout à manger, ce qui rembrunissait un peu le tableau. Je ne portais ni boussole, ni montre. Le soleil ne fut pas plus matinal que moi ; le temps paraissait couvert. J'avais appris des sauvages à bien relever les points cardinaux par des observations naturelles. Ils comptent les époques par les révolutions lunaires. En voyage, le soleil pendant la journée, et l'étoile polaire la nuit, sont leurs guides astronomiques. Dans les forêts épaisses comme celle où je me trouvais, ils s'orientent à l'aide de la végétation. La pointe de l'herbe incline toujours vers le Sud, et du côté opposé sa tige est moins verte. La cime des arbres, quand elle n'est pas influencée par le vent, penche également vers le midi, et la mousse qui croît sur leurs troncs est fixée du côté du nord, comme pour les protéger et ne pas vivre sur eux tout-à-fait en parasite, comme on pourrait lui faire l'injure de le supposer ; l'écorce, du côté du levant, est plus unie et plus souple qu'au couchant. Au résumé de ces observations il n'y a pas à se tromper. Comme je voulais avant tout sortir de ce bois, où les fourrés m'obligeaient à des zigzags perpétuels, lorsqu'il importait de marcher, sans dévier, dans une même direction, j'étais forcé de recommencer à chaque instant le

cours de mes observations végétales, et j'y acquis promptement une expérience consommée. Une fois dans les plaines ou sur le bord de quelque cours d'eau, je verrais à marcher dans la direction qui me ramènerait inévitablement sur la *grande route*, et là, en avant ou en arrière, sans quitter désormais le sillage tracé, je ne pourrais manquer de retrouver le camp. Je fus très longtemps à sortir de cette maudite forêt, où je ne trouvais, en fait de gibier, que des reptiles et des écureuils, et je n'usais ma poudre ni sur les uns, ni sur les autres. Bien des fois me revenaient à l'esprit, sans l'égayer, comme on peut penser, les aventures d'un malheureux explorateur qui, pendant que j'habitais la Guyane, s'égara dans ses vastes forêts, d'où il n'est jamais sorti.

Je fus, pendant six heures au moins, qui me parurent bien six siècles, à enjamber et à me déchirer aux lianes ronceuses. Enfin j'arrivai au pied d'une colline déboisée que je gravis rapidement jusqu'au sommet. La vue ne me présenta d'abord, en arrière, que la forêt dont j'avais eu tant de peine à sortir, et, en avant, une suite d'autres collines sans fin, séparées entre elles par des vallées plus ou moins profondes. C'est par là que je devais marcher en inclinant un peu vers le Nord. La soif et la faim étaient devenues insupportables. Je pus facilement boire à un petit ruisseau serpentant dans le vallon. C'est ici le cas de reparler, avec reconnaissance, de ces eaux de source si délicieuses et toujours fraîches, pendant que celles des rivières sont chaudes, souvent bourbeuses, et bien moins agréables sans être plus salubres. Mais trouver de quoi manger était devenu bien plus difficile.

La chaleur commençait à être assommante, et j'étais exténué de faim et de fatigue. Aussi, afin de me reposer

et de me recueillir en même temps, je m'assis auprès du ruisseau, à l'ombre d'un beau peuplier, sur lequel deux tourterelles vinrent justement se livrer à leur tendresse habituelle. La faim rend féroce. Je saisis mon *rifle*, et, du même coup, la situation me permit, nouveau Malatesta, de percer les deux amants. Mais les miens étaient l'innocence même ! L'une des tourterelles s'abattit presque à mes pieds, et l'autre dévia de cinq à six pas du côté du ruisseau. La mort seule avait pu séparer les deux oiseaux de Vénus. J'avais vu la place où le second devait être tombé. Je descendis à moitié l'escarpement du ruisseau, qui pouvait bien être à 4 mètres de profondeur; j'écartai doucement les saules, et, à la hauteur d'un mètre, au pied d'un gros arbre, j'aperçus ma tourterelle qui paraissait suspendue par les lianes. J'allais poser la main dessus, lorsque je vis avec effroi qu'elle était prise par l'aile gauche, non pas par une liane, mais par la gueule d'un affreux serpent, dont l'œil était fixe, le corps immobile, la partie supérieure fièrement dressée et le reste entortillé à une tige inférieure de l'arbre. J'avoue que je ressentis comme un frisson qui me parcourut rapidement des pieds à la tête. Je n'avais aucune arme qu'un couteau fermé et dans ma poche; mes mains étaient embarrassées par les saules qu'elles tenaient écartés, et si je les lâchais, je pouvais aller heurter le serpent, que d'ailleurs je me serais ainsi masqué. Mon corps n'était pas en équilibre, ayant sur ce talus, très ardu et d'un sol peu résistant, un pied beaucoup plus haut que l'autre, enfoncé jusqu'à la cheville. Ma casquette était à moitié engagée dans les branches, et les toiles d'araignée me coupaient la figure. Au moral comme au physique, je me trouvais excessivement mal engagé et dans une position tout-à-fait compromettante.

Le monstre me paraissait de la grosseur d'un saucisson de Lyon. Son cou était aplati et présentait la forme écailleuse du dessous d'une queue de langouste. Machinalement je laissai retomber les saules écartés, mais avec beaucoup de lenteur et sans secousse pour ne pas heurter le seigneur serpent ; je retirai mon corps en arrière le plus que je pus, puis un pied, puis l'autre, et je me hâtai de remonter auprès de mon *rifle* (dont je ne me croyais pas si éloigné), avec l'intention de revenir bien vite fusiller l'infâme ravisseur de la moitié de mon dîner.

Cependant, une fois sorti de ce mauvais pas, j'entrai dans un nouvel ordre d'idées, et je commençai à réfléchir plus mûrement. Le serpent sera-t-il à la même place à m'attendre? — Ce n'est pas présumable. En descendant à travers ce plan incliné, obstrué d'herbes et de lianes, est-il bien sûr que je ne poserai pas le pied sur la vilaine bête ? C'est elle qui va me voir venir, et que je chercherai, de mon côté, tout-à-fait vainement, si elle ne veut plus de ma rencontre. Tous les avantages sont donc pour elle, outre le possessoire ! D'ailleurs, que ferai-je d'un gros serpent mort, dont je ne pourrai même pas transporter les dépouilles opimes? Quant à ma tourterelle, elle est perdue dans tous les cas ; le reptile peut lui avoir communiqué le poison de sa bave et de ses crochets, et qui voudrait manger les restes d'un serpent? Je n'y toucherais certainement pas, quelque affamé que je sois. Si, dans le conflit, je viens à avoir le dessous, qu'une morsure quelconque en soit le résultat, qui sera là pour me panser et que pourrai-je tout seul, avec un mal que tout le monde me blâmera ensuite d'avoir été chercher? Encore si j'avais la hache et le brasier du jeune Cayuse pour

employer son remède héroïque! Bref, la raison, et une saine raison, puis-je ajouter, reprit tout son empire. Je voudrais bien voir à ma place tous ceux qui seraient tentés de me blâmer; très certainement ils tiendraient le même langage au serpent : « Garde ma tourterelle et mille autres rapines, c'est assez que tu ne m'aies pas mordu aujourd'hui; à une autre fois ma vengeance sur toi et tes pareils. » Sur ce je m'éloignai, et je me retrouverais à semblable fête, que je m'y tiendrais de la même façon. On court bien assez de périls sans aller au-devant; ayant le sentiment du danger sous les yeux, je crois que j'ai agi non-seulement avec prudence, mais encore avec sagesse, et que faire autrement eût été méconnaître le bon génie qui avait protégé mon inexpérience, quelques mois auparavant, de l'atteinte du venin infect du *zorillo*, et de bien d'autres aventures périlleuses dont je ne parle pas.

Cet incident n'avait en rien diminué la faim atroce qui me tourmentait. Ce n'était pas avec une tourterelle, encore emplumée et crue, que je pouvais la satisfaire. J'aurais pu massacrer encore quelques oiseaux, en faire une brochette, allumer du feu et les faire cuire, mais cette cuisine m'eût pris un temps précieux, et le soleil, plus qu'à moitié de sa course, me prescrivait de retrouver mes traces de la veille pour ne pas subir une nouvelle nuit à la belle étoile. D'ailleurs, je commençais à ne pas douter qu'on peut réellement mourir de faim par un séjour trop prolongé dans ces profondes solitudes. Plusieurs croupes de collines se présentaient à franchir dans la direction dont je ne devais pas dévier. Elles étaient couvertes d'une herbe desséchée, et probablement pour un Indien il y avait à gratter de nutritives racines; mais je ne les reconnaissais pas à la

tige. J'avais aussi remarqué que les Indiens avaient une espèce de saule à bois gras qu'ils léchaient et suçaient, ce qui les nourrissait ; mais ce saule ne croissait pas dans les collines que je franchissais alors ; il faut beaucoup de fraîcheur à cette plante comme à l'herbe dont ils s'engraissent au printemps, et qui est une variété de cresson (*crodium cicutarium*.) La masse de rosiers sauvages, dont les épines accrochaient souvent ma pauvre défroque, avaient leur fruit rouge en maturité. J'en avais assez aimé le petit goût suret étant enfant. J'en cueillis et me mis à les manger, leur supposant assez de qualités nutritives pour me substanter provisoirement. D'abord l'espèce de foin, de poil végétal qui en occupe le centre, était soigneusement extrait à l'aide de mon couteau ; mais cette opération allant trop lentement au gré de ma voracité, je finis par tout ingurgiter au risque de m'étrangler. J'eus beau manger de ce fruit méconnu, je n'arrivai qu'à me donner la plus importune colique. Je n'avais plus une seule goutte d'eau-de-vie pour réparer mes forces, et l'énergie morale était, avec cette Providence *qui ne laisse jamais ses enfants au besoin*, et qui semblait faire une exception en ma faveur, tout ce qui pouvait me secourir.

A mesure que j'avançais de colline en colline leur nombre paraissait augmenter ; les ombres commençaient à s'allonger autant que ma route, et je tressaillais déjà à la pensée de la nuit qui m'était réservée. Je n'avais plus aucune espèce de goût à chasser ; le gibier partait sous mes pieds sans que je m'en occupasse. Il semblait que maintenant que mon fusil et mes munitions m'importunaient, les occasions de s'en servir se multipliassent à l'envi. Pour comble de calamité, j'avais une paire de souliers chevillés à la mode américaine,

et, bien que presque neufs, tout-à-coup la semelle du pied droit cède et se détache; me voilà forcé de déchirer mon mouchoir pour m'ingénier à l'assujettir comme une sandale. Les difficultés de ma marche en furent accrues d'autant. Tout me paraissait désespéré, lorsque j'assistai avec terreur au plus magnifique et en même temps au plus douloureux coucher du soleil. Que n'aurais-je pas donné pour avoir en ce moment la puissance de Josué? Déjà je combinais en moi-même les dispositions d'un prochain campement, dont toutes les conditions, dans ces sites déboisés, me paraissaient bien autrement fâcheuses que dans ma forêt de la veille. Par un nouvel effort, j'arrive au point culminant du mamelon, qui est le dernier de la chaîne, car de là je découvre une plaine immense à l'horizon éloigné, au bout duquel devaient recommencer les collines. Jamais je n'aurai la force de me traîner si loin, et d'ailleurs en serais-je plus avancé? Je prends le parti de camper, et comme le ciel se couvrait de nuages et devenait menaçant d'orage, je me décide à me traîner jusqu'à un bouquet de bois qui m'apparaît, à un demi-mille environ sur la gauche.

La nuit est venue, je me guide presqu'à tâtons; enfin je touche à l'oasis, quand çà et là je découvre à ne pouvoir m'y tromper, des débris de passage humain. Ce sont des morceaux de bois à moitié consumés, des pieux fichés en terre, des résidus d'os et d'arêtes, de la fiente d'animaux, etc. Que le ciel soit mille fois béni, je n'ai plus à douter que je suis sur la route ou bien près! Est-ce en avant ou en arrière que je dois suivre la ligne? N'importe! j'arriverai toujours. En écoutant attentivement je crus distinguer des sons dans l'air, un certain bruissement qui n'existe pas dans la solitude

complète. Tout-à-coup une lumière apparaît; sans pouvoir en calculer la distance il n'y a pas à hésiter : je dois marcher dessus, et je sens avec délices que le sol sur lequel je m'avance a déjà été foulé et qu'il me porte plus léger. Je renonce à décrire l'extase de cette sensation : je ne serais pas compris ou ne saurais l'exprimer. L'exigence croît avec la fortune; maintenant je suis à me demander si je vais trouver des émigrants de connaissance, si mes Indiens, avec les chevaux, seront parmi eux, où s'ils en auront rien appris. Eh! qu'importe! la nuit ne sera pas comme la précédente; parmi mes semblables je vais trouver une assistance quelconque, après avoir si tristement expérimenté combien l'homme seul est faible et misérable, surtout après le vide affreux fait dans son estomac par deux longs jours de fatigues et de jeûne.

C'étaient bien mes amis; mais j'avais rétrogradé de quinze milles sans m'en apercevoir, car ils arrivaient du campement où je les avais laissés la veille, et où mes Indiens étaient fidèlement demeurés à m'attendre. Je me consolai vite d'une si petite disgrâce, surtout à l'aspect d'un four en pleine activité. Les émigrants, comme je l'ai déjà dit, en placent de légers et de portatifs sur leurs wagons, de manière que leurs femmes font du pain presque tous les jours. A peine commence-t-il à cuire et à lever que, sans y regarder de si près, l'Américain dévore avidement cette pâte brûlante qui, dans toute autre circonstance, serait si propre à donner une indigestion. Jamais brioche ne me parut plus savoureuse. Avec un morceau de jambon salé et un petit verre de whiskey, je fis un de ces repas dont l'estomac reconnaissant garde long-temps le souvenir. Il ne m'en coûta qu'un dollar, parce que j'avais affaire à des amis...

de la veille. Il ne faut pas plus de temps pour se lier que pour s'oublier.

La chaleur du jour avait été lourde et forte ; je l'aurais mieux sentie, si je n'eusse été sous l'empire d'une incessante préoccupation morale, que le manque de nourriture et l'inquiétude exaltaient à qui mieux mieux. Ma philosophie ordinaire m'avait presque abandonné. A tout moment j'avais été contraint de faire des haltes pour renouveler la ligature de mon pied droit, et c'est en boitant que j'étais rentré, au figuré et au positif, comme le voyageur des *Deux Pigeons, traînant l'aile et tirant le pié*..

L'air était chargé d'électricité, les éclairs nous aveuglaient, et l'inquiétude des animaux faisait présager un orage terrible. Au loin, mais en se rapprochant successivement, grondait un tonnerre effroyable, ét de larges gouttes d'eau venaient par intervalles éteindre nos charbons enflammés. La tente était dressée, mais suffisante à peine pour la famille. Je me blottis sous un wagon, auprès des bestiaux (trop près même), qu'on avait fortement attachés aux roues et aux arbustes voisins. A chaque coup de tonnerre, ces bêtes effrayées tentaient de rompre leurs attaches, ce qui arrive fréquemment et produit de graves perturbations, car elles courent de droite et de gauche et ont sur leur maître l'avance de la durée du cataclysme; cette fois-ci elles auraient eu en outre jusqu'au point du jour pour vaguer à l'aventure. L'eau, la grêle, se mirent à tomber avec un fracas horrible; le feu fut promptement éteint et personne n'osait bouger. Il était impossible d'éviter d'être mouillé; le sol était humecté de plusieurs pouces d'eau et le courant traversait sous le wagon, où je n'avais eu que des branches et des feuilles d'arbres pour

me faire un matelas. La nuit ne fut pas aussi belle que j'en avais conçu l'espérance, surtout après mon excellent souper. L'orage se prolongea sans interruption jusqu'au jour.

Avant les premières lueurs de l'aurore, nous eûmes la vue du plus magnifique arc-en-ciel de nuit qu'on puisse imaginer. J'avoue que c'est le premier et l'unique qui, à cette heure-là, ait jamais frappé mes regards, et j'ignorais alors si ces météores lunaires se voient ailleurs ou sont particuliers à ces régions.

Quant au tonnerre, il est très rare de l'entendre gronder en Orégon comme en Californie. Je crois ne l'avoir entendu que deux fois pendant une année de séjour, et l'on m'assurait que c'était au moins une fois de trop.

Pendant six heures, nous avons eu à lutter contre les éléments déchaînés. Et cependant nous ne fûmes pas ramassés par une de ces trombes qui, d'après les traces reconnues par les savants géologues, ont jadis si complétement tourné et retourné le pays entre les Monts Rocheux et le Pacifique.

Quel triste ensemble nous présentions au lever de l'aurore! Excepté un petit coin du wagon surchargé de toiles imperméables, où les pauvres femmes s'étaient tenues immobiles de frayeur, nous avions tous l'air de sortir de la mer. Des naufragés ne peuvent pas être plus mouillés. Il fallut rallumer les feux, opération longue et difficile avec des combustibles imprégnés d'eau. Enfin nous réussîmes à nous sécher pièce à pièce. Outre notre foyer brûlant, un soleil radieux nous prit à revers, et plus tard, après le déjeuner, il avait rendu à nos esprits une tournure aussi gaie que si nous n'eussions pas passé la nuit sans fermer l'œil. D'ail-

leurs, qu'est-ce que l'orage sur terre, pour qui en a été battu sur les mers?

Ma plus grande souffrance était dans le pied droit. Il était devenu sensible et même douloureux par suite de la marche forcée de la veille, pendant laquelle j'avais eu constamment du sable et des cailloux entre la plante et la semelle disjointe de l'empeigne. Il me fallait, pour ainsi dire, faire encore quinze milles sur mes jambes. Je m'arrangeai avec un Algonquin pour qu'il me prêtât son cheval pendant au moins la moitié de la route. Il ne pouvait, étant déjà engagé, m'accompagner plus loin; c'était un très brave homme, quoique descendant d'une race profondément méprisée. A sept milles il me quitta, et j'avais encore autant à faire, accablé du souci de savoir si l'orage n'aurait pas dispersé mes chevaux et leurs guides.

CHAPITRE XX.

Sources d'eau bouillante. — Fort-Boisé. — Les Indiens Snakes (Serpents). — Mes guides de Multenomah. — Rencontre d'un héros de février.

Tout en cheminant clopin clopant, je promenais mon esprit sur tous les fâcheux accidents qu'après trois jours d'absence le sage dit qu'on doit s'attendre à rencontrer en *rentrant au logis*. Avant de partir, j'avais pris ma part du thé matinal et garni mes poches de deux biscuits. Les dispositions à poursuivre, tout éclopé, le gibier encore étourdi par la tourmente de la nuit, ne m'étaient pas revenues. Je rencontrai plusieurs partis d'émigrants qui tous me rassurèrent sur mes compagnons. Enfin j'arrivai le soir, et trouvai tout exactement comme à mon départ, excepté le garde-manger, qui ne me parut pas avoir été administré suivant les principes d'une saine économie. L'orage ne s'était pas étendu jusque-là, et mes deux Indiens, ayant

de quoi manger, ne s'étaient pas ému le moins du monde. Tant que les provisions dureraient, j'étais aussi assuré de leur fidélité à rester, que j'aurais eu à redouter leur désertion si la disette avait menacé. L'écorchure du cheval était presque guérie, et les bêtes s'étaient bien refaites au milieu d'une herbe abondante. J'avais donc été le seul infortuné de la bande; mais je ne sentis plus mes malheurs aussitôt que j'eus chaussé la paire de souliers de rechange que j'avais prudemment fourrée dans mon bagage, et qui me devint très nécessaire aux sources d'eaux chaudes que nous visitâmes le lendemain. Autour de ces sources le sol est brûlant, et il s'y produit une évaporation qui met à nu un sel pur et blanc avec lequel nous renouvelâmes notre provision, et en même temps nous remplîmes deux bouteilles d'une eau si chaude qu'on ne pouvait pas les tenir à la main. La fumée qui s'élève constamment de ces sources minérales, bien connues des voyageurs, leur en signale la direction de fort loin. Poussant toujours en avant, nous trouvâmes un bon gué sur *Malheur-River*. Sans perdre de temps davantage, nous pressâmes les montures pour arriver au *Fort-Boisé*, où je comptais, comme à *Whalla-Whalla*, sur l'agent de la Compagnie pour me fournir, à des conditions raisonnables, ce qu'il fallait renouveler et qui devenait indispensable pour continuer le voyage. Tout était épuisé, et non-seulement je devais avoir pour moi-même, mais aussi pour mes guides, qui me paraissaient diminuer de zèle à mesure que le sac aux provisions s'allégeait. Quoique j'eusse soin de leur redevoir toujours quelque chose, je vivais sous l'inquiétude perpétuelle qu'ils ne m'abandonnassent au milieu de la position la plus critique.

Depuis la descente des *Montagnes Bleues*, qui doivent leur nom à la couleur bleu sombre de leurs belles forêts de pins, dont les arbres s'élèvent communément de 60 à 80 mètres avec des circonférences de 1 à 2 mètres, nous n'avions plus eu de grande végétation. C'était avec la sauge (*artemisia*) et avec quelques saules que nous faisions l'aliment de nos feux. Nous aurions voulu pouvoir détruire la totalité de cette insipide plante, dont l'odeur de térébenthine, quoique agréable, finit par être insupportable par le parfum qu'elle semble imprégner à tout. L'émigrant est las et fatigué de la monotonie de ces immenses plaines où domine exclusivement cette absinthe, symbole de la stérilité. Quelquefois elle s'élève jusqu'à 2 mètres de hauteur, et elle devient pénible à franchir à pied si les chevaux et les wagons ne l'ont pas préalablement foulée et couchée.

Aux approches du *Fort-Boisé*, ainsi que l'indique ce nom, nous retrouvâmes des arbres et de nombreux campements d'Indiens. Sur les deux rives s'élevaient au loin la fumée de leurs huttes, et nous nous croisions avec de petits partis mâles et femelles presque entièrement nus. Enfin nous touchions à ce poste tant désiré, sur lequel on ne m'avait pas fait de merveilleux rapports, mais que néanmoins j'étais loin d'avoir jugé aussi misérable qu'il l'est réellement. Il est occupé par un Ecossais du nom de Craigie, qui est le seul blanc établi dans la contrée, où il a épousé une *sauvagesse*. Ancien trappeur de la Compagnie de la baie d'Hudson, après M. Payette, ce brave homme obtint la direction de cet établissement, fort mal approvisionné, et qui sert seulement de station aux détachements de la Compagnie. Une pareille récompense pour sa bonne conduite semblerait un châtiment à tout autre. Il est bon et géné-

reux envers tous les malheureux passants, et semble tenir plus à la gloire de servir son prochain, qu'à faire de bonnes affaires qui lui permettraient de rentrer plus tard dans son pays avec un peu d'aisance. Il paraît s'être fixé sans esprit de retour dans cette affreuse solitude, où nous ne pûmes trouver que du lait, bien peu de beurre et quelques saumons. C'était assez pour vivre sur place, mais non pas suffisant pour nous remettre en route. Fort heureusement, un train d'émigrants put me céder une dizaine de kilogrammes de farine au prix modéré de dix dollars, et avec cela on peut aller loin dans une contrée où le saumon abonde toute l'année.

Après plus d'un mois de privation, je couchai sous un toit autre que la voûte céleste; c'était la première fois que, de mon lit, j'étais privé de la vue des étoiles; je dormis délicieusement, tant il est vrai qu'on se fatigue même des plus belles choses de la création. La maison, qui fut bâtie par Craigie lui-même, n'est pas très spacieuse; elle est tout au bord de la rivière sur la rive droite, et à l'abri des plus hautes crues. La surface du sol, qui commence à présenter le caractère d'efflorescences salines, carbonate de soude et chlorure de sodium, se prêterait à merveille aux cultures potagères. Mais la mauvaise race d'Indiens qui occupe le pays ne permet pas le plus petit développement agricultural. Tout ce qu'ils tolèrent est la charité de ce brave étranger, dont l'exemple n'est pas contagieux. Semblable à ses compatriotes des montagnes de l'Écosse, *il donne l'hospitalité et ne la vend jamais.* Je n'ai nulle part vu, surtout dans une semblable situation, un homme à la fois si pauvre et si désintéressé. Je crois que si *la bourgeoise* n'y veillait pas, il serait bientôt tout-à-fait déva-

lisé par les sauvages, pour lesquels il n'a pourtant qu'une profonde antipathie. Il paraît sans crainte dans l'avenir, et s'est résigné à couler ses jours sur le bord de cette rivière, qui le fournira toujours d'eau et de poisson, seuls besoins qu'il semble éprouver. En face de sa case est un petit îlot, où l'on touche quand on traverse en canot pour aller de l'autre côté de la rivière, et où les émigrants prennent souvent une halte retranchée.

Je ne comprenais pas, en arrivant, que la Compagnie de la baie d'Hudson négligeât tant l'approvisionnement de ce comptoir, sur lequel espère à tort le voyageur. M. Craigie m'en donna la clef : il n'est que toléré par les *Snakes ;* sa vie est à leur discrétion, et si on lui connaissait quelque chose, il en serait volé. C'est la plus mauvaise des races de *Peaux-Rouges* que j'ai fréquentées. Ils sont aussi paresseux que peu prévoyants, et tous les hivers la famine les pousse à de véritables festins de Cannibales, quand ils ont épuisé comme aliment les limaces, les lézards, les rats, les fourmis, les araignées, les mouches, etc., enfin tous les animaux qu'ils peuvent attraper et qui vivent dans la terre, dans l'air et dans les eaux. Et au dire du colonel Frémont, qui a tant vu, et de si près, sur le versant oriental de la *Sierra-Nevada*, dans ces immenses déserts de la Californie, il y aurait des tribus encore plus misérables ! C'est un peu difficile à comprendre.

Pour garnir un *store* (magasin), il faudrait d'abord bâtir un fort et s'y garder avec vigilance contre les visites des voisins. Tout cela serait plus coûteux que productif. Il n'y a rien de mieux à faire en ce moment, et il nous invita tous, dès les premières paroles, à bien veiller sur nos chevaux et sur tout ce que nous pou-

vions avoir, même pendant que nous étions sous son toit, où il ne prend la responsabilité de rien. Quelle jolie petite existence pour un homme honnête et laborieux ! Et ajouter qu'il pense y finir ses jours sans l'espérance d'une amélioration dans son sort et dans sa fortune !

En quittant ce *Fort-Boisé* (que j'avais tant souhaité pourtant), j'éprouvais une sorte de jouissance intérieure, qui provenait sans doute de ce que je ne me sentais pas condamné à y vivre. Cependant, je m'avançais avec répugnance, car je ne voyais plus de but ni de nécessité. Il m'était impossible d'aller jusqu'à la passe des Montagnes Rocheuses. Dans la supposition la plus heureuse, je pouvais attraper le *Fort-Hall*, et là je serais forcé de rebrousser presque aussitôt. C'était encore quinze jours de route. Si je n'avais été si en retard, au lieu de revenir sur mes pas, j'aurais gagné le *Lac Salé* pour rentrer à San-Francisco par l'intérieur de la Californie, le *grand bassin*, si peu exploré, et la *Sierra-Nevada*. C'était alors un magnifique voyage. Plusieurs circonstances y ont fait obstacle : du *Fort-Hall* jusque chez les Mormons, il me fallait au moins huit jours et dans une saison trop avancée. J'aurais eu à renouveler tout mon matériel, et je n'étais pas sûr que les Indiens voulussent m'accompagner jusqu'au bout. Mes deux chevaux étaient incapables de servir encore deux mois ; l'argent aussi m'aurait manqué. Je désirais vivement aller visiter les Mormons à *Utah*, mais il aurait peut-être fallu prolonger long-temps mon séjour au milieu des *saints*, si je ne trouvais pas quelque queue d'émigration pour la Californie, avec laquelle je pusse traverser le désert. D'ailleurs, je n'en avais pas fini avec l'Orégon. Un accident était arrivé au plus jeune de mes

guides. En coupant un arbre, le fer de la cognée s'était détaché, et, le frappant à la jambe, lui avait fait une profonde blessure d'où le sang sortait avec une abondance que nous ne pouvions arrêter. Je me rappelai alors que ma femme, qui a éprouvé l'efficacité de *l'Eau Brocchiéri*, m'en avait donné un flacon en cas d'hémorragie. Je le versai sur un foulard, et après en avoir bien imbibé la plaie, le sang s'y coagula, presque miraculeusement, et tout danger fut passé.

J'avais pris ces Indiens à la tribu de *Multonomah*, près d'Orégon-City. Ils étaient fils du *Taié* (chef) nommé *Slakum*, espèce de *Barbe-Bleue*, qui a toujours eu trois à quatre femmes à la fois, toujours jeunes, se croyant le droit de les tuer quand elles commençaient à vieillir. C'était cependant un homme très doux et très sûr en affaires, aimé et considéré. Ces qualités semblent bien mal se concilier avec de pareilles mœurs matrimoniales. L'archevêque de l'Orégon a fait l'impossible pour le convertir ; mais *Slakum* mourra dans l'impénitence finale ; il ne veut pas embrasser une religion qui n'admet pas plusieurs femmes à la fois, et surtout qui ne permet pas de les assommer quand elles sont vieilles. Mes guides n'en voulaient nullement à leur père de les avoir privés de leurs mères, et se promettaient au contraire de l'imiter, dès que leur tour serait venu.

J'étais dans cette indécision que la plus légère influence peut faire cesser, et je venais de me séparer d'une famille américaine qui, de l'Ohio, allait en masse s'établir sur les bords du *Willamette*, où son emplacement était déjà arrêté par les compatriotes qui l'y avaient précédée. Je cheminais tristement, lorsque je vois arriver à moi une sorte de cavalier suivi d'un second cheval de charge. On peut juger quel fut mon

étonnement en retrouvant en lui un des combattants de Février ! C'est cet enfant égaré de Paris qui me reconnut le premier malgré le grotesque de mon travestissement sauvage, auquel il était plus fait que moi. Nous mîmes pied à terre, nous nous embrassâmes fraternellement, et, après nous être réciproquement rappelé le concours de circonstances extraordinaires qui, finalement, nous rassemblaient à l'autre bout de l'univers, nous ne voulûmes pas nous quitter si tôt, et c'est alors que je me déterminai à rebrousser chemin. J'avais trouvé un prétexte avouable à moi-même et aux autres.

Nous rattrapâmes dans la soirée mes anciens compagnons de l'Ohio; grande fut la joie de nous revoir, et nous campâmes tous ensemble sur les bords de *Wood-River*.

Ce héros de février, après m'avoir fait la cuisine aux Tuileries, sur les débris des fourneaux renversés de Louis-Philippe, venait la manger, sans gêne et *patriotiquement*, avec son commandant. Je fus enchanté de l'occasion qui s'offrait de le traiter à mon tour dans le pays des *Serpents*. Il y avait long-temps que, quoique cuisinier de son ancien état, il n'avait mangé chaud. Voyageant seul, il n'osait allumer de feu, aussi nécessaire pourtant contre les bêtes qu'utile pour le fourneau de cuisine, ayant été trop souvent au feu pour ignorer qu'il n'y en a pas sans fumée, et craignant dès lors que cette fumée (qui est aussi là-bas le grand moyen télégraphique) ne révélât sa présence aux Indiens, toujours disposés à voler les chevaux. Réduit à l'alternative entre l'homme et la bête, c'est de son semblable, comme je l'ai déjà dit, que l'homme a le plus à redouter ! Je fus redevable à cet artiste culinaire de goûter pour la première fois la poudre desséchée de

buffalo, dont la délicatesse et la saveur me firent supposer qu'elle provenait d'une de ces fameuses bosses de bisons tant prônées par les voyageurs au *Far-West*. Il s'en nourrissait tout en cheminant; ce qui, de loin et à l'heure de son frugal repas, lui donnait plutôt l'air d'un priseur de *Tonneins* ou de *Macouba*, que d'un gastronome en jouissance.

Ayant quitté la France au début de la Californie, où les incendies l'avaient plusieurs fois ruiné, il avait pris finalement le parti d'aller joindre les Mormons au *Lac Salé*. Il fut vite dégoûté de cette nouvelle société d'*Utah-Territory*, dont il fait un tableau peu engageant. C'est comme agent de la Compagnie de la baie d'Hudson que je le rencontrais allant du *Fort-Hall* trafiquer des échanges de chevaux avec les *Cayuses*. Mon ami Jackson, d'*Umatilla-River*, allié à la tribu des *Spokans*, dont il a épousé une des filles, et qui venait justement d'obtenir l'entreprise de la malle mensuelle pour le *Lac Salé* à travers l'Orégon, moyennant 5,000 dollars par an, a consenti à l'associer à un parcours pour lequel ce voyageur sera plus expert que tout autre. Avant de nous séparer j'eus le plaisir de présider à la signature du contrat; je crois avoir fait un heureux de plus et j'espère bien n'en avoir jamais ni regret ni remords.

Voilà donc l'ancien cuisinier du prince de Poix à Paris et à Londres, courrier d'une malle-poste dont le parcours, aller et retour, est de 70 jours au moins, avec risque, chaque fois, d'être tué par les sauvages. Le courrier de la Californie, sur la même destination, a été déjà assassiné trois fois par les Indiens dans le courant de l'année 1851. C'est peu encourageant, il le faut avouer.

Vous êtes mort, ô prince de Poix! sans vous douter que votre noble nom, quoique moins heureux pour le

calembour que celui du vainqueur de Rocroy, servirait pourtant à égayer une veillée américaine? Pour la centième fois au moins, son ancien marmiton raconta l'anecdote de la Restauration, dont le prince de Poix fut le héros. Voulant, à la porte de Louis XVIII, forcer la consigne d'un *vieux de la vieille*, il lui déclinait ses titres et qualités de capitaine des Gardes-du-Corps et de *prince de Poix*. Le troupier crut à une mystification et répondit sur le même ton, en croisant la baïonnette : « Serais-tu le *roi des Haricots* que tu ne passerais pas davantage. » Ce jeu de mots une fois compris de tous, accompagné de quelques verres de whiskey, donna une gaîté communicative à cette étrange réunion. On parla ensuite de Washington, de Lafayette, son inséparable, de Napoléon, enfin ! chacun de ces grands noms était salué de nouvelles libations. La guerre de l'Indépendance, l'iliade napoléonienne même, leur sont aussi familières qu'à nous, et il est à remarquer que c'est en portant la conversation sur ces sujets qu'ils pensent, et avec raison, nous témoigner les plus flatteuses sympathies.

Mon brave cuisinier de Février avait été aussi mon garde-du-corps aux Tuileries, et s'y conduisit avec courage et probité, pendant les trois semaines de son séjour dans le palais des rois. Les premières émotions de la victoire populaire passées, il voulait bien reprendre ses anciennes casseroles, mais il les trouva renversées, et son *aristo* de patron parut excessivement peu soucieux de reprendre *un chef* aussi belliqueux. De là ses innombrables pérégrinations. Inutile de relater les différents métiers qu'il fit en Californie ni de le nommer, car les Mormons, qu'il va revoir, pourraient lui savoir mauvais gré de sa franchise, s'ils apprenaient

« Comme avec irrévérence
» Parle des *saints* ce maraud. »

La responsabilité, du reste, ne pésera pas sur moi, mais sur l'ancienne famille *de Poix* si, dans cette nouvelle carrière, l'infortuné cuisinier finit à la broche des sauvages. Ah! quel dommage! s'écrieront tous ceux qui ont tâté du déjeuner du 23 octobre 1851, car assurément

« Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier »

que celui qui nous fit manger, à *la tartare*, un énorme serpent à sonnettes tué dans la nuit, et dont il avait juré, dans son style familier, que « nous nous lècherions les » doigts jusqu'aux coudes. » On avait trouvé de petits serpents dans le corps de cette femelle, chose déjà étonnante chez un animal ovipare; mais ce qui l'est davantage, c'est que les Indiens voulurent ouvrir le corps de ces jeunes reptiles, prétendant qu'ils pouvaient aussi en renfermer d'autres, et que cette triple génération en un seul s'était vue souvent. Rien ne leur aurait ôté cette idée, puisqu'ils avaient vu, affirmaient-ils sans rire. La tête seule, comme dans certains civets, avait été retranchée. C'est en elle que réside tout le poison, et je l'avais réclamée, ainsi que la douzaine de sonnettes formant l'extrémité de la queue. Après les avoir fait sécher au soleil et les avoir bien arseniquées, je les enfermai dans une boîte en fer pour emporter ces dépouilles en France. Les dévastations commises sur mes bagages dans les montagnes de Panama m'en ont privé. Puisse cette tête avoir eu l'effet de celle de Méduse sur les drôles qui me l'ont volée, et le venin, chez le reptile mort et desséché, avoir conservé une force d'action vengeresse, en dépit du dicton : « Morte la bête, mort le venin! »

J'arrive à une circonstance inouïe, incroyable, et pour laquelle je pourrais entasser, à meilleur droit que l'il-

lustre Sévigné, toutes les exclamations hyperboliques; c'est le dépôt que je reçus pour le transmettre à qui de droit. On va croire qu'il s'agit d'un rare spécimen minéralogique digne de la Monnaie, de quelque plante inconnue à Linnée, ou de la membrane osseuse d'un de ces mastodontes anté-diluviens avec laquelle le savant Cuvier reconstituait le monstre emporté par les cataclysmes du globe? Rien d'approchant.

Parmi les papiers que le désordre des premiers jours de la Révolution de 1848 avait livrés au pillage et à l'incendie dans les Tuileries, la correspondance du prince de Joinville excitait particulièrement l'intérêt des élèves de l'École Polytechnique. D'après l'autorisation de M. de Lamartine, j'avais confié à cette honnête et intelligente jeunesse le soin de recueillir les papiers et de les placer sous scellés. Ils se repassaient les lettres du prince et désiraient en conserver quelques-unes. Je n'eus pas de peine à leur faire comprendre que nous ne pouvions user de ce droit qui entraînerait à d'autres abus, et que c'était de nous que devait continuer à partir le bon exemple. Mais je ne pus empêcher mon entourage de prendre des copies de celles de ces lettres qui les impressionnaient le plus. C'est ainsi que plusieurs autographes circulèrent, s'égarèrent et ne furent pas rétablis dans les archives qu'une commission spéciale rendit ultérieurement à la famille d'Orléans.

Celui qui me fit si extraordinairement cette tardive restitution avait, sans le savoir, emporté ces papiers. Il ne s'en aperçut qu'à la hauteur du *Cap Horn*, lorsque l'abaissement de la température l'ayant contraint de faire emploi de toute sa garde-robe, il trouva au bas de la doublure du gros paletot des Tuileries, le paquet qui avait glissé de la poche décousue du portefeuille. De-

puis, c'est avec le portrait de sa vieille mère qu'il avait précieusement conservé ce dépôt, attendant, sans en parler à qui que ce fût, sa rentrée en Europe pour le restituer à son légitime propriétaire.

Je crois d'autant plus à la sincérité de cette déclaration, qu'à peu près pareille chose m'était arrivée à moi-même. Plus d'un an après la Révolution de Février, je retrouvai dans la poche de mon vieil uniforme la première ordonnance constitutive, signée à l'Hôtel-de-Ville du président du gouvernement provisoire et surchargée de ratures de la main des divers membres, Lamartine, Ledru-Rollin, Crémieux, etc. J'avais reçu cette pièce le soir même pour aller m'assurer de la rédaction du *Moniteur Universel.* La mission remplie, j'avais complétement oublié, jusqu'au jour où le hasard me la fit retrouver, cette minute, qui est, assurément, un des précieux documents de l'histoire de cette curieuse époque.

Des *Montagnes Bleues* j'ai renvoyé les lettres restituées à M. Armand Bertin, directeur du *Journal des Débats*, comme intermédiaire dévoué à la famille d'Orléans. C'était avant de connaître le coup d'Etat du 2 décembre. Puissent ces divers paquets, confiés à plusieurs mains et à différentes postes, être arrivés à leur destination, malgré l'inconstance des flots et des destins !

CHAPITRE XXI.

Les Lettres du prince de Joinville.

Ces lettres, que je passai de si longs moments à copier, avec un bout de crayon, sur les marges d'une espèce de catéchisme anglais, faute d'autre papier, nous faisaient un grand plaisir à lire et à relire. Je n'avais aucun livre, et j'éprouvais un besoin extrême d'une distraction qui me reposât un peu l'esprit de l'incessante nouveauté des scènes de chaque instant. Ayant perdu mon écritoire, les plumes de l'aigle que j'avais tué me devenaient inutiles; après en avoir mis une seule en réserve pour me faire un tuyau de pipe, je plaçai les autres sur la tête des *Taiés*, ce qui me procurait l'avantage de voir encore flotter mes trophées dans les airs. Les souvenirs que ces lettres faisaient vibrer en nous étaient à de bien longues distances géographiques, mais comme époque ils étaient encore

rapprochés ! Nous aimions à les rappeler et à en causer. Ce furent les meilleures distractions étrangères à l'excursion elle-même. Aussi ont-elles de droit leur place dans *les impressions* sous lesquelles je veux aussi placer et retenir mes lecteurs.

Je ne me permets toutefois d'en reproduire que ce qui ne touche pas vivement à la politique, laissant dans l'ombre et le silence les détails privés et tout ce qui pourrait engager des tiers et leur déplaire. Ces lettres, dans toute leur robe d'innocence, ont encore le charme et l'intérêt que leur prêtent les personnes et les sujets. Et dans le style on retrouve bien celui que le prince Louis-Napoléon, à Ham, qualifiait, à cette même époque, de *noble jeune homme*. Je me serais du reste abstenu de rien publier si j'avais pu croire blesser qui que ce fût. Ce n'est pas après avoir été placé, par des circonstances révolutionnaires, dans la confidence des secrets politiques et privés d'une auguste famille, secrets que je garderai toujours religieusement au fond de ma conscience, que je voudrais m'exposer au plus léger reproche d'indiscrétion dans une si futile occasion (1), où

---

(1) Par suite de ma correspondance de voyage, le *Journal de Lot-et-Garonne* a déjà parlé de cette circonstance des lettres dans son numéro du 31 août 1852. — Le 29 mai, il avait publié de nombreux détails sur mes voyages, qu'il avait fait précéder des lignes suivantes :

« M. Saint-Amant, notre compatriote, gouverneur des Tuileries à la » Révolution de Février, fort heureusement pour la conservation du pa- » lais qui va devenir la demeure du chef de l'État, voyage en ce mo- » ment en Californie et dans l'Orégon.

» Envoyé le printemps dernier, dans ces contrées lointaines, par le » ministre des affaires étrangères, il a fait parvenir les rapports les plus » circonstanciés sur toutes ses explorations.

» Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié le portrait qu'il fit du pré- » sident de la République, et qui se trouve dans notre numéro du 9 dé- » cembre 1848. Les événements qui sont survenus depuis ont prouvé

j'aime encore mieux sacrifier le plaisir du lecteur par de pieuses mutilations, que de commettre une seule inconvenance.

« *Hercule*, 26 novembre 1837.

» Cette lettre te trouvera au milieu de cet hiver de Paris dont on fait tant de bruit. Je t'avoue que c'est ce que je regrette le moins que ces bals, etc., etc. Veille à ce qu'on invite quelques officiers de marine. Je te charge de ce soin... En marine on compte toujours sans son hôte. Nous devions être aujourd'hui à Gorée et nous en sommes encore à une centaine de lieues avec des vents debout. Je ne reprendrai mon service qu'à partir de Gorée, car jusqu'à présent je n'aurais pas pu le supporter. Ces petites maladies d'Afrique, qui sont bien peu de chose, vous secouent d'une manière étonnante. Il est probable que nous serons à Rio-Janeiro le 1er janvier, et que nous y resterons jusqu'au 10. J'ai toujours eu le projet de prier le roi de me permettre de ne pas remettre la lettre que m'a donné M. Molé pour l'empereur du Brésil. Je la trouve inconvenante; ce qui m'a d'abord choqué, c'est qu'elle est renfermée avec sa copie dans une enveloppe qui a pour suscription : « *Lettre de recommandation.* » Un fils du roi des Français n'a pas besoin de lettre de recommandation. Et ensuite, le style de cette lettre est tout-à-fait celui d'une lettre de créance. Je croyais que les princes ne portaient que des lettres autographes et particulières, et point de lettres de chancellerie comme celle-là. Enfin, au milieu de la vie active que j'ai menée, j'ai oublié de demander cette permission, en sorte que je remettrai la lettre, mais avec chagrin et avec l'idée que c'est une inconvenance. »

« Brest, 29 août 1838.

» Je suis dans une fureur noire contre C. B. B. et toute cette clique d'enfer, tous ces gaspilleurs. Tu ne te fais pas l'idée de ce

---

» combien ce portrait était fidèle et vrai. Tous les esprits que n'égarent
» pas de funestes préventions ou de mauvaises passions, sont aujour-
» d'hui de l'avis dont nous fûmes les premiers échos. Dans chacun des
» actes du noble prince se reflètent les qualités dépeintes par le corres-
» pondant, qui avait eu l'honneur d'approcher de sa personne et de dé-
» couvrir, sous les dehors réservés du penseur, l'homme de cœur et de
» résolution, etc., etc.»

qu'ils ont apporté : de quoi charger un vaisseau à trois ponts ! J'aimerais dix mille fois mieux ne vivre que de la ration de l'équipage que d'être forcé de m'occuper de toutes ces sales affaires. Il est arrivé ici des montagnes d'objets, tous plus ou moins inutiles, des ragoûts tout apprêtés et arrangés en conserve. Cela me donne l'air d'un monsieur élevé à la cuiller, dont la vie se passe à table ; tu sais comme je suis loin de cela. Enfin, je ne m'en occupe plus. Ma seule affaire est de bien disposer la corvette pour le combat et pour la mer ; ce n'est pas une petite affaire par le temps qui court..... Je me trouve bien seul ici, et par moment il me prend des idées qui m'aplatissent, mais je me raidis là contre. Si c'est difficile de bien mener un navire, et si la responsabilité est grande, il y a là aussi un beau côté pour l'homme, une belle occasion de se servir de toutes ses facultés, et pour moi, jeune homme, encore plus que pour un autre. Je ne regrette de Paris que la famille ; le reste, je l'envoie à tous les diables ; ce n'est pas une vie que celle de l'oisif de Paris, à côté de celle que nous menons sur mer, sans cesse aux prises avec quelque ennemi qu'il faut combattre de toutes nos ressources, et parmi ces ennemis, le plus grand c'est la nature. Moi, misérable créature, sortant d'une représentation de l'Opéra, me trouver seul face à face avec ce mot immense : la nature ! Et journellement aux prises avec elle, la domptant sans cesse dans une de ses plus sublimes et plus incommensurables créations, la mer ! Il y a singulièrement de poésie dans cette existence-là, dans cette lutte incessante qui ne se termine qu'à l'arrivée au port, à moins qu'assailli par une de ces grandes crises, près desquelles nous sommes si petits, nous nous arrêtions tout-à-coup au bout de nos faibles ressources, reconnaissant la main de Dieu qui juge que notre mission en ce monde est finie ; et de tout ce qui faisait tout à l'heure notre admiration, vers quoi toutes les forces de notre âme étaient tournées, il ne reste plus que quelques planches éparses à la surface des eaux. J'aime mon métier parce qu'il est grand et beau ! Si maintenant vient s'y joindre la jouissance d'une affaire de guerre je serai le plus heureux des hommes..... »

« Péra, 14 août 1839.

» Dis au *Béo* (duc d'Orléans) qu'il aura vu par mes dernières lettres combien je pense comme lui en politique. Quant à ma ligne de conduite, je tâche de me tenir le plus que je peux loin de l'escadre où je ne peux faire que des cancans jusqu'à l'arrivée de la *Belle-Poule*. Les escadres combinées sont toujours à la porte des Dardanelles; elles devraient être ici depuis long-temps. Leur présence ici serait un appui moral immense pour le sultan, préviendrait une invasion russe et mettrait à bas le traité d'Unkiar-Skelessi. Roussin désire vivement cette venue, mais il n'ose pas la prendre sur lui, et quand on aura dit oui il ne sera plus temps. L'amiral anglais, ennuyé de la situation peu digne qu'ont les escadres attendant à la porte, s'en vient ici sur un bateau à vapeur pour conférer avec son ambassadeur. Celui-ci, dont la tête est très vive, le décidera peut-être à quelque acte vigoureux où nous serons obligés de le suivre, perdant ainsi notre position. Je sais, d'après les lettres de Paris, que l'on considère la guerre comme le plus grand malheur qui nous puisse arriver. Mais, malheureux ! le plus grand malheur qui puisse arriver, c'est que la France souffre dans son honneur, dans sa dignité, sa grandeur; dussions-nous périr tous mille fois, nous ne pouvons voir cela, quand le Roi devrait aller lui-même sur le Pont-Neuf proclamer la patrie en danger. Ici, à ma grande douleur, ce dont se préoccupe Roussin ce n'est pas que telle ou telle puissance nous insulte ou grandisse à nos dépens, ce qu'il lui faut, c'est l'abaissement de Méhémet-Ali. Il y a peut-être un peu d'amour-propre froissé au fond de cette haine dont il se préoccupe ; je le vois très disposé à employer les moyens de rigueur pour forcer Méhémet-Ali à plier. « C'est le seul moyen de maintenir la paix et d'empêcher la venue des Russes. » Je n'en doute pas et je ne doute pas non plus que MM. de Boutenieff et Ponsonby ne nous y poussent de leur mieux : pour l'un il n'y a plus de Turquie, et pour l'autre il y a encore une Égypte ; pour tous les deux il y a une puissance qui gêne leurs projets ambitieux sur l'Orient. Donc, il faut la détruire, et il est charmant de trouver, s'offrant pour la détruire, la seule puissance qui ait un intérêt à sa conservation. Conservons l'Egypte, conservons-la, s'il le faut, au prix de notre sang, car c'est une puissance turque qui ne s'alliera jamais aux Européens. Si on la réconcilie avec le sultan, elle fera

sa force; si c'est impossible, elle le remplacera; mais il est cruel de voir travailler à la rabaisser. Souvenez-vous de Navarin!.....

» Je pleure en songeant à notre beau pays, au rôle immense qu'il pourrait jouer ici, et, au lieu de cela, quelle faiblesse! Nous ferons tout ce que nous pourrons, excepté la guerre, parce que..... Pauvre France! Et nous nous garderons bien de rien disposer ni préparer pour le cas de guerre, parce que nous voulons que l'on sache, et partout, que nous sommes trop lâches pour y songer. Oh! si le pays le savait! Il faudrait être ici dans huit jours avec des vaisseaux, des bateaux à vapeur et des troupes; occuper Nagara et la montagne des Dardanelles d'Europe, et là on pourrait attendre les événements.

» Pardon de mon rabâchage, mais j'avais besoin de vous dire combien je suis triste..... »

« *Belle-Poule*, 17 septembre. — Besika.

» Un seul mot pour mander que je suis sur *la Belle*, écrasé d'occupations, de fêtes, de visites à faire.

» On dit qu'Hafiz-Pacha s'est rendu à Ibrahim, et que les pachas de Trébisonde, de Konick et de Marash sont en révolte contre le sultan. De l'accord tant vanté des cinq puissances il n'y a pas de trace ici. Une seule chose frappe ici, c'est la honteuse faiblesse du gouvernement qui ne donne à ses agents d'autres instructions que « quels que soient les événements et les actions de chacun, ne vous » mêlez de rien; la paix à tout prix. »

« *P. S.* Nous sommes ici en ce moment 9 vaisseaux, 2 frégates, 2 avisos et 2 vapeurs français. Les Anglais ont 10 vaisseaux, 2 frégates, 2 vapeurs, 1 corvette et 1 brick. J'espère que voilà une fameuse escadre! »

« *Belle-Poule*, 17 octobre 1839.

» Il y a vraiment des moments où la vie est bien dure à porter. Pour moi, je suis dans un de ces moments. Je veux me persuader que je me trouve bien à bord, que j'y suis heureux; tout me dit

le contraire; rien ne va; je ne suis pas secondé. Avec mon second nous sommes aux petits soins; mais mille frottements journaliers me prouvent que nous ne sommes pas d'accord; nous partons d'un autre ordre d'idées : moi, qu'on ne mène bien les hommes que par la douceur et l'amour-propre; lui, par la crainte et la dureté.

» Moi qui veux que cela marche à ma guise, je me trouve ne pas m'entendre avec lui. Malheureusement, il a enraciné cette manière de faire à bord parmi l'état-major et la maistrance; tout le monde craint et souffre; je le vois et cela m'afflige profondément; il n'y a pas jusqu'à mes gens de la maison qui veulent me quitter; d'un autre côté, je ne peux pas gouverner à moi tout seul un équipage de cinq cents hommes, et puis je ne suis pas heureux, je ne jouis plus de rien, tout m'attriste; la terre m'ennuie, le bord m'est odieux; il y a des instants où je pense à me faire moine et à me retirer à toujours du monde, d'autres où je crois que je deviens fou.

» Ce n'est pas une vie tolérable; d'autant plus que tout le monde me regarde comme le moteur de la machine; elle est mal montée, va mal : c'est ma faute. Je ne ferai jamais rien de bon ici; la marine est perdue en France; avec le système actuel elle n'est plus possible : on ne peut pas improviser des matelots.

» Je crois aussi que ma santé s'en va; la moindre contrariété m'irrite à l'intérieur au point que j'en suis malade; la tête et les reins me font mal; je maigris et la moindre fatigue m'accable; avec cela j'ai la responsabilité de mon bâtiment et je n'ai pas de confiance dans ceux qui m'entourent. Tout cela est bien noir. C'est que lorsque je me lance dans mes réflexions, Dieu sait où elles me mènent. Si cela continue encore un peu comme cela, je demanderai mon remplacement directement au ministre, ou je donnerai ma démission pour aller me retirer tout seul dans un trou. Je suis fatigué de tout ce qui m'entoure; je ne veux plus naviguer. J'ai dû aujourd'hui faire mettre au cachot un de mes gens pour avoir mis trop de zèle à mon service. Juge ce que cela m'a coûté! C'est à toi que je dis tout cela. Si par bonheur la guerre venait, et elle viendra bientôt, je voudrais être toujours en avant. Adieu, je suis bien noir; j'ai froid dans ma chambre. Pense à moi quelquefois. »

« Toulon, *Belle-Poule*, 24 décembre 1839.

» Hier j'étais gai, je voyais la France et je pensais à vous ; aujourd'hui je suis triste, bien triste, bien humilié pour mon pays, que je vois en si mauvais état. C'est singulier comme toutes les fois que je reviens de voyage, je suis surpris de notre abaissement progressif et de la misère de nos dissensions. Enfin, il faut détourner les yeux de tout cela et servir le pays de tout notre cœur. On va faire du bon en Afrique, je l'espère ; c'est l'occasion ou jamais.

» Est-il vrai qu'on a découvert de nouveaux complots et que le père ne va pas aux Chambres ?

» Plus je réfléchis, plus je crois que la grande guerre générale n'est pas loin de nous. Et nous n'avons pas d'armée ! As-tu lu les histoires de l'île Maurice ! J'espère que ces........ ont été insolents ! Aura-t-on le cœur d'en demander satisfaction ? »

« Tuileries, 27 février 1840.

» Le père disait hier soir, sur un ton aigre doux, qu'il était enchanté de M. Thiers. Il le revoit maintenant. Ma tante est exacte à table, fort aimable ; mais elle grogne ministériellement. Le père et ma tante étaient ce matin, à dix heures, en *bobinette* sous clef avec Villemain.

» 28 Février.—Je ne sais rien de la crise. Thiers est en suspens, un peu à bas de la réunion Jacqueminot. Je ne puis rien dire de plus ; car je ne m'en occupe pas et ne sais rien de ce qui se fait.

» 29 Février.—On dit que la crise va finir et que le ministère Thiers sera enfanté ce soir. Que Dieu le conserve ! Il n'est pas brillant ; mais il me paraît composé d'hommes énergiques ; peut-être feront-ils quelque bien. Paris jouit d'une tranquillité parfaite, c'est-à-dire non, il tourne à la folie ; ce ne sont que bals masqués, Musard et la *Renaissance*, bals costumés. Cela doit être charmant ; tout tourne, s'agite ; les dames de la société vont à la *Renaissance*, c'est idéal. Au milieu de ce fracas, je reste comme un Terme. Hôte de la table royale et commensal de la table ronde, jouissant alternativement des joies, *tourbonnades*, boutades, humeurs qu'occasionnent les différentes phases de la crise, me trouvant horriblement seul malgré les soins de cet excellent Aumale. Je pense à vous et à

bien d'autres, et je ne sais plus où j'en suis, ma tête étant dans un travail affreux. Je vais aux leçons d'électricité que *très petit* donne aux enfants ; j'y fais l'entendu et le préparateur en jouissant des terreurs du Pyat (Montpensier), et excitant une défiance générale. Je viens d'avoir une séance de Pouillet, sur les vapeurs et les bateaux. J'y ai déployé *mes talleins* et fait de la politique transcendante ; j'écris à Toulon ; enfin, somme toute, je ne m'ennuie pas, mais il me manque quelque chose. Je suis occupé du matin au soir à lire, écrire, etc., et je me bats les flancs pour arriver à être content, sans y parvenir. »

« Tuileries, 2 juin 1840.

» Hier matin j'ai eu une longue conférence avec Ch. Baudin, puis je suis allé à Neuilly voir le père, que j'ai trouvé avec mame. Le père, à qui j'avais l'intention de ne parler que de lieux-communs, voulant ruminer à mon aise sur tout ce que j'avais appris le matin, le père, dis-je, m'a attaqué aussitôt sur Buenos-Ayres, pour me prouver qu'il n'y aurait rien et que ma présence y serait déplacée ; que Baudin y traiterait certainement et tout de suite, et que si, par malheur, il ne pouvait traiter, il ne pourrait rien faire de militaire. Telle n'était pas mon opinion ni celle de Baudin, qui m'avait dit le matin que certainement on ne pourrait pas traiter tant que Rosas serait au pouvoir (et il vient d'être réélu président). Il m'avait dit aussi qu'il était autorisé à faire la guerre, et que pour la bien faire il demanderait des bateaux à vapeur, six bataillons d'infanterie et deux batteries d'artillerie. Tout cela m'avait fort agité, et je le dis au roi, qui s'est mis en colère, a dit que Baudin n'amènerait pas quatre hommes et un caporal, et qu'il ne ferait rien ; car lui, roi, ne voulait pas de la guerre ; que ma présence là les ferait croire à la guerre, et qu'il lui importait qu'on n'en eût aucun soupçon. Nous verrons ce que fera Thiers; en attendant, je te recommande son discours d'hier à la Chambre. Je le trouve peu pacifique. Je me suis borné à écouter ce que disait le roi et à lui faire observer que, par mon rang de prince, j'étais arrivé fort jeune à un haut grade dans une arme savante ; que je devais me faire pardonner cette faveur en servant plus que les autres et en ne manquant aucune occasion; que

si, pendant que je faisais le voyage de Sainte-Hélène, on se battait à Buenos-Ayres, ce serait pour moi, non-seulement un grand chagrin, mais un accroc à ma carrière ; que je devais à ma position de renoncer à une mission purement honorifique pour aller partager les chances de fatigues et de dangers de l'escadre de la Plata. A cela le roi répondait que, d'abord, on traiterait tout de suite à Buenos-Ayres, et que j'étais nécessaire à son coup de politique napoléonienne.

» Ainsi, toute l'argumentation du roi repose sur ceci : que son opinion est qu'on ne se battra pas, et que je dois considérer son opinion comme un oracle; qu'ensuite, en sacrifiant cinq mois de ma vie à cette promenade des Cendres, je fais une chose qui lui est utile. Je n'ai donc pas de carrière à suivre, je ne suis donc qu'un ouvrier à la journée ? Que ne suis-je Chartres pour faire peur! Ainsi, pour une bêtise on me fera peut-être manquer une bonne occasion ; je dis peut-être, parce que je n'ai que des chances; mais le roi n'a aussi que des chances pour son traité. Je n'ai rien répondu, attendu que je ne me regarde pas comme battu ; j'attendrai de savoir ce qu'on aura accordé à Baudin et la tournure que prendront les choses avant de jouer mon va-tout. En désespoir de cause, je proposerais d'aller à Sainte-Hélène faire la fonction, et de là d'expédier les Cendres en France sur un autre navire qu'on m'adjoindrait et d'aller rallier Baudin à Buenos-Ayres.

» Enfin, je vais penser à tout cela; mais je ne puis m'empêcher de songer que les arguments du roi sont exactement les mêmes que ceux qu'il me donnait quand, au commencement, il traitait de folie ma course au Mexique. Je me suis assuré des dispositions de Baudin à mon égard : elles sont excellentes, et il me verrait l'accompagner avec plaisir; or, il croit à la guerre et il a le droit de la faire; cela lui a trop bien réussi une fois pour qu'il n'en tâte pas une seconde.—Et *Woillà!* »

« Tuileries, 4 juin 1840.

» J'écris avec une plume d'oie; aussi mon écriture est belle. Tan (Nemours) arrive d'assister au premier acte de la............. celle des armes (qui ressemble furieusement à la scène des docteurs italiens de M. de Pourceaugnac). Ce soir, nous irons au théâtre du Palais-Royal, et demain je vais à Neuilly avec 600 pétards. »

« 6 Juin.

» Je me suis établi à Neuilly hier et j'y ai été imprégné d'ennui et d'humidité, quoique j'aie donné l'alarme à tout le château et à tous les postes avec une grosse pétarade ; car j'ai conservé mon système de *pyrocoleur* à la campagne. Neuilly me paraît un désert, surtout au moment de mon départ ; il m'ennuie à mourir ; mais à dater de demain, je vais reprendre mon habitude de revenir coucher à Paris tous les soirs. »

« *Belle-Poule*, rade de Bahia, 30 août 1840.

» Je regarde l'occasion présente comme trop peu sûre pour risquer mon journal de séjour à Ténériffe et de la traversée. Dis au père que j'ai écrit à Roussin une lettre pour demander que les équipages de la frégate et de la corvette viennent à Paris avec les Cendres; c'est l'objet de tous les désirs de tout le monde ici, et je compte que le roi appuiera cette demande auprès des *babasses*. J'y tiendrai beaucoup. Je suis revenu ici parce que j'ai reconnu que le temps me manquait pour faire au Cap un séjour suffisant pour le rendre utile aux bâtiments et à leurs habitants. D'un autre côté, j'ai préféré, puisque l'époque du retour en France est fixée et qu'elle me donne du temps à perdre, j'ai préféré, dis-je, venir perdre ce temps ici que d'aller faire un long séjour à Sainte-Hélène, au milieu des mille et un embarras que nous y aurons, ou bien que de faire une croisière en mer, ce qui serait fort ennuyeux. Me voici donc pour quelques jours ici, me désolant d'avoir une époque fixée pour revenir ; car sans ce maudit 5 décembre, je serais, à l'heure qu'il est, à Sainte-Hélène, et, à la fin d'octobre, en France. Etre deux mois plus tôt dans la Manche serait une bonne chose sous le rapport de la navigation ; car cette arrivée à Cherbourg ne sera pas commode. Mille hommages à ma tante, dont la musique fait notre bonheur ; elle est excellente, et si, comme j'y compte, les équipages vont à Paris, vous verrez quel chique nous aurons en défilant sur quelque jolie marche, comme la *Tragala*, bien inconnue à Paris. Je regrette seulement de n'avoir pas quelques matelots nègres.

» *P. S.* J'ai grisé, hier à dîner, le capitaine du brick anglais en station ici. »

« *Belle-Poule*, 1er décembre 1840.

» J'envoie ci-joint un informe et baroquissime journal destiné à votre amusement. Je jouis d'être de retour en France et près de vous, mais je voudrais avoir des lettres et puis aller à Paris; depuis le mois de juillet, époque de vos dernières lettres, il y a eu bien des événements, et d'abord encore un attentat; c'est horrible, je croyais cette abominable mode passée. Ensuite branlebas de combat, plongeon, chambres, etc., et de plus la reine Christine venant augmenter la colonie espagnole qui charmait nos loisirs dans la capitale. J'avouerai que je trouve qu'en politique nous baissons diablement, mais sufficit... Je ne veux penser qu'au plaisir de vous voir et de me retrouver au sein du club dans ce moment fortuné où Hélène vient de donner à la France, représentée par Etienne Denis, baron P..., *un espoir de plus.*

» Je viens de faire la plus sotte, la plus insipide campagne que l'on puisse imaginer, — véritablement cinq mois retirés de ma vie, et j'ai été sage comme une image... Je suis pressé de retourner à Paris, dussé-je y essuyer des milliers de tourbonnades qui, par parenthèse, doivent donner plus que jamais, vu l'irritation du moment. »

« *Belle-Poule*, New-York, 21 novembre 1841.

» J'arrive du *Far-West*, où j'ai fait un voyage intéressant sous le rapport vapeur. Dis à *très petit* que j'ai vu des bateaux à vapeur ayant des chaudières de 40 pouces de diamètre et de cinq millimètres d'épaisseur, travailler sous une pression de 9 atmosphères habituellement avec la faculté laissée au mécanicien d'aller jusqu'à 12 en cas d'échouage ou de grands courants. J'ai suivi dans le Nord et l'Ouest la même route que nos aïeux, lorsque, guidés par les jésuites, ils découvrirent le Mississipi et descendirent le fleuve. Ils jetèrent les bases d'un vaste empire rêvé par Louis XIV, qui s'étendait sans interruption de Québec à la Nouvelle-Orléans, et avait pour débouchés le Saint-Laurent et le Mississipi. Encore un rêve, une illusion perdue !... Du nom français, dans ces beaux pays, il ne reste que le souvenir. Les descendants des premiers colons, fuyant la langue et les mœurs anglaises, s'enfoncent dans les déserts, à fur

et mesure que la civilisation vient les y chercher. Confondus avec les Indiens, ils vivent comme eux de chasses et de privations, et s'éteignent tous les jours en parlant de la France, de M. de Montcalm, et maudissent l'Angleterre.

» J'ai descendu le Mississipi jusqu'à Saint-Louis. — J'ai vu le soleil se coucher radieux au confluent du Missouri et de *la Mère des eaux*. Un chef indien placé près de moi, saluait en même temps les noirs rochers du cap Grey, témoin d'une insigne défaite de sa nation, les turbulents *Sacs and Gaxes*. Sa tête rasée et ornée de plumes et de queues de cheval, son visage peint de mille couleurs, son cou chargé de wanpeau, faisaient un étrange contraste avec la civilisation dont notre steamer était le produit et le cachet. De St-Louis je suis remonté à Cincinnati sur l'Ohio et de là ici, par Pittsburg et Philadelphie. Je voudrais envoyer mon journal, mais hélas ! j'ai voyagé trop vite et trop durement pour pouvoir en tenir un régulier. Je me suis contenté de prendre des notes... »

« Arles, 20 juin 1842.

» Hier, après une belle navigation sur le Rhône, au milieu d'une ignoble société, après avoir dormi une partie du jour, accablé par la chaleur, j'arrive à Beaucaire, fort jolie ville ; je longe le cours, laissant à gauche le pittoresque château de Tarascon, bâti sur un roc dont le Rhône baigne les pieds. A Beaucaire, tous mes odieux compagnons débarquent, et sur mon honneur : « *I never saw such a set of nasty fellows.* » De là à Arles beau temps, soleil bas, brise de mer assez fraîche ; je suis seul à bord et je me promène vivement sur le pont en regardant courir les bords si bas du fleuve, et en pensant à tout ce que je laisse derrière moi. Bientôt nous arrivons à Arles, vieille ville par excellence avec ses tours élevées, les hautes murailles des Arènes, ses maisons de pierre assises dans le Rhône, l'air sévère d'une vieille ville romaine ; un peu à côté, une promenade ombragée que le dimanche peuple d'une foule de jolies femmes, un port rempli de ces navires aux longues antennes de formes si gracieuses, puis un pont de bateaux, le dernier sur cette masse d'eau qui n'est plus fleuve, mais qui n'est pas encore mer,

nous mène à la riante Camargue. Tout cela m'a fait plaisir à voir par un beau soleil couchant. Je ne sais pourquoi j'aime cette petite ville, et j'y reviens avec plaisir. Aussi suis-je immédiatement sauté à terre et, confiant mon bagage aux portefaix de l'hôtel de France, j'ai profité du long crépuscule de nos climats pour voir un peu ce que d'années avaient pu apporter de changements à ma vieille connaissance. Quand vous entrez en ville, mettez-vous bien dans la tête que vous n'êtes plus en France ; si j'en excepte le bonnet de quelque sévère gardien de la morale et des autorités, rien ne me rappellera aux souvenirs du pays. Arles, colonie grecque, a conservé parmi ses femmes ce type si vanté dans l'antiquité, qu'un peu de sang catalan n'a pas altéré ; ville romaine, ses magnifiques monuments, son théâtre, ses arènes, montrent quel rang elle tenait dans les Gaules. Aujourd'hui c'est une ville riche, gaie, insouciante. Sa population vive et légère, aime le plaisir et ne se le refuse pas. A voir ces petites rues étroites, ce pavé de cailloux roulés, ces maisons blanchies à la chaux avec leurs longs rideaux en guise de portes, je me rappelais l'Espagne. La nuit me prenait, et un clair de lune magnifique venait me montrer une foule de ces points de vue, que Lesage a si bien décrits. Tantôt je parcourais un labyrinthe de ruelles, où la chaleur du jour s'était conservée ; les femmes, assises devant leurs portes, parées de leurs jolis costumes des dimanches, coquetaient avec les jeunes hommes, et nulle voiture, nul bruit indiscret ne venaient troubler ces douces conversations dans cette langue harmonieuse, illustrée par les poésies des Trouvères. Tantôt je débouchais sur une place plantée d'arbres, où les chiens et les gamins se réjouissaient à qui mieux mieux à poursuivre de petites fusées qui partaient dans les jambes de tout le monde ; un vrai divertissement provençal entremêlé de cris de toutes sortes.

» Enfin aujourd'hui je quitte Arles, une foule immense me regarde m'embarquer et pense me jeter dans le Rhône par curiosité. Je suis sur un petit bateau à vapeur construit pour la rivière, mais qui va à Marseille lorsque le temps est beau. Nous descendons le Rhône jusqu'à son embouchure sablonneuse, en longeant la Camargue. Je rencontre sur les bords du fleuve un de ces troupeaux de taureaux sauvages, dont la chasse et le marquage sont un des grands plaisirs de la jeunesse du pays. Sur mer il fait un temps admirable,

Le capitaine de mon bateau n'a ni passagers ni fret. Il m'offre de me conduire à Toulon ; accepté, quoique le trajet soit long pour un bateau plat de rivière.

» Je vois Marseille et ses îles, le golfe de la Ciotat, Bandol, etc. ; il fait calme, l'air est clair et pur. Je secoue la poussière de Paris ; il me semble que je suis dans un autre monde. Au coucher du soleil, j'arrive à bord et redeviens pour le quart d'heure, prince, commandant... et suis accablé d'ennuis. »

CHAPITRE XXII.

Retour. — Cache découverte. — Le Grand-Rond dans les Montagnes Bleues. — Whalla-Whalla. — Descente de la Columbie. — Caverne du mont Sainte-Hélène.

Ma retraite s'est effectuée par les mêmes lieux où j'avais passé auparavant. Dans le pays très peu pittoresque, entre *Fort-Boisé* et les *Montagnes Bleues*, nous n'eûmes rien de particulier. Le travail commencé par les loups nous mit sur les traces d'une *cache*. Lorsque les émigrants ont un surplus de provisions qui les embarrasse et qu'ils pensent ou repasser ou pouvoir fournir une indication suffisante pour reconnaître la place, ils font un grand trou et enfouissent à plusieurs pieds sous terre les objets à conserver. Il faut avoir soin d'établir aux environs de cette cache des marques bien précises et en prendre note par écrit ou en faire un dessin. Le plus important est de surcharger pesamment

cette *cache*, car les loups, qui ont l'odorat d'une délicatesse à flairer la chair comme ils flairent à plusieurs pieds de profondeur les sources d'eaux, se seraient adjugé ces provisions, ainsi qu'ils font des cadavres dont on ne protége pas suffisamment la sépulture.

Dans cette *cache*, que nous trouvâmes déjà grattée, un gros roc avait arrêté le travail des bêtes carnassières. Lorsque nous l'eûmes soulevé, nous en retirâmes plus de 50 livres de porc parfaitement conservé, que nous nous appropriâmes sans scrupules, et qui nous furent une grande ressource.

Je ne saurais exprimer combien est vif et profond le sentiment de satisfaction et de bonheur que l'on ressent à chaque pas du retour. Ce volte-face vers la patrie et la famille est d'un charme qui me fait plaindre ceux qui n'ont pas été à même d'en éprouver les douces sensations. Je n'avais pas fait la centième partie de la route, que je me croyais déjà rentré en Californie, où je retrouvais ma femme, et en France où j'avais ma fille. Je me figurais être aux barrières de Paris. Quand on s'éloigne, on s'appauvrit, on se dépouille, on sème sur la route et l'on arrive presque seul au but. J'étais parti de Paris avec trois malles; j'en laissai une de commissions à Panama. A San-Francisco, je priai le consul de me garder la seconde; avec la troisième j'étais parti pour l'Orégon. Je la divisai à *Portland*, et ne remontais *la Columbie* qu'avec un porte-manteau ; après les *Dalles* je n'avais plus qu'un sac de nuit; et quand j'eus dépassé le *Fort-Boisé* je n'avais plus de paquet. O Bias! comme vous je portais à peu près tout mon bien sur moi. Ce n'était rien et c'était encore trop. Et toi, Diogène, que de fois, auprès des sources d'eau pure, tu m'aurais vu imitant l'enfant qui t'apprit à briser ton écuelle! C'était

bien une véritable vie de philosophe, dont j'avais plus que suffisamment. Combien me tardait-il d'en sortir! En revenant sur nos pas nous nous enrichissions tous les jours. Ces provisions, trouvées dès le début dans une *cache*, me semblèrent d'un augure favorable. J'y vis un signe visible de la protection divine qui me comblait. Au fort des *Nez-Percés* je pus changer de chemise; aux *Dalles*, je retrouvai mon porte-manteau; à *Portland*, ma malle me sembla un bazar, et enfin, à San-Francisco, ma seconde malle me faisait plus riche et plus embarrassé qu'un millionnaire!

Nous revîmes avec bonheur les forêts de sapins des *Montagnes Bleues* et fîmes halte au *Grand-Rond*. Il y avait sur cet immense plateau de 60 milles de circonférence une réunion extraordinaire des diverses fractions de la tribu *Cayuse*. On peut l'accuser d'être dominée par trop d'orgueil et lui reprocher le meurtre du docteur Whitman; mais malgré ces taches elle vaut infiniment mieux que les *Snakes* et les *Pieds-Noirs*.

Je fus admis à prendre place au milieu des chefs. Nous fumâmes ensemble, assis gravement comme un aéropage, ou plutôt accroupis à la façon des tailleurs, la pipe de l'alliance et de la fraternité. On se la repassait à la ronde après que les lèvres en avaient exprimé deux ou trois bouffées de tabac. Impossible de causer avec ces *Peaux-Rouges*, mais que le silence a aussi d'éloquence dans de pareilles conditions! Etonnés mutuellement de nous voir, nous sympathisions franchement quoique réunis de si loin, pour la première et probablement pour la dernière fois!

Ce ne fut pas sans émotion qu'en revenant au travers des ruines de l'établissement du docteur Whitman, je retouchai *la Columbie*. Ses eaux étaient encore basses.

En descendant le lit du fleuve on est enterré en certains endroits par des montagnes de roches à perte de vue ; dans leurs rares éclaircies on croit discerner, comme dans les jeux fantastiques et mobiles des feux et des nuages, des figures qui rappellent ces œuvres d'art uniques, sur lesquelles ont passé les siècles de l'admiration publique sans s'épuiser. Ainsi, entre les *Dalles* et les *chutes*, nous fûmes long-temps à considérer l'extrémité d'un rocher qui se détachait à plus de 300 mètres d'élévation, et dont la découpure, sur le fond d'un ciel d'azur, reproduisait exactement, vu de certaines positions, la *Vénus accroupie*. Le genou, si gracieusement posé sur le sol, la coiffure grecque, le contour suavement pudique des deux bras, rien n'y manquait; c'était à briser le ciseau des Canova et des Pradier, à augmenter la folie d'un nouveau Pygmalion. Seulement les colombes, effarouchées sans doute par l'aspect âpre et sauvage de la contrée, s'étaient envolées; aux aigles seuls le privilége de planer dans ces lieux, autour de ce rocher de la déesse des amours, dont le creux recélait justement leur aire inaccessible. Cet oiseau, comme tout ce qui est fort, est en vénération chez les Indiens. Leurs plumes sont des trophées. En repassant, nous avons une seconde fois salué ce musée que la dureté du granit fera encore survivre à plus d'un *Palais de Cristal*. Du reste, il n'y a pas à révoquer en doute les yeux qui en furent témoins : j'étais alors en compagnie d'un missionnaire gascon, le Père Mesplié, de Carcassonne, que sa vocation appelait certainement bien plus à la recherche des vierges qu'à celle des Vénus.

On rencontre aussi, dans les mêmes parages, mais sur l'autre rive et au niveau du chemin, une pierre découpée par le temps, en forme de chevalier armé de

pied en cape. Où le modèle en put-il être pris? Le plus errant des chevaliers n'a jamais galopé jusque-là. Moins inabordable que la Vénus, sur ce cheval de granit la main du voyageur peut se poser, et l'illusion ne cesse pas plus au toucher qu'à la vue.

Plus bas et au tournant de la rivière des *Chutes*, la masse granitique a pris l'aspect d'une tour percée de fenêtres; c'est dans ces proportions que je m'étais figuré, dans mon enfance, les dimensions de ces tours de romans de chevalerie où les géants enfermaient la beauté persécutée. Si j'avais été de ce monde quand les tours de la Bastille furent prises, j'eusse tenu à figurer parmi ses vainqueurs; la mort les avait probablement beaucoup épargnés, car à l'Hôtel-de-Ville ils surgirent, en juillet 1830, aussi nombreux qu'ils avaient pu l'être quarante-un ans auparavant; mais ces tours de la Bastille, dont la prise fut le signal de l'affranchissement du monde, n'étaient que des naines à côté de celle de *la Columbie*, au pied de laquelle je n'avais pas l'air de ramper comme un héros, mais comme un véritable vermisseau.

De la *Yacama*, où je pris deux Indiens spéciaux pour m'accompagner, laissant se reposer mes jeunes *Multonomahs*, je me dirigeai vers une caverne percée dans l'Est de *Cascade-Range*, à quelques milles du mont *Sainte-Hélène*. Les Indiens manifestaient une sorte de répugnance à faire cette visite; c'était à la fois superstition et manque de résolution. J'emportai peu de vivres, nous étions tous à cheval, et je comptais être de retour cinq ou six jours après à la *Yacama*, ou revenir frapper la rive droite de *la Columbie* par une autre traverse. Je n'avais pas bien compris les Indiens; après deux journées de marche nous étions presque rendus; mais le malheur avait voulu que notre petit sac de farine et notre sel

se perdissent au passage d'un ruisseau où le cheval s'abattit dans l'eau avec sa charge. Nous n'avions rien mangé, du moins moi, depuis le matin, et les Indiens, quoique ayant déraciné de *la camasse,* qu'ils avaient grignotée tout en cheminant, paraissaient mécontents et disposés à retourner sur leurs pas. Par bonheur, un élan égaré partit presque sous nos pieds, et je lui tirai vivement une balle qui lui brisa une des pattes de devant. Il bondissait encore, mais ne pouvait courir ; aussi, les Indiens l'eurent-ils bientôt assommé et le traînèrent au campement, que nous installâmes tout de suite. Nous en fîmes rôtir de larges pièces à grand feu. Quelques moments avant je n'entrevoyais pour souper que la pâture du malheureux Nabuchodonosor, et maintenant, comme sous une baguette de fée, tout était métamorphosé, et le festin était presque devenu digne de Balthazar. Là-dessus nous dormîmes jusqu'au lever du soleil. Je pressai alors mes guides pour attraper les chevaux et nous remettre en route. Je remarquai en eux très peu de dispositions à m'obéir, et, après deux heures d'aller et de venues, nous n'étions guère plus avancés. Il faut une patience extrême avec ces êtres-là, et j'attribuai au désir de déjeuner avant de décamper, le mauvais vouloir qu'ils montraient, ce qui me paraissait encore tolérable et assez naturel. On fit cuire la venaison et le déjeuner valut le souper. Mais après le repas, l'attitude de mes commensaux ne me laissa plus douter que, comme le boa, ils voulaient digérer en état de repos, et enfin je crus comprendre, aux signes de celui qui faisait les fonctions de drogman, qu'ils ne pensaient pas qu'il y eût motif à changer de place puisque nous avions encore plus de la moitié de l'animal à manger, ce qui constituait, d'après leurs mœurs, le pays de Cocagne.

Rien ne peint mieux de pareilles castes. Enfin, j'eus beau dire et beau faire, prière et emportement, douceur et rigueur, rien ne les toucha : il fallut demeurer toute la journée auprès du garde-manger. Durant leur sommeil, afin d'accélérer la consommation, je coupai subrepticement quelques tranches dont je mis les meilleures parties dans mon sac, et j'allai jeter les autres dans une mare voisine. Quand on se fut encore bourré le soir de la viande de l'élan, toujours sans pain, cette fois-ci la résignation m'échappa, et je leur signifiai impérativement qu'ils eussent à empaqueter le restant des provisions, parce qu'il fallait partir au point du jour. Je fus debout le premier, et à force de les stimuler nous reprîmes la direction de la caverne, à l'ouverture de laquelle nous arrivâmes, par les chemins les plus affreux, vers midi. Heureusement, malgré un épais brouillard, le temps était sec et le baromètre au beau. Avec du froid et de la pluie surtout, je ne sais pas comment nous aurions pu nous en tirer. Après avoir établi une espèce de tente, je fis couper aux environs les branches de pins les plus résineuses pour servir de torche. J'avais eu cependant la précaution de me munir de bougies et d'une lanterne pour ne pas être surpris par les ténèbres dans les profondeurs de ce labyrinthe inconnu. J'avais plusieurs paquets d'allumettes phosphoriques et des pistolets-*revolvers* chargés, pouvant tirer douze coups dans une minute.

Un seul de mes Indiens entra, me précédant avec une branche enflammée et une provision de rechange sous chaque bras. C'est le seul fardeau dont je le chargeai ; je portais moi-même la lanterne et les bougies ; mes *revolvers* pendaient à ma ceinture, et j'avais passablement l'air d'un chef de brigands se mettant en campagne.

Mais je n'avais pas eu besoin d'une Ariane pour me suggérer la pensée du *fil fatal*. L'autre Indien, qui devait entretenir un grand feu à l'entrée principale, avait ordre de ne pas s'éloigner d'une seconde et de prêter constamment à la fois une oreille attentive de notre côté et un œil vigilant à l'extérieur. Mes chevaux et le bagage me préoccupaient encore au moment de m'enfoncer dans le gouffre. Toutes les dispositions étant prises je me recommandai à la grâce divine, et donnai une pensée d'adieu à l'épouse et à la fille que je laissais sur la terre, lorsque j'allais en sonder les abîmes.

Nous avancions à tâtons au milieu d'un silence profond et d'une obscurité qui devint bientôt complète. La voûte, d'abord élevée et large, se resserrait et s'abaissait parfois au point de nous forcer à marcher courbés et presque à quatre pattes ; une fois même il fallut ramper et c'était extrêmement incommode pour ce que nous portions, la lumière menaçant à chaque instant de s'éteindre. En outre, le sol était boueux par suite des infiltrations qui s'étaient aussi cristallisées en aspérités désagréables à notre épine dorsale. Le sol et les parois sont garnis de nitre et de salpêtre. Nous avancions toujours quoique lentement, et dans les moments où nous rampions à plat-ventre je tremblais constamment d'entendre mon guide annoncer que l'issue était tout-à-fait fermée. S'il nous eût fallu revenir sur nos pas c'eût été à reculons, car il devenait impossible de se retourner tant que le passage était si bas et si resserré. L'espace devint même un instant tellement étroit, que ce n'est qu'après des efforts infinis et la compression étouffante de mon abdomen, que je parvins à rallier mon Indien. Je ne pus m'empêcher de me féliciter que le régime que je menais depuis plusieurs semaines

m'eût rendu aussi mince que le jeune indigène. A cette maudite gorge ma ficelle se rompit, et plutôt que de retourner en écrevisse pour la rajuster, j'aimai mieux nouer la partie qui me restait en mains, à une pointe cristalline, et nous continuâmes à nous enfoncer.

Par l'état de ma pelote, qui mesurait 300 mètres, environ la moitié étant déjà filée, nous pouvions apprécier à quelle distance nous étions de l'ouverture. Vu de pareilles difficultés de terrain, c'était déjà un long voyage, dans lequel nous dépensions vigueur et adresse depuis deux heures. Le thermomètre montait au lieu de baisser, et il s'était élevé à 14° au-dessus de 0; nous étions tout en transpiration. A la lueur de nos flambeaux, qui commençaient à jeter moins de clarté, nous distinguions les stalactites pendant de toutes parts et reflétant les plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. C'eût été délicieux à contempler en tout autre moment. Nous respirions moins facilement, l'air semblant devenir de plus en plus défavorable au jeu de nos poumons. C'était toujours et partout à peu près le même aspect, et nous avancions à pas lents dans le gouffre.

J'entends tout-à-coup mon guide crier : *cush! cush!* Je savais assez de *tchinook* pour comprendre qu'il avait rencontré de l'eau. J'arrivai auprès de lui au moment où il reculait devant l'obstacle, dans lequel il s'était mouillé les pieds jusqu'à la cheville.

La route était désormais entièrement barrée par une nappe d'eau aussi froide que limpide, et la voûte s'abaissait au point de ne pas être à plus de soixante centimètres au-dessus de ce lac, d'un courant imperceptible. En parcourant la rive de façon à juger le meilleur gué, j'aperçus, de l'autre côté, et à ne pouvoir me tromper, un terrain sec, que je fis remarquer à mon guide.

Comme l'eau était peu profonde et d'une largeur de 5 mètres au plus, je stimulai ce pauvre garçon, qui s'en souciait fort peu, pour aller sur l'autre rive, lui promettant une belle couverture en récompense de ses efforts. Il se coucha dans l'eau à peu près comme pour nager, et traversa aisément. Mais il n'avait pu conserver de la lumière, et me fit comprendre que je ne bougeasse pas parce qu'il allait revenir, paraissant trembler à la fois de peur et de froid. Il prêchait un converti, car je n'avais nullement envie de me dépouiller de mes vêtements pour aller jouer avec lui aux barres et à colin-maillard. Il eût été impossible de rien transporter de l'autre côté sans l'humecter, et autant perdre la vie que de risquer la perte de nos allumettes. C'est là que je regrettai encore de n'avoir pas un petit bateau en caoutchouc à l'aide duquel je lui eusse fait passer du feu et de la lumière. Je l'engageai à bien regarder tout autour de lui et à me rapporter ce qu'il pourrait arracher aux voûtes ou ramasser de curieux sur le sol. Il revint tout grelottant et sans rien que nous n'eussions déjà. On voyait parfaitement le fond de cette pièce d'eau, qui est de la même nature que les endroits secs de la rive. Pas la plus légère trace végétale. Le bruit que fit mon sauvage en traversant les eaux, qui, très probablement, ne furent jamais troublées par un si volumineux corps, interrompit momentanément le silence effrayant de cette solitude. Nous en entendîmes long-temps les divers échos, ils se prolongeaient beaucoup plus que les sensations produites sur la terre ferme. Nous attribuâmes cet effet à l'eau qui en était l'auxiliaire conducteur.

Lorsque tout paraissait rentré dans l'ordre accoutumé, nous distinguâmes les légers frémissements produits

par la chute des gouttes que distillait la couverture humide de la nappe d'eau. La goutte, capable de creuser le rocher, est bien aussi capable d'être, en se multipliant, la source de ce lac, dont il ne nous fut pas donné d'apprécier autrement la course ni l'étendue. L'eau est d'une bonne qualité à boire et excessivement froide. Pour réchauffer mon Indien, je lui donnai un morceau de l'élan, qu'il dévora avec le même appétit qu'à la clarté du soleil. J'essayai de l'imiter, mais j'étais sous une impression qui me paralysait les fibres de l'estomac. J'éprouvais quelque chose de surhumain, comme une vision ou un songe. Il me semblait que nous ébauchions, nous aussi, une descente dans l'empire de Pluton, et je sentais qu'il me faudrait bien peu de chose pour éprouver une syncope.

Nous allions commencer le mouvement de retraite, dont j'étais maintenant plus impatient que mon Indien, lorsqu'il me fit remarquer un effet sur l'eau différent de celui des courbes sphériques qu'y produisait la chute des gouttes d'eau. Après m'avoir fait signe de ne rien dire et de rester immobile, il attrapa lestement avec la main un petit poisson d'environ six pouces de longueur, semblable à une belle sardine. Il avait de petites nageoires, et mon sauvage n'était pas à son premier essai, car tout de suite il me fit remarquer que ce poisson n'avait pas d'yeux. Cette particularité frappa tellement mon ignorance, que je crus être l'auteur d'une découverte, d'une merveille de la nature échappée aux plus savants ichtyologues. Qu'importe que le fait fût connu déjà de la brute qui m'accompagnait, si cette connaissance était restée éteinte dans la sphère de son obscurité! Nous fîmes sans succès tous les efforts imaginables pour en attraper un second. Mon

Indien, quoi qu'il ne fût pas affamé, voulait que nous le mangeassions tout de suite, autant par gloutonnerie que pour n'avoir pas la peine de l'emporter. Le barbare! il ne se doutait pas qu'entre lui et cet aveugle je n'aurais pas balancé..... sentiment atroce que je n'osais pas avouer à moi-même, et que j'ose publier..... Là où il ne voyait qu'une question de victuaille, je voyais, moi, l'immortalité. Ah! je serais plutôt cent fois mort de faim, j'aurais plutôt assommé et mangé mon Indien, que de tolérer ce repas de cannibale. Combien j'étais payé de ma curiosité, et quelle large rémunération des peines et des dangers de cette descente dans la caverne! Je ne pensais plus qu'à sortir au plus vite pour mettre en lieu de sûreté le précieux phénomène que j'avais recueilli, et qui était à mes yeux bien autre chose que toutes les pêches de baleine; je n'aurais certainement pas troqué mon goujon pour le plus gros des cétacés. Qu'on juge après ces moments de délire, quelle a dû être ma poignante douleur le jour où j'exhibai à *Vancouver* cette rare merveille, en entendant dire froidement à un Yankee : « Il est de la même espèce que ceux de *Mammouth-Cave*. — Comment! mais vous ne voyez donc pas qu'il est privé d'yeux, et que cette cécité complète est une conséquence de la nature et son application unique! Ayant confiné ces êtres dans une obscurité complète, elle a fait économie des organes visuels qui eussent été une superfétation.— *Oh! yes, quite the same in Kentucky* (oh! oui, tout-à-fait la même chose dans le Kentucky) ». Ah! que j'eusse volontiers bousculé le butor. Il ne disait pourtant que trop vrai, et cette espèce est non-seulement connue dans son Kentucky et encore autre part de l'Amérique, mais même en Europe : dans les grottes de stalactites de la Caryn-

thie, il y a les mêmes poissons aveugles. Enfin, peu s'en fallut que la merveille la plus rare ne déclinât de chute en chute jusqu'à la vulgarité du hareng. Moi qui en avais pris un soin si extrême et qui, au risque de me blesser, l'avais logée dans la gaîne de mon couteau! J'avais presque à me repentir de ne l'avoir pas livrée toute fraîche à la voracité de mon Indien; le coup eût été moins dûr peut-être. Du reste, quand cette carcasse m'a été enlevée par les voleurs de Panama, je les ai moins maudits pour cet aveugle que pour les divers échantillons de cristaux que je me proposais de faire analyser au cabinet d'histoire naturelle de Paris.

Notre retraite fut bien plus rapide que la première fois, et ma ficelle, dont j'avais presque déroulé les 300 mètres, nous ramena fidèlement au passage étroit où elle s'était rompue. Qu'il me tardait d'y être arrivé! mon esprit frappé redoutait quelquefois que cette voûte, ayant été ébranlée par notre passage, ne se fût affaissée jusqu'au sol. Quel tombeau! les moines des *Palouses* à la *Yacama* en eussent pu seuls composer une légende à leur retour en Europe. Pour tous les autres, notre sort eût été un mystère, et, moins heureux qu'un Dufavel et que Giraud, personne n'eût tenté le moindre effort pour venir retirer de là nos cadavres. Les angoisses du jeune peintre dans les catacombes de Rome venaient m'assaillir par moment et me communiquaient des sueurs froides. Mon fil brisé ne m'était pas indispensable comme à lui. Cependant je comptais le retrouver de l'autre côté du passage où il avait cédé. Il me fut impossible de comprendre comment il avait pu se contracter et disparaître complétement. Dans l'impossibilité d'en retrouver la moindre trace, il nous fallut soigneusement scruter l'empreinte de nos pas, sou-

vent bien légère, pour ne pas donner à droite ou à gauche. Il y avait certes encore danger à manquer notre sortie. On ne connaît qu'une issue à cette caverne, et nulle indication locale intérieure ne pourrait guider l'infortuné qui serait égaré dans ce vaste sépulcre. Mon sauvage, qui ne tenait pas à la ficelle, mais qui tenait beaucoup à sortir au plus vite, ne paraissait pourtant pas partager ma crainte et mon inquiétude. C'était lui qui, au plus faible indice, quelquefois au fumet, je suis disposé à croire, retrouvait toujours le premier la trace de notre passage. Il marchait, du reste, d'instinct et le nez au vent. Enfin, nous entrevoyons une première lueur; ô la douce lumière! Le soleil venait de se coucher, et mon second sauvage eut l'air tellement abasourdi que je crois toujours qu'il ne comptait plus sur nous, et que le drôle avait déjà supputé mon héritage. C'est lui, c'est ce maladroit qui, ne nous voyant pas revenir aussitôt qu'il l'avait conjecturé, avait essayé télégraphiquement la ficelle. Il l'avait tirée un peu, puis davantage, et elle avait fini par céder entièrement à sa main. Il ne doutait plus dès lors de notre disparition, soit par chute dans un précipice, soit dans la gueule des bêtes féroces. C'est par pure générosité qu'il nous avait accordé un délai : son inquiétude n'avait pas été jusqu'à s'élever à notre recherche. Il serait parti le lendemain matin, emportant la plus courte oraison funèbre au milieu de sa tribu, dont la superstition aurait conclu que la Providence n'avait fait que nous infliger le châtiment mérité, pour avoir cherché à pénétrer des mystères qu'elle a voulu ensevelir.

C'est un homme de la science qu'on souhaite et qu'on attend là bas. En indiquant quelques-unes des merveilles naturelles de l'Orégon, je ne veux que contribuer

à sa venue. S'il y a quelque reconnaissance pour celui qui est précurseur, j'en réclame le bénéfice pur et simple, vu que ce n'est jamais sans de grandes peines et plus d'un danger qu'on se hasarde le premier dans le sentier de l'inconnu.

CHAPITRE XXIII.

Le *Grand-Coulé*. — Retour à Fort-Vancouver. — Ile Multonomah. — Les plaines du Tualitin.

J'avais été six jours absent, et le rêve du poisson *comme il n'y en a pas* évanoui, j'en ai été à regretter ce temps et ces émotions. *Il y en a peu, il n'y en a guère*, furent de bien insuffisantes compensations.

En remontant la branche nord de la *Columbie* plus haut que la *Yacama*, on trouve le *Grand-Coulé*, ancien lit du fleuve. Aujourd'hui il est complétement à sec; l'herbe la plus touffue y croît au milieu de ses roches, qui furent jadis de si bruyantes cascades. Le terrain, pendant 120 milles, plat et uni, est en plusieurs endroits surplombé de murailles granitiques de quatre à cinq cents mètres d'élévation. Un silence profond y a succédé au mugissement des torrents.

J'avais recueilli quelques pincées de terre sur la roche et dans les bas-fonds où je supposais que le métal

entraîné avait été retenu. Cette terre, soigneusement lavée, a donné fort peu d'or, sans doute, mais enfin la présence du précieux métal a été constatée, aussi bien que dans l'affluent voisin, la *Yacama*, où tous les jours les Indiens trouvent des paillettes et même des pépites. Les preuves aurifères ont jailli, sous mes yeux, du travail grossier des Indiens. Le lit abandonné de *la Columbie* serait facile à fouiller puisqu'il est complétement tari, trop même, car il faudrait de l'eau pour en laver les sables. Personne, que je sache, n'y a encore travaillé. Cependant on voit souvent entre les mains de la tribu des *Spokans*, non loin de là, des *spécimens* d'or dont ces coquins refusent obstinément de révéler l'origine. C'est encore un secret à leur arracher.

Le grand chemin de fer du Pacifique passera peut-être à travers cette contrée, si la passe *cadette* de *Lewis et Clarke*, au 47° 50' des Montagnes Rocheuses, est un des points choisis pour cette colossale entreprise.

Avec une population blanche, tout ce qu'il y a de riche et de précieux dans ce vaste territoire finira par être connu, apprécié, exploité. Quelle différence aux yeux des premiers pionniers si, dans un demi-siècle, leurs yeux étaient encore ouverts pour revoir la contrée! Tous leurs aperçus, leurs tâtonnements seraient passés à l'état de faits accomplis, de succès. Un arpent de terre, un arbre de ces forêts sans maîtres, sans propriétaires à présent, seront devenus quelque chose de recherché, d'envié. Combien de fois, au milieu de ces réflexions sur l'avenir, me couchais-je sur l'herbe vierge et touffue des prairies pour contempler à l'aise et avec émotion cette gigantesque végétation d'une nature vierge encore de la cognée humaine! Le premier venu

de n'importe quel autre point du globe peut en les regardant s'en dire le propriétaire, le maître incommutable, se dire le dispensateur unique du sort de cette belle nature, dont le sauvage abuse tant, mais ne sut jamais user! Souvent, dans les moments où le corps épuisé invoquait le repos, l'esprit, plus actif, se perdait dans les réflexions et les émotions inspirées par ces vastes domaines que personne n'était-là pour me disputer; pendant que je souffrais, en face de ces riches fiefs, les douleurs de la faim et de la soif, le chaud ou le froid, la crainte et souvent le désespoir, j'établissais des points de comparaison avec les souvenirs emportés d'un autre hémisphère. Il m'est quelquefois arrivé d'entrer au plus fourré des forêts, de gravir le pic le plus élevé d'un roc, pour dire : « Je suis certainement le premier, le » seul homme qui ait encore posé le pied sur ce point » de notre planète; avec une allumette, il dépend de » moi de changer ces flots ondulants de verdure en » cendres et en charbons comme font les sauvages; » personne ne s'y opposera, personne ne me blâmera, » nul n'a de comptes à m'en demander. » Me reportant alors à trois années en arrière, quel contraste inouï! Je m'exposais tous les jours dans le Jardin des Tuileries, au milieu du peuple souverain, pour lui disputer le droit de toucher à une feuille, de cueillir une fleur; je menaçais de faire fusiller un vainqueur, un héros de la veille, pour avoir tiré sur un ramier ou coupé un rameau... La singulière dissemblance dans un espace de temps si rapproché! Ah! comme les jouissances que je goûtais étaient plus réelles, en face de cette belle et prodigieuse nature, qui me faisait participer de son indépendance, malgré quelques souffrances physiques, qu'elles ne l'avaient été à faire le métier rétréci de

gendarme au nom de l'ordre public, ou à planter des arbres de la liberté ayant si peu de jours à briller sur un sol pourri !...

Je me défis de mes deux chevaux et de tout leur équipage à de très mauvaises conditions, et ce fut dans une barque, conduite par des Canadiens, qu'après avoir congédié mes différents guides indiens, je descendis *Clarke-Fork* jusqu'au fleuve. Je n'arrêtai pas cette fois-ci à ses affluents *Whalla-Whalla* et *Umatilla*. Nous gagnâmes tout d'un trait *John's-River*. Des Américains y ont établi un *ferry* (bac) et achètent à bas prix les animaux épuisés des émigrants, les engraissent et vont ensuite les revendre aux fermiers du *Willamette*. Deux jours après, je gagnai les *Dalles*, où je me reposai sous le toit hospitalier des bons pères Rousseau et Mesplié, dont le siége principal est au milieu du village des Indiens *Wascos*. Depuis une semaine la pluie était continuelle, et j'avais considérablement souffert du froid et de l'humidité, accroupi au fond d'un canot sans pouvoir bouger, n'ayant d'autre jouissance que celle de fumer et de manger du lard salé et du biscuit. Le soir, si le thermomètre montait, nous étions dévorés toute la nuit par les moustiques; s'il était en baisse, nous grelottions de froid.

J'hésitai à regagner *Oregon-City* et *Portland* par le mont *Hood* avec un parti d'émigrants qui avait d'excellents wagons. J'en fus détourné par des Pères Jésuites, qui avaient pris cette route pour retourner dans leurs missions respectives aux pieds des Monts Rocheux. Ils arrivaient de leurs quartiers généraux aux *Prairies françaises*, où ils avaient renouvelé leurs provisions ; mais dans la traverse de *Cascade-Range*, dont j'ai déjà parlé, les neiges précoces les avaient fait souffrir au point de

les contraindre à abandonner des chevaux et des mules faute de fourrages. Je me déterminai donc à reprendre de préférence la voie liquide, et je profitai d'un tout petit bateau à vapeur qui s'essayait jusqu'à descendre aux *Cascades*. Au-dessous, je me jetai dans une bonne chaloupe, avec laquelle nous passâmes sûrement le *cap Horn*, où j'avais été si près de sombrer quelques semaines auparavant. Je me sentais renaître à toutes les douceurs et au confort de la civilisation, dans des conditions pourtant où je me fusse trouvé fort mal avant les épreuves de ma vie sauvage ; elle était à terme, et c'est avec délices que je pus m'écrier, sain et sauf: *Tandem inveni portum!*

De *Fort-Vancouver* je fus visiter l'île de *Multonomah* à l'embouchure du Willamette. Un crime horrible, inspiré par la jalousie, venait d'y répandre la consternation au milieu d'une population de fermiers américains, qui prospèrent et se développent merveilleusement au milieu de cette charmante île. Elle est la plus considérable de la *Columbie*. De là je traversai le bras qui la sépare de *Milton* et de *Sainte-Hélène*, sur le même côté gauche du fleuve. Ces deux cités naissantes se disputent la priorité. *Milton* est sur la rivière et *Sainte-Hélène* sur la *Columbie*. La concurrence, si souvent heureusement productive, tuera ces deux villes, distantes seulement d'un mille et demi, à moins, ce qui semble une naïveté, qu'elles ne se réunissent et ne se confondent, ce qui arrivera par suite de l'accroissement de leur respective population. Aujourd'hui, vingt à vingt-cinq maisons, très espacées entre elles, sont le lot de chacune. Ces bâtiments, bien qu'élevés sur des croupes, inaccessibles aux plus hautes marées, sont néanmoins très humides, flottant comme l'arche au milieu des eaux. Passe encore pour *Sainte-Hélène*, adossée à une colline et qui possède

tous les attributs d'un bon port. Elle est l'intermédiaire obligé entre l'embouchure du grand fleuve et *Fort-Vancouver* et *Portland* Les plaines sont trop mouillées pour les céréales, et doivent être abandonnées à quelque jardinage dont la révolution complète peut s'opérer en trois ou quatre mois au plus, pendant la saison sèche de juillet à octobre. Le reste du temps, le pâturage y est excellent, et l'élève des bestiaux partagera avec l'exploitation des bois. Les oiseaux aquatiques s'abattent par milliers dans les environs, et y sont, tout l'hiver, l'objet de chasses productives.

Mon ami le capitaine Travaillot, qui peut se flatter d'avoir les meilleurs chevaux de l'Orégon, et qui les tint constamment à ma disposition, voulut bien me conduire lui-même à travers les plaines du *Tualitin*, qui se prolongent jusqu'au *Yamhill*, laissant à notre gauche les montagnes qui séparent ces plaines du *Willamette*. Nous franchîmes deux fois ensemble la chaîne élevée et accidentée des *Scapoules*, dans un sentier assez bien frayé aux chevaux. C'est là le cœur du comté de *Washington*. Les fermes y sont exploitées par des Américains, des Irlandais et des Ecossais ; les Français-Canadiens y ont peu pénétré et seulement dans la partie sud, quoique la contrée, bien qu'un peu moins fraîche pendant l'été que les *Prairies françaises*, ne paraisse pas inférieure. La meilleure partie, encore susceptible de recevoir de nouveaux cultivateurs, est bornée à l'Est par les montagnes de *Portland;* une autre chaîne opposée la sépare du comté de *Clapsop*, littoral du Pacifique, chef-lieu *Astoria*. Elle est préservée des vents du Nord par les hautes montagnes de *Scapoule* et de *Saddle;* celle-ci, avec ses deux pitons déchirés, auxquels elle doit son nom de *saddle* (selle), s'élève à près

de 3,000 mètres. Au Sud, elle touche au *Yamhill*, où a été construite la ville de *La Fayette*, dont j'ai déjà retracé l'historique. Un chemin de wagons la croise en longueur et en largeur. On cherche à augmenter la navigabilité de la petite rivière *Tualitin*, qui relierait ainsi les deux rives du *Willamette*. Au-dessous du *Yamhill*, un chemin de planches en voie avancée d'exécution entre *Portland* et *La Fayette*, achèverait la viabilité de cette riche contrée agricole. Ce sont toujours prairies unies ou très doucement ondulées, arrosées de sources fraîches et limpides, séparées les unes des autres par des bouquets de bois. Tout y est également fertile et propre aux graines céréales. Comme le soc de la charrue n'a pas atteint, à beaucoup près, la totalité des prairies, on n'a pas pris la peine de défricher les bois, et l'on s'est borné jusqu'ici à ne leur demander que ce qu'il a fallu strictement pour matériaux des bâtiments et des clôtures. Celles-ci sont mieux soignées et plus étendues que dans les *Prairies françaises*. La trop grande humidité est commune à ces deux contrées, et c'est là leur seul défaut pendant un hivernage infiniment trop prolongé au gré du laborieux cultivateur. Le pays est déjà riche en bétail, qui y trouve toute l'année une pâture savoureuse. Beaucoup de fermes parfaitement tenues sont à citer; mais il n'en est aucune dont le site et l'aménagement puissent le disputer à celle de *Pomereuil*. C'est tout dire que d'y proclamer la main de l'homme à la hauteur du champ de labeur. Dans tout le territoire je n'ai été frappé de rien de plus joli et qui attestât mieux les traces d'une intelligente fécondité que cette ferme américaine. Le terrain, pittoresquement ondulé, y étale, sur ses diverses facettes, des cultures variées qui, toutes sans ex-

ception, respirent l'excès du bien-être. Gracieux jardins dont les plates-bandes ont la proportion étendue des sillons du labourage chez nous, et étalent la richesse des plaines de la Beauce unie à la coquette fertilité des vergers de la Touraine! Beaucoup de fermes rivaliseraient avec celle que je cite, si le travail et l'art étaient moins parcimonieux et ne se reposaient pas autant sur cette nature prodigue. Grand nombre de fermiers m'ont fait l'aveu qu'ils étaient quelquefois trois années sans repasser le soc de la charrue sur cette couche de terre végétale communément épaisse de plus d'un mètre. Est-il permis à l'homme de rêver nulle part de plus riches entrailles pour lui confier ses semences? Les récoltes sont d'autant moins incertaines et douteuses que leurs ennemis sont encore à se révéler. Les brouillards, les gelées, les grêles et les ouragans ne viennent jamais enlever l'espoir du moissonneur. L'entomologie de l'Orégon, généralement pauvre, le préserve des insectes destructeurs qui dévorent si souvent, avant le propriétaire lui-même, ses fruits et ses racines.

En parcourant ainsi des plaines s'étendant sur des espaces de vingt milles, on ne peut s'empêcher de regretter que les résidents actuels, qui sont clair-semés, se montrent encore si réservés envers ce sol provocateur qui donne tout ce qu'on lui demande, et qui n'attend que de nouveaux fermiers pour ouvrir décidément son sein virginal à toutes les profusions. Les *settlements* (établissements) y sont plus lents que sur l'autre côté du *Willamette* où, comme partout, le monde attire le monde. Mais avec les améliorations de viabilité déjà exposées, le fleuve de l'émigration s'y portera. *Hill'borough* avec son siége judiciaire, *Tualitin*, plus

au sud de quatre milles, avec son Université, sont des centres précurseurs de nouvelles cités sur ce magnifique plateau de *Washington County*, dont la circonférence à l'Est possède déjà sans conteste la plus importante ville de l'Orégon.

Il faillit m'arriver, dans cette plaine d'*Hill'borough*, un accident que je n'oublierai jamais, et qui peint bien le laisser-aller peu précautionneux de ces populations nouvelles. On allait juger et pendre l'amoureux qui avait poignardé son rival dans la délicieuse île *Multonomah* :

« Amour, tu perdis Troie ! »

La foule était grande pour assister à ce triste spectacle, et on voyait le même empressement relatif que partout pour assister à cette exécution ; seulement les femmes ne pouvaient, comme ailleurs, être en majorité. Nous étions entassés pour passer la nuit, au moins cinquante, dans deux chambres d'une ferme convertie en auberge à cette occasion. Il est bien entendu que la literie était d'une insuffisance complète. J'étais couché sur mes couvertures auprès de la cheminée. Ne voulant pas laisser éteindre le feu pendant une nuit assez froide, chacun allait, à tour de rôle, chercher aux environs de quoi l'alimenter. Quand je sortis à mon tour, il faisait très noir et justement j'ai la vue détestable dans l'obscurité. Je marchais encore à moitié engourdi par le sommeil, le nez en l'air comme pour implorer la clarté qui tombe des étoiles. Tout-à-coup je m'arrête en apercevant une grosse poulie d'où pendait une corde ; elle se détachait sur le firmament, et presque suspendue sur mon chef elle semblait déjà me serrer la gorge. L'idée de la potence du lendemain me traversa subitement l'esprit, et je reculai soudain pour aller en quête

de bois du côté opposé ; je rentrai sitôt que j'en eus ma charge. Le jour tardait bien à paraître au gré de mon impatience, car je ne pouvais plus retrouver le sommeil. A ses premières clartés, je courus visiter les lieux. Il n'y avait rien de moins patibulaire que cette perche ; elle était placée là tout bonnement, sur l'orifice d'un puits béant, pour en retirer l'eau à cinquante pieds de profondeur. Aucune espèce de margelle ne défendait ce gouffre, dans une ferme où l'on élève onze petits enfants ! Je retrouvai sur la terre glaise l'empreinte de mon pied touchant juste la paroi de l'abîme, un pas plus allongé et j'eusse disparu comme dans une trappe. Mes cris eussent-ils été entendus, qu'il était fort douteux qu'on m'en eût retiré vivant. Et c'est pourtant en marchant comme l'astrologue tant blâmé dans la fable, que j'ai évité d'aller le rejoindre au fond de son puits ; ce qui démontre à la fois combien il se faut méfier du sens absolu des apologues, et la justesse de cette pensée du grand Corneille, qui me revint tout de suite en mémoire :

« Et par où l'un périt, un autre est conservé ! »

CHAPITRE XXIV.

Comtés de Lewis et de Clarke. — Kaoulitz. — Nord de l'Orégon. — Puget's-Sound. — Mont Olympe. — Sainte-Hélène. — Indiens Tchinooks.

Le territoire de l'Orégon est parcouru dans sa largeur, de l'Est à l'Ouest, par la *Columbie* qui forme ainsi la croix avec la chaîne des montagnes *Cascades*. La partie nord du fleuve est divisée en deux comtés, celui de *Lewis*, qui comprend le bas du fleuve, et celui de *Clarke* ou *Vancouver*, dont fait partie le fort de ce nom ; ces deux comtés s'étendent jusqu'au 49e parallèle, limite de l'Orégon avec les possessions anglaises. Dans le premier une partie est encore inexplorée, occupée au centre par le mont *Olympe* ; elle est bornée au Nord par le détroit *Juan de Fuca* et à l'Ouest par l'Océan. Cependant au Sud-Ouest sont depuis long-temps établis les *Français-Canadiens*, qui ont encore sur le district de

Kaoulitz, quarante à cinquante fermes semblables, d'origine et de culture, à celles du *Willamette*. C'est sur cette rivière *Kaoulitz*, assez près de l'embouchure, que se rencontrent les nombreuses couches de charbon et de lignite dont j'ai déjà parlé, et qui n'attendent que des bras et des machines. Le sort des fermiers de la plaine et de celui des rives du *Kaoulitz*, sera le même que celui des *Prairies françaises* : la population métis qui y végète, malgré le voisinage d'un bon port et l'érection de moulins à farine à même de faciliter l'écoulement des récoltes, disparaîtra devant la race anglo-américaine, qui ne s'y est encore montrée qu'en petit nombre.

Dans la baic même de *Puget's-Sound*, une des plus profondes et des meilleures du monde pour la navigation et l'ancrage, se fait une exploitation de bois excessivement active, qu'on peut signaler comme étant à peu près étrangère au pays. Des navires arrivent avec leurs équipages d'ouvriers et de machines ; ils se mettent à abattre, à tronçonner, à scier et à embarquer en morceaux les plus beaux arbres du littoral. Ces flibustiers d'une nouvelle espèce reprennent ensuite la route qui les amena, sans être en quelque sorte signalés, ni même aperçus de qui que ce soit. Cette dévastation ne porte aucun profit au pays ; bien au contraire, elle gâte les emplacements où se feront plus tard, avec entente et esprit de suite, les exploitations régulières, qui prendront racine dans le territoire auquel elles se seront réellement associées corps et bien. Ce sont, d'un commun accord entre les voyageurs experts, les plus complets *settlements* pour ce genre d'exploitation, tant par la richesse de la matière que par la facilité à la travailler et surtout l'économie à charger le butin et à l'emporter.

Depuis très peu de temps *Puget's-Sound* a été déclaré *port d'entrée*. Il l'avait toujours été de fait, sous une espèce d'autorité militaire. Aujourd'hui il jouit de la présence d'un véritable collecteur de douane qu'on vient d'expédier des Etats et qui est indépendant du collecteur principal à Astoria. Le besoin s'en révéla à la suite d'abus commis par les navires qui y touchaient, lesquels abus avaient été poussés jusqu'à provoquer la saisie d'une cargaison de *l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson*.

Une branche sortie du sein de cette Compagnie a fondé depuis long-temps une importante ferme dans ces parages, sous le nom de *Puget's-Sound agricultural Company*. Elle se soutient, mais n'a jamais pris, comme sa souche, les développements qu'on avait espérés pour la culture, et surtout pour les laines, par l'élève des belles races de mouton. Le sol fut mal choisi dans le principe. Cependant on ne conteste pas qu'elle fut à même de s'emparer des emplacements les plus favorables de la contrée, où elle tenait les clefs de l'empire futur qu'on y rêvait. Aussi, depuis, le gouvernement de Washington a-t-il cru devoir se réserver, dans le traité de 1846 avec l'Angleterre, le droit d'exproprier, avec indemnité, cette compagnie d'agriculture, quand il le jugerait lui-même d'utilité publique. On n'en est pas encore là.

Sur quatre points, *Fort-Vancouver*, *Stelecum*, *Nesqually* et *Kaoulitz*, sont établies des missions catholiques, sous l'autorité de l'évêque de *Nesqually*. Elles sont desservies par des prêtres français ou français-canadiens.

A tout prendre, la population ne se recrutant pas dans cette partie de l'Orégon aussi vite que dans le sud,

il y a absence de vie et de mouvement. La Compagnie de la baie d'Hudson y a bien toujours le siége de son principal établissement, mais elle a fait son temps et ne donne plus l'impulsion. Ce sont les émigrations, qui ne s'y portent pas encore, de qui tout est à attendre. Aussi, pour attiser ce feu sacré, les habitants demandent-ils, à cor et à cri, un chemin de bois de *Nesqually* à *Whalla-Whalla*, œuvre gigantesque au désert, dont le germe n'a pu prendre naissance qu'au milieu d'intérêts aux abois. Le but serait d'aller au-devant des wagons arrivant par les plaines, pour les engager à changer de route en Orégon, les enlever, pour ainsi dire, à l'itinéraire actuel vers le Sud; chose qui ne sera nullement nécessaire quand l'intérêt le conseillera à l'émigrant bien informé.

Les deux comtés de *Clarke* et de *Lewis* n'ont pas encore organisé leurs institutions municipales, et ont cependant osé formuler la prétention exorbitante d'être érigés en *territoire* séparé, sous le nom de *Columbia*. Ils savent se réunir en *meetings* pour pétitionner au Congrès, mais ne savent pas aussi bien trouver une seule raison valable à l'appui. Il est évident que cette conduite ne prend sa source que dans les sentiments de jalousie et d'envie que suscitent les progrès de la partie méridionale du territoire. En quoi la séparation, coûteuse pour le gouvernement central, leur profiterait-elle, et en quoi la réunion actuelle entrave-t-elle leur développement? Qu'ils commencent donc par organiser leurs communes en bons pères de famille, avant que de se livrer à une politique de brouillons, et que pour la question de séparation ils s'inspirent de l'exemple de l'*Union* fédérative, dont ils relèvent. Celle-ci, après avoir agité pendant un demi-siècle la question si brûlante de

l'esclavage et parlé de séparation entre les États du nord et ceux du sud, a prudemment su conclure une trève tacite, au milieu d'intérêts bien plus dissemblables et autrement importants.

Dans le comté de *Lewis*, aux environs du mont *Olympe*, se trouvent les régions sauvages qui n'ont pas été explorées. Leur utilité n'est pourtant pas mise en doute, et le bétail, qui y maronne à l'état sauvage, y a merveilleusement prospéré. On y chasse le bœuf et le cochon. C'est sur le comté de *Clarke* que s'élève le mont *Sainte-Hélène*, à une hauteur estimée 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa forme arrondie jusqu'à l'extrémité de son point culminant, lui donne exactement, vu du fleuve, l'aspect d'un pain de sucre. Les alternatives de neiges et de rochers, aussi immuables les unes que les autres, le rayent de brun et de blanc dans le sens vertical. Aucune végétation n'y est possible. Je me suis approché au plus près, à vingt milles de la base, en compagnie d'un capitaine danois, qui a été le principal fondateur de cette ville de *Sainte-Hélène*, dont j'ai déjà longuement parlé. Ce capitaine Gray fit, l'année dernière, l'ascension du pic. A partir d'un point déjà élevé dans la plaine, il employa encore huit heures à monter et à redescendre. Son séjour sur le plateau fut très court, l'air y était excessivement vif et trop froid pour des visiteurs en transpiration. On a souvent aperçu de la fumée au sommet de ce pic, et les traditions parlent même d'éruptions volcaniques qui auraient eu lieu à une époque qu'on ne peut apprécier. Le capitaine Gray ne reconnut aucun cratère ni la moindre trace de cendre et de lave. Peut-être, depuis le temps, les couches annuelles de neiges les avaient-elles totalement effacées. Le capitaine s'é-

tait fait accompagner d'un Indien qui lui servait de guide, et d'un touriste blanc, dont les mains et la face enflèrent d'une manière effrayante, et dont les oreilles commencèrent à rendre des gouttelettes de sang, ce qui le détermina vite à prendre la tête du mouvement de retraite. On n'a pas dans les traditions locales d'autres souvenirs d'ascensions, antérieures ou postérieures, à celle dont je parle ici. Les Indiens ont des croyances superstitieuses qui les éloignent de toute entreprise sur le domaine de l'inconnu; les Américains, *d'ont care*, quoique audacieux et curieux, donnent la préférence aux entreprises qui se résolvent en dollars. Ce sont les touristes et les amis de la science et des découvertes qui sont les plus intrépides et les plus ardents à courir ces aventures ; mais il y a peu de touristes et encore moins de savants qui soient venus en Orégon. Ils aiment mieux la banalité du Mont Blanc que la virginité du mont *Sainte-Hélène*. En toutes choses cela se voit souvent, quelque étonnement qu'on en puisse montrer. La montée, toujours accidentée, s'allonge d'une infinité de circuits; la descente, au contraire, est quelquefois plus rapide qu'on ne le souhaiterait, en glissant sur des monceaux de neiges épais de 25 à 30 mètres, dont on peut certainement supposer la base formée par les eaux glacées du Déluge. Les couches supérieures, qui se renouvellent annuellement, sont les seules à dégeler aux chaleurs de mai et de juin. Leur fonte correspond et contribue aux débordements du fleuve qui, pendant ces deux mois, change toutes les vallées en lacs, ce qui exigera certaines opérations de *drainage* quand le moment sera arrivé d'y commencer l'agriculture.

Plus bas que le double port d'*Astoria* et de *Fort-George*, sur la rive gauche de la *Columbie*, que j'ai déjà

dépeinte, est le comté de *Clapsop*, dont l'extrémité faisant face au Pacifique porte aujourd'hui le nom de *Pointe-Adams*; c'est une plage couverte de pins, qui lui avaient mérité le nom, par les premiers découvreurs espagnols, de cap *Frondoso* (*cap Boisé*); sur les sables de cette plage avancée, la mer vient s'éteindre et rejeter tous les débris charriés par le fleuve. Les terrains hors de l'atteinte de l'eau saumâtre y sont fertiles, mais la constante humidité du climat oppose de grands obstacles à la culture des céréales; les pommes de terre et l'élève du bétail y sont encore les seules industries agricoles. Les tribus indiennes peu nombreuses qui y végètent, ont depuis long-temps fait cession de leurs droits de propriété sur ces terres, où les habitations des blancs ne se montrent néanmoins qu'avec un caractère prononcé d'incertitude et de réserve.

L'autre côté du fleuve, d'une nature de sol plus élevé, que j'ai parcouru en sens entier jusqu'au sommet du *cap de Désappointement*, qui sert de point de reconnaissance aux marins, est susceptible de prendre une plus rapide importance. Le littoral est déjà entièrement *claimé*; ce n'est plus que sur le revers intérieur des premières côtes qu'il y a encore à prendre. Qu'on n'aille pourtant pas s'imaginer que les cultures soient avancées, elles ne s'y montrent, au contraire, que juste dans les prescriptions imposées par la *land-law* (loi des terres) : une espèce d'habitation et quelques palissades pour ne pas être *squatté* à son tour.

Les deux côtés de la *Columbie* ne sont que sables et cailloux jusqu'au point où montent les marées; ces sables donnent d'excellents légumes quand on sait les préserver de l'atteinte de l'eau salée. Sur toute l'étendue de la plage se sont accumulées des masses de bois en-

traînées par le courant du fleuve, et que le flux empêche de franchir la barre et rejette à une limite à laquelle il perd toute faculté de reprise. Ce ne sont pas seulement des bois morts, mais il y a aussi plus d'un de ces géants des vertes forêts qui, lors des grandes inondations, sont déracinés et roulés ensuite par le courant des flots. Il serait heureux pour la navigation que le fleuve et ses affluents pussent se débarrasser de ces hôtes dangereux qui s'y *quillent* trop fréquemment. Avec une nombreuse population riveraine, ils deviendront l'objet de fructueuses exploitations pour mâtures, charpentes, planches, combustibles, etc. En attendant la régularisation du *flottage*, ils ne servent qu'à former un inutile barrage entre l'onde et la terre ferme.

Cette partie sud-ouest du comté de *Lewis* est le berceau de la principale tribu de l'Orégon occidental; celle des *Tchinooks*, d'où est sortie la langue-mère de ces sauvages; au-delà des *Cascades* c'est l'idiome des Indiens *Shoshones* qui est dominant. Les *Tchinooks* commandèrent cruellement ces bords de l'Océan Pacifique tant que les blancs ne s'y montrèrent qu'à la suite des sinistres de la navigation. Ils veillaient, sur ces côtes désertes et inhospitalières, les jours d'orage, non pour secourir mais pour combler les misères des malheureux naufragés échappés aux fureurs de la tempête. Aujourd'hui, cette espèce si dangereuse de pilotes a été remplacée par de véritables pilotes blancs qui, pour le salut de l'humanité, entendent différemment que les *naufrageurs*, la mission providentielle qu'ils ont à remplir. Cette tribu des *Tchinooks*, divisée et répandue sur la surface de tous les comtés où se fixe la race blanche, est celle qui s'est le plus mêlée avec elle par l'alliance des *squaws;* elle est en même temps la plus dépravée et la plus ci-

vilisée des familles aborigènes. Plus qu'aucune autre elle est lymphatique et la proie des maladies scrofuleuses. Ce sont ces mêmes *Tchinooks* qui, pétris de vanité, persistent, malgré tous les avertissements, à déprimer la tête de leurs enfants au berceau, à l'aide d'une presse très moelleusement rembourrée, qu'ils appliquent sur ces fronts tendres et délicats, jusqu'à ce que la tête ait pris la forme d'un jeune concombre, qu'elle conserve toujours. C'est un signe de distinction parmi eux comme les pieds comprimés chez les Chinoises, aussi ne souffrent-ils pas que leurs esclaves se permettent de porter atteinte à la rondeur de leur tête. Leur missionnaire me disait d'un air badin : « Il n'y a ici, comme en Europe, que les esclaves qui ne jouissent pas de *la liberté de la presse.* » Ils sont, du reste, bien plus répréhensibles que les filles du Céleste-Empire, dont la coquetterie féminine ne s'en prend pas du moins au siége de l'intelligence. Les facultés intellectuelles des *Tchinooks* en sont visiblement affectées, malgré l'orgueil séculaire avec lequel ils se parent du titre de *véritables Têtes-Plates.*

Le *Surintendant des affaires indiennes*, bien qu'ayant acheté leur territoire, leur a permis d'y achever une existence qui d'ailleurs ne se montre plus hostile en rien. Dans un pays encore si pauvre en forces humaines, ils font nombre et secondent souvent. Cependant, par les postes dont ils restent en possession et qu'ils exploitent si insuffisamment, ils retardent l'avénement de la population blanche. Leur principale occupation est la pêche, à laquelle ils se livrent à l'embouchure du fleuve. C'est là que le saumon, après avoir franchi la barre, rencontre ses premiers ennemis. Au printemps, il y a une certaine activité et un marché établi pour les salaisons. Tout le reste de l'année pour leurs propres

besoins, les pêcheurs indiens sillonnent cette partie de la côte avec leurs petits canots, harponnant les esturgeons et fouillant les bancs d'huîtres. Ils commencent à approvisionner de ce coquillage le marché de San-Francisco, dont ils sont devenus le *Cancale*.

CHAPITRE XXV.

Embouchure de la Columbie. — Cap Désappointement. — Baker's-Bay. — Pêche de l'esturgeon. — Le missionnaire des Tchinooks. — Départ de l'Orégon.

La Compagnie de la baie d'Hudson a deux comptoirs sur cette plage, qui font peu d'affaires en dehors de leurs échanges pour le saumon salé. Cette Compagnie, dans la personne d'un de ses principaux facteurs, s'était attribuée le *cap Désappointement* et ses environs. Le gouvernement, ayant jeté ses vues sur cette position unique, pour y placer le phare et y installer un port militaire, lui a enlevé ce *claim*, dont ses propres agents ont repris possession. Le tracé des travaux était terminé, mais rien n'avait été encore entrepris sur le terrain, quand je m'y suis trouvé avec les ingénieurs. A l'heure où ces lignes seront lues, tout sera sans doute achevé, car il y allait chaque jour du sort de plus d'un navigateur.

Cette rive nord-ouest de la *Columbie* décrit une courbe très prononcée sous le nom de *Baker's-Bay*. C'est là qu'était l'ancienne passe nord, à laquelle on préfère aujourd'hui la passe opposée.

Quoique la baie de *Baker* soit toujours vive et agitée, cette passe nord, pour qui la connaît, n'offre pas de dangers.

Les bancs de sable n'y ont pas de mobilité, et au pied du cap il y a beaucoup de fond. J'y ai vu entrer des bricks américains, courant à pleines voiles pour venir jeter l'ancre devant *Pacific-City*. Cette nouvelle ville, dont j'ai déjà eu l'occasion de dire deux mots, est, suivant moi, dans une position détestable, resserrée dans une gorge étroite entre deux montagnes très escarpées et très rapprochées. Elle possède tout au plus une quinzaine de maisons, toutes bâties sur des niveaux différents. Un magnifique moulin à scier, mu à la fois par les eaux du torrent et la vapeur, a débité tous les matériaux, en faisant le vide au milieu de l'épaisse forêt dont il est entouré. Cette industrie deviendra importante dans des sites si bien fournis des plus beaux arbres de la création. Tous les légumes sont susceptibles de s'acclimater; mais, jusqu'à présent, la spéculation ne s'est adonnée qu'à la culture des pommes de terre, dont l'écoulement était assuré en Californie, et dont la récolte est aussi abondante que rapide. On voit de tous côtés, cherchant à se frayer route à la mer, beaucoup de cours d'eaux; ils tombent en chutes élevées d'une grande puissance, qui ne seront pas toujours aussi dédaignées. Le sol au-dessus de l'alluvion est parfait, d'une couche noire excessivement épaisse; mais il faudrait défricher ce terrain accidenté, travaux pénibles excédant les facultés actuelles de cette petite population.

Voyager dans ces parages est des plus pénibles. Les canots ne peuvent circuler en tous temps ; les sentiers des montagnes exigent les pieds de la gazelle, et à haute mer la plage est baignée. J'ai été surpris avec un pauvre compatriote, qui est mort depuis, par la marée montante ; il nous semblait à chaque flux que l'onde, en se brisant, allait vomir *le monstre furieux*. Nous marchions sans balancier sur les troncs d'arbres, arrondis et glissants, qui recevaient ainsi, en travers et dans leur position horizontale, les lames de la vague écumante. D'autres fois, cette ressource venant même à manquer, nous étions forcés de disputer les pointes de rochers aux différents crabes, exercice dans lequel les mains servaient mieux que les pieds. En sortant de là, couverts de bave marine, c'est la hache au poing qu'il fallait entrer dans les fourrés épais qui bordent le littoral. Nous employâmes ainsi deux jours avec Prat, de Carcassonne. Il était venu là à la sollicitation de son ami Mesplié, prêtre qui n'était pas encore chef de mission, et qui lui avait imprudemment fait entrevoir une vie de fortune et de délices. Il passa son temps en Orégon à sarcler les pommes de terre du presbytère, à abattre et à consumer les arbres, qu'il tronçonnait le phosphore à la main. Il perdit sa mère pendant son absence, et ne lui survécut pas assez long-temps pour pouvoir recevoir l'argent de la succession maternelle, qui avait été envoyé pour servir à son rapatriement.

Le hasard m'avait fait rencontrer, dans les *Prairies françaises* du *Willamette*, un de *mes pays*, l'abbé Lionnet, de Castelmoron, à trois lieues de Monflanquin (c'est le pays qui me donna le jour). Il était depuis longtemps le desservant de la mission des *Tchinooks*. Entraîné par une courageuse vocation vers les périls et

les souffrances de la vie du missionnaire, il partit d'abord pour le Canada; de là il est venu, traversant dans leur plus vaste longueur les déserts de l'Amérique, desservir les missions du Pacifique. A cette plage des *Tchinooks*, en face d'Astoria, sur les bords sablonneux et aplatis de l'embouchure du grand fleuve de l'Océan Pacifique, s'élève une bien modeste hutte, qui semble posée là comme un asile pour les naufragés; la petite croix dont elle est surmontée, atteste le passage d'un disciple du Christ. Ce chétif bâtiment est tout à la fois le presbytère et le temple du sacrifice divin. A celui-ci la meilleure part; le reste est un peu plus qu'il n'en faut rigoureusement au mortel sur qui ont achevé de passer les gloires et les vanités de ce monde. Les énormes débris végétaux rejetés par la mer, semblent amoncelés comme le seul préservatif entre cette frêle église et la vague animée. Elle blanchit écumante, à la marée montante, jusque sur les degrés de l'autel.

A quelque distance aux alentours de ce pieux monastère, au milieu de fraises et de framboises dont le doux parfum embaume des bois d'essences toujours vertes, sont disséminées les cabanes des Indiens *Tchinooks* et leurs canots mortuaires. Quelques éclaircies ouvertes par de parcimonieux défrichements, où sont plantés les pommes de terre et les choux, témoignent de la présence d'un blanc mêlé à ces races primitives de la contrée, qui, comme nous avons si souvent occasion de le dire, récoltent et ne produisent pas. Le pauvre missionnaire est bien là l'image de la prodigue et bienfaisante nature, toujours prêt à donner ce qu'il possède, fruit de son travail manuel plutôt que de *son bénéfice*. Son casuel est bien misérable, et ce n'est que par le travail le plus dur qu'il peut pratiquer la charité.

Ses associés sont deux petits métis, frères orphelins recueillis par le bon pasteur dans les prairies de *Willamette*, sur la tombe de leurs père et mère. Ces jeunes lévites, élevés dans la sacristie, sont devenus des aigles de civilisation comparés à la tribu indienne, qui, quoique lavée et relavée par l'eau de la rédemption, n'en continue pas moins la vie sauvage, laquelle, comme nous le savons par expérience, ne prodigue guère la fraternité et la charité.

Après avoir goûté à plusieurs reprises de l'hospitalité de cette sainte maison, le moment était arrivé où je ne pouvais différer, malgré l'aspect sinistre du baromètre, d'aller rejoindre le bateau à vapeur ancré sur l'autre rive, et près de réappareiller. Le courageux missionnaire et ses pupilles :

« Un prêtre ! des enfants ! ô sagesse éternelle !
» Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ? »

glissèrent l'écorce légère sur les flots irrités qui semblaient me refuser toute retraite. A quatre, après avoir invoqué la protection divine, et encouragés par un rayon de soleil tombant sur l'autel, juste au moment de l'élévation, comme pour apporter l'espérance et l'appui, nous montâmes sur cette si frêle embarcation que le moindre souffle fraîchissant menaçait de faire chavirer ou d'engloutir sous les vagues. A un moment donné, les Indiens fredonnèrent entre leurs dents un de leurs airs monotones et nationaux ; l'abbé me poussa doucement en me disant à l'oreille : « Voilà le » meilleur signe de beau temps ; leur instinct ne les » trompe jamais, et s'il y avait encore du danger ils ne » chanteraient pas. » En effet, après avoir ainsi flotté trois heures à la grâce de Dieu, nous approchâmes des flancs

du navire où, en posant le pied sur le pont, il me semblait aborder un continent, tellement ses proportions paraissaient colossales comparées à l'humble et chétive nacelle qui venait de nous y transborder.

Sans cet héroïque dévouement de mon respectable compatriote, j'étais quinze jours captif, je manquais le *steamer*, les Indiens refusant à tout prix de traverser tant que la lame roulerait avec tant de fracas. Ils ne comprirent seulement pas l'acte de courage et d'abnégation du digne apôtre; il n'est resté à leurs yeux qu'une témérité, une imprudence.

Avant d'abandonner cette plage des *Tchinooks*, où était alors finie la grande pêcherie du saumon, j'avais été tenté d'aller accompagner un Indien à la pêche de l'esturgeon. Le temps magnifique était des plus engageants et l'on n'apercevait pas une seule ride sur la surface de la baie. Je montai donc avec confiance dans la coquille de noix d'un des plus expérimentés Indiens qui, ordinairement, allait avec son jeune fils ; quoique je lui fisse l'effet d'être beaucoup plus lourd, il m'accepta à la condition de me tenir bien tranquille au fond près de la proue. Nous poussâmes jusqu'à deux lieues et assez près des brisants de la barre; il était armé d'une perche de dix pieds de long avec un harpon mobile à l'extrémité sans aucune espèce d'appât. Il le plongeait au hasard de piquer n'importe quoi et sans aucune espèce d'indication. Il faut en conclure que la place est bien poissonneuse et qu'on compte sur une grande chance. Après un exercice patient et soutenu de trois heures, le harpon, attaché à un rouleau de corde, s'était séparé de la perche que l'Indien retira vivement; la corde alors commença à se dérouler absolument comme lorsqu'une baleine a été harponnée. Le mou-

vement, d'abord rapide, se ralentit, et nous marchions d'ailleurs dans le sens du poisson qui filait. Avant d'avoir atteint la fin du rouleau, tout s'arrêta, et alors mon pêcheur retira doucement la proie. C'était un superbe esturgeon de quatre-vingts livres environ. Il fallait l'embarquer et là était le danger. Dans la barque, déjà bien juste pour deux, y aura-t-il place pour trois? Il était permis d'en douter, après avoir déjà chaviré ailleurs dans des conditions de probabilité plus incertaines. Mon vieil Indien ayant achevé de le tuer, je n'eus qu'à exécuter avec précision un mouvement rapide de babord à tribord. Il y eut un instant fort critique pendant lequel je me vis à deux doigts d'aller remplacer au fond de la mer le monstre marin que mon imprudence et ma témérité avaient été bénévolement y chercher. Ce ne fut pas sans me promettre de ne pas recommencer. Il faut pour cette pêche être expérimenté comme ces Indiens, moitié hommes et moitié poissons, ne s'inquiétant jamais de voir leur canot sens dessus dessous. Cet accident est commun, mais ils ne sont pas embarrassés de le remettre à flot, avec une simple écuelle de coco pour le vider.

Nous sortîmes de la *Columbie* par la passe sud au commencement du reflux, et ce ne fut pas sans émotion que je dis un adieu, peut-être éternel, au plus grand fleuve sur lequel j'eusse navigué depuis mon voyage à l'embouchure de l'*Amazone*, en 1820. Ces trente-quatre ans ont profité à ce dernier roi des fleuves, si peu connu de mon temps, qu'à peine le remontait-on au-dessus du Para. Maintenant, des bateaux à vapeur le parcourent dans toute l'immensité de son étendue, et il est presque devenu un passage entre les deux Océans.

De l'Orégon j'allais retourner dans la Californie. Ces

deux contrées se complètent et ne font en réalité qu'un seul et même pays sud et nord. Le commerce et l'industrie aurifère seront le partage de la Californie, qui a beaucoup moins de terres arables que l'Orégon. Celui-ci s'adonnera principalement à l'agriculture et sera le grenier d'abondance, sans renoncer pour cela à l'exploitation de ses richesses minérales pas plus que la Californie ne se privera de l'agriculture. Dans la partie sud de l'Orégon il y a déjà beaucoup de mineurs dont les travaux rejoignent ceux du nord de la Californie, avec laquelle ils se confondent, ne s'embarrassant guère de la ligne de démarcation politique. Mais il y a là encore beaucoup de tribus insoumises, et les premiers occupants dans ces *placers* sont exposés à payer cher l'exploitation de leur virginité.

Au lieu de courir après une fortune rapide semée de tant de périls, qu'ils sont plus sages et plus dignes d'envie ceux dont l'ambition se borne à demander, par le travail en famille de ce sol généreux, le pain quotidien le plus sûrement mangé et le plus noblement gagné!

CHAPITRE XXVI.

Retour en Californie. — La vieille province mexicaine. — Le nouvel État américain. — Sa constitution. — Organisation de la justice.

Assez d'autres, avant nous, ont donné le précis historique de la Californie, pour qu'il nous soit permis de ne rappeler que succinctement ce qui se rattache à son passé. L'attention publique a été tellement fixée sur cette contrée, depuis six ans, que tout le monde en a une idée superficielle, qu'il suffit de compléter par quelques dates.

La découverte en fut signalée par les Espagnols en 1542, sept années après que Fernand Cortès avait été planter en personne le drapeau de Castille sur la péninsule de la *Vieille-Californie*; traversant de la côte du Mexique, sa conquête récente, le golfe qui porta d'abord son nom et qu'on changea plus tard en celui de *Mer Ver-*

meille, à raison de l'admirable couleur de ses eaux, le grand capitaine crut alors n'aborder, avec ses deux caravelles, que dans une île du Pacifique. Il en prit toutefois possession au nom de Charles-Quint. C'est donc Cortès qui, sans s'en douter, a découvert la Californie; c'est aussi à lui qu'elle doit son nom.

Une particularité assez remarquable, c'est que ce fut en allant chercher ce fameux passage du N.-E. aux mers polaires, dont la solution était réservée à notre siècle, que le Portugais *Rodrigue Cabrillo*, au service de l'Espagne, toucha les côtes de la Nouvelle-Californie en 1542, et distribua des noms aux divers points, qui les ont conservés pour la plupart.

L'amiral anglais *Drake*, en 1579, aborda aux environs de la baie de San-Francisco, et prit possession de cette terre, qu'il appela *Nouvelle-Albion*, au nom de la reine Élisabeth. Mais l'Angleterre ne donna aucune suite à cette conquête, que le voisinage de la *Nouvelle-Espagne* devait tôt ou tard faire rentrer sous la domination espagnole.

Pendant le règne de Philippe III, vers 1602, le vice-roi du Mexique *Monte-Rey*, y fit faire de nouvelles reconnaissances et commencer des établissements, qui ne prirent aucun développement; la cour de Madrid était préoccupée d'intérêts plus rapprochés, et possédait d'ailleurs plus de conquêtes dans le nouveau continent qu'elle ne pouvait, non-seulement en mettre en exploitation, mais même en surveiller et surtout couvrir d'une protection suffisante.

C'est ainsi que la Californie a langui plus de deux siècles entre les mains de ses premiers découvreurs, et qu'il était réservé à notre âge d'en recueillir, presque intactes, toutes les différentes et immenses richesses.

Les Espagnols, les Anglais, les Russes, et nous autres Français, avions tous visité cette contrée sans deviner ce qu'elle avait de plus précieux. Il y a eu même de la plupart de ces différentes nations des missions, des comptoirs, des forts, des agents nombreux civils, militaires, religieux, par conséquent, des rapports à l'infini, sans que ce qu'elle renfermait de si précieux et de si abondant, et presque à fleur du sol, y eût été aperçu, signalé, recueilli. La France, par le capitaine Dupetit-Thouars et M. de Mofras, avait obtenu des notions précises en géographie, géologie, climatologie, etc.; notre langue s'y parlait couramment par les Canadiens d'origine française qui, trappeurs de la *Compagnie de la baie d'Hudson*, y venaient chercher les fourrures, qu'on regardait alors comme la meilleure exploitation du pays; sa fécondité agricole n'était pas mise en doute; trente missions de Franciscains y vivaient dans l'abondance par le travail des champs, auquel ils avaient doucement plié les aborigènes, leur prodiguant à la fois les trésors de la charité et de la révélation chrétiennes.

Jusqu'à l'émancipation du Mexique, qui entraîna dans le mouvement de l'indépendance les deux Californies, en 1823, les missionnaires y jouirent du calme le plus heureux, sous la domination d'un gouverneur nominal, et, en réalité, sous leur propre administration. Mais, à cette époque, le mouvement révolutionnaire, d'une nature toujours plus prompte à détruire qu'à réédifier, se prononça contre le clergé, et par ses persécutions, lui fit abandonner les missions. Les nouveaux citoyens, bien entendu, ne surent pas continuer l'œuvre des Frères, et les Indiens retournèrent à la vie sauvage, c'est-à-dire à l'oisiveté et à l'idolâtrie.

Enfin, vers 1839, arriva dans la Californie, à travers

les plaines du Missouri et les Montagnes Rocheuses, le premier pionnier véritable du pays, le capitaine suisse John Sutter, qui semblait marqué comme du doigt de Dieu, et devoir être son instrument pour révéler plus tard au monde ébloui, les richesses métallurgiques de cette étonnante contrée.

Les Américains, de leur côté, avaient en vue d'agrandir l'Orégon, qu'ils venaient d'arracher à l'Angleterre, des plus belles provinces méridionales; elles assuraient ainsi à la Fédération, l'immense étendue des côtes sur le Pacifique, entre les mêmes latitudes qui complètent si géographiquement le reste des États de l'Union du centre et de l'est. A la suite d'une guerre d'ambition, couronnée de succès, contre le Mexique, qui porta plusieurs de ses provinces à s'en déclarer indépendantes, ils annexaient à la grande fédération des États-Unis le *Texas* et le *Nouveau-Mexique*, et s'emparaient militairement de la *Nouvelle-Californie*. Le 9 janvier 1847, les troupes nationales de cette dernière province étaient en pleine déroute et, cette conquête assurée, les Américains proclamaient déjà tous ses habitants citoyens des États-Unis. Ils n'avaient garde de jamais quitter cette contrée, convoitée depuis si long-temps! Cependant, lors du traité qui intervint l'année suivante entre les cabinets de Washington et de Mexico, et pour lequel le vainqueur montrait plus d'impatience et d'ardeur que le vaincu, ce qui n'est pas l'ordinaire, les provinces du *Nouveau-Mexique* et de la *Nouvelle-Californie* ne pouvaient point ne pas être reconnues provinces mexicaines. Aussi le furent-elles légalement, mais à la condition, sous-entendue et bien expresse, que ce dernier gouvernement s'en dessaisirait moyennant vingt millions de dollars (cent millions de francs), qui ont été payés

successivement. La grande impatience que montrèrent alors les États-Unis tenait, non pas, comme on le supposa communément, à ce qu'ils y voyaient poindre la moisson de l'or, mais à ce qu'ils savaient pertinemment que la jalouse Albion, fortement créancière du Mexique, voulait se faire céder, à valoir, la *Nouvelle-Californie*, aussitôt que le Mexique cesserait de subir la pression des troupes américaines.

Et personne alors ne connaissait, ne soupçonnait même encore la valeur réelle de la Californie, si longtemps dédaignée et aujourd'hui si appréciée ! Tout au plus si préexistait déjà le sentiment instinctif de ce qu'elle était à la veille de produire ! On est fixé aujourd'hui : on ne possédait réellement de part et d'autre, sur les dépôts aurifères enfermés dans son sein, que les prévisions vagues et générales qu'on avait eues de tous temps, qu'on a encore, et qu'on aura toujours sur les diverses parties et l'ensemble de ce riche continent de l'Amérique. Mais elles ne furent comptées pour rien, aussi bien par le vendeur que par l'acheteur, lors de la conclusion du marché dont, le 2 février 1848, les conditions furent signées à *Guadalupe-Hidalgo*, et les ratifications du traité général échangées le 30 mai suivant.

Qu'on remarque bien surtout cette étonnante date du 30 mai 1848; car, pendant qu'on terminait diplomatiquement à Washington la vente d'une terre située à l'autre extrémité occidentale du continent, sur cette même terre, au jour et à l'heure dite, le hasard, la Providence faisait découvrir, pour la première fois ! au jour et à l'heure dite, au moulin de Sonoma du capitaine Sutter, les paillettes d'or qui donnèrent l'éveil général.

Certes, si le génie de la race anglo-saxonne ne fut

pour rien dans cette découverte, et c'est un fait incontestable, désormais acquis, on peut du moins admirer son bonheur. Pour les nations comme pour les individus, il semble un privilége attaché à la jeunesse! On peut même ajouter à la louange de ce peuple, qu'on doit se féliciter de ce que pareille trouvaille soit tombée en des mains qui ne se sont pas montrées exclusives comme celles des premiers conquérants de l'Amérique. Tout l'univers a été appelé à en prendre sa part, et l'essor prodigieux et rapide qu'a pris elle-même la contrée tient, aussi bien qu'à ses richesses, aux grandes et libérales institutions de la meilleure des républiques.

Avec le mouvement prodigieux que l'or attire, la Californie ne pouvait long-temps demeurer un simple *territoire*, c'est-à-dire en tutelle sous le bénéfice restreint des lois générales de l'Union, qui lui avaient été accordées le 14 août 1848. Les anciens Californiens et les Américains, par leurs guerres antérieures à l'annexion, avaient contracté l'habitude de l'agitation politique. Aussi provoquèrent-ils différentes réunions pendant l'année 1849, et enfin ils tinrent une convention générale de tous les citoyens du pays, le 12 octobre 1849, pour lui soumettre une constitution qui, après avoir été votée dans les comices populaires, fut envoyée au Congrès, et en est revenue sanctionnée pour être, à dater du 30 octobre 1850, la loi fondamentale du nouvel État.

On a conté et brodé de mille manières les débuts du nouvel *Eldorado*. Sans doute, bien des tableaux ont été chargés, amplifiés. Mais il y a eu aussi plus d'un fait passé sous silence, aussi étonnant que ceux qu'on a pu attribuer aux dévergondages de l'imagination et de l'a-

mour du merveilleux. Que les témoins de cette première période supportent la responsabilité de ce qu'ils ont pu en dire et en raconter.

Quant à nous, ce n'est qu'à partir de 1850 que nous avons eu, personnellement, en Californie, des intérêts engagés; ce n'est donc qu'à partir de cette époque que nous en parlerons *de visu*, et que nous serons garants de la véracité de cet écrit. Précédé en 1850 par Mme Saint-Amant, avec laquelle je m'identifie complétement, j'ai passé de ma personne, tant en Californie qu'en Orégon, la majeure partie des années 1851 et 1852. Depuis mon retour je n'ai cessé d'avoir avec ces contrées éloignées des rapports journaliers, constants et circonstanciés. Rien ne le démontre plus clairement que les documents périodiques que j'ai publiés, et que je rappellerai en *épilogue*, comme Chronique récente.

Je ne reproduirai pas ici le texte même de la constitution de la *Haute-Californie*, trente-unième État de la Confédération de l'Amérique du Nord. Elle est calquée sur celle des autres États et dans l'esprit le plus démocratique. L'esclavage n'y est pas reconnu. Le nouvel État jouit d'ailleurs de la même indépendance que ses aînés, de ce qu'on appelle le *self-government*, qui n'a d'autres limites que celles imposées à tous les *États-Unis* par les lois d'intérêt général, telles que les rapports internationaux avec les autres peuples, le tarif uniforme des douanes, qui n'est qu'un pour tous les ports de l'Union, et les autres réserves telles que celles des terres, des écoles publiques et des recours judiciaires. Quant à la possession des terrains aurifères, elle a été abandonnée à l'État californien, c'est-à-dire aux mineurs eux-mêmes, qui, comme nous le verrons plus

tard, en sont à la fois les *exploiteurs* et les seuls législateurs de droit et de fait.

Ce serait, et je ne saurais trop le répéter, une bien grave erreur que de penser que, malgré les irrégularités inséparables d'un ordre de choses si nouveau, et pour ainsi dire improvisé, il n'y a pas de règles pour la sûreté de la société. La propriété comme la personne y trouve une protection légale que l'étrangeté d'une population avec des précédents différents, agglomérée et amalgamée si fraîchement, rend sans doute imparfaite à beaucoup d'égards sur un territoire d'une vaste étendue et agité par la surexcitation continuelle du plus grand aliment de la cupidité humaine. Mais il y a amélioration, progrès sensible vers le bien, et on ne peut souhaiter et raisonnablement demander davantage. Dans les premiers instants on ne se connaissait pas ; réunis pour la première fois des bouts de l'univers, les langues, les mœurs, les croyances, tout était différent. Il était impossible, au début du principe électif, de se porter sur les meilleurs choix : c'est déjà difficile dans les pays où l'on est né l'un à côté de l'autre. Aussi le résultat des premiers scrutins s'est-il ressenti de cet embarras, et a-t-il laissé beaucoup à désirer. Mais dès la seconde élection il y avait un amendement visible; les suffrages, plus éclairés, se répartirent avec plus de discernement. Le sentiment du bien n'a besoin que de la lumière pour prévaloir, et la société, en Californie comme dans toutes les agglomérations où les hommes sont appelés à vivre en communauté, n'a tout surmonté, ne s'est élevée à un meilleur résultat que lorsque les passions honnêtes ont pu se faire jour, prendre le dessus sur les vices désorganisateurs et dissolvants. Les sociétés, comme les religions, ne se fondent jamais et ne peuvent subsister

que basées sur les principes de justice éternelle qui découlent d'en haut.

ORGANISATION JUDICIAIRE.

Il n'est plus désormais permis à personne d'accréditer que, d'après ce qui a pu se passer en Californie lors des premières découvertes de l'or, et d'après les récits plus ou moins véridiques colportés journellement, on vit dans cette nouvelle contrée pis que des sauvages et sans aucune organisation judiciaire; que le premier venu y fait la loi et en dirige l'application au gré de ses propres intérêts ou de ses instincts personnels. En un mot qu'il n'y a d'autre règle que le droit du plus fort.

Sans doute, à l'époque où, sortant tout-à-coup d'une vieille enfance, cette province passait de la domination si relâchée du Mexique sous l'union protectrice de la Fédération américaine, les anciennes lois perdaient leur force, et une récente législation n'avait pas encore eu seulement le temps moral de s'y implanter. C'est à peine si la base constituant ce changement avait été promulguée, lorsque le plus dangereux et le plus excitant de tous les mobiles humains, y attirait de toutes parts un ramassis d'individus arrivant là comme à la curée; qui non-seulement n'avaient d'autre affinité que leurs passions avides, mais qui étaient en outre aussi variés de peau que de langage. Ils ne se comprenaient pas, comment pouvaient-ils s'entendre, pour le bien surtout? Eussent-ils été la fine fleur de la civilisation, c'eût été encore difficile, et la plupart, nous ne le savons que trop, n'étaient souvent là qu'après avoir été repoussés de la société à laquelle ils avaient d'abord appartenu.

Des individus déshérités de leur patrie, qui erraient

sur le globe pour se rattacher quelque part, étant, par la conséquence même de cet état nomade de vagabon dage, sur la route, devaient arriver les premiers. C'est ce qui advint. Qu'avaient-ils d'ailleurs à risquer? Ils ne se séparaient de rien et n'avaient que des chances préférables à courir. A ce point de rendez-vous général, que ne devait-on pas avoir à redouter de tous ces affranchis de la morale et des lois? Jamais caverne sembla-t-elle mieux trouvée pour former une association de malfaiteurs?

Si au lieu d'être appelé à assister à un pareil spectacle, à voir fonctionner un semblable état de choses, à y prendre part, on eût été à le présupposer, à l'inventer théoriquement, qui n'eût frémi à l'idée d'aller s'y mêler au chaos qui devait en sortir? Qui eût osé garantir, non-seulement la durée, mais l'établissement, la constitution possible d'une semblable agglomération? Eut-on jamais la croyance que d'un fumier aussi infect pussent germer, se développer vitalement quelques-uns des principes conservateurs, indispensables au milieu d'une société humaine? Certes il eût paru plus logique et plus possible de régénérer les peuplades sauvages : s'il y a, chez les plus basses dans l'échelle de la civilisation, imperfection, ignorance, déviation, tout ce que vous voudrez; il n'y a pas du moins, dissolution, corruption, absence complète de tous bons sentiments. Ce sont des natures imparfaites, mais non totalement gangrenées. Au milieu de leur barbarie il n'existe pas une seule tribu sans règles consacrées, sans quelques instincts de l'ordre et de la propriété. Enfin, tous les sauvages ont une justice, une religion quelconques. Ils discernent à leur manière, et d'après la faiblesse de leur entendement, le bien du

mal ; ils n'ont pas déclaré la guerre à toute morale et n'ont rien renversé pour y substituer le crime. Tandis que les vices invétérés, surexcités par la soif de l'or, l'absence de toute croyance, l'impossibilité même d'échanger des communications par la parole, l'isolement par suite, qui rend plus audacieux les mauvais instincts, tout se trouvait rassemblé dans ces repaires où le génie du mal était en grande majorité.

Eh bien ! c'est à cette diversité, qui n'avait pas un lien commun avouable, qui ne pouvait se concerter dans sa fange, au milieu de variétés et de ramifications à l'infini, que le sentiment du juste, qui n'est qu'un, comme Dieu, a pu reprendre le dessus, même en état d'infériorité numérique. Il est devenu le plus fort par la possibilité de la concentration et de l'union.

Il n'y a donc pas tant à se récrier, à s'étonner des abus, des singularités, je dirai plus, de certaines monstruosités enfantées dans les premiers moments. Il faut s'étonner, au contraire, de ce qu'avec de pareils éléments pour constituer une nouvelle société sans un protectorat armé de la puissance de sanction, il n'y ait pas eu un plus grand nombre de crimes, un état de désordre plus prolongé, un chaos inextricable. Enfin, on peut presque s'émerveiller que quelque chose de bon, de bien, de respectable, soit resté debout. Mais il faut le reconnaître, même parvenu au dernier degré de sa déchéance et de sa dégradation, dans le cœur humain vibre encore un sentiment inné, supérieur à tous les mauvais instincts, et ce sentiment impose tôt ou tard, à la faiblesse et à l'imperfection de la créature, l'impérieuse loi de se réunir, de se courber pour vivre en commun avec ses semblables, atomes tous, et trop mal dotés pour se suffire seuls dans ce monde.

Honneur encore une fois à la jeune et resplendissante nation à qui est échue la possession de la Californie! A ses principes de noble fraternité revient une large part de la rapidité avec laquelle les germes civilisateurs ont pris le dessus!

La Constitution des Etats-Unis ne serait point une œuvre humaine si elle était parfaite; mais elle fut fondée sur les immortels principes que nous proclamions aussi à notre tour deux ans après; seulement chez nous l'application fut difficile sinon impossible. Au civil ils ont pris racine et porté de bons fruits; en politique ils ont été dépassés, outrés et renversés. Il est toujours bien difficile d'implanter un nouvel ordre de choses là où il y a des priviléges consacrés, des positions prises qui ne sont pas disposées à se sacrifier à des novations, dont les intérêts alarmés peuvent toujours mettre en doute la valeur et le moment d'une heureuse application pratique.

Dans cette constitution, qui porte pour emblême trente et une étoiles, et pour devise: *E pluribus unum*, la justice a été placée au faîte de l'édifice. Elle habite une région qu'on aurait voulu rendre tout-à-fait inaccessible aux passions politiques et aux luttes de partis. La Cour Suprême, qui est une pour les Etats fédérés, s'élève souvent au-dessus des pouvoirs législatif et exécutif, et veille toujours, comme l'ange tutélaire, au maintien des institutions fondamentales; elle est le Palladium moderne de la république.

Dans chaque Etat de l'Union, quelque liberté qu'on ait d'y pratiquer l'administration comme l'entend la majorité des citoyens, latitude presque absolue qui s'étend jusqu'au droit excessif de décréter l'esclavage, la possession de l'homme par l'homme! il est certains principes d'intérêt fédéral qu'il n'est pourtant permis d'en-

freindre, ni aux simples citoyens, ni à leurs représentants, assemblées ou magistrats; le reflet s'en reproduit précieusement dans chaque constitution locale. Pouvoir judiciaire et suprême, cette cour oppose une barrière infranchissable aux entraînements faciles de la multitude assemblée ou représentée, et son action conservatrice maintient l'unité d'une constitution qui laisse bien toujours assez de marge aux besoins et aux progrès raisonnables, pour suivre la marche et le développement des mœurs publiques, jusqu'au point au-delà duquel il y aurait péril pour l'existence même de l'Etat.

En Californie la législation fut long-temps celle même du Mexique, qui dérivait du principe de la conquête espagnole, à la fois monarchique et monacale. Lors de l'émancipation de ces anciennes colonies, de 1821 à 1825, la *Haute* et la *Basse-Californie* restèrent attachées à la république fédérative du Mexique et tentèrent, toujours vainement, depuis 1835, de se constituer une indépendance plus complète. Leurs efforts à cet effet y allumèrent la guerre civile, et ne servirent qu'à développer l'influence de la race anglo-saxonne, qui s'en emparait en 1846, toujours afin, disaient les agents des Etats-Unis, de prévenir l'usurpation anglaise. Le traité du 2 février 1848 l'ayant fait passer légalement au gouvernement de l'Union, dès ce moment le pays a dû changer sa législation, et sa situation est devenue plus claire et plus tranchée.

La constitution du 12 octobre 1849, sanctionnée par l'acte d'annexion du Congrès de 1850, a élevé la Californie au rang d'*Etat*, 31e étoile ajoutée au drapeau de l'indépendance. Elle jouit, depuis cette époque, de tous les droits et priviléges des Etats les plus démocratiques de l'Union. La justice y est un des trois grands pou-

voirs, et se meut, à peu près séparée dans son action, des autres grands pouvoirs législatif et exécutif.

Le jugement par jury est appliqué au civil et au criminel; excepté pour les crimes capitaux, dont l'évidence est démontrée ou la présomption *très grande*, les accusés restent libres *sous une caution qui ne peut être excessive*. Tous les autres grands principes judiciaires sont garantis.

Nous ne parlons pas ici de la *Cour de District* des *États-Unis*, qu'il ne faut pas confondre. Son action est tout-à-fait distincte. Elle ne connaît que des affaires ressortissant de la Fédération, dont l'appel est à la Cour Suprême de Washington. Les juges, ainsi que l'*Attorney général* et autres, sont nommés par le Président sous l'approbation du Sénat, et l'un et l'autre conservent sur eux, quoique inamovibles, le droit d'accusation (*impeachment*).

Trois espèces de cours sont établies et nommées par les électeurs de l'État pour les causes locales :

La cour suprême, composée de trois juges élus pour six ans; elle veille au maintien de la Constitution et des lois, et remplit, dans l'Etat particulier, les mêmes fonctions que la Cour Suprême de Washington est appelée à remplir pour l'ensemble des Etats fédérés.

Les cours de district, qui n'ont qu'un seul juge également nommé pour six ans.

Les cours de comté, composées d'un seul juge élu pour quatre ans.

Il y a en outre des juges de paix, des tribunaux municipaux et de conciliation, des attorneys (ministère public), des greffiers, *sheriffs*, *coroners*, *marechalls*, huissiers, etc., à peu près tous nommés par le peuple ou par ses délégués, et dont le pouvoir législatif surveille et dirige l'élection et l'installation.

La hiérarchie judiciaire existe donc, mais le lien corrélatif et disciplinaire est trop faible, ce qui a d'immenses inconvénients. Tout juge, tout magistrat quelconque, tout pouvoir, en un mot, sans contrôle et sans subordination, est entraîné fatalement, et même sans en avoir la conscience en lui-même, à des abus d'autorité. Ces juges américains de différents degrés ne s'en font pas faute, et contre les plaideurs, prévenus, accusés, aussi bien que contre les simples témoins; ils sont toujours prêts à décerner des mandats de comparution, d'amener ou de dépôt (*attachments*). Dans ce pays libre, et il l'est réellement pour tous, nul ne peut pourtant être assuré de ne pas aller à tout propos faire un tour en prison. Il est vrai qu'avec une caution en argent (*bail*) « qui ne peut être excessive » (Constitution, art. VI), rien n'est plus facile que d'échapper à la détention préventive.

Si c'est à tort que l'on a été poursuivi et arrêté, il est, en outre, très difficile de savoir à qui recourir pour le redressement. Tout ce qui est pouvoir, depuis le chef du gouvernement jusqu'à la plus humble autorité, est insaisissable. Le juge est-il brutal, il vous pousse hors de cour en semblant vous dire d'aller vous faire pendre ailleurs; est-il bon enfant (*a good fellow*), pour tout dédommagement il vous paiera, avec la libéralité et la soif ordinaires à l'Américain, un verre de *brandy* ou de *cherry cordial*, enveloppant ainsi toute sa procédure dans une rasade fraternelle. Il n'est pas politique, chez un pareil peuple, de pousser la susceptibilité trop loin.

Un pauvre étranger, victime d'une erreur, fût-il pendu par suite, *léguant son âme à Dieu et sa vengeance à sa patrie*, que je ne sais vraiment pas comment celle-ci pourrait remplir son mandat. Ce serait au gouverneur qu'il faudrait s'adresser; car lui aussi et le Sé-

nat de l'État, quoiqu'ils ne nomment pas les juges, ont sur eux le même pouvoir d'*impeachment* que le Président sur les *Cours des États-Unis*. Si la réparation n'était pas trouvée suffisante, ce serait à vous à poursuivre dans l'Etat, et devant sa justice locale, le juge prévaricateur. Le président de l'Union n'a pas le pouvoir de destituer ni même de suspendre le magistrat élu du peuple. Ce serait donc un procès qu'il faudrait engager, et il est très permis de douter que, à moins qu'il ne fût démontré à tous les yeux que le juge avait agi sous l'inspiration d'intérêts personnels, et non par simple ignorance de ses droits, on pût jamais obtenir, d'un jury américain, condamnation suffisante contre ce juge-bourreau : corde pour corde, sang pour sang. Il n'est pourtant pas à dire qu'il n'y ait une compensation, un correctif et un remède à tout ce qui est par trop vicieux, même là-bas. Ainsi, devant un sentiment de réprobation universelle, le corps électif, la fraction populaire dont la solidarité morale est engagée, ne resterait pas inactive ; sans attendre l'expiration légale du mandat, elle saurait bien contraindre à abdiquer, même violemment s'il était nécessaire, son élu ayant démérité, pour lui donner un successeur. Les exemples de cette justice sont fréquents, et ce n'est pas dans cet étrange pays qu'on se laisserait dire : « la légalité nous tue. » Mais, je ne cesserai de le répéter, tous les étrangers, à quelque classe, à quelque nation qu'ils appartiennent, ne sauraient apporter trop de ménagements à éviter les conflits sur cette terre aussi *débraillée* que fraternelle, afin de s'éviter de grands désagréments et de ne pas semer des embarras entre les gouvernements respectifs, sans solution satisfaisante pour aucun des deux.

Le gouverneur de l'Etat, nommé aux élections géné-

rales pour deux ans, et pouvant être réélu, a le droit de grâce et de commutation après jugement. Il rend compte de la manière dont il a usé de cette prérogative à l'ouverture de chaque législature. C'est nécessairement sa plus importante attribution. Il doit veiller aussi aux rapports internationaux et prendre à cet égard les ordres du Président des Etats-Unis. La défense et la sûreté de l'Etat placent la milice sous ses ordres ; mais comme toutes les communes ont leur édilité à peu près indépendante, les soins de l'administration intérieure ne regardent que très peu le gouverneur.

C'est avant que le pouvoir législatif n'eût complété, par des lois réglementaires, les principes posés dans la Constitution, qu'eut lieu la première installation de la justice. On avait été aux élections sans se connaître ; il en résulta des choix déplorables. On cria à la vénalité; des accusations de cette nature retentirent publiquement contre certains juges à l'époque où des calamités, comme les incendies de villes entières, frappaient un si grand nombre de victimes.

Alors parurent les *Comités de Vigilance*, qui s'établissaient, de leur propre chef, à côté du pouvoir judiciaire légal, et qui n'étaient autre chose que la loi *Lynch* (*Lynch-law*) organisée. Ce n'est pas à la justice qu'on voulait soustraire les accusés, mais aux juges, qu'on fut jusqu'à taxer de complicité dans des assassinats, des vols et des incendies. Ces comités ont eu plusieurs occasions de procéder rigoureusement ; mais c'est comme instrument comminatoire qu'ils ont fait un immense bien. La ville de San-Francisco en avait pris l'initiative, et elle avait été imitée dans les principales places de l'intérieur. Aujourd'hui, cette création antilégale n'existe plus nulle part, et le besoin ne s'en

fait pas sentir. Les magistrats, mieux choisis, font leur devoir; ils sont malheureusement assistés ou suppléés encore trop souvent par la justice populaire, moins régulière encore que les *Comités de Vigilance.*

La fameuse loi *Lynch*, dont l'emploi est toujours regrettable dans certaines contrées où subsiste un état anormal contraire aux droits de l'humanité, dans les pays à esclaves, où la propriété menacée est si irritable, y fut souvent appliquée à de simples dissidents. C'est une exception, et elle fut toujours déplorable.

L'effet de *cette loi* est prompt, sans limites. Les deux principes législatif et judiciaire se confondent dans l'application populaire. Toutefois, et en condamnant préalablement le principe même de *cette justice* (que la passion peut et doit même égarer), dans un pays neuf où la justice régulière est notoirement insuffisante, éloignée, accusée sans cesse de corruption ou de partialité, manquant la plupart du temps de force morale et de force matérielle pour la sanction de ses arrêts; dans un pays où le magistrat lui-même descend de la hauteur de son siége pour se faire tour à tour gendarme, geôlier et exécuteur des hautes-œuvres, les *meetings* ou assemblées populaires devant lesquels est traîné le flagrant délit ont véritablement un côté excusable. Un jury probe et indépendant, les témoins présents, le crime palpitant d'actualité, et par dessus tout cette grande loi de salut public, la nécessité! telle est l'excuse à l'exercice d'une pareille loi. Il n'y a souvent pas de prison, nul moyen de garder préventivement l'inculpé. Il faut tout improviser sur place pour l'instruction, et pendant ce temps les témoins changent de lieu, on ne les retrouve plus, et l'accusé a bientôt fait comme eux, s'il a en ses mains quelques *arguments irrésistibles*. Avec

la loi *Lynch*, l'accusé n'a pas le temps et manque de présence d'esprit pour se livrer à ces manœuvres qui troublent et égarent souvent la conscience du juge. Il paraît *tout chaud* devant eux et dépouillé d'artifices. Loin qu'on le prive de défenseurs, toute liberté lui est laissée pour en choisir et pour parler lui-même, autant et aussi longtemps qu'il le veut, non-seulement sur la sellette, mais encore la corde au cou sur l'échafaud, où l'*unanimité* (qu'on ne l'oublie pas), où l'unanimité du verdict a pu seule le faire monter, et d'où la voix du peuple, auquel il peut appeler du droit de grâce, aurait encore la toute-puissance de le faire descendre.

J'avoue qu'après avoir assisté à plusieurs de ces jugements, je suis revenu sur la plupart des préventions que j'avais à cet égard. Le coupable y reçoit un châtiment soudain, c'est vrai, et c'est avec la précipitation qu'on peut craindre les erreurs, et des erreurs ici irréparables. Dans les condamnations que j'ai vu porter, pas un seul n'a parlé de son innocence. Je les ai entendus répondre à la question s'ils avaient quelque chose à ajouter à leur défense : « Donnez-moi un bon cigare et un verre de cognac », ou s'écrier « *No chance!* » (pas de chance). Aucun ne maudissait ses juges et tous montraient, en face de ce suffrage universel judiciaire, une étonnante résignation. Je ne crois pas, du reste, qu'il y ait eu, en Californie, d'erreur judiciaire dont l'humanité bien comprise puisse gémir, et c'est à ces exemples, tous favorables à la *loi Lynch*, que je dois sans doute les sentiments de tolérance pour une pratique que tant de bons légistes, du fond de leur cabinet, ont raison en principe de qualifier de monstruosité.

Je veux m'appuyer de quelques exemples pris dans les annales judiciaires de ces contrées depuis quatre

ans; faire vivre mes lecteurs au milieu de ces scènes extraordinaires et qu'on ne voit pas ailleurs, pour avoir plus de facilité à leur prouver que s'il y a danger dans l'application d'une pénalité trop prompte et trop excessive à notre point de vue; que si cette justice présente des singularités et s'éloigne tant des formes de nos codes pénal et de procédure, elle n'en laisse pas moins dormir en paix la conscience du juge, débarrasse promptement la société des membres gangrenés dont elle ne peut plus se charger et qu'elle ne peut pas décemment envoyer se faire pendre ailleurs; que ces mêmes membres n'ont pas de supplice préventif à endurer, et qu'on ne fait que leur abréger les douleurs de l'agonie dans quelque pénitencier tropical, où l'espérance n'accompagne que comme à la porte de l'Enfer. Mais par dessus tout, ce qui peut militer en faveur de *Lynch-law*, c'est qu'elle prévient, par le salutaire effroi qu'elle inspire aux scélérats, une foule de nouveaux crimes, dans un pays où les autres moyens de les prévenir sont presque nuls. En résumé, *elle rassure les bons et fait trembler les méchants*. Que veut-on de plus?

C'est par une sévérité de pénalité qui, dit-on, n'est pas en proportion avec le crime, que cette loi révolte; ainsi pendre pour le vol, qu'on récompensait dans certaines républiques! Mais, si la violation d'un domicile qui n'est défendu ni par des grilles, ni par des verroux, si le vol d'un cheval ou d'une mule sont les plus grands obstacles au maintien et au développement d'une société naissante, s'il y a péril en la demeure, question de vie et de mort pour celui qui est victime, le châtiment, pour prévenir surtout, peut-il être trop rigoureux?

Lorsqu'en temps de pleine paix un homme est fusillé pour avoir donné une poussée ou une *pichenette* sur

le nez du camarade de la veille, qui, le matin même, avait cousu des galons de laine à son habit militaire, croit-on que le condamné, victime de la discipline, est moins intéressant, moins regrettable que le voleur de grand chemin, victime de sa scélératesse, que la lâcheté seule empêcha souvent de joindre l'assassinat au vol? Et qui provoque donc de pareilles rigueurs? — La même loi de salut public, la nécessité, l'intérêt général.

Dans les causes purement civiles et commerciales, on s'est souvent plaint que la balance n'était pas équitablement tenue; on a réclamé contre l'inégalité de la part distributive, on a avancé que le juge n'était pas impartial dans les contestations entre les citoyens américains et les étrangers, où le jury n'est jamais mixte comme il l'est en Angleterre pour les causes criminelles, et où les seuls citoyens sont appelés à prononcer. Dans toutes ces récriminations, il est possible qu'il y ait quelque chose de fondé, qu'un sentiment de préférence, souvent involontaire, puisse peser sur la conscience des jurés, prédominer dans l'esprit des juges qui, les uns et les autres, ne sont enfin que des hommes, de simples et faillibles mortels; sans être précisément juges dans leur cause personnelle, il n'y aurait rien d'incompréhensible à ce qu'ils inclinassent quelquefois du côté de leurs compatriotes. Mais quel remède y apporter? Dans quelle bienheureuse contrée n'a-t-on pas à craindre ce même sentiment louable au fond et impossible à éteindre?

Le mieux est de ne jamais perdre de vue que nous sommes en pays étranger; qu'il nous y est accordé une généreuse hospitalité et une protection suffisante; que, de notre côté, nous devons apporter dans notre conduite un redoublement de circonspection et de réserve. Ce n'est pas rigoureusement sous le droit absolu, mais

sous le droit relatif, que la prudence et la saine politique nous commandent de nous placer vis-à-vis d'un gouvernement aussi insaisissable. D'ailleurs, il est si facile de devenir citoyen de cette contrée, sans perdre à jamais sa nationalité, que nous pouvons espérer à notre tour les avantages du privilége, s'il existe réellement. En attendant, l'abus n'est qu'une exception et une exception rare ; je ne connais pas un seul exemple où il ait franchi les bornes, et ce n'est pas la mauvaise humeur des plaideurs malheureux que je voudrais consulter pour m'édifier, en Californie pas plus qu'ailleurs.

On disait autrefois en France « qu'il n'y avait pas de » corde assez forte pour pendre un millionnaire. » En Californie, on prétend qu'un homme, quoique coupable, qui a de l'*argent* ou des *amis* qui peuvent lui en avancer, ne sera jamais pendu : c'est donc à peu près le même adage partout. Le Grand Jury du comté de San-Francisco a clos sa session le 4 février 1854, en se plaignant « que le jury pour les crimes capitaux n'était pas » judicieusement choisi en ville, puisque *sur les centaines d'assassinats* qui avaient été commis depuis » trois ans, un seul coupable avait été convaincu et » exécuté. Dans une foule de cas, il n'existe pas l'ombre d'un doute, mais le *jury n'est pas convaincu!* Le » tout-puissant dollar et d'autres arguments semblables » ont été assez influents pour faire taire les droits » de la conscience et les serments solennels. Les criminels ont ainsi été presque tous acquittés et relâchés dans la société, en dérision de toute justice. Ces » acquittements sont devenus si communs, qu'on n'a » plus aucune confiance dans les jurés de San-Francisco, et qu'un jugement est devenu une farce solennelle. »

Et pour conclure, le Grand Jury, qui fait aussi des fonctions analogues à celles des conseils généraux en France, ne voit de ressource afin d'obtenir des *jurés honnêtes*, que d'en confier le triage au *haut-sheriff*. Ceci est peu républicain, il faut en convenir, et ressemble terriblement *aux jurés probes et libres*, dont l'ancien gouvernement osait proposer de laisser le choix aux préfets, ce qui nous fit tant crier quoique nous ne fussions pas encore en république.

Les frais de justice sont très élevés, surtout ceux du barreau. Voilà certainement encore un motif pour ne pas être processif et pour préférer les arrangements amiables à l'intervention des tribunaux. Aux États-Unis, toutes les professions sont à peu près dégagées d'entraves. On ne demande pas de brevet d'aptitude, de diplôme après examen, pour des carrières qui, chez nous, sont avec raison, entourées de garanties, telles que l'exercice de la médecine, du notariat, le courtage, le droit de commander un navire, toutes professions qui intéressent la fortune et la vie des tiers. Au contraire, pour l'état de *barrister* (avocat), il faut des études, on exige des examens, un diplôme ; nécessairement, c'est un capital qu'il faut retrouver. Tout le monde ne peut pas plaider, et tout le monde peut être appelé à faire partie de la magistrature assise. C'est l'élection et non l'étude du droit qui fait le magistrat. On n'a pas besoin d'avoir ouvert les codes pour siéger comme juge ; le premier citoyen américain qui a de l'intrigue et de la popularité, peut sortir chef de Cour, si le scrutin l'y appelle. Du reste, le bon sens pratique des électeurs et l'intervention du jury, sont de grands correctifs.

Le pouvoir législatif a pris en 1853 une excellente

mesure pour régulariser la profession de notaire à San-Francisco. Jusque-là l'*était qui voulait* ; on ouvrait une étude avec la même facilité qu'une boutique d'épicier ou un cabaret. Aujourd'hui, le nombre des notaires est limité, et il faut obtenir l'investiture du gouverneur. Ce n'est pas encore complet, sans doute, mais il y a eu amendement à des abus qui étaient devenus intolérables.

Il règne au barreau une liberté à peu près illimitée de tout dire, et le langage des avocats est loin d'être toujours *parlementaire*. C'est là qu'on a le droit d'appeler *Rolet* un fripon, et qu'on en use largement. Le plaideur ne peut pas du moins se plaindre que la défense est gênée. Tout en invectivant par les mots les plus crus la partie adverse, on ne néglige pas la partie comique, et faire rire l'auditoire et les juges est un moyen de succès, comme celui d'émailler la plaidoirie de toutes les citations poétiques qu'on trouve dans la littérature anglaise, en attendant celle de la jeune Amérique.

Tout sérieux que soit généralement ce peuple dans les affaires, il aime beaucoup à mêler le plaisant au sévère, et les plus grosses plaisanteries sur les infortunés plaideurs sont toujours les mieux accueillies, même dans les causes qui devraient le moins prêter à rire.

Moins pour satisfaire une vaine curiosité ou pour faire rire moi-même, qu'afin de dépeindre les mœurs et les événements dont cette contrée fut le théâtre pendant la première période de son enfantement, je raconterai quelques-unes des scènes judiciaires et des exécutions qui s'en sont suivies ; je fus témoin de la plupart, et sur les autres j'ai recueilli des données tout aussi certaines.

CHAPITRE XXVII.

Suite du chapitre précédent. — Exécutions judiciaires.

— A Hang-Town (ville du Pendu), sur la rivière de la *Fourche-Américaine*, à cinquante-cinq milles Est de Sacramento-City, voici l'événement qui fit appeler de ce nom cette place naissante. Elle n'est qu'à douze milles du fameux moulin du capitaine Sutter, où l'or fut découvert. Il y a environ quatre ans, un Irlandais nommé Richard, ayant eu une difficulté avec un joueur, dans la salle de l'*El Dorado*, l'attendit en embuscade et l'assassina traîtreusement. C'était le second crime de ce genre dont cet homme se rendait coupable ; aussi *Lynch-law* s'en empara et le condamna à être pendu. Il n'y avait pas encore de place assignée pour ces sortes d'exécutions ; on désigna, au milieu de la ville, le grand sycomore sous l'ombrage duquel ne retentissaient ordinai-

rement que des chants joyeux. Mais il n'y avait seulement pas une échelle pour accomplir la triste cérémonie.

Never mind, l'Américain, n'est pas embarrassé pour si peu. On attache le *chanvre vengeur* par un nœud coulant autour du cou du patient, l'autre bout de la corde est placé dans sa main, et on l'invite à grimper sur l'arbre à la façon des singes, jusqu'à une branche désignée, en l'aidant généreusement et en lui donnant les instructions nécessaires pour accomplir cette espèce de suicide. Le malheureux n'est retenu que par le temps d'allumer un cigare, qu'il demande pour toute faveur, *vrai Havane* surtout, disait-il. Arrivé sur la branche, il y noue fortement la corde, obtient la parole pour faire son *speech*, qui est la biographie de sa triste existence. Ces détails, peu édifiants, ont produit sur son auditoire, absolument un effet semblable à celui que ferait sur nous, pendant une veillée de famille, la lecture d'un chapitre de *Gusman d'Alfarache*. On a ri sans être désarmé, et personne ne pensait à pleurer ni pour le corps, ni pour l'âme de ce malheureux. Quand il n'a plus eu rien à dire pour l'acquit de sa conscience ou le plaisir des spectateurs, le signe convenu lui a été fait par le chef de jury, et sans la moindre observation, il s'est lancé dans l'éternité... Tout a été dit, et la ville naissante a eu son parrain ; elle porta deux ans ce lugubre nom. Comme rien n'est éternel, on l'appelle à présent *Placerville*, et, depuis long-temps, la population renouvelée y a perdu le souvenir de Richard. C'est une des places qui ont produit le plus d'or ; des fortunes s'y sont faites rapidement, sans qu'il ait été prouvé que tous les mineurs, quoiqu'ils en fussent bien dignes pour la plupart, aient eu de *la corde de pendu*.

— Un Américain, très pressé sans doute de changer de place, eut la triste idée de s'emparer du cheval d'un de ses compatriotes, et quoique non sellé et bridé, le monta et se rendit tout d'un trait à 30 milles de là. Le propriétaire ayant eu avis de ce vol, ne perd pas un instant, il enfourche le meilleur animal de son *rancho* et suit le voleur à la piste. Celui-ci n'était pas à moitié de son repas, dans *Empire-Hôtel*, à Calaveras, qu'il se sent frapper sur l'épaule. « Eh ! l'ami, » lui dit une voix qu'il n'entendait pas pour la première fois, « avez-vous » été content de mon cheval? Ce n'est pas pourtant le » meilleur du *coral*, car vous voyez que je vous ai » promptement rejoint. » Sans s'émouvoir beaucoup, l'autre lui répond que sa bête est à paître, et il lui offre d'en aller faire autant; 30 milles à franc étrier avaient bien disposé l'estomac de notre propriétaire, il dîne à côté du voleur, et quand on eut bien trinqué, on se rendit chez le shériff pour régler cette bagatelle. Le magistrat trouva le fait d'autant plus grave que de semblables vols, non encore découverts, venaient d'affliger le comté. Un exemple arrivait à point nommé. Le jury est immédiatement convoqué; son verdict ne fut pas douteux, et le cas fut jugé pendable. A cette époque, la sentence parut excessive, mais depuis elle a fait jurisprudence. Tout vol d'un cheval, ou toute introduction dans une tente en l'absence du locataire, entraîne la peine capitale. C'est comme promulgué: qu'on se le dise.

Le condamné, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, essaya bien quelques observations; mais la sentence était sans appel, et il dut se résigner à mourir. Il réclama seulement d'être fusillé au lieu d'être pendu; cette grâce lui fut accordée, quand on se fut assuré qu'il y avait de bons *rifles* à Calaveras.

Le docteur de l'endroit, phrénologiste distingué, trouvant des caractères remarquables à la tête du condamné, lui offrit dix dollars s'il voulait la lui vendre. Le marché fut accepté. Le condamné enferme alors la pièce d'or dans sa blague à tabac, y joint une mèche de ses cheveux, et prie le shériff de faire parvenir ce petit paquet à sa mère, dans l'endroit du Missouri qu'il lui désigne, le conjurant seulement de ne pas lui apprendre la cause de sa mort. Le digne magistrat lui promet qu'il se bornera à écrire que son malheureux fils est mort des suites d'*une course à cheval*. On a beaucoup applaudi la tournure délicate et spirituelle donnée à cette commission. En face du peloton des *riflemen*, l'infortuné, présentant sa large poitrine, a prié de ne pas être tiré à la tête, afin de ne faire de tort à personne dans le dernier acte de sa vie. Il est mort avec beaucoup de courage.

Sur le cadavre encore chaud s'est élevée une déplorable discussion entre le shériff et le médecin. Celui-ci voulait trancher la tête; mais le shériff a exigé qu'il prît tout, corps et tête, afin de s'exonérer lui-même de l'embarras des funérailles. Le docteur Smith, obligé d'en passer par là, a séparé la tête du tronc. Il a fait jeter celui-ci par un nègre dans un ancien trou de mineur, dans lequel on a fait ébouler quelques pierres; il a mis la tête dans un sac de toile, comme fit Judith sous les murs de Béthulie; mais moins silencieux que l'héroïne juive, il ne cessait de répéter que quoique la tête fût belle assurément, à cause de l'embarras d'ensevelir le corps, il l'avait payée trop cher; que cette leçon lui profiterait, et qu'à l'avenir il n'achèterait plus que des têtes provenant de la décollation. Ceci paraît incroyable; mais pour les Américains, tout, abso-

lument tout, est matière à opérations commerciales.

— John Jackson, arrivant du haut de la rivière de la *Plume*, entra le soir chez les époux Baker, honnêtes Suisses établis à Yuba-City, un peu au-dessus de la belle ferme du capitaine Sutter, leur compatriote; Jackson demanda à partager leur soupe et à coucher. Le lendemain, après déjeuner, Baker se rendit à *Hock-Farm*, laissant Jackson dans sa maison, lequel lui dit qu'il attendrait son retour pour partir. Mme Baker alla laver du linge à un étang voisin. Son mari rentra vers midi, et, ne trouvant personne chez lui, il appela plusieurs fois sa femme.

Inquiet de ne pas recevoir de réponse, il se dirige vers son *coral* pour y seller un cheval et continuer ses recherches. Jackson paraît alors devant lui, le *revolver* au poing, et lui signifie qu'il faut mourir. La détente est lâchée, mais la capsule part seule; Baker court chercher son pistolet, il avait disparu; il saisit son fusit qu'il avait chargé la veille, il est vide. Baker ne peut s'opposer dès lors à ce que Jackson qui, pendant ce temps, s'était emparé du cheval, ne s'éloigne au grand galop; mais Baker prend un autre cheval et s'élance à sa poursuite, en donnant l'alarme à tout le voisinage.

Le brigand est bientôt arrêté; le cadavre de la malheureuse femme est retrouvé sur le bord de l'étang, à côté du linge qu'elle y était venue laver. Son cou porte l'empreinte d'une forte pression et trois balles avaient pénétré dans le corps au-dessous du sein gauche. La malle avait été forcée; on en avait enlevé 30 dollars et le pistolet de Baker retrouvé sur Jackson.

En présence de cette horrible scène, un jury s'assemble immédiatement et prête serment. Il allait interroger l'accusé, lorsque la population furieuse, trouvant

les faits d'une si grande évidence, ne veut même pas de cette justice sommaire. On jette le fatal *lazo* au cou de Jackson. Il est entraîné vers l'arbre le plus voisin auquel la lanière est fixée; mais avant d'aller plus loin, on somme le coupable de confesser son crime. Il hausse les épaules et se mouche avec un doigt à la façon américaine. Le corps, enlevé à trente pieds du sol, fut balancé jusqu'au lendemain matin par la douce brise de la nuit...

— Au sud de Stockton, sur le *Joaquim*, le docteur Mac-Loun a fondé un hôpital. Le 8 juin dernier, l'étage supérieur de cet établissement était en feu. A force d'énergie et d'activité, on parvint à se rendre maître des flammes qui menaçaient déjà quatre malades incapables de se mouvoir. On reconnut que l'incendie était l'œuvre de la malveillance : un trou pratiqué dans une cloison et bourré de papier en avait été le foyer. Les témoignages recueillis ne permirent pas de douter que la négresse Lucie, infirmière de l'hôpital, mue par un esprit de vengeance, ne fût la coupable. Le docteur et quelques assistants saisirent une corde et allaient faire justice sur les cendres encore brûlantes, lorsque cette femme déclara sa grossesse, fit l'aveu de son crime et demanda grâce à genoux avec des larmes si émouvantes, qu'on remplaça la pendaison par une forte bastonnade. Quoique cette négresse fût de condition libre, puisque l'esclavage n'est pas admis dans l'Etat de Californie, on lui a appliqué une justice paternelle toute coloniale; mais le bâton, placé dans les mains trop vigoureuses d'un Américain, entraîna la mort de la mère et de l'enfant.

— Bien que les femmes de couleur ne soient pas précisément assimilées aux femmes blanches par les

Américains, il y a pour la *femelle* (*the female*) une faveur toute particulière. Une seule femme a été exécutée en Californie pour assassinat, et voici en quelles circonstances : A *Sonora* (qui a brûlé depuis), des Américains, échauffés par la boisson, avaient gravement insulté une Mexicaine, d'assez mauvaise vie, du reste. Le lendemain, celui qui avait été le plus coupable, éprouvant un remords honorable quand il fut dégrisé, se rend à la case de cette femme pour lui faire ses excuses. Sans l'écouter, elle lui plonge un poignard dans le cœur. La victime était très aimée. Aussi, au milieu de l'exaspération générale, on crie vengeance, le parti de la violence a le dessus et la femme est pendue. Elle est morte avec un grand courage. Chez les Américains, cette exécution est restée comme un remords, personne ne veut y avoir trempé et tous ont déploré amèrement cette précipitation dangereuse. Si cette femme avait été de race blanche, ils ne l'auraient certainement pas tuée.

— Une Américaine était mère d'une très jolie fille encore mineure, qui eut la faiblesse de suivre un Anglais sans la permission maternelle. Furieuse comme une lionne à qui l'on a ravi ses petits, elle parcourt à pied tous les *placers* du nord, et enfin, après des fatigues inouïes, découvre les fugitifs dans la ville de Sacramento. Appuyée par le shériff, elle reprend son enfant et obtient l'arrestation du séducteur. Le lendemain matin, avant l'appel de la cause devant le *recorder*, elle se rend seule à la geôle et est introduite auprès du prisonnier. Elle le conjure de rendre l'honneur à sa fille en l'épousant. Larmes, prières, supplications, elle n'épargne rien. L'Anglais refuse tout et répond même avec ironie. Alors elle tire un pistolet de dessous ses vêtements, le

décharge sur le suborneur « et lui fait dans le flanc une large blessure. » L'autorité veut arrêter cette femme, mais toute la ville se déclare en sa faveur et la cautionne. Elle reste libre.

En voyant approcher sa fin, l'Anglais fait demander la mère et la fille. Étendu sur un misérable grabat dans un hôtel de la ville, il n'a plus que la force de détacher sa ceinture, contenant le fruit de ses labeurs dans les mines. Il demande pardon à la mère, donne la ceinture d'or à la jeune fille dont sa main glacée presse la main tremblante qu'il porte à ses lèvres, en lui disant : « Soyez ma femme... vivez heureuse. » Le mariage ainsi célébré devant deux témoins est valable aux yeux de la législation américaine : il n'en faut pas davantage pour les unions ordinaires. Sans doute on passe quelquefois un acte devant un notaire ou un magistrat quelconque, on s'incline même devant la bénédiction d'un prêtre de n'importe quelle communion ; mais le mariage, qui n'est pas là forcément un sacrement, conserve le caractère d'un contrat et se prouve aussi simplement que toute autre transaction. Le célèbre forgeron de *Gretna-Green* serait de luxe en Californie. La coutume est excellente dans le pays tant qu'on l'habite, et souvent encore meilleure quand on le quitte.

Pour en revenir au drame dont nous venons de parler, il a produit une immense sensation à Sacramento-City. Toute la ville en a été profondément émue pendant plusieurs jours, et la cause a été, bien entendu, de par l'émotion populaire, rayée du rôle de la Cour d'assises.

— Pendant mon exploration en Orégon, j'assistai à une affaire criminelle dont je rendis compte dans les journaux français à mon retour dans la Californie, pen-

sant qu'un semblable exposé, très véridique, soulèverait une discussion. J'avais perdu de vue qu'il n'y avait pas là matière à gagner des dollars; aussi n'a-t-on fait qu'en rire comme d'une chose plaisante, malgré son fond très sérieux. On va être à même d'en juger.

L'Orégon n'est pas, comme nous l'avons vu, un État de l'Union; il n'en est encore qu'à l'apprentissage connu sous le nom de *Territoire*, malgré son étendue et ses richesses. Le Congrès l'administre, tout en désirant franchement la prochaine émancipation du pupille. Celui-ci travaille tous les jours à élever sa population au-dessus de 40 mille âmes, pour avoir le droit d'envoyer des représentants au Congrès. Avant un an l'émigration la portera au-delà de ce chiffre. En attendant, c'est le président à Washington qui nomme le gouverneur et les juges. Ils n'en sont pas plus mal partagés; car on a généralement fait choix de légistes de mérite, qui ont donné une bonne impulsion à cette intéressante contrée.

Un Missourien nommé Return W. Everman, après avoir volé le fermier C.-C. Hooker, alla, pour prévenir toute récrimination, lui brûler la cervelle dans le champ même que labourait ce brave homme. Il s'était fait assister dans ce double crime, *avant* et *après*, par un Irlandais nommé Enoch Smith et par son frère à lui, Hiram Everman; mais celui-ci comme complice seulement *après*... Les deux premiers furent condamnés à être pendus. La sentence contre W. Everman reçut son exécution à Cynthian, comté de Polk, le 11 mai 1852; Enoch Smith avait obtenu, je ne sais à quel titre, un sursis et probablement une commutation par ordonnance du gouverneur. J'ignore ce qu'il est devenu. Mais le plus curieux de l'affaire est le sort qui a été fait à

Hiram, condamné seulement à trois années de travaux forcés.

A genoux au pied de la potence, la tête nue et les mains solidement enchaînées, il a dû assister à la lente agonie de son frère, qui, n'ayant pas eu les vertèbres rompues pendant l'ascension, se débattit pendant plus d'un quart d'heure. A la suite de la pendaison, on s'aperçut qu'il fallait cependant régulariser le sort du condamné aux travaux forcés, et comme, dans ce bienheureux Orégon, il n'y a pas de bagne, ni même de prison, l'esprit américain, qui n'est jamais à court, a dû pourvoir au cas. D'un commun accord entre la Cour et le shériff, il fut arrêté que le condamné serait vendu à l'encan au plus offrant et dernier enchérisseur. En conséquence, on l'adjugea, moyennant la somme de 112 dollars, à un fermier qui a dû fournir caution et jurer de le *garder sûrement et de l'employer aux plus durs travaux.*

Cette façon de faire, empruntée, dit-on, aux Mormons du *Lac Salé*, constitue un esclavage aussi dur qu'avant le Christianisme, car autorisant les châtiments corporels, il peut aller jusqu'à la mort, et cependant au bout de trois ans cet homme doit rentrer libre dans la société! On ne s'est pas préoccupé de tout cela. Il fallait pourvoir à la nécessité du moment, et surtout passer à autre chose.

Les premiers incidents de la mise en possession n'ont pas été les moins édifiants. L'acheteur prétendait emmener son acquisition telle quelle, c'est-à-dire avec les menottes. Le shériff, qui en avait la clé, voulait remettre les menottes au greffe, alléguant qu'elles n'avaient pas été comprises dans l'adjudication. L'acquéreur soutenait *mordicus* que, par assimilation, l'*attache allait de droit avec la bête* (sic).

Enfin, après d'interminables discussions, dans lesquelles le patient, bien entendu, n'avait pas même voix consultative, la Cour est intervenue, et 15 dollars ont été ajoutés pour le prix des fers. Sur ce, acheteur et acheté ont bu un verre de gin et sont partis bras dessus bras dessous.

Quelque singuliers, bizarres, extraordinaires que puissent paraître ces détails, ils sont tous de la plus exacte vérité, et ce serait à n'en pas finir si l'on voulait citer tous les cas analogues dans les fastes judiciaires de ces nouvelles contrées du Pacifique, dont ils n'arrêtent nullement l'impulsion rapide et les prodigieux développements.

La police correctionnelle et la police municipale sont en permanence à San-Francisco et défraieraient à elles seules une *Gazette des Tribunaux*. Leur action est surtout vive et prompte. Entre le délit et la punition, il n'y a pas souvent un intervalle d'une heure. En général, c'est une amende; elle doit être versée sur l'heure, ou bien en prison, pas le moindre sursis. Le juge et le prévenu sont débarrassés l'un de l'autre tout de suite. Dans les rixes sur la voie publique, il est rare que les deux parties ne soient pas condamnées. C'est absolument la fable de *l'Huître et les Plaideurs*.

Quoique le gouverneur soit le seul investi du droit de grâce par la constitution, le juge qui a condamné fait remise tous les jours de la totalité de la peine, prison ou amende qu'il a infligée, ou la commue à son gré et suivant le cas. C'est illégal, on s'en plaint; mais le fait continue à subsister, et bénéficie généralement aux condamnés et quelquefois au juge commuant.

Les tribunaux se déclarent rarement incompétents, et quand ils sont saisis par une des parties, même pour

des faits antérieurs à l'arrivée en Californie, se fussent-ils passés en Europe, ils retiennent la cause si elle en vaut la peine. Ces descendants de Perrin Dandin veulent absolument juger. Comme il n'y a pas de contrainte par corps, excepté pour les amendes fiscales, et que la propriété de toute nature se transmet avec une rapidité électrique, même depuis la création des bureaux d'enregistrement et d'hypothèque, les gens peu délicats n'ont jamais rien au soleil quand ils plaident, de sorte que la perte du procès n'est qu'un manque à gagner, une opération avortée; ils peuvent parfaitement sortir du tribunal en disant :

> Tu peux me *condamner*, ô justice ennemie !
> Mais me faire payer, parbleu ! je t'en défie.

Les ventes simulées, les substitutions frauduleuses sont monnaie courante; mais comme rien n'est plus commun qu'un mandataire infidèle, on tombe de Carybde en Scylla, et pour échapper à un créancier importun, on se fait souvent dépouiller, malgré les contre-lettres, par un ami déloyal : que de fortunes qui n'ont pas d'autre origine !

Le serment, comme dans la législation anglaise, joue un grand rôle dans la procédure américaine. Hélas ! au milieu des aventuriers californiens, a-t-il plus de valeur que le serment politique ailleurs?

Malgré tout ce que nous venons de dire, les statistiques, soigneusement recueillies depuis deux années, constatent toutes une évidente amélioration dans la position de San-Francisco. Les crimes et les délits, dont *les trois quarts sont le fait de l'intempérance* (rapport du grand jury du 4 février 1854), y ont considérablement diminué; la population est purgée, le commerce s'y régularise, les constructions prennent un certain ca-

ractère de stabilité. Il est merveilleux que les incendies, qui ont si souvent dévoré cette cité naissante, n'aient pas recommencé depuis trois ans. C'est une période quintuple de la plus longue période pendant laquelle l'élément destructeur avait été sans paraître.

On doit reporter les causes de ce bien-être général aux progrès civilisateurs. La population est composée de meilleurs éléments, et ce qu'il y a de meilleur dans ces éléments a, comme dans toutes les sociétés organisées, repris sérieusement le dessus et ne se laissera plus déborder.

Quant à notre contingent national en Californie, il n'a pas à se plaindre de la justice locale. En état de chute, les Français n'ont pas eu excédant de pénalité ; au contraire. Nous ne relaterons aucun de ces tristes faits ; nous tenions seulement à bien établir que nos compatriotes sont encore moins victimes de la justice criminelle américaine que de leur justice civile et commerciale. Il est tel fait que, par respect pour une noble famille bretonne, nous ne préciserons pas davantage, dans lequel il y a eu assassinat d'un Français L. L. par son associé. Le coupable, condamné à mort par le jury, devait être pendu en juin 1852 ; il avait obtenu un délai suffisant pour écrire en France et avoir réponse. La famille, après de grands sacrifices de *dollars*, s'était assurée d'une commutation ; le prisonnier a mieux aimé se sauver. Il a corrompu son gardien à *Sonoma*, qui était moins cher sans doute que la *commutation* ; s'il est rentré en France, à défaut de remords il ne doit pas vivre sans crainte, car il n'ignore pas qu'il y a une loi qui punit les crimes commis par des Français sur des Français en pays étrangers, et sans pouvoir invoquer le principe de droit ordinaire, *non bis in idem*.

Dans les mines comme ailleurs, c'est le travail et la bonne conduite qui l'emportent. Le hasard peut bien y être encore pour quelque chose, mais ce sont les labeurs persévérants qui donnent le rameau d'or. La découverte du précieux métal dans l'Australie, qu'on croit généralement faire une concurrence nuisible à la Californie, fut au contraire un fait providentiel pour cette dernière contrée. Elle la purgea des hordes de *convicts* de Sydney qui s'étaient abattues sur les *placers*. Cette triste population, écume de l'Angleterre, n'avait rien que l'idiome de commun avec l'Américain. Il y a entre eux, outre la réciprocité d'antipathie nationale, un abîme qui les sépare dans leurs mœurs respectives. On peut donc hardiment avancer que rien n'a purifié les *placers* de la Californie comme l'or de l'Australie.

CHAPITRE XXVIII.

Les Français en Californie.

« Au milieu de toutes les causes de ruine et de misère
» qui se sont succédé en Europe depuis quelque
» temps, nous avons vu tout-à-coup arriver des régions
» lointaines l'annonce d'une découverte destinée à im-
» primer un nouvel essor à l'émigration vers les plages
» transatlantiques, en ouvrant une vaste carrière à l'ac-
» tivité industrieuse des populations de notre conti-
» nent. »

Ces paroles, écrites par un homme d'une grande capacité, et qui sont le début de l'intéressante description qu'il nous donna sur la Californie, avec laquelle il a fourni une preuve de plus que les hautes intelligences n'ont pas besoin d'aller sur les lieux pour en parler, ces paroles, disons-nous, ont eu une application très vraie en ce qui concernait nos intérêts nationaux. La nou-

velle découverte a été réellement utile à la France accablée sous une révolution désastreuse, et c'est elle qui, après les Etats Unis, en a retiré la plus large part de profit, à bien compter et tout bien supputé. Comme nombre, nous venons immédiatement après les citoyens de la République; comme influence et avantages évidents, nous prenons place avant tous les autres étrangers. Notre gouvernement républicain, sans s'être imposé de grands sacrifices, seconda intelligemment l'élan et les bonnes dispositions de l'émigration.

Nous n'avons pas besoin d'entrer dans le détail des faits particuliers, et tout en nous maintenant dans les hautes régions de l'ensemble des intérêts généraux, nous les résumerons d'abord dans les avantages suivants : 1° armements dans nos ports, qui ont contribué à démontrer notre pénurie en navires pouvant prendre la mer; 2° écoulement d'une grande quantité de produits du sol ou des fabriques; 3° émigration qui, *en nous enrichissant souvent de nos pertes*, a aussi ouvert les voies à des fortunes déjà réalisées et rentrées; 4° le signe représentatif en or, devenu plus commun et plus répandu; bien-être dont l'effet s'est étendu et a été jusqu'à contribuer à améliorer le cours des fonds publics sur les principales places de l'Europe, comme Londres et Paris. Je n'ai pas dû être le seul étonné, lorsqu'à l'arrivée de capitaux considérables, même annoncée depuis long-temps de la Californie et de l'Australie, et sur lesquels on comptait positivement, le jour de l'apparition de ces galions, la vue seule de la matière précieuse produisait une amélioration dans le cours des fonds publics. C'est qu'on se sentait plus riche au fond, et que cette confiance, toute matérielle, réagissait sur les causes d'un ordre si différent, qui sem-

blaient avoir seules la puissance de disposer du thermomètre de la confiance publique.

Pour justifier une foule d'assertions que je crois fondées, et qui sont le résultat de consciencieuses observations, mais auxquelles les faits ajouteraient leur puissante autorité, il faudrait des relevés statistiques que notre administration, si bien centralisée, pourrait seule produire en chiffres officiels, cette langue si éloquemment démonstrative, et qu'il faut pourtant savoir lire. Ainsi, il serait facile de résumer ce travail depuis six ans, en plaçant en regard le mouvement des choses et des personnes. On saurait positivement combien de Français ont été en Californie, le nombre et le tonnage des navires, les quantités de productions du sol et celles de l'industrie française qui ont été exportées et leur valeur. D'autre part, et ceci pourrait se faire avec un peu plus de recherches, on saurait approximativement ce qu'ont été les retours en marchandises de la Californie. Quand je dis marchandises, je veux dire matières, capitaux réalisés. Mais, sans se livrer à une inquisition fâcheuse, comme je crois que pas un seul de nos départements n'a été sans des retours heureux, et que les favorisés n'ont pas de raisons pour cacher les sources d'une fortune laborieusement et périlleusement acquise, il serait possible, sinon facile, d'établir un aperçu du *quantum* apporté à la fortune publique par la masse des intérêts individuels qui en ont éprouvé un bien-être. Quel plus puissant argument à opposer au scepticisme trop généralement répandu, que tout est fable dans ce qui souffle du côté de la Californie!

Nous ne pouvons deviner aucune espèce d'inconvénients à répandre de pareils documents; au contraire, ils exciteraient l'émulation; l'esprit d'entreprise au de-

hors, qui nous manque généralement, y puiserait un nouvel aliment. Il est moins chez nous une imperfection dans notre nature qu'une conséquence de l'éducation. La France étant une des meilleures parties du globe échues et attribuées aux divers peuples, comme climat et position géographique, nous ne sentons pas le besoin de nous en éloigner. Nous n'avons pas eu le grand malheur, comme dit Montaigne, de naître dans un mauvais pays. Les peuples moins généreusement traités, et dont la population s'accroît de façon à réduire à une insuffisance notoire la part afférente à chacun, reçoivent de la nécessité cette obligation de renvoyer des bouches affamées; le besoin de s'expatrier se faisant sentir, s'étend et se développe de lui-même. Pourquoi donc ne pas chercher à faire naître ce sentiment, à le stimuler pour l'accroissement du bien-être public et général? Les expatriations ne sont pas dans ces cas-là, comme à la suite de guerres civiles et religieuses, une cause d'appauvrissement pour un pays; au contraire, quand il y a augmentation annuelle de la population, cet exutoire est même indispensable. Les vides ne sont que momentanés parmi les enfants d'une bonne patrie, qui aspirent toujours à y rentrer : et ce sentiment devient encore plus fort et plus pressant quand on a acquis la fortune. Alors la famille privée n'est pas la seule à en profiter : la communauté en ressent un contre-coup favorable et sensible, quand les exemples sont aussi multipliés que ceux que nous pourrions déjà citer venant de la Californie.

Sans doute il y a double intérêt à pousser l'émigration par préférence vers les possessions qui, quoique séparées et distinctes, font encore partie intégrante du territoire national; mais aiguillonner l'esprit général et le

diriger vers les entreprises éloignées, c'est lui donner une impulsion qui réagira sur tout et au profit de tous. Loin de se nuire, loin que la rivalité et la concurrence tournent au détriment de la terre hors du territoire continental qu'il s'agit de favoriser, sa part respective n'en sera que plus forte dans un contingent accru et augmenté, dans une émigration développée, surexcitée, étendue.

C'est ainsi que les grands économistes, que les hommes d'Etat qui ont laissé des souvenirs chers aux peuples, ont envisagé et mis ces questions en pratique, cherchant à l'extérieur, comme l'Angleterre, la Hollande encore aujourd'hui, et comme jadis l'Espagne, le Portugal, Venise, etc., de nouveaux éléments au-delà des mers pour accroître la fortune intérieure du pays.

Certainement, avec son esprit étroit et mesquin, la bureaucratie, partout où elle domine, au lieu de couver les grandes entreprises, étouffe leur germe dans l'œuf tant qu'elle peut, et ses ressources sont immenses dans le genre. Elle n'aime rien de ce qui dépasse un horizon borné, où sa puissance endormante serait méconnue; ne vivant que de routines traditionnelles, elle n'a ni assez de connaissances ni assez d'élasticité pour se conduire dans une autre route que celle où elle est habituée à noircir du papier et à empiler les plus précieux documents dans ses casiers, véritables catacombes du progrès.

La France, certes, a eu assez de génies supérieurs dans l'administration des affaires du pays pour prouver qu'elle en pouvait produire. Mais les intervalles ont été trop espacés, pendant qu'au contraire la race bureaucratique, semblable aux herbes parasites, a multiplié en tous temps, par rangs épais, par phalanges serrées et

sans solution de continuité. C'est une de nos plus tristes et moins enviables spécialités nationales.

Les immortels souvenirs laissés par Colbert tiennent peut-être autant à la comparaison avec ses tristes successeurs, qu'aux merveilles mêmes de son administration. Qui peut douter qu'avec de pareils hommes, la France, au lieu de perdre constamment, depuis 150 ans, dans les divers continents, la presque totalité des terres sur lesquelles flottait son glorieux pavillon, n'eût su les exploiter, les accroître, de façon qu'aujourd'hui, au lieu de gémir, nous en recueillerions gloire et profit? Que sont devenues ces immenses possessions que la fortune nous avait données dans l'Inde, l'Acadie et le Canada? Plus riches, plus favorisés que l'Espagne au XVIe siècle, nous avons eu en notre possession, sans nous en douter alors, la plus belle part des deux Amériques. Qu'étaient et que sont même le Mexique et le Pérou à côté des magnifiques contrées comprises entre le Mississipi et le Saint-Laurent? Celles-ci n'ont-elles pas été à nous, de François Ier à Louis XIV? Qu'avons-nous fait depuis que semer nos dépouilles sur les deux mondes? Ce sont les ossements de nos pères qu'on retrouve entre les grands fleuves que je viens de citer, à mesure que le défrichement et la civilisation s'avancent dans ces solitudes que nous avions ébauchées, et dont les vieux échos sont seuls à répéter encore les noms français. C'est tout ce que nous avons pu laisser sur cette terre où un nouveau peuple marche à si grands pas vers les hautes destinées qui appellent ses races croisées et émigrantes à étonner le monde par la puissance du rôle qu'elles joueront un jour.

Comme au Brésil et sur les bords de la Plata, nous avons aujourd'hui en Californie une population nom-

breuse, importante, à qui la sollicitude de la mère-patrie ne doit jamais manquer, et qui sait, de son côté, forcer l'étranger à compter avec elle. Il y aurait certainement un grand avantage à ce que le gouvernement publiât plus fréquemment tout ce qu'il apprend de ses agents dans ces régions lointaines. Ils possèdent des notions qui comportent un esprit de suite ; ils peuvent renseigner du moins dans un esprit désintéressé. Tout ce qu'on écrit et qu'on publie d'ailleurs porte un cachet d'intérêt privé qu'il serait bon de redresser, de neutraliser plus souvent, ne fût-ce que pour arrêter et empêcher les égarements de l'opinion publique. Ces documents seraient un contre-poids aux difficultés de combattre à temps les erreurs propagées venant de si loin. Les *Annales commerciales*, recueil déjà précieux, pourraient recevoir une impulsion qui augmenterait leur puissance et leur action. Si, comme on l'a souvent proposé, comme on l'a toujours souhaité, la *direction commerciale* au ministère des affaires étrangères, changeait à la fois de mains et de département, là seulement serait déjà un progrès marqué. Elle perdrait, dit-on, de son importance politique en passant au ministère du commerce et de l'agriculture ; et qu'importe ! celle-ci resterait concentrée sur les légations d'un ordre plus élevé, et les divers agents consulaires acquerraient des titres autrement sérieux à l'estime et à la reconnaissance du commerce et de l'industrie, qui sont bien aussi deux des puissantes mamelles de l'Etat !

Combien, aujourd'hui, de riches et précieux renseignements restent ensevelis et s'amoncellent sous la poussière des cartons ! Stimulées du côté officiel par la publicité dans le *Moniteur universel*, qui est déjà si amélioré de ce qu'il était au temps passé, et dans les *Annales*

commerciales, que les Revues d'un genre grave et sérieux qui, d'autre part, sont soutenues déjà par la faveur publique, se mettent en mesure d'exposer en relief tous les bons documents qui parviennent de l'étranger. Moins de politique aujourd'hui, plus d'économie industrielle et commerciale. Nous avons eu assez de gloire en tous genres; nous avons trop occupé le monde de nos éloquentes théories, de nos agitations révolutionnaires; songeons enfin sérieusement à faire moins de bruit et à mieux soigner les intérêts matériels.

Rien n'est plus vrai que de dire que c'est du frottement, du choc que jaillit la lumière. On a beau se croire vieux, avoir l'air caduc, on est encore et toujours jeune comme nation, quand on se compare à la masse des autres peuples qui couvrent l'ancien monde; que, plus ou moins favorisés, ils aient des emprunts ou des prêts à se faire, il y a toujours profit commun, direct ou indirect, sensible ou insensible, mais toujours effectif et réel pour tous. Avec le raffermissement de la paix, je ne puis douter que notre gouvernement, dont les vues élevées ne peuvent se comparer qu'à l'ardeur juvénile qu'il apporte au développement intérieur de la fortune publique, et principalement au bien-être des masses, qui font sa force et sa puissance, je ne puis douter un seul instant qu'il n'entre et ne pénètre jusqu'au cœur de ce champ, le plus vaste et le plus étendu de la prospérité nationale. Notre navigation, qui n'a besoin que de sécurité et de protection, secondera activement l'impulsion venue d'en haut, et ressaisira vigoureusement sur les mers l'autorité commerciale qui nous appartient. A diverses époques elle jeta un vif éclat, qu'une nation rivale et jalouse, devenue aujourd'hui notre amie et notre alliée, parvenait

constamment à nous ravir. Ces causes mortelles et séculaires s'étant effacées, dit-on, il ne faut donc plus qu'oser vouloir, s'emparer du moment et en profiter. Cherchons au moins des compensations, si les restitutions sont devenues impossibles.

Il est difficile de préciser le nombre de Français aujourd'hui en Californie. L'administration locale n'a pas fait de recensement général; elle suffit bien péniblement à établir une liste des citoyens appelés aux élections. Tout au plus si l'on est d'accord sur le chiffre total de la population dans son ensemble et dans sa mobilité à aller et venir, tout en s'accroissant avec rapidité. Si l'on ne sait qu'approximativement le chiffre des citoyens américains, de ceux qui, en fait et en droit, ont la direction des affaires politiques du nouvel État, on sait encore avec moins de précision le *quantum* du contingent fourni par les diverses autres nations. Il en est une qui, quoique nombreuse, fait exception; elle est très facile à compter par deux raisons particulières. Je veux parler des Chinois, qui sont arrivés toujours par des navires spéciaux sur lesquels on les embarque, entassés et comptés comme des moutons. D'ailleurs, une fois débarqués, ils ne se débandent pas pour se mêler avec la population générale; ils conservent leurs costumes, leurs usages, leurs mœurs et leurs chefs de file. C'est un fragment compacte de la Chine en Californie, et il ne faut que savoir compter jusqu'à une vingtaine de mille pour dénombrer cette étrange population.

On évaluait vaguement à 350 mille âmes la population générale au 31 décembre 1853. L'année avait été une des plus mauvaises pour l'émigration, et beaucoup plus de retours que les années précédentes avaient eu

lieu (1). Ce total se subdivise lui-même en trois quarts Américains et un quart étrangers. De ceux-ci un tiers est Français, un second petit tiers est Chinois, et le dernier grand tiers est un composé de toutes les nations, races espagnoles d'Amérique, races européennes anglo-saxonne ; slaves, etc.

Les différentes données qu'il a fallu employer pour connaître à peu près combien nous étions de la même patrie sur la terre californienne, ont été compulsées et recueillies de plusieurs façons. Le consulat, qui est naturellement le centre réel et officiel de nos nationaux, avait les meilleurs documents. La presse française, de son côté, a souvent agité la question, faisant ainsi appel à tous les renseignements ; les sociétés de secours ont eu les statistiques de leurs agents, et enfin on a pris les manifestes des navires venus de France avec des passagers. Sur les bateaux à vapeur de l'Isthme le relevé était malheureusement incertain, parce qu'on ne donne le chiffre qu'*in globo* et l'on ne sait jamais dans quelle proportion exacte chaque peuple y est représenté. D'autre part, il est on ne peut plus incertain d'aller énumérer les Français dans les villes de l'intérieur et surtout sur les différents *placers*. J'ai cru devoir déclarer les bases de ces calculs avant de poser le chiffre sur lequel on est tombé le plus généralement

(1) Pour bien apprécier la rapidité de l'accroissement de cette population en Californie, il faut prendre un point de comparaison : l'Algérie, par exemple. Depuis vingt-quatre ans, avec toutes les faveurs et la protection spéciale de notre gouvernement, la population ne s'est accrue que de cent vingt mille âmes, le tiers de l'autre et en quatre fois plus de temps ! C'est donc dans les rapports de un à douze entre l'Algérie et la Californie. Il est vrai que celle-là n'a pas de mines d'or; mais aussi quelle différence dans la distance et dans le voisinage des grands centres de population !

d'accord; si les données sont incertaines, du moins rien n'a été négligé pour y suppléer; c'est entre 25 et 30 mille, sans aucune exagération, que roule la population française sédentaire en Californie, et le mouvement général depuis six ans, de tous ceux qui ont été, qui sont revenus, qui sont morts ou qui flottent temporairement dans le pays, doit être estimé au moins au double.

Comme nous l'avons déjà dit, de tous les Européens, ce sont les Français qui, de leurs personnes, sont le plus vite accourus sur le nouvel *El Dorado*. Les armements de navires ont été bien plus considérables dans les ports d'Angleterre que dans les nôtres, et cela continue; mais, comme résidents, les Anglais sont infiniment moins nombreux que nous. D'ailleurs, outre que la sympathie ne les porte qu'à leur corps défendant vers les *Yankees*, leur dialecte les fait souvent confondre, et les Anglais, avec dessein et par calcul politique, se laissent souvent passer pour Américains, afin de profiter des divers avantages assurés aux citoyens de la République. Ferions-nous aussi bon marché de notre nationalité que le stratagème nous serait encore d'autant plus difficile à employer, qu'il n'y a pas de peuple qui, proportionnellement, parle moins facilement que nous l'anglais, et en général toutes les langues vivantes. Ce désavantage, immense dans tous les pays d'outre-mer, est très nuisible en Californie. Nous avons ici à nous amender, dût l'étude des langues mortes en souffrir dans notre éducation publique. De ce côté, il ne faut pas se le dissimuler, nous sommes inférieurs à la plupart des émigrants des autres pays. Mais nous sommes encore assez heureux pour que cette infériorité soit rachetée par la supériorité même des étrangers. Généralement ils parlent tous un peu français ou le comprennent du moins;

et quand, avec leur propre langue, ils ne peuvent parvenir à être entendus de nous, alors ils font un effort, et nous pouvons nous apercevoir combien notre langue est répandue, tout en rougissant de notre ignorance.

La population française en Californie, comparativement à la population métropolitaine dont elle est sortie, est plus au-dessous de son niveau moral que celle des autres peuples vis-à-vis de leurs propres nationaux. En un mot, nous ne sommes pas représentés avec avantage; que personne ne s'en offense : il y a de nombreuses exceptions, et l'on est encore moins solidaire les uns des autres en Californie, que sur le sein de la mère commune. Tout s'explique naturellement, et une des premières causes est dans ce manque d'habitude d'émigrer volontairement, que nous avons déjà caractérisé, et qui nous place presque en suscipion, non-seulement vis-à-vis des étrangers, mais vis-à-vis des compatriotes avec lesquels, au premier aperçu, nous avons mutuellement l'air de courir les aventures et d'être chargés de méfaits plus que d'actions honorables. Chacun de son côté semble se dire mentalement : « Quel » crime a-t-il donc commis pour être ici ? »

Les Suisses, les Allemands, les Anglais, surtout les Américains, qui sont encore dans leur pays en Californie, et les Espagnols qui, hier encore, étaient aussi chez eux, les Polonais et les Hongrois, victimes politiques, tout ce monde n'a, pour ainsi dire, que changé de latitude et de longitude, pour continuer à travailler et à spéculer avec de meilleures chances. Mais nous, au contraire, nous semblons avoir été chassés de chez nous par la rigueur des lois ou l'honneur des familles. La *Loterie des lingots d'or* vient encore, et ce n'est pas contestable, de verser un contingent dont l'alliage est loin d'avoir

rehaussé le titre du groupe français. Encore une fois, ce n'est une accusation contre qui que ce soit, d'autant plus qu'il est prouvé, et j'en ai eu souvent l'exemple sous les yeux, que ce ne sont pas ceux qui avaient de petites peccadilles à se reprocher, qui sont les plus mauvais une fois transplantés. Il est même des nations qui ont besoin de ce changement de climat, pour arriver de leurs personnes à une métamorphose tout à leur avantage. Ainsi, pour ne citer qu'un fait à l'appui : les Irlandais, taxés avec raison d'une grande paresse chez eux, ou pour parler plus exactement, sur les fiefs de la *verte Erin*, sont excellents, transportés avec leurs familles; ce peuple, si malheureux et si méprisé de ses propres frères, est appelé par l'émigration, qui prend en Irlande de providentielles proportions, à se venger dans ses générations futures d'une injuste et fratricide oppression, en devenant un des principaux éléments de la race qui doit à son tour écraser les oppresseurs des cinq continents, les dominateurs de toutes les mers.

Nous avons vu des pères de famille choisir la Californie pour lieu de transportation de fils qui ne voulaient rien faire. C'est une idée déplorable que d'envoyer des pensionnaires paresseux au milieu du pays où ce n'est véritablement que le travail qui enrichit, et où avec une pension fixe au tarif européen, on est le plus pauvre des pauvres. Mettez votre fils à l'engrais à Brives-la-Gaillarde ou dans tout autre pays de rentier, où l'on vit pour manger et où l'on est riche avec peu d'argent, ai-je répondu à plus d'un des bons pères qui m'ont consulté; mais n'envoyez pas à grands frais votre fils là où, malgré vos sacrifices, il ne se corrigera certainement pas, tout en vivant plus misérablement et de corps et d'esprit que partout ailleurs.

Ceux qui ont dirigé la *Loterie des lingots d'or* avaient pour but principal de purger la société politique française d'un grand nombre de *frères et amis* qui étaient un embarras quand ils n'étaient pas un danger; subsidiairement (et pourquoi nier le but charitable et fraternel?) cette transportation officieuse et bienveillante pouvait être une source de fortune et d'aisance, et il y en aura des preuves, espérons-le du moins. Mais à son point de départ la conception de la *Loterie des lingots d'or* n'appartenait à aucune de ces deux vues politiques. Des industriels cherchaient une spéculation; ils voulaient l'autorisation de lever un impôt sur la bourse du public, porté vers les chances aléatoires, et ils l'obtinrent alors que des esprits d'un ordre supérieur virent le parti d'intérêt public qu'on pouvait en retirer.

On connaissait les dispositions faciles du nouveau pays à accepter toutes les cargaisons. On ne s'est donc pas borné à n'expédier que les *ennemis politiques;* chacun eut un passeport, mais ne fut pas tenu de relever au greffe ses *états de service*. Ce serait être exigeant envers la partie saine et honnête de l'émigration, que de prétendre à ce qu'elle se soit toujours félicitée d'une pareille mixture. Elle la supporta, ne pouvant faire autrement; c'était bien d'ailleurs le moins qu'elle pût faire quand les citoyens de la république, premiers intéressés, ne disaient rien et ne repoussaient personne.

A une époque antérieure on avait reçu les avalanches de *convicts* de Sydney qui, certes, étaient de bien pire espèce. *La Loterie* avait eu le tort de commencer ses transportations par ce qu'elle avait trouvé de moins bien; les chances de mer ont réparé la faute, et le premier navire (le *Malouin*) n'est arrivé que le troisième dans l'ordre des départs, ayant été devancé par le se-

cond et le troisième navires, dont les cargaisons, *plus distinguées*, firent la planche : et successivement on a fini, et fort heureusement, par ne plus regarder de trop près aux quatre mille individus de même origine, que dix-sept navires, sortis des ports de France, sont venus jeter en Californie en 1852 et 1853.

Certes, nous repoussons avec énergie toute accusation qui tendrait à nous taxer d'une sévérité ridicule et peu généreuse; personne plus que nous n'est doué d'indulgence pour la faiblesse humaine : sans l'excuser en toute circonstance, nous cherchons à l'expliquer le moins défavorablement possible, laissant à d'autres la triste tâche de censeur et de moraliste. Nous sommes toujours beaucoup plus disposé à reconnaître et à signaler ce qui peut recommander et relever nos chers compatriotes. Nous commençons donc par déclarer, et ne croyons être que juste en le faisant, qu'aucune classe d'étrangers, de quelque bout de l'univers qu'elle fût partie, ne s'est mieux tenue en Californie que la population française prise dans son ensemble. Nous avons su nous plier promptement au caractère américain et profiter de ses dispositions sympathiques. Nous avons été reçus en préférés, en *enfants gâtés*, on peut le dire, et nous n'avons pas altéré cette position favorable.

Voici, du reste, ce qui a été publié dans les colonnes du *Moniteur*, le 28 mai 1853. La première partie est aussi exactement vraie, que les derniers paragraphes pourraient paraître extraordinaires et rigoureux, s'ils avaient été écrits sous l'inspiration d'une autorité dont les agents avaient eu la responsabilité des choix.

« L'émigration française se compose d'éléments fort » hétérogènes. S'il y a, parmi ces passagers des navires

» de la *Loterie*, de bons et de braves travailleurs, de » dignes et d'honnêtes ouvriers, il y a aussi un contin» gent notable d'ivrognes émérites et de gens habitués » à compter plutôt sur la Providence que sur leurs » bras pour leur subsistance journalière.

» Les vrais travailleurs débutent bien, persévèrent » et réussissent. Les ex-orateurs des clubs de Paris, » les ivrognes et les fainéants, fidèles à leurs vieux ins» tincts, pérorent s'ils réussissent à trouver un audi» toire, et concentrent sur le représentant de leur pays » les injures qu'ils avaient l'habitude de répartir entre » les nombreux dépositaires de l'autorité publique.

» Ce fait, au reste, n'empêche pas que le niveau gé» néral de la population française ne tende à s'élever, » surtout à San-Francisco, où l'on trouve, à côté d'une » bourgeoisie française intelligente, morale, et qui tend » chaque jour à se développer, de fortes maisons de » banque et de consignation françaises, ainsi qu'un » grand nombre de petits ateliers également français.

» Il n'existe aucun point à l'extérieur qui possède à » la fois une population française aussi riche et consi» dérée, et une population française aussi criarde et » débraillée qu'à San-Francisco. »

(*Moniteur Universel*, 28 mai 1853.)

Qui n'a conservé le souvenir de cette masse de banquistes qui surgit à Paris aux premiers avis des merveilleuses découvertes de l'or en Californie? Aucun des créateurs de ces compagnies et de ces brillants prospectus ne connaissait seulement la position exacte sur la carte; sans aucunes notions précises, tous lâchèrent des actes de sociétés et des prospectus dont le charlatanisme évident devait, à la simple lecture, éveiller plus vite encore l'attention du magistrat que faire tomber

les niais dans le piége. Pour quelques-uns de ces agents provocateurs qui étaient honnêtes et n'avaient que le tort de s'être commis en mauvaise société, la majeure partie ne cherchait évidemment que des niais et des dupes. Jamais l'objet ne s'y était mieux prêté : ce n'étaient pas les moyens d'avoir de l'or, c'était l'or même, l'or à pleines mains!

Actionnaires et émigrants furent indignement exploités: les premiers y ont perdu leur argent; mais les seconds ont été portés sur le champ du travail, à eux ensuite à se tirer d'affaire. Si le commencement a été dur, ils ont eu en mains, du moins, l'instrument du succès, et un grand nombre en a profité. Tout ne fut donc pas pour les émigrants perte et déception.

Hâtons-nous de dire que pas une de ces *sociétés*, pas une seule de cette agglomération d'individus embarqués et expédiés là-bas sans s'être connus auparavant, ne s'est maintenue compacte et enrégimentée. D'une part, les chefs n'avaient ni les connaissances requises, ni les moyens pécuniaires et de prévoyance indispensables pour continuer à diriger les opérations; d'autre part, les enrôlés, une fois à terre, ne songeaient qu'à tirer chacun de leur côté. Leurs illusions étaient complètes, et la plupart s'étaient persuadés qu'il suffisait de poser le pied sur le sol aurifère et de daigner se baisser pour emplir ses poches. Tous frissonnaient à l'idée qu'on voulait les exploiter, et la plupart, fort peu initiés aux avantages de l'association, dont les éléments, dans l'espèce, étaient si peu séduisants, convenons-en, voyaient un ennemi, un rival, plutôt qu'un ami et un associé dans son compagnon de voyage.

Voilà le début, le développement et la chute de toutes ces pompeuses sociétés de Paris; pas une n'est res-

tée debout, pas une n'a pu poursuivre et continuer *à travailler ;* en revanche, toutes ont dévoré et au-delà le fonds social, et un grand nombre de gérants et de co-gérants, traînés sur les bancs de la police correctionnelle, y ont rendu des comptes aussi peu édifiants pour l'association en commandite que peu lucratifs pour leurs pauvres actionnaires.

Le moment était pourtant encore bien bon pour profiter de la virginité des *placers* et de l'étrangeté des opérations diverses d'une société dans laquelle tout était à faire, à créer.

Les premiers Français qui se trouvèrent à portée, et qui avaient dû devancer les émigrants des compagnies européennes, sont ceux qui se trouvaient déjà en Amérique, soit au Chili, soit au Mexique, sur toute cette côte et dans les îles du Pacifique, même aux Antilles et aux Etats-Unis. La plupart avaient contracté déjà les habitudes de la vie à l'étranger, possédaient l'expérience du pacotillage, la connaissance des mœurs, des besoins et des nécessités de cette vie toute différente de celle de la mère-patrie. Cosmopolites acclimatés, faits au travail, entendant un peu les divers idiomes, capables de supporter les rigueurs et les privations de cette existence nomade, ils étaient les mieux à même de réussir et dans les conditions les plus probables pour faire fortune. En général, ils n'ont eu qu'à se louer d'avoir mis tant d'ardeur à changer leur tente de place, à la transporter du point sur lequel ils végétaient depuis plus ou moins de temps, vers la foire nouvelle qui s'ouvrait sur un champ d'or. En peu de mois ils réalisèrent ce qu'ils n'auraient pu attendre que du temps partout ailleurs; mais à la condition et sous la réserve de ne pas être frappés par les terribles épreuves qui brûlèrent

et ruinèrent un si grand nombre des premiers habitants de San-Francisco.

Cette classe, qui n'est, pour ainsi dire, restée qu'à moitié française, a continué le commerce, soit des denrées, soit en ouvrant des établissements de consommation, et s'en est trouvé généralement mieux que d'aller travailler à l'extraction de l'or. Elle l'a eu plus pur et plus abondant de seconde main, et avec plus de certitude que les Français *noves*, ceux dont le premier voyage à l'étranger a été le voyage en Californie.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler des armateurs et des négociants de France qui firent des expéditions à San-Francisco, d'accuser leur imprévoyance, de blâmer leur imprudence, et de laisser peser sur eux-mêmes les tristes comptes de retour qu'ils ont obtenus. Quelques maisons sont restées solidement établies, ayant eu des ressources suffisantes pour résister aux rudes épreuves qu'il a fallu supporter, et sous lesquelles tant d'autres ont succombé. Outre la banque, dont les opérations proprement dites sont très restreintes à San-Francisco, puisque c'est un métier de changeur simplement qui consiste à se disputer l'achat de l'or et à l'expédier pour l'acquittement des traites tirées, principalement sur New-York, Londres ou Paris, outre ce commerce les premières maisons ne dédaignent pas les consignations de marchandises, qui leur donnent de bonnes commissions; mais elles ne procèdent qu'en gros, et, suivant les cours, vous exécutent pour avoir plus tôt à solder et à remettre le compte. Ce ne sont pas elles qui se chargent, avec la sollicitude du bon père de famille, de débattre vos intérêts. Elles agissent officiellement, loyalement sans doute, par le ministère des courtiers (*brokers*) et des encanteurs (*auctioneers*). Vous n'êtes

pas volé, mais c'est à peu près l'équivalent, car vous êtes sacrifié ; et vos expéditions, fussent-elles des mieux choisies et arrivassent-elles dans les circonstances les plus favorables, que ce ne serait pas encore vous-même, expéditeur d'au-delà des mers, qui auriez le meilleur et le plus clair des bénéfices. Jugez alors ce qui vous en reviendra, si les articles expédiés sont en défaveur, ce qui se voit dans la proportion de 19 fois sur 20 ! Votre compte est fait d'avance : estimez-vous heureux si l'on ne tire pas sur vous en France pour un reliquat à ajouter à la perte du tout.

Ceci n'est pas une critique à l'endroit des Français en Californie et s'adresse aux Français de France, à ces aventureux commerçants qui se figuraient naïvement qu'il suffisait d'expédier n'importe quoi et n'importe en quelles mains, pour réaliser des bénéfices énormes. Ils ont été égarés, sans doute, par les prix extravagants auxquels furent payés dans certains moments, qui ne pouvaient être que transitoires, des articles manquant complétement. D'autres ont expédié des agents inexpérimentés, déjà fort embarrassés de leur propre personne, et auxquels on confiait le soin de faire valoir des pacotilles de *rossignols* et de rebut, souvent achetées à crédit et expédiées avec une légèreté sans exemple. Il semblait que la qualité des agents et celle des marchandises pouvaient être détestables ; qu'il ne fallait qu'une seule chose pour faire fortune là-bas : y arriver. Les déconfitures qui en ont été la conséquence, ne sont pas de ces désastres qui méritent de fixer l'intérêt public, d'autant plus que de très consciencieux avertissements n'avaient pas manqué à ces imprudents expéditeurs, et nous en avons lus, dans presque tous les journaux, émanés de la plume d'un homme très

éclairé (M. Duflot de Mofras), qui, certes, avaient titre et qualité pour être pris en considération.

Je reviens maintenant à ceux de mes compatriotes qui ont sérieusement établi un courant d'affaires dont l'intelligence et le travail sont les moyens, et d'honnêtes et successifs bénéfices la récompense. Les maisons de gros détaillent aussi, mais en demi-gros; les commis sont fort chers pour ce qu'ils valent, et l'on ne peut non plus se perdre dans les détails, quand on opère en grand et de première main. Il y a donc place pour tous, et les détaillants qui veillent de très près à leur débit, malgré l'énormité des frais de loyer et de main-d'œuvre, réalisent généralement de bons bénéfices, pourvu toutefois qu'ils fassent eux-mêmes leurs affaires, en restent constamment maîtres, n'acceptent aucun crédit, et n'aient pas besoin de recourir à une commandite et surtout à des emprunts.

Travailler avec ses capitaux et avec ses propres mains: de l'argent et des muscles, voilà les deux grands leviers.

Pour ce qu'on appelle *la Nouveauté*, nous primons en Californie. En fait de bon goût et d'élégance, nous n'avons à craindre la concurrence, ni des Anglais, qui ont de si belles marchandises, ni des Allemands, à si bon marché, ni des Suisses, si industrieux, ni même des Américains, si favorisés par leur tarif de douanes. Toute la *fashion*, à quelque nationalité qu'elle appartienne, nous donne la préférence pour les articles de mode. Paris règne à San-Francisco, et plus les articles y sont de bonne qualité, sans tomber dans l'excès toutefois, plus on est sûr d'en opérer le placement tôt ou tard, avec avantage. En général, quoique le bon marché ne soit pas dédaigné, et qu'il y ait là-bas, comme ici, plus

de petites bourses que de grosses, opérer sur ce qu'on appelle la pacotille, ne vaut pas grand'chose une première fois et finit ensuite par devenir détestable : à quelques exceptions près, on achève de s'y ruiner. A présent que la place prend de la stabilité, la *respectabilité* de la maison finira par remplacer celle de la marque et de l'étiquette d'Europe, qui, sur cette foire où personne ne se connaissait d'abord, furent primitivement la seule garantie recherchée.

Les vins ont été un grand article, et ceux de provenance française furent comme une espèce de monopole pour nous. Les Américains n'ont eu que les vins de Madère et d'Espagne, joints aux spiritueux, dont le débit est ce qu'il y a de plus considérable, et parmi lesquels nos eaux-de-vie tiennent le premier rang dans tous les palais sans exceptions. Les bières anglaises y sont appréciées, et l'énorme quantité de brasseries qui se sont établies dans le pays, ne peuvent pas les égaler en qualité ; mais leur prix élevé ne les met pas à la portée de tout le monde ; c'est une boisson plus chère que le vin, et, par conséquent, c'est là que ces bières anglaises trouvent une redoutable concurrence. Leur cours ordinaire est d'un demi-dollar la bouteille, et pour moitié de ces prix, malgré les 40 p. 0/0 des droits de douane, on a une bouteille de bon vin ordinaire de Bordeaux.

Le Congrès est saisi en ce moment d'un nouveau tarif de douanes, basé sur ce que leur produit a donné un excédant de recettes sur les dépenses, dont on est embarrassé (heureux pays !), il est donc proposé d'en faire profiter le peuple, par un abaissement de droits qui porte sur les deux cents articles touchant de plus près la classe la moins aisée. Dans ce projet, qui ne

peut tarder à être sanctionné, nos vins de France, à l'exception du champagne, considéré comme article de luxe, seront totalement affranchis des 40 p. 0/0 de droits *ad valorem*; cette faveur ne peut qu'en augmenter considérablement la consommation dans tous les États-Unis, et reculer l'époque où les vendanges indigènes proscriront les importations exotiques.

Le détail de nos vins a donné naissance, à San-Francisco, à une foule de petites industries comme celles de Paris. Beaucoup de nos compatriotes y ont puisé leurs moyens d'existence. S'il n'y a pas autant de cabarets, proprement dits, où l'on vend au litre ou au *canon* comme à Paris, on tire les pièces en bouteilles, et avec de petites charrettes à bras, on les porte à domicile par paniers et par douzaine, et le consommateur n'a ainsi ni peine ni embarras; il n'est pas tenu à faire des provisions que la rareté et le prix excessif des caves rendraient onéreuses. Les bouteilles vides, qu'on jetait autrefois par les fenêtres, ont fini par avoir de la valeur. Elles sont recherchées et toujours rares, quoiqu'il en arrive par milliers, qu'on vide tous les jours. On ne pensera pas de long-temps à établir des verreries, et pour les *placers*, depuis que l'on convertit le sucre en sirops, ce qui est plus commode aux mineurs, on ne peut suffire à se procurer des bouteilles vides.

Presque toutes les petites industries sont notre partage. Nous y régnons sans concurrence. C'est nous qui importons ces modestes professions qu'un peuple nouveau, voué en grand à la culture primitive de terres magnifiques qui ne coûtent presque rien et aux risques d'un commerce maritime immense, a dû nécessairement négliger. Il ne descend pas jusqu'à vendre, dans les lieux publics, des bouquets de fleurs aux dames,

bouquets qu'il aime mieux leur offrir, ainsi que les bonbons et les oranges, que nous crions, nous, dans les rues.

Le décrottage a été importé de Bordeaux, ville par excellence pour le cirage et pour le vin; les rémouleurs sont venus de l'Auvergne et de la Savoie, pays si féconds en ramoneurs, qui n'auraient rien à faire à San-Francisco, la température étant trop douce pour qu'on ait à craindre des feux de cheminée. On en a bien assez d'autres sans ceux-là! Le *lavage de la vaisselle*, qui me fit une si pénible impression à mon arrivée, n'est pas regardé comme une profession, mais comme un refuge omnibus dans les grandes disgrâces, sans acception de nationalité. Paris fournit un contingent de balayeurs, moins fiers mais plus heureux de remuer une poussière aurifère que d'être restés à *nettoyer leur patrie*. On attend le chiffonnier, et ce sera probablement un des enfants de la capitale de l'élégance et du bon goût qui apportera cette industrie prédestinée à de brillants débuts. Je crains même d'être arriéré et d'avoir le tort de mettre au futur ce qui, à l'heure où je publie ces lignes, est déjà peut-être établi ou en voie bien avancée d'exécution.

Jadis les Chinois avaient sauté sur les casseroles et tenaient tous les restaurants. Il ne fallait que nous donner le temps d'arriver pour éclipser vite ces accommodeurs de *nids d'hirondelles*. Dans l'art culinaire, nous sommes appréciés sous toutes les latitudes, et les papilles les plus grossières, sur les bords du Pacifique, nous donnent la préférence et s'accoutument promptement à notre manière de faire valoir toutes sortes d'aliments, même les plus étrangers à la patrie de Vatel et de Carême. Que de conserves françaises furent prodiguées et gaspillées comme mets de première nécessité!

On n'avait pas un potage, mais on mangeait des perdreaux truffés, des têtes de veaux en tortues et des petits pois en toutes saisons. On continue à rechercher les boîtes de conserves, qui ont repris leur rang et forment aujourd'hui le complément d'un bon repas, et non plus son grossier et insuffisant indispensable.

Cette profession de cuisinier a tout de suite été trop lucrative pour qu'il n'en soit pas arrivé en masse ; il s'en est formé sur les lieux qui n'ont pas besoin d'avoir étudié la *Cuisinière bourgeoise* ni *Mademoiselle Marguerite* pour gagner autant dans un mois à San-Francisco, qu'ils gagneraient pendant toute l'année à Paris.

Nous partageons le service de la domesticité avec les Allemands, les Suisses, les Italiens, comme dans les Etats de l'Est, où il n'y a rien de si difficile que d'être bien servi dans l'intérieur d'un ménage. Le citoyen des Etats-Unis, autant par orgueil que par sa nature forte et indépendante et son genre d'éducation, ne se prête à un service qui touche à la personne que dans les établissements publics ; là, comme on fait à la cour, *où tout se peint en beau*, il sait donner à son office un favorable nom. En fait, domestique de tout le monde il croit ne l'être de personne ; il n'a pas de *maître*, mais un *patron*, dont il est l'élève voué à l'apprentissage de la profession de maître d'hôtel, de restaurateur ou de *bar-keeper* (limonadier). En Californie, ils servent le cigare à la bouche, et sont complétement sourds à l'appel de : *garçon!* Ils prétendent au titre de *monsieur l'employé!* ce qui me rappelait la fatuité des *messieurs de la chambre* à Frascati et au *Salon des princes*, où l'on se ruinait à Paris en si aristocratique société. A la révolution de Février, c'était quelque chose comme *complaisant* que mirent en avant nos

citoyens laquais. En fait de ridicule et d'extraordinaire, il n'est donc pas toujours nécessaire de passer les mers.

Dans les *Etats* à *esclaves*, on continue à être servi à la façon créole, c'est-à-dire avec un luxe de noirs et de mulâtresses poussé à l'extrême. Les anciens Californiens ont conservé une partie de ces mœurs avec les Indiens *privés* qui vivent sous leur toit. On comprend qu'il faut être bien *aristo* pour avoir des serviteurs à San-Francisco au prix de trois cents et quatre cents francs par mois, gages encore très réduits, auxquels prétendent les domestiques mâles et femelles. Les gens les plus riches ne sont pas *nababs* sous le rapport des gens à leur suite, et ne se ruinent pas en livrées. C'est le pays où tout le monde rougirait d'en porter une quelconque et où personne n'est honteux de mettre en pratique l'aphorisme si juste « que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. »

Somme toute, on peut vivre de la vie animale avec cinq francs par jour à San-Francisco, en se contentant d'un déjeuner de 25 sous ou un quart de dollar, et d'un dîner qui coûte trois fois plus, et que je ne puis mieux comparer qu'à ces dîners de 2 *francs* au Palais-Royal, trois plats au choix, etc. Un ménage, avec cette même somme, se tire bien d'affaire, la femme à l'intérieur, le mari à l'extérieur. Le loyer, qui a pourtant beaucoup diminué, et le blanchissage, absorbent presque autant. Enfin, dix francs par jour pour un petit ménage, dans un pays où la journée moyenne roule entre 15 et 20 fr. au moins, laisse encore de la marge aux économies.

Je serai peut-être accusé d'aimer à me complaire dans la peinture des tableaux qui ne semblent pas relever l'homme ni la nation. Il faut être vrai avant tout, et je plains plus que je ne saurais blâmer ceux que le

sort injuste a rabaissés sans l'avoir mérité. Mais l'âme forte et bien trempée ne s'avilit jamais sous les coups de l'adversité, et si la fortune vient ensuite à tourner son beau côté à celui qu'elle fit passer par les épreuves, il ne jouira que mieux de ses dons tardifs dans le présent comme dans l'avenir.

Tant que la santé se maintient, on peut supporter quelques-uns de ces mauvais jours qui ne font qu'allonger la vie, qui serait trop courte dans une prospérité continue, surtout en Californie, où l'on n'a pas le temps de se reconnaître. Ceux de nos compatriotes qui ont eu de la misère l'ont généralement supportée avec courage et résignation et sans se dégrader en aucune façon. C'est là ce qu'il faut prendre de ces tableaux, et ce qui fait que je ne répugne nullement à les exposer.

Quand la maladie a fait des victimes, la bonté de notre cœur, l'amour de nos frères a inspiré des actes d'une noble et touchante libéralité. Les *Sociétés de bienfaisance*, une d'abord, deux ensuite, ont pris naissance en Californie; elles ont même servi de modèle et de point d'imitation partout où nous avions des centres de nationalité. Valparaiso, Montevideo ne sont pas restés en arrière à l'appel ou plutôt à l'exemple de San-Francisco, où la première *Société de bienfaisance* fut créée en 1851, sous la protection de M. Dillon, notre estimable consul, et à l'instigation du brave et digne enfant de la presse parisienne qui a fondé une feuille semi-périodique dans laquelle se concentrèrent et se centralisèrent les intérêts français. C'est d'elle qu'est partie l'impulsion qui donna naissance et crédit à l'institution philantropique et paternelle qui a secouru tant de misères et de souffrances. Je regarderai toujours comme un titre d'honneur d'avoir pu prendre une pe-

tite part à cette fondation, moins par ma faible cotisation que par la rédaction des statuts. La seconde Société qui s'est formée depuis en rivalité d'émulation avec son aînée, a tenu à ne pas rester inférieure dans son œuvre méritoire. Les rameaux s'en sont étendus à l'infini, jusque dans les parties les plus reculées de l'intérieur; partout où une certaine quantité de nos compatriotes doivent vivre ensemble dans des conditions de fortune souvent plus tranchées qu'en France, celui qui est favorisé sacrifie pour le malheureux, et on peut dire aujourd'hui qu'aucune souffrance de nos compatriotes ne manque d'être secourue. Ce doit être un grand point de tranquillité pour celles des familles en France qui ont de leurs membres en Californie dont elles ne reçoivent pas régulièrement de nouvelles, d'apprendre que le bon génie de la patrie veille sur ses enfants lointains comme une seconde Providence.

Sans doute la plupart des infortunes ne sont pas méritées. Cependant il en est beaucoup qui tiennent à des fautes de conduite, à un fâcheux caractère, à des travers d'esprit que nous portons avec nous et qui nuisent toujours sans jamais servir. On nous accuse (et pourquoi n'est-ce pas le plus souvent à tort?) de manquer de tact et de savoir-vivre avec les étrangers. Nous n'avons pas pour ceux-ci, pour nous-mêmes, assez de ce respect des bienséances, de cette aménité, de ces indulgences pour des usages et des mœurs qui ne sont pas précisément les nôtres. On trouve que nous ne savons pas nous prêter, avec un esprit assez conciliant, à ces concessions mutuelles si nécessaires dans la société improvisée et éphémère du compagnon de voyage. Notre manque de tenue, une apparence d'outrecuidance et de domination font redouter notre approche, éloignent de

notre liaison, font fuir notre contact. De là irritation en nous, si nous ne sommes pas parvenus à prouver auparavant que nous sommes une exception à ces fausses préventions et, tranchons le mot, à notre mauvaise réputation. Cherchons donc à montrer que nous valons mieux qu'elle; que nous savons vivre dans l'intimité de gens en communauté des mêmes souffrances, des mêmes périls; faisons-nous tout de suite accueillir dans l'intérieur d'une société bien courte qui n'engage pas l'avenir; empêchons le vide qui se férait bien vite autour de nous, quelque concentrée que soit la place. Entre les enfants de la même patrie, sans doute il y a un lien sympathique, et nous sommes toujours prêts à prouver cette solidarité par les actes. Ce n'est pas ce qui nous manque, et qui attaque un Français parce qu'il est Français, les attaque tous et aura affaire à tous ceux présents, en quelque minorité qu'ils se trouvent vis-à-vis des étrangers. Nous ne comptons jamais.

Mais c'est par le langage que nous péchons; nous sommes souvent, et sans nécessité, un peu bavards et très grands *cancaniers*. Quand le chapitre de la médisance est épuisé, on passe facilement à celui de la calomnie. San-Francisco est bien *petite ville* sous ce rapport. On y est méchant, trop méchant, infiniment plus méchant qu'on ne croit l'être. Heureusement que ce travers nous est reconnu par les étrangers, et qu'ils ne nous jugent pas sur les rapports que nous faisons les uns des autres. Ils savent bientôt faire, plus judicieusement que nous, la part de nos infirmités, puisqu'ils nous aiment encore avec tous les défauts que nous nous prêtons si gratuitement. Ce n'en est pas moins un tort, et un tort très grave qui ne sert qu'à amoindrir, s'il ne finit pas par tuer, calomniateurs et calomniés.

Quittons cette triste thèse ; cherchons de plus agréables distractions. Il y en a de tous genres à San-Francisco, et nous allons les passer en revue.

Trois ou quatre librairies françaises ont joint au cabinet de lecture un choix des meilleurs auteurs. Mais, sous la préoccupation incessante de l'or, toujours à parler d'affaires, le temps est réellement trop précieux pour qu'on puisse se livrer à une étude calme et sérieuse ; ce ne sont que les inoccupés, les oisifs qui s'adonnent à la lecture par une paresse déguisée, on peut presque dire, et encore à quelle lecture ! Ce n'est pas Montesquieu et Rousseau qu'ils ouvriront : ces ouvrages ne sont peut-être pas coupés ! En revanche, on ne suffit jamais à la location des ouvrages de Paul de Kock, de Pigault-Lebrun, des divers romans d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue. Ceux-ci sont même traduits en anglais, et on ne voit que *Mousquetaires*, *Monte-Christo*, *Juif errant*, sous la forme de petits formats *à* 60 *centimes*, entre les mains de tous les passagers. C'est la bibliothèque de bord. On se la repasse complaisamment, et elle finit par former le fond de la littérature des cabinets de San-Francisco. On reçoit tous les journaux de France, et dans les salons de l'*Exchange* (la Bourse), il y a les gazettes du monde entier.

Nous avons maintenant deux journaux français, dont le plus important fut l'œuvre de l'estimable compositeur du *Journal des Débats*. Ce brave Derbec mérite d'autant plus d'y trouver une mine d'or, qu'il n'y en a guère dont l'extraction ait pu coûter plus de peines et de travail. Comme le rédacteur a passé lui-même par l'état de mineur, il en est meilleur juge que tout autre, et nous en a fait l'aveu. *L'Écho du Pacifique*, qui paraît trois fois par semaine, au lieu d'agrandir son for-

mat, eût peut-être mieux fait d'être quotidien. Longtemps sans concurrence, maintenant une Revue française (*le Messager*) partage avec lui le soin d'éclairer et de distraire d'abord la population française sur tout le territoire californien, et ensuite celle à l'extérieur, à l'aide d'une édition bi-mensuelle, qui résume tous les faits de la quinzaine, et qui est emportée par les paquebots, chargés de répandre cette feuille dans le monde. Malheureusement son arrivée est très incertaine, et soit que les différentes postes n'en aient pas soin, ou que des agents peu délicats se l'approprient, si les lettres nous parviennent presque toujours, les journaux nous manquent bien souvent.

Il y a certainement place pour deux journaux français dans un pays où les Chinois même en éditent un, qu'eux seuls peuvent lire, et où chaque petite localité tient à avoir le sien en anglais. On compte presque autant de feuilles périodiques en Californie qu'en France. Ce besoin de publicité quotidienne est de première nécessité pour l'Américain; aucune entrave n'est apportée à cette industrie, et il n'y a pas l'ombre d'une loi sur la presse. La Constitution, art. 9, porte expressément: « Tous les citoyens peuvent publier leur opinion sur tous » les sujets, sous leur propre responsabilité, et aucune » loi ne peut être passée pour contenir ou restreindre » la liberté de parler ou d'écrire. » Jamais personne ne se plaint des écarts de la presse, et à l'époque des élections, elle est pourtant bien vive et bien agressive entre les partis aux prises. Mais c'est réciproque, et les journaux ne sont en réalité que le reflet des différents *meetings* et *speeches*, dans lesquels on se traite, des deux côtés, avec des épithètes qui se compensent. Quand on va trop loin, *maître revolver* est là pour ré-

tablir l'accord. Comme tout est commerce et spéculation, chacun fait ses annonces comme il l'entend, cherchant toujours à se faire valoir aux dépens de son voisin ou de son confrère, et à prouver qu'il fait mieux et qu'il vaut mieux que son prochain. Toujours et partout de même : « Prenez mon ours. »

Notre goût, et l'on peut dire notre génie à créer des plaisirs et des amusements, ne sont pas restés inactifs là-bas. Excepté le célèbre pianiste Herz, qui y fit une courte apparition dans les premiers moments, nous n'avons eu aucun artiste remarquable et hors ligne. Sans doute on y a compté plus d'un talent estimable, en musique comme en peinture, mais aucun n'était assez saillant pour produire une profonde sensation. Ils ont pu y avoir de l'*agrément*, mais non pas faire fortune. Heureusement la culture des arts emporte avec elle une satisfaction inconnue à tant d'autres, au malheureux épicier, par exemple. Combien d'artistes *raisonnables* n'avons-nous pas vu *là-bas* se contenter de manger le pain moral des applaudissements et des couronnes, auxquels bien certainement leur tempérament n'avait pas été fait. Ils venaient chercher de l'or, et ils n'ont trouvé que la *gloire*. Malheureusement, revenus en France, c'est celle-là surtout qui ne sera que de la fumée.

Il est dommage que les spectacles soient chers. Cependant nos artistes dramatiques ne s'enrichissent pas rapidement, mais ils vivent. A côté du *Théâtre Adelphi*, qui fut long-temps la seule scène française à San-Francisco, on a ouvert, dans de plus grandes dimensions, l'*Union*, dont les actionnaires ont pour dividendes la représentation des vaudevilles et des drames nouveaux qui ont eu du succès à Paris. Le nombre est

grand, et il peut y avoir un répertoire varié; car que de pièces à succès! ou pour mieux dire: quelle est la pièce qui ne réussit pas aujourd'hui à Paris? Excepté M. Jules de France, l'auteur de *Gogo en Californie*, dont je fus l'Aristarque, je ne crois pas qu'il y ait eu d'autre auteur qui ait travaillé sur place pour les théâtres français de San-Francisco. Ce ne sont pas les droits d'auteur qui les ruinent, et ceux-ci auraient l'hôpital en perspective.

Une masse de concerts défrayent les musiciens, chanteurs et instrumentistes. Plusieurs sont vieux dans le pays, ce qui y est une assez faible recommandation. Outre les bals, il faut des orchestres pour boire et pour jouer; des pianos et des violons s'évertuent dans une soupente de tripot ou sous les voûtes d'une *bar-room*, pour charmer les oreilles des joueurs et des ivrognes, qui, toutefois, ne sont nullement tenus d'y faire attention. Les orgues de Barbarie achèvent en proscrites d'y user l'air de la *Marseillaise*, dont on ne veut plus ailleurs et dont, heureusement pour le débit de ces vieilles orgues, les Américains sont insatiables; des chanteurs plus ou moins tyroliens courent les rues et même les *placers*. Il y a de tout dans le pays de l'or, excepté souvent et pour un trop grand nombre de l'or même!

Les jeux publics, qui ont eu tant de débordement dans les premiers temps, furent une grande ressource pour les Français. Ils y sont généralement habiles, et surent lestement placer le *trente et quarante* et la *roulette* à côté du *pharaon* américain et du *monté* mexicain. Il y a eu ensuite des *pair ou non*, des *rouge ou noir* à l'infini, et des grecs de tous les genres et des deux sexes. On comptait autant de *banquiers*, de *croupiers* et de *paillasses*, que de joueurs véritables! Tout le

monde jetait l'or à pleines mains sur le tapis vert. Ah ! le bon temps que c'était alors ! s'écrient souvent ceux qui n'en ont pas su profiter ; les autres ne disent rien et jouissent en silence.

Malgré tout le décousu de la société, les autorités, produit de l'élection de ce peuple de joueurs et d'ivrognes, ont eu constamment en vue de limiter le jeu. On n'a pas cherché à le détruire brutalement, ce qui aurait pu faire manquer l'effet, mais on l'a successivement imposé, persécuté et restreint de toute façon. Ainsi, patentes excessives, amendes énormes à chaque contravention, fermeture complète le dimanche, et à minuit précis les autres jours. Enfin, l'administration suivait la marche du progrès moralisant, et posait toujours comme un cran, qui empêchait le vice de reprendre le terrain chaque fois qu'il en avait perdu.

Le désœuvrement, l'absence d'autres endroits où aller passer son temps, la facilité avec laquelle on ramassait l'or, tout, dans le début de la contrée, appelait à se lancer avec fureur dans les chances aléatoires. On était surexcité et comme sous l'empire d'un accès de fièvre continuel. Il n'y avait place à aucun calcul froid et raisonnable.

Ces grandes maisons, *Polka* et Cᵉ, où l'on faisait de la musique et où l'on buvait, louaient des tables aux différents jeux. C'était un grand bazar où chaque chef de partie venait, moyennant redevance ou location quotidienne, ouvrir sa banque comme une boutique. Le capital de la Banque, qu'on tâchait d'élever au chiffre le plus fort, était établi au centre des tables, sous l'aspect le plus tentant, dans les formes les plus séduisantes ; des commanditaires prêtaient souvent les fonds à la Banque, soit pour être soumis aux chances de la

fortune, soit seulement pour figurer comme ornement et appât. Les uns et les autres faisaient prudemment de ne pas rentrer chez eux sans leur *commandite;* car, loin de leurs yeux, les banques sautaient, quoiqu'avec moins de bruit et de fracas, comme les bateaux à vapeur des États-Unis.

Je ne pourrais citer aucune fortune faite précisément au jeu. Mais à l'entreprise de ces grandes maisons pour faire jouer, quelques-uns ont gagné beaucoup d'argent. Nous avons des Français qui ont bien su en profiter et qui ont eu le bon esprit de réaliser, et qui mieux est, de rapporter. La suppression totale des jeux laisserait inoccupés un grand nombre de bras parmi nos concitoyens, car il est peu de tables où ils ne soient assis le rateau en mains; quand on va visiter quelque *placer* de l'intérieur, quelque reculé qu'il soit, s'il y a un groupe de plusieurs maisons, il y en a une où l'on joue, et s'il y a un Français, c'est là que vous le trouverez. Le *lansquenet* fut long-temps un de nos monopoles, et il eut une immense vogue. A lui seul et pour lui seul il y avait des temples, des prêtres et des prêtresses. Son culte s'est usé, et il a passé comme tant d'autres meilleures choses.

Le jeu d'exercice favori des Américains est avec de grosses boules et des quilles; on l'appelle *bowling.* Les boules sont grosses comme la tête, ce qui en fait un jeu excessivement fatigant. On le joue dans des endroits clos et couverts ou en plein air, comme chez nous jadis la paume et la courte-paume. On a besoin de plus de longueur que de largeur pour ces sortes d'établissements que l'on improvise partout. Il y a énormément de billards à San-Francisco, jusqu'à cinq et six dans le même local. Ce sont les Français qui, plus habiles

que tous les autres, en forment l'infatigable clientèle, quoique les frais soient très chers. Dans quelques cafés à la mode de Paris, le bruyant domino sert à disputer à qui ne passera pas au comptoir pour la demi-tasse ou la bouteille de bière.

Pendant l'hiver de 1851 à 1852, vingt à vingt-cinq amateurs d'échecs avaient contracté l'habitude de choisir mon domicile pour un club d'échecs. Nous jouions tous les soirs, et au moyen d'une cotisation mensuelle, la location du lieu de nos réunions, qui était à la fois chambre à coucher, salon et cave, se trouvait payée. On pouvait citer à ces réunions deux joueurs, l'un Anglais et l'autre Américain, de seconde force; un autre Anglais, un Français et un Mexicain dans la troisième classe, et quelques autres joueurs émérites. Il est certainement très peu de nos villes de province, et je n'en connais même pas, qui puissent mettre en ligne un pareil contingent.

A mes premiers pas dans San-Francisco, le bruit avait attiré mon attention sur la maison de *Paul Niquet*, dont j'ai déjà parlé comme du rendez-vous où se pressent les Français les plus disposés aux enrôlements militaires. Le racoleur y a élu domicile. Il est reconnu que c'est toujours parmi nous qu'il est le plus facile de trouver vite un contingent pour aller se battre. Les *gardes mobiles*, dont on avait interrompu la carrière en France quand ils furent jugés moins utiles que charge et embarras pour la patrie (*qui n'est pas toujours reconnaissante*), et dont une certaine quantité se rendit en Californie, n'y ont fait généralement que de faibles mineurs. Quand on leur a présenté des armes mêlées avec des outils, ils ont, comme Achille à Scyros, sauté sur les armes. Ce sont eux qui s'inscrivirent les premiers pour accompa-

gner MM. de Pindray et de Raousset sur les plages inconnues de la Sonora. Ils auraient été au diable tenter les périlleuses aventures. Qui sait si, dans ce moment, ils ne s'organisent pas pour aller attaquer les Russes dans leurs frigides possessions de l'Amérique du Nord. *La nouvelle Archangel*, dans l'île de Sitka, n'est pas plus loin, par mer, de San-Francisco que la Sonora. Seulement ils feront bien de se munir d'autres fourrures que de celles de *Paul Niquet*; chez celui-ci le chauvinisme ne se refroidit jamais; il me semble entendre d'ici ces fameuses orgues de Barbarie, exilées de Paris, accompagnant les chants de *gloire* et de *victoire*, mêlés avec les rasades, aux *guerriers!* aux *lauriers!* Au milieu de cet enthousiasme qui me gagne, que ne puis-je aller *tremper mon pinceau dans la lie*, pour substituer à cette vulgaire enseigne de *Paul Niquet*, qui sent à plein nez le *rogome* et le *petit bleu*, l'inscription, plus vraie et plus martiale, du *Café Militaire?* A ce rendez-vous des vieux grognards de la garde impériale, sous la Restauration, avons-nous fait, nous aussi, du libéralisme en buvant le *gloria!*

« Pauvre France! Malheureux roi! »

Faut-il, hélas! qu'un pareil monument, que ce respectable voisin du Louvre, ce *vieux de la vieille*, soit tombé, lui aussi, sous le marteau des démolisseurs, avec sa couronne de lauriers, dans laquelle on lisait si joyeusement, moulé en lettres d'or :

« Hic virtus bellica gaudet. »

CHAPITRE XXIX.

Etat de la société californienne.

Sous cette rubrique, on ne se méprendra pas au point de croire que je veux parler des *salons*. Ils n'existent pas encore, et ce ne sera, probablement, qu'une des dernières branches de l'organisation de la société californienne. Cependant il y a aujourd'hui quelques familles bien installées, et la construction en pierres et en briques a donné, sans aucune espèce de calembour, de la solidité et de la stabilité à plus d'un ménage. On n'était auparavant que campé; maintenant qu'on peut compter sur un lendemain, on a un domicile aussi réel que positif. Huit cents beaux bâtiments, en matériaux presque incombustibles, ont fait renaître la confiance, la sécurité et quelques velléités de confortable.

Le temps des grands incendies est passé, et chaque jour on ajoute de nouvelles mesures de précaution à

celles déjà organisées pour en prévenir le retour. Ce sont les deux grands feux des 4 mai et 22 juin 1851 qui ont clos cette ère effrayante et calamiteuse. Après en avoir été victime plusieurs fois, on sait trop ce qu'il en a coûté, comme dangers d'abord et comme malaise ensuite, pour ne pas se réjouir que d'autres n'aient pas à passer par ces terribles épreuves. Cinq incendies monstres, depuis 1848 jusqu'en 1851, dans l'espace de ces trois années, ont fait des masses de malheureux, ont détruit pour des sommes énormes, perdues pour tout le monde. On est enfin entré dans une période plus rassurante. Le centre de la ville est tout en fer, briques et pierres; depuis un an, on n'y souffre plus la reconstruction de maisons en bois; celles qui y subsistent encore marchent rapidement vers une transformation. A chaque carrefour sont établies de vastes citernes toujours pleines d'eau; de nombreuses pompes et un service actif de citoyens enrégimentés étouffent promptement les premières étincelles. Enfin, on peut presque crier au miracle : depuis trois ans, San-Francisco n'a pas brûlé. Dans les extrémités de la ville, hors du périmètre protégé par l'incombustibilité des matériaux, dans les villes de l'intérieur de la Californie, où le bois domine toujours dans la construction des maisons, il y aura encore inévitablement des incendies plus ou moins considérables, et la contrée ne fera que subir ce même temps d'*apprentissage* qui a presque toujours voué au feu les premières édifications de villes aux Etats-Unis. Les cités n'en deviennent que plus belles ensuite, et le terrible fléau n'a de rigueur en réalité que pour ceux qui en sont frappés. Il traîne toujours après lui des germes difficiles à étouffer promptement, et semble être entré, pour ainsi dire, dans les mœurs américaines. De

là vient sans doute ce grand nombre d'incendies dans les villes des Etats-Unis, même dans celles qui sont déjà anciennes et entièrement construites des mêmes matériaux et dans les mêmes conditions que les vieilles villes de l'Europe.

Pour donner une idée approximative de l'horreur de ces scènes et n'avoir plus jamais à y revenir, je ne saurais mieux faire que de reproduire des détails écrits sur le papier encore brûlant, à la lueur même du dernier incendie qui emporta *Sacramento-City*, la seconde ville de l'Etat.

La femme de cœur et d'énergie qui venait de subir, pour la troisième fois, ce terrible baptême du feu, en retraçait les horreurs avec une animation si naturelle, si vraie, qu'elle excita un intérêt général. Nous n'avons qu'à ouvrir le premier journal de l'époque pour reproduire cette correspondance (1) :

« Cendres de Sacramento-City, 4 novembre 1852.

» Je ne suis ni morte ni blessée, mais je suis encore ruinée pour la troisième fois. Tout est écrasé, brûlé, anéanti ! Il ne reste plus de notre grande ville qu'une vaste plaine encore fumante ! Les feux de San-Francisco (4 mai et 22 juin 1851) ont été bien horribles; celui de Sacramento vient de les distancer : sur deux mille trois cents maisons, dix-neuf cents ne sont plus que des cendres, et dix mille malheureux n'ont plus d'asile. En

(1) Une courageuse et spirituelle Parisienne, dont les lettres sur le voyage en Californie par l'Isthme de Panama firent sensation dans la presse, il y a environ deux ans, vient d'écrire les curieux détails qui suivent sur le feu récent qui a dévoré la ville de Sacramento. C'est le troisième incendie dont Mme Saint-Amant est victime dans cette inconcevable contrée, où l'énergie et le travail, comme on le voit, ne sont malheureusement pas toujours récompensés. (*Siècle*, 17 janvier 1853.)

trois heures de temps, que de millions de dollars disparus ! Nous sommes sept à huit cents Français ayant tout perdu. Personne ne pouvait s'attendre à un pareil événement : Sacramento n'avait jamais eu d'incendie ; c'est le premier, mais il est complet. Beaucoup de monde était déjà couché ; on n'a eu que le temps de se précipiter dans la rue, quelques-uns sans habits ni chaussures. Quelle position, au milieu de la nuit, et dans une contrée comme celle-ci !

» Tu sais que le 2 novembre était le jour des élections dans toute la ville de Sacramento. Il n'y avait peut-être pas douze citoyens de sang-froid. Le fléau a commencé à onze heures. Un vent de tempête N.-O. soufflait d'une violence inconnue ici. Evidemment la malveillance épiait le moment : c'est encore, comme à San-Francisco, le soir du 3 mai, chez un marchand de couleur, que le feu a éclaté. Les barils de térébenthine ont fait explosion, et en moins de dix minutes toute la rue G était en flammes. Le bel hôtel de *Crescent-City*, d'où partaient toutes les voitures publiques pour les mines, a pris feu des premiers. Te souviens-tu de cet hôtel ? Le haut avait la forme du dôme des Invalides. C'était le plus vaste et le plus bel hôtel de la ville. Les flammes avaient tant de violence qu'elles enlevèrent cette espèce de dôme, qui ne fut bientôt plus qu'un bloc de feu ; les flammes, dis-je, le soulevèrent à plus de deux cents pieds en l'air. Jamais météore plus effrayant. C'était un soleil secouant des torches enflammées sur la malheureuse ville. Il a plané ainsi plus d'un quart d'heure, embrâsant tous les quartiers sur lesquels il voguait comme un ballon vomi par l'enfer. La cité et la campagne environnante étaient éclairées comme en plein midi, et Sacramento lui-même avait l'air d'une mer de feu. Juge de la consternation !

Quel tumulte, quel effroi partout! Les femmes, les enfants, tous les animaux, couraient pêle-mêle dans les rues encombrées, le vertige semblait s'être emparé de tous, hommes et bêtes.

» Une demi-heure après l'apparition du feu, mon café était rempli de monde pour m'aider au sauvetage. Malheureusement l'incendie marchait avec la rapidité du vent, qui semblait accru par les flammes. On n'a pu sauver que mes hardes et les plus petits meubles; tout le reste, tables, lits, glaces, tableaux, tapis, piano, provisions, etc., a été dévoré. J'ai perdu plus de 5,000 piastres dans ma grande maison et 700 dans la petite. Le fruit de huit grands mois d'un travail d'esclave a été enlevé dans une heure. Trois fois en deux ans! voilà la terre d'or! Il faut recommencer comme de plus belle, et peut-être encore pour le même résultat. Jamais on ne voudra nous assurer sérieusement. On serait de force à ruiner en Californie, en une nuit, les plus riches compagnies de New-York, Londres et Paris.

» En ce moment, on m'arrange une espèce de tente sur la place. Mais le terrain est encore trop brûlant; il faut le laisser un peu refroidir. J'irai, comme à la foire, donner à boire et à manger nuit et jour. Il n'y a que le travail qui puisse sauver du désespoir. J'étais malade depuis deux mois quand le feu est venu; la veille même j'avais été saignée. La révolution m'empêche à présent de ressentir mon mal.

» J'ai passé l'avant-dernière nuit, cette nuit troyenne, sur mes débris en rase campagne, l'œil fixé sur le volcan, et trempée ensuite par la rosée. Au lever du soleil, la ville n'était plus qu'une vaste plaine de cendres fumantes... Quand on pourra s'y hasarder, nous irons chacun sur notre terrain, le pistolet au poing, gratter

dans ces cendres pour retrouver quelques restes en fusion. Les pillards n'ont pas *travaillé* aussi scandaleusement qu'à San-Francisco ; cependant, il faut que les comités de vigilance se réveillent, ainsi que le juge *Lynch*. Plus de grâce ni de pitié pour les incendiaires.

» Je suis ruinée, en poussière ; mais, si ma santé ne se dérange pas trop, je ne suis nullement embarrassée de ma personne. Je vais travailler sous ma tente pendant un mois, et, quand la ville sera rebâtie, je verrai. En attendant, de tous côtés on me tend une main secourable ; tout le monde me demande si j'ai besoin de quelque chose. Hélas ! je pourrais dire comme le père Bilboquet : « Je manque de tout. » Il n'y a vraiment que les Américains pour tendre ainsi la main aux étrangers et l'ouvrir généreusement pour vous remettre debout avec tant de cordialité, vous donner du travail, par conséquent du pain. Mais il y a tant de malheureux et des familles encore plus à plaindre que moi !

» L'*Hôtel de France* n'a pas brûlé. J'en suis bien aise pour Marius Brémont : c'est vraiment un brave et honnête homme.

» Le fils de ton ami Boutin, quoique très malade de corps et d'esprit, ne m'a pas quittée une minute. Jusqu'à une jeune femme des environs de Toulouse qui accourut chez moi ; je crus même un moment qu'elle avait perdu la tête. Elle me criait du milieu de la rue, en patois languedocien : « Sauvez-vous, Madame ! sauvez-vous au plus vite ; vous allez vous brûler ! » Elle entra précipitamment dans le salon, décrocha ton portrait et le tableau des Joueurs d'échecs. — « Que faites-vous donc, malheureuse ? » lui dis-je. — « Je sauve votre mari. » Et la voilà partie dans la ville en criant toujours : « Sauvez-vous vite ! » Cette brave fille

s'appelle Sophie Treille. Je n'avais vu ses traits qu'à la lueur sinistre de l'incendie, mais je l'ai bien reconnue lorsque tout à l'heure elle est venue me rapporter les deux portraits avec un air de triomphe. En me disant adieu, elle me conjurait, les larmes aux yeux, d'accepter la moitié de 50 piastres qu'elle avait encore pour tout bien. Il faut avoir passé par de si poignantes émotions pour comprendre tout ce qu'il y a de consolant à trouver de pareils cœurs.

» F. SAINT-AMANT. »

« *P. S. du* 15 *novembre*.—Le paquebot ne part qu'aujourd'hui.

» Tu croyais être au bout : prends patience. J'avais sauvé dans une demi-heure, grâce à de nombreux secours et à trois charrettes, qui m'avaient coûté 200 dollars, une grande partie du mobilier du rez-de-chaussée, avec lequel je m'étais réfugiée dans cette même plaine où nous avions été cueillir ensemble de si belles fleurs des champs six mois auparavant. Après avoir vu de là disparaître le fruit de tant de travail, j'ai eu une peine terrible à prendre un peu de repos entre deux matelas, où j'étais assaillie par des offres de toutes sortes pour me reconstruire un établissement. Une fois le terrain de l'ancienne ville un peu refroidi, j'y suis rentrée comme les autres. J'ai déposé sous un hangar, pour être vendues à l'encan, les *épaves* de l'incendie. On estimait de 12 à 15 cents dollars ce qu'elles pourraient produire. Dans la nuit qui précéda la criée, à la suite des torrents de pluie et de la fonte des neiges dans les montagnes, les digues de la ville se sont rompues, et nos charbons, à peine éteints, ont été couverts de six pieds d'eau. Si les objets que j'avais sauvés n'ont pas été em-

portés par l'inondation, la plupart ont été tellement avariés, que je les ai abandonnés sur le radeau pour 400 dollars, au lieu de 1,500, que j'avais cru arracher du feu, après tant de périls et à si grands frais. Je pense aussi avoir été un peu volée : tous les maux se tiennent. Enfin je suis partie pour San-Francisco, d'où je t'écris ce *post-scriptum*. Ne te tourmente pas. Dieu finira par avoir pitié de moi, et ma santé pourrait être plus mauvaise. »

La société dominante, en Californie, est américaine et assez semblable à celle de tout le reste de l'Union; car ceux qui se sont détachés des autres Etats pour accourir dans le berceau du nouveau-né, ne sont nullement inférieurs, comme qualités physiques et morales, au reste de leurs concitoyens. Ce ne sont ni des fils déshérités et chassés, ni des réprouvés de leur ancienne société. Ce sont, d'une part, des commerçants, des spéculateurs, des capitalistes, presque tous plus ou moins saturés de sel marin, et, d'autre part, des cultivateurs et des trafiquants sur immeubles. Enfin, pour les Américains, et malgré la distance, et par mer et par terre, ce n'est pas courir les aventures; ils ne se sont pas expatriés, ils ne croyent pas avoir fait un effort plus grand que nous, en France, quand nous prenons le vigoureux parti de changer simplement de département.

L'Américain n'a qu'une éducation simple et très superficielle pour tout ce qui n'est pas indispensable au culte des affaires. Gagner de l'argent est le grand, l'unique but de toute leur vie. Les pères dirigent de ce côté toutes les facultés de leurs enfants mâles. Ils abrègent le plus possible la théorie pour les lancer de meilleure heure à la pratique.

Je crois bien que c'est au père d'Amérique (qu'il ne faut pas confondre avec les bons *oncles d'Amérique*), qu'on doit attribuer ces paroles d'adieu à ses fils : « Allez travailler à faire fortune, honnêtement si vous pouvez..... mais faites fortune. »

On les trouve très jeunes dans les affaires; et souvent avant l'âge auquel, chez nous, on n'est pas maître de sa direction et auquel on n'a pas encore payé le premier impôt, l'impôt du sang, on est, aux Etats-Unis, à la tête des plus importants intérêts, on mène et l'on dirige les plus colossales entreprises. L'Américain, sous cette unique préoccupation, absorbé dans cette seule pensée, *faire de l'argent* (*make money*), ne peut pas être *très aimable*, d'ailleurs. On s'aperçoit facilement de la passion sous laquelle il vit. Si parfois il en paraît distrait, ne pensez pas que cette infidélité puisse durer long-temps. La nuit même, quand il sommeille, il pense, il rêve encore à ses dollars, qui sont la base de toutes ses conversations. Vous n'avez pas besoin de comprendre l'anglais. Ecoutez causer deux Américains, et le mot *dollars*, qui revient à chaque phrase, vous paraîtra le fond de la langue, aussi bien que le fameux juron anglais, G.-D., beaucoup plus employé aux Etats-Unis qu'en Angleterre.

C'est un peuple généralement rude de manières, peu sentimental dans le fond, encore moins démonstratif dans la forme; mais il est bien loin d'être méchant. Il possède la force et marche avec les attributs de cette puissance. Ainsi, il ne craint ni les dangers ni la mort, et, quoiqu'il aime bien l'argent, il sait s'exposer à s'en séparer à tout jamais à la moindre offense. Audacieux dans les entreprises, avec l'espoir de gagner, il hasarde facilement ce qu'il possède, même quand le chiffre déjà atteint serait

au-dessus de ses besoins d'existence. Toujours en avant (*Go a head*) est sa devise en tout et partout. Aussi est-il excessivement rare que dans la carrière d'un Américain un peu prolongée, sa fortune n'ait éprouvé les plus fortes oscillations des hauts et des bas. Quand il a perdu ce qu'il avait, son stoïcisme est parfait; c'est alors qu'il est admirable, vraiment grand et incomparable. Loin de se désoler et de tomber dans le découragement, tout au plus si on l'entend s'exclamer : *no chance* (pas de chance). Il recommence avec le même entrain et la même énergie ce nouvel apprentissage : de maître, il est redevenu simple ouvrier, n'importe; du sommet, il a glissé jusqu'à la base du mât de cocagne de la fortune, c'était écrit là-haut; avec la même résignation, il va recommencer les dures épreuves du début de l'ascension, et il arrivera encore, si la mort elle-même ne vient lui barrer le chemin.

Excessivement laborieux et robuste, il aime la besogne rude et pénible; plus elle laisse d'indépendance et le champ libre à sa volonté, et plus elle rentre dans ses goûts. Il faut qu'il s'agite, qu'il travaille, qu'il spécule, qu'il hasarde. Plutôt que de rester dans l'état stationnaire, s'il ne peut gagner de l'argent, il en dépensera. A l'activité de son corps et de son esprit, le *statu quo* serait mortel.

Après les affaires, il aime les plaisirs avec passion aussi. Il n'en prend pas non plus toujours avec mesure et modération. Mais, au milieu des plus grands excès, le moment arrive-t-il, l'heure des affaires sonne-t-elle, il s'arrache aux délices de Capoue, foule à ses pieds toutes les couronnes de joie et de plaisirs, et court à son poste de combat. S'il aime à s'amuser, il aime encore plus le travail, toujours pour gagner des dollars. Il a le défaut

de l'ivrognerie un peu trop prononcé; mais il n'en est pas incommodé, et après un jour de ribotte, il se remet à l'eau et au travail avec une nouvelle vigueur. Il sait généralement mieux que nous, qui brouillons tout, pratiquer la séparation entre les plaisirs et les affaires.

Ayant foi et confiance en Dieu, en eux-mêmes et en leur pays, jamais la crainte de la misère et de l'hôpital ne les inquiète. D'abord, on ne voit pas de mendiants, et le paupérisme, qui dévore l'Angleterre, est inconnu aux États-Unis. Les plus pauvres et les seuls vraiment à plaindre que j'aie vus en Californie étaient Français. Beaucoup de ceux-ci, sans avoir de l'argent, ni le talent et la volonté d'en gagner, étaient en outre dépensiers. Les Américains les plus dénués font toujours sonner quelques dollars dans leurs poches, parce qu'ils sont laborieux et pleins de ressources pour créer des affaires, pour trouver du travail. Les Mexicains, Chiliens, Californiens, toute cette race dégénérée de l'Espagnol, est apathique, paresseuse; mais, du moins, elle ne dépense pas, elle vit de presque rien et semble accepter la conséquence de sa nature, de sa position, et le rigorisme du précepte : « *Qui non laborat non manducet.* »

L'Américain est Français et gai dans les amusements; il est Anglais, flegmatique et sérieux aux affaires. Rien n'est plus facile que de bien vivre avec lui, pour peu qu'il semble éprouver quelque sympathie pour vous. Parlez-lui, d'ailleurs, de la grandeur et de la richesse de son pays, de la générosité de son caractère; mêlez à tout cela du Washington et du La Fayette, quelques verres de rhum ou d'eau-de-vie (*brandy cocktail* et *cherry-cordial*), vous serez avant peu les meilleurs amis du monde. Il n'est ni faux, ni dissimulé, et vous n'aurez qu'à vous louer de lui, surtout si vous n'y entremêlez

pas d'affaires. Alors il cherchera à vous être utile et dépensera son argent avec vous. Ils disent souvent : « Les Français sont braves et bons enfants, mais ils sont pauvres (*Frenchmen poor*). » Aussi, ne se formalisent-ils nullement que ce soit plus souvent à leur tour de payer. J'ai expérimenté cent fois que l'Américain, lorsqu'il ne peut gagner de l'argent, augmenter son *stock* en dollars, a besoin de le diminuer; il dépense ceux qu'il a, et ne peut s'empêcher de les mettre en circulation. Il travaille mieux, quand il n'a plus de dollars dans sa poche, comme le matelot s'embarque avec plus de plaisir quand il a achevé de manger les avances. Ne le désobligez donc pas en lui refusant les bonnes occasions; buvez avec lui, mais solidement, mais sans tricher, car il ne vous le pardonnerait pas.

Lorsqu'ils sont sympathiques, on peut tout obtenir d'eux. En revanche, dans leurs antipathies prononcées, ils sont intraitables et oûblient alors jusqu'aux règles du juste et du vrai. Quant à eux, ils défendent toujours leur droit, mais ils ne trouvent nullement mauvais que vous preniez en main la défense du vôtre. Ils ne connaissent pas l'envie, cette lèpre du cœur humain, et c'est vraiment des Américains qu'on peut affirmer : « qu'ils n'amaigrissent pas de l'embonpoint d'autrui. »

Nous autres Français, sommes excessivement bien placés vis-à-vis d'eux. Depuis l'émancipation, où nous volâmes si chaleureusement à leur secours, ils regardent le peuple français comme des compagnons d'armes, comme des frères. Ils voient, en chacun de nous, un diminutif ou un descendant de La Fayette, qu'ils associent à son ami Washington, *le père de la patrie,* dans toutes les fêtes de leur indépendance. Je regarderais comme un bien grand malheur toute com-

plication politique qui amènerait et jetterait du froid et de la brouille entre nos deux gouvernements ; j'espère qu'il n'en sera jamais ainsi, et qu'au contraire, nous conserverons intacte la même fibre sympathique. Notre caractère leur plaît aussi, quoique nous ne nous ressemblions ni par les défauts, ni par les qualités, et qu'ils aient reçu chez eux bien de la *racaille*, écume vomie de chez nous. En affaire, nous nous tenons en défiance mutuellement, et ce n'est pas sans raison. Chacun cherche à tromper ; ce n'est pas ainsi que faisaient nos pères, et l'on n'en trouverait pas le modèle chez nos voisins les Anglais. Il y a chez ceux-ci un grand fond de loyauté dans les affaires commerciales. Je ne sais pas s'ils soutiendront encore long-temps leur supériorité politique, mais ce sont bien les premiers et les plus respectables commerçants du monde; exemple bon à citer et à opposer aux peuples qui ne savent que ruser et tromper en affaires.

Comme capacité, comme hardiesse, grandiose et association dans les affaires, les Américains nous surpassent. Avec l'esprit toujours tendu à faire de l'argent, même en buvant (malgré toute l'hypocrisie de leurs *Sociétés de tempérance*) ils poussent aux affaires. De cette tension perpétuelle surgit une des principales causes de la rapidité avec laquelle se développe tout ce qui ressent l'influence de la jeune République.

Ils ne sont pas remarquables dans les arts et dans les belles-lettres; mais ils se piquent de savoir les apprécier, les juger, et surtout ils les payent bien. Musiciens et danseuses en ont réalisé la preuve. La même chose ne les amuse pas long-temps, et ils aiment beaucoup le changement, la diversité. Si le règne d'un artiste est brillant avec eux, il ne faut pas le rêver tel trop long-

temps. Il faut profiter de la vogue pour faire de l'argent, et, avec l'Américain difficile à fixer, il n'y a pas de temps à perdre; on doit l'exploiter tant qu'on le tient, car on ne le retrouve pas deux fois sur le même sujet.

On citait, il y a environ quatre ans, le chapelier de New-York (il s'appelait quelque chose comme *Dodge* et eut une certaine célébrité), qui avait payé le billet d'honneur, pour la première représentation de *Jenny Lind*, 700 dollars (3,500 fr.). Voilà certes un plaisant gueux que ce chapelier, comparé aux habitants de San-Francisco, qui y ont acheté le billet d'honneur de la première représentation de *Catherine Hayes* 1,000 dollars, et à ceux de Sacramento-City, qui, en décembre 1852, un mois après l'incendie et l'inondation qui avaient brûlé et noyé leur ville, poussaient le billet d'honneur de cette même cantatrice, bien loin, comme talent, de *Jenny Lind*, à 1,200 dollars (6,000 fr.). Il fut adjugé à la compagnie des carabiniers de *Sutter*, qui l'offrirent à leur capitaine. Ce sont ces véritables folies des Américains, encore plus que les roubles des princes russes, qui ont tant fait renchérir le prix des grands artistes dans notre siècle, si fortuné pour eux.

Il n'y a ni décorations ni titres nobiliaires parmi les Américains. Mais, en revanche, les *capitaines* et les *docteurs* y abondent. Personne n'est *monsieur* ou simple *citoyen*. C'est un petit travers de cet orgueil humain, de cet *omnia vanitas* qui se glisse partout, sous l'écorce républicaine comme sous la livrée dorée du chambellan. En réalité, ces *capitaines*, *colonels* et *généraux* ne font et n'ont jamais fait de mal à personne. Pour les *docteurs*, c'est différent, c'est même tout le contraire; le titre tant qu'ils voudront, mais je les ai trop vus à l'œuvre pour me confier jamais à la science de pareils Esculapes.

Comme savoir-vivre et *bel-air*, il y a encore immensément de choses qui peuvent choquer et nous paraître plus qu'étranges dans les manières sociales des Américains pur sang. Il faut néanmoins faire une distinction marquée entre les gens polis et les gens grossiers : ceux-ci sont les mêmes partout, et nous n'avons pas à nous en occuper. Quant à la nation prise dans son ensemble, quoique reproduisant peut-être un peu trop crûment les défauts qu'on lui reproche, je ne saurais dissimuler les vifs sentiments qu'elle m'inspire, et j'avoue que si le sort devait me forcer à changer ma nationalité, c'est Américain que je voudrais devenir. Après cet aveu, qu'il me soit au moins permis de parler sincèrement, car moi aussi: *Amicus Plato sed magis amica veritas.*

Malgré leur logique paradoxale, nous ne serons jamais de leur avis sur la manière d'employer le mouchoir de poche. Les doigts empiètent trop sur ses droits dans l'exercice nécessaire pour combattre notre petite infirmité nasale. Je crois qu'ils viendront plutôt à notre façon de faire à cet égard que nous n'adopterons la leur. Quoique le repos assis, les jambes en l'air, délasse mieux que de laisser les pieds posés adhérents au sol, ce n'est que seul, dans sa chambre à coucher ou dans son cabinet, et jamais devant les dames, que l'on pourrait tolérer ce sans-gêne, si disgracieux au milieu d'un salon de gens bien élevés. Ils consomment, il est vrai, moins de tabac que nous par le nez, et l'on cherche long-temps un priseur; ils ne fument guère plus que notre moderne jeunesse. Mais, en revanche, quelle effroyable consommation de tabac à chiquer! Les inconvénients s'en font sentir à tous les instants par le besoin salivaire que provoque cette mastication incessante. Nous reléguons chez nous la chique dans le corps-de-

garde et dans les plus basses classes de la *vile multitude*, ou bien parmi les matelots, où elle est d'autant plus excusable, qu'elle est hygiénique et se recommande utilement. Cet usage presque universel de chiquer chez les Américains les empêche d'aussi bien manger, et, pour arriver plus tôt à cette mastication, ils se hâtent trop de dévorer à table. De cette double cause naît l'irritation gutturale ou gastrique, accompagnée d'un bruit désagréable, qui donne aux Américains un air de voracité et de gloutonnerie, quand ils ne sont réellement ni gourmands ni gourmets. On y fait très peu d'attention sur les lieux ; mais l'Européen est fatigué de la fréquence des occasions où, suivant les usages de l'ancienne urbanité française, on devait saluer et se découvrir en disant : *Dieu vous aide!*

Ces critiques et bien d'autres, sur lesquelles il est inutile de s'appesantir, n'ont pas manqué de retentissement et sont déjà vieilles. Elles n'ont corrigé personne. Des touristes célèbres, avec une malignité toute féminine, ont eu un succès de vogue qui, quoique ancien, a laissé de profondes impressions. Il y a beaucoup de gens en Europe qui n'ont jamais vu un Américain et qui ne le connaissent que par son côté ridicule, ignorant complétement tout ce qu'il y a de bon, de sérieux et de véritablement remarquable dans ce peuple si intéressant. Cette ignorance n'est, certes, pas louable, et les ridicules, retracés avec autant de malice que d'esprit, ont toujours un grand succès lorsqu'ils sont empreints, en outre, de cette exagération qui ajoute du piquant à la peinture; exagération condamnable surtout lorsqu'elle se déguise et semble n'ajouter la fable à la vérité que « pour orner ses attraits et non pour les cacher. »

Assurément, quand, avec bonhomie, dans la fran-

chise de l'intimité, et pour rire sans vouloir y attacher l'intention de se blesser et de s'offenser, on aborde le sujet des disparates nationaux, les Américains ne restent pas courts. Aussi, les ai-je entendus riposter que nous autres Français ne savions pas nous *introduire* les uns aux autres : qu'au lieu d'user largement et avec luxe, comme eux, de la présentation qu'ils font dans leurs salons et partout, afin qu'on soit plus à son aise, au lieu de faire ainsi tout de suite une société des amis de nos amis, au moins en apparence, nous négligeons même de prononcer leur nom, et préférons les laisser gourmés, se tenant roides, gênés et empesés vis-à-vis les uns des autres, dans ce qu'ils croient sottement la dignité et le respect de soi-même, se regardant, vulgairement parlant, *en chiens de fayence*, au lieu de se serrer fraternellement la main dans les bals et dans les fêtes où nous les avions rassemblés pour s'amuser. Ils ne veulent pas non plus comprendre tout ce qu'il y a de paternel et de conjugal chez ce bon bourgeois parisien qui enveloppe dans un morceau de papier, pour l'emporter dans la poche, le surplus du sucre qu'il a payé pour sa demi-tasse ou son verre d'eau. Ils trouvent étriqué et mesquin ce qui n'est qu'un sentiment de haute politique vis-à-vis de sa ménagère, qui n'aime pas à voir rentrer au logis son mari les mains nettes, et qui ne tolère les petites débauches *extrà-maritales* qu'autant que tout le petit ménage en a sa part. Cette économie n'est, en réalité et le plus souvent, qu'une légère prime distribuée à l'enfant qui s'est surpassé à l'étude du foyer paternel. L'Américain superbe, chez qui le sucre est presque aussi bon marché que les pommes de terre, lui qui ne daigne pas même ramasser le billon sur le prix d'une consommation souvent inférieure à ce

qu'il abandonne au garçon, ne fait pas à cette occasion avec équité la part de la fortune et de la position. Que dirait-il donc, grand Dieu ! s'il voyait chez les Allemands le morceau de sucre candi suspendu par une ficelle, et qui fait de bouche en bouche le tour de la table pour sucrer successivement tous les modestes convives!

Un jour, dans une réunion nombreuse, on me soutenait que nous étions un peuple criard et ne sachant parler, dans notre intérieur, à nos domestiques et même entre parents et amis, qu'en élevant la voix à un diapason aigu et comme si nous avions de la colère et de sérieuses discussions, quand il ne s'agissait après tout que des choses les plus simples et les plus innocentes. Ah ! pour le coup, j'ai fait passer les rieurs de mon côté, et récusé l'autorité du Yankee qui prétendait appuyer son sarcasme sur des faits. Fils d'un riche négociant de Boston, qui n'était en relation en France qu'avec des marchands d'esprit (quoique commerçant dans la ville la plus prononcée en faveur des *sociétés de tempérance*), son père l'avait envoyé passer deux années dans le Haut-Languedoc pour y apprendre la langue française, au milieu d'une famille de Pézenas. Il n'a guère connu que cette ville et Carpentras, aussi a-t-il rapporté de France, moins la musique, le langage des vieux troubadours. Dans son commerce de *Groceries*, il en conserve encore très passablement l'accent; il ne me fut pas difficile de lui prouver qu'il n'avait pu apprécier toute la société française d'après son échantillon de Pézenas et de Carpentras, que dans les mêmes proportions qu'il y avait appris les beautés de la langue. Et voilà pourtant comme nous sommes souvent jugés à l'étranger!

Les sentiments religieux sont très fermes chez l'Amé-

ricain. Déistes par conviction, ils sont très tolérants, pourvu toutefois qu'on ait une religion quelconque. Ils sont aussi attachés aux formes et ont conservé son importance à la franc-maçonnerie. La réforme n'est nulle part plus variée qu'aux États-Unis, où les différentes sectes ont toutes leurs temples et leurs ministres. Mais le point de ralliement commun est dans la prière et le repos le jour dominical : ils sont presque intolérants sur l'observation du dimanche, et, sous ce rapport, ils ont l'exigence des religions d'État, et dépassent même le rigorisme de l'Église anglicane.

On compte 37 églises ou chapelles dans la seule ville de San-Francisco. C'est le cas de dire qu'il y en a pour tous les goûts et toutes les croyances. Les temples de la Réforme sont naturellement en grande majorité. Le catholicisme a deux églises et un archevêque. Monterey aussi est un évêché. Mais, quoiqu'il y ait quelques prêtres français et des sœurs, voués les uns et les autres à l'éducation, le clergé se ressent plus que celui de l'Orégon, dont j'ai si longuement signalé les services, de l'ancienne influence espagnole-américaine. Les mœurs ont toujours quelque chose qui ne s'accorde pas complétement, surtout dans la Nouvelle-Grenade, le Mexique et le Chili, avec l'austérité et le décorum que nous souhaitons trouver sous l'habit clérical.

Les missionnaires, dans la Californie, ne se consacrent plus principalement à la conversion des sauvages, qui sont maintenant noyés, dispersés, et plus errants que jamais. Le clergé habite au milieu des centres de populations civilisées, parmi lesquelles il y a assez d'âmes à sauver pour l'autre monde et à soulager dans celui-ci, sans aller courir aux grands bois et au désert.

L'autorité américaine ne laisse échapper aucune occa-

sion de pousser à la réunion de tous les enfants dans un seul prytanée commun et général. Il y a déjà plus de 1,500 élèves qui, dans la seule ville de San-Francisco, fréquentent les écoles; tout en reconnaissant la sollicitude qu'apporte généreusement la République des États-Unis à l'éducation de la jeunesse, pour former de bons citoyens, nous verrions avec peine que l'on prît des mesures tendant à séparer les élèves de leurs instituteurs actuels. Ce serait exercer une violence morale, et malgré les velléités ardentes qui tendent à opérer cette séparation, sous prétexte d'une fusion utile au pays, c'est bien le diable si, dans une République tolérante, on ne pouvait pas toujours dire, comme dans les États où il y a une religion dominante :

« Qu'on puisse aller même à la messe,
» Ainsi le veut la liberté. »

Après Dieu, c'est pour la femme qu'ils professent une espèce de culte. Ils ont pour le sexe des égards protecteurs qu'ils prodiguent indistinctement, et qui s'étendent banalement jusque sur les *femelles* (comme ils les appellent, même officiellement), qui en sont souvent les moins dignes aux yeux de la morale. N'importe, elles appartiennent au sexe le plus faible, et comme pour les enfants, leur bras est à leur service. Si c'est avec des formes différentes de l'ancienne chevalerie pour les dames, ils n'en prodigueront pas moins leur sang et leurs dollars, sans calcul de retour et avec le plus complet désintéressement, pour prendre la défense d'une femme, blanche surtout. C'est sans affectation et sans galanterie qu'ils agissent et avec tout le respect possible, lorsqu'elle tient à l'inspirer. C'est encore un des plus beaux côtés de l'Américain, et il devrait lui assurer des succès, si

le caprice des belles ne donnait souvent la préférence à la forme sur le fond. Ils font d'excellents maris, et toute femme peut être heureuse avec eux, lorsqu'elle le veut. Mais il est en tout l'opposé du petit-maître si bien dépeint dans ces deux vers :

Ne soyez pas mari, ne soyez pas amant,
Soyez l'homme du monde et vous serez charmant.

Il faut savoir le prendre pour ses bonnes qualités foncières, et ne pas demander davantage.

Il n'y avait d'abord que très peu de femmes en Californie ; le même attrait de l'or y en a amené promptement. Outre la rareté, qui donne du prix à tout, et qui n'en ôte pas à ce qui en a déjà, les égards de l'Américain pour le sexe, ont rendu à celui-ci la position plus douce et plus agréable que partout ailleurs. Si ce n'est pas la galanterie qui le rend aimable, s'il n'a pas *le caquet de tous les freluquets*, si ces marins du grand Océan ne naviguent jamais sur le fleuve du *Tendre*, positif et précis sous l'attraction des sentiments comme en affaires sérieuses, et semblable en tout au financier :

L'heureux Américain, dispensé de soupirs,
S'en va l'argent en main marchander ses plaisirs.

Mais, et j'insiste avec dessein là-dessus, il y a de très honnêtes femmes en Californie, et le nombre s'en accroît tous les jours. Une chose assez singulière mais bien positive, dans cette contrée à peine civilisée et où l'homme court tant de dangers, la femme peut voyager avec pleine sécurité. Respectable au fond ou par les apparences, s'il arrivait qu'elle fût outragée, insultée ou méconnue quelque part, c'est qu'il n'y aurait pas là d'Américains. Il faut y regarder à deux fois et avoir cent fois raison pour intenter un procès à une femme, surtout si elle plaidait elle-même sa cause.

On est frappé dans les États de l'Est de la beauté des femmes. Le croisement a été aussi heureux pour la femelle que pour le mâle dans cette race angló-saxonne. L'intérieur de la famille y tient plus des mœurs anglaises que des nôtres. L'épouse est très retenue et sédentaire; les demoiselles, au contraire, jouissent de beaucoup de liberté; mais il en coûte cher pour les compromettre, et la loi les protége et transforme sans miséricorde le séducteur en mari légitime, sous la sanction des plus fortes amendes et même de la prison. Plus d'un *Lovelace* n'est sorti du *carcere duro,* qu'à la condition de marcher à l'autel et d'entrer dans les fers conjugaux. Les chefs de famille étant maîtres absolus de leur fortune et pouvant deshériter leurs enfants, leur laissent en échange un plus libre arbitre dans leurs alliances. C'est d'abord de la fiancée et presque d'elle seule, qu'il suffit d'obtenir le consentement, surtout si l'on ne tient pas à une dot, désintéressement rare, mais qui pourtant n'est pas aussi exagéré que dans nos vieilles provinces, où l'on cherche plutôt le nivellement des écus que la sympathie des cœurs.

En Californie, il n'est besoin ni de l'un ni de l'autre, et une femme est toujours sûre d'y trouver un mari. Plusieurs de nos belles compatriotes ont fini par former de bonnes alliances, et resteront dans le pays à croître et multiplier. Les Demoiselles françaises, dont ce ne sont pourtant pas les plus beaux spécimens qui ont été en Californie, y ont néanmoins obtenu beaucoup de succès. A elles le pompon de la galanterie ! Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce n'étaient pas des couronnes de rosières qu'elles allaient chercher, pas plus que les hommes n'y allaient concourir pour le prix Monthyon. La plupart des Aspasies de la moderne Athènes ont

trouvé l'or de seconde main, et ne seront en aucune façon tenues de déclarer à la douane, qu'elles ne l'ont pas extrait du sein de la terre virginale dans toute sa pureté primitive. Il sortira, lui, du creuset sans alliage. Indulgence pour tous, c'est très vrai, et laissons au *Misanthrope :*

« Ces haines vigoureuses,
» Que doit donner le vice aux âmes vertueuses. »

Mais pourtant faisons une différence avec ceux qui, sur cette terre, aussi pauvre d'honorables traditions que riche en moyens de séduction, ont pu se préserver, je ne dirai pas se mettre à l'abri, de la calomnie (qui peut échapper à son poison?), et demeurer en paix avec leur conscience et sans taches sur le front. Honneur, cent fois honneur aux natures d'élite des deux sexes, qui en vue et au contact du plus grand tentateur de l'humanité, ont eu la force de lui opposer le *vade retrò Satanas!* Comme dans une des plus délicieuses fictions mythologiques, ils ont eu certes quelque mérite ceux qui ont conservé leur pureté en traversant aussi cette onde amère.

CHAPITRE XXX.

Opérations financières en Californie. — Placements de fonds à intérêts.

Le premier qui dit : « Pour faire fortune en Californie, il faut commencer par y arriver riche, » lâcha, sous la forme d'une plaisanterie, une grande vérité.

Laissons de côté les émigrants à professions manuelles et mécaniques, aussi bien que les mineurs plus ou moins favorisés. Ce sont pour eux des questions de bras ou de chance; mais, en fait de commerce, d'industrie, de spéculations quelconques, on ne peut rien entreprendre sans argent, dans un pays où le crédit et la confiance font complétement défaut, et où les transactions n'ont lieu qu'au comptant.

Il paraît extraordinaire, même à ceux qui ont vécu sur les lieux, que le numéraire soit absolument indispensable là où la terre est saturée d'or ; qu'on aille de-

mander un capital au loin, quand le plus solide, le plus réel, le plus universellement reconnu de tous les capitaux, est là, sous vos pieds, et en sort avec abondance à chaque coup de pioche. Il est cependant certain, patent, aussi admis qu'incontesté, qu'on a un besoin incessant de se procurer des capitaux pour travailler, et que de là résultent nécessairement les grands sacrifices que l'on fait pour les obtenir. A l'appui de ce fait, nous allons trouver sa raison d'être.

La Californie a donné en or plus de quatorze cents millions de francs, constatés à la sortie depuis six ans, et cependant, elle est débitrice en somme, car elle a plus reçu qu'elle n'a payé. Il y a eu, il est vrai, en dehors, d'énormes pertes pour tout le monde dans le prodigieux gaspillage des premiers temps et dans la fréquence des incendies qui emportaient les villes entières. La prospérité à laquelle marche le pays, avec un mouvement progressif et régulier, n'a pas encore, néanmoins, permis de fermer l'abîme du déficit, et, à plus forte raison, y a-t-il eu impossibilité à constituer une réserve.

Pour l'extraction aurifère, à l'exception de quelques machines, qui sont elles-mêmes exceptionnelles, il n'y a qu'infiniment peu de frais d'installation et d'exploitation. Rien n'est moins propre à enrichir le pays même que cette nature de population. Elle cherche l'or, le trouve, l'empoche, et tout est dit : on part avec cet or même ou après l'avoir échangé en banque contre des traites, qui ne sont, à proprement parler, que les bordereaux du chargement de votre or qui les accompagne. Vous revenez, pour ainsi dire, parallèlement avec vos trouvailles ; au lieu d'un connaissement, vous avez un mandat endossé à votre ordre, sur la banque qui va recevoir les lingots. Que reste-t-il au pays ?— La dépense

du mineur : c'est peu, et pourtant, c'est à peu près tout. Tandis qu'en supposant le même chiffre de production par la culture, le commerce ou une véritable industrie, il y aurait un prix de revient (nul pour ainsi dire à miner, où tout est bénéfice) qui resterait sur les lieux mêmes, en travaux agricoles, en constructions, usines, bétail, etc., etc (1). Ainsi donc, la Californie a immensément reçu, absorbé ; elle a rendu peut-être encore davantage ; mais, comme la répartition n'a pas été normale, que les rapports ordinaires entre le producteur et le consommateur ont été faussés, et les lois de l'économie pratique complétement bouleversées, il s'ensuit naturellement qu'elle redoit, et que, par contre, elle est toujours à court de capitaux. Cette situation se prolongera, quelle que soit la prospérité, car les besoins et les populations s'accumuleront toujours plus vite, proportionnellement, que les capitaux.

Une des causes principales qui expliquent ce besoin incessant de numéraire est, comme nous l'avons déjà dit, l'absence totale de crédit, soit en comptes, soit en papiers de commerce ou de banque. On s'efforce en vain à l'appeler ; la confiance mutuelle n'inspire même pas encore une banque nationale. Tandis que les plus habiles statisticiens ont constaté en France que, sur une balance excédant 20 milliards d'opérations annuelles, trois milliards au plus y figuraient en numéraire, alors que le crédit y était entré dans une proportion plus que

(1) L'agriculture, en prenant de grands développements, commence à éloigner les produits du Chili, de l'Orégon et de l'Amérique du Nord, et la Californie, moins tributaire de l'étranger, va pouvoir enfin fixer chez elle une partie de cette poudre d'or *qui n'a fait jusqu'ici que traverser la ville de San-Francisco* pour aller activer les industries étrangères. (Extrait du rapport du Comité de l'Agriculture à l'Assemblée Législative.)

sextuple, devrait-on s'étonner que le signe représentatif fût toujours très recherché et trop rare, au milieu d'une place encombrée de populations et de races qui, ne se connaissant pas, ne peuvent tenir aucun compte moral des précédents, ne parlent seulement pas un idiome commun, et ne peuvent réellement transacter, que l'or et l'argent en mains?

La contrée était la plus belle du monde, sans doute, et à part ses gisements aurifères, qui ne furent pour rien dans l'annexion : position géographique des plus heureuses, climat sain et délicieux, terres fertiles, rades incomparables dans l'univers entier, grandes artères fluviales; mais tous ces dons naturels étaient bruts; il fallait mettre ces premiers éléments en œuvre, et, au milieu d'un mouvement si rapide que c'était du dehors qu'on était dans l'obligation de tout tirer, non-seulement pour la subsistance des nouvelles populations, mais encore pour leurs vêtements, leurs logements, etc., tout manquait alors. Qu'on dresse l'inventaire de la contrée, comparativement à ce qu'il était en 1848, pour lequel nous posons hardiment zéro, et on retrouvera l'énorme capital qui y a été englouti. Encore une fois, tant d'or arraché n'a pourtant servi à rembourser qu'une partie des importations. Les capitaux étrangers ont nivelé et doivent constamment niveler les dépenses; aussi seront-ils encore long-temps nécessaires au développement de la Californie, qui, du reste, augmentera journellement la somme des garanties générales et particulières qu'elle offre déjà.

Dans le premier moment, l'argent n'avait pas de cours; en 1848 et 1849, il fut à 12, 10 et 8 pour cent par mois; en 1850, nous le trouvons tombé à 6 et 5; en 1851, il ne vaut plus que 5 et 4; en 1852 que 4 et 3,

et enfin, la cote officielle de l'année 1853 nous le présente flottant entre 3 1/2 et 2 1/2 par mois. La tendance, qui devrait être prononcée à la baisse, semble, au contraire, s'être raffermie au commencement de cette année 1854, vu le grand nombre d'établissements en création, qui vont absorber d'énormes capitaux. Il y a déjà longtemps que le cours légal a été fixé à 10 pour cent par an; mais l'Etat ni les villes n'en ont pas encore joui eux-mêmes, toutes les rentes émises étant au-dessous du pair (1). Il n'y a pas une caisse d'épargne (*saving-bank*) qui ne tienne compte des intérêts à 12 pour cent l'an, même pour des dépôts toujours remboursables à volonté.

L'usure n'est pas reconnue aux États-Unis : l'argent y est considéré comme une marchandise, et il a publiquement ses courtiers, ses acheteurs et ses vendeurs (2). Dans un pays si neuf, ce n'est pas une matière commerciale différente des autres; car c'est pour spéculer, et non pas pour dépenser à des besoins personnels ou pour couvrir de vieilles dettes qu'il change de mains. C'est dans une pensée d'avenir, et non dans un regret du passé, que se contractent les emprunts.

On ne comprendra jamais facilement en Europe que l'argent puisse sortir d'une place où il fructifie si rapi-

(1) Il y a une seule exception pour les premières obligations de la ville, dont il reste encore moins d'un demi-million de francs : elles sont au-dessus du pair; mais il faut ajouter que cet emprunt fut contracté à 3 0/0 d'intérêt par mois. Les wharves de la cité donnent à leurs actionnaires de 2 à 5 0/0 de dividendes mensuels, et les canaux, dans les districts aurifères, de 20 à 60 0/0 par mois ! Mais il faut, dans ce dernier cas, aller sur les lieux payer de sa personne comme de sa bourse.

(2) Les feuilles périodiques, ainsi que la *Revue mercuriale* publiée toutes les semaines, donnent la cote de l'argent sur la place de San-Francisco, comme celle de toutes les autres marchandises, d'après les opérations réelles.

dement, et on sera toujours à se demander comment, lorsqu'il peut se placer si avantageusement et si sûrement là où il est tout porté, on ne peut pas l'y retenir, et qu'on en soit à venir faire appel au loin à celui de capitalistes étrangers, naturellement étonnés de cette préférence? — Aux esprits timides et vulgaires l'apparence banale et superficielle, aux intelligences supérieures le sens réel et latent. Celles-ci comprendront aisément qu'il y a ici une influence transitoire et exceptionnelle. Le grand exportateur est le mineur lui-même. Or, quand on a passé plus ou moins de temps à cette vie de privations et de fatigues, et qu'on a été assez heureux pour ramasser de quoi aller vivre dans le pays natal, on n'a plus d'autre pensée, et l'on ne songe guère à secouer sa poussière de mineur pour revêtir, sur les mêmes lieux, l'habit du citadin; le travailleur éprouve surtout une répugnance invincible à se séparer du trésor qui, depuis si long-temps, fait, pour ainsi dire, partie intégrante de son corps. D'ailleurs, en rentrant au pays, il est dévoré du besoin de montrer l'or qu'il a recueilli lui-même. Chaque pépite est un souvenir reproduisant une jouissance ou une souffrance qu'il tient à communiquer. Sa satisfaction serait très incomplète s'il ne pouvait étaler tout de suite le fruit de ses travaux aventureux. Il y a là autre chose que de la vanité : le besoin de vaincre l'incrédulité. On n'est cru venant de si loin, que sur le vu des pièces. Généralement, les mineurs, d'ailleurs fort estimables, ne sont pas d'une nature financière, ni versés dans les opérations de banque. Ils sont plutôt défiants, et, du reste, ne sauraient trop l'être. Outre les constatations de l'or sorti pour compte des mineurs ou de leurs acheteurs les banquiers, celui qu'ils emportent journellement sur eux-

mêmes, en poudre ou en pépites, est incalculable, et voilà pourquoi la Californie, en donnant à profusion ses capitaux, n'en conserve jamais assez pour elle-même.

L'Australie, qui commence à produire plus d'or que la Californie, reçoit de l'Angleterre des masses de numéraire; cependant elle frappe monnaie, et quoiqu'elle soit plus éloignée encore et ne présente pas de meilleures garanties, l'intérêt y est à un taux beaucoup plus réduit, à savoir : 6 0/0 par an le taux légal, et dans les transactions de 12 à 15 0/0 seulement. La confiance avec laquelle l'Angleterre financière se précipite sur son El Dorado est déjà justifiée; mais néanmoins la sortie de tant de capitaux est entrée pour beaucoup dans les causes du renchérissement de l'escompte à la banque de Londres, qui excède depuis long-temps, ce qui est assez rare, le taux de la banque de France.

Les folies que suscitèrent les premières découvertes de l'or, les entreprises hasardées et mal conçues qui suivirent, l'organisation au loin de compagnies impossibles, l'envoi d'agents inexpérimentés et souvent véreux, ont occasionné des pertes considérables à des spéculateurs trop aventureux en affaires, qui furent d'ailleurs dupes et victimes du mauvais choix de leurs représentants; de là le discrédit de la Californie et les exagérations de cet esprit de réaction, toujours injuste et déraisonnable.

Aujourd'hui la vérité et le bon sens reprennent leur empire en présence de résultats positifs et satisfaisants. Les *placers*, inépuisables, rendent toujours, moins merveilleusement sans doute, mais ils récompensent bien le travail actif et persévérant. Le mouvement de la navigation, qui fait de San-Francisco, après six années,

le troisième port des Etats-Unis, ayant rang avant Philadelphie et la Nouvelle-Orléans, tient le marché constamment approvisionné, et bien qu'il ne soit pas arrivé à la régularité séculaire de nos places européennes, on n'y voit plus de ces oscillations subites qui enrichissaient les uns et ruinaient les autres du jour au lendemain. On a déjà vu que les constructions prennent un cachet durable et sont moins exposées, tant par la nature des matériaux que par les mesures de précautions généralisées, à subir les atteintes des incendies qui enlevaient tout dans le premier âge de ces cités naissantes.

Il y a des lois appliquées et une administration publique qui fonctionne; tous les droits trouvent protection et garantie. Enfin, on peut aujourd'hui marcher avec confiance et se livrer à des opérations suivies dans tous les genres. L'agriculture elle-même, ce signe de stabilité et d'avenir, prend, entre les mains de familles de colons sérieux, un essor qui démontre que la propriété n'y est plus un vol. Il est des contrées dont l'existence est subordonnée à un tuteur, ou qui ne peuvent subsister que sous un protectorat, et si l'un ou l'autre vient à manquer, il emporte avec lui pupille et protégé. Telle serait notre Algérie en cas de guerre générale. La Californie, qui n'est ni satellite, ni subordonnée, et qui ne doit sa fortune, sa force et sa prospérité qu'à elle-même, n'est exposée à aucun bouleversement social, politique ou commercial. On peut avancer hardiment qu'elle n'a à craindre que sa part dans un bouleversement géologique du globe, ce qui ne compte pas.

Les destinées de ce nouvel empire paraissent si assurées à qui assiste à cette croissance extraordinaire, qu'on ne s'effraie pas d'y fonder des établissements en

ajoutant à la totalité de sa propre fortune, des capitaux empruntés chèrement et avec privilége. La hausse prodigieuse des terrains à San-Francisco, a dédommagé complétement les contractants de ces emprunts. Dans le commerce, si chanceux pour l'importateur, avec de l'argent en mains on réalise à chaque instant des marchés qui couvrent tous les sacrifices faits pour se donner un plus fort capital. Enfin, par suite de toutes ces causes, l'argent ne dort jamais dans les mains intelligentes, et il y a toujours plus de demandes avec bonnes garanties qu'il n'y a d'offres d'argent. Je ne parle pas ici, bien entendu, des emprunteurs dont l'espèce et le modèle sont à fuir, en Californie comme partout ailleurs.

Les prêts chirographaires sont inconnus. Ceux avec garanties, soit d'hypothèques, soit de pactes à réméré, soit sur gages et nantissements de marchandises, d'actions, de rentes, de connaissements avec police d'assurances maritimes, de warrants, etc., etc., sont les seuls auxquels on doit se borner rigoureusement. Il faut une prudence extrême, de la fermeté, la connaissance de la langue et de la législation locales. Celle-ci, du reste, est d'une sanction à la fois simple et expéditive. Le bureau des hypothèques est parfaitement tenu et responsable; il y a maintenant de bons notaires pour tous les actes; l'expropriation immobilière, souvent entravée ailleurs de tant de difficultés, participe en Californie du mouvement accéléré de toutes les transactions.

Bien qu'il y ait moyen de faire assurer certains bâtiments, ce ne sont pas les sûretés les plus recherchées, et on ne les doit accepter qu'avec réserve. Les terrains ne sont pas exposés aux mêmes chances quand ils sont favorablement situés, en plein rapport et appuyés de

titres authentiques vérifiés (*recordés*), dont l'emprunteur doit toujours faire remise au prêteur avec une reconnaissance en forme à l'appui. Maisons et terrains, bien loin d'être en déclin, ne sont pas même stationnaires et sont encore loin des prix atteints dans les autres grandes villes des Etats-Unis ; aussi les immeubles tendent-ils chaque jour à prendre un prix plus élevé et à ajouter ainsi à la sécurité des capitaux qui reposent sur eux. Depuis les grands incendies de mai et juin 1851, qui dévorèrent la presque totalité de San-Francisco, la ville a comme glissé de la montagne sur la baie, et des fortunes considérables ont été réalisées dans les nouveaux terrains et dans les constructions en briques. Ceux-là ont plus que quadruplé de valeur, et les locations, dans les maisons à l'épreuve du feu, n'ont pas baissé beaucoup au-dessous du prix phénoménal de la Genèse californienne. Ce qui a eu lieu dans la capitale se reproduit déjà dans les villes de l'intérieur, qui s'élèvent comme par enchantement. Il y a là, et pour longtemps, un vaste champ ouvert à de sûres et lucratives spéculations financières, indépendamment de celles dans la ville de San-Francisco, que l'on y donne suite ou non au projet d'extension des *Water-lots* sur la baie.

On ne peut entrer ici dans la multiplicité innombrable des opérations et des garanties à prendre en versant de l'argent. C'est à la capacité, à l'expérience pratique, qu'incombe la responsabilité de toutes les mesures de précautions. Les cas sont très rares, dans lesquels des placements compromis ne l'aient pas été par suite de légèreté ou d'entraînement. On estime généralement que le profit des opérations, surtout des placements d'argent, est en raison directe des risques à courir. C'est vrai dans les vieux pays, ce ne l'est plus

dans les nouveaux, ou du moins c'est infiniment moins juste ; car ici c'est uniquement le bénéfice qu'on peut retirer des capitaux qui détermine leur cours. On ne veut prêter qu'à coup sûr et à un taux d'intérêt qui ne soit pas plus entravé par les considérations morales que par les prescriptions légales.

Disons-le franchement : l'objection la plus générale (qu'on l'exprime tout haut ou qu'on la garde pour soi) se résume ainsi : « C'est trop beau pour être bon ! » Nous croyons avoir répondu. Il est encore une autre objection à ne pas passer sous silence. Beaucoup de bons esprits se disent : « Mais, si les opérations pour » lesquelles des emprunts sont contractés sont si sûres » et si lucratives, pourquoi le capitaliste, au lieu d'y » exposer son argent à intérêts, n'en garderait-il pas » tout le profit, en faisant lui-même ces opérations? » — Nous avons d'abord à répondre, que l'on pourrait appliquer cette argumentation à tout et partout, et cependant, nulle part, le même individu ne fait tout et ne peut tout faire, tout entreprendre. Chacun son rôle dans le monde et place pour tous. D'ailleurs, pour faire soi-même les opérations, il faudrait d'abord vivre sur les lieux, y avoir acquis la connaissance locale et spéciale de toutes les affaires, et enfin, remplir mille autres conditions qui ne se trouvent pas réunies chez le même individu. Nous ferons encore observer que les dépositaires sont mieux protégés par la loi américaine que ne le sont les spéculateurs. Les dépôts (*trustees*) sont inviolables et sacrés ; tandis qu'à sa mutation par suite de décès, la propriété mobilière, et surtout la propriété immobilière des étrangers, sont quelquefois compromises. Il n'est pas difficile de conclure, qu'il est alors bien plus avantageux de prêter ses capitaux à gros in-

térêts et avec bonne garantie, que de les engager soi-même dans les spéculations. L'argent est là-bas la meilleure marchandise. Quel est l'armateur, l'expéditeur quelconque, qui ne s'abonnerait pas à retirer dans l'année 30 p. 0/0 nets, quittes de peines et de frais, des capitaux engagés?

Pour les actes privés comme pour les actes publics, on emploie toujours l'assistance de deux témoins ; ainsi, les billets, endossements, actes de cession quelconque, compromis, reconnaissances, doivent être revêtus de cette formalité. On ne doit, du reste, en négliger aucune, et, ne serait-ce que pour n'en pas perdre l'habitude, agir avec les honnêtes gens comme avec les fripons, et se tenir toujours en garde contre la mauvaise foi, qui passe trop souvent, surtout là-bas, pour une preuve d'habileté.

Je pourrais appuyer de beaucoup d'exemples pris dans les dernières années, les avantages des placements de capitaux, sans aller fouiller dans la poche de ceux qui en profitent tous les jours, et dont quelques-uns ont déjà doublé le capital qu'ils ont consacré à ces opérations. Outre les banquiers et les capitalistes du pays, qui ne négligent pas ces lucratives opérations, il y a plusieurs maisons américaines, françaises et suisses, qui sont déjà en possession de faire spécialement de ces placements de fonds pour des commettants étrangers. On comprend la réserve que nous nous imposons sur ces diverses compagnies, dont les opérations semblent, du reste, prendre un développement qui dénote des succès déjà réalisés, et nous-même, pour quelques amis, nous avons déjà réussi, avec plus de bénéfice pour eux que pour nous qui sommes absent, à les comprendre dans ces opérations, dont ils n'auront certainement qu'à se féliciter toujours.

Nous avons sous les yeux plusieurs de ces comptes-rendus, imprimés et distribués trimestriellement aux dépositaires, avec l'intérêt en espèces à l'appui. Ils constatent l'un (la maison R. et C°, de Genève, ville très prudente, et qui envoie des capitaux nouveaux par centaines de mille francs tous les mois), qu'aucun placement n'a été fait au-dessous de 3 p. 0/0 par mois; les autres (P. et C°), qu'il a roulé en moyenne et net, entre 7 1/2 et 8 1/2 tous les trois mois; M. et C° donnent 27 p. 0/0 nets et bien garantis à leurs actionnaires. Les plus récentes nouvelles de San-Francisco parlent tout à la fois de l'encombrement des marchandises et de la rareté du numéraire. Il en résultait l'avilissement des prix pour l'un, et une recrudescence dans le cours de l'autre (Juin 1854).

Toutes ces compagnies ont foi dans la durée, et elles ont raison, car il est une infinité de choses en Californie, dont la fin est constamment signalée comme très prochaine, et qui subsistent toujours. On peut citer, en exemple, le cours de la monnaie française, qui passe depuis cinq ans à 25 p. 0/0 de bénéfice, et, depuis cinq ans, on n'a pourtant pas la moindre confiance dans un semblable lendemain. Pourquoi, d'ailleurs, ne pas profiter du présent, d'autant plus que, grâce à un change avantageux, l'envoi de fonds en Californie ne coûte rien?

Nous croyons avoir suffisamment démontré que la chose est bonne par elle-même. Reste le choix des personnes; car c'est surtout en Californie qu'on doit dire: « Tant vaut l'homme, tant vaut la chose. » Au nombre des qualités d'un mandataire, l'honneur et le sentiment du devoir sont au premier rang. Sans doute, il y a loin, et le capitaliste est séparé de ses fonds par d'immenses

distances. Mais cependant, à présent que tous les quinze jours on a un courrier régulier de la Californie, dont les lettres ne sont pas datées de plus de six semaines, avec un représentant actif, loyal, économe, prudent, intelligent et exact, on ne demeurera pas plus étranger, et même souvent moins, aux opérations de cet agent, qu'on ne l'est dans beaucoup de sociétés sous les yeux, parce qu'elles n'ont pas ce même caractère de simplicité et de clarté.

J'ai recueilli d'abord ces notions sur les lieux mêmes, et j'en ai commencé d'ici la mise en pratique. J'ai donc pu déjà me féliciter de n'avoir négligé aucune des questions relatives à ces étonnantes contrées (qu'un sentiment instinctif me disait que je ne quittais pas sans chances et probabilités de retour), puisque c'est à ce scrupuleux accomplissement de mes devoirs officiels que je suis redevable de cette nouvelle expatriation.

Devenu libre de tout engagement, des capitaux mis à ma disposition viennent, pour ainsi dire, me pousser de nouveau dans ce pays fortuné, où mon expérience me met à l'abri de toute espèce de mécompte.

Une longue vie irréprochable dans les affaires commerciales, entremêlée d'études et de publications sur l'économie sociale et politique, quoiqu'interrompue et bouleversée par les révolutions, m'ont rendu aussi capable que qui que ce soit de représenter des intérêts importants sur une place que j'ai consciencieusement sondée, et où, comme dans tous les actes de ma carrière, je saurai me montrer digne de l'estime et de la confiance qui m'accompagnent, ayant pris, en moi-même et devant mes commanditaires, l'engagement solennel de me renfermer strictement dans le mandat qui

m'est confié, et de ne jamais m'exposer à aucune spéculation présentant la moindre chance aléatoire.

Quoique d'une santé qui ne s'est jamais dérangée dans tout le cours de mes voyages, l'âge arrive, aussi ne négligerai-je pas le seul côté par lequel je pouvais faillir à la tâche, et prévoyant le cas de grave maladie et de mort qui compromettrait des intérêts ne reposant que sur une seule tête, je m'adjoindrai, comme successeur en cas, le plus honnête et le plus sûr des hommes éprouvés à San-Francisco, de façon que ma mort même ne puisse nuire en rien aux intérêts de mes commettants.

Alea jacta est!

CHAPITRE XXXI.

Agriculture, campagnes. — Intérieur de la Californie. — Chasses diverses.

Avant de nous transporter aux mines, parcourons ensemble les parties de la Californie qui survivent encore un peu à l'ancien ordre de choses; la métamorphose s'y est certainement déjà fait sentir, mais elle procède beaucoup plus lentement; le progrès n'arrive qu'à petits pas dans les campagnes, car c'est, en général, quand les villes sont pleines et épuisées, qu'on déborde dans leurs environs.

San-Francisco doit tout à l'importation; le sol excepté, le reste y a été porté, créé. Ces anciennes dunes de sable ne produisaient qu'une misérable végétation d'arbustes plus ou moins rabougris. Ils ont été abattus, taillés, coupés et remplacés; on a même transporté les éléments constitutifs du sol; ce sable des collines, poussé dans la baie, d'un plan incliné a été nivelé en une surface aujourd'hui presque horizontale, sur laquelle se bâtit une ville régulière. La terre ferme a successivement empiété sur l'eau de la plus magnifique baie, bordée

ainsi de quais verticaux auxquels les plus gros navires peuvent venir aborder et s'amarrer. Les maisons, comme perchées sur les rues hautes de la ville, lesquelles ont été creusées de façon à se rapprocher du niveau de la ville basse, semblent rester là comme pour attester les travaux humains exécutés de façon à donner à San-Francisco la forme et l'horizontalité de toutes les villes d'Amérique. On sait qu'elles sont généralement un composé de rues droites se coupant verticalement, formant autant de carrés (*quadras*) et présentant l'aspect et l'arrangement d'un échiquier. Pour achever l'assimilation, on donne communément aux rues des noms qui ne sont, dans un sens que des chiffres, et dans l'autre que les lettres de l'alphabet, de *A* 1 jusqu'à *Z* et un nombre indéfini. C'est tout bonnement ce que nous autres, joueurs d'échecs, appelons la *notation de Philidor*. Ce style, assez triste et monotone, est commode pour l'étranger, qui est ainsi tout de suite orienté. A San-Francisco, on a préféré, jusqu'à présent, donner à ses rues droites et à ses places carrées les noms des héros de l'indépendance : *Washington, La Fayette, Franklin*, *Montgommery*, ou bien on descend aux célébrités de la localité, plus modestes mais non moins estimables : *Stockton*, *Kearney*, *Frémont*, *Vallejo*, *Sutter*, etc.

Le lieu de plaisance aux environs de la ville, est l'ancienne mission *Dolores*, située à environ trois milles; on s'y rend par un chemin en planches, contourné de façon à éviter les accidents de terrain. C'est là où furent entrepris les premiers travaux de jardinage et d'où sortaient tous les légumes et toutes les fleurs nourrissant et parfumant les heureux habitants de la ville naissante. Le sol, enrichi de ces détritus animalisés que laisse toujours tomber après elle une population humaine, a

rendu au centuple, dans ces sables, ce qu'on venait lui demander pour la première fois. Avec quelques travaux d'irrigation et de *drainage*, on a substitué la fécondité à la plus complète stérilité. Comme agrément, et à part quelques jardins assez jolis, c'est, du reste, fort insignifiant dans son ensemble, et l'on n'y voit la foule accourir que par le besoin de sortir, le dimanche et les jours de fête, de l'enceinte d'une ville où l'on travaille tant toute la semaine. Les combats entre l'ours et le taureau, dans lesquels ce dernier, succombant presque toujours, sert de *bœuf gras* le lendemain, sont des divertissements californiens qu'on y renouvelle souvent aux bruyants applaudissements d'un public avide sans cesse d'émotions. *La Mission* a une baie particulière, de très peu de profondeur, qui finira, avec le *pueblo*, par se confondre avec la ville de San-Francisco, ville déjà considérable et éprouvant néanmoins sans cesse un besoin d'extension sur la terre et sur l'onde.

La lagune, du côté opposé, séparée de la ville par une colline presqu'entièrement aplatie aujourd'hui, est aussi une place de maraîchers et de buanderies. Un peu plus loin est l'ancien *présidio*, dans un site autrement pittoresque et où la végétation naturelle a bien plus de richesses. Mais les vents de N.-O. pendant l'été, rendent ces campagnes presqu'aussi désagréables que le séjour de la ville même, durant la même saison. On maudit cette brise chaque fois qu'elle vous jette le sable et la poussière dans les yeux, qu'elle dérange fâcheusement l'économie de votre toilette; mais on éprouve un sentiment tout contraire lorsqu'on réfléchit que c'est à sa persistance, à sa violence même, que l'on doit la pureté et la salubrité presque constante de ce beau climat. Est-on plusieurs jours sans brise, qu'on se plaint de

son absence et qu'on se livre, là aussi, à des prières publiques pour changer l'ordre des éléments, afin que les vents reviennent au plus vite emporter les miasmes pernicieux, chassant au loin et dissipant devant eux des brumes qui, autrement, se condenseraient en pluies trop abondantes.

Les environs de San-Francisco ont été long-temps plus négligés et plus insalubres que l'intérieur de la ville. Ils en étaient le charnier non régularisé ; de tous côtés on ne voyait qu'images de destruction, et l'on n'y respirait que les émanations dangereuses de cloaques infects, où l'on heurtait partout des dépôts d'immondices et de charognes en putréfaction. La sollicitude municipale n'a pas négligé d'y porter remède, et maintenant on peut y aller respirer l'air de la campagne sans être exposé à n'en rapporter que des gaz pestilentiels.

Dans ces collines sablonneuses et sous ces bruyères, on allait spéculativement chasser de petits lapins, qui, comme les rats, avaient pullulé dans un repos absolu de plusieurs siècles. Ils y sont devenus beaucoup plus rares, par suite de nombreuses gibelottes qui formèrent si long-temps une des principales alimentations. Les fleurs des champs, comme les fraisiers, donnaient aussi des cueillettes abondantes dont on recherchait les doux parfums avant que les jardins artificiels ne les eussent suppléées.

A ces petites promenades par terre, une masse d'élégants bateaux à vapeur font une heureuse concurrence pour vous porter plus au loin jouir de la beauté du pays, soit à *Yerba-Buena*, l'île la plus voisine, en face de la ville même, ou bien au-delà, à *Contra-Costa*, dans ces magnifiques plaines légèrement accidentées entre la partie Est de la baie et la chaîne de montagnes que

couronne le *Mont-Diabolo*, dont la vue éclatante frappe tout d'abord l'arrivant engagé dans la Porte d'Or (*Golden-Gate*). Sur la cime de quelques-unes de ces élévations, on aperçoit les superbes forêts de pins, géants de la végétation caractéristique de la contrée. On a établi à *Contra-Costa* et à *San-Antonio*, un peu plus sur la droite, une foule de ces petits lieux de plaisance où l'on fait des parties de plaisir qui permettent de rentrer, le soir même où le lendemain matin, avant que l'heure des affaires ne réclame le laborieux citadin. Si l'on peut pousser jusqu'à la *Mission de Santa-Clara* ou au *Pueblo de San-Josè*, abordables par terre comme par eau, dans le fond Sud de la grande baie, on a déjà une idée de la province californienne, aussi bien qu'à l'autre extrémité opposée, à *Sonoma*, *Napa*, *Benicia*, ou sur la côte Nord, près de la *Bodéga* et de *San-Raphael*. Le nombre et la facilité des moyens de communication rendent toutes ces excursions faciles aujourd'hui. Autrefois c'étaient des voyages. Et l'on est pourtant encore loin des mines, car les *placers* sont tout autre chose et dans une région distincte. Auprès de *San-Josè*, on a à visiter *New-Almaden*, dont les dépôts de cinabre sont entre les mains de la puissante compagnie qui monopolise le mercure universel. On lui réserve en Orégon une rude concurrence.

Nous voilà enfin hors des régions sablonneuses qui bordent l'Océan; mais qui, en se dirigeant vers le sud, aboutissent, par *Monterey*, *Santa-Barbara* et *los Angelès*, au paradis de la contrée. Nous trouverons éparpillés çà et là les anciens seigneurs californiens qui, maîtres comme tout premier occupant, de faire leur siége et de bien choisir, s'étaient fixés dans ces lieux charmants pour y mener une vie comparable à celle de

l'*âge d'or*, et qui n'est devenue une vie d'enfer que depuis l'apparition de l'or même. Il n'y avait là que calme et repos, trop absolus pourtant, et maintenant, si l'agitation n'y est pas encore bien visible, il y a néanmoins trouble et sollicitude dans tous les esprits. L'Américain y perce avec sa dévorante activité, rognant, écornant tant qu'il peut les fiefs de cette ancienne féodalité. Les coutumes traditionnelles en sont ébranlées, et l'excès même de leurs propriétés les met en luttes continuelles avec les nombreux *squatters*. Trop faibles pour se défendre eux-mêmes, ils invoquent la loi et sont obligés de plaider devant les diverses juridictions américaines pour ne pas se laisser entièrement dépouiller. Les uns gagnent; d'autres, moins heureux, laissent toujours quelques lambeaux sur le champ de bataille. L'inquiétude n'en est pas moins générale; car il ne suffit même pas toujours d'avoir un arrêt pour vivre en paix avec de si turbulents voisins que les *squatters*. En vertu de leur principe, que la terre n'est pas seulement à celui qui l'occupe, mais aussi à celui qui la travaille, ils ont des droits qu'on ne méconnaît pas entièrement lorsqu'il y a commencement d'exploitation et de mise en rapport de ce qui ne l'était pas précédemment.

Et quels sont les titres de propriété dont peuvent s'appuyer la plupart des grands tenanciers? Ils sont là de père en fils, c'est incontestable; mais comme il n'y a que la sottise humaine qui jouisse du privilége de n'avoir pas de bornes, où sont celles de leurs propriétés, qui en a fixé les limites et où en sont les preuves? Ils n'ont pas de contrat d'acquisition, d'acte de concession la plupart du temps, et trouvent que les tribunaux sont même trop exigeants quand ils réclament au moins des attestations de té-

moins pour constater une jouissance immémoriale. Ils voudraient que l'on se contentât de leur ancienne manière de cadastrer les domaines, qui consistait à monter sur le plus grand arbre, et tant que la vue peut s'étendre : c'est là que mes ancêtres ont régné, disent-ils, ou bien : aussi loin que mes chevaux et mon bétail ont été paître, j'étais chez moi, le possesseur unique et incommutable. Il y a dans ce droit de premier propriétaire d'une contrée sans population, tout l'incertain, le vague, le laisser-aller et l'imprévoyance de celui qui n'avait pas de voisins et comptait n'en jamais avoir. C'est ainsi que quelques anciennes familles, comme les *Castro*, les *Paradès*, possèdent toute la côte de *Contra* jusqu'à la baie de *San-Pablo*. Ils n'ont pas fouillé la centième partie de ce sol si riche; ces immenses plaines, ces *pampas* à perte de vue n'ont jamais été fauchées ; l'herbe y sèche et le bétail s'y perd. N'importe! ce n'était pas à d'autres jusqu'à ce jour, par conséquent ce sol est et doit rester exclusivement à eux, rien qu'à eux seuls et à perpétuité.

Toutes ces contestations, plaidées journellement, ressemblent au procès de la *Belette* et du *Petit lapin*. *Rominagrobis* est là aussi :

« Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
» En a pour toujours fait l'octroi
» A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
» Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
. . . .
» — Le premier occupant est-ce une loi plus sage? »

Les terres non légitimement possédées dans la Californie sont à la Fédération américaine, qui a acheté et payé. Suivant sa coutume, elle sera grande et généreuse pour la distribution ; on ne réduira pas non plus à la portion congrue les anciens propriétaires; mais on

ne dépossédera pas les *squatters* déjà en exploitation et en rapport, et jouissant en vertu du droit de préemption (*pre-emption right*). On rognera de façon à ce qu'il y en ait pour tous ceux qui veulent travailler. C'est là le grand principe. 160 Acres à chaque citoyen, à un dollar et un quart l'acre ; il paie quand il peut. La loi et son application sont très discrétionnaires. La *Commission des terres* et la *Cour de dictrict des Etats-Unis* en sont les organes. C'est en équité, plus qu'en droit rigoureux, que les contestations pour les terres doivent se régler et qu'un semblable partage s'opérera. Que personne ne s'en étonne et ne se récrie : on a vu faire pis dans des révolutions survenues à la suite de droits autrement séculaires, dont la légitimité succomba un jour devant une législation plus libérale, légitimée, légalisée et relégalisée après. *E sempre bene!*

La part de l'agriculture peut devenir belle en Californie, malgré un excès de sécheresse, dans une infinité de belles plaines, pendant les cinq à six mois d'été ; les irrigations ouvertes pour le lavage des terres aurifères, qui gâte aujourd'hui tant de terrains agricoles, serviront plus tard à humecter et à rafraîchir aussi le sol arable. Déjà la culture a pris un grand essor et continuera à se développer sans attendre que la soif de l'or, si longue à étancher, ait fait abaisser le prix des salaires, dont le tarif élevé est encore aussi nuisible aux travaux des champs que profitable aux émigrants.

La Haute-Californie, comprise entre les 32° et 42° degrés de latitude boréale, et en ne la comptant, de l'Est à l'Ouest, qu'entre la chaîne de la Sierra-Nevada et l'océan Pacifique, présente encore une surface presque égale à celle de la France ; la situation et les accidents de terrain en varient beaucoup la climatologie. Il fau-

drait donc autant de volumes pour faire la part de chaque *Comté*, qu'il en a été écrit en France sur chaque département, où les variétés sont innombrables. La Californie a aussi sa Touraine, sa Provence, sa Normandie, etc., et ce qui peut se rapporter à l'une devient tout différent dans l'autre. N'ayant que peu d'espace à consacrer au tout, je suis obligé de me restreindre, de ne voir que l'ensemble, et si je rends compte fidèlement de ce que j'ai pu observer sur un point, je ne garantis nullement qu'il n'y ait pas lieu de voir tout différemment sur un autre point quelquefois très peu distant; un cours d'eau, une montagne suffisent, là comme partout, pour établir les dissemblances les plus frappantes.

Les anciens Californiens sont en général de bonnes gens, hospitaliers de cœur, mais chez lesquels le confort manque partout. Je passai trois jours dans un de leurs *châteaux*, avec un Anglais de mes amis, qui y fut privé pendant vingt-quatre heures de *steaks* et de *rosbif*. Aussi, dès le second jour, commençait-il à me faire tâter son squelette et à craindre que ses os ne perçassent la peau. Heureusement ce maigre ne dura pas, et on tua, non pas le veau gras, ni l'agneau pascal, mais un bœuf monstrueux dont la maison fit bombance toute la semaine. C'est ainsi qu'ils procèdent, toujours dans les excès du trop ou du pas assez. Aujourd'hui, pas une seule goutte de lait, et le lendemain il aigrit dans tous les vaisseaux. L'ordre et l'économie manquent totalement.

Ces espèces d'hidalgos, gravement enveloppés dans leurs manteaux (*sarapes* ou *mangas*), couverts de larges *sombreros* (chapeaux), et aussi mal chaussés qu'ils sont libéralement drapés et coiffés, ne font absolument rien que fumer et boire. Ils ont un goût même un peu

trop prononcé pour l'eau-de-vie (*aguardiente*) ou *litché-tigré* (lait de tigre). Entourés de leurs femmes et de leurs enfants, les chefs de famille, à demi abrutis, semblent poser comme des patriarches empaillés. Quelques restes d'Indiens grouillent dans leurs habitations, où ils ont été élevés, où ils sont souvent nés et regardés comme des membres infimes de la famille, s'occupant tout doucement aux plus gros ouvrages. Les familles sont généralement surchargées d'enfants. Les femmes, très fécondes, ont une beauté sévère et noble, d'un type espagnol très marqué, empreint de distinction et de dignité. Elles ont conservé une grande partie du costume castillan ou andalous. La mère avec ses filles vaque, en honnête et paisible ménagère, aux divers soins de l'intérieur. A elles aussi appartiennent les travaux demi-rustiques du jardinage et de la basse-cour. Elles ne le cèdent en rien aux hommes pour la grâce à manier un cheval, quoiqu'elles l'enfourchent même lorsque le cavalier est en croupe les protégeant à bras-le-corps et les préservant des influences atmosphériques. Elle savent également bien jeter le *lazo*, et je ne voudrais pas être serré dans un pareil lac, si la main qui en tiendrait l'autre bout n'était aussi amie qu'elle est généralement petite et belle.

Je rencontrai un jour plusieurs de ces charmantes filles lavant le linge à une fontaine solitaire peu distante de la maison du seigneur *Josè Castro*. Au lieu de savon, elles employaient l'*ammolé*, plante bulbeuse qui en tient lieu, et dont elles me montrèrent l'emploi on ne peut plus gracieusement, pour satisfaire la curiosité que je feignais afin d'avoir un prétexte à entrer en matière. Leur père était un des cinq frères *Castro*, et ces douces et chastes créatures à leur fontaine, me semblaient de la

famille de Laban, bien dignes aussi de l'anneau apporté par le messager d'Isaac et d'Abraham.

Les garçons ne font que monter à cheval. Les deux sexes sont fous de danse et ne s'effrayent pas des plus grandes distances à parcourir pour se livrer aux *fandangos*. La musique leur plaît aussi, et dans presque toutes les maisons on trouve des mandolines et des guitares à profusion. Mais au milieu des envahissements des *squatters*, on danse beaucoup moins, et sous cette épée de Damoclès, *les chants ont cessé*. Reprendront-ils jamais ?

Quelques semis d'orge étaient jadis tout ce que faisaient en céréales les anciens Californiens. Tout en mêlant le pain aux *frijoles* et aux *tortillas*, ils abandonnaient au capitaine Sutter, successeur des Russes et des missionnaires, la charrue et le labourage. A la rigueur, la vie pastorale leur suffisait, n'exigeant qu'une simple surveillance, tandis que l'agriculture demande une somme de travail ne pouvant convenir au tempérament et au caractère de ces colons qui placent le repos au-dessus de tout. A l'aide de leurs chevaux, sans lesquels ils ne peuvent pas bouger, ils gardaient, ou pour parler plus exactement, ils surveillaient leurs troupeaux de porcs et de bœufs. Les uns et les autres, à demi sauvages, se reproduisent et s'augmentent tout en fournissant aux besoins de la famille leur chair et leur laitage. Ils alimentent ensuite diverses boucheries, d'où la viande abattue va chaque jour approvisionner, de l'autre côté de la baie, le marché de San-Francisco. Les propriétaires ont trouvé là d'immenses débouchés qu'ils n'avaient pas autrefois. Ils ne s'en croient pas plus riches et regrettent amèrement le temps où, plus pauvres, ils étaient les seuls maîtres de la contrée. Ils

ne se feront jamais aux mœurs américaines. Cette nature d'origine espagnole, mêlée de sang indien, a l'indolence native des peuples qui vivent sous un heureux climat. Ils tiennent beaucoup du créole de nos colonies tropicales, incapables qu'ils sont de se plier aux habitudes de travail et d'agitation de la race anglo-saxonne. C'est un antagonisme disproportionné en Californie et assez signifiant, excepté pour les intéressés. La grande lutte sera plus tard au Mexique, où cette question de race se videra quand cette province sera devenue un des États de l'Union par l'absorption de continuité, à laquelle elle ne peut échapper.

Il n'y a pas de meilleurs cavaliers au monde que les métis californiens; ils naissent pour ainsi dire à cheval, et c'est bien d'eux qu'on pourrait avancer que leur logis est sur le dos du coursier. Ils sont moins paresseux pour tout ce qui y a trait : ils le pansent et le manégent eux-mêmes.

Les costumes des jeunes gens se conservent encore à peu près ce qu'ils étaient autrefois, d'un effet pittoresque qui frappe l'étranger. Un chapeau haut de forme, couvert d'un vernis noir, garni d'une bande de dentelle dorée et de boutons bombés; une chemise de chasse attachée au milieu du corps par une ceinture de soie bleue ou rouge, et un ceinturon contenant une paire de pistolets; des culottes de velours noir, ouvertes sur le côté de la jambe et les bords garnis de boutons de métal, souvent d'or, montrent les caleçons blancs ; au-dessous du genou la jambe est recouverte de peaux tannées (*botas* ou *mitasses*); ces jambières sont entortillées tout autour du membre et attachées avec des anneaux servant de fourreau au couteau (*vanaja*), qu'ils ne quittent jamais; une paire

de bottes avec des éperons massifs à immenses molettes, fixés par de lourdes chaînes. Le pommeau ainsi que la partie postérieure de la selle s'élèvent presque abruptes et donnent de la force au cavalier pour retenir en arrière ou plonger en avant. Le pommeau est terminé en forme de tête d'aigle, ce qui empêche le *lazo* de glisser sur le cou du cheval. La garniture de la selle couvre entièrement la croupe de l'animal; les étriers, en bois massif, sont recouverts d'un cuir sur la partie antérieure, de façon à protéger le bout du pied et le devant de la jambe contre la boue et les broussailles. La bride a un mors en fer lourd et souvent une seule rène.

Ainsi monté et avec le *lazo* pour arme principale, un parti de douze ou quinze ira à la recherche et à la rencontre d'un troupeau de bétail, de chevaux ou de cerfs, même des ours et des taureaux sauvages. Comme ils approchent, le troupeau s'effraie : au premier cri poussé par un, tous partent à ce signal du danger. Chaque cavalier choisit sa victime et se précipite après avec la rapidité de l'éclair. Le troupeau, averti maintenant qu'il est poursuivi, redouble de vitesse pour fuir et fait retentir la terre sous le bruit de ses pas. Les chevaux, à mesure qu'ils approchent, montrent la même ardeur que leurs cavaliers. Lorsque le troupeau se sent atteint, il s'éparpille. Le cheval distingue mieux alors sa victime et bondit après elle avec une nouvelle impétuosité. Le chasseur, se soulevant sur la selle, porte tout le poids de son corps sur l'étrier gauche, et avec la main droite brandit le *lazo* jusqu'à ce que le nœud coulant soit suffisamment ouvert; il le lance alors avec la vélocité et la précision d'une flèche, sur le cou, la jambe, la partie enfin de l'animal qu'il a visée.

S'il le manque, ce qui est rare, il retire à lui le *lazo* et en est quitte pour recommencer. Le cheval qui connaît son métier, aussitôt que le *lazo* s'est fixé, ralentit sa vitesse de lui-même et se dispose à recevoir le premier choc en s'arc-boutant. La victime tend et serre le *lazo*, bondit dans les airs et tombe sur le sol. Le cavalier descend, mais en gardant le pied dans l'étrier gauche pour ne pas rester exposé aux dernières convulsions de la victime, qui est alors criblée par les balles des pistolets. Quelquefois, et c'est encore assez fréquent contre les taureaux et les ours pris dans le *lazo*, qui se retournent et fondent sur leurs assaillants, ceux-ci sont forcés à une prompte retraite, et, s'ils n'en ont pas le temps, cavalier et cheval tombent victimes de leur témérité et souvent de leur maladresse. Mais le chasseur ainsi exposé peut être secouru de ses compagnons, qui lacent de l'autre côté la bête déjà engagée, et la maintiennent ainsi entre deux, ne pouvant plus aller d'aucun côté. J'ai vu un taureau pris par une demi-douzaine de *lazos*, et il n'en fallait pas moins pour prévenir les accidents et arriver à se rendre maître de cette terrible bête, dont la rage et la fureur ne connurent pas de bornes jusqu'au moment où, criblée de balles, elle ne donna plus aucun signe de vie.

On exerce, dès l'âge le plus tendre, les enfants à jeter le *lazo* sur les moutons et les cochons, avant de passer à l'exercice du cheval ou du gros bétail. Les chevaux domptés, les plus fougueux en état de liberté, sont doux comme des agneaux dès qu'ils sentent le *lazo*, non-seulement autour de leur cou, mais même reposant dessus. Ils se croient toujours pris, et un enfant suffit à les conduire à l'écurie pour peu qu'ils sentent la bride.

Une poursuite au *lazo*, bien organisée, contre les troupeaux de taureaux sauvages ou contre les ours, est une des plus belles fêtes qu'on puisse vous offrir. Il y a les émotions du danger, car les taureaux surtout, sont terribles quand ils sont poussés au désespoir. Je n'ai pas eu le regret de voir tuer de chasseurs, mais j'ai vu bien des chevaux éventrés. Quand les Indiens marronnent, leurs anciens maîtres leur donnent la chasse, le *lazo* en main, tout paternellement, et les ramènent souvent ainsi dans leurs cases; cette façon de faire ménageant bien mieux et plus humainement tous les intérêts, que ces cruelles chasses au *rifle* que leur livrent si brutalement les mineurs américains.

Les pauvres Indiens de la Californie ont abandonné la place. Trop paresseux pour se livrer par des travaux assidus à la recherche de l'or, quoiqu'ils en connaissent aujourd'hui la valeur, ils se bornent à le ramasser quand il se trouve sous leurs pas, et se procurent avec des vêtements, des armes ou des liqueurs. Ce n'est plus que pour ce petit commerce d'échange qu'ils quittent la *Sierra-Nevada*, dans laquelle ils reculent et s'enfoncent à mesure que s'avance la race blanche. On n'en aperçoit plus de si pittoresquement huchés sur leurs cabanes dans les plaines du Sacramento. Je n'ai vu là, un peu avant d'arriver à *Sutter-City*, qu'une espèce de tanière où vivait comme un véritable ours, et bien au-dessous de cet animal frugivore, un Indien nommé *Keysburg;* ce misérable se vantait d'avoir fait bombance avec la chair humaine d'un malheureux parti d'émigrants égorgés dans les montagnes en 1847. Plusieurs fois ce Cannibale a failli se faire tuer par les Américains, ayant conservé l'atroce habitude de passer sa langue sur les lèvres en disant à ses visiteurs qu'il

mangerait bien volontiers un morceau de leur chair. Il ne me paraissait pas devoir finir de sa belle mort.

Quoique le gouvernement des États-Unis, ayant succédé, par l'acquisition, aux droits des Mexicains dans la possession du territoire californien, ne reconnaisse pas là de droits possessifs aux Indiens comme dans l'Orégon, il les aurait néanmoins traités en *usufruitiers* en leur assignant des *territoires réservés;* mais l'or, qui est partout et qui ne met aucun coin et recoin du pays à l'abri des fouilles du mineur, n'a pas permis de pratiquer cette mesure. Dans le centre de la Californie, ces sauvages sont repoussés tout-à-fait dans la *Sierra*. Au midi, et dans le nord surtout, limite de l'Orégon, il y a encore des tribus organisées qui sont dangereuses : on leur fait une vigoureuse guerre, et qui ne peut finir qu'avec le temps; jusque-là ils feront encore bien des victimes, non qu'ils soient précisément féroces, mais ils sont très malheureux et ont été irrités et poussés à bout par les mauvais traitements. Comme en Orégon, et plus vite encore, ils disparaîtront tout-à-fait. Nous avons déjà vu quel est leur sort sur le continent américain comme dans toutes les îles qui en dépendent et où les blancs vont s'établir.

Avant un quart de siècle, l'Orégon, la Californie, les îles Sandwich et *tutti quanti*, montreront un aborigène indien, *Peau-Rouge* ou *Kanaque*, comme un spécimen curieux d'une race éteinte. Nous avons si longuement parlé des sauvages pendant notre excursion au centre de l'Orégon, que nous n'en dirons pas davantage à propos de la Californie, pour éviter des répétitions qui ne seraient que fatigantes.

J'ai sillonné, autant qu'il m'a été possible de le faire, les montagnes et les vallées de la Californie. Ses bois et

ses prairies, malgré toutes les fatigues et quelques dangers, me présentaient toujours de nouveaux attraits. Je partais seul la plupart du temps, et si cette façon me privait d'échanger souvent des idées utiles, elle laissait bien plus de place à une observation attentive et moins distraite, et chaque soir, n'importe où je trouvais un gîte, je fixais régulièrement sur mes *tablettes* le produit d'une journée laborieusement employée, et dont je n'ai eu, plus tard, qu'à résumer l'ensemble. J'étais toujours armé en chasse, et dans cette précaution il y avait le triple calcul de la sûreté pour ma personne, de l'agrément et enfin du profit que j'ai fréquemment retiré de quelques coups de fusil heureux.

J'avais consacré une journée entière à la chasse aux oiseaux avec l'Anglais dont j'ai parlé, celui qui tombait d'inanition pour avoir été 24 heures sans viande au *rancho* d'un seigneur californien. Nous parcourions ensemble les jolies collines qui avoisinent la baie de *San-Pablo*; il faisait grand soleil, et nous étions déjà très fatigués et presque désireux de rentrer pour nous repaître. Il nous restait encore au moins trois lieues à faire pour trouver à manger et autre chose à boire que l'eau des sources. Mon Anglais était toujours quelques centaines de pas en arrière et portait négligemment son fusil, dont sa myopie lui rendait d'ailleurs l'emploi assez inoffensif. Dans un entre-deux de collines se présentait une réunion de beaux chênes, dont le doux ombrage était d'autant moins à dédaigner, que notre direction ne s'en trouvait nullement changée. Aux approches, j'entrevis une espèce de mouvement sous un des plus grands arbres. J'armai tout de suite mon *Lefaucheux*, et me mis à couvert pour avancer sous une chaîne de petits arbrisseaux qui me permettaient d'observer sans être vu. Je dis-

tinguai cinq ou six petits animaux assez trapus, qui sautaient et gambadaient comme se livrant à une *jouette.* Je les jugeai de la race porcine; mais étaient-ils animaux sauvages ou domestiques? Voilà ce qui m'embarrassait pour en faire mon point de mire. Il est compris sans doute que je devais me faire un scrupule de tirer sur les troupeaux des propriétaires qui nous hébergeaient et dont je foulais si librement les terres. Je reculai un peu pour appeler mon camarade de chasse et lui faire signe de rallier. Quand il m'eut entendu et pendant qu'il *tirait le pié,* j'allai reprendre à distance mon poste d'observation. Après un examen plus approfondi, je vis, avec une indicible joie, que cette joyeuse famille n'avait rien de l'espèce immonde, et qu'au lieu de soies, ces bêtes boulottes étaient fourrées d'une épaisse laine grise foncée. C'étaient de jeunes oursons à ne pouvoir plus m'y tromper. Je glissai deux chevrotines dans mes canons, et j'avais peine à contenir mon impatience à tirer dessus, tellement mon compagnon me semblait lent à approcher. Je résistai néanmoins à la tentation, et comme je ne pensais pas être vu, et que les gambades continuaient, je pus examiner cette scène tout à mon aise. C'est alors que j'en compris les motifs. Des bouts de branches, chargées de glands, sans doute, tombaient du haut de l'arbre, et à chaque chute on se disputait la pâture envoyée par la sollicitude maternelle. Ce tableau de l'heureuse famille était touchant, sans doute, et pourtant une espèce de frisson changea ma jubilation en terreur. Au lieu d'attendre mon traînard, je me portai au-devant de lui, sans courir pourtant, mais, au contraire, en continuant à me couvrir de l'abri protecteur et en tournant la tête à chaque instant, peut-être moins pour voir si rien ne s'éloignait que

pour m'assurer que je n'étais pas poursuivi moi-même.

Quand nous nous fûmes rejoints, j'engageai mon camarade à se presser de recharger son arme, et pendant ce temps, je lui contai, un peu essoufflé, ce qui se passait, assez disposé d'avance à me rendre à la prudence que je lui connaissais. Voici ce qu'il conclut pour son compte et pour le mien aussi, si je voulais l'en croire : « Sur cet arbre est le père ou la mère de ces oursons; nous n'avons pas à nous enquérir quel en est le sexe, et comme nous n'avons pas vendu leur peau, tirons du côté opposé. Ce n'est pas avec des armes de faible calibre que nous abattrions un *ursus terribilis*, et après avoir blessé l'ours ou un des siens, nous n'obtiendrions aucune merci. Allez, si vous persistez après cela, mais laissez-moi le temps de m'éloigner assez pour commander votre bière et pouvoir revenir recueillir vos os! » Ce discours me parut aussi sage qu'il était peu encourageant à marcher en avant; sans longue discussion, je m'y rendis, quoique avec regret. Cependant je voulais au moins que nous pussions vérifier si c'était vrai de point en point. J'avais vu les petits; mais le père ou la mère, peut-être l'un et l'autre, n'étaient en fait que des suppositions. En retournant considérer plus complétement cette scène de famille, il n'y avait aucun danger; car l'ours n'attaque pas qui ne lui dit rien et ne lui fait nulle offense. Comme mon Anglais, avec sa myopie, prétendit que, pour voir l'ours, quoique plus gros qu'un bœuf, il faudrait qu'il mît le nez dessus, ce dont il se souciait fort peu, il ne voulut point avancer d'un pas de plus et me tirait dans le sens opposé, malgré ma longue vue, dont je m'efforçais à lui vanter l'excellence. Il fallut se rendre enfin.

Voilà comme nous avons chassé l'ours ensemble. Cette

chasse est une des plus dangereuses et des plus lucratives. Il y a de ces ours dont la chair seule rapporta à San-Francisco plus de 100 dollars, et tout le monde sait assez comment partout se vend la peau de l'ours. Mais ceci n'en est pas du tout un exemple de plus. Libres de tout engagement antérieur, sur le terrain nous avons été sages d'abord, modestes ensuite; car nous ne parlâmes ni de la rencontre que nous avions faite, ni de la manière dont nous nous retirâmes d'un si grand péril. J'en ai parlé depuis en gazant un peu et sans citer les héros de la chasse. Mais très sérieusement, à moins d'avoir eu des idées de suicide, nous ne devions pas aller nous compromettre à si forte partie avec des armes insuffisantes. Ah! si nous avions eu du gros calibre, c'eût été bien différent, et la chose ne se serait certainement pas ainsi passée devant les représentants de la France et de l'Angleterre alliés, et quand il ne s'agissait, après tout, que d'abattre un ours plus ou moins mal léché.

Il m'a toujours paru cruel de n'avoir pas vérifié au moins si c'était véritablement le grand ours gris ou tout simplement un ours noir. Celui-ci est bien moins dangereux, quoiqu'un de ses pareils, pendant que j'étais là-bas, eût contribué à déranger le cerveau d'un jeune homme de Genève, qu'il a fallu renvoyer ensuite à sa famille en le faisant accompagner d'un docteur. Voici ce qui lui était arrivé. Il était, avec trois autres de ses compatriotes, à miner du côté de *Stockton*. Dans une belle soirée d'été, comme on savait qu'il avait paru un ours dans le voisinage, mon Genevois, intrépide et adroit chasseur, voulut, malgré l'avis de ses compagnons, aller un peu à la découverte. Il n'eut pas besoin de se porter très loin; car, à quelques pas de la tente,

il se trouva en face d'un ours noir de moyenne grosseur. Bien armé, il lui lâcha deux coups de fusil et le blessa à faire couler le sang. L'ours, furieux, bondit et se porte sur l'imprudent chasseur, qui rebrousse vivement vers la tente, où ses compatriotes s'étaient déjà réfugiés et enfermés. Ils ne veulent pas ouvrir, et l'ours avance toujours. Heureusement quelques bouquets d'épaisses broussailles séparent encore le chasseur et l'ours. Celui-ci s'y engage; mais, affaibli sans doute, il se fait attendre. Dans l'intervalle, la porte de la tente s'ouvre enfin et donne accès au chasseur, qui peut recharger son arme, et qui, d'ailleurs, trouve d'autres fusils dans des mains moins valeureuses que les siennes et indignes désormais de s'en servir. La nuit commençait, et si l'on n'entendait plus les grognements de l'ours, on ne distinguait pas non plus la direction dans laquelle il pouvait être. On convint d'attendre le jour, et alors on se mit à battre les environs avec un redoublement de précaution. On trouva enfin l'animal étendu et enfoncé dans une mare voisine, où probablement il avait été pour étancher son sang. L'eau en était rougie et la bête ne donnait plus signe de vie. On la porta joyeusement à la tente, où elle fut dépouillée, et sa chair régala tous les mineurs du *placer;* la peau fut adjugée à son vainqueur, proclamé le roi des chasseurs. Mais celui-ci, dans le moment où il avait vu ses compagnons lui refuser la porte libératrice, avait reçu un tel coup, en face d'un danger si palpitant, qu'il en résulta chez lui une perturbation dans les facultés mentales. Il ne pouvait plus vivre avec ses compatriotes, et dut s'en séparer. Il rentra à Genève sain de corps seulement; mais depuis il s'est totalement remis de ses émotions, et montre à qui veut la voir la peau de l'ours qui faillit lui

coûter si cher. Une pareille chasse, comme la guerre, n'est une très belle chose que quand on en est revenu sain et sauf.

Pendant les derniers jours de mon voyage en Orégon, je m'étais exercé à la chasse des oiseaux aquatiques que l'arrière-saison venait d'y ramener. De retour en Californie, ce fut un véritable plaisir pour moi que de renouveler cette connaissance. Un Américain, qui avait toujours fait le métier de chasseur, un de ces *riflemen* qui s'adonnent, suivant la saison, à la nature de chasse la plus profitable, me proposa d'aller passer deux ou trois jours avec lui de l'autre côté de la baie, où il avait déjà installé tout ce qui était nécessaire pour se livrer à la destruction des oies dans les plus favorables conditions. Avec des chevaux et une petite barque nous pourrions poursuivre le gibier à la fois dans les marais et sur la terre ferme. Il renouvela ses provisions avec l'argent qu'il venait de toucher sur la vente de son gibier; de mon côté je modifiai mon armement d'après les conseils de son expérience, et nous partîmes dans son petit canot qu'il orienta à la voile en marin expert.

Nous avions à choisir de passer la nuit dans le canot ou dans un trou préparé pour nous mettre à l'affût. L'important était d'être sur le champ de bataille au point du jour afin de profiter, pour surprendre les oies, du moment le plus opportun qui est celui de leur premier repas. Toute la nuit, les *coyotes*, espèce de bête carnassière de la famille du chacal, qui tient à la fois du loup et du renard, les attaquaient. A chaque instant notre sommeil était troublé par les hurlements des *coyotes*, quand elles ne réussissaient pas, ou bien par les cris des oies effrayées quand elles étaient prises ou s'envolaient éperdues. Il me semblait toujours que ces

chasseurs nocturnes empiétaient sur nos droits, et que, comme le grand Alexandre, à chaque victoire de son père, il ne nous resterait plus rien à faire. Certes, il y en avait bien plus que la population entière de la Californie, y compris les *coyotes*, ne pourrait en manger, fût-elle dix fois plus nombreuse. L'important est de ne pas effaroucher ce gibier.

La nuit se passa ainsi assez désagréablement. Encore, par bonheur, ce n'était pas la saison des moustiques; car, au milieu des vases et abrité sous les saules, c'est nous qui eussions été dévorés par ce maudit insecte.

Nous n'eûmes que la peine de détacher notre barque aux premières clartés du jour, en nous tenant le plus cachés que nous pouvions pour arriver tout auprès sans être signalés par les oies postées en vigie. Au premier coup de fusil tout fuit, s'élève par milliers et pousse des cris à être entendus d'une lieue, sans exagération aucune. Avec nos canons à bonne portée, il était très facile de tirer horizontalement de façon à enfiler les lignes entières de ces épais bataillons, sur lesquels, sans être bon tireur, on peut obtenir de brillants succès. Mais il ne suffit pas de casser des ailes et de briser des pattes; quand les oies ne tombent pas roides mortes, il est parfois très difficile de les attraper dans les roseaux. Elles n'y sont pas perdues pour tout le monde : les *coyotes* et les poissons voraces de la baie en font leur affaire. On verra même tout à l'heure combien il est dangereux pour le chasseur de poursuivre avec trop d'ardeur.

Dans la journée, les oies se tiennent au milieu des prairies touffues, se mêlant au bétail qu'elles savent inoffensif. Mais il faut quatre pattes, et pas une de moins, pour ne pas éveiller leur défiance, et pour y arriver nous

nous faisions centaures. Couchés tant qu'il nous était possible sur le côté du cheval opposé au gibier, tout en laissant paître notre monture nous la poussions doucement au milieu des autres quadrupèdes, en se rapprochant toujours de façon à arriver au milieu des oies. Quand les chevaux sont un peu exercés, ils se prêtent à merveille à seconder le chasseur, semblent prendre un plaisir égal à ces surprises, et manœuvrent avec toute l'intelligence possible pour s'associer au succès, ne bougeant jamais au coup de fusil que pour repartir en avant au grand galop, quand il y a intérêt à le faire.

J'attendais toujours le signal de mon compagnon et ne me permettais jamais de tirer avant lui. On sait, sans être grand chasseur, l'importance d'une seconde de plus ou de moins dans toutes les chasses. Aussitôt les décharges terminées, nous mettions pied à terre pour ramasser çà et là les quelques pièces que nous avions abattues, et nous les pendions le long de nos selles tout en laissant paître nos chevaux le plus tranquillement du monde. Nous nous transportions ensuite à une distance quelquefois de plusieurs milles, car le bruit des armes à feu avait mis toute la gent emplumée sur le qui-vive. Elle ne paissait plus qu'avec inquiétude et ne dormait que d'un œil. Une foule de têtes d'oies s'élevait partout au-dessus des hautes herbes, et il était alors bien plus malaisé qu'on ne le croit d'opposer une contre-ruse. J'en demande bien pardon à l'opinion publique, mais ce gibier me paraissait très malin, et j'étais toujours à rechercher comment il avait pu servir de point à une comparaison injurieuse. Cela me blessait et m'humiliait d'autant plus que tant que je ne les tenais pas, ces volatiles me semblaient moins bêtes que moi: elles me prévenaient souvent et m'échappaient quel-

quefois, quoique privées d'un membre, avec une habileté sans égale. Je pense que le premier qui se servit du dicton voulait parler des oies de sa basse-cour et non pas de celles de l'Orégon et de la Californie, qui sont vraiment aussi intelligentes que bien des humains.

On va peut-être dire que je suis toujours l'homme aux accidents. Je ne crois pourtant pas qu'il m'en arrive plus souvent qu'aux autres; mais je laisse l'amour-propre de côté et raconte tout avec un épanchement dépouillé d'artifice. D'ailleurs, mes lecteurs, qui sont d'une autre intelligence que les oies, même que les oies sauvages de l'Orégon et de la Californie, comprendront parfaitement qu'au milieu des pays sauvages les chasses n'ont ni commodité, ni régularité; qu'elles ne peuvent être comparées en rien à celles qu'on organise et qu'on se ménage avec tant de soins et de précautions dans des parcs fermés ou réservés. L'imprévu joue un très grand rôle sur ces terrains inconnus; le métier y est rude, et comme partie de plaisir c'est trop chèrement acheté pour inspirer longtemps une noble ardeur.

Le soir il n'y a plus rien à faire à la piste; le gibier est trop effarouché, et l'on est d'ailleurs fatigué. C'est le moment de se blottir dans les trous creusés, comme ceux des mineurs, de cinq à six pieds de profondeur et d'un diamètre à peu près égal. Accroupis là, sans remuer et de façon à ce que la tête ne dépasse pas à fleur du sol, il faut guetter le passage dans les airs, de ces nombreuses bandes à la forme invariablement triangulaire. Lorsque ces bandes n'entrevoient pas de dangers au-dessous d'elles, elles se tiennent à des hauteurs où elles sont tirables. Nous en manquions souvent, sans doute faute d'avoir bien jugé, mais plus d'une fois

nous pûmes faire coup double et avec un double succès. Je décrochai une oie, le second jour, dans une bande tellement au-dessus de notre trou, que nous crûmes un moment la recevoir sur la tête. Tombant lourdement d'une grande hauteur, un poids de 4 ou 5 kilos, même enveloppé de plumes, pourrait donner plus qu'un étourdissement. Cette oie n'était que blessée; elle se remit vite et reprit son vol en déclinant successivement et de façon à aller s'abattre du côté de l'eau, à deux cents mètres au moins de notre trou. Sans rien calculer et pendant que le camarade rechargeait les armes, je m'élançai à sa poursuite. La marée était basse et le sable devant nous était à sec, moins quelques rigoles qui le sillonnaient et d'où l'eau ne s'écoulait que très imparfaitement et avec beaucoup de lenteur. Mon oie s'était mise à nager tranquillement dans une de ces rigoles et semblait tout-à-fait gaillarde. Seulement elle ne pouvait pas reprendre son vol ayant eu le bout d'un de ses ailerons fracturé. Ces animaux, surtout quand ils sont gros, n'ont que juste la puissance nécessaire pour voler. Retranchez la moindre chose et ils redeviennent, aux plumes près, de simples bipèdes comme nous. Ce n'est pas cette espèce qui eût inspiré le joli vers du poète :

« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. »

En revanche, elles nagent admirablement, et j'en sus quelque chose ce jour-là. Mon oie s'éloignait toujours en descendant les rigoles qui se croisaient en tous sens, et moi de la poursuivre en sautant ces divers filets d'eau sans m'inquiéter du peu de fermeté du terrain. J'avais déjà de la boue jusqu'aux genoux, m'étant enfoncé à deux ou trois reprises. Entre mon oie et moi c'était devenu une question d'amour-propre et à qui ne céderait

pas. Je finis enfin par la saisir au cou et je la rapportais triomphalement. Mais que la roche Tarpéienne est près du Capitole ! Tout-à-coup, entre deux rigoles, je me sens enfoncer rapidement comme *Don Juan* dans la trappe infernale. Les flammes ne sortaient pas encore, mais je n'entrevoyais rien qui pût me retenir, le sol étant privé de toute espèce de végétation même marine. Je ne pus que pousser deux ou trois cris de détresse pour signaler l'imminence du danger à mon camarade, et en attendant je descendais toujours. Il m'avait entendu et disposait tout pour me secourir; mais qu'il me paraissait encore loin ! Le mélange de sable et de vase dans lequel j'étais déjà enfoncé jusque sous les aisselles ne présentait aucune résistance à la plante de mes pieds. Par mes bras seuls, que j'étendais comme un nageur, je protestais contre les lois de la pesanteur qui m'entraînaient fatalement dans l'abîme. Loin de lâcher mon oie et au lieu de continuer à l'étrangler par la façon dont je m'étais d'abord vengé de la *course au clocher* dans laquelle elle m'avait si dangereusement engagé, je lui avais instinctivement saisi une patte, et la bête, en se débattant et étendant les ailes, présentait ainsi une large surface animée qui devenait un point d'appui; quelque faible qu'il fût, peut-être suffira-t-il. Qu'il y a d'égoïsme dans le cœur humain ! L'univers ne se composait à mes yeux, pendant ces transes, que de moi et de mon oie. Je tremblais que cette pauvre bête ne fût trop blessée, qu'elle ne s'affaiblît par les quelques gouttes de sang qui s'échappaient de son aile. J'aurais promis, je crois, toutes les palettes du sang qu'on m'eût demandé pour arrêter la perte de celui du misérable oiseau. Il est de fait que je n'espérais qu'en lui tant que le *Deus ex machinâ* tardait à paraître.

Le camarade, qui m'avait crié à plusieurs reprises de prendre patience et qu'il arrivait, parut enfin. Ce brave et généreux libérateur avait sauté dans le canot pour venir me chercher par eau. C'était plus sûr et pour lui et pour moi; mais il avait été obligé à un très long détour et arrivait avec la marée qui recommençait à monter; une demi-heure encore et l'eau salée m'eût achevé. Je l'entendais déjà gronder et n'osais pas me retourner ni tenter le plus léger mouvement pour regarder. Si j'avais été seul, comme il m'était impossible de me dépêtrer, peut-être eussé-je béni le flot; il ne pouvait qu'apporter un changement qui serait la fin du martyre : mort ou délivrance.

Quand j'entrai dans le canot je n'avais aucune espèce de mal. Le lit vaseux était d'un doux et d'un moelleux à être envié par le Sybarite, qui l'eût préféré certainement à toutes les feuilles de roses. Le froid ne me saisit que dehors, et il paraît que lorsque je sortis de mon espèce de tombeau j'étais excessivement pâle : j'avais déjà pris la couleur locale. Je me gardai bien d'achever de tuer mon pauvre volatile. Cette oie m'était devenue chère et à mes yeux renouvelait les vieux parchemins de ses aïeux du Capitole. Elle aussi méritait une couronne civique, car peut-être lui dois-je la vie. Je me bornai à lui faire la section de l'extrémité fracturée de l'aile. C'était sa seule blessure. Quoiqu'elle ne mangeât pas, elle fit une entrée très guillerette à San-Francisco; mais comme je n'avais ni l'habitude ni de disposition à passer la vie avec une oie, je la donnai à une dame française, d'infiniment d'esprit, qui me promit d'en faire sa société. N'y a-t-il pas une loi d'attraction entre les extrêmes, et cette loi n'est-elle pas aussi vraie que le proverbe qui dit le contraire? J'espère qu'elle aura tenu sa

promesse de ne pas manger mon oie, même à Noël, et que cette pauvre bête, qui est de l'espèce qu'on appelle là-bas *brant*, et dont le cou a quelque chose de la grâce du cygne, n'aura pas eu du moins à crier contre l'ingratitude humaine.

Il y a du choix dans ce gibier; en un mot, il y a oies et oies. J'eus pour ma part neuf têtes en deux jours. J'en vendis huit à raison de 3/4 de dollars pièce à un marchand de la halle à San-Francisco. C'était le cours; j'avais donc ainsi gagné 6 dollars en deux jours. Un poète n'eût pas fait autant, un maçon eût fait plus du double.

Cet accident m'avait dégoûté et j'avais complétement abîmé ma défroque. Je n'osais plus rentrer en ville de jour, n'étant pas réellement présentable, vu que le carnaval était fini. On me dit qu'à la boucherie de *Castro-Point*, qui n'était qu'à deux milles, je trouverais un moyen de retraverser la baie dans la soirée. Nous essayâmes, dans un canot à la rame, de sortir de la crique, mais tous mes efforts, joints à ceux du capitaine Copp, furent infructueux. Il fallut se résigner à attendre la goëlette du lendemain qui allait porter des veaux à la ville. Nous étions à cinq ou six lieues de distance et le vent contraire nous forçait à louvoyer; on doit calculer les marées, et personne n'ignore combien la baie de San-Francisco est dangereuse pour les petites embarcations. Beaucoup d'imprudents et d'inhabiles navigateurs s'y sont déjà noyés.

J'eus à bénir ce retard. Il m'associa à une chasse d'un intérêt autrement puissant que celle des oies. Il s'agissait d'un lion ou au moins d'un tigre. On n'avait pas encore aperçu la bête féroce; mais elle s'était déjà signalée par des méfaits. Toutes les nuits on avait remarqué qu'il manquait dans le charnier de la bouche-

rie quelques têtes de bœufs coupées qu'on y jetait de l'abattoir, et un Indien soutenait que c'était un lion (*couguar*) qui était le coupable. Le soir même il déclara qu'il l'avait aperçu gagnant un petit bois voisin, à un quart d'heure de distance tout au plus. Il était six heures, et le soleil allait se coucher. Chacun se saisit de ses armes, les charge et veut marcher en tête de l'expédition. Les Américains avaient des *rifles* à balles forcées, avec lesquels ils sont sûrs de leur coup quand c'est sur un but posé. A la course et au vol, ces chasseurs si renommés ne nous valent pas pour la promptitude et la précision.

Je n'avais, moi, que mes canardières et pas de balles de calibre. N'importe! j'en mis plusieurs au lieu d'une, quoique ce ne pût avoir la même justesse au tir. L'Indien nous indiquait plutôt qu'il ne nous conduisait. On avait délibéré si on entourerait ce bois, grand tout au plus comme la place Louis XV ; mais nous n'étions pas assez nombreux pour nous diviser, et nous y entrâmes résolument et en un seul groupe. Ce fut le petit chien de la boucherie, qu'on avait voulu renvoyer plusieurs fois, qui fit connaître la place où gisait la grosse bête, en revenant, plein d'effroi, se réfugier entre les jambes de son maître. On regardait avec précaution avant de hasarder un pas de plus en avant. Enfin nous aperçûmes l'énorme *couguar*, assis sur la première fourche d'un gros chêne. Il était immobile, dardait des regards de feu, et remuait tout doucement, et par saccade, sa longue queue. Nous pouvions être à cinquante pas environ. On fit halte, et six canons firent feu en même temps. L'animal poussa un rugissement, se décrocha de l'arbre et tomba au pied sans donner le moindre signe de vie. On ne s'en approcha qu'après avoir rechargé. Il était bien mort. Posé sur une espèce de litière de branches, nous

le portâmes au manoir voisin d'el signor V^or^ Castro, où il fut écorché sur-le-champ par un des bouchers fort expert, et on fit hommage de la peau au seigneur châtelain. Sa longueur, de l'extrémité du museau au bout de la queue, était de trois mètres vingt centimètres. La queue figurait pour un mètre et demi. Il avait été atteint de plusieurs coups de feu dont on se distribuait l'honneur. Je ne pouvais pas répondre comme le prince Mirliflor : « Vous dites donc que j'ai tué la bête? C'est » singulier, je ne croyais pas avoir tiré ! » D'abord, parce que j'avais bien tiré, moi, quoiqu'ils contestassent mon coup, et ensuite ils étaient bien loin de ressembler aux flatteurs de la cour de Cendrillon ; comme ils étaient cinq contre un, je dus me contenter de ma part matérielle du butin. *In petto*, je me la fis du moins de façon à compenser l'amour-propre blessé.

La nuit était venue ; pressés de souper, nous retournâmes à la boucherie de *Castro-Point*, et embrochâmes un superbe quartier dont la chair était encore chaude. Il était impossible de manger rien de plus tendre, de plus délicat, de plus succulent que la chair de ce *couguar* (*felis puma*), appelé le lion d'Amérique. Elle n'a pas le goût sauvage comme celle de l'ours, et je ne peux lui trouver une meilleure comparaison qu'avec du porc frais ou du veau. Et encore la viande de ces dernières bêtes, tuées si fraîchement, ne serait probablement pas à son véritable point, tandis que mon lion ne pouvait pas être en de plus savoureuses conditions. C'est donc un fait acquis à la science culinaire, que la chair du lion américain doit être mangée toute chaude. Qu'il en soit pris bonne note dans les annales gastronomiques !

J'emportai largement ma part à San-Francisco, et je

la distribuai aux amis qui en étaient dignes; j'en envoyai aussi un morceau à ma femme, au Sacramento. Personne ne voulut d'abord croire qu'à une plaisanterie, et mon lion passa pour une fable; enfin j'étais dans la triste position, après m'être exposé, de dire la vérité, de faire des générosités, et pour toute récompense d'être regardé comme un Gascon. Heureusement, le temps rend à chacun sa place, et ce qui est vrai reste seul : c'était bien du lion et du vrai lion.

On comprend qu'à la suite d'une semblable chasse, que ne désavouerait pas le célèbre Gérard, je dois clore ce chapitre, sur lequel j'aurais pourtant encore bien à dire. Mais tout gibier pâlit devant le roi des forêts. J'avais déjà remarqué un *couguar* empaillé à San-Francisco et de façon à le reconnaître si nous nous rencontrions. C'est à peine si je puis affirmer avoir vu l'animal vivant; il faisait presque nuit, je le visai tout de suite, et l'œil est toujours un peu troublé quand il se porte sur les grands de la terre. J'aurais bien voulu le voir aussi marchant dans sa force et sa liberté. Les jambes sont très courtes; le poil est fauve et la crinière manque. Ses griffes sont solides comme celles de la panthère; il ne s'en sert pas pour monter sur les arbres, ainsi que fait l'ours si lourdement. Il a de meilleurs procédés : on prétendait que d'un seul bond il avait pu atteindre la fourche élevée à plus de trois mètres sur laquelle nous l'avions décroché. Sa mâchoire est armée de dents très menaçantes. En somme, l'aspect du *puma* est plutôt effrayant que beau. Il n'attaque pas l'homme, quoiqu'il soit, comme le tigre, excessivement cruel; mais il ne doit être ni brave ni généreux, comme on dépeint toujours le lion africain ou celui de l'Asie.

Il y a aussi en Californie le tigre américain, qui est un *jaguar* (*felis onça*). Il habite les parties reculées, et je n'ai jamais eu occasion d'en rencontrer. Il passe pour être plus redoutable que le *couguar*. Comme lui il grimpe sur les arbres. Un médecin français que j'ai connu, en trouva un dans les joncs du *Présidio*, qui faillit dévorer son chien. Le *jaguar* peut emporter un cheval et un bœuf à très longue distance. C'est la nuit principalement qu'il cherche sa proie et fait ses victimes.

Pour en revenir à mon lion, si je ne fus que pour un sixième cette fois-ci, beaucoup de bons chasseurs ne peuvent pas encore en dire autant. J'attendrai cependant d'avoir les cinq autres sixièmes pour accepter l'offre, plus plaisante que sérieuse, d'un de mes amis, excellent statuaire, qui voulait me faire poser pour le groupe qu'il recompose, du *Lion abattu par l'homme.*

CHAPITRE XXXII.

Végétation : Fleurs, Arbres, Graines et Semences.
***Hock-Farm* et le capitaine Sutter.**

Un de mes plus cuisants regrets, lorsque je parcourais de si beaux lieux, qui présentaient en outre l'attrait de la nouveauté dans un nombre infini de leurs détails, était mon ignorance botanique ; elle paralysait toute ma bonne volonté. C'était avant et non à présent que j'aurais dû en recueillir quelques notions. Les occasions, certes, ne m'avaient pas manqué. J'avais eu la rare fortune, dans ma jeunesse, de vivre dans l'intimité d'un célèbre botaniste qui arrivait de la Chine et des Philippines en rapportant la plus belle collection des plantes asiatiques au Museum de Paris. J'avais voyagé sur le même navire et souvent arrosé avec lui un petit plant de thé qu'on avait été chercher en Chine avec les

enfants du Céleste-Empire que nous avons essayé, infructueusement, d'acclimater les uns et les autres à Cayenne, en 1819. Le pied de thé n'a pas pris et tous ses compatriotes ont successivement succombé. Mon botaniste Perrottet a vécu, depuis, six ans au Sénégal, quinze ans dans l'Inde, et moi qui, pendant ce temps, allais faire le tour de l'autre moitié du globe, j'en suis revenu plus ignorant que ma portière, qui sait au moins le nom des quelques fleurs du jardin qu'elle cultive sur sa fenêtre.

Il fallait y suppléer pourtant; je ne voulais pas, inférieur à la brute qui s'en repaît, fouler en profane tant de tapis émaillés des plus belles couleurs. Je dus m'imposer une double besogne; c'était l'amende à supporter par mon insuffisance. L'espèce de *Flore* que je tenais à recueillir nécessitait que je m'emparasse des sujets, puisque je ne pouvais les décrire. Un plus fort se débrouillerait ensuite. Aussitôt donc que je trouvais quelque caractère remarquable à une fleur, je la coupais dans son printemps, et j'en cherchais ensuite une autre semblable qui fût sa sœur aînée et qui n'eût plus sa virginité. De celle-ci je ne prenais que la graine, la semence, je dédaignais la fleur fanée, et c'était celle qui possédait encore une jeunesse que rien ne remplace, que je mêlais avec l'espérance de reproduction, de façon à ce que, réunies ensemble sous le même numéro, le premier botaniste me donnerait plus tard le nom vulgaire ou savant, suivant sa capacité.

C'est ainsi que je parvins à former une petite collection à rapporter en France. J'ai trouvé peu d'aide en Californie, par suite du très petit nombre de savants que possède la contrée, et dont les divers idiomes étaient aussi une difficulté de plus que je n'ai pas toujours pu

vaincre. Malgré ce double travail, la concurrence, la fatigue corporelle et la dépense étaient encore bien moins grandes à faire ces gentilles cueillettes qu'à fouiller et remuer le sol jusque sous les rochers ou à laver des mètres cubes de sables aurifères. Aussi dois-je avouer que ma moisson paraissait bien mesquine aux appétits positifs et matériels; peu de gens me l'enviaient et plus d'un m'a semblé en sourire, de pitié sans doute. Quand j'herborisais si imparfaitement, j'étais du reste obligé de bien moins veiller, pour défendre ma boîte de graines et d'herbes, à l'amorce de mon *revòlver*, que cette masse de grossiers mineurs méprisant les *simples* pour ne s'attacher qu'au solide. Ils avaient bien raison, du reste, et ils pourront plus tard, si le goût arrive avec la fortune acquise, faire venir ensuite dans leurs propriétés, serres ou jardins, ce que j'ai été obligé, moi, d'éparpiller en Europe chez quelques amis. Je n'en ai retiré que la satisfaction, douce il est vrai, de leur prouver qu'à la vue de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature, une de mes pensées avait été jusqu'à eux de l'autre extrémité du globe.

En avril et mai, au réveil du printemps, tout est fleurs et parfums sur les collines et dans les vallées de la Californie, qui offrent ainsi à l'œil charmé l'aspect d'un immense jardin. Même les arbres qui gardent toute l'année leur parure verdoyante, reprennent au printemps une teinte de fraîcheur comme pour faire accueil aux fleurs prémices des fruits dont ils se couvriront plus tard. Il n'est pas jusqu'aux tristes buttes de sables environnant San-Francisco qui ne se croient obligées à ce tribut. Les flancs mêmes des montagnes dont le sommet ne dégèle jamais, au milieu des traces convulsives

de leurs coteaux, ont des intervalles, vallées et collines élégamment ondulées, où l'on se croirait dans un petit paradis. Dans le haut des affluents Nord-Est du Sacramento, j'ai vu de ces sites ravissants que je n'aurais jamais voulu quitter et qui, au mois de mai, me rappelaient le *Trianon* ou le *Jardin du Roi*. Dans ce que j'affirme ici, il n'y a pas la plus légère amplification. Qui aurait pu, d'ailleurs, surexciter mon enthousiasme? J'ai eu occasion de voir à peu près tous les plus beaux jardins embellis par l'art, en France, en Angleterre, en Belgique et en Hollande, et c'est avec ces souvenirs bien présents que je me complaisais à admirer la nature seule, la nature livrée à elle-même et que rien ne peut surpasser ni même égaler dans ses œuvres, où tout a cette combinaison harmonique dont aucun art humain ne saurait jamais approcher.

Dans une de ces immenses prairies où croissent à l'envi l'avoine sauvage et la moutarde blanche, si délicieux engrais pour le bétail, j'avais de l'herbe au-dessus de la tête, marchant presque à quatre pattes pour surprendre traîtreusement les oies qui se mêlaient parmi les vaches et les chevaux. Tout absorbé par la chasse, je n'avais pas d'abord pris garde à une vache qui me considérait beaucoup et avait fini par marcher sur moi. Plutôt que de chercher à fuir ou de la coucher en joue, je me bornai à me redresser, ce qui fit partir les oies, premier malheur; appuyé sur mon fusil, j'attendais les événements; je savais que j'avais affaire à du bétail privé. La vache s'approcha, baissant la tête non pour me donner un coup de corne, mais pour que je la grattasse. Elle devint plus familière, et moi, sans penser que la familiarité engendre le mépris, je la laissai encore faire; elle se frotta contre ma personne et pa-

raissait réclamer un service. Elle était humble, elle me flattait, donc elle attendait quelque chose de moi. En voyant ses mamelles considérablement gonflées, je crus comprendre qu'elle voulait être soulagée d'un excès de lait. Pour m'assurer du fait, je la caressai, je passai la main sur ses pis, et me mis en posture de la traire; je n'avais encore jamais essayé, je ne pouvais donc pas dire que je ne savais pas. Traire est comme tant d'autres choses qu'on croit faciles à les voir faire. Je pris ma casquette pour bassin afin d'avoir le profit de l'œuvre. Le commencement ne fut pas mal du tout, je crus un moment que nous étions satisfaits l'un de l'autre; mais soit que j'eusse été trop fort ou pas assez, que je lui eusse fait mal ou que je l'eusse impatientée, je n'avais pas exprimé ses pis plus d'une demi-douzaine de fois que cette ingrate me donna une poussée à me faire choir sur le dos au milieu de l'herbe touffue. Cette perte du centre de gravité n'eût été qu'un de ces innocents affronts de la vie qu'il faut dévorer en silence, et j'y étais tout résigné, lorsque cette indécente vache, on ne le croira jamais, — ô vertu! ô pudeur! — retroussant sa queue et écartant les jambes, me couvrit de façon à ne me plus rendre présentable nulle part.

J'avoue franchement que je fus vexé, et je maudis de grand cœur le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse et qui n'avait pas compris l'art de traire dans la série des choses utiles à l'enseignement. J'étais si honteux de la maladresse de ma main, que je crois que je l'aurais aussi grillée dans le brasier ardent s'il avait été à ma portée. Quelle humiliation m'attirait cette main, unie pourtant à celle d'une femme intrépide et dévouée, cette main qui n'écrivit jamais un mensonge et ne se prêta pas à de faux serments, cette main enfin qui avait serré celle

d'un roi-citoyen et qui fut pressée, dans l'exil, par la main à la veille de porter le sceptre de Charlemagne et l'épée de Napoléon! Eh bien! cette même main était inférieure à celle d'un vacher, d'un pâtre, non d'un pâtre devant s'élever jusqu'à la tiare, mais d'un simple pâtre, d'un pâtre à perpétuité, devant vivre pauvre et vertueux, mourir obscur et sans remords.

« Ayez donc de l'orgueil, » me disais-je en me relevant de dessus mon fumier et en me rajustant du mieux que je pouvais. Grâce à la fontaine où j'avais vu, la veille, les jeunes filles, que, pour tout au monde, je n'eusse pas voulu y rencontrer en ce moment, je pris une espèce de bain complet, mais non pourtant à ce qu'on appelle la *toilette de prince*. Après avoir usé, à ce métier de canard, les restants du savon végétal qui avait déjà servi aux *senoritas*, sous mon accoutrement tout mouillé je quittai l'ombrage de la fontaine, regardant bien si je n'étais pas aperçu, surtout par de beaux yeux, et j'allai, comme les petits des oiseaux, sécher aussi mon plumage aux rayons d'un soleil qui, fort heureusement, luit pour tous, pâtres et monarques.

Quand le moment de m'embarquer fut arrivé, j'avais ramassé une soixantaine de paquets de graines. Tant bien que mal j'étais parvenu à leur donner des noms latins, anglais ou français et une classification linnéenne. Nous avons beaucoup de jardiniers français en Californie, et, après les deux ou trois premières professions préposées au bâtiment, celles-ci sont les meilleures. On vit dans un calme heureux à la campagne, loin des dangers des mines, et l'on peut mettre de côté la presque totalité de ses gages, enfin 3 à 4,000 francs par an, si l'on a de l'ordre et de l'économie. Il y a aussi des jardiniers américains; mais ceux-ci visent plutôt à la

grande culture et au solide, donnant la préférence aux fruits et aux légumes sur les fleurs.

J'ai été d'abord trop long-temps en route et ensuite mes graines se sont mouillées dans l'isthme de Panama. Aussi n'ai-je eu la satisfaction d'en voir germer quelques-unes que sous notre climat méridional. Dans les serres de Londres et de Paris, rien n'est venu. Une autre fois je m'y prendrai mieux et je tâcherai d'avoir au moins l'heureuse chance d'introduire, sur la quantité, quelques variétés encore inconnues dans notre continent, ce qui aurait indubitablement eu lieu déjà si j'avais eu moins de contrariétés à ce dernier voyage.

En fait de plantes nuisibles, je n'en ai trouvé que deux ou trois desquelles j'ai sérieusement à me plaindre. J'ai déjà exhalé toute ma bile contre l'*artemisia*, grande absinthe, dont j'ai traversé tant de vastes plaines en Orégon, où elle dominait presque exclusivement. Cette plante cosmopolite est la même en Californie; mais je n'ai pas eu le regret de l'y trouver aussi abondante, n'ayant pas franchi *la Sierra*, de l'autre côté de laquelle elle absorbe tout, au milieu de ces déserts qu'elle semble se partager avec les plus misérables de toutes les races indiennes.

Cette absinthe, comme je l'ai dit, gêne souvent la marche du voyageur, sans être pourtant aussi agressive que l'*agave*, bien plus belle d'aspect, mais armée de pointes aiguës qui blessent quelquefois gravement. C'est dans le sud qu'elle est le plus généralement répandue, aussi n'en ai-je guère rencontré.

Les rosiers sauvages, qui le croirait? m'ont aussi fait pester, et cependant je n'oubliai pas qu'une fois j'avais eu recours à leurs fruits pour calmer une faim dévorante; mais leurs ronces m'ont si souvent accroché,

déchiré, mis en lambeaux, que je bénissais le ciel quand je n'en trouvais plus sous mes pas. Il n'y a pas là de blasphème; entendons-nous : ce n'est que de l'épine et non de la feuille ou de la fleur que je me permets, moi, de me plaindre.

La terreur du mineur est l'*yedra*, qui croît partout; les tentes, plantées au milieu des plaines ou sur les bords des rivières, en sont entourées. C'est un des premiers ennemis dont on parle à l'étranger qui se rend aux mines. Sa réputation est détestable : on va jusqu'à prétendre que ses exhalaisons sont pernicieuses comme celles du mancenillier. Il est permis d'en douter, et, dans tous les cas, ce n'est pas comme sous le décevant mancenillier qu'on peut s'exposer avec l'*yedra*, petit arbrisseau qui ne s'élève jamais à une grande hauteur. Mais on s'asseoit dessus sans le connaître, on s'y frotte, on le foule avec les pieds, et alors, si la peau en est touchée, il en résulte des inconvénients plus graves qu'avec nos orties. L'inflammation de l'épiderme, qui se communique rapidement à toutes les parties du corps par le simple contact, donne la fièvre, et on est déjà si mal installé et si pauvrement soigné, qu'une nouvelle souffrance, ajoutée à tant d'autres, devient insupportable. J'ai vu bien des personnes, sinon en danger, du moins gravement incommodées plusieurs jours par suite de l'atteinte de l'*yedra*.

Ah ! si, quittant ces poisons, je voulais revenir encore à toutes les beautés de cette végétation californienne, mais j'en ferais des volumes quelle que soit mon incapacité ! J'ai vu des monticules, dont les croupes n'avaient pu recevoir leurs suaves ondulations que du roulement des vagues de la mer qui les avait couverts autrefois ; ils étaient tellement chargés de fleurs de toutes

les couleurs et sans un seul espace non fleuri, que je me faisais comme un scrupule d'y porter un pied profanateur. Je m'y suis souvent couché comme pour leur payer un tribut moins indigne qu'avec les pieds. Et les forêts! On prétend qu'il n'y a pas, dans l'espèce *baobabs* ni dans les jardins de *Shiraz*, des arbres plus élevés et dont la circonférence du tronc présente autant de surface. Les conifères principalement y sont monstrueux. M. de Mofras avait mesuré un pin de sept mètres de diamètre et de cent mètres d'élévation. L'écorce d'un arbre tout semblable, coupé sur le *Calaveras*, a été portée à San-Francisco et formait, dans son intérieur, le salon même de l'*exposition*. Cette écorce, de trente centimètres d'épaisseur, enlevée jusqu'à la hauteur de quinze mètres, a payé, comme poids et encombrement, lors de l'expédition à New-York, il y a quelques mois, le fret de douze tonneaux! Rechercher par les couches concentriques l'âge de pareils arbres pourrait être une hétérodoxie, un outrage à la Genèse.

Les cèdres et les sapins sont, comme bois, les plus utiles dans une contrée où l'on a tant à construire dans les villes et dans les campagnes; le chêne à glands doux est une nourriture qui ne convient pas seulement aux cochons et aux ours; les Indiens en mangent beaucoup; il tient du châtaignier, qui est aussi assez commun, ainsi que le noyer et le noisetier. On voit partout l'érable, le peuplier, l'orme, le frêne, l'aulne, le hêtre, le bouleau, le sycomore, le cotonnier et le platane. Mais, en fait de beauté, le *magnolier parasol* n'a rien de comparable quand il est couvert de ses fleurs solitaires, d'une immense dimension et réunissant les parfums combinés des fleurs les plus suaves de nos parterres.

C'est au milieu de tous les dons prodigués par une

nature si riche et si bienveillante, sur une alluvion accidentée, mais dont la couche végétale est toujours épaisse et pénètre jusqu'à deux mètres de profondeur, que s'organisent tous les jours de nouvelles fermes. Malgré la cherté de la main-d'œuvre et le bas prix des céréales, que des usines, répandues partout aujourd'hui, réduisent en farine avant leur transport sur le marché, il y a une fortune certainement assurée sur un *rancho*. Mais là, comme pour tout le reste en Californie, et peut-être même davantage, il faut travailler soi-même et vivre constamment sur les lieux. La réunion de forces associées, comme l'apport commun de capitaux, ajoute aux chances du succès; mais les actionnaires éloignés n'ont rien à attendre de bon et de lucratif : les dividendes ne sortent pas du *rancho*. Malgré ses richesses diverses, la Californie ne paie que le travail, et, dussé-je le répéter pour la centième fois, c'est le pays du monde le plus exigeant et qui demande le plus positivement des hommes laborieux et actifs, rien que ceux-là, et voilà pourquoi il est si heureusement placé entre les mains des Américains du Nord. Dans toutes les branches, et l'agriculture ne fait pas exception, ce sont eux qui forment les plus vastes établissements, introduisent les plus rapides moyens d'exploitation, se livrent aux plus grands travaux. Nous avons en agriculture une petite part, et les fermes entre les mains françaises, ne sont pas les moins bien aménagées.

On doit bien penser qu'il ne faut de fumier pour aucune culture. Le bétail en liberté fume les champs qu'il parcourt. On trouverait dans les îles de la baie ou sur la côte, où vivent des myriades d'oiseaux, un *guano* qui ne serait pas difficile à enlever. On se borne à y dénicher les œufs pour suppléer ceux de la volaille qui,

ainsi que celle-ci, sont un objet de luxe en Californie. Quant au *guano*, le besoin ne s'en fait pas sentir dans le pays, et, comme spéculation, cet engrais ne présenterait pas les mêmes chances avantageuses que celui si précieux pour le Pérou, qu'il a soutenu et relevé. Car c'est par du fumier et non plus par de l'or que le Pérou mérite aujourd'hui sa réputation. Quel singulier jeu du hasard et quel étonnant contraste : l'or d'abord, puis le fumier ! Ce sont pourtant ces deux extrêmes qui, à trois cents ans de distance, font alternativement la fortune du Pérou ! Qui oserait prédire, après un pareil exemple, ce que sera la Californie dans trois siècles?... Et ce que nous serons nous-mêmes?...

Dans les divers *ranchos*, outre le bétail qui donne de lui-même, l'agriculture, ce complément si nécessaire de l'industrie pastorale, aborde tous les genres de graines céréales. Le riz, ce pain de l'Asiatique; le maïs, dont l'Américain fait sa principale nourriture; le froment, qui est celle de nous autres Européens, rivalisent de fécondité côte à côte dans les mêmes plaines, et l'on estime le rendement commun et moyen des uns et des autres, entre 40 et 50 pour 1. Ce n'est que dans le sud, et près de la Vieille-Californie, que quelques productions tropicales se mêlent avantageusement à celles des zones tempérées. L'olivier réussit à merveille du côté de *Santa-Barbara* et de *San-Luiz Obispo;* l'huile y est d'une qualité comparable aux huiles de la Toscane. Il est à regretter que les palmiers et les bananiers ne puissent croître partout. L'orge, qui n'était autrefois que pour les bestiaux, est ensemencée chez tous les propriétaires anciens et nouveaux, et elle ne peut encore suffire aux nouveaux débouchés qui lui ont été ouverts par les brasseries locales.

A *Los Angeles* (Pays des Anges), et dans toute cette partie au sud de Monterey, où le printemps est perpétuel et qu'on appela long-temps les jardins de la Californie, tous nos arbres fruitiers, greffés, donnent abondamment. La vigne, qui y est cultivée depuis un quart de siècle par des mains françaises, produisait de très bons vins rouges et blancs; mais malgré le prix élevé de cet article d'importation, le produit des vignes est absorbé comme fruit et non comme boisson. On augmente tous les jours les plantations vignicoles dans les contrées que nous venons de citer et dans bien d'autres encore, telles que *Sonoma* et *San-José*, ce qui fait que les vignerons français trouvent toujours à se placer et avec de fort bons gages. Si, dans ce moment, les raisins se vendent mieux sur pied que ne se vendrait le vin qu'on en retirerait, plus tard, comme, du reste, dans une grande partie du centre des Etats-Unis, la fabrication du vin s'étendra; mais les besoins augmenteront aussi, de façon que nous pouvons considérer comme acquis pour long-temps encore, les débouchés avantageux de nos vignobles français dans toute l'Amérique.

Parmi les fermes remarquables, c'est à celle du capitaine Sutter que nous allons nous arrêter. *Hock-Farm*, sur la rivière de la Plume (*Feather's-River*), est digne par elle-même du rang que nous lui assignons, et son *ranchero* (fermier) mérite à tous égards une mention spéciale. Son nom se présente le premier quand on parle Californie, non-seulement parce que ce fut chez lui que se fit la découverte de l'or, mais encore par la connexion intime qui relie en sa personne l'ancienne à la moderne Californie.

En résumant ici la biographie du capitaine Sutter, nous reproduisons le portrait que nous en avons reçu

avec l'hommage écrit de sa main, souvenir autographique auquel nous attachons un grand prix.



Monsieur de St. Amand
Souvenir de son très humble
Serviteur
J. A. Sutter

Tout se lie et s'enchaîne dans le monde, et à chaque pas dans la vie on reconnaît la juste application et la

profondeur de ces paroles du génie et de l'éloquence : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Qui eût jamais pu penser que ce serait à la Révolution de Juillet que devrait se rattacher la découverte de l'or en Californie? C'est pourtant elle qui jeta John Sutter dans le Nouveau-Monde, où la Providence lui réservait une mission impossible à pénétrer. Sans nos glorieuses journées, le nouvel *El Dorado* serait peut-être inconnu et le Sacramento n'eût pas encore pris la place de l'antique Pactole. Qu'on ose dire, à présent, que les révolutions n'amènent que misères et ruines!

Nous ne pouvons, nous, commettre d'erreur en retraçant cette existence aventureuse sur laquelle ont été écrites beaucoup d'inexactitudes; car c'est à la suite de conversations dont nous ne pouvions nous lasser, et pour ainsi dire sous la dictée du célèbre *pionnier*, que nous écrivîmes.

Capitaine au 1er régiment d'infanterie de ligne suisse, un des six régiments au service de la Restauration en vertu des capitulations helvétiques, John Sutter était en garnison à Grenoble quand parurent les ordonnances qui amenèrent le licenciement de cette troupe étrangère; il rentra dans sa patrie, où il ne trouva pas suffisamment d'aliments à son activité et à son caractère entreprenant. Une glorieuse destinée le poussait irrésistiblement, lui aussi, du même côté que le *Champ d'Asile*, où tant de braves avaient été cicatriser leurs héroïques blessures, poussés par un courant politique tout opposé. Chacun son tour dans les révolutions des empires! Il parcourut les vastes plaines du Missouri, s'imprégnant de cet esprit qui pousse en avant la race anglo-saxonne. Atteint lui-même du *Go a head* américain, il franchit les Montagnes Rocheuses, *la longue carabine*

sur l'épaule pour tout bagage, traversa les déserts de l'Orégon et de la Californie en compagnie des Trappeurs, et finalement atteignit les véritables limites du *Far-West.* Elles ne l'arrêtent pas d'abord : il s'embarque sur les rivages du Pacifique, va visiter les îles de l'Océanie, et, finalement, revient des îles Sandwich se fixer dans la Haute-Californie. C'est là que, pour ce nouveau *Juif Errant*, s'éteignit la voix secrète qui semblait lui dire aussi : *Marche toujours!*

L'espèce de colonie russe, soutenue par le gouvernement impérial de Saint-Pétersbourg, qui était venue chercher dans la Californie un grenier pour les besoins de la partie qu'elle occupe dans l'Amérique glaciale, lui fit la cession de ses divers établissements, d'une très grande importance relative. Il serait trop long de raconter toutes les épreuves par où passa ce brave capitaine, au milieu des tribus sauvages dont on peut bien dire qu'*il fut le vainqueur et le père.* Relevant l'agriculture, il reprit sur le Sacramento et ses affluents, dont les terres lui furent concédées, l'œuvre des anciennes Missions, et fonda dans la *Nouvelle-Helvétie* différentes fermes sur lesquelles il fixa les Indiens, qui avaient pour lui une véritable vénération. Joignant à la force les sentiments de la justice et de la persuasion, c'est avec le secours même des sauvages qu'il éleva le *fort Sutter*, au moyen duquel il pouvait leur imposer. Sur plus de quarante lieues carrées des meilleures terres il avait établi sa domination, et sut se maintenir dans une espèce de neutralité entre les Californiens et les Américains du Nord, lorsque ceux-ci portèrent la guerre dans la contrée, en 1846.

Ce n'est pas là que fut le danger pour le capitaine Sutter : son habileté l'avait prévenu ; mais il en portait le

germe dans ses propres flancs, à sa scierie de *Culoma* (1), située à 50 milles de son quartier-général, sur une chute d'eau naturelle de la *Sierra-Nevada*, dont nous nous réservons de reproduire le site quand nous arriverons aux Mines. C'est là d'où jaillirent les premières paillettes d'or. Malgré tout le secret qu'il en voulut garder, ses agents ébruitèrent la découverte. A ce retentissement électrique, il fut tellement envahi qu'il n'était plus chez lui et ne conserva pas un seul serviteur. Tout le monde était à son compte dans le champ d'or où s'effaçait toute espèce de droit de propriété. Celui qui avait gouverné la contrée avec la puissance de haute et basse justice, pouvant faire pendre haut et court les vilains, était à présent obligé de contempler, du haut de son fort, l'envahissement de la totalité de ses domaines par une nouvelle population singulièrement mêlée, qui, semblable aux soldats de Cadmus, paraissait sortir de dessous terre. Là se coudoyaient et se pressaient, mélangés et sans autre distinction que la force et la valeur corporelle, prêtres, matelots, magistrats, sauvages, vieillards, enfants, hommes blancs, rouges, noirs, cuivrés. Tout était confondu. On ne voyait que pelles, pioches, couteaux, vases de toutes formes ; une seule impression agitait, dominait cette foule : la soif de l'or !

Comme propriétaire, Sutter était ruiné. L'or trouvé sous ses pieds, et dont il avait aussi sa part, directe et indirecte, l'eût enrichi si, se métamorphosant subitement, il avait sacrifié aux circonstances, s'il n'eût pas conservé l'arrière-pensée de la culture et de la propriété foncière ; s'il se fût abandonné en entier, lui aussi, qui

---

(1) Le prote nous a fait dire *Sonoma*, page 396. C'est une erreur typographique à corriger.

était mieux placé qu'aucun autre, au délire du moment, au culte du nouveau dieu. Animé de sentiments trop généreux, il crut au calme de l'effervescence, au prochain retour de l'ordre; sous l'empire de ses sentiments désintéressés, ce sont ses lieutenants, son entourage, ses serviteurs, ses amis si l'on veut, qui profitèrent du reste de son influence et de son banc de sable d'or. Ils sont tous devenus riches de ce qu'il a laissé prendre ou leur a abandonné; aussi peut-il dire comme Philoctète :

« J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être. »

Obligé de quitter le territoire de la ville de Sacramento, chassé de celui de *Marysville*, désertant les plaines de *Sonoma*, les *Buttes*, *la Bodega*, il était traqué et poursuivi de toutes parts. La ville même qui porte son nom, à trois milles au sud de son fort tombant en ruines, devait trouver dans la cité de Sacramento, bâtie sur son propre territoire, les causes d'une rivalité qui amena la décadence et la ruine de *Sutter-City*.

Enfin, au milieu d'un désordre qu'il est impossible de rendre, le capitaine Sutter en fut réduit à protester, à en appeler à la justice de Dieu, réservant pour plus tard celle des hommes. Tout en faisant ses protestations contre la monstrueuse spoliation des propriétés qu'il tenait aux meilleurs titres, cession des anciens tenanciers, concession du gouvernement, conquête du travail et de l'industrie, il se replia hors de la région aurifère, sur un espace de quatre lieues carrées, à *Hock-Farm*, plateau situé sur la rivière de *la Plume*, à 50 milles de son ancien fort et à 6 milles de la rivière *Yuba*. Avec quelques Indiens qui lui sont restés fidèles comme on l'est à un bon père, il a créé là une magnifique résidence qui, du moins, ne lui sera jamais contestée.

Il y a enfoui, pour la mettre en valeur, l'or dont il n'avait eu que les éclaboussures par la location de son fort.

Ce fort était devenu le bazar général où tous les marchands vinrent ouvrir une boutique en se partageant les différents magasins et greniers. La première année donna 60,000 dollars (300,000 fr.) au capitaine Sutter. Tout n'était donc pas absolument perdu. C'est là, dans ces premiers jours de la découverte, qu'on atteignit ces prix élevés qui parurent si extraordinaires. On n'achetait l'or que 6 dollars (30 fr.) l'once en argent, et 8 dollars (40 fr.) en marchandises. Elle valait plus du double. Les marchandises se vendaient : la livre de farine jusqu'à 1 dollar ; une bouteille de vin 40 fr. ; les vêtements dans la même proportion ; 400 fr. une paire de bottes ; les outils encore plus chers : une pelle valait 200 fr., une casserole en fer ou en cuivre, 150 fr., et un vase dont je ne suis pas obligé de dire le nom, 85 fr. (une once d'or); l'usage en était changé : il devait à présent servir à laver l'or. Le capitaine Sutter avait cinq mille têtes de bétail, qui, malgré les plus nombreux larcins, lui donnèrent un bénéfice considérable. La viande de bœuf se vendait à tous prix.

La générosité du capitaine Sutter lui a procuré les plus habiles agronomes en tous genres, et en ne ménageant rien de ce qu'il aurait pu réaliser et qui eût été pour tout autre une fortune, il a su développer, d'après les meilleurs procédés, tous les genres de culture ; les céréales y rendent des moissons phénoménales ; la vigne y est déjà en plein rapport ; le jardinage s'y fait dans les plus larges proportions. *Hock-Farm* est regardée comme la ferme-modèle, l'école normale où l'on peut venir étudier les appropriations spéciales et particulières à la contrée, de façon à sauver l'importation théo-

rique des tâtonnements et des erreurs, et le propriétaire soutient *mordicus* que pour les arbres fruitiers le sol de ces vallées est supérieur à celui de *Los Angeles*.

Hock-Farm est peut-être la seule chose qui ait l'air d'être finie dans cette partie nord de la Californie. La maison est spacieuse et d'une élégante architecture ; on a ménagé au centre une grande cour qui donne de la clarté et de l'air à toutes les parties du bâtiment. L'ameublement du salon est fabriqué tout entier avec le bois rouge du pays. Le sofa est d'un travail qui lui donnerait du prix partout. De la terrasse, placée au sommet de la maison, la vue s'étend sur un pays d'une incomparable beauté : à l'Ouest, les monts californiens, à l'Est, ceux plus élevés de la *Nevada;* les *Buttes Sutter*, de forme conique, s'élèvent au milieu des plaines dans lesquelles les rivières *Feather* et *Yuba* mêlent leurs eaux ; jadis limpides, ces rivières sont aujourd'hui constamment bourbeuses et ne reprennent la pureté de leurs ondes qu'à mesure qu'elles s'éloignent des quartiers où les mineurs sont à laver.

La *Rancheria* de la tribu *Hock* est un véritable village au milieu du domaine; ces Indiens sont soumis, disciplinés et vivent à moitié civilisés, domestiques ou pasteurs, et prenant en échange leur part dans le bien-être de la ferme. C'est là que j'ai vu, pour la première fois, des Indiens avec des cheveux rouges, qui, pour tout le reste, étaient semblables aux autres.

On peut certainement trouver bien des dédommagements quand on est arrivé à concentrer sur un pareil domaine les biens les plus réels et les plus solides de ce monde : le calme de la conscience, l'entourage d'une nombreuse famille, la juste et immense considération qui fait aimer, admirer et respecter en lui le père de la

contrée. La foule se porte avec empressement sur ses pas et fait un événement de sa présence dans les réunions publiques. Le voyageur se découvre en passant devant cette résidence, où l'on est toujours sûr d'un accueil hospitalier. Que de souvenirs et d'émotions n'ai-je pas emportés de tous les instants passés avec le capitaine Sutter! C'est une histoire vivante que les conversations, qu'il peut entretenir dans toutes les langues, sur la genèse californienne. Il y aurait des volumes à écrire sur la vie, les voyages et les aventures d'un pareil homme, et le héros de cette odyssée s'en occupe déjà lui-même. Nous ne serions pas étonné qu'il tînt à présent la plume avec le même succès qu'il maniait la carabine et la charrue.

Je ne m'étendrai pas sur le confortable qu'on trouve à *Hock-Farm*. Rien n'y est épargné pour faire oublier au voyageur qui est recommandé, les fatigues d'un si long pèlerinage. L'amphitryon met l'orgueil terrier de côté en n'offrant pas le vin du crû à ses visiteurs. Nulle part on ne peut boire, meilleure et en plus grande abondance, la mousse pétillante des coteaux de Reims et d'Aï. Il faut même se tenir en garde contre une libéralité poussée à l'excès dans les toasts les plus sympathiques. D'origine allemande, de nationalité ancienne mexicaine et maintenant américaine, par le cœur et l'esprit Sutter est éminemment Français, et la plupart de nos compatriotes lui ont eu les plus grandes obligations. Enfin tout le monde le réclame et le couvre de hourras et de bravos pour se l'attribuer. Bon, généreux et sensible, le cosmopolisme du capitaine Sutter relève toutes ses qualités personnelles, et nul assurément n'a plus de titres pratiques que lui au surnom glorieux de l'*Ami des hommes*.

CHAPITRE XXXIII.

Les mines d'or.

Je ne veux parler que de celles-là, qui sont les seules véritablement exploitées. Le mercure, comme je l'ai déjà dit, est dans les mains de puissantes compagnies américaines-anglaises-mexicaines réunies. L'argent, le platine, le cuivre et le plomb abondent aussi en Californie et y ont été dédaignés jusqu'à présent.

Tout en me retranchant également dans l'exploitation aurifère, je n'ai pourtant la prétention ni d'en faire un cours qui puisse rien apprendre aux hommes de la science, ni un *Manuel à l'usage du mineur*. En abordant cette partie si importante de la Californie, je me bornerai à reproduire ce que j'ai vu, le fruit de mes observations pendant quelques jours d'une course rapide dans les différents *placers*. Je me tiendrai pour satisfait si, dans le nombre, je puis énoncer quelque aperçu heu-

reux ou proclamer une vérité utile. Comme j'ai déjà effleuré indirectement le sujet, je dois aussi me tenir en garde, autant que la clarté le permettra, contre des répétitions, et au lieu de revenir sur ce que j'ai pu dire, je veux tâcher d'être nouveau sur ce terrain.

Pour mieux initier mes lecteurs à l'existence anormale du mineur, pour leur donner le sentiment plus intime de ces régions merveilleuses, produisant directement ce que les hommes ont admis d'un commun accord comme la représentation de toutes choses et ce qu'ils placent au-dessus de tout, je mettrai en regard quelques-unes des planches relevées sur les lieux mêmes, à l'aide de l'infaillible et irrécusable daguerréotype.

Mes connaissances, comme mineur théorique et pratique, sont, je le confesse, des plus incomplètes. C'est en courant et superficiellement que j'ai visité les différentes exploitations aurifères. Je n'avais que le temps juste, avant de quitter la Californie, de saisir au vol quelques aperçus de ce travail. J'ai mis la main à l'œuvre, non pas assez long-temps pour y trouver un profit, mais suffisamment pour y être initié et pouvoir rapporter quelques fruits curieux de ces essais. Après cela, liberté tout entière à celui qui est éclairé dans la théorie, aussi bien qu'au mineur professionnel, de me regarder dans un état comparatif très inférieur. Je n'ai à me défendre que contre toute accusation de ne pas être vrai, exact, de n'avoir pas un jugement droit et quelque esprit d'observation. Je ne rappellerai pas que, dans un de ces voyages aux mines, dont je fis un rapport au consul français, il le déclara « un des meilleurs documents du genre, pouvant rendre des services utiles à nos compatriotes et méritant d'être placé à la fois sous les

yeux du ministre et sous ceux du public; » ce fut le consul lui-même qui en livra les divers fragments qui ont été publiés dans le journal français de San-Francisco : ils ont été ainsi jugés sur les lieux.

Nous avons déjà sommairement indiqué que la législation pour les terrains minéraux est toute différente de celle qui régit les autres terres de la Californie, lorsque nous avons traité la matière pour celles-ci. Quant aux mines, le Congrès fut explicite : *Les terrains aurifères appartiennent en toute liberté au peuple américain, et toutes concessions sont interdites en dehors des lois qui régissent les placers, lois qui seront faites par les mineurs eux-mêmes*. Et comme corollaire, dans toutes les lois réglementaires de l'État, on a formellement rappelé et maintenu la distinction, notamment dans la loi sur les *actions possessoires*, « qui ne peut s'entendre » que pour les terres publiques de culture et de pâtu» rage, et nullement des terres qui contiennent du mé» tal précieux, qui *sont et resteront la propriété de* » *tous*. »

Voilà donc le point de départ en droit, et il n'a fait que consacrer la situation de fait. Il est aisé de comprendre le peu d'unité qu'il doit y avoir dans une pareille législation. Les circonstances locales, la nature de la population y laissaient un champ libre à tout l'arbitraire possible, sans qu'on pût aller réclamer devant aucune autre espèce de juridiction. Cependant il y a eu des principes communs qui ont prévalu partout. Ainsi, le respect de la propriété privée a été toujours posé, quoiqu'il ait été violé bien souvent; des limites ont été assignées aux droits particuliers et respectifs sur les *claims* et leur travail; la liberté de tout faire ne devait s'entendre que restreinte à la condition de ne

pas empiéter sur les droits du voisin. Dans certains *placers* on n'étendait qu'à onze mètres carrés la part du premier occupant; dans d'autres, on allait jusqu'à cent mètres; les bords des rivières, les criques, leurs lits, les plaines et les montagnes ne pouvaient avoir une délimitation égale, la nature de leur travail ne se ressemblant pas du tout. Il y a eu des servitudes exigées, des devoirs mutuels et réciproques imposés, dont il n'était pas permis de s'affranchir, même dans l'isolement, dans l'obscurité; ainsi, dans le creusement le plus souterrain, enfoncé dans les entrailles de la terre, le *droit de mitoyenneté* se conservait, et il n'était jamais permis de s'étendre horizontalement et de façon à poursuivre une veine d'or jusque sous le terrain du voisin moins avancé dans le percement de son puits. La force brutale et la ruse se sont, sans nul doute, souvent affranchies de ces règles; elles ont tranché ou tourné bien des contestations, et il ne pouvait guère en être autrement avec une autorité précaire comme celle du *shériff*, ne tenant sa force que de l'assentiment des masses, réunies presque en permanence dans le *forum* populaire des *meetings*.

Ce sont les étrangers qui ont le plus souffert des dérogations aux principes. Ils n'étaient, en quelque sorte, considérés que comme tolérés sur certains *placers* par les citoyens américains. Les Français ont été les moins victimés; plus forts et plus sympathiques, on y regardait à deux fois avec eux; mais les Chinois inoffensifs, les Chiliens et les Mexicains ont éprouvé de grandes et cruelles injustices. Quand ils se permettaient quelque trouvaille trop riche, on leur donnait lieu de penser que, sur les *placers* comme ailleurs, la fortune vend parfois bien cher ce qu'on croit qu'elle donne.

Pour arriver à une assimilation plus équitable entre tous les travailleurs, on imagina d'imposer une taxe sur les étrangers. Elle fut d'abord excessive, à 20 dollars (100 fr.) par mois, et semblait la cession pure et simple d'un droit à titre onéreux, enfin un véritable impôt sans compensation. Elle donna lieu à une protestation générale et n'eut pas de suite. Mieux éclairée, la législation californienne, en 1852, a déclaré, sous le titre : *Loi de protection pour les étrangers*, que moyennant une taxe de *trois dollars* par mois (qu'on a portée depuis à quatre dollars, les *diggers* (mineurs) étrangers seraient protégés comme les citoyens de l'Etat. La quittance sert ainsi de lettre de naturalisation, et le *shériff* prête son autorité à l'exécution de la loi quand elle est invoquée. C'est une excellente mesure dont la charge n'est pas lourde pour le véritable travailleur, et cependant, depuis la convention du 23 février 1853, entre la France et les États-Unis, nous devrions en être exonérés comme de tout impôt qui ne frappe pas le citoyen de l'État.

Cette législation, naturellement commode pour ceux qui la bâclent, la changent et la modifient suivant leurs caprices et leurs besoins, ne nuit pourtant en rien aux mineurs isolés ou fractionnés seulement en petites associations de travailleurs réunis par les mêmes intérêts; mais elle est gênante et tracassière pour les compagnies où les capitaux seuls sont réunis, et dont les bras sont disséminés. Le droit par représentation n'existe pas et ne se ferait pas reconnaître. Un gérant, un directeur, quelque foncé qu'il soit, n'est qu'un avec tous ses commanditaires absents ; il n'a que deux bras et le simple privilége qu'un pauvre diable a, lui aussi, avec ses deux bras. Il est difficile d'acquérir quand personne n'a le

droit de vendre. Une compagnie doit donc tourner la difficulté pour prendre possession par le travail, qui seul fait le droit. Pour réunir plusieurs parts, elle fait figurer ses employés présents comme des intéressés, des associés et des co-propriétaires, afin d'agglomérer un certain espace continu, composé d'autant de parts qu'elle a de personnes à présenter pour titulaires de ces *claims*. C'est à l'aide de ce faisceau qu'elle peut se fonder et passer à l'établissement de ses machines. Outre les dangers dont cette mine est toujours menacée extérieurement par les difficultés de se faire *recorder*, et la nécessité de recommencer cette opération en raison des mutations, elle porte toujours dans son sein les germes de la dissolution. Accablée par les frais généraux quand ses recettes journalières ne rendent pas, elle reste toujours dominée par une situation qui n'est ni nette ni franche. Elle est contrainte à des concessions journalières envers des *associés-travailleurs* qui ne sont jamais satisfaits. Si les produits sont riches, ils ne se contentent pas du simple salaire. Ils ne sont pas empêchés, dans le cas contraire, de rompre avec la compagnie qui a perdu, par une novation détournée, les bénéfices du *Règlement sur les travailleurs*. Si, de son côté, elle tentait de les éconduire et de s'en débarrasser, ils pourraient résister, et nous en avons vu qui, abusant de leur position et malgré toutes les contre-lettres, tenaient à leurs chefs le langage de Tartuffe au trop confiant Orgon :

« C'est à vous de sortir, vous qui parlez en maître ;
» La maison m'appartient, je le ferai connaître. »

Enfin il n'y a pas et il n'y aura pas de long-temps, peut-être même jamais, une propriété aurifère garantie solidement en Californie, autrement que par la prise

de possession, le travail personnel et sous le code populaire des mineurs, dont il nous serait bien difficile d'indiquer une fixité dans la base et surtout dans son application journalière. C'est justement cette protection qui éloignera l'époque où les gros mangeront les petits, ce qui serait déjà fait si la démocratie ne régnait véritablement sur les *placers*. Une bande d'ouvriers mercenaires venant former, au milieu des mineurs indépendants, un vaste établissement dont les produits seraient exportés pour le compte d'actionnaires et autres individus étrangers, exciterait autour d'elle les sentiments les plus hostiles; elle subirait toute sorte de vexations et rencontrerait des obstacles insurmontables. Le Congrès peut avoir l'arrière-pensée d'intervenir plus tard, de substituer son action propre et légitime à une concession temporaire; mais pour cela il faut qu'il soit assuré d'avoir la puissance de sanction, et quand peut-il l'espérer?

En attendant, de très fortes compagnies américaines se sont formées et travaillent à leur façon processive et décousue, se protégeant moitié par la force, moitié par le droit, sous le privilége de leur nationalité. Des compagnies anglaises, dont le siége est à Londres, essaient, de leur côté, à lutter contre la fausseté et les difficultés de la position. Je n'ai jamais entendu parler des bons dividendes touchés par leurs actionnaires, et d'après la cote de leurs actions à la Bourse, on ne peut croire à des résultats bien positifs, même pour les compagnies les mieux classées, telles que le ***Nouveau-Monde***, *Carson-Hill*, *West-Mariposa*, etc.

Si les capitaux légèrement engagés sur ces entreprises *aurifères*, avaient été employés tout bonnement à l'acquisition de terres vulgaires sans une parcelle d'or, ils seraient doublés et triplés aujourd'hui, avec un bril-

lant dividende et des intérêts tous les ans. Ceci est un fait clair, positif, et dont l'exemple frappe tous les yeux qui ne sont pas fermés à l'évidence.

Le dépôt naturel, natif, primitif de l'or en Californie, est dans la *Sierra-Nevada*, au milieu des veines de quartz dans lesquelles il est incrusté de façon à ne pas laisser douter de la simultanéité de leur formation. C'est de là qu'il a jailli à la suite des éruptions volcaniques qui, de temps immémorial, l'ont arraché de son sein. Il est difficile de savoir si ces accidents géologiques se sont répétés plusieurs fois ; mais le métal porte sur lui les caractères de la fusion qu'il a subie, comme le pays lui-même est empreint partout de la trace des convulsions volcaniques. Des savants géologues prétendent, d'un autre côté, que toutes les roches de la Californie, d'une nature molle et friable, n'ont pu résister à l'action de l'atmosphère ; qu'à la longue les montagnes s'étant affaissées sur elles-mêmes, leurs roches se sont désagrégées et le métal s'est trouvé dégagé.

Quoi qu'il en soit, après ce premier travail, qu'il soit le fait des volcans ou de l'affaissement, ce sont les eaux torrentielles qui se chargèrent de l'or ; elles le répandirent dans les plaines, formant ainsi des *alluvions aurifères*. Le métal roula tant qu'il subit l'impulsion qui l'entraînait ; il ne s'arrêtait que devant les obstacles qui lui barraient le chemin, ou sous les lois de la pesanteur qui le forçaient à descendre toujours. Par suite de son poids, l'or en masse ou en pépites est resté, même après sa désagrégation, le plus proche de son origine. Il est encore dans le berceau de sa formation, au centre des montagnes ou tout auprès, tandis que les parties les plus légères, les brillantes et délicates paillettes, cèdent sans cesse au courant des eaux. On peut dire que

si la quantité d'or nomade est nécessairement bornée dans ce que j'appelle son alluvion, là enfin où il est soumis à de continuels déplacements par l'effet des cataclysmes, il est impossible de calculer les quantités qui reposent, encore immobiles et intactes, dans les flancs schisteux et granitiques des montagnes de la *Nevada*, dont la chaîne continue se prolonge à travers tout l'Orégon, jusqu'au-delà du 49° degré. La région aurifère de la Californie est sa partie comprise du sud au nord entre les 36° et 42°, et de l'est à l'ouest de la chaîne des montagnes de *Nevada* jusqu'aux cours d'eau *Sacramento* et *San-Joaquim* qui, par une direction diamétralement opposée, arrivent à se joindre et à se confondre au 38° 15′ de parallèle et par le 124° de longitude O. de Paris. De pareilles mines sont inépuisables évidemment, mais la recherche en deviendra de plus en plus difficile et coûteuse. Cependant il est présumable que l'exploitation de l'or sera toujours normale en Californie et en Australie, le climat y étant propre au travail des mines, comme à celui des champs, par les bras de l'homme blanc; la population, gagnant de proche en proche, pénétrera partout où elle supposera que l'or a pu la devancer.

Qu'on remarque bien ce fait important, c'est que, jusqu'à présent, ce n'était que sous la zone torride que la Providence semblait avoir enfoui et caché la *toison d'or*, comme si elle eût voulu à la fois qu'elle ne profitât pas à l'indolence naturelle des aborigènes, et qu'elle ne pût être conquise qu'avec de grands périls pour la race européenne, et encore à l'aide seulement de forces empruntées. Cette différence climatologique dans l'univers aurifère, dont on ne devait recueillir les avantages que trois siècles et demi après la découverte du Nou-

veau-Monde, est digne d'un examen approfondi, car on peut hardiment affirmer qu'elle aura des conséquences immenses, et qui sont incalculables, sur les destinées et l'économie de la société humaine.

Si on s'était toujours douté des gisements primitifs en théorie, on a été bien long-temps à recueillir pratiquement, il faut en convenir, l'or qui avait été semé si libéralement dans les plaines et dans les cours d'eau. Ceux-ci, même encore après un long repos qui semblait l'avoir fixé, lui impriment un nouveau mouvement; à chaque inondation, il éprouve des déplacements. Malgré son degré de pesanteur spécifique, il descendit les ravins jusqu'à ce qu'il eût heurté le roc, ou bien il s'enfonça, par son propre poids, jusqu'à la croûte naturelle et primitive de la terre, qu'il ne peut percer. C'est là qu'on va le chercher souvent à six et huit mètres de profondeur, et que le génie, surexcité par le lucre, parvient même à le deviner dans des ténèbres encore plus cachées, où il semblait d'autant plus à l'abri qu'il n'avait laissé aucune trace de son passage.

C'est par l'eau seulement qu'on peut s'emparer de l'or. Excepté quelques pépites visibles à l'œil nu et qu'on tire à la main, la masse de l'or est en grains et en paillettes d'une ténuité extrême qui le confond avec la terre, ou bien il est caché et comme semé dans le quartz. Là encore, ainsi que dans les entrailles des montagnes, on n'a pas besoin de le voir pour connaître et découvrir son existence. Par des calculs différentiels entre le poids et le volume d'un morceau de quartz, on sait s'il est ou s'il n'est pas aurifère, dans les plus exactes proportions et à pouvoir apprécier positivement sa valeur sans le briser.

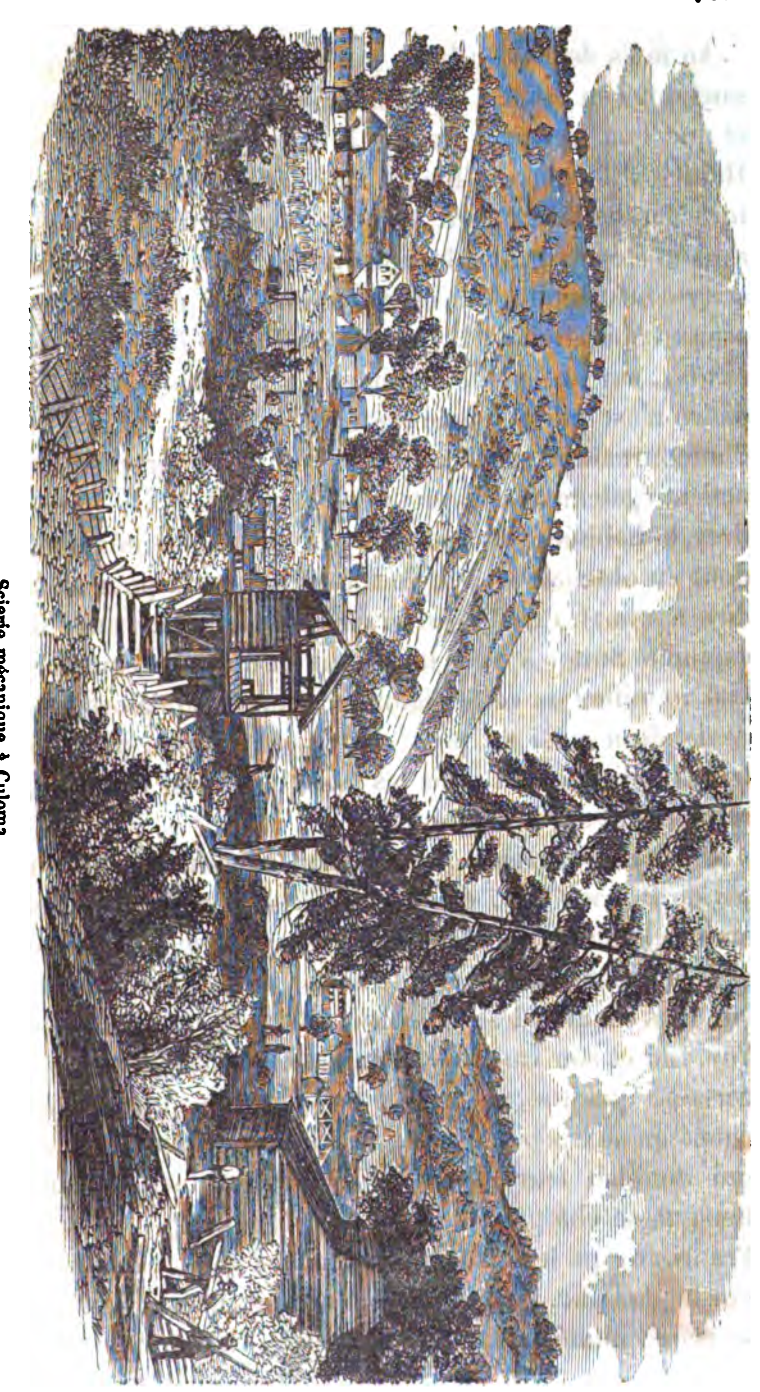
CHAPITRE XXXIV.

Suite du chapitre précédent sur les mines d'or.

L'industrie aurifère commune et vulgarisée est celle du lavage des terres et des sables ; la grande industrie est le brisement du quartz. La première se pratique individuellement ou en petites associations, par les bras seuls et avec les plus simples appareils. Cependant, nous verrons qu'elle sillonne les montagnes et les vallées de ses aquéducs et qu'elle dessèche aussi le lit des rivières. La seconde industrie exige de grands capitaux pour appeler le secours des forces mécaniques, payer le concours actif des bras mercenaires et résister aux attaques continuelles qui lui livrent assaut.

C'est en parcourant les *placers*, dont la vue va se présenter successivement, que nous pourrons décrire les divers modes employés pour arracher tout l'or possible.

Voici *Culoma* tel qu'il devint les premiers jours où l'or y fut ramassé. A ce titre, nous lui devions la priorité, quoique ce ne soit pas le *placer* le plus rapproché de San-Francisco, que ce ne soit pas celui par lequel j'ai débuté, et qu'aujourd'hui il soit bien loin d'être considéré comme le plus riche.



Scierie mécanique à Culoma.

Au mois de février 1848, pendant que nous passions, sans nous en douter, de la monarchie à la république, et que l'on signait à Mexico le traité de cession de la Haute-Californie aux États-Unis, deux hommes, nommés Marshall et Bennett, simples ouvriers charpentiers, avaient été engagés par le capitaine Sutter pour élever une scierie mécanique; elle était alimentée par un des ruisseaux tributaires de la branche Sud de *la Rivière américaine*, sur une petite colline dont la chaîne intermédiaire n'est qu'un simple étage de la *Sierra-Nevada*, et d'une formation secondaire. Les collines environnantes étaient également couvertes de chênes, de pins, de cèdres, et habitées par quelques pauvres tribus indiennes dont on obtenait un peu de travail à un prix pour ainsi dire nominal. Ces diverses raisons avaient déterminé le capitaine Sutter à fixer un moulin et un point commercial au milieu de cette région inconnue jusqu'alors, qui deviendrait ainsi un petit centre pour traiter avec les tribus indiennes, et d'où les bois, coupés et façonnés, reflueraient sur le Sacramento.

Un matin, pendant que Marshall examinait l'effet du *sas* de la roue qui, étant trop étroit, provoquait des amoncellements de sable à travers lesquels la chute était obligée de se frayer elle-même un passage, il aperçut dans ce sable des particules brillant de tout l'éclat de l'or. Lui et son camarade Bennett en recueillirent une certaine quantité, méprisant les paillettes et ne s'attachant qu'aux pépites, dont le poids spécifique était ce qui doublait leur espoir qu'ils tenaient bien de l'or. Bennett se chargea de les porter à un expert à San-Francisco, qui les examina, les toucha et les déclara de l'or le plus pur. Un profond silence fut juré, et Bennett se rendit immédiatement à Monterey, chef-lieu du ter-

ritoire, pour solliciter du gouverneur, le colonel Mason, la concession de la terre où ils avaient fait la découverte. Ce fonctionnaire ne se crut pas en droit d'accorder cette concession, et pourtant il n'était encore nullement question d'or : il ne s'agissait que d'un coin de terre sauvage et qu'on n'avait jamais, non-seulement cadastré, mais même visité avant le capitaine Sutter et ses deux ouvriers, qui l'avaient pris et occupé sans aucune espèce de formalités.

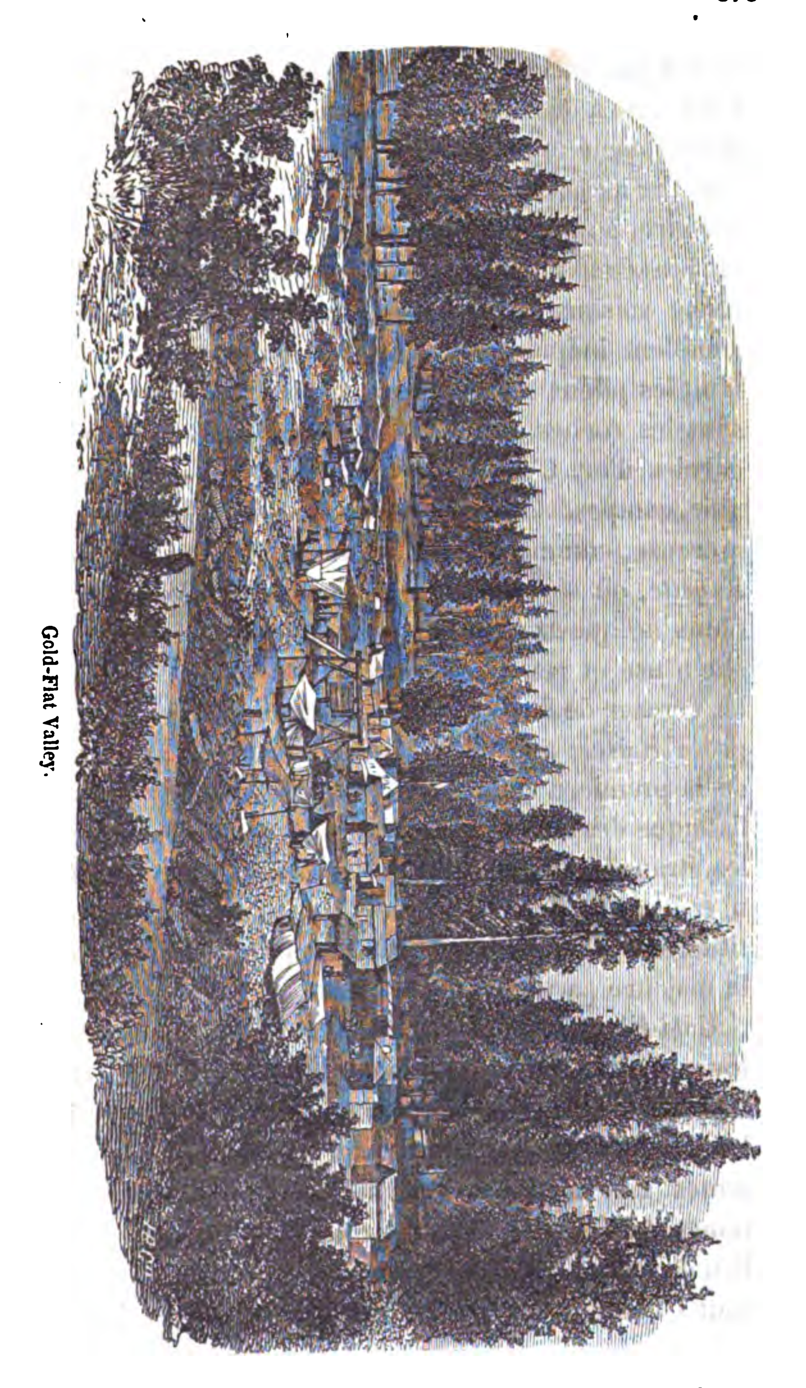
Bennett n'ayant pas mis assez de mesure et de discrétion dans les exhibitions, qu'il faisait à Monterey et à San-Francisco, des morceaux d'or fruits de ses trouvailles, un grand nombre d'individus allèrent visiter la localité, où, d'ailleurs, le capitaine Sutter, édifié lui-même, confirma, avec sa loyauté ordinaire, la merveilleuse découverte que beaucoup d'autres, au contraire, déclaraient fausse et mensongère, mentant ainsi à leur propre conscience pour écarter les concurrents. On était alors au mois d'avril quand l'explosion électrique se fit, commençant par la population de toutes les parties de la Californie, qui vint inonder la région aurifère, d'abord concentrée entre le *fort Sutter* et *Culoma*. Rappelons-nous que c'est le 30 mai que les États de l'Est en ressentirent le contre-coup. Les trouvailles les plus riches eurent lieu dans les différentes branches de *la Rivière américaine ;* dans la rivière même, un îlot sablonneux fit, en peu de jours, la fortune de quelques Mormons, qui lui ont laissé leur nom (c'était bien le moins), en emportant des charretées d'or.

Devant ce récit véridique et d'une époque récente doivent achever de tomber les rumeurs souvent accréditées que l'or était connu en Californie, d'abord par les Jésuites, qui y passèrent il y a plus de cent cinquante

ans, et ensuite par les missionnaires qui y comptaient, il n'y a pas un demi-siècle, plus de trente établissements. C'est une véritable fable d'ajouter qu'ils jouissaient en secret de ces richesses, et il est encore plus absurde (quelque honorable que le fait pût être) de prétendre que les missionnaires ne révélèrent pas l'or, qu'ils connaissaient si bien, par la crainte d'attirer de nouveau sur les Indiens tous les malheurs de la première découverte de l'Amérique. Un Las-Casas, un saint Vincent de Paule pourraient sacrifier à de si sublimes sentiments; mais ce ne sont pas les générations successives des pauvres prêtres espagnols, soit dit sans leur faire injure, qui auraient pu renoncer à l'or. Ils en font le plus grand cas (sans doute pour mieux exercer la charité), et lorsqu'ils se sont vus persécutés, poursuivis, chassés même par la proclamation de l'indépendance, s'ils eussent seulement suspecté qu'il y avait de l'or sous le cuir de leurs sandales, ils auraient bien vite jeté froc et bréviaire pour saisir la pioche et la *battée*, et devenir ainsi les premiers mineurs; leurs confrères l'ont fait plus tard, mêlés à toute la population de leurs ouailles et sans que personne, assurément, le leur ait imputé à péché.

Culoma est, aujourd'hui, une petite ville dont le sol n'a pas une place large comme la main qui n'ait été fouillée plusieurs fois, et dont l'emplacement et les environs fournissent des bois de première qualité. L'or s'y montre toujours, et toute la contrée environnante est considérée comme aurifère. Après l'or, la place sera encore excellente pour quelques cultures qui prendront de l'extension à mesure que les défrichements des bois se développeront eux-mêmes.

La vallée de *Gold-Flat*, que nous avons relevée au



Gold-Flat Valley.

mois de juin, est plus au nord que *Culoma*, mais elle n'en appartient pas moins au même chaînon de la *Nevada*. Elle a donné prodigieusement, et le sol fut tellement tourné et retourné en tous sens, qu'il est visible que l'or a passé par là. Cependant, grâce à sa brillante verdure, son aspect est encore assez pittoresque. Elle est beaucoup moins à la mode aujourd'hui que son heureuse voisine, *Grass-Valley*, où les mines de quartz semblent inépuisables sous les puissantes machines dont les pilons ne s'arrêtent ni nuit, ni jour, pulvérisant les roches à la fois les plus dures et les mieux garnies d'or. C'est à cinq milles de là qu'une compagnie, composée de Français, de Suisses et de Canadiens, a creusé, comme un terrier, une montagne appelée *La Fayette*, où se croisaient en tous sens les plus riches filons de quartz; à l'aide de moulins à vapeur, dont elle a usé et renouvelé souvent les pilons, elle a pu les écraser de façon à faire la fortune de ses premiers propriétaires, au nombre de sept ou neuf, avant la fin de la première campagne. *Helvetie-Company* résista à l'attaque des Américains, qui, n'ayant pu en expulser les étrangers ni par le droit (ils étaient bien *recordés*), ni *vi et armis* (ils seraient morts jusqu'au dernier), substituèrent les dollars aux revolvers, en désintéressant la majeure partie des ayant-droits.

Gold-Flat n'avait pas *le mont d'or* de *La Fayette*, mais toute la terre, même végétale, était saturée d'or. On y trouvait le précieux métal sans le chercher, en sarclant les pommes de terre, en fichant en terre les pieux des tentes. *Elle payait partout*, suivant le dictionnaire des mines. Les *diggers*, d'abord campés et groupés au milieu de leurs premières fouilles, se sont étendus ensuite tout à l'entour, changeant en fondrières ces sites na-

guère si unis et si riants. Ce sol bouleversé semble avoir été prédestiné à perdre les grâces et les charmes naturels pour ne présenter à l'œil affligé que les traces rien moins qu'aimables de l'avidité du mineur, pour qui la nature n'a qu'une seule beauté : l'or!

Pendant la saison sèche, les habitants de *Gold-Flat* vont prospecter dans *la Sierra* et au-dessus. Ce n'est pas l'Américain qu'arrêteront les neiges qui recouvrent encore les cratères, dont les éruptions volcaniques n'ont dispersé au loin que la moindre portion métallique. Il saisira, pour avoir le dernier mot de ces dépôts, les courts intervalles des dissolutions neigeuses, allongeant les étés, raccourcissant les hivers, alors qu'une population plus nombreuse jalonnera la route et assurera les subsistances dans ces anciens déserts.

Avant de nous engager davantage au milieu des mines, jetons un coup d'œil sur l'ensemble de cette vie de mineur, une des plus dures et des plus pénibles que puisse s'imposer un homme libre et indépendant. Les conditions y sont à l'inverse de ce que vaut moralement l'homme. Une excessive sensibilité, l'amour du pays et de la famille en feront un supplice incessant, tandis qu'au contraire on pourra s'y plaire avec de l'insouciance, de l'égoïsme. Cette vie peut avoir des compensations pour celui qui a la sécheresse de l'âme, qui aime par dessus tout à n'appartenir qu'à lui-même, à ne songer qu'à soi, à qui tout autre joug que celui de sa volonté est insupportable, et qui ne veut avoir d'autre prévoyance que celle de pourvoir aux besoins du jour, en s'affranchissant de toutes les suggestions sociales. Cependant il faut encore, pour arriver à une bonne fin (car ce ne peut être jamais qu'une vie transitoire et un moyen), avoir en soi-même la force de ca-

ractère qui rend capable de supporter l'isolement, bien des ennuis et une foule de tracasseries. L'horizon, pour être reculé, n'en a pas moins ses points de contact avec la parcelle du monde à laquelle le mineur s'est condamné.

Beaucoup de mineurs rendent le travail comparativement léger et perdent une grande partie de leur temps ; c'est un tort immense qu'ils se font et les conséquences en sont graves. On est là comme en campagne, devant l'ennemi ou faisant face à un but qu'il faut se hâter de toucher. Si l'on ne déploie pas toute son activité, on perd les chances de succès à côté de celui qui travaille fort et avec ardeur. On a beau avoir son *claim* déterminé, il se commet des injustices, comme nous ne l'avons que trop vu, et elles pèsent rarement sur l'homme rangé et laborieux ; celui-ci imprime là, comme partout, un sentiment de respect qui commande des égards. Alors tout retombe sur celui qui ne mérite pas et qui se place en état de déchéance du moment qu'il ne met pas son champ en produit ou ne l'exploite qu'imparfaitement. C'est sur le travail qu'est fondé le droit; vous n'avez eu un *claim* qu'à la condition tacite de lui faire rendre tout ce qu'il peut rendre ; autrement il cesse de vous appartenir et de plus vaillantes mains vous le disputeront, vous l'arracheront même. Il est vrai que ceux qui se conduisent ainsi, n'y tiennent guère. Manquant de persévérance dans le labeur, ils se découragent trop vite; incapables de se fixer nulle part, ils commencent partout et n'achèvent jamais. Ce sont ceux-là, en général, qui, l'oreille toujours au guet, prêtent créance à tous les bruits, répandus souvent avec intention, qu'on vient de découvrir ailleurs des *placers* beaucoup plus favorables. L'amour du changement les pré-

dispose alors à lâcher le moineau en main pour l'oie qui vole. C'est bien la pire espèce de mineurs que celle de ces coureurs d'aventures rêvant le lingot à chaque coup de pioche; l'espèce en est rare chez les Américains, abondante chez les races de sang espagnol et indien, et malheureusement nous tenons plus des derniers que des premiers.

La condition des travailleurs dispersés sur l'étendue des *placers* n'est pas et ne pouvait pas être la même pour tous. Aussi, l'opinion publique les divise-t-elle seulement en deux classes tranchées : les mineurs qui travaillent et les mineurs qui ne travaillent pas. Ceux-ci boivent, fument ou se reposent; ils font à peine, et encore parce qu'ils y sont forcés, tout juste assez pour vivre. Sans doute il y a de la chance comme dans toutes les opérations possibles : mais il ne faut pourtant pas abuser de ce mot de *loterie* qu'on met trop souvent en avant. L'ardeur au travail, une bonne santé, un esprit solide et persévérant, une volonté arrêtée et ferme, voilà qui donne le gros lot. S'il n'est pas toujours suffisant pour constituer de fortes rentes, il est du moins l'instrument nécessaire pour faire autre chose, dans un pays où les ressources sont immenses avec un premier fonds, et où tous les autres métiers, sans exception, sont plus doux que celui de mineur.

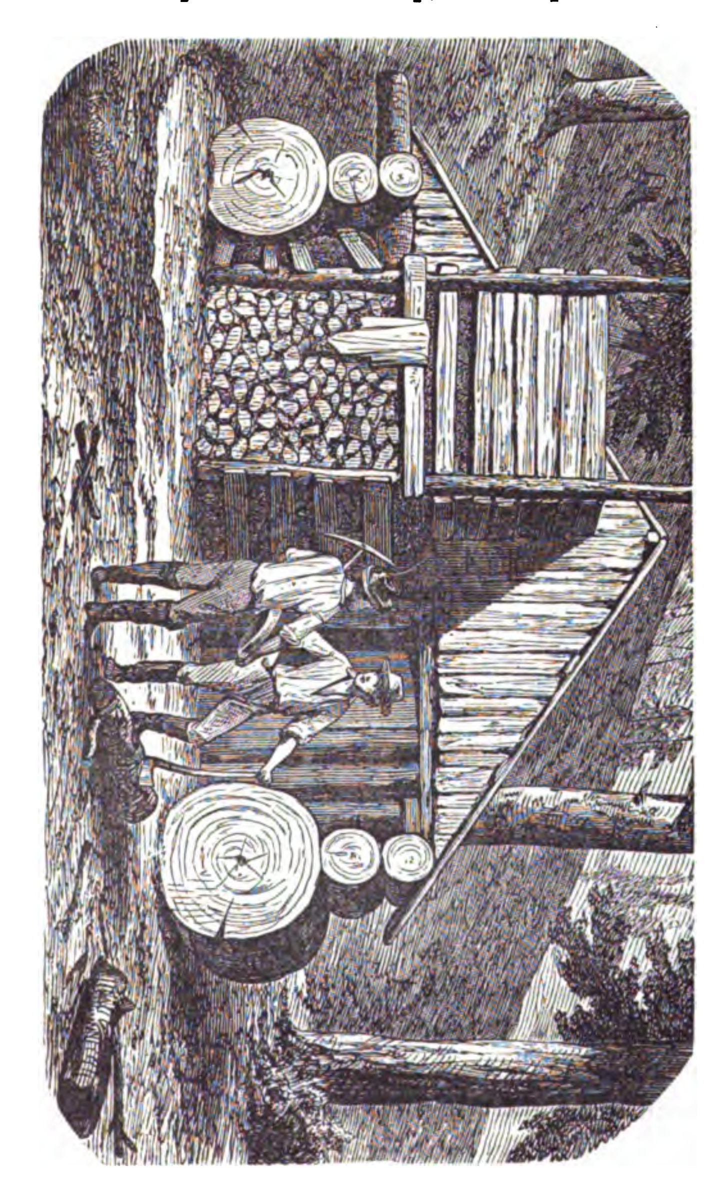
L'esprit d'association est un des meilleurs, et, comme je crois l'avoir déjà dit, un de ceux que nous autres Français possédons le moins. Seul, l'homme ne peut rien, en Californie surtout, tandis qu'à deux, les forces sont plus que doublées. Entre quatre et cinq qui s'entendent, peuvent vivre fraternellement et comme en famille, le labeur se distribue et se partage de façon que chacun, prenant la tâche à laquelle il est le plus propre,

exécute une somme supérieure de bonne besogne sans dépenser autant de peine. Il n'y a ni force ni temps perdus.

Nous choisissons ici une de ces associations pour donner un aperçu de l'habitation des mineurs. Celle-ci n'est pas ordinaire; aussi traitait-on d'*aristos* ceux qui l'occupaient depuis dix-huit mois. Ils vivent très unis, sont laborieux, entendus et travaillent sans discontinuation hiver comme été; déjà passablement à leur aise, plusieurs parlent de se retirer. Dans ces cas-là, les restants sont les héritiers; ils demeurent en possession de l'*immeuble* et d'une partie du mobilier, à moins que le partant ne trouve un successeur qu'agréent ses anciens associés.

Les habitations des mineurs sont construites en matériaux de plusieurs natures. Les anciens donnaient la préférence au *pisé* (terre cuite au soleil); les plus générales sont des tentes en toile, dans les plaines déboisées; on les construit comme celle-ci en troncs d'arbres (*logs*) et en planches là où le bois abonde. Ce sont ces maisons qu'on appelle en Amérique *log-houses*, et dont un jeune Yankee, qui en a fait fidèlement le relevé, nous permet de donner le modèle intérieur et extérieur. Les lits sont placés comme à bord des navires, superposés ainsi que des tablettes d'armoire, à distance suffisante pour se tourner et se retourner dans ce coffre de deux mètres de long et de cinquante centimètres sur chaque face, l'ouverture étant sur le côté pour entrer et sortir, prendre le jour et l'air. On y place une paillasse, et avec une ou deux couvertures, suivant la saison, voilà où l'on dort, où l'on se traite en cas de maladie, et où il est permis de se livrer à tous les rêves d'or. Dans la belle saison on est aussi bien et aussi

sûrement sous une bonne tente en toile (*carpas*), qui est du moins portative, même quand elle peut contenir



cinq ou six mineurs ; ils couchent sur le sol, ce qui est

peut-être un peu moins sain que *les lits de bord* sous les *log-houses*.

Beaucoup de mineurs n'ont pas de tente. Un *solitaire* ne pouvant à la fois vaquer aux soins du ménage et aux travaux de l'extérieur, est obligé de rester dans les environs des centres de population où il y a des provisions et des espèces d'auberges. La vie y est plus chère que *chez soi*, sans doute; mais, en revanche, on peut donner ainsi tout son temps au travail, et l'homme laborieux y trouve encore son compte.

Tout se passe dans la même pièce, qui sert à la fois de salon, de chambre à coucher et de salle à manger. Elle devient même cuisine et estaminet pendant la saison des pluies. L'été, on est presque toujours à l'extérieur, et la tente est alors plus que suffisante pour dormir et servir de magasin et de dépôt. Dans la journée, à moins d'être malades, les mineurs en sont absents, et cette tente, à peine fermée par une targette ou un bout de ficelle, est un *sanctus sanctorum*. Nous avons déjà vu que tout étranger qui y pénétrerait en l'absence du propriétaire y serait sous le coup de la peine de mort. Aussi fait-on bien de regarder à deux fois avant d'aller, même *comme Thémistocle*, s'asseoir à un pareil foyer.

Le soir, chacun rentre plus ou moins fatigué. C'est néanmoins le meilleur moment du mineur quand il a un peu à manger et beaucoup à boire. Le modeste fourneau contient les jouissances culinaires qu'à tour de rôle prépare le *chef de gamelle*. Les autres fument ou surveillent le trésorier, qui réunit en un seul lopin les divers produits des sables aurifères, dont le partage se fera le samedi soir. On fait griller ce sable, quoique déjà séché au soleil, pour séparer tout ce qui n'est pas

or et qui se dissipera au souffle après avoir été calciné.
On trouve généralement qu'une semaine est un temps



un peu long pour savoir ce qu'on a fait, et l'on aime assez à supputer jour par jour le produit de son travail.

Le mineur a une cachette pour déposer sa part ou bien il la porte sur lui. Avant d'opérer le partage, on met de côté ce qui sera nécessaire pour renouveler les provisions de la semaine. Après quoi chacun est libre. On sanctifie le dimanche par le repos, et les Américains ont fait prévaloir cet usage avec autant de rigueur dans les *placers* que dans les villes. A défaut d'église ou de chapelle, il n'est pas rare de rencontrer sur les places publiques un prédicateur quelconque, pérorant plusieurs heures pour l'édification des passants.

A l'inverse des mœurs parisiennes, on va des campagnes à la ville le dimanche. Sortis tous de la hutte avec le même pécule, les passions ou les besoins factices ont changé les conditions d'égalité au retour. Le lundi matin, à la reprise des travaux, elles sont très loin d'être les mêmes que le samedi soir, et le besoin de *repartager* se ferait sentir volontiers; ce ne serait qu'en renouvelant sans cesse cette opération que vous arriveriez à établir le niveau de l'égalité parmi les..... mineurs (j'allais dire les hommes en général), si toutefois il est permis d'appeler cela de l'égalité.

Pourvu que l'on se porte bien et que le *claim paie*, on reste joyeux et d'accord, et le bonheur marque encore son passage dans la plupart de ces habitations, si tristes au premier aspect. Combien en ai-je vus qui, rentrés au sein de l'aisance et de la famille, jetaient, avec un sentiment indéfinissable, un coup d'œil rétrospectif sur cette vie d'émotions et de privations, qui n'avait pourtant pas été sans quelques charmes!

Les mineurs français principalement appartiennent à toutes les classes. La profession qu'on a exercée précédemment n'est pas du tout indifférente pour faire un bon mineur. Celles qui s'en rapprochent le plus,

comme carrier, puisatier, ont un immense avantage sur l'homme de cabinet qui n'a pas été habitué à exercer ses muscles. Toutes les fois que j'ai essayé des divers travaux aux mines, je me trouvais non-seulement maladroit pour creuser un trou, faible pour transporter les sacs de terre, gauche à briser la roche, mais il me semblait que j'étais très misérablement constitué : je transpirais tout de suite, et à peine avais-je commencé la journée que j'étais exténué. Avec l'habitude, je ne serais jamais devenu un mineur premier numéro, mais j'aurais peut-être fini par en faire un de moyenne classe. L'espèce la plus prompte à se façonner à cette vie est celle du matelot. Non-seulement ces hommes sont exercés à un dur travail, mais au moral aussi ils ont tout ce qu'il faut : courage, résignation, esprit de ressource. Sans être tous des *Robinson*, les matelots, généralement, se tirent des plus grands embarras et supportent les diverses chances sans découragement, et même avec gaîté chez le matelot français. D'un autre côté, habitués à être conduits et commandés, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, ces déserteurs (et la plupart le sont) s'adonnent à l'inconduite et dépensent en un jour ce qu'ils ont mis long-temps à gagner très péniblement. Ils ne sont pas plus avancés au bout de l'année, et beaucoup rentrent à bord aussi pauvres qu'auparavant : tout s'est borné à *rêver* plus ou moins long-temps la chimère de l'or.

On prétend qu'à la longue le travail dans les mines mène à l'abrutissement, quel que soit le genre de conduite que vous teniez. Par trop de sagesse de toute sorte on tourne à la pensée fixe, on penche du côté de l'idiotisme. Aussi, presque tous les mineurs enclins à boire prétextent-ils comme excuse cette nécessité, pour échap-

per au grand danger, disent-ils, que présente une vie régulière et par trop monotone. Je n'ai vu, pour ma part, tourner à l'abrutissement que ceux qui buvaient trop, et ils sont nombreux. Un travail qui se fait si souvent la tête à un soleil ardent et les pieds dans l'eau, pendant des journées brûlantes suivies de nuits froides, ne peut qu'avoir de graves inconvénients pour la santé, surtout avec le peu de confort qu'on a d'ailleurs. En somme, et quoique personne ne vous plaigne sur les lieux et ne s'effraie d'entrer dans ce vaste atelier cosmopolite, l'existence du mineur n'est rien moins qu'enviable, et ce qu'il gagne est payé trop cher.

L'industrie aurifère s'est considérablement perfectionnée depuis plusieurs années. A peine la connaissait-on à la première découverte de l'or en Californie, et c'était presqu'à la façon des sauvages qu'on dut travailler. On procédait par tâtonnements et avec l'emploi de tout ce qui tombait sous la main : un plat d'abord (*batea*), d'où est venu *laver à la battée;* le *cradle* (berceau) ou *rocker* (berceuse) fut une merveille des premiers jours; les *long-toms*, les *sluices*, les moulins et les machines à vapeur sont arrivés successivement. Tout cela n'a pas encore dit son dernier mot. Je ne rappellerai pas toutes les mécaniques ridicules et coûteuses qu'on imagina de loin et qui sont venues échouer misérablement sur le champ de labeur, telle entr'autres que *la monstrueuse drague*, qui traversa, démontée et à si grands frais, l'isthme de Panama, et qui ne pouvait enlever du fond des rivières que les vases et les cailloux, épiderme de leur lit où ne séjourne jamais la plus légère paillette d'or.

Creuser (*to dig*) et laver (*to wash*) sont les deux grands principes de l'industrie aurifère. Tout le reste

en dérive, en est l'accompagnement ou l'accessoire. Cependant le lavage de la terre végétale et celui du sable recueilli au pied ou dans les crevasses des rochers, sur le bord des ruisseaux et des rivières, n'exige pas de travaux préparatoires. Ce sont les *prospecteurs* qui se livrent, de droite et de gauche, à ces divers ouvrages. Le lavage de la terre végétale, qu'on appelle *surfacer*, est fort doux quand l'eau est auprès et qu'on n'est pas contraint à porter cette terre dans des sacs à une grande distance. Il faut pouvoir laver de cent cinquante à deux cents seaux par jour, à deux bons travailleurs, pour obtenir de 4 à 5 dollars. C'est ce que j'ai vu le plus généralement. J'avais estimé la moyenne de la journée d'un mineur à 4 dollars (20 francs); cependant ce calcul serait exagéré du double en prenant deux bases constatées : cent mille mineurs à l'ouvrage (et ils sont plus que moins), et 1 million de francs d'or (200,000 dollars) qui est le rendement journalier et moyen de l'industrie aurifère en Californie depuis six ans.

Ceux qui passent le temps à *prospecter* peuvent quelquefois faire une bonne rencontre, mais c'est rare, et le reste du temps ils trouvent à peine leur vie. Ce sont en général les mineurs les plus inconstants et ceux qui manquent de persévérance qui se livrent à cette exploitation errante. Ce ne sont également que les hommes ayant peu de courage et d'ambition, qui entreprennent doucement le lavage de la terre de surface sur les collines, dans les vallées ou le long des cours d'eau. Il est à présumer que le dépôt de cet or dans la terre végétale est d'une époque récente et tient aux grandes inondations annuelles. Ambulatoire à l'excès, si on ne l'extrayait pas, il changerait de place encore lors des inondations, ou descendrait, d'après les lois de la pe-

santeur, perçant la couche argileuse et *l'ardoise pourrie*, pour aller enfin se fixer sur la roche dure. A *surfacer* on ne peut guère espérer au-delà de ses dépenses, et l'existence du mineur, comprise de la sorte, ne serait donc pas temporaire, mais une condamnation à perpétuité.

Quand on a choisi son *claim*, on en trace les démarcations, on y pose sa carte, pour ainsi dire, et on commence le trou, le puits sec, dans lequel on place ses outils, sans les retirer le soir si la tente n'est pas établie elle-même sur le *claim*, ce qui arrive souvent lorsqu'on est réduit à un carré de dix pieds sur chaque face, limite imposée à un seul. Le puits, qui a toujours de deux mètres environ de diamètre, carré, ou rond le plus souvent, prend toute la place, attendu qu'il n'est pas permis de jeter la terre extraite chez le voisin. Il est vrai qu'on est rarement seul, et à plusieurs, même à deux, on a un emplacement contigu qui laisse ainsi assez de champ pour la tente. Commencer plusieurs puits à la fois est une détestable méthode; on court la chance de déceptions multiples; car, en définitive, il est plus de mauvais puits que de bons, et l'on doit sonder son *claim* avec économie de force. On trouve beaucoup de puits abandonnés; quelques-uns ont été fouillés à fond, n'ont rien rendu ou ont été dépouillés de leurs dépôts; mais souvent aussi ils n'ont pas été épuisés, le possesseur, après en avoir retiré le plus gros, l'ayant déserté pour aller en *essayer* un autre. Certains puits n'ont été que commencés et ont été laissés à moitié faits par une cause quelconque; comme on n'y a pas été jusqu'à la roche, il n'est pas à dire qu'ils soient jugés, et fréquemment un mineur, profitant du travail préparatoire, après avoir achevé ce *claim* abandonné, l'a exploité avec succès. Les puits les plus profonds

sont les puits verticaux ou horizontaux dans les collines; les moins profonds sont naturellement dans les plaines, où l'on arrive à la roche dure à travers des couches à peu près invariables, toujours assez faciles à enlever. Jusqu'à deux mètres de profondeur on jette en dehors la terre avec la pelle. Plus profondément, il faut établir un treuil, et, avec une corde et un seau, on extrait la terre et les pierres. Il est certaines précautions, souvent négligées, pour ne pas laisser s'accumuler les extractions trop près de l'orifice. Des accidents, par suite d'éboulements, blessent souvent le mineur, et plus d'un imprudent a eu le malheur d'en être écrasé avec son or, n'ayant pas pu être secouru à temps pour échapper à cet affreux ensevelissement.

Abandonné depuis trois jours constatés, un puits rentre dans le domaine commun. Souvent on traite soi-même de la vente de son *claim*, et un prix débattu en opère le transfert aux risques et périls de l'acheteur et sans cas rédhibitoires. Bien des malices sont constamment mises en pratique *pour parer la marchandise*, et les vieux mineurs, eux aussi, ont plus d'un tour dans leur sac. Ils abusent souvent de l'inexpérience de ceux qui agissent avec trop de bonne foi ou de confiance. Dans tous les cas il est utile de faire sa déclaration et de s'assurer la licence qui vaut titre légal, quand on est dans une place encombrée, ladite place étant probablement reconnue *bien payer*.

La connaissance de la bonne terre de lavage ne s'acquiert qu'à la suite du travail; l'appréciation, l'estimation, le jugement enfin sur la direction qui a pu être imprimée à l'or, les points d'arrêt qu'il a dû rencontrer, tiennent sans doute un peu à l'intelligence pratique du mineur, mais ce n'est jamais que l'épreuve qui

est décisive. Savoir miner est une profession qui a aussi son apprentissage et ses écoles. Tout individu, arrivant seul et pour la première fois aux *placers*, ne doit pas s'y poser en maître; il doit accepter le rôle de novice et bien se convaincre qu'il en sait moins que ceux qui l'ont précédé et qui ont déjà vieilli sous la pioche et le berceau. Il est si facile partout de prendre le faux pour le vrai, et combien de pauvres mineurs ont éprouvé de cruelles déceptions pour avoir confondu, malgré sa différence de poids, la roche micacée avec la roche aurifère !

Si l'on est assez fortuné pour avoir un petit fonds d'avance en débutant sur le terrain, qu'on ne se hâte pas de s'en défaire et qu'on agisse comme celui qui n'y arrive qu'avec ses bras et ses outils. Celui-ci ne doit pas s'attendre à opérer tout de suite d'après les plus favorables conditions. Les meilleurs postes sont pris et occupés. Il faut commencer par demander tout à ses bras jusqu'à ce que l'on ait fait son éducation, et afin d'y arriver promptement, tâcher de débuter auprès d'un maître. Le salaire sera toujours suffisant pour défrayer des dépenses, et si le néophyte est robuste et laborieux, il sera vite recherché à un prix qui lui permettra des économies. L'espérance, sans doute, est le plus fort stimulant lorsqu'on se livre au dur métier de mineur, et tant qu'on est au compte d'autrui cette porte aux douces illusions est momentanément fermée ; mais le travail la rouvrira bientôt, et de façon à ce que l'apprenti passé maître regagne le passé. Voilà ce que l'amour-propre ne comprend jamais. Celui à qui on sent quelque chose a des flatteurs, là aussi, qui veulent vivre à ses dépens, et sur les *placers*, comme ailleurs, il y a toujours ce maudit orgueil, le plus détestable des

conseillers qu'ait pu faire à l'humanité *la colère céleste.*

Aujourd'hui, on ne lave plus guère à *la battée* que secondairement pour séparer le sable noir de l'or, ou pour essayer la terre quand on *prospecte.* Autrement c'est le berceau qui est généralement employé, ne fût-on que deux ensemble. Dans la planche ci-dessous,



pendant une longue journée j'ai travaillé avec un Bordelais dont le camarade avait la fièvre. Je l'ai remplacé, quoique très peu expert, et fis cette corvée pour m'ins-

truire et rendre en même temps un léger service à un brave compatriote. Nous sommes là tous les deux à l'œuvre, plus ou moins reconnaissables.

Nous piochions, portions la terre et lavions au berceau à tour de rôle. En se relayant ainsi, on se délasse un peu. Il ne me trouvait pas encore assez précautionneux pour me laisser laver seul le minerai, ce sable mêlé de fer oxydulé, que, tous les dix ou douze seaux, nous retirions du fond du berceau, et qui, à la fin de la journée, donna une valeur d'environ cinq dollars. Il faut faire cette opération, en renouvelant souvent l'eau, avec une attention soutenue et avec assez de dextérité pour qu'aucune parcelle d'or ne fuie avec le liquide bourbeux. La terre argileuse est la plus difficile à laver, l'or s'en détachant avec peine.

Nous travaillâmes avec ardeur, quoique je ne fisse le métier qu'en amateur. Le temps était très beau, et je ne m'aperçus pas de la fatigue tout de suite; mais plus tard j'eus de fortes douleurs dans les bras et une espèce de courbature dans les reins qui m'empêchait de me baisser quand j'étais droit et de me relever quand j'étais courbé. Je me jugeai décidément trop vieux pour ce métier, et, le lendemain matin, au lieu de recommencer, je préférai aller sous des bois charmants tirer un lièvre et des perdreaux qui partaient presque sous mes pieds. Nous en fîmes un excellent repas d'adieu, où le camarade à la fièvre, quoiqu'il n'eût pas travaillé, mangea pour deux et pour deux jours, et but comme quatre le bon vin du pays natal.

A la *battée* ou au berceau on introduit l'eau soi-même. Dans la *battée*, on penche le vase à moitié plein de terre, après avoir fait écouler l'eau bourbeuse à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le sable noir qui con-

tient l'or, encore invisible, soit resté seul, au fond ou sur un côté du vase incliné; on jette les cailloux à la main au fur et à mesure du lavage, et le sable noir est recueilli dans un autre vase pour être soumis à une seconde opération. Dans le berceau, dont la description a été si souvent donnée que je ne la reproduirai pas autrement que par le dessin, c'est avec une grande cuiller emmanchée qu'on arrose continuellement en berçant avec l'autre main la terre déposée sur le tamis, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur le crible que les plus gros cailloux; on jette ceux-ci, après s'être assuré toutefois qu'ils sont bien purs de tout or. Quand cette opération a été renouvelée un certain nombre de fois, on vide le fond du berceau où les parties les plus pesantes se sont fixées, et on met ce sable aurifère dans un nouveau vase, ainsi que celui recueilli *à la battée*, et ensuite, le soir, sous la tente, à l'aide d'un feu ardent, on le fait griller dans une poële, comme si c'était des grains de café; tout ce qui était terre et adhérent au métal s'en sépare et devient poussière. C'est alors qu'on commence à voir briller les paillettes d'or. En soufflant dessus on vanne ce mélange de poussière et de métal, de façon à ce que tout ce qui est léger comme la poussière s'envole; le sable de fer magnétique et l'or ne bougent pas. Avec un aimant on enlève celui-là ou bien c'est l'or qu'on amalgame avec le mercure. Dans le résultat de cette opération se résume la journée du mineur. Il y a joie ou tristesse dans la chambrée.

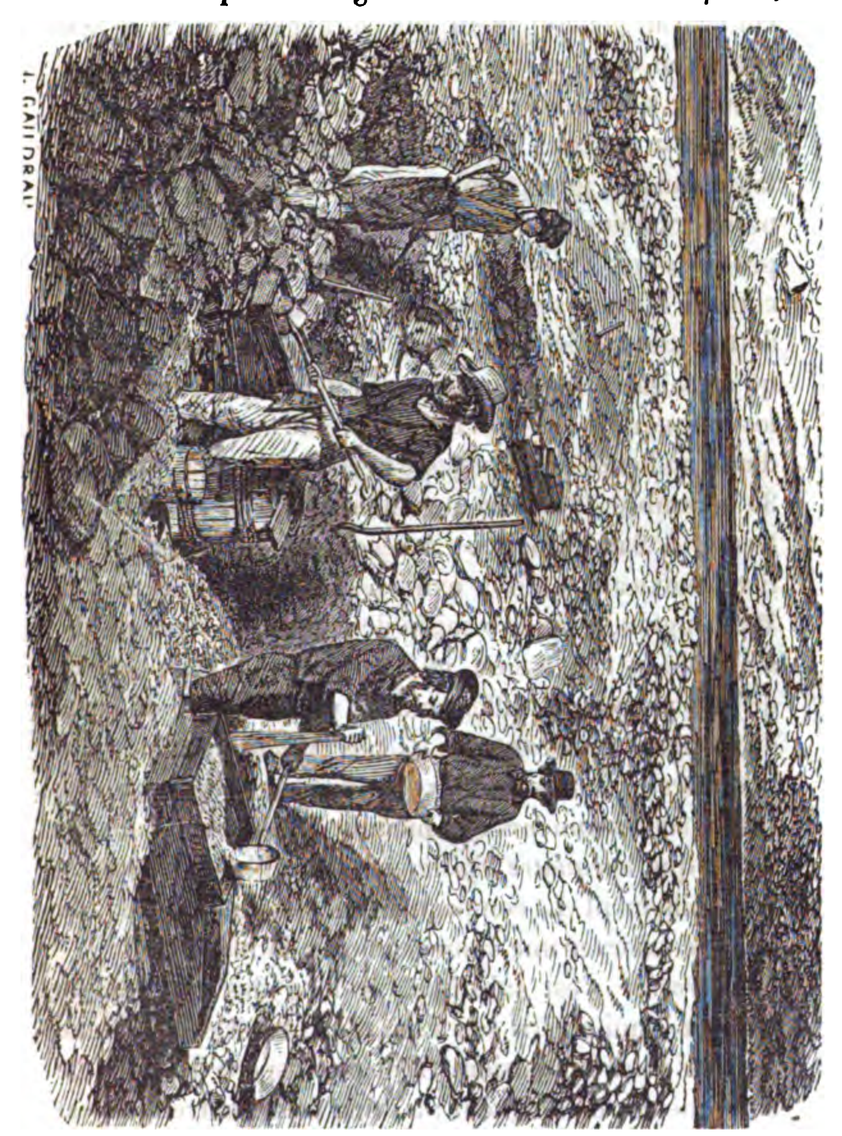
La planche des six mineurs américains que l'on va voir d'autre part, donne bien l'idée de ce lavage au berceau. Quelques-uns sont associés, d'autres opèrent seuls. La terre de lavage de ces derniers n'est que le sable du bord même de la rivière; ce sont de vrais *orpailleurs*.

Ceux de gauche prennent la terre sur la hauteur, et pendant qu'un des associés va la chercher avec ses seaux, un autre creuse le puits et le troisième lave.



La planche suivante est dans le même genre. Quatre mineurs en deux sociétés, se sont emparés, en vérita-

bles *squatters*, des bords de la rivière *Merced* (corruption de *Notre-Dame de Merci* ou *de Miséricorde*). Ces *claims* font partie du grand *rancho de Las Mariposas*,



cédé par le colonel Frémont à une compagnie anglaise qui n'a pas encore pu se débarrasser des mineurs éta-

blis antérieurement au jugement du procès qui la met en possession de dix lieues carrées pour les 5 millions de francs qu'elle a payés, dit-on, au colonel Frémont. On croyait généralement que ce *rancho*, qui est le seul connu en Californie possédant des valeurs minérales, avait été alloué au colonel comme récompense nationale pour services rendus à son pays, lorsque, capitaine dans la guerre contre le Mexique, il fut un des premiers à envahir, à explorer et à assurer cette belle province aux États-Unis. C'était une erreur, et ce grand citoyen n'avait seulement pas été mis à couvert des dettes contractées pour faire cette même guerre, puisqu'on faisait prisonnier pour ces dettes, cinq ans après, le conquérant de la Californie, sortant, à Londres, d'une audience de sa majesté la reine Victoria. Enfin, le 31 décembre 1852, un jugement de *la commission des terres*, à San-Francisco, a reconnu bon et valable le titre mexicain qu'il a exhibé. La Cour suprême, à Washington, a dû être saisie de l'appel; je crois qu'elle a annulé la concession, et il semble qu'il était difficile qu'elle prononçât différemment en présence de l'acte du Congrès déclarant que *les concessions des mines sont interdites en dehors des lois qui régissent les placers*, lois faites par les mineurs eux-mêmes. C'est ce qui fait sans doute que les *quatre législateurs* travaillent ce *claim* si tranquillement. La compagnie concessionnaire a pu, du reste, conserver une veine et choisir la meilleure.

Au *rocker* s'est substitué, le long des rivières, le *long-tom*, qui a reçu son nom d'un Américain nommé *Tom* et de sa dimension. C'est une espèce de bière de deux mètres de longueur; à l'une de ses extrémités est un crible et l'autre extrémité plonge dans l'eau. Avec de larges pelles on jette continuellement du sable et de

l'eau contre ce crible, placé au-dessus d'un large baquet à trois compartiments. Le premier arrête les plus fortes parcelles du métal, et celles qui lui échappent tombent dans le second; le troisième s'empare des plus légères, avec ou sans mercure.



On ne peut faire ce travail qu'au nombre de cinq ou six, comme on le voit dans la planche ci-dessus, sur-

tout quand on est obligé d'aller chercher la terre un peu loin. Au lieu de la porter dans des sacs, ils emploient un tombereau attelé d'un cheval, et il y a ainsi grande économie de forces humaines.

Le *long-tom* permet de laver une quantité de terre bien plus considérable que les *rockers*. Aussi se sont-ils beaucoup multipliés en peu de temps. Sur les *crecks* (ruisseaux) on a aussi un autre appareil appelé *sluice*, qui est une suite de canaux en bois, mobiles ou à développements successifs. On arrête les eaux à un point élevé, et au lieu de les laisser suivre capricieusement leur cours dans les rocs et les sables où elles avaient creusé leur lit, on les fait entrer dans ces caisses de bois, élevées de quelques centimètres au-dessus du sol; on jette alors dans ce cours d'eau artificiel la terre et les cailloux de la *ravine* ou ruisseau, que le courant lave ainsi de lui-même, entraînant seulement les parties délayées; le reste glisse lentement, et, d'intervalle en intervalle, le métal, toujours plus pesant, est arrêté et ses parties les plus décrassées finissent par l'amalgamation avec le mercure. On nettoye imparfaitement, sans doute, mais avec promptitude du moins, tout le cours du ruisseau, sauf à recommencer après ce premier travail, qui a toujours enlevé le plus gros. Il n'est pas besoin de capitaux pour de semblables appareils, qu'on fabrique sur place, dans des parages suffisamment boisés, à l'aide d'une hache, d'une scie et de quelques clous.

CHAPITRE XXXV.

Suite du travail des dépôts aurifères. — Les Bars de la Yuba. — Desséchement des rivières.

On voit que l'eau est toujours le principe et le moyen de l'exploitation aurifère, et qu'on n'a besoin du feu que pour achever de purifier la récolte minérale, ou, dans les grandes usines, pour faire marcher les machines à vapeur, ou bien encore pour séparer le mercure de l'or, par des procédés prompts et économiques de mercure, à l'aide de l'évaporation par la cornue, après qu'on l'a préalablement soumis à une forte pression dans une peau de chamois, retenant l'or pendant que le mercure sort par les pores de la peau. C'est cette même opération si simple que je fis à l'or du Canadien Masta, qui, quoique mineur et mineur heureux, n'en avait pourtant aucune idée.

L'eau étant indispensable pour l'exploitation aurifère, on a dû chercher par tous les moyens possibles à s'en

procurer, surtout pendant l'été et dans les *placers* secs (*dry diggings*). De là de très nombreuses entreprises qui, au lieu de chercher l'or même, se sont ingéniées pour fournir les moyens de travail aux mineurs. L'art s'est donc efforcé, à la fois, de donner de l'eau suffisamment à ceux qui en manquaient et d'en retirer à ceux qui en avaient trop abondamment. Une grande quantité d'industriels associés se sont emparés des sources sur les hauteurs les plus élevées, et là, au lieu de les laisser à leur indépendance séculaire, ils se sont rendus maîtres de leur cours et lui imposent des lits artificiels. Ce n'est au fond que l'application du principe proclamé par un célèbre ingénieur, que « les rivières ont été créées pour alimenter les canaux. »

A l'aide de pompes, on enlève l'eau des rivières pour la jeter dans des canaux semblables à ceux dans lesquels on dirige, par une pente douce, les sources des montagnes. Souvent ces sources sont recueillies sur des hauteurs très éloignées ; mais rien n'arrête les aquéducs en bois sur pilotis ; ils franchissent les vallées, et de larges rigoles, en terre glaise bien battue, tranchées dans les collines, sont, avec les aquéducs, les deux agents conducteurs employés alternativement. Fréquemment ces canaux se croisent en tous sens et présentent un ensemble de travaux prodigieux. Pendant le cours ménagé de ce liquide fécondant sur un espace de plusieurs milles, on irrigue les différents *placers*, à tous les niveaux, par des rigoles ou des tubes d'embranchements. Chaque mineur fait sa prise d'eau, ou naturellement où avec des tuyaux en toile, à son compte ou à ceux de la compagnie des eaux, et paye journellement à raison du volume d'eau qui lui est octroyé. Généralement il en coûte, en moyenne, d'un

1/2 dollar à 1 dollar par jour et par homme. Cette même eau, qu'on ménage soigneusement, sert souvent à plusieurs reprises et recouvre vite sa limpidité aussitôt qu'elle est rendue à elle-même. Semblable au géant de l'antiquité, c'est aussi en retouchant la terre, notre commune mère, qu'elle se retrempe et reconquiert une pureté et une puissance qui pourront servir plus tard à l'irrigation des terres arables, généralement trop sèches dans ces parages.

Pour se livrer à cette industrie des eaux, il faut d'abord une assez grande mise de fonds, qui passe en frais de main-d'œuvre de journaliers, terrassiers, bûcherons et charpentiers. Le bois ne coûte que la peine de l'abattre et de le façonner. De riches ouvriers peuvent seuls entreprendre ces travaux de longue haleine, que la rigueur des hivers interrompt et dégrade souvent. Mais une fois complétés et en exploitation, ils donnent d'énormes revenus, qu'on pourrait taxer d'incroyables, si la réalité des dividendes n'était constatée par les heureux actionnaires eux-mêmes, qui les recevaient en bel et bon ór, dans une foule de compagnies dont j'ai retenu le nom en m'éloignant, telles que :

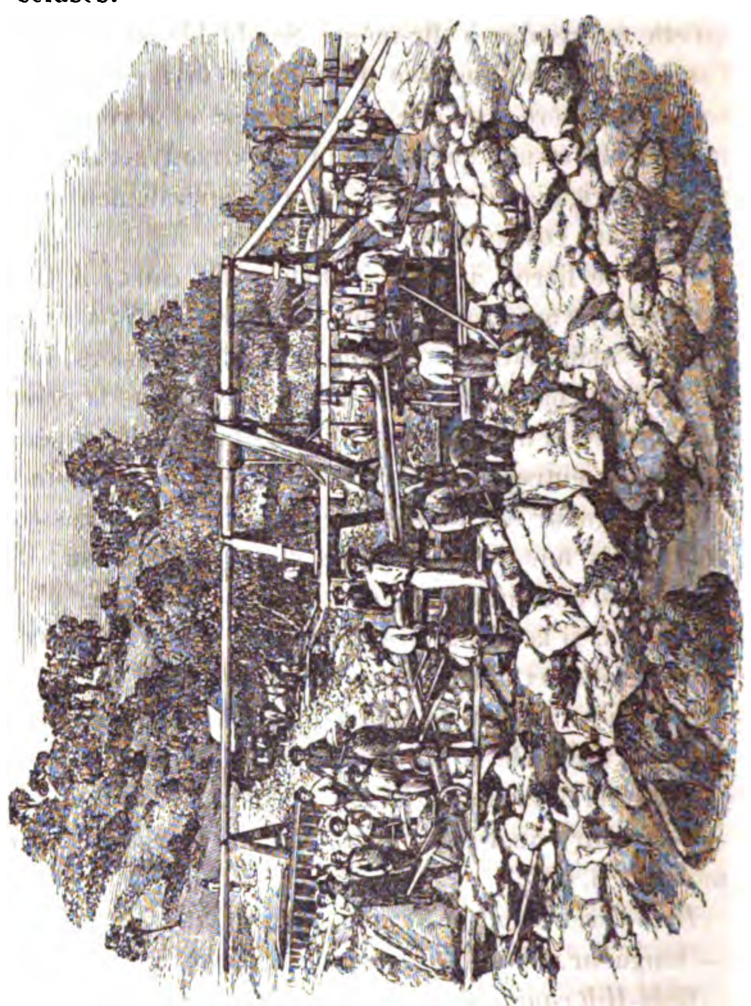
Weber et Coon-Hollow canal, — coût, 20,000 dollars; — longueur, quatorze milles et demi; — rapport, par mois, 27 p. 0/0;

Rock-Creek canal, à Nevada, — coût, 10,000 dollars; — longueur, six milles; — rapport, par mois, 40 p. 0/0;

Gold-Hill canal, — coût, 9,265 dollars; — longueur, dix milles et demi; — rapport, par mois, 48 p. 0/0.

Voilà des chiffres bien positifs, qui ne sont révocables par personne. Il est juste d'ajouter que les actionnaires ne sont ni à Londres ni à Paris; ils furent les ouvriers primitifs continuant à réparer, à entretenir, à faire

valoir leurs canaux, et, malgré leur fortune, ils tiennent toujours, en personne, les clefs des réservoirs et des écluses.



Lorsque la terre *paie bien*, les frais ne sont rien, dans un pays où la main-d'œuvre est tellement chère, que c'est sur son économie qu'il s'agit avant tout de combiner les calculs. Ainsi, par exemple, dans le *placer* d'*Industry-bar*, sur la *Yuba*, dont voici la physionomie, re-

levée le 9 mai 1852, bien que le *claim* fût sur le bord d'une rivière toujours abondamment pourvue d'eau, où les mineurs lavent, au *long-tom*, les sables et les cailloux de la berge prolongée, ils trouvent plus de profit à acheter l'eau qui arrive des montagnes voisines par des canaux factices, qu'à élever eux-mêmes celle de la rivière qui est sous leurs pieds. Long-temps cette compagnie, composée de vigoureux Américains, prélevait 15 à 16 dollars de bénéfice journellement. La plupart sont devenus riches et la société s'est successivement renouvelée. Ils employent, comme manœuvres, des nègres à 4 dollars la journée, et ont encore, de profit net, entre 5 et 6 dollars chaque jour, sans se fatiguer beaucoup.

Cet emplacement est ce qu'on appelle un *bar*. On donne ce nom aux endroits de la rivière qui ont un courant resserré, laissant, de chaque côté, aux eaux basses, un espace plus large et plus étendu qu'il ne doit l'être communément. Ces berges sont formées de rochers profondément enracinés dans le sol, sur la plupart desquels il y a un gravier rouge, couvrant toute la solide formation des rochers qui sont au-dessous. On suppose que le lit capricieux de la rivière fut autrefois sur ces *bars* et y a laissé de riches dépôts; ou bien que, dans les grandes crues, cette large extension du lit de la rivière reçoit sa part de nouveaux dépôts. La *Yuba*, à partir de dix milles de son embouchure, a une immense quantité de ces *bars*, auxquels on ajoute un autre nom, et qui sont devenus de petites villes par suite des nombreuses populations de mineurs accourues pour y recueillir abondamment l'or, reconnu le plus pur de la Californie.

Un des plus anciens *bars* porte un nom français,

ayant eu pour premier résident un vieux matelot provençal appelé *Sicard*, qui perdit un œil à la bataille de Navarin. De la Nouvelle-Orléans et de Valparaiso il se rendit de bonne heure en Californie, où il fit une fortune rapide sur cette même rivière *Yuba*. Il n'a pas su la conserver, ayant voulu se rappeler son ancien métier de marin, poussé par l'orgueil de pouvoir se dire à son tour capitaine et armateur d'un navire. Après ses désastres maritimes il fut trop heureux de rentrer à son ancien *El Dorado*, qui n'a pourtant pas voulu l'enrichir si vite une seconde fois. A son auberge, il a joint une ferme. Il serait dommage qu'il ne réussît pas en agriculture, car cette ferme, dans la vallée voisine, occupe de préférence les bras français. Il s'est toujours montré, ainsi que Mme Sicard, disposé à aider ses compatriotes. Cette *Mme Sicard*, bonne et honnête femme au fond, est bien le type le plus rustique de la Provençale; *ses mots* circulent parmi toute la population française. Par un de ces jeux incompréhensibles du hasard, qui se plaît à opérer parfois la réunion de ce qui semble avoir le moins d'affinité, Mme Sicard avait pour commis l'Anacréon français de la Californie, ce joyeux et spirituel Marboutin qui, assurément, ne lisait pas dans le même dictionnaire que sa bourgeoise. Sa muse, toute fleur et poésie, s'est exercée à cette foule de jolis couplets, d'un esprit si éminemment français, qui ont souvent retenti jusque dans sa patrie, lors des débuts de la Californie, et dans lesquels, lui aussi chantait, « pour consoler *ses pays* malheureux, » toutes les déceptions de la terre étrangère.

Dans les premiers temps, la population française s'était principalement portée vers le sud et avait donné la préférence aux affluents du *San-Joaquim*, sur le *Sacra-*

mento. Dans le sud, on pouvait travailler à peu près tout l'hiver, où l'on avait moins à redouter que dans les mines du nord les rigueurs de la saison des neiges et des inondations. *Stockton* était alors une ville plus française que *Sacramento*. Les trois dernières années ont égalisé, à cet égard, ces deux contrées, les nouvelles émigrations françaises s'étant particulièrement dirigées du côté de Marysville, au-delà du Sacramento. Enfin, nous sommes à peu près partout, à toutes les branches du commerce et de l'industrie, ainsi qu'à tous les genres de l'exploitation aurifère. Dans ce qu'on appelle les *placers du centre*, sur les *placers secs*, nous avons eu beaucoup de nos compatriotes; les premiers arrivés y ont eu quelques succès, beaucoup d'autres n'y ont que vécu, très peu y ont réalisé une fortune; mais plusieurs sont sur la route, et, comme ceux que j'ai déjà indiqués, ils se sont intéressés dans la grande exploitation pour le brisement du *quartz*, dont je vais, en quelques lignes, retracer la nature du travail.

L'or *natif*, celui qui, n'ayant pas subi la fusion et la désagrégation volcaniques, n'a pas été transporté en *alluvion aurifère* dans les plaines et dans les vallées, ou n'a pas transsudé dans les *placers* secs (*dry diggings*), repose au milieu des veines de quartz, sur lesquelles il est répandu en rameaux, en semis de menus grains. C'est cet or-là, qu'on va chercher et qu'on poursuit dans les entrailles de la terre, qui finira par être le seul susceptible de travaux permanents et réguliers. Il faut de grands préparatifs pour se bien assurer les filons par le percement de puits et de tunnels considérables; aussi, comme je l'ai dit, ce ne sont que les grandes associations de forces et de capitaux qui peuvent les entreprendre; vingt à trente ouvriers sont nécessaires pour faire ces

fouilles et les dispositions qui s'y rattachent. Une fois l'extraction faite, il est indispensable d'avoir une force motrice pour broyer, *bocarder* ce quartz; quelques usines ont employé des chutes pour faire tourner des meules comme celles que les anciens Espagnols appelaient au Pérou et au Chili *trapiches ;* mais l'hiver elles avaient trop d'eau et n'en avaient pas assez l'été, ce qui ne compensait nullement, et entraînait à des pertes de temps qui sont ruineuses là où la vie et la main-d'œuvre sont hors de prix. On a dû se mettre en mesure d'avoir des machines à vapeur. A défaut de charbon, le bois ne manque jamais, et, partout, à présent, on ne voit que machines à vapeur broyant, pulvérisant les roches aurifères.

Tout le monde mineur voulant travailler les quartz n'a pu obtenir encore de ces machines; mais, comme tous ceux qui en ont ne sont pas toujours parvenus à découvrir de bons filons, à pouvoir former des ateliers d'une force suffisante pour organiser les puits et les tunnels, ils se sont fait, en attendant, les agents, les *meuniers*, pour ainsi dire, de ceux qui ont à moudre. Leurs moulins, comme on le pratiquait pour les cannes des sucreries coloniales, sont devenus des *usines centrales :* elles broyent pour tous ceux qui y apportent leur minerai. Le transport, sans doute, impose de grands frais à celui qui est éloigné; mais, quand le quartz est riche, il paye largement *les chemins de bois* qu'on établit de la mine au moulin et le prix de la *bocarde*, qui est communément de 10 dollars la tonne (1,000 kilogrammes).

Une usine complète est un centre d'intérêts considérables, d'une vie active et de grands mouvements d'entrée et de sortie. Les procédés sont des plus simples et l'on peut suivre toute la marche de l'opération, dont la révolution n'excède pas une heure. Elle ne s'exécute gé-

néralement que par période de vingt-quatre heures, pour présenter la plus forte somme d'économie, de surveillance et de contrôle ; mais, pour en donner une idée, voici ce qu'il nous fut permis d'essayer avec le concours du contre-maître. Nous pénétrâmes au fond d'un tunnel horizontal percé à trente mètres sous la montagne *Saint-Louis*, à deux milles de *Nevada-City*, et là je pris au hasard un morceau de quartz détaché du filon qu'on extrayait, et qui rendait très bien arrivé à ce point. La circonférence moyenne, dans sa forme peu régulière moitié ronde et moitié carrée, pouvait être de deux mètres. La direction était à peu près horizontale, mais tendant néanmoins à s'élever dans l'ordre des travaux qu'on poursuivait. Cette pierre fut jetée sur des charbons ardents, afin de la faire griller pour la rendre plus friable ; avant comme après cette opération, qui ne fut faite que très imparfaitement, le bloc de quartz ne présentait, à l'œil nu, aucunes traces d'or. On plaça cette pierre brûlante sous les pilons, et, avant deux douzaines d'évolutions, elle était broyée et pulvérisée en sable très fin, qu'un courant d'eau emporta comme dans un gouffre au milieu d'une des cuves garnies de mercure, où l'amalgame se tritura rapidement. J'avais cru ne plus rien revoir.

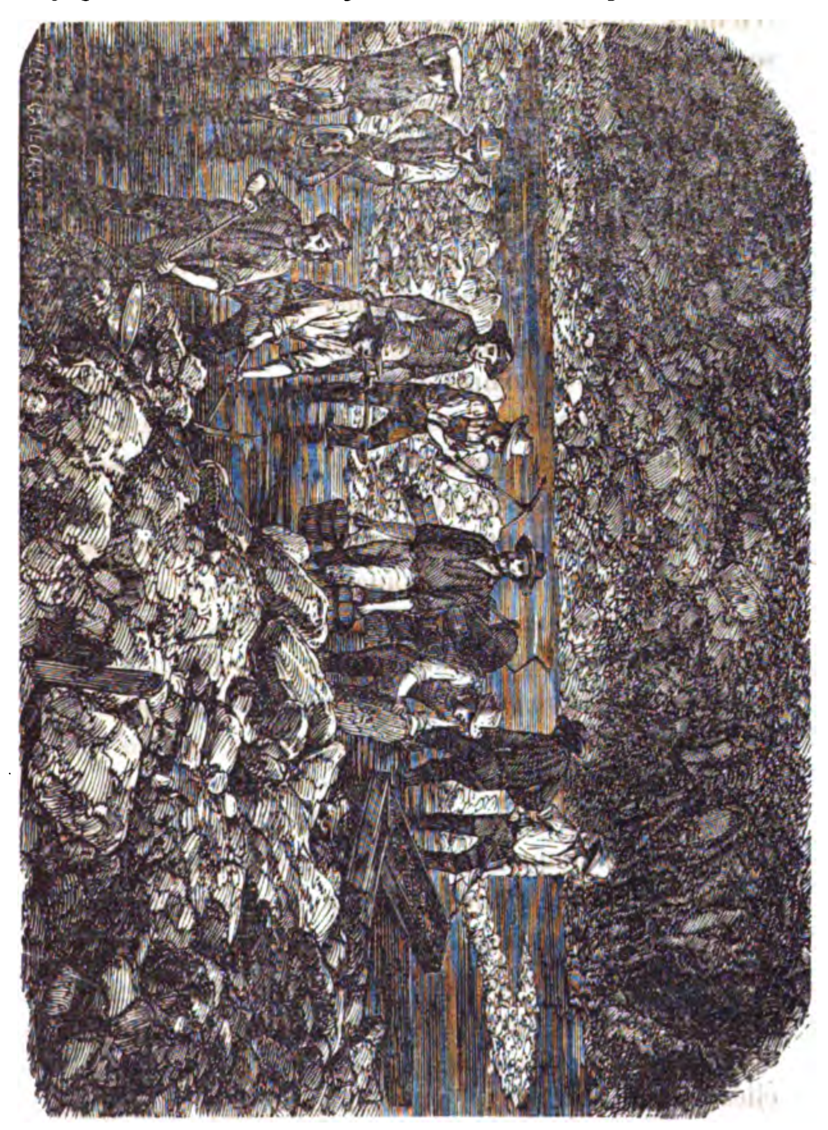
Après que le mercure eut été séparé de l'or par la simple pression dans une peau, il resta un peu plus d'un gramme et demi de poussière d'or, dans laquelle est amalgamé, il est vrai, un petit reste de mercure, que je n'ai pas encore fait évaporer par *distillation*. Ce morceau de quartz, de tout au plus vingt kilogrammes de pesanteur, s'est trouvé fort riche, puisque le rendement aurifère donnerait à raison de soixante-quinze grammes par tonne de quartz. En ne comptant que sur

soixante grammes, à cause du mercure, ce serait encore une valeur de 180 francs, environ deux onces d'or, par tonne, et, comme une usine bien établie peut écraser jusqu'à cinquante tonnes par vingt-quatre heures, on est à même de juger que cent onces d'or, dans cette période de temps, feraient un revenu considérable. On se contente généralement à bien moins.

Après avoir vu les miracles opérés par l'eau changeant la terre en or, nous allons nous trouver sur une rivière où c'est l'eau, au contraire, qu'il faut commencer par extraire pour pouvoir arriver ensuite au véritable but : retirer l'or qui repose dans le lit même de la rivière.

A l'aide d'un canal latéral et d'un barrage (*dum*, *flume*) pratiqué ensuite à l'époque où les eaux sont le plus bas (juillet-août), une douzaine de mineurs éprouvés avaient, sur cette petite rivière de *Bedwell*, affluente de *Feather's-River*, formé l'entreprise de mettre son lit à sec, et ils y étaient parvenus ou à peu près, malgré de fréquentes infiltrations. Il fallut, pour préparer cette opération, trois mois de travaux sans interruption, et que la moindre crue d'eau dérangeait et retardait continuellement. On voit que ce dut être un fort capital avancé que celui de trois mois à douze travailleurs, sans recueillir pendant ce temps-là une seule paillette. Aussi divisèrent-ils leur entreprise en actions, afin de compenser le travail dépensé et de pouvoir engager des ouvriers à la journée quand le moment de la moisson serait venu. J'ai vu négocier ces actions à des cours mobiles, variant suivant la crue ou la baisse des eaux. Une ondée, par exemple, faisait monter la rivière et baisser les actions ; la sécheresse produisait l'effet contraire. Il n'y a rien de plaisant dans cette Bourse ; car elle était plus logique dans ses fluctuations que celle qui

spécule sur le temps du boulevart des *Italiens* pour juger les facilités de guerre dans la Baltique et la mer



Noire ou bien la maturité des récoltes dans les plaines de la Beauce et dans les vignobles. D'ailleurs ces actionnaires ne sont pas seulement des joueurs à carnets,

comme les agioteurs sur les fonds publics ; ils sont aussi des producteurs ; car à chacun, sous peine de grosses retenues, incombe la charge de prendre part à la besogne manuelle ou de s'y faire représenter.

C'est toujours le même genre de travail, plus en grand seulement : une fois le lit mis à sec, il faut enlever la vase, les pierres, et creuser pour aller chercher l'or sur le schiste argileux qu'il n'a pu pénétrer. On lave au *long-tom*. Souvent on trouve ce qu'on appelle une poche (*pocket*), un trou dans lequel l'or s'est accumulé. L'activité à l'époque du travail doit être plus grande que dans les *placers* ordinaires, car dans ceux-ci on peut toujours faire le lendemain ce que l'on a négligé la veille.

Comme dans les campagnes à l'époque des moissons, où l'on n'a jamais assez de bras pour récolter et serrer, là aussi il faut se multiplier, se hâter ; chaque moment est précieux. Si, dans les montagnes où l'eau est rare, on craint la saison sèche, ici, au contraire, on redoute l'eau qui est toujours d'un volume trop fort, et l'on se hâte avant les premières pluies, car une journée suffit pour enfler les rivières de trois à quatre mètres, emportant les travaux, les outils et même les travailleurs. Les actions, à *Bedwell*, rapportaient pendant le travail auquel on assiste ici, et que l'artiste eut beaucoup de peine à faire cesser le temps seulement de le saisir avec son daguerréotype, de 50 à 60 dollars par jour ; l'on offrait 5 dollars à des ouvriers à la journée sans pouvoir en obtenir. Les actions se sont vendues jusqu'à douze cents dollars. En trois semaines elles étaient payées et l'on avait encore au moins six semaines à pouvoir travailler. Il y a eu des détournements de rivières plus miraculeux, mais il en est aussi qui ont fait un *fiasco* complet, ne payant pas seulement

les frais à l'époque des travaux; tous ceux préparatoires pendant plusieurs mois étaient entièrement perdus.

Bedwell, qui veut dire un bel ou bon lit, n'est qu'une petite rivière, dont douze hommes pouvaient se rendre maîtres sur un parcours limité et choisi; mais la hardiesse américaine ne s'est pas tenue toujours à si peu, et de véritables rivières, d'un volume d'eau considérable, d'un courant fort et rapide, n'ont pas fait reculer d'aussi intrépides mineurs. J'ai vu la *Yuba* à *Park's-bar* et à *Barton's-bar* presque entièrement canalisée sur sa rive droite.

Plusieurs compagnies avaient partagé la rivière, et chacune s'était attribuée un tronçon du lit, de distance en distance et bien entendu sans solution de continuité. Ces diverses entreprises étaient chacune à leur compte respectif, le lit étant, comme les autres *claims*, réglé et limité; mais il y avait beaucoup de responsabilité et des servitudes communes pour maintenir la séparation et l'écartement des eaux ; car une seule compagnie qui aurait négligé ses endigages aurait compromis le salut de tous.

Il n'y a pas de bords et de lit de rivière en Californie qui aient été plus fouillés que ceux de cette *Yuba* qui, pendant tant d'années, avait, sans qu'on s'en doutât, roulé si paisiblement des flots d'or.

Une compagnie anglaise, constituée à un fort capital, envoie d'habiles ingénieurs pour ouvrir un *canal latéral* au sud de la *Yuba*, qui laissera à tout jamais aux fouilles des *diggers* l'ancien lit de la rivière. C'est une entreprise colossale devant élever au premier rang cette partie de la région aurifère.

Dans les voyages *au pays de l'or*, auquel je viens de

m'efforcer d'associer mes lecteurs, j'ai fait tout mon possible pour leur donner un sentiment juste de ce qui forme une si étrange disparate avec ce qu'on est habitué à voir et à sentir tous les jours; sans compter que les récits les plus exagérés et les plus contradictoires ont déjà faussé maintes fois l'opinion publique. Pour me servir d'une expression nouvellement consacrée, moi aussi j'ai voulu agir par mes *impressions*. C'est en les communiquant telles que je les ressentis sur les lieux mêmes, libre de prévention, dégagé de toute espèce d'intérêt personnel, que j'ai prétendu à la confiance. Je veux les transmettre à ceux qui n'ont pas été et même à ceux qui ont été et n'ont pas su voir. J'avoue moi-même les obligations en déclarant que j'ai appris beaucoup par mes devanciers. Il y aurait ingratitude à ne pas reconnaître le grand appui que j'ai trouvé dans mes communications avec ceux dont l'expérience et les lumières excédaient tout ce que je ne pouvais retirer de ma simple appréciation. A cette considération je réclame indulgence, même faveur pour mes faiblesses; ce n'est pas de l'orgueil, au contraire, c'est de l'humilité; car c'est alors que, cessant d'être moi-même, je sentais le besoin d'invoquer une autorité supérieure à mon propre entendement; je n'étais plus qu'un misérable écho.

Nous avons exposé clairement les deux versions auxquelles on peut attribuer la présence de l'or en Californie. Il ne peut y en avoir d'autres raisonnables; c'est l'une ou l'autre, et peut-être même le concours réuni des deux, mais pas autre chose. Quelle que soit celle qu'on adopte, il est évident que le métal précieux deviendra plus caché; mais, quoiqu'il ne soit pas soumis aux lois de la reproduction, le champ à exploiter est trop vaste, comparativement à ce qui a été fait jusqu'à

présent, pour que l'on puisse parler sérieusement de l'épuisement des mines. Aux siècles seuls à en voir la fin. On ne peut néanmoins disconvenir que les difficultés s'accroissent à mesure qu'il faut poursuivre plus loin et plus profond; mais le perfectionnement des moyens n'est-il pas là, aussi bien que le génie si actif du lucre, marchant tous les jours vers des progrès qui compensent largement les difficultés croissantes?

D'après les plus récentes statistiques, le premier semestre de 1854 n'a pas atteint le chiffre de celui correspondant à l'année précédente pour les sorties d'or du pays. Nous ne voyons pas là une raison de penser que le chiffre de l'extraction est inférieur. Je le crois même supérieur, vu les trois circonstances suivantes :

1° Une fabrication monétaire sur une plus large échelle a été établie, cette année, à San-Francisco; elle frappe pour plus d'un million de dollars mensuellement et pourrait aller jusqu'au triple;

2° L'agriculture, par ses développements, rendant la contrée moins tributaire de l'importation, l'argent sort moins;

3° Le haut cours de l'intérêt qu'on retire si sûrement est apprécié aujourd'hui et engage les capitaux à rester dans le pays.

Ainsi, bien qu'il ne soit sorti que pour 23 millions de ·s en poudre d'or, au lieu de 31 aux époques prés et correspondantes de 1853, ce n'est d'aucune ›rtance; d'autant plus qu'aux causes compensatives quées déjà, il convient encore d'ajouter la satisfac- n des mineurs, qui n'a jamais été plus générale dans la majeure partie des *placers*, où la population, toujours croissante, est, en outre, un symptôme irrécusable.

L'or, depuis deux ans, se vend toujours le même

prix, ferme entre 17 dollars 1/4 et 17 dollars 1/2 l'once (grammes 31,10) en poudre comme en pépites. La poudre est toujours plus ou moins mélangée de poussière; mais elle est si légère comparativement à une matière comme l'or, pesant, à volume égal, dix-neuf fois l'eau distillée! Enfin, au prix courant de San-Francisco, le kilogramme d'or est à environ 540 dollars, soit 2,700 francs, à 5 francs le dollar. Nous ne comptons le dollar qu'à 5 francs, vu la réduction récente que vient de subir ce coin américain, qui n'est plus frappé qu'à 8 p. 100 au-dessous de son ancien poids, ce qui le place intrinsèquement au-dessous de notre écu de 5 fr. (1). Aussi, celui-ci passe-t-il couramment pour 1 dollar dans toute l'Union, tandis que le nouveau dollar a perdu, au contraire, plus que la prime de 27 à 30 centimes dont jouissait l'ancien dollar sur notre monnaie. On peut considérer cette réduction comme un avantage pour les acheteurs d'or en Californie, car, avec un moindre poids d'argent, ils ont maintenant bien en réalité la même quantité d'or qu'ils avaient autrefois.

L'or de l'Australie, comme titre, est beaucoup plus fin que celui de la Californie; c'est un fait; aux minéralogistes à découvrir sa raison d'être. Tandis que celui-là s'élève presqu'à la pureté de l'or fin, communément au titre de 950 à 1,000, celui de la Californie, variant de 2 à 3 p. 100, couvre à peine, en moyenne, $\frac{900}{1000}$. Les autres cent parties sont pour quatre-vingts au moins en argent. Le cuivre y est presque inappréciable. Aussi l'or est-il très blanc, tandis que l'or de notre

(1) Toujours au même titre de 900; mais le nouveau dollar d'argent ne pèse que 24 grammes 8 dixièmes au lieu de 26,8 que pesait l'ancien : c'est bien près de 8 p. 100, et notre pièce de 5 francs est toujours frappée à 25 grammes au même titre de 900.

monnaie, au même titre, a une teinte rougeâtre qu'il tient des $\frac{100}{1000}$ de cuivre avec lesquels il est allié. Dans deux pièces de la même valeur nominale, dont l'une serait frappée à Paris et l'autre à San-Francisco, n'y eût-il de différence ni dans le titre ni dans le poids de l'or, qu'il y en aurait une dans la valeur comparative entre les 10 p. 100 de cuivre alliés à Paris et les 8 ou 10 p. 100 d'argent naturel dans celui de la Californie, dont *le départ* n'a pas été fait. Cette différence de valeur intrinsèque est encore assez importante : elle donnerait environ 1/2 p. 100 à la pièce alliée à l'argent sur la pièce alliée au cuivre (1). C'est évidemment une supériorité intrinsèque, et une supériorité aussi réelle comme pureté, laquelle n'empêche pas la couleur pâle de l'or californien de produire sur l'ignorance et le vulgaire (considérablement en majorité dans ces questions), l'effet du cuivre ; il en est pourtant tout-à-fait pur, tandis que ce reproche devrait atteindre justement notre monnaie, avec son dixième de cuivre, duquel elle emprunte jusqu'à une couleur qui n'est rien moins que celle de l'or natif.

C'est ainsi que nous voyons souvent, dans l'ordre moral, les qualités incriminées et les défauts glorifiés. Heureux encore quand ce n'est le fait que de l'ignorance ! mais l'envie et la calomnie ne déposent-elles pas leur bave sur les actions mêmes qui devraient commander le respect et l'estime publics, s'efforçant de changer ainsi en un plomb vil l'or le plus pur ?

Je troquai deux fois à San-Francisco de la bijoute-

---

(1) 1,000 grammes = 100 grammes. . 22 fr. } 16 francs par kil.,
Départ . . . . 6 }
soit environ 1/2 p. 100, en tenant compte des 10 p. 100 de cuivre qui ont comparativement une valeur si infime.

rie de Paris brisée, mais contrôlée, contre de la poudre d'or, poids pour poids. Mon mineur, pourtant très malin, croyait faire une bonne opération, lorsque, pour sa poudre à 900/1000, je ne lui donnais que l'or contrôlé de Paris à 750/1000, sur lequel je gagnais ainsi 20 0/0 par la différence du titre.

Lors de la découverte de l'or à *Culoma*, une des premières craintes qui traversèrent l'esprit des mineurs, fut celle de la baisse de l'or dans l'univers, à mesure qu'ils remplissaient leurs poches. Ils étaient trop dans le délire de la richesse pour se voir aussi atomes qu'ils l'étaient réellement. Depuis cette époque, quelques motifs qu'ils aient eus pour se rassurer, les producteurs de l'or sont toujours plus préoccupés que ceux qui le dépensent, du discrédit qui doit s'attacher de plus en plus à ce signe représentatif.

Voyons un peu à quel point il a chuté, et s'il vaut vraiment encore la peine de se baisser pour aller en ramasser sur les *placers*.

Les économistes les plus doctes se sont mis à la recherche des conséquences probables et possibles de la rupture d'équilibre entre les deux métaux qui représentent tout. Je me garderai bien d'aborder ces hautes régions; je me bornerai simplement à faire de grossiers calculs sur les conséquences du mouvement que les six dernières années ont imprimé aux métaux précieux. Pendant que l'or augmente en abondance, l'argent semble poussé dans la voie contraire, ou du moins se raréfie de plus en plus. Sans avoir besoin de nous jeter dans ce vaste champ ouvert à toutes les conjectures, restons sur le terrain du marché; sa mercuriale est le meilleur des thermomètres.

La Californie depuis six ans, et l'Australie depuis

quatre, ont jeté au moins pour deux milliards de francs dans la circulation, sans préjudice de la production ordinaire dans les autres parties du monde. C'est quelque chose déjà, surtout quand le fait n'est pas anormal et qu'il porte, au contraire, tous les caractères de la durée et pour un temps indéterminable. La production de l'argent n'a pas augmenté de son côté, bien au contraire. Recueillons maintenant les chiffres qui résument l'effet produit sur les rapports respectifs des deux métaux.

L'or pur à 1000/1000, dit or en barre, est toujours fixe et immuable à 3,437 francs le kilogramme, et l'argent à 220 francs. Avant les récentes découvertes, l'or gagnait en barre ou monnoyé jusqu'à 1 0/0, et même au-delà. Il a perdu successivement cette prime, et aujourd'hui il est en *déprime;* car la Monnaie de Paris, qui fait ici autorité, ne paie l'or qu'après un délai de quarante jours, ce qu'on doit évaluer, au cours de l'intérêt actuel, à 1/2 0/0 de perte. L'argent, d'autre part, qui, à son cours nominal de 220 fr., n'était pris jusqu'ici qu'à 218 fr. 89 c., est maintenant reçu par la Monnaie à 220 fr. 50 cent. C'est près de 1 0/0 de prime sur l'ancien cours. Et cependant la Monnaie n'en reçoit pas même assez pour faire de la petite monnaie pour les besoins du Trésor; car le prix de l'argent a augmenté pour l'exportation, par les raisons que nous allons déduire, jusqu'à l'énorme agio de 3 p. 100.

Diverses autres causes ont concouru à modifier les rapports entre les deux métaux. Parmi les principales, nous citerons les suivantes, qui ne peuvent avoir échappé à l'attention de nos économistes. En première ligne, les besoins d'argent métallique pour payer les quantités de grains que le Nord nous a envoyées;

comme l'argent seul a un cours légal dans ces pays, il a fallu fondre en lingots une grande partie de notre monnaie pour solder les comptes de Hambourg, Pétersbourg, Amsterdam, etc.; il faut espérer que cet état de choses cessera ou se modifiera sensiblement cette année, si, comme tout le fait espérer, la récolte est suffisante; mais un autre fait plus sérieux pèse en ce moment sur l'Angleterre, et sur nous par contre-coup : les Indes anglaises, qui, pendant long-temps, expédiaient à Londres leurs roupies, sont forcées aujourd'hui de demander des lingots d'argent à Londres, soit pour leurs besoins personnels, soit pour leurs transactions avec les pays voisins; ceci, sans doute, peut n'être regardé que comme une affaire de change et d'arbitrage; mais ne perdons pas de vue que les Chinois envoient pour plus de 160 millions de thé par an à Londres, qui jusqu'ici se remboursaient en opium. Eh bien! il paraît que les novateurs révolutionnaires du Céleste-Empire, sans s'effrayer des foudres britanniques, défendent l'usage de ce narcotique, et, comme ils ne veulent pas d'or, ce sont encore des lingots d'argent ou des piastres qu'il faudra se procurer pour solder les exportations de thé aux Chinois; et les quantités d'argent qui arrivent du Mexique et du Pérou étant d'une insuffisance notoire pour tant d'emplois, c'est donc en France qu'on viendra s'alimenter d'argent, du moins tant que nous en aurons.

Il n'appartient pas au but de cet ouvrage de prolonger sous ce point de vue les rapports existants entre les deux métaux; mais le jour ne peut pas être éloigné où le gouvernement sera forcément contraint de niveler notre monnaie d'argent avec celle des autres pays. Dans les énormes bénéfices que font nos hôtels des monnaies

sur la fabrication de l'or aujourd'hui, nous voyons déjà une preuve de l'habileté avec laquelle est administrée cette branche du revenu public. Mais revenons encore aux rapports précis entre l'or et l'argent, et voyons dans quelles proportions respectives se présente l'argent :

En Angleterre (1), comme 14.100 }
En Amérique (2), comme 14.850 } est à 1.
En France (3), comme. . 15.500 }

Il est donc évident que l'Angleterre et l'Amérique ont un intérêt à conserver l'argent qui leur arrive.

D'une part, 1/2 0/0 de perte sur l'or au lieu de 1 0/0 de bénéfice, fait donc une chute de 1 1/2 0/0, qui, ajouté d'autre part à 1 0/0 de prime sur l'argent, accuse 2 1/2 0/0 d'écart entre l'or et l'argent depuis six ans. Je crois que c'est clair et bien compris.

---

(1) La livre sterling, 1 £ = 20 shellings.

Ainsi, 1 shelling pesant 5.600 à 925

(Il faut remarquer que les shellings ne sont donnés que comme appoint : cependant, on en a fabriqué d'immenses quantités, mais qui ont été envoyées en Australie.)

1 souverain pesant 7.980 à 22 karats ou 916/1000.

TITRE :

5.600 × 20 × 925 = argent fin. . . . . . grammes. 103.600/000
7.980 × 916.2/3 = or fin . . . . d° 7.315/000
Soit, 14.100.

(2) 1 dollar, argent pesant 24.8 au titre de 900, soit, argent fin . . . . grammes. 22.320/000
1 dollar en or pesant 1.674 au titre de 900, or fin. . . . . .grammes. 1.504/000
Soit, 14.850.

(3) 4 pièces de 5 francs pesant 100 grammes au titre de 900, = argent fin. . . . . grammes. 90,000/000
1 pièce de 20 francs pesant 6.450 au titre de 900 . . . . grammes. 5,805/000
Soit, 15.500.

Maintenant, comme l'or, à l'échelle des cours fixes pour les deux métaux 3,437 fr. d'une part et 220 fr. d'autre part, vaut près de quinze fois six dixièmes l'argent, et qu'il gagnait de prime, tant par lui-même que par la dépréciation de l'argent, trois dixièmes en sus; en un mot et en d'autres termes : qu'il fallait, il y a six ans, quinze fois neuf dixièmes d'argent pour le même poids en or, et qu'aujourd'hui il n'en faut plus que quinze fois cinq dixièmes; c'est donc quatre dixièmes d'écart équivalant à plus d'un quarantième.

Admettons comme hypothèse, qui peut se réaliser d'après ce qui se passe aujourd'hui, que nous soyons dans une situation normale pouvant se continuer pendant deux siècles et demi, où en serait arrivé l'écart des métaux ?

L'or ne vaudrait plus comparativement à l'argent :

Dans six ans, que quinze fois un dixième ;

Dans trente ans, que treize fois cinq dixièmes;

Dans cent vingt ans, que sept fois cinq dixièmes;

Enfin, dans deux cent trente-trois ans, il serait au niveau de l'argent et probablement ne s'arrêterait pas là. Ce mouvement par périodes de six années, qui n'est tout simplement qu'une règle de trois, est la conséquence allongée de ce qui a lieu depuis six ans.

Mais, pour être juste et mettre tout en balance, il y a, il est vrai, contre cette éventualité quelques considérations à opposer. Rien n'autorise à supposer qu'un si long temps l'or sera toujours aussi abondant, pendant que d'un autre côté la production de l'argent n'augmentera pas. Cette augmentation est d'autant plus probable, que la Californie a de très riches mines d'argent, qu'on finira par attaquer, et que le Mexique d'ailleurs, dont l'annexion dans un temps donné et assez rapproché est

assurée à la République du Nord, sous l'impulsion énergique de la race anglo-saxonne, rouvrira les mines des Montézuma et leur feront rendre tout ce qu'elles peuvent rendre : des monceaux d'argent !

Du reste, le mouvement indiqué ci-dessus irait plutôt en se précipitant qu'en se ralentissant, si de nouvelles causes ne venaient modifier la situation actuelle; car, à deux milliards de francs en or tous les six ans, la Californie et l'Australie, au bout de deux cent trente-trois ans, auraient inondé l'univers de soixante-dix-sept milliards de francs en or : 77,000,000,000 ! ! ! !

Dieu soit loué ! il y en aurait enfin pour tout le monde, et nous serions arrivés au véritable *âge d'or*.

Il est vrai que l'or pourrait bien ne devenir réellement qu'une chimère, ou bien les tarifs en assignats et ceux de la Californie se reproduiraient de plus belle, et ce serait alors tout-à-fait la même chose : on achèterait et l'on vendrait tout à un chiffre plus fort.

L'époque transitoire serait malheureuse pour les gens à revenus fixes et déterminés; mais il faut toujours voir les masses, et l'on dit que les révolutions provenant de l'abondance des métaux sont les meilleures; si donc nous devons en subir d'autres, souhaitons la préférence à celles-ci.

Hélas ! quel dommage d'être venus si tôt, ou de ne pas vivre jusque-là !

ÉPILOGUE.

L'époque de notre départ de la Californie commençant à être un peu ancienne, nous nous croyons obligé de rafraîchir certaines dates par la reproduction de quelques fragments d'une correspondance, revue et corrigée sur les extraits qui en ont pu être déjà publiés. Si, d'une part, ils semblent faire double emploi ou former une répétition que nous tâcherons de rendre insensible; d'autre part, comme la plupart de ces détails se rattachent aux progrès de la contrée, ils empruntent à la fois un nouvel intérêt de ce qui précède tout en achevant de le compléter à leur tour.

Les dates sont importantes à conserver.

« 21 Novembre 1853.

» Au 1er octobre 1853 on connaissait positivement le mouvement de l'émigration par mer pendant les trois premiers trimestres de 1853. L'augmentation n'a pas été aussi considérable qu'on pouvait le supposer d'après les précédents. Ainsi, il était débarqué de tous les points du globe (y compris la Chine pour 3,640) 27,866 individus, dont 4,432 femmes, et il en était parti 20,843; différence en

faveur du pays, 7,023. On ne connaissait pas avec la même précision le chiffre de l'émigration qui ne marche que dans un sens, de l'émigration à travers les plaines et les Monts Rocheux. Cependant, d'après les rapports approximatifs de l'avant-garde qui avait débouché dans l'Orégon et la Californie, il n'y a pas exagération à porter le chiffre entre 20 et 30,000, avec un nombre incalculable de têtes de bétail. Cette population, qui n'est composée que d'à peu près une seule race, est la plus intéressante pour le pays, parce qu'elle vient avec des dispositions stables, pour s'y livrer exclusivement à l'exploitation de la véritable richesse, l'agriculture. Cette branche a fait d'assez notables progrès pour suffire aujourd'hui à l'alimentation de la moitié de la population, et c'est immense, quand on pense qu'il y a cinq ans à peine il fallait tout importer !

» Malheureusement, la question de la propriété des terres en Californie, loin de s'éclaircir et de se légaliser, semble reculer, au contraire, par suite des tâtonnements et des incertitudes du gouvernement central. Aussi, jamais il n'y eut une guerre plus vive de procès et même de luttes homicides entre les possesseurs en vertu d'anciens titres mexicains et les *squatters* américains.

» Pour en revenir aux chiffres de l'émigration par mer, il y a une si vive concurrence entre les différents bateaux à vapeur allant et venant de San-Francisco à la côte ouest de l'Amérique centrale, que le tarif de 350 à 400 dollars de San-Francisco à New-York, est tombé à 40 dollars (200 francs). Quoique le chemin de fer de Panama soit déjà livré sur un parcours de près des deux tiers de l'isthme, supprimant la pénible et dangereuse navigation du Chagrès, une rivalité tellement sérieuse s'est développée à Nicaragua, que près de la moitié des voyageurs avait déjà donné la préférence à cette nouvelle route. Ainsi, pendant les neuf premiers mois de cette année, 6,648 passagers sont restés fidèles à Panama, 6,035 ont suivi la nouvelle route de Nicaragua qui n'a pourtant ni chemin de fer, ni canal, ni œuvre d'art quelconque. Et cependant, la totalité du voyage jusqu'à New-York s'y opère en cinq ou six jours de moins, ce qui déterminera sans doute le gouvernement des États-Unis à lui confier la malle, à moins que la compagnie de Panama, qui a son siége à New-York, et dont le capital engagé est si considérable, ne parvienne à écraser sa rivale, au prix de quelques millions qu'elle est en train de sacrifier.

» Outre l'abaissement du fret et du prix de passage, elle entreprend des réparations majeures entre Panama et Crucès, en attendant que son chemin de fer soit complété (ce qui sera l'affaire d'un an), et, à cet effet, elle a augmenté le nombre des travailleurs d'un contingent considérable de *coolies*. Une fois les travaux du chemin de fer terminés, la compagnie du canal de jonction à *Escoces* et *San-Miguel* pense les engager. Comme cette affaire du canal est encore bien précaire, nos colonies françaises, qui ont besoin de bras pour remplacer leurs anciens esclaves comprenant la liberté dans la paresse, feraient peut-être bien d'embaucher ces Asiatiques acclimatés, dont l'essai a été déjà fait avec succès sur les sucreries de la Guadeloupe et de la Martinique.

» A propos de Nicaragua, nous ne pouvons nous lasser d'admirer avec quelle supériorité de jugement, avec quelle sûreté de tact cette ligne avait été appréciée, il y a dix ans, par la haute et profonde intelligence qui préside aujourd'hui à nos destinées ! Le fait n'est pas assez généralement connu pour que nous ne le rappelions pas ici avec quelque orgueil.

» Le prince Louis-Napoléon avait rapporté de sa courte apparition en Amérique tous les documents géographiques et scientifiques relatifs à la jonction des deux Océans. Aussi, les députations de ces contrées, San-Salvador, Guatemala, Honduras, vinrent-elles, en 1845, troubler la solitude de l'illustre prisonnier de Ham, pour réclamer son concours, son patronage, le priant de les diriger, de les appuyer, implorant ses lumières dans cette difficile et colossale entreprise. Ne semble-t-il pas vraiment incroyable que ce soit auprès d'un captif, privé de toute vie active, et qui n'avait plus lui-même aucune faculté de locomotion, que l'on vienne, à travers les monts et les mers, demander la séparation des continents et le secret d'ouvrir de nouvelles communications entre les peuples des différents hémisphères ?

» Le prince livra un mémoire qui fut accueilli avec enthousiasme par les républiques intéressées ; elles donnèrent à l'entreprise le nom de *canal Napoléon de Nicaragua*, et voulaient, d'un accord unanime, placer l'auteur de ce beau travail à la tête de l'exécution ; mais si le prince avait pu, à travers les barreaux de son donjon, laisser échapper le fruit de la pensée, il fut empêché par les événements politiques de disposer aussi libéralement de sa personne...

La Providence qui, dans ses voies impénétrables, lui réservait le rang suprême dans sa patrie, devait lui fermer cette fois-ci les passages du Nouveau-Monde.

» Ces progrès de l'agriculture que nous avons signalés ne sont pas une des moindres causes de la langueur des affaires commerciales à San-Francisco, où la reprise qui s'était fait sentir en juillet et août n'a pu se soutenir. Le prix des marchandises, depuis plus d'un an, tout-à-fait à l'avantage de l'acheteur, ne laisse aucune marge aux expéditeurs. Les vins mêmes et les spiritueux, si chers aux lieux de production, n'ont subi qu'une hausse insignifiante sur le marché de San-Francisco. L'encombrement y est tel, que l'on trouve à peine assez de place pour emmagasiner; l'intérêt de l'argent en est accru et l'on est, en outre, menacé des réexportations de l'Australie, où le stock est, dit-on, dans une disproportion avec la consommation encore plus extrême qu'en Californie.

» On s'occupait activement de mettre à exécution l'heureuse idée d'une exposition des produits de l'agriculture en Californie, et nos compatriotes, qui se sont adonnés en grand nombre à la culture des champs et des jardins, ne peuvent qu'y figurer honorablement. Dans l'érection de ce palais de cristal, on voyait moins une singularité d'imitation qu'un moyen d'encourager les efforts d'une population beaucoup plus digne de sympathie que celle des mineurs, qui se récompense et s'encourage elle-même par la nature de ses travaux tout personnels.

» Avant l'ouverture des portes de l'exposition, chez différents marchands de la ville, on montrait des échantillons de plantes céréales s'élevant à 5 mètres, un melon d'eau de 26 kilogrammes et des citrouilles de 87 kilogrammes! Et tout cela vu et touché journellement par la population de la ville.

» La dernière loi votée, qui proscrit toute construction en bois dans le centre de la ville, depuis le 1er juillet, s'exécute rigoureusement. A San-Francisco, comme à Paris, on ne voit plus dans tous les quartiers que plâtre et moellons. D'après le dernier recensement officiel pour l'assiette des taxes, le montant des propriétés immobilières s'élève en ville à 28,802,000 dollars (144,010,000 fr.), environ à 55 millions de francs de plus que l'année dernière. C'est avec des capitaux venus d'Europe et des États-Unis, et qui rapportent 3 et 4 0/0 d'intérêts par mois, que ces immeubles se sont ac-

crus et développés. La main-d'œuvre devait s'en ressentir naturellement; aussi, depuis les coalitions d'ouvriers au printemps dernier, se soutient-elle aux prix élevés des temps primitifs de la Californie : maçons et charpentiers à 8 et 10 dollars (40 et 50 francs) par jour, et le prix de la vie animale n'est nullement en proportion ; un ouvrier sobre et laborieux continue à pouvoir se nourrir avec un dollar (5 francs). Nous ne serions pas embarrassé de citer plusieurs de nos compatriotes qui, par le salaire seulement (ce qui est si rare !), ont déjà réalisé de petites fortunes.

» Les immenses travaux d'irrigation et de canalisation dans les placers secs (*dry diggings*), où l'on ne travaillait pas l'été faute d'eau, n'ont cessé de rendre abondamment depuis six mois. C'est même à cette cause plutôt qu'à celle de l'accroissement des mineurs, qu'il faut attribuer une augmentation bien sensible dans les exportations d'or. Elles ont été officiellement constatées, par la douane et les compagnies d'assurances maritimes, à 9,555,814 dollars, près de 50 millions d'excédant sur le premier semestre 1853 comparé à celui de 1852, et le second semestre courant dépassera encore bien certainement cette valeur. Le travail, sans doute, est plus dur qu'autrefois, mais la richesse aurifère est inépuisable : chaque jour on découvre de nouveaux placers avant d'en avoir fini avec les anciens, et, bien positivement, le rendement annuel de la Californie n'a pas encore atteint son maximum.

» Sur 797 navires entrés dans le port de San-Francisco, du 1er janvier au 27 septembre, on en comptait 25 de France, 49 de la Chine et 62 de l'Angleterre. Il en était sorti, dans le même espace de temps, 1,277.

» On commence à se reposer des élections qui, pendant trois mois, avaient agité le pays. Ce n'étaient que meetings et conventions, où les whigs et les démocrates se qualifiaient avec l'aménité ordinaire du vocabulaire républicain. Ces dénominations de *whigs* et de *démocrates* aux États-Unis sont assez difficiles à saisir ; en Californie elles n'ont aucune signification politique et n'ont trait qu'aux intérêts locaux : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Le gouvernement de l'État était aux mains des démocrates qui tenaient à y rester et qui ont réussi. Dans la ville de San-Francisco, où les élections municipales ont été démocratiques, il y avait un immense intérêt à remplacer le gouverneur actuel, qui poursuit

avec acharnement le projet d'étendre la ville sur la baie, ce qui éloignerait du port les propriétés actuelles et leur enlèverait ainsi une grande partie de leur valeur. D'autre part, les nouveaux terrains, qui ne sont encore à proprement parler que l'eau de la baie, seraient l'occasion de grandes et fructueuses opérations qui se négocient depuis long-temps. Cette question, rejetée par le sénat à la simple majorité d'une voix, reparaîtra devant la nouvelle législature avec de meilleures chances ; elle est, avec la question des titres de propriété, ce qui émeut le plus la contrée en ce moment.

» Quand on a habité les États-Unis, on sait combien l'usage de la glace est dans les premières nécessités de ses habitants. Deux ou trois navires, chargés de glaces à Sitka, possession de l'Amérique russe, plus au nord sur la même côte que San-Francisco, avaient découragé les envoyeurs de Boston. Mais le gouverneur du port russe n'a pas voulu continuer à laisser prendre de la glace sans la permission de l'empereur, son maître, qui est le dispensateur personnel de toutes les grâces, aux extrémités comme au centre de son vaste empire. Une compagnie américaine est en route pour Saint-Pétersbourg, où elle va solliciter le privilége d'enlever les glaces de Sitka.

» En attendant, on a manqué de glace en Californie, et il a fallu recourir aux neiges de la Sierra-Nevada pour y suppléer. Si le produit est moins beau, du moins cette ressource toute nationale ne fera jamais défaut sur des pics couverts de neiges éternelles.

» Le 15 août, en l'honneur de la fête de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III, M. Dillon, consul de France, avait réuni dans ses salons l'élite de la population. Dîner, bal, souper splendide, rien n'a manqué. Comme entrain et bon goût, au dire de tous les invités, on n'avait encore rien vu de mieux à San-Francisco. Cette fête n'a coûté que 3,600 dollars (18,000 francs).

» Au départ de la dernière malle (1er octobre), on venait de recevoir le traité passé entre l'Empereur et les États-Unis, le 23 février dernier, qui, moyennant une loi réglementaire locale, garantira désormais les propriétés de toute nature de nos compatriotes en Californie. Il ne faut plus qu'obtenir un vote réglementaire local.

» Toute la population française paraissait vivement touchée de cette sollicitude paternelle du gouvernement impérial, qui, par ce même traité, relèvera aussi les attributions consulaires. »

« 11 Février 1854.

» Les terrains continuent leur marche ascensionnelle ; mais les esprits clairvoyants, les jugeant à leur apogée et sentant une réaction prochaine, réalisent déjà leurs bénéfices. Il était impossible, d'après le grand nombre de magasins à louer, que le prix des loyers ne fléchit pas. Au taux précédent, dont on peut évaluer à un tiers la réduction qu'il vient de subir, le loyer écrasait toutes les maisons de commerce qui n'avaient pas le moyen d'être propriétaires de leurs magasins et *stores*. Malgré les énormes commissions, les consignataires de navires avaient eux-mêmes beaucoup de peine à joindre les deux bouts. Tout était pour les propriétaires d'immeubles à San-Francisco.

» Voici, entre mille, deux exemples récents qui peuvent donner une idée des fortunes de ce genre. Deux notabilités viennent de quitter le pays après un séjour de quatre années consécutives. L'un, M. F. C., ancien agent de change de Paris, où il doit être arrivé, a réalisé 10,000 dollars (50,000 francs de rente mensuelle, soit 600,000 francs par an) qui lui seront servis en paiement de loyers partout où il résidera ; l'autre est M. Brannan, membre démissionnaire du sénat californien, surnommé *le Nabab*. Il a assez de la Californie et retourne aux États-Unis avec 40,000 dollars de revenus mensuels, soit 480,000 dollars (2,400,000 francs) par an, et l'on cite deux ou trois autres fortunes semblables, telles que celles du capitaine Folsom, de M. Howard, etc.

» Il n'y a rien de plus vrai dans *le Moniteur*, et cependant bien des incrédules n'en croiront pas un mot. Il y a tant de gens qui n'ont foi ni aux merveilles ni aux nababs. Ils verraient comme nous celui-ci, qu'à moins de compter avec lui, ils douteraient encore de cette variété de l'espèce nabab, tant il est simple dans ses goûts et démocrate dans ses opinions.

» Il y a toujours de graves discussions judiciaires sur la possession des terres, et jamais plus de délits et de crimes ne furent commis à ce propos. Les journaux sont remplis de ces attentats, dont les diverses autorités paraissent enfin s'émouvoir.

» Le rapport du *grand jury* (le grand jury représente, outre ses attributions judiciaires, à peu près nos conseils-généraux de départements) propose d'énergiques mesures. Seront-elles votées ? là n'est pas la question ; mais seront-elles mises à exécution ? Un ju-

gement en faveur d'un *squatter* nommé P. C., vient de soulever la conscience publique. Ce n'est pas le *primus occupans*, ce n'est pas le porteur de titres qui a eu gain de cause, mais celui qui, par abus de la force, avait fait une clôture autour du terrain. Une infinité de meurtres ont été la cause de cette inique jurisprudence qui tendait à sanctionner tout bonnement le droit du plus fort, et l'on proteste énergiquement en appel devant la Cour Suprême.

» Toutes les terres noyées par l'eau jusqu'à leur plus haute marque, viennent d'être reconnues définitivement, par le Congrès central, propriétés de l'État de Californie. On sait que les terrains aurifères ont été abandonnés aux mineurs, qui y font les lois eux-mêmes, et que les autres terres sont la réserve fédérative pour indemnité des frais qu'a occasionnés l'acquisition de la Haute-Californie. Les terres consacrées, dans le principe, aux écoles publiques, qui avaient été usurpées par d'autres, vont enfin être rendues à leur pieuse destination.

» La municipalité nouvellement réélue, montre un grand désir de faire des améliorations. Le nouveau maire, M. Garrison, est un homme d'action et d'énergie. On vient de mettre en accusation trois des principaux fonctionnaires de l'ancienne municipalité : le collecteur des taxes, le trésorier et le contrôleur. Ils s'appropriaient tout bonnement le trésor municipal et répondaient aux porteurs des bons de la ville : « Il n'y a rien en caisse ! » De là une grande dépréciation dans ces valeurs, dont alors ils se rendaient acquéreurs. Le mal est autant dans l'organisation que dans les personnes. Ces fonctionnaires ne sont élus que pour un an et avec un trop modique traitement. On parle d'augmenter le nombre des agents de police, qui n'est que de quatre-vingt-six, dont cinquante-six sont payés par la commune et trente par des particuliers; ceux-ci, quoique légalement investis, sont appliqués à des fonctions spéciales et restreintes. Les fonds sont votés pour la geôle, reconnue malheureusement insuffisante, et pour créer une maison de correction où l'on enfermera les jeunes vagabonds, dont le nombre va toujours croissant. L'hospice des orphelins, sous le patronage des dames de San-Francisco, est dirigé avec une sollicitude toute maternelle qui ne laisse rien à désirer.

» Les rues sont de plus en plus obstruées par les ballots de marchandises et les matériaux de construction, malgré les restrictions

des lois de police. On commence à poursuivre sérieusement les contraventions, ce qui donne l'espoir de voir finir un pareil état de choses. Pressé entre ces obstructions, les charrettes (dont les conducteurs sont très grossiers), et les cavaliers d'une imprudence impardonnable, le chétif piéton a la plus grande peine à circuler ; à chaque instant une foule d'accidents attestent tous les dangers de sa position. On replancheie les principales rues et chaque jour on comble ainsi quelques-uns de ces trous sur la voie publique, où disparaissent si souvent hommes, bêtes et véhicules. On a taxé depuis long-temps le prix du chargement d'une charrette à 1 dollar, ce qui est un prix raisonnable ; mais les voitures de place, qui sont, il est vrai, très luxueuses, sont toujours à 5 dollars (25 francs) la course. Aussi tout le monde, à San-Francisco, ne monte-t-il pas en carrosse doré.

» Le département du feu a été réorganisé, la ville s'impose à 60,000 dollars par an. Douze cents pompiers, avec treize magnifiques pompes, divisés en seize compagnies, dont une compagnie de sapeurs-pompiers français, font un service qui, depuis deux ans, a prévenu de grands sinistres semblables à ceux d'autrefois. Aux trente-huit citernes existantes, on en ajoute sept qui vont être terminées. Ces quarante-cinq citernes contiendront ensemble assez d'eau pour pouvoir littéralement inonder toute la ville en cas de besoin.

» Le conseil municipal vient d'arrêter en principe la suppression des représentations théâtrales le dimanche, et on craint que, très prochainement, la ville ne soit privée de ces nobles délassements. La population française en est d'autant plus contrariée, que c'était ce jour-là qu'elle remplissait de préférence ses deux théâtres *Union* et *Adelphi*, qui, de leur côté, en éprouveront un déficit sensible dans leurs recettes. En revanche, les cabarets n'en seront que plus fréquentés, et cela pour l'honneur et la gloire de Dieu ! Les maisons de jeu sont fermées depuis long-temps le dimanche ; tolérées encore les autres jours de la semaine, on va leur enjoindre d'avoir à supprimer les chants et la musique à l'aide desquels, comme les sirènes de l'antiquité, elles attiraient les malheureux pour les dévorer ensuite dans leurs antres.

» La télégraphie est non-seulement vulgarisée dans toutes les villes de la Californie, mais encore avec les principaux *placers*. On respecte les fils conducteurs, ce qui est assez heureux. Il a même

été fait une innovation digne d'être importée en Europe : aux simples poteaux qui supportent les fils, on a substitué, sur la ligne de San-Francisco à San-José, des arbres fruitiers. Dussent les planteurs de ces nouveaux vergers ne pas recueillir seuls tout le produit, que ce serait encore une nouvelle richesse et un double profit bien dignes d'être offerts comme modèles à tous les pays où ils peuvent avoir leur application !

» Chaque nationalité use largement de la liberté dont on jouit ici, pour se réunir en *meetings* et célébrer des anniversaires. On aime beaucoup les fêtes et les banquets, en Californie. Nous venons d'avoir celui des Polonais de la vieille Pologne, où les vœux n'ont pas manqué pour que la nationalité polonaise ne périsse pas et pour qu'elle puisse profiter du défi jeté à l'Europe par l'autocrate, qui semble frappé de l'*esprit de vertige et d'erreur.* Il y a ici beaucoup d'exilés de cette héroïque contrée ; ils sont vus, comme presque partout, avec une sympathie véritable. Les Suisses, qu'on trouve toujours parmi les plus laborieux, célèbrent, le 12 décembre, l'anniversaire de l'*Escalade* (1602), fait beaucoup plus positif que tous ceux du fabuleux Guillaume Tell. La dernière réunion des enfants de l'Helvétie était présidée par un homme à qui Genève doit, en ce moment, le placement de ses capitaux à un chiffre apprécié dans une cité d'une prudence proverbiale, et dont Champfort, qui connaissait bien ces habiles financiers, disait : « Si je » voyais un Genevois se jeter par la fenêtre, j'irais m'y jeter après » lui, certain qu'il y aurait quelque chose à gagner. »

» Une triste occasion de montrer notre sympathie pour la Belgique a été saisie avec empressement par notre consul français, M. Dillon. Il n'y a à San-Francisco qu'une espèce de consul belge officieux. Il s'est placé sous la garantie de notre pavillon pour sauver deux de ses compatriotes indignement spoliés aux environs de la ville, et dont la vie même était menacée. Les Belges, en Californie, ont ouvert une souscription pour rembourser le consulat français, et, sur son noble refus, ils ont consacré cette somme à soutenir un procès en réparation contre les misérables dont la conduite a soulevé, même parmi les Américains, une indignation générale et a déjà été flétrie publiquement dans le rapport du *grand jury.*

» Le nombre des partants a excédé de 597 le nombre des arri-

vants, du 27 octobre au 27 novembre. L'époque n'est pas favorable à l'émigration; c'est au printemps que l'on se repeuple, surtout des classes agricoles qui arrivent à travers les monts et les plaines. Elles s'annoncent immenses pour l'année prochaine. »

« 16 Juin 1854.

» La situation du pays est toujours à peu près la même. Sous forme de *chronique*, voici les dernières nouvelles :

» L'hiver est fini et l'on sera maintenant quatre mois sans pluie, mais non pas sans rosée. Tous les mineurs sont à leur poste. Quoique les chargements d'or sur les steamers continuent à être moins considérables qu'aux époques comparatives de l'année dernière, et par les causes déjà énoncées, jamais les *express* (messagers publics) n'en ont apporté davantage des mines à San-Francisco. On découvre tous les jours de nouveaux gisements, et ceux de *Jowa-Hill* viennent de produire le plus grand *excitement;* des milliers de mineurs s'y étaient transportés, et plusieurs en étaient déjà revenus avec une petite fortune réalisée dans la première semaine.

» Le commerce d'importation des États de l'Est s'était beaucoup ralenti; l'on espérait que l'encombrement venant à cesser, les marchandises reprendraient un cours moins ruineux que celui où elles se tiennent depuis plus d'un an. Les vins seuls étaient fermes, mais à de si hauts prix la consommation se restreint. C'est un moins grand malheur en ce moment, puisque les vignobles français n'ont rien à envoyer; cependant il est toujours à craindre que la consommation ne se porte sur d'autres boissons. C'est avec peine qu'on entrevoyait dans le Congrès des dispositions peu favorables à accueillir les propositions du Gouvernement, tendant à faire disparaître la totalité du droit de douanes de 40 p. 100 *ad valorem* sur nos vins.

» L'émigration avait repris son cours ascensionnel, le chiffre des arrivants excédant de beaucoup celui des partants.

» Le prix de l'argent se maintient toujours à son taux élevé, 2 1/2 à 3 p. 100 par mois sur bonnes garanties.

» L'opinion publique accusait hautement le docteur Cullen, celui-là même qui avait déterminé la formation de la compagnie anglo-franco-américaine pour le percement du canal de jonction entre *Escoces* et *San-Miguel* (voir page 49 et suivantes) d'avoir ré-

digé de faux rapports, en ce qu'il n'avait pas visité l'emplacement ainsi qu'il l'avait affirmé. Les immenses difficultés rencontrées par les nouvelles commissions d'exploration qu'avaient apportées sur les lieux trois navires sous pavillons des puissances respectives, donnaient à penser qu'il avait dû être impossible au docteur Cullen de visiter l'Isthme comme il l'affirmait. On a même été fort long-temps inquiet sur les vingt-sept hommes apportés par la corvette américaine *Cyane*, qui ont éprouvé des obstacles et des dangers de tous genres dans cette traversée de l'Isthme. On les a cru massacrés par les sauvages, comme les trois matelots du détachement français-anglais qui a été obligé de rebrousser chemin. Ces aborigènes, semblables à ceux de *San-Blas*, dont j'ai parlé (pages 30 et 31), sont d'une très mauvaise nature. Espérons, à présent que les inquiétudes sont dissipées sur le compte des explorateurs américains (les seuls qui aient pu traverser), qu'il en sera de même sur les inculpations portées contre le docteur Cullen; — puissent les nouveaux rapports scientifiques corroborer ceux sur lesquels s'est basée l'entreprise, et ne pas la faire encore ajourner! En attendant ce canal et le grand chemin de fer, on espère un vote prochain du Congrès pour relier télégraphiquement San-Francisco avec New-York.

» L'intrépide colonel Frémont, qui est, lui, un explorateur si sérieux et si consciencieux, était de retour à San-Francisco de son quatrième voyage à travers toute l'Amérique du Nord, voyages qui sont bien le plus grand parcours entrepris jamais par terre. Il dirigeait une des quatre compagnies expédiées pour fixer la meilleure direction à donner au grand chemin de fer du Pacifique, dont le développement successif de l'Est à l'Ouest aura près de quatre mille kilomètres. Le colonel Frémont était le plus apte à influencer une détermination, surtout sur la passe de la *Sierra-Nevada*. Il propose de la fixer auprès des sources de *la Merced*, par le 37° parallèle; la passe n'aurait pas là plus de deux mille mètres de hauteur, et l'on ne rencontrerait ensuite que des plaines; comme il faudrait pourtant traverser vers son milieu la vallée des *Tulares*, des remblais considérables sont à craindre, et par tout l'argent qui a été engouffré dans les marais de l'isthme de Panama, on sait ce que coûtent de pareils travaux. Une fois à *San-José* on contournerait la baie à l'Ouest, sur des terrains solides et unis, au milieu de nombreuses populations qui déjà assureraient des re-

cettes à ce tronçon. Aussi l'État californien se montre-t-il des mieux disposé pour se charger des frais jusqu'à la *Sierra-Nevada* exclusivement. Reste le grand désert jusqu'à *Utah-Territory*, pays des Mormons, et ce grand désert ou *grand bassin*, bien que faisant partie de la *Nouvelle-Californie*, ne peut pas plus supporter les frais de cette immense voie, que les plaines ouest de l'*Arkansas* ou du *Missouri* et les Monts-Rocheux ne supporteront, avec leurs rares populations, les frais à faire sur leurs territoires. C'est à la caisse fédérale, sans aucun doute, qu'incombera la charge de ces dépenses; elle doit être enchantée d'avoir une si bonne occasion d'écouler l'excédant embarrassant de ses recettes. Elle vient, il est vrai, d'en employer une partie à payer Santa-Anna, qui, ainsi que nous le prévoyions si bien quand nous l'avons publié d'avance, ne regarde pas de si près à écraser le malheureux Mexique pour y soutenir son pouvoir absolu et ruineux. Puisque les Américains ont une impatiente rage de s'emparer de la Havane, pourquoi ne traitent-ils pas avec l'Espagne comme avec le Mexique? — C'est qu'il y a encore dans la couronne de Castille un fond de noblesse qui repousse de pareils amoindrissements de territoire à prix d'argent. Nous pensons que c'est peut-être, surtout dans les circonstances actuelles, un sentiment honorable mais exagéré, car le grand Napoléon lui-même leur fournit un précédent dans la cession de la Louisiane, qu'il avait reçue de l'Espagne même et qu'il s'empressa de céder aux États-Unis, à prix d'argent et pour payer ce que la France leur devait, sauvant ainsi cette province de la rapacité anglaise.

» Les Espagnols, qui ont aussi des dettes à payer et des besoins d'argent, peuvent bien engager leur *joyau* et faire comme Napoléon :

« Craint-on de s'égarer sur les traces d'Alcide? »

» La Californie, par ce qu'elle vient d'acquérir du Mexique, se relie davantage, et par de nouveaux points, au reste des États-Unis, et peut espérer du moins, si le canal de jonction du docteur Cullen lui fait défaut, d'obtenir la nouvelle communication par Tehuantepec, que des difficultés sans nombre avaient entravée jusqu'à ce jour.

» De fréquents *meetings* avaient lieu au mois de mai dans l'Orégon pour agiter la question de savoir si, à présent qu'il a atteint

le chiffre de la population exigé pour devenir *État* et cesser d'être un *territoire*, il devait, sans attendre la nouvelle émigration en route, formuler sa demande au Congrès. La majorité s'est prononcée contre, aussi bien que pour ne pas exiger que les fonctionnaires fussent pris exclusivement parmi les citoyens de l'Orégon. Ce territoire sent avec raison qu'il ne doit pas encore rompre les liens de tutelle, qu'il ne peut pas repousser les lumières du gouvernement central, et encore moins se priver des dépenses faites dans le pays avec les fonds de la caisse fédérale.

» Une recrudescence dans les duels se montrait depuis quelques jours à San-Francisco, et des résultats tragiques avaient frappé même des magistrats. L'autorité y est impuissante à cet égard, et la justice, qui condamne tous les jours à l'amende les citoyens qui se battent à coups de poing et de bouteille, ne poursuit pas ceux qui employent le *revolver* ou le *rifle* pour vider leurs querelles.

» On accusait, depuis quelques jours, les Chinois de commettre les vols en ville à l'aide du chloroforme, et cette circonstance réveillait contre eux le parti à la tête duquel marche le gouverneur Bigler, qui ne considère pas ces races asiatiques comme des races blanches, et qui, avec plus de raison, ne trouve aucun avantage pour la contrée dans ces émigrations. « Elles ne se mêlent pas, » disent-ils, au reste de la population, ne font aucune dépense et » ne s'abattent sur les *placers* que pour enlever la richesse aurifère, » en échange de laquelle ils ne laissent, comme de véritables oi- » seaux de proie, que leur guano. » La législature de cette année venait de clore sa session; mais, au début de la prochaine, on s'occupera de cette question d'émigration chinoise qui s'accroît tous les ans; on la réglementera et peut-être même la restreindra-t-on.

» En attendant, cette multiplicité de vols, dont les auteurs n'avaient pas été découverts, avait déterminé les autorités à augmenter le nombre des agents de police.

» Le *squattérisme* était plus audacieux que jamais: des siéges et des batailles réglées avaient lieu tous les jours dans la ville, soit entre les véritables propriétaires et les *squatters*, soit entre les *squatters* eux-mêmes. Des espèces de *comités de vigilance* spéciaux pour ces désordres s'étaient organisés en vue de prêter mainforte à la justice qui, faute de sanction sans doute, montrait une incurie déplorable.

» La ville de San-Francisco, mise à l'abri de nouveaux incendies par la multiplicité des moyens employés soit pour prévenir, soit pour comprimer le feu, prend tous les jours une nouvelle extension. Les principaux quartiers sont éclairés au gaz. Les constructions, avancées aujourd'hui de plus de deux cents mètres sur la baie, sont comblées en dessous par le sable qu'on fait rouler de la montagne à l'aide de machines à vapeur. Celui qui ne sert pas à cet usage est converti en briques. C'est ainsi que toute la banlieue métamorphose ses buttes stériles en magnifiques bâtiments. Aussi, ne peut-on faire la plus courte absence de San-Francisco sans être frappé des étonnants progrès d'une ville qui n'a pas six années d'existence, et qui, avec sa population de 50,000 âmes bien réelle aujourd'hui, peut rivaliser sous beaucoup de rapports avec les villes les plus riches et les plus importantes du monde.

» Coup sur coup plusieurs navires de France venaient d'entrer, mais on craignait d'être long-temps sans nouveaux arrivages. On annonçait de nos ports l'impossibilité où l'on serait de faire des armements, faute de navires et de matelots, l'état de guerre ayant fait noliser plus de deux cents navires et enlevé au commerce ses meilleurs marins. Les armateurs américains, en paix avec toute la terre, s'apprêtaient à nous suppléer, et déjà des navires de New-York étaient en route, chargés de marchandises de provenance française.

» On attendait avant le 4 juillet, et pour célébrer le soixante-dix-huitième anniversaire de l'indépendance américaine, le commodore Perry, arrivant du Japon avec une partie de son escadre, et à cette occasion San-Francisco disposait déjà des armements pour avoir les prémices des relations ouvertes avec les deux ports de cet empire.

» Les arts y sont toujours en honneur et bien payés surtout. Anna Thillon, après moins d'une année de séjour en Californie, vient d'en partir avec plus de 25,000 dollars. On y attendait Mme Sontag, lorsqu'on a appris que le choléra venait de l'enlever si rapidement à Mexico. Pour les artistes comme pour les mineurs, le rameau d'or à la suite de pareils voyages est souvent incertain et toujours périlleux à cueillir.

» Les Indiens, sur la limite entre la Californie et l'Orégon, continuaient leurs déprédations, et l'on ne comptait plus en obtenir satisfaction qu'en achevant de détruire cette malheureuse race abori-

gène. Outre quelques soldats de l'armée, plus ou moins régulière des Etats-Unis, qui sont sur les lieux, il y a diverses compagnies organisées dans le pays toujours prêtes à entrer en campagne. Une de ces compagnies, celle des tirailleurs *Marion*, a placé à sa tête un tambour-major français, coiffé du *mirifique kolback*, qui produit un effet *ébouriffant*. On ne se doute probablement pas qu'une de nos supériorités nationales là-bas est celle du tambour. Une autre compagnie, quoiqu'entièrement recrutée de républicains pur sang, a pris le nom de *Garde Impériale* (*Empire Guard*), et elle a une tout autre tenue que la Garde Impériale de Soulouque, dont elle ne ferait certainement qu'une bouchée.

» La *Société de Bienfaisance française* est mieux organisée que jamais et possède à présent l'immeuble, terrain et bâtiments, où elle continue à traiter si fraternellement ceux de nos compatriotes disgraciés à la fois par la santé et par la fortune. L'existence de ce modeste établissement, à côté du magnifique hôpital américain qui vient de coûter un million à édifier, est désormais assurée.

» Sur le bruit répandu d'une rencontre, à l'embouchure du Goulet, entre la frégate russe *Diana* et une frégate française, la population des flâneurs s'était portée sur la côte, d'où ils n'ont rien aperçu. On s'inquiétait généralement fort peu dans les marines du commerce français et anglais, de la présence de quelques navires russes de plus ou de moins dans l'Océan Pacifique, et l'on comptait sur les deux escadrilles réunies de France et d'Angleterre, composées de 22 voiles portant 330 canons. Suivant une rumeur qui méritait confirmation, un navire américain aurait été prendre des lettres de marque pour s'armer en course à Sitka; les flottes réunies en auraient bientôt fait justice. Déjà, il paraît que les deux malheureuses frégates russes ne trouvent pas le Grand-Océan assez vaste pour les cacher. Elles se sont montrées aux îles Sandwich, où le roi Kaméhaméha a proclamé les principes de la neutralité. Parviendront-elles seulement à gagner *Sitka*?

» Le principal port de cette île est la *Nouvelle-Arkhangel*. On a établi entre cette place et San-Francisco un mouvement régulier de deux ou trois navires consacrés entièrement au transport de la glace. La consommation qui s'en fait en Californie, hiver comme été, est immense. Les Américains sont convaincus que c'est à l'abondance de la glace qu'ils doivent de ne pas être incommodés par

leurs nombreuses libations, et à cette considération ou à toute autre, ils ont obtenu de l'autocrate russe la permission qu'ils sollicitaient d'en exporter de *Sitka*.

» Voici, d'après les rapports des capitaines de navires qui fréquentent les parages du Nord pour ce genre unique de commerce, ce qu'on savait à San-Francisco : « Sitka est défendu par soixante-dix pièces de canons, dont deux à pivot et à la Paixhans ont une grande portée; la garnison de la place se compose de 250 à 300 hommes, commandés par d'excellents officiers. Le port renferme en outre deux petits steamers de guerre affectés au service de la colonie. Nous avons su également qu'un transport russe, le *Sitka*, de 700 tonneaux de jauge, y transportait des munitions et des approvisionnements qui, à ce jour, doivent y être rendus. Il est aussi de toute probabilité que la frégate *Diana*, de 52 canons, et la corvette russe dont nous ignorons le nom (ce dernier navire a été rencontré à Rio-Janeiro par le steamer *Yankee Blade*), ont pour instructions de rallier Sitka et de contribuer à sa défense en cas d'attaque : ces deux navires renforceraient l'artillerie de la place de 70 pièces de canon environ, et la garnison de 600 hommes à peu près. Ces mouvements maritimes et les hypothèses admissibles qu'ils font naître dans notre esprit, prouvent que la Russie prévoyait de longue main le résultat préparé par sa politique en Orient, et que, s'attendant à la guerre, elle prenait ses mesures pour mettre ses points vulnérables à l'abri de nos coups. »

» Chaque courrier de la Californie peut nous apporter quelques événements survenus de ce côté-là. Quoiqu'il ne soit pas le point où la question se videra entre l'ancien colosse moscovite et les puissances occidentales, une rencontre n'en aurait pas moins son importance dans la lutte entre la barbarie et la civilisation. »

» Après quatre mois et demi de session, la législature de l'État a terminé ses travaux, et le Message du gouverneur porte l'empreinte du peu d'accord qui règne entre les deux pouvoirs exécutif et législatif. Les dépenses ont bien été votées, mais les diverses lois d'impôts pour les voies et moyens ayant été rejetées ou ajournées par le Sénat et les représentants, de son côté le gouverneur a refusé sa sanction à plus du tiers des dépenses, quoique reconnues nécessaires, qui avaient été votées par la législature. Cet état de choses est fâcheux pour le pays ; le gouverneur se plaint for-

mellement que les vœux publics ont été déçus, et déclare que ce sera au corps électoral à rétablir, l'année prochaine, l'harmonie dans le gouvernement de l'État pour que les affaires publiques puissent marcher à l'avenir sans des tiraillements aussi contraires à la prospérité qu'au développement progressif de la Californie.

» Le grand événement de mai, celui qui a mis en émoi toute la population française, et l'on peut bien dire tout le pays, a été les poursuites dirigées contre le consul de France. La presse en a beaucoup retenti et partout, mais sans préciser assez exactement l'affaire telle qu'elle s'est passée, parce qu'on ne faisait pas sentir la distinction entre les deux autorités judiciaires américaines : l'une est fédérale et l'autre est locale. Celle-ci est restée complétement neutre, étant étrangère à tout ce qui se passait; ces débats ne la regardaient en aucune façon en Californie ; c'est en face du gouvernement des Etats-Unis que nous nous trouvions.

» Inutile de rappeler ici que l'Union Américaine est composée de 31 États, jouissant chacun sous une constitution particulière du *self-government*, c'est-à-dire du droit de se gouverner soi-même. Mais comme la fédération tout entière protége chacun de ses membres et qu'il ne doit être loisible à aucun de s'engager en dehors de façon à compromettre les rapports extrà-nationaux, le gouvernement central, représenté par le Président et le Congrès, a des magistrats et des fonctionnaires fédératifs dans chaque Etat, qui jugent et exécutent toutes les matières ressortissant des lois générales de l'Union. Au nombre de ces lois sont celles dites de *neutralité*, d'une immense importance, puisque ce qui surviendrait avec un seul Etat pourrait engager les trente autres.

» C'est une expédition pour *la Sonora* qui a été la cause ou le prétexte de ces poursuites. On a commencé par le consul mexicain, victime lui-même des tripotages d'une de ces compagnies devant aller descendre sur le territoire mexicain.

» Dans le cours du procès on a parlé d'une lettre adressée au consul de France et qui faisait partie des pièces de notre chancellerie. La copie qu'on s'était procurée n'a pas paru suffisante à la Cour de District des Etats-Unis, qui a réclamé l'original; de son côté, le consul mexicain inculpé, demandait en même temps la comparution en personne de son collègue le consul de France, à qui une citation fut adressée à cet effet.

» Fort de la Convention récente (23 février 1853), dont l'article 2 déclare formellement que nos consuls ne seront contraints, dans aucun cas, de comparaître comme témoins devant les cours et tribunaux des Etats-Unis, et que leurs archives sont sacrées et inviolables, M. Dillon se refusa à la fois à comparaître et à fournir la pièce. La *Cour de District* reconnut son droit par un premier jugement; mais, à l'instigation d'une espèce d'énergumène d'*attorney-général*, elle revint sur cette sage décision : et de deux. Elle ordonna la comparution *volens*, *nolens* du consul français, ordonnant au *Grand Marshall* de la Cour de l'amener à la barre. Ce jugement n° 2, qu'on ne sait vraiment comment qualifier, fut exécuté dans toute sa rigueur et sans plus de formalités et d'égards que s'il se fût agi d'un malfaiteur. M. Dillon, cédant à la violence, fut amené devant la Cour. Les pièces en mains établissant son bon droit, il déclara qu'on avait bien pu employer la force pour l'arracher du consulat, mais que sa langue se sécherait plutôt que de rendre aucun témoignage, et qu'il protestait, devant Dieu et devant les hommes, contre la violation des traités signés entre la France et les Etats-Unis. A cette dignité pleine de mesure et qui avait quelque chose de dramatique et frisait presque le tragique, il était curieux de voir en opposition par quelles misérables arguties la Cour croyait justifier de pareilles mesures. Un pauvre petit juge de District soutenait que le traité était nul, parce que le président et le sénat des Etats-Unis avaient violé la Constitution, qu'il prenait, lui, petit juge de District, sous sa haute protection. On voit bien que la partie dominante est toujours la partie comique dans les affaires judiciaires de ce pays-là.

» Cependant, ne pouvant rien obtenir de M. Dillon, que des protestations formulées de plus en plus avec une logique désespérante, la Cour déclara par un nouveau jugement (et de trois !) qu'elle n'insistait plus sur ce témoignage et que le consul pouvait se retirer.

» M. Dillon, ne devant pas regarder comme une réparation suffisante sa mise hors de Cour, après l'outrage au caractère public dont il était revêtu, se déclara prisonnier des Etats-Unis, ajoutant qu'il attendrait qu'une réparation éclatante fût faite au représentant de la France qui, dès ce moment, amenait son pavillon et se déclarait déchu de sa position consulaire jusqu'à nouvel ordre de son gouvernement.

» On aurait dû penser que tout était du moins fini sur les lieux et que ce serait une affaire de diplomatie à régler entre les deux gouvernements. Mais l'*attorney-général* de la Cour de District ne lâche pas sa proie si facilement. A l'aide de deux témoignages fort équivoques, on imagina, dans l'ombre, de se saisir du consul français, non plus comme témoin, mais cette fois-ci comme prévenu, de complicité avec le consul mexicain, d'avoir porté atteinte à l'acte de neutralité du 20 avril 1818. On se garda bien de laisser rien transpirer des poursuites et d'appeler M. Dillon, soit à discuter les témoignages, soit à fournir des explications devant le *grand jury d'accusation*. On procéda par les *voies souterraines* et on lui signifia sa mise en accusation. Pour obtenir renvoi de la cause à huitaine et ne pas être mis en prison, il dut fournir une caution (*bail*) de 10,000 dollars (50,000 fr.).

» M. Dillon, dans une nouvelle protestation, admirable de raison, de fermeté et de mesure, a maintenu tous ses droits violés et méconnus, l'art. 2 de la Convention déjà citée du 23 février, lui garantissant l'*immunité personnelle*, excepté dans le cas de *crime* et ce qui, *malum in se*, est contraire aux lois de toutes les nations civilisées. Certainement rien de semblable ne lui était reproché : il ne manquait plus que d'aller jusqu'à cette infamie.

» Enfin le jury s'étant assemblé, M. Dillon, sous toutes réserves, y a fait plaider son innocence, il a même fait apporter le registre, non pas celui mentionnant la lettre du consul mexicain, mais la partie qui avait trait seulement aux enrôlements qu'on lui reprochait, et qui établissait la netteté et la droiture de sa conduite dans une affaire embrouillée où tant d'autres auraient pu trouver un écueil.

» Dix jurés sur douze l'ont déclaré coupable; mais bien que ce jury eût été choisi par le *grand marshall* de la Cour, le même qui, une première fois, l'avait appréhendé au corps, deux jurés se sont formellement refusé à trahir la voix de leur conscience; et comme il faut l'unanimité, après six heures de délibération et à deux reprises, le chef du jury est venu déclarer à la Cour qu'ils ne parvenaient pas à se mettre d'accord. Dans ce cas, qui est très fréquent, si l'accusation persiste on nomme un nouveau jury. L'*attorney-général*, cédant enfin au sentiment public, a déclaré se désister, et la Cour, par un nouveau jugement, a prononcé un *nolle prosequi*. M. Dillon s'est retiré, et le consul mexicain, malgré le verdict pré-

cédemment rendu contre lui, a bénéficié de cette nouvelle procédure et a été absous.

» D'un bout à l'autre cette affaire n'a été qu'un tissu de manœuvres et de tracasseries indignes, surexcitées par les mauvaises passions de quelques fonctionnaires du gouvernement central qui profitent de leur éloignement, mais devant lequel ils ne peuvent finalement manquer d'avoir à venir rendre compte de leur conduite. C'est le cas ou jamais du droit réservé au Président et au Sénat d'appliquer l'*empeachment* (droit d'accusation contre leurs subordonnés).

» M. Dillon, dans toutes les péripéties de cette double procédure, a montré une dignité et un ton de parfaite convenance auxquels ses ennemis mêmes ont rendu justice. Son bon droit n'était pas contestable et il n'avait besoin que de modération et de fermeté pour confondre ses adversaires. Sans doute il pouvait tout d'abord, après avoir bien fait reconnaître les droits garantis par la convention, à la fois se prêter aux désirs de son collègue et montrer de la déférence pour la Cour; avec un peu moins de raideur il eût pu accomplir également bien son devoir, se fût ainsi épargné bien des tracasseries et eût prévenu les embarras, toujours fâcheux, qui en résultent entre des gouvernements amis. Il fallait qu'il eût de fortes raisons, que nous ne pouvons pas apprécier, pour ne pas comparaître, surtout quand l'accusé, qui était un collègue, appelait sa déposition, et surtout lui, M. Dillon, qui connaît si bien le décousu et l'insaisissable de ce gouvernement républicain démocratique.

» Les journaux ont fait beaucoup de bruit de cette déplorable affaire. Mais le *Moniteur*, dans un article rédigé de manière à prouver, une fois de plus, que, lorsqu'on sait parler avec énergie aux gouvernements ennemis, on sait aussi bien avoir toujours des ménagements pour ceux qui sont amis et sympathiques, a tout de suite réduit les proportions de cette affaire, et rassuré complétement l'opinion publique par ces lignes si simples et si dignes :

« Le ministre de France à Washington s'est empressé de signaler
» au gouvernement des États-Unis cette infraction aux priviléges
» consulaires, et le langage du cabinet américain ne permet pas de
» douter qu'il ne soit fait droit à de justes réclamations. »

(*Moniteur universel* du 16 juin 1854.)

» Plût au ciel qu'on eût ainsi parlé dans l'affaire Pritchard!

» A l'heure où ces lignes sont écrites, les coupables instigateurs d'odieuses machinations qui ont exposé les bonnes relations des deux pays à prendre une fâcheuse direction, déjà couverts du blâme universel, auront encouru la désapprobation et la disgrâce du gouvernement central de l'Union. Nous ne serions pas surpris que cela fût jusqu'à l'*empeachment :* si nous pouvions le désirer, ce serait encore plus dans l'intérêt des jeunes institutions américaines, toujours trop disposées au relâchement, que pour le besoin de notre propre dignité nationale.

» Je vois d'ici notre pavillon relevé sur le consulat et salué par toutes les batteries de la place ; j'entends les hurrahs et les applaudissements prolongés des populations américaine et française mêlées comme au plus beau jour de fête. On se félicite de cette circonstance heureuse, on bénit presque cette nouvelle occasion de resserrer les liens sympathiques d'une véritable fraternité ; on évoque plus que jamais les souvenirs immortels, qui unissent aussi étroitement les deux peuples que les noms, inséparables dans l'histoire et dans le cœur des Américains, de Washington, *le Père de la Patrie*, et de La Fayette, cette *liberté des Deux-Mondes !* »

Par *un fil électrique* on sait déjà que le Gouvernement de Washington, sur le bruit du premier procès, avait consigné à *Benicia* le général Wool, commandant général des troupes des États-Unis en Californie et en Orégon, et qui était regardé comme le principal instigateur de ces pitoyables poursuites. C'est un commencement de réparation d'un heureux augure.

Tout est bien terminé à présent, et finalement chacun a compris et accompli son devoir. Ces tristes conflits auront servi à prouver qu'il n'est pas de brouillons capables d'attiédir les sentiments entre la France et les États-Unis, dont les peuples s'aiment, s'estiment et se respecteront toujours.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

FIN DE LA TABLE ET DU VOLUME.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

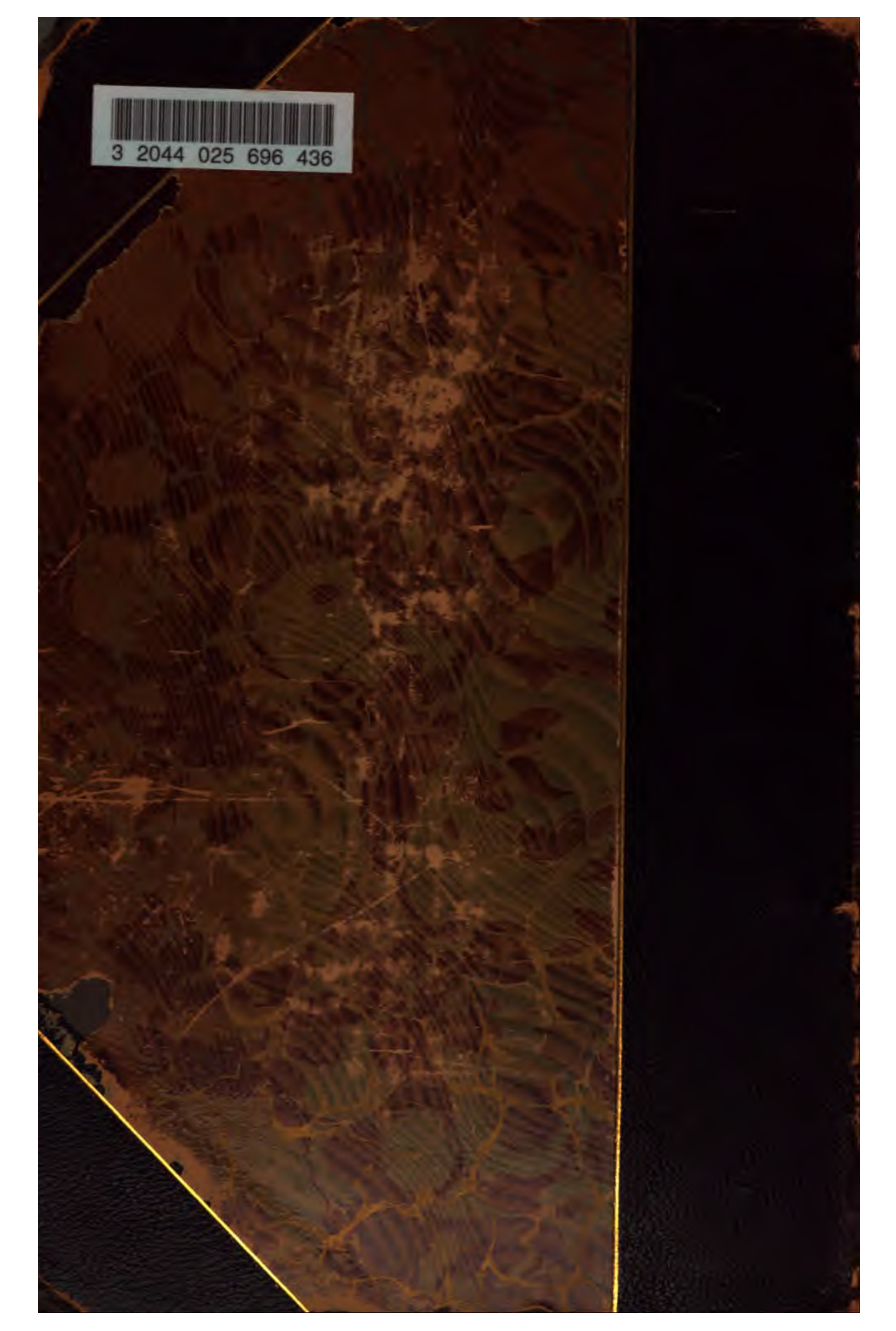


[illegible] IMPRIMERIE DE SIMON DAUTREVILLE ET Cie, RUE Ne-DES-BONS-ENFANTS, 3.





This book should be returned to the Library on the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.


3 2044 025 696 436